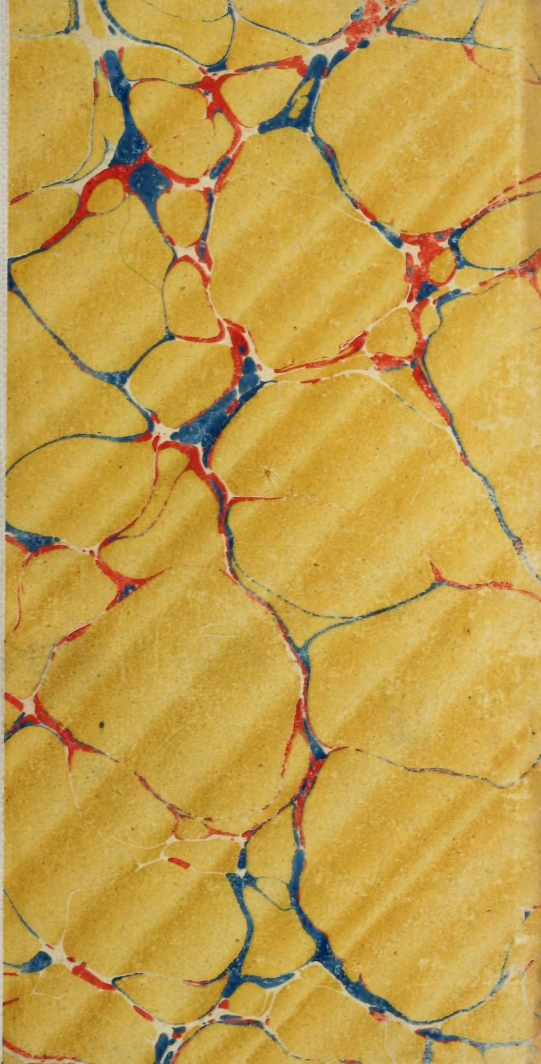
3 1761 07973075 0

Toronto University Library

Presented by

Messrs Dulau & Co.

through the Committee formed in
The Old Country
to aid in replacing the loss caused by



Digitized by the Internet Archive
in 2009 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/rpertoireduth06pari

THÉATRE

DES

AUTEURS DU SECOND ORDRE

TRAGÉDIES. — TOME VI.

AVIS SUR LA STÉRÉOTYPIE.

La Stéréotypie, ou l'art d'imprimer sur des planches solides que l'on conserve, offre seule le moyen de parvenir à la correction parfaite des textes. Dès qu'une faute qui seroit échappée est découverte, elle est corrigée à l'instant et irrévocablement; en la corrigeant, on n'est point exposé à en faire de nouvelles, comme il arrive dans les éditions en caractères mobiles. Ainsi le public est sûr d'avoir des livres exempts de fautes, et de jouir du grand avantage de remplacer, dans un ouvrage composé de plusieurs volumes, le tome manquant, gâté ou déchiré.

Se vend à Paris,

Chez J. B. GARNERY, Libraire, rue du Pot-de-Fer, n° 14;

H. NICOLLE, a la Librairie stéréotype, rue de Seine, n° 12.

R 4254

THEATRE

DES

AUTEURS DU SECOND ORDRE,

OU

RECUEIL DES TRAGÉDIES
ET COMÉDIES
RESTÉES AU THÉATRE FRANÇAIS;

Pour faire suite aux éditions stéréotypes de Corneille, Racine, Molière, Regnard, Crébillon et Voltaire;

Avec des Notices sur chaque Auteur, la liste de leurs Pièces, et la date des premières représentations.

TRAGÉDIES. — TOME VI.

Vol. 4

PARIS,

IMPRIMERIE STÉREOTYPE D'A. ÉGRON.

1816.

13969
11/7/91
PQ
1213
R4
1816
pt.3
t.1-7

ZELMIRE,

TRAGÉDIE,

PAR DE BELLOY,

Représentée, pour la première fois, le 6 mai 1762.

PERSONNAGES.

POLYDORE, roi de Lesbos.
ZELMIRE, fille de Polydore.
ILUS, prince de Troie et époux de Zelmire.
ANTÉNOR, prince du sang des rois de Lesbos.
RHAMNÈS, général des armées de Lesbos.
ÉMA, confidente de Zelmire.
EURIALE, officier troyen.
Un soldat thrace.
Prêtres, peuples, et soldats de Lesbos.
Soldats troyens et thraces.

La scene est à Lesbos.

ZELMIRE,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

(Le théâtre représente une assez grande étendue de terrain sur le rivage de la mer, près de la ville de Mitylène. On voit, d'un côté, des arbres et des rochers, entre lesquels est le chemin de la ville : de l'autre, un temple et un tombeau entouré de cyprès et de rochers. Au fond est la mer.)

SCÈNE I.

ZELMIRE, ÉMA.

ZELMIRE, *suivant Éma qui traverse le théâtre et fuit vers le temple.*

Tu me fuis, chère Ema? Je te suivrai sans cesse.
Donne au moins un regard aux pleurs de ta princesse :
Daigne écouter....

ÉMA, *l'interrompant.*

Vous puis-je entendre sans horreur ?
Fille dénaturée !

ZELMIRE.

Ah ! suspends ta fureur.

ÉMA.

Grands dieux, livrer un père aux complots d'un perfide !
Servir l'ambition d'un frère parricide !

J'arrive, et l'on m'apprend ses forfaits et sa mort.
Son juste châtiment vous prédit votre sort...
Tremblez, cruelle!

(Elle fait encore un pas vers le temple.)

ZELMIRE, *la retenant.*

Arrête, et connois mieux Zelmire.
O toi qui la chéris depuis qu'elle respire,
Crois-tu qu'un si grand crime ait pu deshonorer
Ce cœur où ta vertu se plut à s'admirer?

(A demi-voix et regardant de tous côtés.)

Hélas! loin de livrer mon déplorable père,
C'est moi qui l'ai sauvé des fureurs de mon frère.

ÉMA.

Quoi! Polydore...

ZELMIRE, *l'interrompant.*

Il vit.

ÉMA, *à part, avec transport.*

O mon maître! ô mon roi!

ZELMIRE.

Modère tes transports; tu me glaces d'effroi!
Un seul mot peut le perdre... Ah! de ma confidence
Deja mon cœur tremblant condamne l'imprudence.

ÉMA.

Vous me craignez, Zelmire?

ZELMIRE.

Oui, pour des jours si chers.
Pardonne, je te crains; je crains tout l'univers.
Va, si je n'implorois ton secours nécessaire,
Mon cœur, sûr de ta foi, te cacheroit mon père.
Mais je commençai seule en vain à le sauver;
Je vois trop que, sans toi, je ne puis achever.

(Lui montrant le tombeau des rois de Lesbos.)

Regarde, près du temple, où me fuyoit ta haine,
Ce vaste monument, voisin de Mitylène,
Entouré des rochers qui défendent nos bords,
Et de ces vieux cyprès, triste pompe des morts :
Là des rois de Lesbos on révère la cendre....
Là mon père vivant fut forcé de descendre....

(À part.)

Ombres de nos héros, qu'il a surpassés tous,
Vous voyez votre fils respirant parmi vous :
Vous gardez sa vieillesse aux meurtriers ravie ;
L'asile de la mort est celui de sa vie.

ÉMA.

Par quel miracle, ô ciel ! trompant ses assassins,
Avez-vous fait penser que livré par vos mains....

ZELMIRE, *l'interrompant.*

Je peux te confier, dans ces lieux solitaires,
Ce dépôt, ce tissu d'intéressants mystères,
Qu'a tramé par mes soins l'amour ingénieux,
Prodiges qu'à mon père ont cru devoir les dieux.
Ta tendresse va croître au récit de la mienne,
Je veux faire passer mon âme dans la tienne.
Le sort, qui pour un temps te fixoit à Samos,
Préparoit loin de toi les malheurs de Lesbos ;
Lorsqu'Ilus, mon époux, l'espoir de la Phrygie,
Fut rappelé par Tros, pour venger sa patrie,
Son absence cruelle, époque de nos maux,
Du parricide Azor enhardit les complots
Ce monstre, que le ciel m'avoit donné pour frère,
Porta sa main coupable au sceptre de son père,
Dans le crime affermi par ces vils séducteurs
A qui les changements promettent des grandeurs.

Polydore irrité voulut sur un parjure
Venger les droits du trône et ceux de la nature,
Mais son bras paternel, à regret étendu,
Auroit puni son fils et ne l'eût point perdu.
Ce jeune ambitieux, idole d'une armée
Sous lui, depuis trois ans, à vaincre accoutumée,
Dieu d'un peuple inconstant qui, sous mon père, hélas!
Se lassoit d'un bonheur qu'il ne méritoit pas,
Surtout ayant gagné la troupe sanguinaire
Qui vient vendre en ces lieux sa valeur mercenaire,
Ces Thraces qui, fuyant de leurs rochers déserts,
Vont se nourrir ailleurs des maux de l'univers;
Azor mit tous les cœurs du parti de son crime.
D'un père trop jaloux on le crut la victime :
Il feignit que le roi, dans ses cruels soupçons,
Armoit contre ses jours le fer et les poisons.
Ses soldats, à ce bruit, remplissent Mitylène.
Mon fils, mon père et moi, nous tombons dans leur chaîne;
Et, menacée encor de plus cruels malheurs,
On força ma tendresse à dévorer ses pleurs.

ÉMA, *à part.*

Monarque infortuné, la main de ton fils même
Déchire sur ton front ce sanglant diadème :
Voilà le prix honteux qu'ont payé tes sujets
A trente ans de vertus, de gloire et de bienfaits!...
(*A Zelmire.*)
Ne pûtes-vous, au moins, de ce vainqueur impie,
Pour un père captif, désarmer la furie?

ZELMIRE.

Non, contre tous les pleurs soigneux de s'endurcir,
Il fallut le tromper, ne pouvant l'adoucir.

Tromper un traître, Éma, c'est lui faire justice.
Tel fut de mon amour l'innocent artifice :
D'Azor avec éclat j'approuvai les forfaits ;
En flattant ses fureurs, j'en prévins les effets.
Tu sais que les mortels, vertueux ou coupables,
Dans les autres toujours pensent voir leurs semblables :
Azor me crut sans peine un cœur dénaturé....
Je lui surpris l'aveu d'un projet ignoré.
Le barbare, en secret, par la faim meurtrière,
Au fond de sa prison, laissoit périr mon père !

ÉMA.

Dieux !

ZELMIRE.

J'arrêtai ce crime au moment du succès.
Un soldat dans la tour me laissa quelqu'accès ;
Mais lâchement fidèle et cruel par foiblesse,
Il m'ôta les secours qu'apportoit ma tendresse.
J'entre, je vois mon père à mes pieds étendu.
Je sens le froid mortel sur son corps répandu,
Je le presse en mes bras ; et sa bouche expirante
Pousse en foibles sanglots une voix défaillante....
J'écoutai la nature : elle vint m'inspirer
D'oser changer ses lois, pour la mieux honorer.
Son trouble impérieux ne connoît point d'obstacles ;
La nature alarmée enfante des miracles.
Du lait que pour mon fils elle avoit destiné,
Mon sein même a nourri mon père infortuné.
Mes pleurs, mon désespoir, ma mort inévitable,
L'ont contraint d'accepter ce secours respectable.

ÉMA.

Zelmire !... je succombe à mon ravissement !...

(L'embrassant.)

Pardonnez au transport de cet embrassement.
Ah ! l'admiration, le trouble, la tendresse
Arrachent de mes yeux des larmes d'allégresse !

ZELMIRE.

Hélas ! à ce spectacle un Thrace en répandit.
Dans mes soins maternels ce tigre me surprit;
Mais l'inflexible airain de l'âme la plus dure
S'ébranle et s'amollit au cri de la nature.
Il fut comme accablé du dieu qui m'inspiroit ;
Il osa seconder des soins qu'il admiroit ;
Et mon père, échappant à sa prison funeste,
(Montrant le tombeau où son père est caché.)
Trouva, dans ce tombeau, l'asile qui lui reste.
Ce n'étoit point assez. Loin d'un si cher trésor,
Il falloit détourner les poursuites d'Azor.
Je sus conduire ailleurs sa cruauté séduite ;
Je lui vins, la première, annoncer cette fuite.
Je feignis qu'enlevé par des amis secrets,
Mon père s'enfermoit au temple de Cérès,
Où Cloanthe, en effet, fidèle à Polydore,
Avec quelques soldats se défendoit encore.
Dieux ! qui pouvoit prévoir ces attentats nouveaux ?
Azor, de toutes parts, fait lancer les flambeaux,
Et du temple embrasé les murailles fumantes
Croulent dans des torrents de flammes dévorantes.
Un cœur dénaturé respecte-t-il les dieux ?...
Mais la cendre sacrée, où ce monstre odieux
Croyoit voir de son roi l'affreuse sépulture,
Servit à mieux couvrir ma pieuse imposture.

ÉMA, *se jetant à ses pieds.*

Ainsi, quand vos vertus l'arrachent à la mort,

Nous vous accusons tous de son horrible sort !
Que j'expie à vos pieds une injuste colère....

ZELMIRE, *la relevant.*

Son injustice, Ema, me la rendoit bien chère !
J'estimois ce courroux, dont mon cœur soupiroit ;
De ta fidélité ta haine m'assuroit.
A quel étrange sort mes malheurs m'asservissent !
Je ne puis plus chérir que ceux qui me haïssent ;
Et j'abhorre ce peuple assez vil pour m'aimer,
Qui me croit parricide et m'en ose estimer !...
Entretiens son erreur que ma voix autorise :
Unis-toi, pour ton maître, à ma noble entreprise.
Le soleil a trois fois doré l'azur des cieux
Depuis qu'au sein des morts la nuit couvre ses yeux,
Et que mes soins cachés ont nourri sa vieillesse
(*Montrant le temple.*)
Des dons qu'on croit ici que j'offre à la déesse.
Veille autour de ces lieux, où je vais l'informer
De ce trépas d'Azor, qui doit tant m'alarmer.
Hors du tombeau fatal j'entretiendrai mon père ;
Du moins pour un moment, il verra la lumière.
Approchons.

(*Elle fait quelques pas, tenant Ema par la main.*)

ÉMA.

Vous tremblez !

ZELMIRE, *s'arrêtant.*

Hélas ! depuis le jour
De cet effort sacré, prodige de l'amour,
Tu vois à quel excès ma tendresse est accrue ;
A la voix de mon père, à son nom, à sa vue,
Je sens d'un doux transport mes entrailles frémir,
Tout mon sang se troubler et mon cœur tressaillir.

Un sentiment nouveau, qui vient s'y faire entendre,
Ajoute à la nature et rend son cri plus tendre.

(*Elle entre dans le tombeau.*)

ÉMA, *se retirant.*

Dieux! dont la vertu même éprouve le courroux,
Est-ce en vous imitant qu'on mérite vos coups?

SCÈNE II.

POLYDORE, ZELMIRE.

POLYDORE, *sortant du tombeau et s'appuyant sur Zelmire.*

O ma fille, soutiens ma tremblante vieillesse:
Prête un bras secourable à ma lente foiblesse.

(*Il avance peu à peu.*)

Mes regards éblouis cherchent en vain les cieux,
Hélas! leur doux aspect n'est plus fait pour mes yeux...

(*Il s'assied sur les marches du temple.*)

Enfin je les revois, et je t'embrasse encore...
Ma vie est désormais un fardeau que j'abhorre...
Non; je la dois aimer, c'est un de tes bienfaits.
Pourrois-je, sans transport, me retracer jamais
L'auguste et doux moment où ton malheureux père
A trouvé dans sa fille une seconde mère?
Je bénis en toi seule, unis et consacrés,
Les droits que la nature a toujours séparés.
Ce sang qui me doit l'être, et dont je tiens la vie,
A doublé les devoirs de mon âme attendrie.
Quel charme intéressant, quels soins consolateurs
Ta noble piété répand sur mes malheurs!

ZELMIRE.

Eh! pouvez-vous compter de si foibles services?
Mon cœur a fait, par choix, ses plus chères délices

De ce tendre devoir, de cet amour sacré,
Du nom de piété justement honoré.
J'offre mes premiers vœux aux maîtres du tonnerre,
Mais l'auteur de mes jours est mon dieu sur la terre....
Pour des temps plus heureux réservons nos transports,
Le ciel permet l'espoir à nos justes efforts;
Déja ses coups vengeurs préviennent notre attente:
Azor n'est plus.

POLYDORE.

Azor?

ZELMIRE.

Cette nuit, dans sa tente,
De trois coups de poignard on a percé son sein;
Et nos soins vainement recherchent l'assassin.

POLYDORE, *à part.*

Dieux! faut-il que mon fils, ma plus chère espérance,
Ne me laisse, en mourant, pleurer que sa naissance!
Je me vois délivré de mon persécuteur;
Mais il étoit mon fils... O retour plein d'horreur!
Quand tu me l'as donné, ciel! devois-je m'attendre
Que j'aurois pour sa mort des grâces à te rendre!

ZELMIRE.

Sa mort, en ce moment, accroît votre danger;
L'armée, avec fureur, jure de la venger.
Vous avez vu tourner, au déclin de votre âge,
Vers l'aurore d'un fils tout un peuple volage.
Hélas! des meilleurs rois c'est le commun malheur:
On dédaigne le sage et l'on court au vainqueur...
Même après son trépas ils adorent mon frère.

POLYDORE.

Eh! qui fut mieux formé pour tromper le vulgaire?
Unissant, sous les traits d'un visage enchanteur,

Le froid de la prudence au feu de la valeur;
Rassemblant des heros tous les talents sublimes,
Dangereuses vertus, souvent mères des crimes!
Il sut empoisonner les dons les plus flatteurs:
Comment un même sang forma-t-il vos deux cœurs?...
Mais, Zelmire, je puis quitter ce triste asile.
Allons ouvrir les yeux de ce peuple indocile.

ZELMIRE.

Vous l'espérez en vain. Ah! croyez ma terreur:
Gardez-vous de braver ces tigres en fureur!
Si leurs yeux étonnés vous voyoient reparoître,
Tous vous accuseroient du meurtre de leur maître.
Leur haine par vous seul va croire exécuté
Le projet odieux qui vous fut imputé.
Cet assassin secret, dont la main factieuse
Nous cache d'un complot la trame ambitieuse,
Abusant le premier de leur crédule erreur,
Sur vous, de son forfait, va rejeter l'horreur;
Et si le seul soupçon, que leur donna mon frère,
Arma contre vos jours leur rage sanguinaire.
Que n'oseront-ils point, quand ils pourront penser
Que, jusque dans leurs bras, vous l'avez su percer?
Dérobons-nous, mon père, à ce péril extrême.
Anténor est chargé des soins du diadème;
C'est à son front vainqueur qu'il paroît destiné.
Je le crois digne en tout du sang dont il est né.
Pour mon fils et pour moi je renonce à ce trône,
Que mon frère a souillé, que la foudre environne;
Anténor permettra qu'aux bords du Ximoïs,
Auprès de mon époux, j'aille porter mon fils.
Je pourrai vous sauver dans la foule proscrite
De quelques citoyens qui fuiront à ma suite.

POLYDORE.

Mais toi dont l'héroïsme a porté les vertus
A des degrés nouveaux, au ciel même inconnus,
Tu souffres que des cœurs, amis de la justice,
D'un parricide affreux te nomment la complice?

ZELMIRE.

Que fait la renommée au cœur qui la dément?
En paix avec soi-même on la brave aisément;
Mais on souffre en tremblant sa faveur infidèle,
Lorsqu'un témoin secret vient déposer contr'elle...
(*On entend un bruit tumultueux.*)
Quel bruit ai-je entendu?... Qui porte ici ses pas?

SCÈNE III.

ÉMA, POLYDORE, ZELMIRE.

ÉMA, *à Zelmire.*

MADAME, je crois voir, à travers des soldats,
Approcher Anténor et les chefs de l'armée.

ZELMIRE, *épouvantée, à Polydore.*

Fuyez, rentrez, seigneur!
(*Elle renferme Polydore dans le tombeau.*)

SCÈNE IV.

ZELMIRE, ÉMA.

ÉMA, *après avoir regardé dans l'éloignement.*

SOYEZ moins alarmée:
Ils marchent vers le temple; et dans ces tristes lieux
On se souvient enfin qu'il est encor des dieux.
Des vertus d'Anténor c'est un heureux présage.

ZELMIRE, *toujours très agitée.*

Je te laisse. Mon cœur se peint sur mon visage;
Mes yeux me trahiroient... Éma, demeure encor;
Vois, observe, entends tout. Aussitôt qu'Anténor
Aura rempli ce soin, qui te calme et m'agite,
J'irai l'entretenir et hâter notre fuite...
(*A part.*)
Dieu, dérobe mon père à cent perils divers,
Laisse encor ton image en ce triste univers;
Accorde à nos besoins cette faveur insigne,
Et ne regarde pas si le monde en est digne.
(*Elle s'en va, en passant entre le temple et le tombeau.*)

SCÈNE V.

ANTÉNOR, RHAMNÈS, LES CHEFS DE L'ARMÉE, PEUPLES, SOLDATS LESBIENS ET THRACES, ÉMA, *près du temple.*

RHAMNÈS, *à Anténor.*

SEIGNEUR, tout vous appelle au plus auguste rang:
Anténor a pour lui ses vertus et son sang.

ANTÉNOR.

Citoyens de Lesbos, et guerriers de la Thrace,
Je descends à regret du trône où l'on me place.
Que par le choix d'un peuple il est doux de régner!
Mais ce trône, en un mot, le pouvez-vous donner?
Le ciel vous laisse un roi dans le fils de Zelmire:
L'élever pour son peuple est la gloire où j'aspire.
Je serai plus chéri, plus grand, plus respecté
D'avoir fait un bon roi que de l'avoir été.
Entrez. Au nouveau prince allez rendre propice
Minerve, de notre île auguste protectrice.
Je vous suis... Mais je veux confier à Rhamnès
Sur le meurtre d'Azor quelques soupçons secrets.

Nous ne tarderons pas, si mon zèle en décide,
De mêler à vos pleurs le sang du parricide.

(*Les chefs de l'armée, les soldats lesbiens et thraces entrent dans le temple, et Anténor fait signe à Ema de se retirer, à quoi elle obéit.*)

SCÈNE VI.

ANTÉNOR, RHAMNÈS.

RHAMNÈS.

Seigneur, de mes avis souffrez la liberté.
Mon zèle sert d'excuse à ma témérité...
Je ne puis vous cacher que ce refus m'étonne.
Les peuples et vos droits vous portent sur le trône,
Et vous y renoncez pour le fils d'un Troyen?
Un enfant étranger vous ravit votre bien?
Jadis dans votre cœur je me flattois de lire;
Je ne le crois pas fait pour dédaigner l'Empire?
De vos vastes desseins j'entrevois la grandeur:
Daignez m'en éclaircir la sombre profondeur....

ANTÉNOR, *à part, après avoir fait signe à Rhamnès d'observer si personne n'écoute.*

Il peut me pénétrer... J'ai besoin d'un complice:
Mais malheur au mortel qu'il faut que je choisisse!
(*A Rhamnès.*)
Je vais à tes regards me livrer sans terreur.
Né d'un sang peu connu, tu cherches la faveur.
Sur le choix des moyens ta gloire indifférente
Prête aux désirs du maître une âme obéissante;
Et tu sais qu'à la cour, de vains noms revêtu,
Le soin de sa fortune est la seule vertu.
Des favoris d'Azor essuyant les caprices,
L'exil, sans mon crédit, eût payé tes services;

Dès tes plus jeunes ans tu n'eus d'appui que moi :
Tu n'es rien si je sers, et tout si je suis roi.
Voilà sur quels garants je vais t'ouvrir mon âme.
Rhamnès, dès le berceau, l'ambition m'enflamme.
Sorti du sang des rois, mais du trône éloigné,
J'en dévorois l'espace en mon cœur indigné.
La force ne pouvoit m'en briser les barrières :
La souple politique écarta les premières.
C'est moi qui, par degrés, les rendant ennemis,
Fis périr en ces lieux le père par le fils ;
Et ce farouche Azor, que j'ai chargé de crimes,
C'est moi qui l'ai rejoint à ses tristes victimes.

RHAMNÈS.

Vous ?

ANTÉNOR.

Tu sais qu'assuré des cœurs de ses soldats ;
Sa garde, au milieu d'eux, ne suivoit point ses pas :
Il veilloit sur son camp et jamais sur sa tente.
C'est là que, cette nuit, ma haine impatiente
Dans son coupable sang se baignoit à loisir,
Quand j'entendis vers nous des guerriers accourir.
A peine je saisis l'instant de disparoître...
Azor, en expirant, m'aura nommé peut-être.
Cet importun effroi trouble seul mes projets...
Mais pour les raffermir les moyens sont tout prêts.
Déja, par le refus de la toute-puissance,
Ceux qui m'accuseroient sont démentis d'avance ;
Et ce roi, fils d'Ilus, entre mes mains livré,
Devient, dans un revers, mon otage assuré.
Tu me crois trop prudent pour lui laisser atteindre
L'âge de se connoître et le temps d'être à craindre :

Ressource passagère aux périls que je cours,
Leur terme fixera le terme de ses jours.

RHAMNÈS.

Sans doute, à son époux vous renvoyez Zelmire?
Sur un trône étranger....

ANTÉNOR, *l'interrompant.*

Pergame est son empire :
Son père par ses soins s'est vu sacrifier;
D'un cœur qui me ressemble il faut me défier,
Je saurai quel dessein peut l'avoir animée....
Rhamnès, dès ce moment, sois le chef de l'armée.
Ma faveur te préfère aux plus nobles rivaux:
Prévois par cet essai le prix de tes travaux.
Du peuple et des soldats l'impatience avide
D'Azor, avec fureur, recherche l'homicide.
Feignons le même zèle à venger son trépas.
Phorbas aimoit le père : ose accuser Phorbas;
J'oserai le juger, et sa foible innocence
Sous nos puissantes mains tombera sans défense.
Mais que ton art secret remonte, par degrés,
A ceux qui dans la tente après moi sont entrés.
Moi-même en les cherchant je ne dois point paroître:
Des yeux qu'ils craindront moins pourront mieux les connoître
Je m'en remets à toi... Tu peux tout en ce jour,
Si des peuples séduits je conserve l'amour.
J'ai fondé ma grandeur sur l'estime publique,
D'un sage usurpateur utile politique.
Je feins de fuir un trône où tendent tous mes pas :
J'adore des dieux vains, que mon cœur ne croit pas;
Et tu vois que le peuple, et la cour, et l'armée
De cent titres divins chargent ma renommée.

Mon nom n'est prononcé qu'entouré de vertus.
Gardons de dessiller des yeux si prévenus.
J'ai su tromper mon siècle, et je veux davantage :
Je veux que son erreur s'étende d'âge en âge,
Et que tout l'avenir ne puisse voir en moi
Qu'un sujet vertueux que le sort a fait roi.
Tels sont les grands desseins où mon choix t'associe :
L'intérêt est le nœud, la chaîne qui nous lie.
Ce dieu des courtisans me répond de ta foi ;
Ce dieu des souverains te répondra de moi.

(*Il entre dans le temple.*)

SCÈNE VII.

RHAMNÈS, *seul.*

Et de l'aveu des cieux ce mortel se couronne !
Son exemple m'entraîne, au moment qu'il m'étonne !...
Céderai-je aux remords dont je suis combattu ?...
Dans ce siècle coupable à quoi sert la vertu ?
Quel fruit en recueillit le sage Polydore ?...
Des titres, des grandeurs si la soif me dévore ;
Je voulois noblement en mériter l'honneur....
L'infamie est ici la route du bonheur.
Ah ! cédons au torrent qui, malgré moi, m'entraîne.
Plus qu'Anténor, hélas ! Zelmire est inhumaine.
Entre ces cœurs cruels comment fixer mon choix ?
Qu'il en coûte, ô vertu ! pour étouffer ta voix !...
Mais il faut du monarque embrasser les maximes....
Dieux ! en le couronnant, vous me forcez aux crimes....

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

ANTÉNOR, RHAMNÈS, PEUPLES, SOLDATS THRACES ET LESBIENS, *sortant tous du temple;* ZELMIRE, ÉMA, *dans l'éloignement.*

ANTÉNOR, *aux peuples et aux soldats.*

Ainsi vous briguez tous cet emploi glorieux
Et de venger Azor et d'apaiser les dieux?
Vous avez à l'autel fait un vœu légitime
D'immoler l'assassin pour première victime...
(Montrant Rhamnès.)
Mais c'est le nouveau chef, que vous nomme mon choix,
Qui doit verser le sang des meurtriers des rois.
Ici venger son prince est un honneur insigne,
Dont le cœur le plus brave est jugé le plus digne...
Cherchons tous le coupable, il croit en vain nous fuir:
Les dieux savent forcer le crime à se trahir.
(Il s'en va avec Rhamnès, les peuples et les soldats.)

SCÈNE II.

ZELMIRE, ÉMA.

ZELMIRE, *avançant avec Ema, et regardant de tous côtés.*

Le temple est refermé, tout marche vers la ville...
(Montrant le tombeau qui renferme Polydore.)
Mes yeux toujours, de loin, observoient cet asile...

Nul mortel n'est resté.... Grâce aux bontés des cieux,
Je crains moins pour mon père un peuple furieux.
Si l'on nous découvroit, malgré ta vigilance,
Les vertus d'Anténor seroient notre défense....
Il faut apprendre au roi ce grand évènement.
(*Elle ouvre le tombeau, et Ema va observer derrière la scène, s'il ne survient personne.*)

SCÈNE III.

POLYDORE, ZELMIRE.

ZELMIRE, *à Polydore, en-dedans du tombeau.*
SEIGNEUR, daignez encor m'écouter un moment.
(*Polydore paroît.*)
Partagez un espoir qui luit à ma tendresse.
Anténor, dont toujours vous vantiez la sagesse,
Digne de tous vos vœux, qu'il n'a point démentis,
Refuse la couronne et la rend à mon fils.
Jugez des sentiments de son âme fidèle,
Quand il saura vos jours conservés par mon zèle!
Mon père, approuvez-vous qu'entre ses justes mains
Je remette à l'instant mon sort et vos destins?

POLYDORE.

Tu le peux. C'est en lui que l'infortune espère.
Lui seul m'a prévenu des complots de ton frère.
Trop tard, pour mon malheur, il les avoit appris.
Et si, croyant ma mort, il a suivi mon fils,
En fidèle sujet, qui gémissoit peut-être,
Il dut, sans le juger, servir son nouveau maître....
Va, dépose ma vie en son cœur généreux....
Mais ne faisons qu'à lui cet honneur dangereux
S'il couronne ton fils, il sauvera ton père.

SCÈNE IV.

EMA, POLYDORE, ZELMIRE.

ÉMA, *à Polydore.*

Ah! seigneur, ce soldat dont le bras salutaire
Aux fers de vos tyrans osa vous arracher,
Jusque dans ce tombeau s'empresse à vous chercher.
Il apporte, dit-il, l'avis le plus funeste.

POLYDORE.

Quels maux nous garde encor la colère céleste?

ZELMIRE, *à Ema, vivement.*

Qu'il approche. L'effroi tient mes sens suspendus.
(*Ema fait signe au soldat d'approcher, et puis se retire.*)

SCÈNE V.

UN SOLDAT THRACE, ZELMIRE, POLYDORE.

LE SOLDAT, *à Zelmire.*

Le ciel, qui me rendit témoin de vos vertus,
M'a fait voir un forfait encor plus incroyable.
Le complice d'Azor, son bourreau détestable,
C'est Anténor lui-même.

ZELMIRE.

Anténor!

POLYDORE, *au soldat.*

Lui?

LE SOLDAT.

Seigneur,
Vous savez quelle adresse et quelle heureuse erreur,

A vos fiers ennemis déguisant votre fuite,
De ceux qui vous gardoient excusa la conduite.
Depuis, cessant pour vous des pas trop hasardés,
Guidant toujours d'Azor les soldats affidés,
Je tâchois d'épier cette cour si cruelle,
Et de vous servir mieux en modérant mon zèle,
Jusqu'au jour, préparé par mes soins les plus doux,
Où vers les champs troyens je fuirois avec vous :
Cette nuit, près d'Azor, je revenois l'instruire
Du succès d'un devoir qu'il m'avoit su prescrire.
Je l'ai trouvé sanglant, de son lit renversé,
De trois coups dans le sein mortellement percé.
« Je ne veux de secours, dans ce moment terrible ;
« Ami, que pour tracer mon aventure horrible,
« Et laisser contre un monstre un monument sacré,
« Où son cœur infernal au grand jour soit montré. »
A ces mots, d'une main par la rage affermie,
Il trace, de son sang, l'écrit qu'il me confie.
« Fuis, dit-il, et qu'Ilus venge sur Anténor
« Et la coupable vie et le trépas d'Azor. »
Il vous nomme ; et je vois ses entrailles émues,
Ses larmes, par torrents, dans son sang confondues....
« Votre père est vivant, » lui dis-je. Un doux transport
Mêle un rayon de joie à l'ombre de la mort.
C'est son dernier moment ; et, dans mon trouble extrême,
J'ai fui, tremblant, hélas ! d'être accusé moi-même.

POLYDORE, *à part.*

O mon fils ! voilà donc la main qui t'a perdu ?
Anténor m'a coûté ta vie et ta vertu !
O pertes pour mon cœur également cruelles !...
Mes yeux, laissez couler vos larmes paternelles.

ZELMIRE

Anténor, l'artisan de tant d'affreux desseins?
O mon père! et j'allois vous livrer en ses mains!

POLYDORE, *au soldat.*

Donne-moi cet écrit. Je veux devant l'armée,
De honte, à cet aspect, et de rage enflammée,
Le montrer, d'une main, à ce lâche imposteur,
De l'autre lui plonger ce glaive au fond du cœur.

ZELMIRE.

Ah! seigneur, arrêtez.

LE SOLDAT, *à Polydore.*

Qu'allez-vous entreprendre?
Vous serez immolé sans qu'on vous laisse entendre.
Moi-même, de brigands, de traîtres entouré,
J'ai craint d'avoir sur moi cet écrit révéré.
Il est dans un asile où seul je me retire.
J'aurai soin, cette nuit, de le rendre à Zelmire.
D'ailleurs, ignorez-vous qu'Anténor et Rhamnès
Imputent ce grand crime à vos amis secrets?
Dans le camp, dans la ville, on crie, avec colère,
Qu'Azor n'eut d'assassin qu'un vengeur de son père;
Et tous, en vous voyant survivre à son trépas,
N'iront plus accuser ni chercher d'autres bras.

ZELMIRE, *à Polydore.*

Mon père, eh! pensez-vous qu'ils manquent d'artifice,
D'audace pour vous perdre? avant qu'on s'éclaircisse,
Ils raviront ce gage à vos tremblantes mains.
Aux regards prévenus d'un peuple d'assassins
Ils y feront trouver les traits de l'imposture.
Pour vous, envers Azor, je fus déjà parjure;
On croira que mes soins, en trompant son courroux,
Servoient votre vengeance et préparoient vos coups;

Que nous formions, de loin, cette trame sanglante.
Daignez prendre une voie et plus sûre et plus lente.
A nos premiers desseins pourquoi renoncez-vous ?
Armés de cet écrit, fuyons vers mon époux.
Vous savez que, dans Troie, Ilus couvert de gloire
A rétabli la paix des mains de la victoire.
Partons, et ramenant ce héros indomté,
Venez, la foudre en main, montrer la vérité.

POLYDORE.

Mais cette fuite, enfin, la crois-tu si facile ?

LE SOLDAT.

Oui, mon obscurité, malheur souvent utile,
M'aide à vous dérober au tyran soupçonneux....
(A Zelmire.)
Sur les vaisseaux qu'Azor accordoit à vos vœux,
Madame, à votre époux demain l'on vous renvoie.
Ma troupe est votre escorte, et je vous suis à Troie.
Il semble que le ciel, disposant ces apprêts,
Veut par nos ennemis servir tous nos projets.
Puisse-t-il, aux dépens de ma vie ignorée,
Qu'un plus digne trépas aura seul honorée,
Faire d'un vil mortel l'instrument glorieux
Du salut d'un grand prince et des faveurs des dieux !
(Il s'en va.)

SCÈNE VI.

POLYDORE, ZELMIRE.

POLYDORE.

Quels sentiments, ma fille, en cette humble fortune !
O leçon pour les grands trop vaine et trop commune !

A ces derniers humains quel roi vient s'abaisser ?
Quand ils sont malheureux daignons-nous y penser ?
Nos yeux remarquent-ils leur obscure existence ?
Leur zèle la prodigue à notre indifférence ;
Et, loin de se venger de nos mepris honteux,
Ils sont hommes pour nous, quand nous souffrons comme eux.
Mais, Zelmire, ce fils, l'espoir de ta tendresse,
Ce charme de mes yeux, si cher à ma vieillesse,
Vas-tu l'abandonner, en fuyant avec moi,
Au tigre à qui ce peuple a confié son roi ?
Ah ! je frémirois moins, si j'exposois sa vie
Dans les antres sanglants des monstres de Libye !
L'amour et le devoir pourroient-ils aujourd'hui
Te parler pour moi seul et se taire pour lui ?

ZELMIRE.

Le croyez-vous, seigneur ? Mon amour pour mon père
M'a-t-il donc arraché ces entrailles de mère ?

(*A part.*)

Nature, tu m'as fait le plus tendre des cœurs,
Pour rassembler sur lui tout l'excès des malheurs !

(*A Polydore.*)

Entre mon fils et vous, choix terrible et barbare !...
Le sentiment se tait et la raison s'égare....
J'idolâtre mon fils, j'adore mon époux !
Mais ne doivent-ils pas donner leur sang pour vous ?
Ma vie est votre bien ; je vous la sacrifie.
Ils vous sont, comme moi, comptables de leur vie :
L'un naquit votre fils, l'autre l'est par son choix....
Ah ! les mêmes devoirs nous enchaînent tous trois.

POLYDORE.

Ton fils mourroit pour moi !

ZELMIRE.

(*A part.*)

Lui ?... Devant qu'il expire,
Ciel, choisis le forfait que tu veux me prescrire.

POLYDORE.

Du fil de ses beaux jours, à peine encor naissants,
Payer le reste usé de mes jours languissants :
Pour reculer d'un pas cette tombe où j'aspire,
Étouffer au berceau tout l'espoir d'un empire !
Toi qui de la nature entends si bien la voix,
Songe que pour ton fils elle unit tous ses droits.
Elle ouvre sa carrière aux bornes de mon être ;
Est-ce à moi de survivre à ceux que j'ai fait naître ?

ZELMIRE.

Mon père, la douleur nous aveugle tous deux
Eh ! pouvons-nous sauver cet enfant malheureux ?
Si la sombre fureur du tyran qui m'opprime,
Cherche, en le couronnant, à parer sa victime,
Quand vous voudrez périr, mon fils mourra-t-il moins ?..
Je démêle Anténo dans ses perfides soins.
Il tremble que le temps ne dévoile sa rage ;
De mon fils, contre Ilus, il se fait un otage....

(*A part.*)

O mon fils, tu vivras, même par son secours.
Son intérêt cruel veillera sur tes jours....

(*A Polydore.*)

Et lorsqu'avec Ilus ramenant la vengeance,
Nous verrons détesté ce monstre qu'on encense,
Seigneur, nous saurons bien dérober à ses traits
Cet objet innocent de ses derniers forfaits.
Fer, flamme, trahison, tout sera légitime.
L'or à qui, chaque jour, on vend ici le crime,

Peut pour nous, une fois, obtenir des vertus.
Embrassons cet espoir, et courons vers Ilus.

SCÈNE VII.

LE SOLDAT, POLYDORE, ZELMIRE.

LE SOLDAT. *à Polydore.*

Pour la dernière fois, hâtez-vous de descendre,
Seigneur, dans cet asile où je saurai me rendre....
(*A Zelmire.*)
Anténor vous cherchoit pour vous entretenir,
Madame.... Éma lui parle et l'a su retenir....
(*Entendant du bruit.*)
Mais je l'entends.... Souffrez que j'échappe à sa vue.
(*Il fait rentrer le roi, et s'enfuit ensuite.*)

SCÈNE VIII.

ZELMIRE, *seule.*

De quels transports nouveaux mon âme est combattue !
O mes yeux, démentez ma crainte et ma fureur;
N'allez pas l'avertir des troubles de mon cœur.

SCÈNE IX.

ANTÉNOR, RHAMNÈS, SOLDATS THRACES, ÉMA, ZELMIRE.

ANTÉNOR, *à Rhamnès.*

Vois quels sont ces vaisseaux.
(*Rhamnès et les soldats s'éloignent.*)

SCÈNE X.

ZELMIRE, ÉMA, ANTÉNOR.

ANTÉNOR, *à Zelmire.*

Vous, soyez informée
Et des désirs du peuple et des vœux de l'armée,
Madame. Vers ce temple il falloit vous chercher.
Un repentir trop lent vous y semble attacher.
Vous y venez des dieux conjurer la vengeance;
Mais il est des forfaits qui passent leur clémence.
Votre père par vous à ses bourreaux livré,
Sous un temple brûlant dans la flamme expiré,
Ne vous laisse à pleurer qu'un crime irréparable,
Qu'excuse vainement un peuple aussi coupable.
Tant qu'Azor a régné, j'ai dû, forçant mes vœux,
Fermer sur sa conduite un œil respectueux;
Mais aujourd'hui qu'enfin sa fureur est punie,
Je vengerai sa mort, en condamnant sa vie.
Quant au jeune monarque entre mes mains remis,
Malheureux quelque jour de se voir votre fils,
Je ne souffrirai pas qu'ici votre présence
Offre un modèle indigne aux yeux de son enfance.
Portez à votre époux votre barbare main :
Les vaisseaux sont tout prêts; vous partirez demain.

ZELMIRE, *accablée d'étonnement.*

Vos reproches, seigneur, ont droit de me confondre....
(*Reprenant sa fierté.*)
Mais devant un sujet je n'ai point à répondre.
Je ne prends point pour juge un vain peuple, ni vous;
Mes juges sont les dieux, mon cœur et mon époux.

ANTÉNOR.

Votre époux ?... Il est vrai que sa naissante flamme
Sur vos fausses vertus éclaira mal son âme.
Étranger, et séduit par vos trompeurs appas,
A peine un prompt hymen l'avoit mis dans vos bras
Que la gloire en nos camps emporta sa vaillance,
Et bientôt à Pergame appela sa vengeance.
Mais lorsque son amour, trop digne de pitié,
Saura quel est le cœur où le sien s'est lié,
Il punira sur vous, honteux de son outrage,
Le crime qu'il déteste et l'affront qu'il partage.

ZELMIRE.

Je frémis d'y penser !... Peut-être qu'en ce jour
Un récit trop cruel me ravit son amour !...
Mais vous, à qui Lesbos vient d'offrir la couronne,
Recueillez tous nos droits, votre sang vous les donne;
Et souffrez que d'Ilus apaisant les fureurs,
Je porte à ses genoux et mon fils et mes pleurs.

ANTÉNOR.

Ce fils est notre maître; il n'est plus à sa mère.

ZELMIRE.

Lesbos, sans vos conseils, le rendoit à son père.
Quel intérêt secret vous fait donc rejeter
Un sceptre qu'en vos mains nous venons tous porter ?
Mais au peuple, à mon tour, je veux me faire entendre.
Il est d'autres faveurs où j'ai droit de prétendre;
De fidèles amis qui veulent, sur mes pas,
Cherchant d'autres destins...

ANTÉNOR, *l'interrompant.*

Non, ne l'espérez pas.
Des meurtriers d'Azor la funeste prudence
Saisiroit ce moment pour finir notre vengeance.

La suite, les vaisseaux qui vous sont destinés,
Par mes sévères yeux seront examinés.

ZELMIRE, *à part.*

O mon père!

ANTÉNOR.

Quelle est cette terreur subite?
Vouliez-vous du coupable autoriser la fuite?

ZELMIRE.

Ah! seigneur, qu'avec joie une si foible main
Du meurtrier d'Azor déchireroit le sein!...
Mais c'est moi qui gémis, et lui seul est tranquille.

SCÈNE XI.

RHAMNÈS, *et une nombreuse suite de soldats thraces et lesbiens;* ANTÉNOR, ZELMIRE, ÉMA.

RHAMNÈS, *arrivant entre le temple et le tombeau, à Anténor.*

Six vaisseaux phrygiens font voile vers cette île,
Seigneur; et d'un esquif, plus prompt et plus léger,
Ilus vient de descendre au pied de ce rocher.

ANTÉNOR.

Ilus?

ZELMIRE, *à part.*

Ah! je renais.

ANTÉNOR, *à Rhamnès.*

En quel temps il arrive!

RHAMNÈS.

A peine il fut deux mois absent de cette rive;
Mais il ne peut savoir quels troubles odieux
Changent, depuis sept jours, la face de ces lieux...
(Voyant paroître Ilus.)
Il demande Zelmire... et le voici lui-même.

SCÈNE XII.

ILUS, EURIALE, ANTÉNOR, RHAMNÈS, ZELMIRE, ÉMA, *troupe de soldats thraces et tesbiens.*

ZELMIRE, *à Ilus, en courant au-devant de lui.*

Cher prince! cher époux...

ILUS, *l'interrompant, en arrivant entre le temple et le tombeau.*

Aux pieds de ce que j'aime
Je peux donc apporter mon cœur et mes lauriers?
Mes avides désirs devancent mes guerriers...

ZELMIRE, *épouvantée, en regardant autour d'Ilus, et l'interrompant en ne voyant qu'Euriale.*

Quoi! presque seul?

ILUS.

Bientôt ma suite descendue,
Peu nombreuse en effet, mais encor superflue,
Doit vous offrir un roi dans mes fers arrêté,
Qui de votre clémence attend sa liberté.
J'embellirai mes dons par les mains que j'adore...
Mais venez, chère épouse : allons vers Polydore;
Qu'en ce père si tendre, à mon amour rendu,
Je retrouve du mien et l'âge et la vertu...
(Voyant que Zelmire garde le silence.)
Vous ne répondez point, et de larmes trempée...

ZELMIRE, *accablée, regardant Antenor et les soldats qui l'entourent, et hésitant.*

Ilus...

ILUS.

Parlez.

ANTÉNOR, *voyant que Zelmire ne répond pas.*

Seigneur, votre attente est trompée;

Polydore n'est plus. Il est mort détrôné.
Par son peuple proscrit, par son fils condamné,
Il chercha près des dieux un refuge inutile;
Le courroux des vainqueurs embrasa son asile.

ILUS, *à part.*

Grands dieux! qu'entends-je? Où suis-je? Ah! jamais les enfers
N'ont vomi tant d horreurs sur ce triste univers!...
(*A Zelmire.*)
Chère épouse, fuyons cette rive exécrable...
(*A part.*)
Je vengerai ta mort, ô père déplorable!...
(*Prenant la main de Zelmire.*)
J'en jure par Zelmire, et par ce nœud sacré...

ANTÉNOR, *l'interrompant.*

Vains serments! vous tenez la main qui l'a livré.

ILUS.

(*A Zelmire.*) (*A Anténor.*)
Zelmire?... Est-il vrai?... Non, vous me trompez, barbare.

ANTÉNOR.

Qu'elle parle, seigneur.

ILUS.

La vertu la plus rare,
Zelmire parricide?

ZELMIRE.

Ah! prince, ignorez-vous?...
(*A part.*)
Dieux! je perds en parlant mon père et mon époux!...
Sans défense tous deux...

ILUS.

Répondez donc, cruelle.

ZELMIRE, *à part.*

Mon cœur, immole-toi; la cause en est trop belle!

(A Ilus.)
Oui, réduite à choisir de mon père ou d'Azor...
(Vivement et avec effort.)
Ce que j'ai fait, enfin, je le ferois encor.

ILUS, *reculant d'horreur.*

Monstre dénaturé! détestable furie!
Tu m'oses, sans trembler, vanter ta barbarie?...
Quand ton père eût sur toi levé le fer cruel,
Il falloit présenter ton cœur au coup mortel,
Le plaindre en expirant sous sa fureur impie:
Je pleurerois ta mort... je déteste ta vie!...
J'abjure notre hymen, et loin de ce séjour
J'oublierai, s'il se peut, mon malheureux amour.
Adieu... Je crains qu'ici ma colère trop prompte
Ne lave dans ton sang tes forfaits et ma honte.

ZELMIRE, *avec éclat.*

(Se retenant et d'un œil mystérieux.)
Seigneur, daignez du moins... voir encor votre fils.

ILUS, *sans la regarder.*

Va, je cours vers Azor, pour qu'il me soit remis.

ZELMIRE.

Azor n'a pas long-temps joui du diadème,
Ilus; des inconnus l'ont immolé lui-même.

ILUS, *à part.*

(A Zelmire.) (A Anténor.)
Le ciel est juste!... Tremble!... Est-ce vous qui régnez?

ANTÉNOR

Moi?... Du trône, seigneur, mes droits sont éloignés.
Il est à votre fils.

ILUS.

Non, sa mère cruelle

L'acquit par des forfaits; mon fils n'attend rien d'elle.
Ilion a pour lui des sujets vertueux.
Par mes leçons un jour il sera digne d'eux.
D'un amour paternel montrerois-je des marques,
Lui donnant des sujets bourreaux de leurs monarques?

ANTÉNOR.

Seigneur...

ILUS, *l'interrompant.*

C'en est assez. Vous m'avez entendu.
Que dans ce même jour mon fils me soit rendu,
Ou j'atteste les dieux que ma juste vengeance
De Troie et de l'Asie armera la puissance;
Que vous m'allez revoir sur ce coupable bord
Porter le fer, le feu, le carnage et la mort;
Détruire, anéantir tout ce climat barbare,
Plus rempli de forfaits que le fond du Tartare;
Vos repaires sanglants qui vomirent au jour
L'effroi de la nature et l'horreur de l'amour!

(Il s'en va avec Euriale.)

SCÈNE XIII.

ANTÉNOR, RHAMNÈS, ZELMIRE, ÉMA, GARDES, *troupe de soldats thraces et lesbiens.*

ANTÉNOR, *à Rhamnès.*

Je marche sur ses pas... Toi, rassemble l'armée;
Et que de tant d'affronts elle soit informée.

(Il s'en va d'un côté, et Rhamnès d'un autre, avec la troupe de soldats thraces et lesbiens.)

SCÈNE XIV.

ZELMIRE, ÉMA.

ZELMIRE.

VOLE : suis mon époux ; que ton zèle discret
L'aborde avec prudence, et l'instruise en secret.
Va, j'ai trop dévoré cette infamie affreuse.

(Éma sort.)

SCÈNE XV.

ZELMIRE, *seule.*

QUE j'aime, cher Ilus, ta fureur vertueuse !
Dans quels tendres transports tu la vas abjurer !
Plus tu me maudissois, plus tu vas m'adorer !...
Grand Dieu ! quel défenseur ta bonté nous envoie !
Mon père, sans péril, va nous suivre dans Troie ;
Mes mains vont l'arracher de ce fatal séjour...
Ce soin m'est bien plus cher que ceux de mon amour...
Parmi les cris du sang l'amour en vain murmure ;
Que sont les passions auprès de la nature ?

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

ANTÉNOR, *seul.*

Ainsi tous ces projets, si sagement tracés,
Par le retour d'Ilus se trouvent renversés :
On lui remet son fils, privé du diadème ;
On pense le punir et me plaire à moi-même.
Sceptre tant désiré, quand j'ai tout fait pour toi,
Croyois-je, quelque jour, t'obtenir malgré moi ?
Faut-il au même instant perdre le seul otage
Qui pût me garantir ce sanglant héritage !
Sur ce trône incertain je vais toujours frémir...
Avant que d'y monter je voulois l'affermir.
Si, dévoilant un jour l'attentat qui m'y place,
Protecteur de son fils et vengeur de sa race,
Ilus vient réclamer des droits trop assurés,
Dans un premier transport vainement abjurés,
Où sera ma ressource ?... Eh ! que sais-je, peut-être ?
Si le prince expirant m'a pu faire connoître,
Ces témoins que je crains, que j'alarme encor plus,
Voudront mettre à profit la présence d'Ilus...
(*D'une voix tremblante et avec saisissement.*)
Ce noir pressentiment, cette frayeur soudaine
Du péril que je cours est la marque certaine...
Il faut, pour le parer, recueillir tous mes sens...
(*Après un peu de silence et de réflexion.*)
Ilus est seul ici. Dans ses chagrins pressants,

Voulant loin de nos bords précipiter sa fuite,
Son ordre en ses vaisseaux a retenu sa suite.
Partout le meurtre encore ensanglante ces lieux.
Aux peuples outragés Ilus est odieux;
Tout Lesbos apprendroit son trépas avec joie.
Lui mort, son fils me reste, et je peux braver Troie.
Je ne crains, en un mot, qu'Ilus dans l'univers;
Et par un crime heureux les autres sont couverts...
Quelle main me rendra ce dangereux service?...
Ah! comme auprès d'Azor, si quelqu'instant propice,
Sans secours étranger, favorisoit mon bras!...
(*Voyant paroître Ilus.*) (*Apercevant Euriale avec Ilus.*)
Mais, il vient... O fortune!... Un ami suit ses pas...
Il peut s'en séparer... Voici l'heure fatale;
S'il l'éloigne, il est mort.
(*Il va se cacher entre les arbres qui environnent le temple.*)

SCÈNE II.

ILUS, EURIALE.

ILUS, *arrivant de l'autre côté du théâtre.*
ENFIN, cher Euriale,
Mon désespoir plus libre, implorant ta pitié,
Peut épancher ses pleurs au sein de l'amitié.
Accablé sous les maux dont l'horreur me consume,
D'abord leur pesanteur m'en cachoit l'amertume.
De mon ardent courroux la première chaleur,
Dans mes sens soulevés suspendoit la douleur.
Je commence à sentir ma blessure cruelle,
Qu'un trait empoisonné rend toujours plus nouvelle.

Dans ce cœur violent l'amour impétueux
De mon ambition absorboit tous les feux.
Je préférois Zelmire à la gloire des armes;
Je croyois sa beauté le moindre de ses charmes.
Azor, instruit comme elle à feindre la candeur,
S'étoit fait un ami de l'amant de sa sœur...

(A part.)

O jeunesse trop prompte à donner son estime!
La vérité me luit dans le fond de l'abîme.
J'en détourne les yeux, je frémis de la voir,
Et n'en pouvant douter ne la puis concevoir.
Ah! qu'il est dur de perdre une erreur si flatteuse,
De changer tant d'amour en une horreur affreuse,
Et de ne trouver plus qu'un monstre détesté
Dans l'objet dont mon cœur fit sa divinité!

EURIALE.

Seigneur, le doute entroit dans mon âme agitée;
Mais de sa honte enfin Zelmire s'est vantée,
Et nous avons rougi de voir ce peuple entier
S'empresser devant vous à la justifier,
L'applaudir, dans l'accès de sa noire furie,
D'avoir sacrifié son père à sa patrie...

(A part.)

Qui croira, justes dieux! qu'à sa timidité
Ce sexe puisse unir tant de férocité?

ILUS.

Quand ce sexe timide, à ses devoirs fidèle,
Suit de ses douces mœurs la pente naturelle,
Ce sentiment plus tendre en son cœur répandu
Par sa délicatesse épure la vertu;
Mais quand cette douceur, avec peine abjurée,
Laisse aux fureurs du crime une femme livrée,

S'irritant par l'effort que ce pas a coûté,
Son âme avec plus d'art a plus de cruauté...
Ah! ne songeons qu'à fuir; la plainte est inutile.

EURIALE.

Je ne sais, mais Éma me suivant dans la ville,
Loin de vous par la foule écartée à regret,
Demandoit pour Zelmire un entretien secret.

ILUS.

Qui, moi? la voir encor? c'est partager son crime.
J'attends ici mon fils; que ce seul soin t'anime :
Cours hâter son départ.

(Euriale s'en va du côté opposé au temple.)

SCÈNE III.

ANTÉNOR, ILUS.

ILUS, *à part et sans voir Anténor, qui est sorti de sa retraite, et qui suit Euriale des yeux.*

ENFANT infortuné,
Qui doit gémir un jour et rougir d'être né,
Que ne puis-je, à tes yeux dérobant ta misère,
Te forcer d'ignorer la honte de ta mère!
Il faut la réparer par la gloire d'Ilus;
Pour te rendre l'honneur, redoublons de vertus.

(Il s'appuie sur une colonne du temple.)

ANTÉNOR, *à part, après avoir vu Euriale s'éloigner.*

Euriale s'éloigne et ne peut plus entendre...
J'ai trouvé le moment pour avoir su l'attendre.
Ilus est absorbé dans ses chagrins affreux;
Rien ne peut le sauver... Frappons.

(Il tire son poignard et lève le bras pour frapper Ilus.)

SCÈNE IV.

ZELMIRE, ILUS, ANTÉNOR.

ZELMIRE, *arrivant entre le temple et le tombeau, et saisissant de ses deux mains le bras d'Anténor, en lui arrachant le poignard.*

Ah! malheureux!

(Anténor se débattant avec Zelmire, lui saisit la main gauche tandis qu'elle tient le poignard de la droite.)

ILUS, *les surprenant dans cette attitude.*

Que vois-je?

ANTÉNOR, *après un peu de silence.*

Vous voyez une épouse perfide,
Qui sans moi consommoit un nouveau parricide.

ZELMIRE, *épouvantée, à part.*

Ciel!.. ô ciel! je me meurs!

(Elle tombe évanouie sur les marches du temple.)

ILUS, *à part.*

O comble de l'horreur!
Quoi! le sang paternel n'éteint pas sa fureur?
Quoi! c'étoit-là l'objet et la fin criminelle
Du secret entretien que cherchoit la cruelle?

ANTÉNOR, *prenant Ilus par la main pour l'emmener.*

Seigneur, peut-être encore elle armoit d'autres bras.
Tout m'est suspect ici: venez, suivez mes pas.
Ma garde n'est pas loin.

ILUS, *retirant sa main, et la portant sur son cœur.*

Que m'importe de vivre?
L'ingrate peut percer ce cœur que je lui livre!..

ANTÉNOR, *à part.*

Je suis seul, désarmé... S'ils alloient s'éclaircir...

(*A Ilus.*)

Je vole à mes soldats, et viens vous secourir.

(*Il s'en va, et fait entrevoir par son geste qu'il a quelque dessein secret.*)

SCÈNE V.

ZELMIRE, ILUS.

ILUS, *à part, en regardant Zelmire.*

Je succombe... La mort sur son visage est peinte...
Ah! du crime en ses traits qui pourroit voir l'empreinte?..

(*A Zelmire, en s'approchant d'elle.*)

Cher et barbare objet et de haine et d'amour,
Rends-moi ton père, hélas! et m'arrache le jour!

ZELMIRE, *à part, en revenant à elle.*

Quel nom frappe mes sens?... Ce jour me luit encore?..

(*A Ilus.*)

Vous vivez?..

ILUS, *très vivement.*

Tu voulois m'unir à Polydore?
Quel est donc mon forfait? Ce fut de te chérir.
Malheureuse! Est-ce à toi de vouloir m'en punir?

ZELMIRE, *se relevant avec peine.*

Ilus, écoutez-moi.

ILUS, *s'éloignant d'elle.*

Que pourrois-tu m'apprendre?

ZELMIRE.

(*Regardant autour d'elle avec effroi.*)

Un secret que mon cœur... Mais ne peut-on m'entendre?..
Anténor... Je frémis, et surtout pour vos jours!

ILUS.

Toi qui le fer en main venois trancher leur cours ?

ZELMIRE, *s'approchant de lui.*

Ce n'est point moi.

ILUS, *très vivement.*

J'ai vu le poignard homicide !

ZELMIRE.

Ah ! croyez...

ILUS, *l'interrompant.*

Je crois tout de ta main parricide...
Oui, de ton père en moi tu craignois un vengeur...
Va, digne sœur d'Azor, évite ma fureur.

ZELMIRE, *avec véhémence.*

Vengez mon père, Ilus : c'est la grâce où j'aspire...
Sachez qu'en ce tombeau...

SCÈNE VI.

ANTENOR, SOLDATS THRACES, ILUS, ZELMIRE.

ANTÉNOR, *aux soldats thraces, en arrivant avec précipitation, et se mettant entre Ilus et Zelmire.*

Qu'on arrête Zelmire ;
Qu'on l'entraîne à la tour. Ayez soin de veiller
Qu'aucun n'ose en secret la voir ni lui parler.

ILUS.

Anténor, je suis loin d'excuser l'infidèle...
Songez que son époux doit seul disposer d'elle...
(*Aux soldats.*)
Allez, que dans la tour on retienne ses pas ;
Mais sur son sort enfin qu'on ne prononce pas.

ANTÉNOR.

Je n'abuserai point d'un trop foible service.
J'ai prévenu le crime : ordonnez du supplice.

ZELMIRE.

(*A Ilus, en lui montrant Anténor.*)

(*A Anténor.*)

Exécrable imposteur !.. Voilà votre assassin,
Ilus ; mon bras à peine a retenu sa main.

ANTÉNOR.

Qui, moi? Quel intérêt ?.. Quelle aveugle furie !..
Grands dieux ! au parricide unir la calomnie !..

(*A Ilus.*)

Moi qui pour votre fils ai réclamé la foi
De ce peuple imprudent qui me nommoit son roi,
Je porterois sur vous une main sanguinaire ?..

(*A Zelmire.*)

Ose aussi m'accuser du meurtre de ton père ?

ZELMIRE, *prête à parler et se retenant ; à part.*

(*A Ilus.*)

Que répondre ?.. Appelez votre garde en ces lieux.
Tremblez d'abandonner un gage précieux,
Si cher à votre amour, plus cher à ma tendresse,

(*En jetant quelques regards sur le tombeau.*)

Qu'en des périls plus grands le ciel plonge sans cesse...
Éma peut en vos mains le remettre aujourd'hui...

(*Fondant en larmes.*)

Ah ! laissez-moi périr et fuyez avec lui.

ILUS, *à part.*

Faut-il qu'en ce moment son fils seul l'attendrisse ?..

(*A Anténor.*)

Qu'on l'ôte de mes yeux ; elle accroît mon supplice.

ANTÉNOR, *à part, en sortant avec Zelmire et les soldats.*
Allons creuser le piège ; il est encor couvert.
(*Zelmire, en s'en allant, regarde attentivement si Anténor ne reste pas avec Ilus.*)

SCÈNE VII.

ILUS, *seul.*

QUEL abîme d'horreurs où ma raison se perd !
D'un ou d'autre côté l'imposture est si noire !...
Se peut-il qu'Anténor ?... Tout vante ici sa gloire ;
Il couronnoit mon fils et seroit mon bourreau !...
Mais qu'annonçoit Zelmire en nommant ce tombeau ?
J'ai vu ses yeux souvent s'y tourner avec crainte...
Je veux, le fer en main, parcourir cette enceinte...
(*Il approche du tombeau et s'arrête.*)
Peut-être qu'un complice... Ah ! dans ces tristes lieux
Que n'es-tu, Polydore, au sein de tes aïeux ?
Quel plaisir d'immoler un traître sur ta cendre,
Dût couler dans son sang tout le sang de ton gendre !...
Entrons... ciel ! me trompé-je ? Un bruit sourd et confus...
On ouvre.
(*Il met la main sur son épée.*)

SCÈNE VIII.

POLYDORE, ILUS.

POLYDORE, *à part, en ouvrant le tombeau.*
C'EST sa voix : je l'entends ; c'est Ilus.
(*En sortant.*)
C'est mon libérateur, que le ciel me présente....
(*A Ilus.*)
Ah ! mon cher fils...
ILUS, *à part, tout éperdu.*
Grands dieux !... Zelmire est innocente !...
(*Il embrasse Polydore.*)
Ah ! voilà de ses pleurs le mystère expliqué :
Voilà ce cher dépôt qu'ils m'avoient indiqué.
Courons la délivrer... Mais, ciel ! que vais-je faire ?
Est-ce donc la sauver que de perdre son père ?...
(*A Polydore.*)
Vos dangers sont encor plus pressants que les siens...

SCÈNE IX.

EURIALE, POLYDORE, ILUS.

ILUS, *à Euriale, dès qu'il le voit paroître.*
FAIS soudain sur ces bords descendre mes Troyens.
EURIALE.
Quoi ! seigneur, Polydore...
ILUS, *l'interrompant, avec la plus grande vivacité.*
Oui, mon père respire ;
Et, si j'en crois mon cœur, par les soins de Zelmire...
Mais le crime et la mort les assiègent tous deux.
Cher ami, sauvons-les, et mon fils avec eux.

EURIALE.

On vient de me ravir cette tendre victime.
Anténor...

ILUS.

Je frémis !... Ce nom m'annonce un crime.

EURIALE.

Lui-même, de mes mains l'a soudain retiré.
« Le départ des Troyens, dit-il, est différé.
« Ilus tomboit, sans moi, sous les coups de Zelmire.
« Je veux sur ce complot m'éclairer et l'instruire. »

POLYDORE, *à Ilus.*

Quel est donc ce discours ? Quel attentat nouveau ?...

ILUS, *l'interrompant, toujours vivement.*

Le lâche dans mon cœur enfonçoit le couteau :
Désarmé par Zelmire, il l'accuse elle-même.
Je l'ai cru... Pardonnez !... O courage suprême !
Se montrant criminelle, à force de vertu,
Elle osoit se vanter de vous avoir perdu.
L'opprobre, les affronts, les tourments qu'elle endure...
Ah ! j'osai la nommer l'effroi de la nature !

POLYDORE.

Elle ?... Elle en est, mon fils, le prodige et l'honneur !...
Si vous saviez... Mais non... Délivrons-la, seigneur...
(*A Euriale.*)
Cours armer les Troyens...

(*Euriale s'en va.*)

SCÈNE X.

ILUS, POLYDORE.

POLYDORE.

Nous, disposons ensemble
Pour l'ordre du combat...

SCÈNE XI.

ÉMA, POLYDORE, ILUS.

ÉMA, *arrivant du côté de la ville, à Polydore et à Ilus à la fois.*

QUEL bonheur vous rassemble,
(*A Ilus.*)
Chers princes!... Je venois dissiper votre erreur,
Et découvrir mon maître à son digne vengeur.
Le ciel prévient mes vœux... Mais je dois vous apprendre
Qu'à la porte de Mars un soldat veut vous rendre
L'écrit qu'Azor mourant remit entre ses mains,
Et qui de tout l'État renferme les destins.

POLYDORE, *à Ilus, vivement.*

Du triomphe, seigneur, c'est l'infaillible gage:
C'est la foudre et la mort pour ce monstre sauvage,
Qui massacra mon fils et feint de le venger...
(*A Éma.*)
Mais que devient Zelmire en ce pressant danger?

ÉMA.

Elle est, non loin du camp, dans la tour renfermée.
Anténor sous la tente a fait rentrer l'armée.
Lui-même à Mitylène il va porter ses pas.
Il feint de succomber sous de tels attentats;
Et veut, dans le palais où son trône s'apprête,
Consulter tous les grands et le prince à leur tête.

ILUS, *portant la main à son épée.*

Bientôt avec ce fer ma main lui répondra;
De la lettre d'Azor l'aspect le confondra...
(*A part.*)
Ah! chère épouse, enfin, je crains moins pour ta vie...

(*A Polydore.*)

Sur l'art de ce tyran que notre âme se fie...
Tandis que, pour me perdre, il cherche à m'arrêter,
Pensez-vous qu'à Zelmire il voulût attenter?
Il vous faut, le premier, dérober à sa rage...

(*A Éma.*)

Toi, cours vers ce soldat; qu'il se rende au rivage...

(*Éma sort.*)

SCÈNE XII.

ILUS, POLYDORE.

ILUS.

Seigneur, sur mes vaisseaux je vais guider vos pas.
Je revole à l'instant, suivi de mes soldats;
Je surprends, je ravis, dans sa prison funeste,
Cette épouse qu'on croit que ma fureur déteste;
Et, dans l'écrit vengeur que je viens déployer,
Je montre au camp surpris Anténor tout entier.

POLYDORE.

Eh! dans de tels moments vous voulez que je fuie?
Ma fille m'a contraint à supporter la vie;
Et lorsque son grand cœur veut s'immoler pour moi,
Je craindrois d'exposer des jours que je lui doi?
Non, non, seigneur. Je sens, sous les glaces de l'âge,
Le feu de mon amour rallumer mon courage.
Malgré mes sens flétris je retrouve mon cœur,
Et mes bras énervés reprennent leur vigueur.
Hélas! ce tendre soin de défendre sa race
A l'être le plus foible inspire quelque audace...

(*A part.*)

Nature, je l'appris de ma fille et de toi:
Tu nous mets, pour toi-même, au-dessus de ta loi.

(*A Ilus.*)

Amenez vos soldats. Je veux, guidant leur zèle,
Vous rendre votre épouse, ou périr avec elle.

ILUS.

Vous me faites frémir! Ah! vous allez sur vous
De sa garde barbare appeler tous les coups:
Dès qu'ils vous connoîtront, votre perte trop sûre...

POLYDORE, *l'interrompant.*

Donnez-moi d'un Troyen et l'habit et l'armure;
J'y consens. Près de vous, combattant sans éclat,
Souverain détrôné, je ne suis qu'un soldat...
(*A part.*)
O ma fille! à quel sort tous mes revers t'exposent!
Mes jours ne valent pas les tourments qu'ils te causent.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I

POLYDORE, *vêtu en Troyen et armé;* UN TROYEN.
(*Ils arrivent entre le temple et le tombeau.*)

POLYDORE, *l'épée à la main, soutenu par le Troyen, en marchant et parlant avec peine, à part.*

O PÈRE infortuné! pour ma fille captive
Je vois donc ma tendresse indignement oisive?
Tous ces légers combats sans cesse renaissants,
Irritant ma valeur ont épuisé mes sens.
Sous mon corps affoibli mes pas s'appesantissent...
(*Au Troyen.*)
Ami, mon bras succombe et mes genoux fléchissent.
Un instant de repos pourra les raffermir.
(*Il s'assied sur les marches du temple.*)

SCÈNE II.

EURIALE, POLYDORE, UN TROYEN.

EURIALE, *arrivant par le chemin de la ville, à Polydore.*

SEIGNEUR, à quels dangers vous venez vous offrir!
Quel conseil imprudent vous peut faire descendre
Du vaisseau qui déja voguoit vers le Scamandre?
Plus vous éloignant, malgré tous vos efforts....

POLYDORE, *l'interrompant*

Ilus, en me trompant, m'a fait quitter nos bords.
Mais son escorte à peine avec lui descendue,
(Montrant des bois voisins.)
Avait franchi ces bois, qui lui cachoient ma vue,
Que mes ordres, mes cris forçant vos matelots,
J'ai monté sur la poupe et tourné vers Lesbos.
Des soldats ennemis m'ont disputé la rive ;
Et, ralliant trois fois leur troupe fugitive,
Par trois combats divers ont lassé leur vainqueur...
Je ne puis joindre Ilus dans les champs de l'honneur....
(Il se relève, et retombe aussitôt dans les bras du Troyen.)
(A part.)
O honte!... O vains efforts!... Zelmire!... Ah! mon courage
N'a jamais mieux senti le malheur de mon âge.

EURIALE.

Seigneur, Ilus triomphe : il a forcé la tour,
Et Zelmire est enfin rendue à son amour.

POLYDORE.

(Avec transport.) *(A part.)*
Elle est libre?... O destin! tu peux prendre ma vie.

EURIALE, *lui montrant des monts voisins.*

Vous voyez ces hauteurs? Ilus me les confie,
Pour couvrir sa retraite et pour mieux dissiper
Tous ces flots d'ennemis prêts à l'envelopper.
J'ai tout quitté pour vous dans l'ardeur de mon zèle.
A ce poste important mon devoir me rappelle.
Vous ne pouvez m'y suivre.... Ah! craignez les regards,
Le fer des Lesbiens, errant de toutes parts
Daignez dans cette tombe attendre encor Zelmire.
Auprès de ce lieu saint Ilus va la conduire.

C'est ici qu'à l'instant, pour gagner nos vaisseaux,
Et sa troupe et la mienne uniront leurs drapeaux.
Le ciel semble en tout temps vous choisir un asile.
Ne rendez point d'Ilus le triomphe stérile,
N'exposez point vos jours hasardés tant de fois :
Vous savez trop sur eux si Zelmire a des droits.

POLYDORE.

Je ne la puis défendre et tu veux que je vive?

EURIALE, *vivement.*

Pouvez-vous en mourant douter qu'elle vous suive?

POLYDORE.

Eh bien! sauvez mes jours.... Elle me les rend chers;
Elle en fait le seul prix des maux qu'elle a soufferts.
(Il entre dans le tombeau, conduit par Euriale et le Troyen.)

SCÈNE III.

EURIALE, LE TROYEN.

EURIALE.

Toi, non loin de la tombe, observe, avec prudence.
Sur ton premier signal je vole à la défense.
(Il fait quelques pas pour s'en aller du côté de la ville.)

SCÈNE IV.

RHAMNÈS, TROUPE DE SOLDATS LESBIENS, EURIALE, UN TROYEN.

RHAMNÈS,

(Aux soldats lesbiens, en leur montrant Euriale et le Troyen.)

(à Euriale.)

ARRÊTE.... Et vous, soldats, désarmez-les tous deux.

EURIALE, *bas, au Troyen.*

Songeons à nos devoirs, et mourons généreux.

RHAMNÈS.

Réponds. Qu'avez-vous fait ici de Polydore?

EURIALE, *avec embarras.*

Meurtriers d'un héros, il vous sied bien encore
D'oser nous demander compte de son trépas!
Rejettez-vous sur moi vos honteux attentats?

RHAMNÈS.

Téméraire! tu feins de ne me pas entendre.
Polydore respire; on vient de me l'apprendre.
On l'a vu suivre Ilus aux vaisseaux phrygiens,
Y monter, revenir, séparé des Troyens,
Du sang de nos guerriers arroser ce rivage....

(Montrant deux des soldats lesbiens.

Vois ces deux Lesbiens échappés à sa rage.
Recueillis dans nos rangs, ils ont tout révélé.
Va, tu nierois sans fruit ce secret dévoilé.
Parle enfin. Dans quel lieu l'oses-tu cacher?

EURIALE.

Traître!

Rougis qu'un étranger défende ici ton maître....

Mais je t'enseignerai le devoir d'un sujet;
Et je veux, malgré toi, t'épargner un forfait.
Je ne puis le nier, ces dieux que je révère,
Par les mains de Zelmire ont conservé son père.
Tu n'en sauras pas plus. Ton courroux, sans effet,
Peut m'arracher le cœur, mais non pas mon secret.

RHAMNÈS, *bas, à un des deux Lesbiens qu'il a montrés.*

Essayons l'artifice, et tâchons de m'instruire
S'il est aux mêmes lieux où le cachoit Zelmire;
Ensuite nous saurons, par un autre détour....

(A Euriale.)

Va, je sais tout, sans toi. J'apprends qu'à son retour
Ce vieillard est rentré dans son premier asile....

(Voyant qu'Euriale est troublé.)

Tu frémis?... C'est assez; le reste m'est facile....

(A quelques soldats.)

Amenez-moi Zelmire.

(Plusieurs soldats s'en vont.)

SCÈNE V.

RHAMNÈS, EURIALE, SOLDATS LESBIENS, UN TROYEN.

EURIALE, *à Rhamnès.*

Elle?

RHAMNÈS.

Oui, contre Anténor
Pour nous ravir son fils Ilus combat encor....
Moi, j'ai formé, loin d'eux, ma nombreuse cohorte,
Et je viens d'enlever Zelmire et son escorte.
C'est de sa bouche ici que je veux tout savoir.
La moitié du secret met l'autre en mon pouvoir.

Zelmire (et je l'ai vu par sa paisible joie)
Pense que Polydore est libre, et fuit vers Troie.
Elle va me nommer avec sécurité
Le séjour qu'elle croit que son père a quitté;
Et j'aurai le plaisir, par mon adresse extrême,
De la voir en mes mains se livrer elle-même....
(A quelques soldats, en voyant paroître Zelmire.)
Eloignez ces Troyens qui pourroient l'avertir.
(Des soldats lesbiens emmènent Euriale et le Troyen.)

SCÈNE VI.

ZELMIRE, ÉMA, RHAMNÈS, SOLDATS LESBIENS.

RHAMNÈS, *à part, en voyant approcher Zelmire, qui arrive du côté de la ville.*

CONFIRMONS son erreur pour la mieux éblouir....
(A Zelmire.)
Je ne m'étonne plus de voir ce front tranquille.
Votre père est vivant; il a quitté notre île.

ZELMIRE.

Ilus m'a tout appris : ses soins l'ont fait partir....
Je puis donc maintenant vous braver à loisir....
(A part.)
J'ai trompé tes forfaits, ô peuple parricide!
Tu te vois le jouet d'une femme timide.
J'ai feint de t'imiter; j'ai subi cet affront.
Ton opprobre te reste : il n'est plus sur mon front....
Lâches! craignez Ilus, craignez l'Asie entière,
Tous ses rois vont bientôt vous ramener mon père....
(A Rhamnès.)
Toi qui pour lui jadis as montré quelqu'amour,
Mérite d'ol tenir ta grâce à son retour.

RHAMNÈS.

De moi, s'il reparoît, la sienne peut dépendre.
Mais non; sur ses amis ma fureur va s'étendre;
Tremblez!... Quand nous brûlions le temple de Cérès,
Dans celui de Minerve il s'ouvrit un accès....
Je sais qu'avec Phorbas nos prêtres infidèles
Ont secondé pour lui vos trames criminelles....
(*Aux soldats, en faisant quelques pas vers le Temple.*)
Soldats, allons punir ces dangereux mortels
Qui trahissoient l'État, à l'ombre des autels.

ZELMIRE, *en se jetant au-devant de lui.*

Barbare! pour livrer l'innocence aux supplices,
Ne va point me chercher, me donner des complices.
J'avois en remplissant mes devoirs glorieux
Pour guide la vertu, pour complices les dieux.
Sans consulter Phorbas, sans implorer ses prêtres,
Je déposai mon père au sein de ses ancêtres,
Ici, dans leur tombeau, dont ils l'ont fait sortir
Pour le conduire au trône, et vous au repentir.

RHAMNÈS, *aux soldats, en leur montrant le tombeau.*

Entrez dans ce tombeau; prenez votre victime.

(*Les soldats entrent dans le tombeau.*)

SCÈNE VII.

ZELMIRE, ÉMA, RHAMNÈS, SOLDATS LESBIENS.

ZELMIRE, *à Rhamnès.*

(*A Éma.*)

COMMENT! se pourroit-il?... Éma, quel nouveau crime!..

(*A part.*)

D'où naissent dans mon cœur des transports si pressants?
Quel tremblement soudain agite tous mes sens?

SCÈNE VIII.

POLYDORE, QUELQUES SOLDATS LESBIENS, *qui le poursuivent, en le faisant sortir du tombeau;* ZELMIRE, ÉMA, RHAMNÈS, TROUPE DE SOLDATS LESBIENS.

POLYDORE, *aux soldats, qui sortent du tombeau avec lui.*

LACHES! je vendrai cher....

(*Rhamnès le désarme et fait tomber son casque.*)

ZELMIRE, *à part, en reconnoissant Polydore.*

Mon père!

ÉMA, *à part.*

Polydore!

POLYDORE, *tranquillement, à Rhamnès.*

Il te manque un forfait puisque je vis encore!

ZELMIRE, *se jetant aux pieds de son père.*

Ah! qu'ai-je fait?

POLYDORE, *la relevant et l'embrassant.*

Le sort nous a perdus tous deux.

ZELMIRE.

Eh! c'est moi qui vous perds. Ce parricide affreux,
Reproché tant de fois à mon âme innocente,
Le voilà consommé par ma crainte imprudente.

POLYDORE.

Que dis-tu? Quoi! ton cœur peut s'imputer ma mort?
Le mien pour te sauver revoloit sur ce bord....

ZELMIRE, *l'interrompant.*

Et moi qui vous croyois éloigné de cette île,
Moi-même à vos bourreaux j'ai montré votre asile.

En vain un dieu propice aveugloit leur courroux:
J'ai porté votre tête au milieu de leurs coups;
Je répands, par leurs mains, le sang qui m'a fait naître.
Je naquis pour le crime, et j'abhorre mon être....

(*Aux soldats, avec égarement.*)

Cruels! tournez sur moi toute votre fureur;
Vengez le ciel, la terre à qui je fais horreur!

RHAMNÈS; *aux soldats.*

(*Voyant qu'ils sont émus.*) (*A part.*)

Gardes!. Vous vous troublez!. Et moi-même...Ah! peut-être
Tout rebelle, en effet, tremble devant son maître....

(*Aux soldats.*)

Que fais-je?... moi, trembler!... Qu'on l'enchaîne.

ZELMIRE, *aux soldats.*

Arrêtez,
Inhumains! songez-vous sur qui vous attentez?...
Regardez ce héros dont l'amour vous fut chère,
Autrefois votre dieu, mais toujours votre père.
Quand vous le poursuiviez, il plaignoit vos erreurs.
Azor, en vous trompant, lui fit perdre vos cœurs.
Le ciel punit Azor. Le ciel, qui fut mon guide,
Voulut vous épargner l'horreur d'un parricide.
C'est pour voir de Lesbos l'attentat réparé
Qu'il permet qu'à vous seuls votre roi soit livré....
O Lesbiens! le sang qu'on puise en ma patrie
Des Thraces, nos tyrans, n'a point la barbarie.
Ces farouches mortels ont endurci vos mœurs,
Mais l'humanité sainte est au fond de vos cœurs.
Sans doute, elle y gémit. Ecoutez son murmure;
Que le remords s'éveille aux cris de la nature.
Mon père, ses malheurs, son âge dont l'aspect
Adoucit la colère et la force au respect,

Votre foi, vos serments, mon désespoir, mes larmes,
Ah! tout doit à ses pieds faire tomber vos armes.

POLYDORE, *avec fierté.*

Est-ce à nous d'implorer ceux qui nous ont trahis?
Qu'ils écoutent leurs cœurs, s'ils sont encor mes fils.
S'ils sont mes assassins, tu t'avilis toi-même.
Vois, malgré ta douleur, vois mon bonheur extrême:
Pour toi je viens donner ce sang que je te doi....
(*En l'embrassant.*)
Que mon trépas m'est cher! il m'acquitte envers toi.

RHAMNÈS, *aux soldats.*

Soldats, près d'Anténor que tous deux on les mène.
(*Les soldats s'avancent lentement vers Polydore et Zelmire, et s'arrêtent avant de les approcher.*)

ZELMIRE, *montrant les soldats arrêtés.*

Rhamnès, vois leur pitié t'obéir avec peine....
(*Le tirant à l'écart et lui parlant à demi-voix.*)
Écoute.... Un rang illustre a flatté tes souhaits;
Mais tu n'as point vieilli sous le joug des forfaits.
L'exemple d'Anténor, ses succès détestables
Auront pu t'entraîner sur ses traces coupables.
Quelque prix qu'à tes vœux sa faveur puisse offrir,
Ferons-nous moins pour toi, si tu veux nous servir?
Épure ta grandeur et la rends légitime.
Obtiens par la vertu ce que tu dois au crime....
(*A Polydore, avec transport.*) (*A Rhamnès en se jetant à ses pieds.*)
Seigneur, il s'attendrit.... J'embrasse tes genoux:
Songe à tous tes serments: remplis-les; venge-nous.
Tu jures d'immoler l'assassin de mon frère,
(*Voyant paroître Anténor.*)
C'est.... dieux! ce monstre approche!

SCÈNE IX.

ANTÉNOR; ILUS, EURIALE, *enchaînés*: TROUPE DE SOLDATS THRACES, ZELMIRE, POLYDORE, RHAMNÈS, ÉMA, SOLDATS LESBIENS.

ANTÉNOR, *à Rhamnès en lui montrant Ilus.*

Eh bien! ce téméraire,
Qui paya tous mes soins par des complots pervers,
De ma main triomphante, Ilus reçoit des fers.

ZELMIRE, *à part, en apercevant Ilus, avec le plus grand étonnement.*

Lui?

ILUS, *à Anténor.*

Triomphe honteux et digne d'un perfide!
Va, l'assassin féroce est un guerrier timide.
Sans le gage sacré qu'eût exposé ma mort,
Par le nombre accablé, j'aurois fini mon sort.
Mais à porter tes fers si j'ai pu me résoudre,
Crois qu'Ilus enchaîné te garde encor la foudre.

RHAMNÈS, *à part.*

J'allois trop hasarder; ma pitié m'a perdu....
(A Anténor.)
Seigneur, voici l'objet le plus inattendu,
Qui, même en vous l'offrant, m'interdit et m'étonne....
(En lui montrant Polydore.)
Regardez ce captif.

ANTÉNOR, *reconnoissant Polydore.*

Se peut-il?

ILUS, *à part.*

Je frissonne!

ANTÉNOR.

Polydore vivant!

ILUS, *à Polydore.*

O mon père!

POLYDORE, *à Anténor.*

Oui, c'est moi,
Traître! Baisse les yeux à l'aspect de ton roi.
Sens la confusion, la rage frémissante
D'un assassin surpris que son juge épouvante.
Je te parle en vainqueur, au sein de mes revers :
Le crime couronné craint l'innocence aux fers....
(*Voyant qu'Anténor veut le regarder d'un air assuré.*)
Tu caches ta terreur sous les traits de l'audace.
Je vois ton front pâlir, lorsque ton œil menace.

ANTÉNOR, *avec un grand calme affecté.*

Eh! d'où viendroit, seigneur, ma crainte ou mon courroux?
Le sceptre est un fardeau dont je suis peu jaloux.
J'ai refusé ce rang dont on vous fit descendre.
Si Lesbos le permet, vous pouvez le reprendre.
Mais je doute qu'au gré de ce peuple vengeur,
Azor dans son bourreau trouve son successeur....
(*Vivement, à sa suite.*)
Amis, nos yeux en vain cherchoient le bras impie
Qui du dieu de vos cœurs a privé la patrie :
Faut-il nous étonner de nos soins superflus?
Polydore vivoit.... Que cherchons-nous de plus?

POLYDORE.

Quoi! monstre....

ANTÉNOR, *l'interrompant durement.*

Tout décèle ici votre imposture.
Votre âme pour ce fils étouffoit la nature :

Contre vos noirs complots nous défendions ses jours,
Et jusque dans nos bras vous en tranchez le cours!
Quelle douceur traîtresse et quel art sacrilège,
Par les mains de sa sœur, l'a conduit dans le piège!
Elle paroît servir, partager son courroux.
Par votre feint trépas nous en impose à tous;
Et ce jeune héros, qui court à sa ruine,
Pense avoir abattu le bras qui l'assassine....
Que dis-je? au même instant qu'on lui donne la mort,
Appelé par Zelmire, Ilus est sur ce bord.
Ils affectent, tous deux, une horreur mutuelle.
L'un accable d'affronts son épouse cruelle;
L'autre sur son époux lève un fer meurtrier.
A ma garde, lui-même, il vient la confier;
Et de ce jeu barbare imprudente victime,
Je m'arme pour Ilus, quand le traître m'opprime....

(Aux soldats lesbiens et thraces.)

O long enchaînement des plus lâches noirceurs,
Pour perdre avec Azor son peuple et ses vengeurs!...

(à Polydore, à Ilus et à Zelmire.)

A ce peuple indigné venez vous faire entendre;
Venez subir l'arrêt que vous devez attendre,
Les tourments réservés à vos cœurs inhumains.

ZELMIRE, *à part.*

Et la foudre, grand dieu! reste oisive en tes mains?
Tu le fais triompher, tu te rends son complice,
Et tu veux que la terre adore ta justice?

ILUS, *vivement.*

Sa justice est pour nous: elle tient enfermés
Dans un nuage encor ses foudres allumés;
Mais son bras invisible, étendu sur le crime,

(*Avec un geste menaçant sur Anténor.*)

Voile, pour mieux frapper, les yeux de ma victime.

(*A Anténor.*)

Ne crois pas qu'à ses coups tu te sois dérobé,
Serpent, en long replis sans cesse recourbé!
J'admire, avec horreur, ta prudence perfide,
De tes ressorts, tout prêts, le jeu sûr et rapide;
Mais dans la nuit profonde, où tu sais toujours fuir,
Crains l'affreuse clarté, dont je vais te couvrir.

(*Se retenant en montrant les Thraces.*)

Non, j'instruirois en vain ces étrangers infâmes
Qui trafiquent du crime et te vendent leurs âmes...
Devant le peuple entier tu viens de m'appeler;

(*Vivement.*)

Je t'y cite, à mon tour. C'est à toi de trembler!
Complice et meurtrier du fils de Polydore,

(*Anténor feint la plus grande surprise.*)

Toi qui venges son sang, dont ta main fume encore,
Viens voir tomber sur toi les redoutables coups
Que ton lâche artifice a tournés contre nous.

ANTÉNOR.

Moi teint du sang d'Azor?... Imposteur méprisable!
Cherche-moi donc, du moins, un crime plus croyable
Si je fus son complice (et je m'en fais honneur)
Puis-je être encor le vôtre, en lui perçant le cœur?
Mais où sont les témoins? Quel soupçon, quel indice?...

ILUS, *l'interrompant.*

Marchons, traître!... Ce doute est ton premier supplice.

ANTÉNOR, *à Rhamnès.*

Rhamnès, vous l'entendez?... Ces éclats indiscrets
De quelque trahison décèlent les apprêts.

Sondez et découvrez la source dangereuse
D'où naît de leur espoir l'imprudence orgueilleuse.
Je vais autour des murs disposer mes guerriers.
Vous-même interrogez ces lâches meurtriers.
Au tribunal du peuple avant de les conduire,
Je cours m'y présenter : ma bouche va l'instruire.
J'entrevois leur ressource et leurs desseins secrets.
Pour les rompre, venez apprendre mes projets....

(Aux soldats thraces.)

Vous, Thraces, séparez Ilus et ses complices;
Nous les réunirons bientôt pour les supplices.
Amis d'Azor, on veut nous détruire après lui;
Mais nous avons son ombre et les dieux pour appui.

(Il s'en va avec Rhamnès et les soldats lesbiens.)

SCÈNE X.

ZELMIRE, ÉMA, POLYDORE, ILUS, EURIALE, SOLDATS THRACES.

ILUS, *à Zelmire.*

Adieu!... Calme l'effroi de ton âme éperdue.

ZELMIRE, *à Ilus, en lui montrant son père, couvert de l'habit d'un soldat troyen.*

Moi?... j'ai livré mon père au monstre qui le tue!

ILUS.

Ciel!

(Plusieurs soldats thraces viennent saisir Ilus et Polydore.)

ZELMIRE, *à Polydore et à Ilus, en leur prenant la main à tous les deux.*

Seigneur!... Cher époux!.. On les ose arracher!
Ah! je sens de mon sein mon cœur se détacher!

Pour les suivre tous deux, mon âme se déchire...
(*Aux Thraces, qui les entraînent malgré ses efforts.*)
Barbares!

ILUS, *aux soldats thraces, en se débarrassant de leurs mains pour voler dans les bras de Zelmire.*
(*A Zelmire.*)
Arrêtez... O ma chère Zelmire!

POLYDORE, *à Zelmire, en se débarrassant aussi des mains des soldats thraces, et en courant l'embrasser.*
Que je t'embrasse encore... Adieu!
(*On emmène Polydore et Ilus.*)

SCÈNE XI.

ZELMIRE, ÉMA, SOLDATS THRACES.

ZELMIRE, *à part, en tombant dans les bras des soldats thraces qui restent.*
C'EN est donc fait!
Je succombe à mes maux ainsi qu'à mon forfait.
Il est involontaire, et son fardeau m'accable!...
Quels sont donc les tourments d'un cœur vraiment coupable?
(*On l'emmène, et Ema la suit.*)

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

ILUS, EURIALE, *enchaînés*, SOLDATS THRACES.

EURIALE, *à Ilus.*

On va donc nous traîner au sanglant tribunal
Qu'usurpe ce vil peuple, à ses rois si fatal?
Que devient l'espérance à nos maux réservée?

ILUS.

Cette unique espérance, hélas! m'est enlevée.
Polydore et Zelmire, au glaive abandonnés,
Par leurs sujets séduits sont déja condamnés.
Anténor a pressé leur rage impétueuse.
Telle est sa politique, habile et monstrueuse,
Qu'il sait, de la vertu conservant tous les traits,
Nous charger, nous punir de ses propres forfaits.
Les Thraces et Rhamnès, comblant leurs perfidies,
Ont sur moi, dans leur camp, porté des mains hardies.
Le lâche m'a ravi l'écrit victorieux
Qui des peuples trompés eût dessillé les yeux.
Azor y démentoit le projet sanguinaire
Dont ses cris factieux avoient noirci son père:
Au perfide Anténor reprochant son trépas,
Il n'accusoit que lui de tous ses attentats;
Et, montrant au grand jour cette horreur inconnue,
Il demandoit vengeance et l'auroit obtenue...
Ah! Zelmire, faut-il qu'aux portes de la mort
Nos deux cœurs innocents soient en proie au remord?

J'ai pu te soupçonner !... Est-il un plus grand crime ?
Et, pour mieux t'accabler, ton père est ta victime !

EURIALE.

Peut-elle à sa vertu reprocher une erreur ?

ILUS.

Eh ! se pardonne-t-on d'avoir fait son malheur ?
En vain dans un cœur pur elle voit son excuse ;
Quand sa raison l'absout, le sentiment l'accuse.

SCÈNE II.

ANTÉNOR, RHAMNÈS, ILUS, EURIALE, SOLDATS THRACES.

ANTÉNOR, *aux soldats.*

THRACES, de toutes parts, environnez ces lieux.
Bientôt le peuple entier va paroître à vos yeux,
Et, du bûcher d'Azor, venir au sacrifice
Qu'à cette auguste cendre a promis sa justice.
J'ordonne, en frémissant, ce formidable apprêt...
(*A Ilus.*)
Vous, Phrygien, allez entendre votre arrêt.
De vos juges ici mon rang me fait l'arbitre ;
Mais, suspect à vos yeux, j'ai récusé ce titre.
Je laisse au peuple libre à prononcer sur nous.
L'arrêt est rigoureux ; ne l'imputez qu'à vous.
Si d'y mêler ma voix vous m'eussiez laissé maître,
L'indulgente pitié l'eût adouci peut-être.
Après tous les affronts dont vous m'avez chargé,
Je vais gémir encor de me voir trop vengé.

ILUS, *à part.*

Non, rien n'épuisera sa fertile imposture !
C'est le dehors serein de l'intégrité pure....

(A Anténor.)

A force de forfaits te voilà parvenu
A la tranquillité que donne la vertu.
Mais tremble, scélérat! si la terre étonnée
Aux fortunés brigands gémit abandonnée,
Du moins, telle est la loi des barbares destins,
Ces aveugles tyrans des malheureux humains,
Que, se reproduisant par leurs fausses maximes,
Les crimes sont enfin punis par d'autres crimes.
Ton exemple sur toi sera bientôt suivi.
Un jour ces vils mortels, qui t'ont si bien servi,
De quelqu'autre Anténor dressant les nouveaux pièges,
Lui vendront, comme à toi, leurs fureurs sacrilèges.
Ah! puisse, le premier, ton indigne Rhamnès,
De ton art contre toi déployer les secrets,
Et, te foulant aux pieds sur les marches du trône,
De ton front tout sanglant arracher la couronne!...
Adieu... Je vais chercher l'arrêt de mon trépas...
Je l'avouerai, la vie eut pour moi des appas;
Mais le ciel maintenant m'en fait haïr l'usage.
Peut-on aimer le jour qu'avec toi l'on partage?

(Il s'en va avec Euriale et quelques soldats.)

SCÈNE III.

ANTÉNOR, RHAMNÈS, SOLDATS THRACES.

ANTÉNOR, *à Rhamnès.*

Non, il ne mourra point; j'ai besoin de ses jours:
Ma haine intéressée en respecte le cours.
Qu'il reste avec les siens, à nos armes en proie,
Pour me répondre ici des vengeances de Troie.
Zelmire et Polydore à l'instant vont périr;
C'est par leur châtiment que je veux le punir.

Tandis qu'à leur arrêt je montre un cœur sensible,
Du peuple qui le rend je suis l'âme invisible.
Ainsi dans leur cercueil mon crime enseveli,
Est couvert à jamais des voiles de l'oubli;
Croyant Azor vengé, nul ne suivra la trace
D'un forfait que leur sang à tous les yeux efface.
Tes services, Rhamnès, ont passé mes souhaits.
Au-delà de tes vœux j'étendrai mes bienfaits.

RHAMNÈS.

Seigneur, je sais borner ma modeste espérance;
Le succès de mes soins sera leur récompense:
Mais ne craignez-vous pas que ce peuple attendri
D'un remords dangereux n'écoute enfin le cri?
J'ai vu le saint respect, l'amour involontaire
Qu'imprime ici d'un roi l'auguste caractère.

ANTÉNOR.

Ils l'ont trop offensé pour ne le point haïr;
On n'aime plus son roi quand on l'a pu trahir.
Ils pensent par sa mort prévenir sa justice,
Et détruire un vengeur armé pour leur supplice:
Polydore n'est plus qu'un tyran détrôné.
Leur roi, c'étoit Azor, qu'ils avoient couronné.
De leur amour pour lui l'ivresse est incroyable;
Le fanatisme y joint son zèle impitoyable.
Les organes des dieux que ton or fait parler,
L'usage antique et saint qu'ils vont renouveler,
En donnant sous mes yeux à ce sanglant supplice
L'appareil imposant d'un pompeux sacrifice,
Cette loi d'immoler, par le chef des guerriers,
Sur le tombeau des rois leurs lâches meurtriers;
Tout asservit le peuple à mon puissant génie,
Tout échauffe et soutient sa pieuse furie.

Tel est l'art de régir ces crédules humains
Qui, fermes dans le pli que leur donnent nos mains,
Aveugles instruments du héros qui les guide,
Avec un esprit foible ont un cœur intrépide,
Qu'au nom de la patrie on rend séditieux,
Qu'on mène au sacrilège avec le nom des dieux...

(Voyant paroître Zelmire, Polydore et le peuple.)

L'heure approche; et tu vois nos victimes paroître.
Tout le peuple les suit... Appelle le grand-prêtre;
Il doit armer ta main. Porte le coup mortel;
Ne perds pas un moment.

(Rhamnès monte au temple.)

SCÈNE IV.

POLYDORE, ZELMIRE, ÉMA, *nombreuse suite de soldats thraces et lesbiens*, PEUPLES, ANTÉNOR.

(Les soldats thraces se rangent le long des arbres, du côté de la ville, les peuples aupres du temple, les soldats lesbiens près du tombeau.)

ZELMIRE, *à Polydore, en regardant le tombeau:*

C'EST donc ici l'autel
Où ces dieux destructeurs, qui protègent l'impie,
Vont lui sacrifier l'innocence flétrie.
O mon père, voilà le prix de la vertu!
L'opprobre est imprimé sur son front méconnu:
Par d'heureux scélérats sa splendeur usurpée,
Des ombres du forfait la laisse enveloppée;
Elle meurt sans goûter le stérile plaisir
D'emporter son nom même à son dernier soupir.

POLYDORE.

Non, l'opprobre n'est point pour la vertu sublime
Qui, parmi ses bourreaux, s'applaudit et s'estime;
(*Montrant Anténor.*)
Il est pour ce coupable, au faîte du bonheur,
Qui ne peut sans frémir descendre dans son cœur...
(*Aux peuples.*)
Vous, chargés des bienfaits de ma triste famille,
Peuples, en m'immolant, pourquoi frapper ma fille?
Dans mon sang épuisé, que vos bras assouvis
Rendent du moins à Troie, elle, Ilus et son fils;
Que mes yeux expirants les arrosent de larmes,
Et dans vos cruautés je trouverai des charmes!

ANTÉNOR.

Non, Zelmire avec vous doit recevoir la mort,
Et des deux Phrygiens on m'a remis le sort.

ZELMIRE, *à part.*

O rage! ô désespoir!.. Épouse, fille, mère,
Ces noms sont mes bourreaux à mon heure dernière...
(*Elle marche en désespérée, en s'adressant aux peuples.*)
Va, peuple meurtrier, fier tyran de tes rois,
Qui massacres ton prince au nom même des lois,
Tout souillé de son sang, cette tache éternelle
Sur tes derniers neveux sera toujours nouvelle....
Ou plutôt les Troyens par ma mort excités,
En immenses tombeaux changeront vos cités;
Que la contagion, que la faim dévorante
Y mêlent leurs fléaux à la guerre sanglante;
Que vos fils, arrachés de leurs berceaux brisés,
Soient à vos yeux mourants sur la pierre écrasés;

Que l'enfer soulevant les abîmes des ondes
Fasse écrouler votre île en ses flammes profondes...

(*Montrant Anténor.*)

Qu'il dévore à jamais ce monstre furieux,
L'opprobre des mortels et la honte des dieux!

(*Les prêtres arrivent avec Rhamnès, et restent sur les marches du temple.*)

ANTÉNOR, *voyant revenir Rhamnès.*

Les dieux vont te punir; je vois Rhamnès descendre.

SCÈNE V.

RHAMNÈS, LE GRAND-PRÊTRE, SUITE DU GRAND-PRÊTRE, ANTÉNOR, POLYDORE, ZELMIRE, ÉMA, PEUPLES, SOLDATS THRACES ET LESBIENS.

RHAMNÈS, *prenant des mains d'un prêtre l'urne qui contient les cendres d'Azor.*

Voici l'urne d'Azor.

(*Il la remet au prêtre.*)

POLYDORE, *à part, avec véhémence, en regardant l'urne et le tombeau.*

Chère et terrible cendre!
Avant qu'on te dépose en ce fatal tombeau,
Ranime-toi, mon fils, et nomme ton bourreau.

ANTÉNOR, *à Rhamnès.*

Rhamnès, c'est trop souffrir leur audace insensée.
Prenez le glaive saint. Cette cendre offensée
Vous demande le sang qui la doit arroser,
Et qu'Azor aux enfers attend pour s'apaiser.

RHAMNÈS, *au peuple, en prenant le glaive que le grand-prêtre lui présente.*

Oui, peuple, il faut remplir ce sanglant ministère,

Qu'un devoir glorieux, un usage sévère,
Votre choix, mes serments imposent à ma foi...
(*Il lève le bras sur Polydore, tandis que Zelmire, qui veut se jeter entre eux deux, est arrêtée par des soldats, et, tout à coup, il se retourne du côté d'Anténor et le frappe, en lui adressant ces mots :*)
Exécrable assassin, tombe aux pieds de ton roi.

ANTÉNOR, *tombant dans les bras d'un Thrace.*

Traître!
(*Les peuples, les soldats thraces et les biens font un mouvement pour se jeter sur Rhamnès; mais ils s'arrêtent en voyant que les prêtres leur tendent les bras, et que Rhamnès tire un papier et le montre déployé. Le soldat thrace du second acte retient les autres soldats de sa nation.*)

RHAMNÈS, *aux prêtres, en leur montrant Anténor.*

Ministres saints, voilà le vrai coupable...
(*Montrant le papier.*)
Et voilà du forfait le garant redoutable.

ZELMIRE, *éperdue de joie, à Polydore.*

Mon père, qui l'eût dit?... En croirai-je mes yeux?

POLYDORE.

(*A Rhamnès.*)
Ma fille!... Ah! cher Rhamnès!

ANTÉNOR, *à part.*

J'expire... Il est des dieux.

ZELMIRE.

Tu les connois enfin? ta mort les justifie.
Ils ont eu trop long-temps à rougir de ta vie.
Meurs avec le regret, la honte, la fureur
De voir porter le jour dans l'enfer de ton cœur...
(*On emporte Anténor.*)

SCÈNE VI.

POLYDORE, ZELMIRE, ÈMA, RHAMNÈS, LE GRAND PRÊTRE ET SA SUITE, PEUPLES, SOLDATS THRACES ET LESBIENS.

RHAMNÈS, *vivement, aux Thraces et aux peuples.*
Son arrêt est tracé des mains de sa victime,
Avec le même sang qu'a répandu son crime.
Peuples, frémissez tous à cet écrit d'Azor.
(Il lit le billet à haute voix.)
« Je meurs assassiné par le traître Antenor.
« C'est lui dont l'âme atroce et l'amitié perfide
« Souilla mon jeune cœur du plus noir parricide.
« Malheureux instruments de mes projets cruels,
« Sujets que j'ai trompés, que j'ai faits criminels,
« Partagez mes remords, pleurez, vengez mon père. »
(Avec transport, après avoir lu, et en donnant la lettre au grand-prêtre.)
Il est vengé... Pleurez, ô peuple téméraire,
Pleurez tous avec moi nos communes erreurs.
(Les prêtres ôtent les chaînes des mains de Polydore et de Zelmire.)
Trop aveugles jouets de deux vils imposteurs,
Voyez où conduisoit vos âmes égarées
Cet orgueilleux oubli des lois les plus sacrées.
J'ai reconnu mon crime en revoyant mon roi;
Le danger d'en sortir m'y retint malgré moi.
L'écrit que sur Ilus surprit ma défiance
Décida mes remords, qu'enhardit l'espérance.
Les dieux m'ont entraîné, ces dieux qui dans leurs mains
Tiennent les foibles cœurs des rebelles humains.

J'osai, de mes projets informant le grand-prêtre,
Feindre de le gagner pour mieux tromper le traître.
Sa perfide industrie auroit su m'échapper:
Avant de le convaincre il falloit le frapper.
Je l'ai fait. J'ai lavé votre honte et la mienne.
Je dois ma gloire aux dieux; Lesbos me doit la sienne.
O peuples! je vous rends un père respecté,
Un roi, l'honneur du trône et de l'humanité;

(A part.)

Une fille... Ah! grand Dieu, c'est ton plus digne ouvrage!
Toi-même en sa belle âme admires ton image!...

(Aux prêtres et aux peuples.)

Zelmire... Pourrez-vous l'apprendre sans transport?...

(Montrant le soldat du second acte.)

Ce Thrace fut témoin du plus sublime effort.
Quand son père expiroit dans cette tour affreuse,
Oui, de sa piété l'audace ingénieuse
Le ravit au trépas, aux horreurs de la faim,
Par ce pur aliment de son vertueux sein.
Merveille respectable à la race future,
Où, même en s'oubliant, triomphe la nature...

(Voyant les prêtres et les peuples tout émus.)

Je vois, à ce récit, tous vos cœurs s'attendrir.
L'amour mêle ses pleurs à ceux du repentir...

(Aux soldats thraces.)

Vous en versez vous-même, ô Thraces inflexibles!
Ah! ne rougissez pas de vous trouver sensibles.
Le remords est sublime en des cœurs courageux...

(Aux soldats thraces, lesbiens et aux peuples, en leur montrant Polydore aux pieds duquel il se jette.)

Citoyens, étrangers, qu'éclaire un jour heureux,

De ce père indulgent obtenez votre grâce ;
Approchez, tombez tous à ses pieds, que j'embrasse.
(*Tous les soldats thraces et lesbiens, et tous les peuples se prosternent aux pieds du roi.*)

POLYDORE, *à Rhamnès, en le relevant et l'embrassant.*)

Ah ! je mourrai content, j'ai retrouvé vos cœurs ;
Ce triomphe si doux paye assez mes malheurs.
Eh ! quel père offensé se souvient de sa haine
Pour des fils égarés, que l'amour lui ramène ?

ZELMIRE, *à Rhamnès, avec vivacité.*

Mais, Rhamnès, mon époux, mon fils abandonnés...

RHAMNÈS, *l'interrompant.*

Ne craignez rien pour eux ; mes ordres sont donnés.
Madame, Ilus est libre, et bientôt à ma vue...
(*Voyant paroître Ilus et sa suite.*)
Le voici.

SCÈNE VII.

ILUS, EURIALE, SOLDATS TROYENS, POLYDORE, ZELMIRE, ÉMA, RHAMNÈS, LE GRAND-PRÊTRE ET SA SUITE, PEUPLES, SOLDATS THRACES ET LESBIENS.

ILUS, *à Zelmire.*

Qu'ai-je appris ? O merveille imprévue !
Quoi ! ce monstre...

ZELMIRE, *l'interrompant.*

(*Lui montrant Rhamnès.*)
Il n'est plus... Embrasse mon vengeur,
Le héros de Lesbos !
(*Les peuples et les soldats thraces et lesbiens se lèvent tous.*)

ILUS, *embrassant Rhamnès.*

Et mon libérateur !

Par son ordre, abusant nos gardes en alarmes,
Un chef nous a conduits jusqu'au dépôt des armes;
Et j'ai couru soudain, sur ses prudents avis,
Assurer ton triomphe en délivrant mon fils.

ZELMIRE, *à Rhamnès.*

Hélas ! je te dois tout. Ta prudence, ton zèle...
Viens recevoir le prix de ce retour fidèle.

POLYDORE, *aux prêtres, en pressant dans ses mains l'urne d'Azor.*

Vous, portez au tombeau les restes douloureux
De ce cher criminel dont j'eus les derniers vœux...
(*Aux peuples.*)
Peuples, venez pour vous fléchir ces dieux sévères,
Qui défendent les rois et qui vengent les pères....
(*A part, en prenant la main de Zelmire.*)
Justes dieux ! pour ma fille exaucez mes souhaits.
Je n'ai pas à jouir long-temps de ses bienfaits;...
Vous-mêmes, chargez-vous de ma reconnoissance :
Dans le cœur de son fils mettez sa récompense.

(*Polydore monte dans le temple avec Zelmire, Ilus avec Rhamnès, Ema avec Euriale. Les prêtres qui ont porté l'urne dans le tombeau, les suivent. Après eux viennent les soldats et les peuples, qui tous entrent aussi dans le temple.*)

FIN DE ZELMIRE.

LE

SIÈGE DE CALAIS,

TRAGÉDIE,

PAR DE BELLOY,

Représentée, pour la première fois, le 13 février 1765.

PERSONNAGES.

EDOUARD III, roi d'Angleterre.

GODEFROI DE HARCOURT, l'un des généraux de l'armée angloise.

ALIÉNOR, fille du comte de Vienne, gouverneur de Calais.

MAUNI, chevalier anglois.

LE COMTE DE MELUN, chevalier françois.

EUSTACHE DE SAINT-PIERRE, maire de Calais.

AURÈLE, son fils.

AMBLÉTUSE, bourgeois de Calais.

UN OFFICIER anglois.

Troupe de chevaliers anglois.

Troupe de Bourgeois de Calais.

Un Héraut d'armes.

Gardes d'Édouard.

Femmes d'Aliénor.

La scène est à Calais.

(Les trois premiers actes et le cinquième se passent dans la salle d'audience du palais du gouverneur; le quatrième dans la prison, qui est un souterrain du même palais.)

LE

SIÈGE DE CALAIS,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

EUSTACHE DE SAINT-PIERRE, AMBLÉTUSE.

SAINT-PIERRE.

Quoi! le comte de Vienne est sorti de Calais,
Et son ordre avec vous m'enchaîne en son palais?
Il combat pour nos jours, et sa prudence active
Borne à des soins obscurs notre valeur oisive?
Prêts à voler soudain aux postes menacés,
Au centre de nos murs son choix nous a placés;
Mais l'Anglois prodiguant de trompeuses alarmes,
Pour affoiblir nos coups a divisé nos armes...
(*A part.*)
O patrie!.. ô tourment pour un vrai citoyen!..
Je vois ton sang versé sans y mêler le mien!
De ce fier gouverneur la funeste vaillance
Toujours aux grands périls réserve sa présence.

AMBLÉTUSE.

O maire de Calais, modérez vos douleurs:
L'absence des dangers afflige nos deux cœurs:

Mais vous avez un fils que Vienne vous envie,
Qui peut au champ d'honneur mourir pour la patrie.
Près de Vienne et d'Harcourt, par ses exploits naissants,
L'éclat de sa jeunesse honore vos vieux ans.
Pendant ce siège affreux, son zèle et son courage
De notre délivrance ont commencé l'ouvrage.
Quel bonheur si ce jour consommant nos travaux,
Joignoit son nom vainqueur aux noms de nos héros;
S'il obtenoit ce prix, le plus flatteur peut-être,
Le plus cher aux François, l'estime de son maître!

SAINT-PIERRE.

Généreux Amblétuse, en vain à ma douleur
D'un avenir si doux tu présentes l'erreur;
Par un trouble inconnu malgré moi je rejette
L'image d'un bonheur que mon âme souhaite.

AMBLÉTUSE.

Quoi! vous désespérez du sort de ce combat?

SAINT-PIERRE.

J'espère tout, ami, des destins de l'État.
Malheur aux nations qui cédant à l'orage,
Laissent par les revers avilir leur courage,
N'osent braver le sort qui vient les opprimer,
Et pour dernier affront cessent de s'estimer!
De notre espoir encor rien ne tarit les sources;
C'est par les grands malheurs qu'on apprend ses ressources.
Je pourrai dans ce jour périr avec mon fils,
Mais ma mort peut servir au bien de mon pays;
Et si nos citoyens tiennent tous ce langage,
Du salut de l'État c'est le plus sûr présage.

AMBLÉTUSE.

Ils ont appris de vous à triompher du sort;

Croyez qu'ils béniroient leur chute avec transport,
Si Calais, en tombant, pouvoit sauver la France.

SAINT-PIERRE.

C'est-là, je l'avouerai, ma plus ferme espérance.
Je doute qu'en nos murs nous voyions introduit
Le secours qu'à grands pas le roi même y conduit.
Peut-il forcer ce camp d'étonnante structure,
Ce chef-d'œuvre de l'art servi par la nature,
Qui, nous environnant d'immenses boulevarts,
Forme un autre Calais autour de nos remparts?
Comment Vienne et le roi, que l'ennemi sépare,
Se concerteront-ils pour l'assaut qu'on prépare?
Du vainqueur de Créci le fatal ascendant,
Du succès d'Édouard est le triste garant.
En vain Louis d'Harcourt, à Valois si fidèle,
Contre un frère proscrit vient signaler son zèle:
Ce coupable héros, ce bouillant Godefroi,
Long-temps l'espoir des lis, aujourd'hui leur effroi
Bravant de nos guerriers l'imprudence hardie,
Accable la valeur sous l'effort du génie.
Pour ses yeux pénétrants l'art n'a plus de secrets;
La France doit sa perte aux talents d'un François.

AMBLÉTUSE.

Des brigues de la cour quel effet déplorable!
Ce fut en l'outrageant qu'on le rendit coupable;
Innocent et plongé dans l'horreur des cachots,
La seule excuse, hélas! des erreurs d'un héros,
La vengeance égara son ardente jeunesse;
L'exil accrut encor cette sanglante ivresse.
Aux rigueurs du ministre opposant l'attentat,
Un seul homme opprimé fit les maux de l'État.

SAINT-PIERRE, *entendant le bruit du canon.*

J'entends toujours gronder ces foudres mugissantes.

AMBLÉTUSE.

L'écho des mers répond sous nos voûtes tremblantes.

SAINT-PIERRE.

Eh ! que peut désormais tout l'effort d'un grand cœur
Contre les noirs volcans d'un airain destructeur,
Qui semble renfermer le dépôt du tonnerre,
Et dont le seul Anglois effraie encor la terre,
Mais qui, des nations réglant bientôt le sort,
Dans le monde étendra l'empire de la mort,
Monument infernal d'un siècle d'ignorance,
Où l'art de se détruire est la seule science ?...
(*A part.*)
Grand Dieu ! c'est pour punir les crimes des humains
Que du feu de l'enfer tu viens d'armer nos mains ;
Et tu peux t'en remettre à nos cœurs sanguinaires
De rendre ce fléau plus mortel à nos frères.
(*A Amblétuse, en n'entendant plus le bruit du canon.*)
Amblétuse, le bruit est soudain suspendu.

AMBLÉTUSE, *à part, après avoir écouté un moment.*

O silence effrayant !

SAINT-PIERRE, *regardant au dehors.*

Ami, tout est perdu !
Je ne vois point flotter l'étendard de la gloire,
Qui devoit, sur la tour, m'annoncer la victoire.

AMBLÉTUSE.

Il n'en faut pas douter, nos guerriers sont vaincus.

SAINT-PIERRE.

S'il est vrai, je frissonne ! Ah ! mon fils n'est donc plus.
Il n'a jamais su fuir.... Sa chaleur indiscrète
Voit comme un déshonneur la plus sage retraite...

(*A part.*)

Il est mort; et mes pleurs... Que fais-je? O mon pays!
Quand je t'aurai sauvé, je pleurerai mon fils.
Amour de la patrie, ô pure et vive flamme,
Toi, mère des vertus; toi, l'âme de mon âme,
Rallume dans mon sein tes transports généreux;
Que mes pleurs paternels soient séchés par tes feux.
C'est mon pays, mon roi, la France qui m'appelle,
Et non le sang d'un fils qui dut mourir pour elle...
(*A Amblétuse.*)
Courez à nos remparts, allez tout éclaircir.

(*Amblétuse sort.*)

SCÈNE II.

SAINT-PIERRE, *seul.*

Voici donc le moment que j'ai su pressentir!
De tant de jours cruels voici l'heure dernière.
Mais elle ouvre à l'honneur la plus vaste carrière;
C'est l'instant du héros... Rien ne paroît encor.
Digne fille de Vienne, intrépide Aliénor,
Qu'allez-vous devenir?... Du haut de nos murailles
Elle a dû voir le sort de ces tristes batailles;
Et Vienne, qui toujours rentroit ici vainqueur,
Ne vouloit point survivre à son premier malheur...
(*Voyant paroître Aliénor.*)
Elle approche.

SCÈNE III.

ALIÉNOR, *suivie de ses femmes*, SAINT-PIERRE.

ALIÉNOR, *en pleurs, soutenue sur une de ses femmes, à Saint-Pierre.*

O mon père!

SAINT-PIERRE, *à part.*

A peine elle respire...

(*A Aliénor.*)

Madame, eh quoi! vos pleurs...

ALIÉNOR, *l'interrompant.*

Ils doivent tout vous dire.
Si des revers plus grands pouvoient nous accabler,
Le destin contre nous sauroit les rassembler.
Le roi, mon père, Harcourt, d'une ardeur incroyable,
Ont assailli partout ce camp si redoutable.
J'ai vu périr Harcourt; on dit le roi blessé,
Et mon père est captif d'un vainqueur courroucé.
Nos soldats s'avançoient dans un calme terrible.
Soudain tonne l'airain, jusqu'alors invisible;
Et ses bouches de feu vomissent dans nos rangs
Les instruments de mort qu'il porte dans ses flancs.
Nos braves chevaliers et mon père à leur tête
De cent globes de fer ont bravé la tempête,
Quand sous des coups mortels son coursier chancelant
L'entraîne et se débat sur mon père sanglant.
Plus prompts que tous mes cris, qu'ils ne pouvoient entendre,
Les François éperdus volent pour le défendre.
Combien l'amour encore embrasoit leur valeur!
Pour leur père commun ils avoient tous mon cœur!
Mais, toujours plus fatal pour les plus magnanimes,

Ce foudre inépuisable entasse ses victimes ;
Et nos rangs écrasés par ses feux renaissants,
Ne sont qu'un long monceau de cadavres fumants.
Sur les restes épars de ce vaste carnage,
Le glaive a de la flamme achevé le ravage ;
Et des Anglois vainqueurs, en détestant ses jours,
Mon père enfin reçoit des fers et des secours.
C'est au fils d'Édouard, jaloux de sa vaillance,
Qu'on dit qu'il a rendu les débris de sa lance.

SAINT-PIERRE.

Quel sort !... Autant que vous je m'en dois affliger...
Mais ma bouche frémit de vous interroger,
Madame. Je fus père... Ah ! ce combat funeste
M'enlève-t-il encor le seul fils qui me reste ?

ALIÉNOR.

Je l'ai vu, malgré lui, porté par nos soldats,
Qu'il inondoit du sang qui couloit de son bras.
Tant qu'il a pu combattre, il fut notre espérance.

SAINT-PIERRE.

Il respire, et son sang a coulé pour la France !
(*A part.*)
Double faveur des cieux qui se répand sur moi !
J'ai donc un fils encore à donner à mon roi ?

ALIÉNOR, *à part.*

Dieu ! l'admiration a suspendu mes larmes !...
(*A Saint-Pierre.*)
O cœur vraiment françois ! ô transport plein de charmes !
Quand Vienne me quittoit pour ses devoirs cruels,
Vous remplissiez vers moi ses devoirs paternels.
Je le revois toujours dans votre âme intrépide :
Quel cœur auprès de vous peut être encor timide ?

SAINT-PIERRE, *voulant sortir.*

Je cours sur les remparts recueillir nos débris

ALIÉNOR, *l'arrêtant.*

Demeurez. C'est un soin qu'Aurèle a déja pris.
L'Anglois est retiré; son camp paroît tranquille:
Tout est en sûreté sur les murs de la ville.
Mais du sort de mon père il faut nous occuper:
Au courroux du vainqueur pourra-t-il échapper?
Pour savoir ses destins ma frayeur et mon zèle
Députent vers l'Anglois un écuyer fidèle...
Pardonnez! ses périls, présents à mes douleurs,
Ébranlent mon courage et m'arrachent des pleurs.
Vous le voyez, hélas! sage et brave Saint-Pierre,
Édouard, peu content du trône d'Angleterre,
Veut encor, dans Paris, hériter de nos rois;
De sa mère avec faste il réclame les droits:
Valois même à ses yeux n'est qu'un prince rebelle...
S'il va punir mon père en sujet infidèle?

SAINT-PIERRE.

Édouard des François cherche à gagner les cœurs,
Et non à les aigrir par d'injustes rigueurs.
Mais si de son courroux la prompte violence
Peut sur la politique emporter la balance,
Le jeune Harcourt, qui brille entre ses favoris,
Harcourt, que votre père éleva comme un fils,
Lui qui, formant l'espoir du plus tendre hyménée,
Vit à sa noble ardeur votre main destinée,
Lui, l'auteur de vos maux qu'il plaint au fond du cœur,
Saura fléchir ce roi, que lui seul rend vainqueur.

ALIÉNOR.

Ah! c'est le seul François parjure à son vrai maître;
Que j'aurois à rougir des bienfaits de ce traître!

Son nom est mon opprobre, et ses perfides mains
Ont brisé dès-long-temps tous les nœuds les plus saints.
Il outragea l'amour... l'amour qui parle encore
Pour l'ingrat qui l'oublie et qui le déshonore.
Quand j'acceptai son cœur, il méritoit le mien:
L'attrait de ses vertus fut mon premier lien.
Mes feux n'empruntoient pas ces ombres du mystère,
Des coupables amours refuge nécessaire:
Dans la simplicité d'une innocente ardeur
On ose à l'univers avouer son vainqueur.
Soit que dans les tournois, école de la gloire,
Il fît le noble essai des jeux de la victoire;
Soit que son bras, vengeur des chrétiens avilis,
Abattît le croissant et relevât les lis,
Mes chiffres, mes couleurs ornoient toujours ses armes:
Toujours il crut son sang trop payé par mes larmes.
Ah! ce sang étoit pur. En plaignant son malheur,
L'amour étoit, du moins, consolé par l'honneur;
Mais il me faut pleurer, dans son triomphe impie,
Des exploits dont l'éclat augmente l'infamie.

SCÈNE IV.

AMBLÉTUSE, SAINT-PIERRE, ALIÉNOR.

AMBLÉTUSE, *à Saint-Pierre.*

Il n'est plus d'espérance, et j'ai vu votre fils
Blessé, mais plus ardent, rassembler nos débris.
A travers la pâleur qui couvroit son visage,
Ses yeux étinceloient du feu de son courage.
A peine de son sang on arrête les flots
Qu'au-devant de la mort il retourne en héros;
Et, du brave Mauni repoussant les bannières,
Il a pour la retraite assuré nos barrières.

Il vouloit plus. Nos soins retiennent sa chaleur,
Imprudence excusable à sa jeune valeur....
(Voyant paroître Aurèle.)
Le voici.

SCÈNE V.

AURÈLE, *le bras en écharpe, et soutenu par un bourgeois;* SAINT-PIERRE, ALIÉNOR, AMBLÉTUSE.

SAINT-PIERRE, *à Aurèle, allant à lui et l'embrassant.*

VIENS.... Recois le prix de ton courage,
Mon cher fils! de mon sang tu fais un digne usage.
(Le pressant sur son cœur.)
Du plaisir de le voir noblement répandu,
Sans tressaillir ce cœur de qui tu l'as reçu.

AURÈLE.

J'en conserve, mon père, en ces moments funestes,
Assez pour honorer et vendre cher ses restes,
Et pour tenir, peut-être, à nos fiers ennemis
Ce qu'en d'autres combats mes essais ont promis....
De mes sens trop émus excusez la foiblesse!...
(Il s'assied; son père le serre entre ses bras.)
Vos yeux baignent mon front de larmes d'allégresse....
Que ne puis-je en triomphe expirer dans vos bras,
Vous montrer ces remparts sauvés par mon trépas,
Donner, en vrai François, à mon heure dernière,
Mon sang à ma patrie et mes pleurs à mon père!...
(A Aliénor.)
Madame, savez-vous le nom de mon vainqueur?
Sous le bras d'un héros je tombe avec honneur.
Je défendois Harcourt mourant sur la poussière;
Un guerrier m'a blessé.... J'ai reconnu son frère:

Dans cet instant fatal ils se sont vus tous deux....
Jugez si le mourant est le plus malheureux!

ALIÉNOR, *à part.*

Ciel, tu veux lui choisir les plus chères victimes!
Qu'il doit être effrayé du bonheur de ses crimes!

AMBLÉTUSE, *à Saint-Pierre, en voyant, de loin, arriver les chefs des bourgeois.*

Ami, les chefs du peuple, en ce moment d'effroi,
Sur leurs derniers devoirs viennent prendre ta loi.

SAINT-PIERRE, *faisant signe qu'on les laisse entrer. (A Aliénor.)*

Rendez-leur votre père en gouvernant leur zèle;
Que votre sexe en vous ait toujours un modèle.
Souverain des François, il peut tout sur leurs cœurs :
C'est lui qui fait souvent leur gloire, ou leurs malheurs;
Et lorsque les vertus sont un droit pour lui plaire,
En aimant la patrie, il nous la rend plus chère.
D'un peuple sans espoir éclairez la valeur :
Vous êtes son oracle; il consulte l'honneur.

SCÈNE VI.

CHEFS DES BOURGEOIS, SAINT-PIERRE, AURÈLE, ALIÉNOR, AMBLÉTUSE.

SAINT-PIERRE, *aux chefs des bourgeois*

DÉFENSEURS de Calais, chefs d'un peuple fidèle,
Vous, de nos chevaliers l'envie et le modèle,
Faudra-t-il, pour un temps, voir les fiers léopards
A nos lis usurpés s'unir sur nos remparts?
La seconde moisson vient de dorer nos plaines
Et de tomber encor sous des mains inhumaines,
Depuis que d'Édouard l'ambitieux orgueil
Dans nos forts ébranlés voit toujours son écueil.

La valeur des François dispute à leur prudence
L'honneur de tant d'exploits et de tant de constance.
Vingt fois de ses travaux comptant le dernier jour,
L'Anglois de l'autre aurore appeloit le retour,
Et par nos murs ouverts respirant le carnage,
Sur leurs restes tombants méditoit son passage :
Le jour reparoissoit; et ses regards surpris
Trouvoient un nouveau mur formé des vieux débris.
Ses pièges destructeurs renversés sur lui-même,
Ce courage plus grand que son courage extrême,
L'ont enfin, malgré lui, contraint de renoncer
Aux périls, aux assauts qui n'ont pu vous lasser.
Il remit sa victoire à ces fléaux terribles,
De l'humaine foiblesse ennemis invincibles.
Nous vîmes ces fléaux, l'un par l'autre enfantés,
Multiplier la mort dans ces lieux dévastés.
Du ciel et des saisons les rigueurs meurtrières,
La disette, la faim nous ont ravi nos frères;
Et la contagion, sortant de leurs tombeaux,
De ces morts si chéris fait encor nos bourreaux.
Le plus vil aliment, rebut de la misère,
Mais, aux derniers abois, ressource horrible et chère,
De la fidélité respectable soutien,
Manque à l'or prodigué du riche citoyen;
Et ce fatal combat, notre unique espérance,
Nous sépare à jamais des secours de la France,
Tandis que cent vaisseaux, environnant ce port,
Renferment avec nous l'indigence et la mort.
Si d'un peuple assiégé la dernière infortune
Ne nous avoit réduits qu'à la douleur commune
De céder au vainqueur vaillamment combattu,
J'y pourrois avec vous résoudre ma vertu.

Mais l'injuste Édouard nous ordonne le crime!
Il veut qu'en abjurant notre roi légitime
Sur le trône des lis, au mépris de nos lois,
Un serment sacrilège autorise ses droits.
Il prétend recevoir ses conquêtes nouvelles,
En prince qui pardonne à des sujets rebelles.
Vous ne donnerez point à nos tristes états
Cet exemple honteux.... qu'ils n'imiteroient pas.
Vous n'irez point souiller une gloire immortelle,
Le prix de tant de sang, le fruit de tant de zèle.
Nous mourrons pour le roi, pour qui nous vivions tous.
Choisissez le trépas le plus digne de vous.
Je vous laisse l'honneur de tracer la carrière,
Content que ma vertu s'y montre la première.

ALIÉNOR, *aux bourgeois.*

Citoyens, j'entrevois quel effort courageux
Attend, sans le prescrire, un chef si généreux.
Mon père projettoit un noble sacrifice....
Quel bonheur que sans lui sa fille l'accomplisse!
Ah! j'en rends grâce au ciel! Calais fut mon berceau,
Et je veux avec vous y trouver mon tombeau.
Puisque votre valeur ne peut plus s'y défendre,
Faisons-nous un bûcher de la patrie en cendre.
Songez que, cette nuit, le vainqueur furieux,
Peut, au premier assaut, se voir maître en ces lieux.
De ce peuple, épuisé par tant de funérailles,
A peine un foible rang couronne nos murailles;
Attendrez-vous, amis, ainsi que dans Beauvais,
Que le soldat féroce, avide de forfaits,
Sur le sein palpitant des femmes égorgées,
Traîne vos fils sanglants, vos filles outragées?

Ah! prévenez le crime en cédant au malheur;
Que la mort soit, du moins, l'asile de l'honneur!
Vous verrez, comme moi, vos épouses fidèles
Encourager vos mains heureusement cruelles;
Et pressant dans leurs bras leurs pères, leurs époux,
Sous nos toits enflammés s'élancer avec vous....
Qu'Édouard n'ait conquis, dans une année entière,
Qu'un stérile monceau de cendre et de poussière;
Que le parjure Harcourt, confus, désespéré,
Reconnoisse les cœurs dont il s'est séparé;
Qu'il en meure de honte, et que mon digne père
Me pleure, en m'admirant.... comme il pleura mon frère.
Enfin, qu'au sein des feux qui vont nous dévorer,
Où notre gloire encor va se voir épurer,
Nous puissions dire au moins, que, sans changer de maître,
Cessant d'être François, Calais a cessé d'être.

AURÈLE, *à part.*

O noble emportement! désespoir de l'honneur,
Qui ranime mes sens et passe dans mon cœur!...
(*Aux bourgeois.*)
Oui; d'un œil inquiet la France nous contemple,
Et son sort désormais dépend de notre exemple.
Il faut, pour relever ses peuples abattus,
Hors du terme commun leur montrer des vertus.
Pour chasser de nos bords ce vaillant insulaire,
Pour ravir notre sceptre à sa race étrangère,
Prouvons-lui que son bras peut nous anéantir,
Peut nous réduire en poudre, et non nous asservir.
L'Anglois nous enviera nos sépulcres de flamme.
Si d'une foible argile il affranchit son âme,
S'il brave la nature et l'ose surmonter,
Notre amour pour nos rois peut aussi la dompter.

(Il veut sortir, mais il prend la main de son père et s'arrête.)

Courons.... Mais je verrai, par des flammes cruelles,
Dévorer cette tête et ces mains paternelles !...
Je ne le verrai point.... ils en frémissent tous....
Plus jeune, je saurai m'y plonger avant vous.

(Il veut encore sortir.)

SAINT-PIERRE, *l'arrêtant.*

Aux bourgeois.

Demeure.... O mes amis ! c'est le ciel qui m'inspire :
Vous vivrez. J'ai sauvé des héros que j'admire.
Au monarque, à l'État, conservez vos grands cœurs....

(A Aliénor.)

Déclarons à l'Anglois vos projets destructeurs;
Offrons d'y renoncer, de lui rendre la ville,
Et l'or, et ces dépôts de richesse inutile,
S'il nous laisse partir, guerriers, femmes, enfants,
Et porter tous au roi nos services constants.
Je conçois d'Édouard la rage frémissante....
Pour sauver sa conquête il faut qu'il y consente.
Eh ! qu'importe à Philippe, en ses nobles projets,
De perdre des remparts, s'il garde ses sujets ?
Abandonnons pour lui nos biens, notre patrie,
Sacrifice plus grand que celui de la vie.
Son malheur nous appelle auprès de ses drapeaux,
Oublions nos revers dans des périls nouveaux;
Qu'il remette en nos mains, aux combats exercées,
Ses remparts les moins sûrs, ses villes menacées,
Et qu'en nous y trouvant les Anglois rebutés
Reconnoissent Calais dans toutes nos cités...

(*Montrant les bourgeois.*)

Madame, à ce discours vous voyez que la joie,
Comme sur votre front, dans leurs yeux se déploie!...

(*A Amblétuse.*)

Partez, brave Amblétuse. Allez, en sûreté,
Au conquérant Anglois proposer ce traité....

(*Aux bourgeois.*)

Nous, annonçons au peuple un bonheur qu'il ignore....

(*A part.*)

Quel présent je vais faire au maître que j'adore!

(*Amblétuse sort d'un côté, Aliénor et les chefs des bourgeois sortent d'un autre.*)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

LE COMTE D'HARCOURT, *seul.*

Dans mes sens soulevés quel tumulte confus !
Je rougis de moi-même et ne me connois plus !
Cité que je remplis d'infortune et de gloire,
Contemple ton vainqueur; il pleure sa victoire...
Cher Harcourt ! ô mon frère, à mes yeux immolé !
O mortel vertueux !... à qui j'ai ressemblé,
Sans cesse autour de moi je vois ton ombre errante;
J'entends les longs sanglots de ta bouche expirante.
Que de devoirs sacrés, méconnus si long-temps,
Rentrent tous dans mon âme à tes derniers accents !
Ils frappent, par ta voix, mon oreille éperdue;
Ton sang de tous côtés les retrace à ma vue.
La honte, les remords, la rage, la douleur,
Mille poisons brûlants fermentent dans mon cœur;
Et l'amour, plus terrible en ce désordre extrême,
S'accroît par les tourments qu'il redouble lui-même.
O toi dont j'ai trahi la respectable ardeur,
Dont j'ai semé les jours d'amertume et d'horreur,
Si la vengeance habite en ton âme outragée,
Viens jouir de mes maux : ils t'ont assez vengée.

SCÈNE II.

UN OFFICIER ANGLOIS, HARCOURT.

HARCOURT.

Eh bien! qu'a-t-elle dit?

L'OFFICIER.

Elle vient sur mes pas;
Et j'ai rempli votre ordre en ne vous nommant pas.

HARCOURT, *à part.*

Je brûle de la voir... et tremble à son approche!...
De ceux qu'on a trahis l'aspect est un reproche.
(Il fait signe à l'officier de se retirer, et l'officier sort.)

SCÈNE III.

ALIÉNOR, HARCOURT.

ALIÉNOR, *du fond du théâtre, marchant vers le comte, sans l'envisager ni le reconnoître d'abord.*

Seigneur, je l'avouerai, d'un monarque vainqueur
Je n'osois point attendre un tel excès d'honneur.
Quoi! pour me rassurer sur le sort de mon père,
(A part, en reconnoissant Harcourt, qui se jette à ses pieds)
(A Harcourt.)
Il m'envoie...Ah! grand Dieu! c'est Harcourt...Téméraire!
Qui peut donc m'exposer à l'horreur de te voir?

HARCOURT.

Le repentir en pleurs, l'amour au désespoir.
Ah! calmez un moment cette ardente colère!

ALIÉNOR.

Obéis à ton roi... Parle-moi de mon père.

HARCOURT.

Édouard vous promet de respecter ses jours.

ALIÉNOR, *avec joie, à part.*

(*A Harcourt.*)

Ah !... Je peux donc cesser d'entendre tes discours...

(*Faisant quelques pas pour sortir.*)

Adieu.

HARCOURT, *la suivant.*

Vous m'entendrez, ou ma mort est certaine.

Mon amour furieux servira votre haine...

(*L'arrêtant.*)

Demeurez, ou mon sang va rejaillir sur vous.

(*Il met la main à son épée.*)

ALIÉNOR.

Ce crime te manquoit pour les couronner tous !...

Malheureux ! meurs encor sans réparer ta vie.

HARCOURT.

Je veux la réparer, c'est mon unique envie.

Daignez servir de guide aux aveugles transports

De ce cœur forcené jusque dans ses remords.

Ce choc tumultueux des remords et du crime,

Va m'égarer peut-être au sortir de l'abîme.

Un regard sur moi-même obscurcit ma raison,

Opprobre de l'amour, fléau de ma maison,

Horreur du nom d'Harcourt dont j'ai flétri la gloire...

ALIÉNOR, *l'interrompant.*

Le nom d'Harcourt flétri ? lâche ! oses-tu le croire ?

Va, le nom des héros par un traître porté

N'arrive pas moins pur à l'immortalité.

Leur gloire, sur ton front repoussant l'infamie,
Sert à mieux l'éclairer sans en être obscurcie.
Ta honte est à toi seul; et tes fils glorieux
Oublieront ton néant pour nommer leurs aïeux.
Te voilà retranché d'une race immortelle,
Que déja tu couvrois d'une splendeur nouvelle.
De ces fameux Harcourt les mânes empressés
S'attendoient à l'honneur de se voir surpassés:
Ton cœur a démenti sa promesse sublime;
Tu fais de cent vertus les instruments du crime.
Avec moins de talents, ton frère plus humain,
Lui qui vient de périr, peut-être sous ta main,
Offroit à notre amour, par un rare assemblage,
Le citoyen, l'ami, le guerrier et le sage.
Utile à sa patrie et fidèle à ses rois,
Ses illustres revers flétrissent tes exploits.
Contre lui, contre Vienne, armant tes bras perfides,
Tes victoires étoient autant de parricides.
Achève... Ose, cruel, sous ces murs malheureux,
Me voir plonger vivante en des torrents de feux.
Cueille ces vils lauriers que l'Anglois veut te vendre,
Trempés du sang d'un frère et couverts de ma cendre!

HARCOURT.

Ah! quels traits déchirants vous plongez dans mon sein!
Que d'horreurs!... Quoi! mon frère expirer par ma main?
Non... Mais sa mort me rend à l'espoir de ma race.
Que n'étiez-vous présente au jour de ma disgrâce!
L'ascendant que sur moi vous donnoient vos appas
Sur le penchant du crime eût retenu mes pas.
En me privant de vous on me rendit rebelle.
Exilé de la France et soupirant vers elle,

Je m'armai pour punir un ministre oppresseur,
Pour l'en chasser moi-même en y rentrant vainqueur.
Ah! de ses fils absents la France est plus chérie:
Plus je vis d'étrangers, plus j'aimai ma patrie.
C'est pour elle et pour vous que j'ai tout entrepris.
Ma valeur en vous deux voyoit son plus doux prix.
Édouard sut flatter mon amour, ma vengeance;
Édouard me parut le vrai roi de la France.
Mais le trépas d'Harcourt, terrassant ma fureur,
Vient, par un coup de foudre, éclairer mon erreur.
Sur des morts entassés me frayant un passage,
Mon courroux poursuivoit les débris du carnage.
Je m'entends appeler d'une mourante voix:

(*A part.*) (*A Aliénor.*)

Je m'arrête... O mon frère!... A mes pieds je le vois,
Me tendant une main déchirée et tremblante;
Le sang coule à longs flots de sa tête fumante.
Ses cheveux tout trempés, et sur son front épars,
Me laissent avec peine entrevoir ses regards:
« Viens, qu'au dernier soupir, viens, qu'un frère t'embrasse!
« Puisse ma mort du moins m'obtenir une grâce!
« Le roi perd un soldat; qu'il trouve plus en toi:
« Va lui rendre un héros; meurs un jour comme moi. »
Je l'embrasse, et son sang est lavé par mes larmes:
Il expire... Je tombe étendu sur ses armes.
On nous porte tous deux aux tentes des vainqueurs.
Mes sens sont ranimés par l'excès des douleurs.
Votre nom prononcé dans ces moments terribles,
Vos dangers, le récit de vos projets horribles,
Vienne et ses durs mépris, tout confondant mes vœux,
En a tourné vers vous le reflux orageux;

Et je sens que l'amour, lorsque l'honneur l'épure,
Donne encor plus de force au cri de la nature.

ALIÉNOR.

Eh bien! ose venger nos maux et tes forfaits.
Je peux tout oublier... Viens délivrer Calais.
Rends un malheureux père à sa fille tremblante,
Et la gloire et la vie à la France expirante.
De quelle ardeur j'irois te couvrir des lauriers
Qu'un noble amour prépare aux dignes chevaliers!
Mais, hélas!... Vaine erreur! songe de l'espérance!
Le salut de Calais n'est plus en ta puissance:
La faim vient d'énerver un reste de soldats;
Leurs intrépides cœurs ne trouvent plus de bras.
D'ailleurs, de tous nos chefs la promesse sacrée,
De ces murs à l'Anglois offre déja l'entrée.

HARCOURT.

Oui, je connois l'abîme où je suis entraîné.
A des crimes encor par mon crime enchaîné,
La vertu m'offre en vain de tardives lumières,
J'ai mis entr'elle et moi d'invincibles barrières;
Mais je puis des François rejoindre les drapeaux...
Que dis-je? eh! pensez-vous qu'à mes serments nouveaux
L'inflexible Valois rende sa confiance?
Édouard a des droits sur ma reconnoissance:
Sa fidèle amitié me livra ses secrets.
Irai-je contre lui m'armer de ses bienfaits,
Moi qui, malgré la voix de son sénat auguste,
L'ai seul précipité dans cette guerre injuste?
Ah! le comte d'Artois traîna jusqu'à la mort
L'horrible désespoir d'un impuissant remord;
Et cet exemple affreux vient de montrer peut-être
L'inévitable fin de qui trahit son maître.

ALIÉNOR, *voyant paroître beaucoup de monde.*
Qui s'avance en ces lieux? Je vois, de toute part,
Les chefs des citoyens...

HARCOURT, *apercevant Mauni avec les chefs des bourgeois.*
C'est l'ami d'Édouard,
C'est le brave Mauni que cette garde annonce,
Et qui vient de son prince apporter la réponse.

SCÈNE IV.

MAUNI, EUSTACHE DE SAINT-PIERRE, AURÈLE, AMBLÉTUSE, CHEFS DES BOURGEOIS, ÉCUYERS, HARCOURT, ALIÉNOR.

MAUNI, *aux chefs des bourgeois.*
REBELLES, qui bravez dans Edouard vainqueur
Les droits de sa naissance et ceux de sa valeur,
Si ma main n'arrêtoit les traits de sa colère,
Les supplices seroient votre commun salaire;
A la fureur du glaive il vous livreroit tous,
Et vos toits foudroyés s'écrouleroient sur vous.
Mais il dédaigne enfin une foule insensée,
Qui court à sa ruine en victime empressée,
Et des lois d'un héros ignorant la douceur,
Se punit elle-même en fuyant son bonheur.
Partez, prenez encor l'usurpateur pour maître;
Mais sachez qu'un tel roi n'a pas long-temps à l'être,
Et que sous ses drapeaux, s'il peut les relever,
Le bras de vos vainqueurs saura vous retrouver.
D'Édouard, cependant, la sévère justice
Exige, et j'en frémis, un sanglant sacrifice!
« Ma clémence, dit-il, n'a fait que des ingrats,
« Et par l'impunité j'invite aux attentats:

« Le châtiment du crime en détruira l'exemple. »
Il veut qu'avec terreur la France vous contemple...

(*Avec embarras.*)

Au glaive des bourreaux il vient de condamner
Six de vos citoyens, qu'il faut m'abandonner.
Qu'en partant de ces murs votre choix me les livre.
Allez; c'est à ce prix qu'il vous permet de vivre.

AMBLÉTUSE.

A cette indignité nous nous verrions réduits?

ALIÉNOR, *à Harcourt.*

Et de ton crime encor voilà de nouveaux fruits!

HARCOURT.

Ah! Dieu!

SAINT-PIERRE, *à part.*

Soutiens, ô ciel! la vertu malheureuse!

AURÈLE, *à part.*

O de la cruauté recherche industrieuse!
Férocité tranquille en sa feinte douceur,
Qui même avec le jour veut nous ravir l'honneur!
L'Anglois va doublement repaître sa furie
Du sang de nos guerriers et de notre infamie.
C'est peu pour Édouard d'immoler six héros,
Il veut qu'en les livrant nous soyons leurs bourreaux.
Nous, placer sous le fer les têtes les plus chères,
Un père, des amis, nos enfants ou nos frères?
Ah! je frémis d'horreur qu'on ose à des François
Prescrire insolemment de si lâches forfaits!...

(*A Mauni.*)

Qui peut les ordonner les commettroit sans doute;
C'est la honte en ces lieux, non la mort qu'on redoute.
D'un peuple vertueux le courage éprouvé,

Par un an de combats doit vous l'avoir prouvé;
Et ses derniers moments vont encor vous l'apprendre...
(*Aux bourgeois.*)
Tombons, braves amis, sous notre ville en cendre...
(*A Aliénor.*)
Vous nous l'aviez bien dit : c'est l'unique secours
Qui sauve notre gloire au défaut de nos jours.
Privons notre ennemi, par cet effort insigne,
Du fruit de ses exploits, dont il se rend indigne...
(*A Mauni.*)
Qu'aux yeux de l'avenir la place où fut Calais
Consacre nos vertus, atteste vos forfaits,
Et soit le monument le plus brillant, peut-être,
Que l'amour des François ait offert a leur maître!
(*Les bourgeois font un pas pour sortir.*)

HARCOURT, *impétueusement, aux bourgeois, en les retenant.*

Non, braves citoyens, non, je ne puis souffrir
Cette sublime horreur où je vous vois courir.
Je prétends envers vous expier ma victoire,
Et chéri d'Édouard, je vais sauver sa gloire.
Je dois à mon honneur, au sien, à vos vertus,
D'arracher le bandeau de ses yeux prévenus.
J'emploierai tous mes droits, tout... jusques à mes larmes...
(*Avec dépit.*)
C'est par moi qu'il n'a plus à craindre d'autres armes...
Mais s'il me rejetoit, si l'orgueil du bonheur
A tout ce qu'il me doit pouvoit fermer son cœur,
Je confondrai mon sang au sang des six victimes;
Et ce mélange heureux pourra laver mes crimes.
Vous verrez qu'un cruel, artisan de vos maux,
Peut encore mourir de la mort des héros....

(A Aliénor.)

Mon cœur en vous perdant regrettera la vie;
Mais mon dernier regret sera pour ma patrie.

(Il sort.)

SCÈNE V.

ALIÉNOR, MAUNI, SAINT-PIERRE, AURÈLE, AMBLÉTUSE, AUTRES CHEFS DES BOURGEOIS.

MAUNI, *aux bourgeois.*

Qu'il fléchisse Édouard, il comblera mes vœux!
J'ai dû vous annoncer un ordre rigoureux;
Mais je peux vous montrer, sous un front moins funeste,
L'âme d'un chevalier et d'un vainqueur modeste.
Des fureurs de mon roi je gémis plus que vous;
Vingt fois pour les calmer j'embrassai ses genoux;
Sa cour, qu'attendrissoit le respect et l'estime
Qu'inspire à ses vainqueurs un vaincu magnanime,
En vain pour le fléchir secondoit mes efforts;
Rien ne peut apaiser sa haine et ses transports:
Il croit qu'en ce moment la rigueur tyrannique
Est une loi d'État, un devoir politique;
Et je crains que d'Harcourt l'impétueux courroux,
En voulant vous sauver, ne le perde avec vous.

AMBLÉTUSE.

Eh bien! le désespoir éclaire mon courage:
Pourquoi tourner sur nous notre inutile rage?
En courant à la mort d'un visage affermi,
Que ne la portons-nous au sein de l'ennemi?
Ce n'est point à mourir que la gloire convie,
C'est à rendre sa mort utile à sa patrie.

Un aveugle courage est-il une vertu?
Qui ne sait que mourir, ne sait qu'être vaincu.
Qu'aux tentes des Anglois la fureur nous entraîne.
Allons ensanglanter leur victoire inhumaine;
De notre perte encor forçons-les à gémir.
Si l'on ne peut les vaincre, il faut les affoiblir.
Sous leur nombre accablant si la valeur succombe,
Elle peut entraîner ses vainqueurs dans sa tombe.
Expirons dans leur sang; et que notre pays,
En perdant ses vengeurs, compte moins d'ennemis.

ALIÉNOR.

Faisons plus : vous voyez qu'illustrant ses ruines,
La France est maintenant féconde en héroïnes :
L'épouse d'Édouard et l'altière Monfort
N'ont pas seules le droit de mépriser la mort.
Allons; il faut armer vos compagnes chéries,
Ou réservez le fer pour vos mains aguerries,
Tandis que les flambeaux qui vont brûler Calais
Seront lancés par nous sur le camp des Anglois.
Ah! peut-être, en voyant l'ardeur qui nous anime,
Harcourt y mêlera sa fureur légitime....

(A Mauni.)

Et saura, vous privant d'un bras toujours vainqueur,
Vers la justice enfin ramener le bonheur.

(Les bourgeois veulent encore sortir.)

SAINT-PIERRE, *retenant les bourgeois.*

François, où courez-vous? Quel transport vous égare?
L'héroïsme en vos cœurs ne peut être barbare....

(A Aliénor et à Amblétuse.)

Pardonnez, votre avis est par moi combattu :
Un long âge m'apprit l'emploi de la vertu.

Sous des cheveux blanchis la valeur est tranquille :
Elle perd quelque éclat et devient plus utile....

(*Aux bourgeois.*)

Vous voyez qu'Édouard nous rend à notre roi :
C'est le plus doux espoir qui flattât notre foi.
Comptables de nos jours au monarque, à la France,
Irons-nous, dans l'ardeur d'une altière imprudence,
Perdre un peuple si cher, que l'on peut conserver,
Puisqu'enfin six mortels ont droit de le sauver ?
Je sens qu'avec justice on craint l'ignominie
De livrer des François à qui l'honneur nous lie ;
Mais, pour fuir cette honte, il est un choix permis :
Je livre le premier.... moi-même.

AURÈLE, *vivement.*

Et votre fils !

SAINT-PIERRE.

Oui, tu dois partager la gloire de ton père.

AURÈLE, *à part, en se jetant aux pieds de son père.*

Grand Dieu ! qu'en ce moment ma naissance m'est chère !

AMBLÉTUSE, *à part.*

Patrie, ah ! tombe aux pieds de ton libérateur....
Que dis-je ? en la sauvant, il lui perce le cœur.
O sacrifice affreux plein d'horreur et de charmes !...

(*A Saint-Pierre.*)

En attendant mon sang, ami, reçois mes larmes....

(*A Mauni.*)

Seigneur, je vois qu'ici les plus braves mortels
Aux yeux de votre roi sont les plus criminels.
Ce sont eux, les premiers, que sa haine menace....

(*Montrant Saint-Pierre et Aurèle.*)

Après ces deux héros il a marqué ma place.

MAUNI, *à part, les larmes aux yeux.*

Dieu! que ne suis-je né dans les murs de Calais?

ALIÉNOR, *le surprenant, et avec vivacité, aux bourgeois.*

Citoyens, jouissez des pleurs de cet Anglois....
Plus faite à vos vertus, en paix je les contemple;
Mais leur plus digne éloge est d'en suivre l'exemple.
Oui....

SAINT-PIERRE, *l'interrompant, très vivement.*

Madame, arrêtez. Je conçois votre espoir.
De nos sexes ici distinguez le devoir.
Je puis, sans faire outrage à la gloire du vôtre,
Réclamer un honneur qui n'appartient qu'au nôtre....
Ceux qui, le fer en main, défendoient ce rempart,
Ont tous droit avant vous aux rigueurs d'Édouard....
(*A Mauni, en lui rendant son épée.*)
De mes jours dévoués, seigneur, voici le gage.
Ce glaive, cinquante ans, seconda mon courage;
Mais l'âge alloit m'en faire un frivole ornement:
Pouvois-je le quitter dans un plus beau moment?...
(*A son fils qui donne aussi son épée à Mauni.*)
La France attendoit plus du tien, mon cher Aurèle!
Mais tu vécus assez puisque tu meurs pour elle.
(*Amblétuse remet son épée à un écuyer de Mauni. Tous les chefs des bourgeois mettent la main à leur épée, et paroissent prêts à la donner aussi.*)
Que vois-je, mes amis? A ce concours jaloux,
Il semble qu'en triomphe on vous appelle tous!
Mais il ne manque plus ici que trois victimes,
Et le reste du peuple a des droits légitimes.
Venez; à votre gloire il faut qu'il soit admis.
Vos débats généreux au sort seront remis.

En consacrant trois noms, sur tous il va répandre
L'espoir d'un si beau choix et l'honneur d'y prétendre.
Ce choix fait, vers son roi tout Calais se rendra,
Sans regretter ses murs, qu'un jour il reverra.
Nous, aux mains d'Édouard remettant notre tête,
Nous irons lui livrer sa nouvelle conquête....

(A Aliénor.)

Adieu, voyez mon maître, et qu'il soit informé
Comment il fut servi, combien il est aimé.

MAUNI, *à Aliénor.*

Édouard en ces lieux vous prescrit de l'attendre,
Madame; de vos soins leur grâce peut dépendre.
J'ignore ses desseins; mais....

ALIÉNOR, *l'interrompant.*

Que veut-il de moi?...

(A Saint-Pierre.)

Magnanime héros, je te donne ma foi
De ne point consentir à racheter ta vie,
Que par des actions que ta grande âme envie.

SAINT-PIERRE.

Ah! voilà la vertu qui sied à votre cœur.
Bravez plus que la mort, en bravant le malheur.

(Les chefs des bourgeois sortent d'un côté, et Aliénor et Mauni sortent d'un autre.)

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

ÉDOUARD, HARCOURT, CHEVALIERS ANGLOIS, GARDES.

ÉDOUARD.

Elle est soumise enfin cette superbe ville !
J'ai ployé sous le joug son orgueil indocile,
Et je puis dans son sein rassembler désormais
Les foudres destinés aux rebelles François.
Les rives d'Albion, glorieuses, tranquilles,
Pour nos fiers ennemis ne seront plus fertiles.
Les vaisseaux ravisseurs, dans ce port recélés,
Ne s'élanceront plus vers nos champs désolés.
Qu'il m'est doux d'asservir cette illustre contrée !
De mes nouveaux États c'est la plus digne entrée.
C'est d'ici que César, triomphant des Morins,
Étonna l'Océan sous l'aigle des Romains,
Et joignit aux Gaulois, par le droit de la guerre,
Ces Bretons séparés du reste de la terre.
C'est dans le même port que le roi des Anglois
Réunit leur empire à l'empire François.
Il n'est plus aujourd'hui de mer qui les divise ;
Confondons pour jamais la Seine et la Tamise....

(*A un chevalier.*)

Vous, au sénat de Londre annoncez mes exploits :
Qu'il juge s'il préside aux triomphes des rois...

(*A tous les chevaliers et aux gardes.*)

Sortez tous.

(*Les chevaliers et les gardes sortent, et Édouard retient Harcourt, qui faisoit quelques pas pour sortir aussi.*)

SCÈNE II.

ÉDOUARD, HARCOURT.

ÉDOUARD.

Je te dois cette heureuse conquête,
Prémices des lauriers que la gloire m'apprête.
Ton zèle, de mon fils guidant la jeune ardeur,
Joint l'éclat des talents au feu de sa valeur.
Ecoute : il faut qu'ici, dans l'essor de ma joie,
Mon amour pour la France à tes yeux se déploie.
Tu sais que sur son trône abandonnant mes droits
J'approuvai le décret qui couronna Valois ?
L'Aquitaine dès-lors, mon antique héritage,
Envers ce nouveau prince exigeoit mon hommage,
Devoir honteux, dont rien ne pouvoit m'affranchir....
J'en rougis ; mais les temps me forçoient de fléchir.
Je parus.... Mon rival, ivre de sa victoire,
M'éblouit, m'indigna, m'accabla de sa gloire.
L'éclat de son empire, avec faste étalé,
Me montra tous les biens dont j'étois dépouillé ;
Mes yeux, voyant de près et son peuple et son trône,
De mes pertes confus, dévoroient sa couronne ;
Et quand mon vain devoir jura de la servir,
Je sentis que mon cœur fit vœu de la ravir.
O supplice éternel d'une âme ambitieuse !
Quel tableau !... Je sortois de mon île orageuse,

Climat toujours sanglant, par la nécessité
Des querelles du trône et de la liberté;
Où le peuple rival et tyran de son maître
Veut qu'il le rende heureux et refuse de l'être :
Dans leurs jaloux débats le prince et les sujets
Divisent, par honneur, leurs communs intérêts.
Bientôt leur défiance est mère de la haine :
Le chef, pour maintenir sa puissance incertaine,
Est contraint sur lui seul de rassembler ses soins,
Et du corps de l'État néglige les besoins.
N'ai-je pas vu moi-même un sénat téméraire
De son trône avili précipiter mon père,
Charger, couvrir d'affronts son monarque enchaîné,
Pour recevoir des lois d'un enfant couronné?
Mais que voyois-je en France? Un roi, maître suprême,
En qui vous révérez la divinité même;
Des grands, que son pouvoir a seul rendus puissants,
Du bras qui les soutient appuis reconnoissants;
Un peuple doux, sensible.... une famille immense,
A qui le seul amour dicte l'obéissance,
Qui laisse tous ses droits à son père asservis,
Sûre qu'il veut toujours le bonheur de ses fils....

(*A part.*)

Valois trop fortuné! quel roi, digne du trône,
Ne demande au destin le peuple qu'il te donne?
Rendre heureux qui nous aime est un si doux devoir!
Pour te faire adorer, tu n'as qu'à le vouloir.

HARCOURT.

Seigneur, à cet excès la France vous est chère,
De ses peuples aimés vous voulez être père,
Et je vois sur Calais votre extrême rigueur....

ÉDOUARD, *l'interrompant.*

Quand il est dédaigné, l'amour devient fureur.
Eh! pourrois-je inventer un supplice trop rude
Pour punir tant d'affronts et tant d'ingratitude?
Pendant plus d'une année arrêtant mes exploits,
Calais à ma poursuite a dérobé Valois.
J'ai perdu sous ses murs la fleur de mon armée,
Et la saison de vaincre en projets consommée.
Aujourd'hui ces vaincus, refusant ma bonté,
Haïssent plus mes lois qu'ils n'aiment leur cité;
Et quand j'y vais régner, abjurant leur patrie,
Jusques à l'embrasser poussoient la barbarie.
J'allois à leur fureur les livrer sans effroi....
Les dangers d'Aliénor m'ont alarmé pour toi,
Et ces six criminels borneront ma vengeance.
C'est en vain que pour eux tu pressois ma clémence.

HARCOURT.

Eh quoi! vous me flattiez qu'en généreux vainqueur...

ÉDOUARD, *l'interrompant.*

Ce que je viens de voir met la rage en mon cœur.
Ce peuple de mourants, ces déplorables restes
Des foudres de la guerre et des fléaux célestes,
Conservoient leur fierté dans des yeux presqu'éteints;
Sous la pâleur encor leurs fronts étoient sereins.
Leur joie a consterné mon armée immobile:
Ils sembloient triompher en fuyant de leur ville.
Un seul tournoit vers elle un regard désolé:
On lui nomme son roi; je le vois consolé.

SCÈNE III.

MAUNI, SAINT-PIERRE, AURÈLE, AMBLÉTUSE, TROIS AUTRES BOURGEOIS, GARDES, ÉDOUARD, HARCOURT.

(*Les six bourgeois ont des chaînes aux mains.*)

MAUNI, *à Édouard.*

Par votre ordre, seigneur, j'amène vos victimes.

ÉDOUARD, *aux bourgeois.*

Perfides! qui, long-temps illustrés par vos crimes,
Outragiez le vainqueur et le roi des François....

AURÈLE, *l'interrompant.*

Vous leur roi?

SAINT-PIERRE, *à son fils:*

Titre vain, sans l'aveu des sujets!
(*A Édouard.*)
Aux pieds de mon vainqueur j'apporte ici ma tête.

ÉDOUARD.

Crois qu'elle y va tomber : ton supplicē s'apprête.
Sois sûr que l'échafaud où tu seras livré
Du trône qui m'attend est le premier degré.
Traître! c'est donc par toi, par ta perfide audace
Que ma victoire ici devient une disgrâce?
Je veux gagner des cœurs, eh! quel prix est le mien?
Une vaste cité sans un seul citoyen,
Des toits, de vains séjours qu'habite le silence,
Et d'un amas de murs la solitude immense.

SAINT-PIERRE.

Dans Londre à vos vertus tous les cœurs vont s'offrir...
Valois n'en laisse point en France à conquérir.

Le peuple de Calais instruit votre prudence.
Dussent tous les François s'exiler de la France,
Si vous prétendez voir nos cités vous servir,
De nouveaux citoyens il faudra les remplir.

ÉDOUARD.

Va, ton sang éteindra l'ardeur de ce faux zèle,
Et bientôt la terreur glace un peuple rebelle....
Mais qui sont ceux de vous dont le sort a fait choix?

SAINT-PIERRE, *les montrant.*

D'Aire, les deux Wissans, noms obscurs autrefois,
Maintenant immortels aux fastes de l'histoire,
Dans ma seule famille ont renfermé la gloire
Dont tous nos citoyens se montroient si jaloux.

ÉDOUARD, *avec une surprise mêlée d'admiration.*

Quoi! c'est-là ta famille?

AMBÉTUSE.

Oui; quel honneur pour nous!
Valois sans vos rigueurs n'auroit pu nous connoître;
Et nous allons mourir pleurés par notre maître.

AURÈLE, *à Édouard, avec vivacité.*

Que n'avez-vous pu voir le triomphe inouï
Dont par vous seul, seigneur, nos regards ont joui
Quand ce peuple, quittant des demeures si chères,
L'espoir de ses enfants, les tombeaux de ses pères,
Prêt à nous laisser seuls dans ces remparts déserts,
Apportoit à nos pieds tant d'hommages divers!
O mélange touchant de douleur, d'allégresse,
D'envie et de pitié, d'horreur et de tendresse!
Les femmes, les vieillards nous serroient dans leurs bras;
Leurs fils venoient baiser la trace de nos pas.
Nos visages, nos mains se trempoient dans leurs larmes...
Ah! seigneur, la victoire eut pour vous moins de charmes.

ÉDOUARD, *à part.*

Tout m'étonne et m'irrite... Ah! c'est trop me braver...
De ma juste fureur rien ne peut les sauver.

HARCOURT.

J'en appelle à vous-même, et je prends leur défense.
Vous aviez à mon choix remis ma récompense,
Quand mes vœux modérés, retranchant vos bienfaits,
Toujours à vos bontés laissoient quelques regrets:
Eh bien! n'ordonnez pas, hors des champs de la gloire,
Que le sang des François souille encor ma victoire.
C'est-là l'unique prix que je veux obtenir,
En partant pour l'exil où mes jours vont finir.

ÉDOUARD.

Quel discours! un exil?

HARCOURT.

Je ne puis vous le taire;
Mes yeux sont dessillés par la mort de mon frère.
Ah! mon zèle pour vous m'a fait son assassin,
Je commandois au bras qui lui perçoit le sein;
Doublement parricide, hélas! ma barbarie
Frappe, depuis trois ans, le sein de ma patrie;
Les feux qui dévoroient nos moissons, nos cités,
Ont éclairé partout mes pas ensanglantés.
Envers vous et Valois pour n'être plus perfide,
Je retourne aux climats où le remords me guide;
Je vais, près du Jourdain, rejoindre ces guerriers
Dont un sang fraternel ne teint pas les lauriers,
Et le mien....

ÉDOUARD, *l'interrompant.*

Quel transport de votre âme s'empare?
Dans quel oubli honteux la douleur vous égare!

Pleurez la mort d'un frère, et surtout ses erreurs.
La patrie à mes yeux coûtoit aussi des pleurs....
Mais, quoi! c'est en son chef, en moi qu'elle réside,
(Montrant les bourgeois.)
Non dans l'obscur ramas de ce peuple perfide.

HARCOURT.

Seigneur....

ÉDOUARD, *l'interrompant.*

Écoutez-moi. Bien loin de consentir
A cet exil suspect, que je dois prévenir,
Si j'épargnois pour vous ce maire et ses complices,
Je voudrois par leur grâce enchaîner vos services.

SAINT-PIERRE, *vivement à Harcourt.*

Ne la méritez pas. Votre noble remord,
S'il vous rend à mon roi, paye assez notre mort.

ÉDOUARD, *à Saint-Pierre, et aux autres bourgeois.*
(A des soldats.)

Sortez.... Dans la prison qu'on aille les conduire;
Qu'ils attendent l'arrêt que je dois vous prescrire.
(Les six bourgeois sortent avec des soldats qui les emmènent.)

SCÈNE IV.

ÉDOUARD, HARCOURT, MAUNI, GARDES.

ÉDOUARD, *à d'autres soldats.*
(A Mauni.)

APPELEZ Aliénor.... Non; vous-même, Mauni,
Priez-la de vous suivre et de se rendre ici.
(Mauni sort.)

SCÈNE V.

ÉDOUARD, HARCOURT, GARDES.

HARCOURT, *à Édouard.*

Quoi! seigneur, Aliénor....

ÉDOUARD, *l'interrompant.*

Dans le trouble où vous êtes,
Vous répondriez mal à mes bontés secrètes.
J'attendois ce grand jour pour les faire éclater....
Vous serez bien ingrat, si vous m'osez quitter.
C'est la seule Aliénor qui peut, avec prudence,
Régler, dans vos destins, les destins de la France,
Et décider du sort de ces vils citoyens,
Dont vous osez mêler les intérêts aux miens.

HARCOURT.

Vous espérez en vain....

ÉDOUARD, *l'interrompant, en voyant paroître Aliénor.*

Je la vois.

SCÈNE VI.

ALIÉNOR, MAUNI, ÉDOUARD, HARCOURT, GARDES.

ÉDOUARD, *à Harcourt et à Mauni.*

Qu'on nous laisse;
Allez.

(*Harcourt et Mauni sortent. Les gardes se retirent dans le fond.*)

SCÈNE VII.

ÉDOUARD, ALIÉNOR, GARDES.

ÉDOUARD.

TANT de vertus ornent votre jeunesse,
Que leur éclat célèbre exige des tributs,
Jusqu'ici dans mon cœur à regret suspendus;
Je viens vous les offrir; ils sont dignes, madame,
Et du profond génie et de la grandeur d'âme
Dont j'ai même admiré les dangereux excès.
Je dépose en vos mains les plus grands intérêts,
Les miens, ceux de l'État, d'un amant et d'un père;
Enfin les jours proscrits de ce coupable maire...
(*Ils s'asseyent.*)
La victoire, fidèle au plus juste parti,
Va traîner à son char mon peuple assujetti.
Déja laissant partout des traces de ma gloire,
J'ai franchi la Dordogne et la Seine et la Loire.
Avant que ma valeur triomphât dans Créci,
J'ai porté mes drapeaux jusqu'aux champs de Neuilli.
Encore une bataille et Paris me couronne.
Mais les premiers François qui, m'appelant au trône,
De mes droits reconnus sont les dignes appuis,
Doivent de ma grandeur cueillir les premiers fruits.
Prenez ce titre auguste à ma reconnoissance :
Vous avez sur un père une entière puissance;
Son exemple et le vôtre, en tous lieux révérés,
Entraîneront les cœurs par ma gloire attirés.
Je mets à ce service un prix inestimable.
J'élève votre père au rang de connétable.
D'Harcourt, que vous aimez, je fais un souverain;
Et vice-roi de France, il reçoit votre main.

Londres plus que Paris exige ma présence;
Vous serez mon égale et reine en mon absence.
C'est au trône, en un mot, que vous pouvez monter :
Mon estime vous l'offre; osez le mériter.

ALIÉNOR.

J'oserai plus, seigneur... Mais, sans que je l'annonce,
Puisque vous m'estimez, vous savez ma réponse.

ÉDOUARD.

Croyez-moi, consultez un père.

ALIÉNOR.

Moi, seigneur?
Je ne l'outrage point; j'ai consulté mon cœur.

ÉDOUARD.

J'entends ce fier refus. Mais Vienne plus facile...

ALIÉNOR, *l'interrompant.*

Ah! n'en attendez point un refus si tranquille.
Mais si le poids de l'âge eût ébranlé sa foi,
Je pleurerois mon père et servirois mon roi.
Pour Harcourt, il m'est cher. Il dut cesser de l'être
Dès le premier moment qu'il vous choisit pour maître;
Mais à vos dons nouveaux s'il vend son repentir,
L'amour ne daigne plus l'honorer d'un soupir.

ÉDOUARD.

Cet excès de hauteur a lieu de me surprendre.
Votre maître au respect devoit du moins s'attendre.

ALIÉNOR, *se levant.*

Vous n'êtes point mon maître, et vous savez nos lois :
Je respecte Édouard, s'il respecte Valois.

ÉDOUARD, *se levant aussi avec vivacité.*

Quelles lois, ou plutôt quel nom imaginaire
Opposez-vous aux droits que je tiens de ma mère?

Est-ce à vous de citer, comme loi de l'État,
Un abus condamné dans tout autre climat,
Dont l'équité gémit, dont la raison s'indigne,
Qui pour tout votre sexe est un affront insigne,
Contraire aux douces mœurs de ce peuple vanté,
Qui sert également la gloire et la beauté,
Qui, du rang de ses rois bien loin de vous proscrire,
Au-dessus de leur trône élève votre empire?
Ah! vous nous surpassez dans l'art de gouverner.
Ma mère est le heros qui m'apprit à régner.
De vos trois derniers rois cette sœur magnanime
M'a transmis sur les lis un titre légitime.
Qui peut d'un droit si saint me priver désormais?
Quel autre doit régner sur la France?

ALIÉNOR.

Un François.

Lorsqu'en nommant un roi, nos généreux ancêtres
Ont nommé dans ses fils la race de nos maîtres,
Quand des soldats vainqueurs portoient sur un pavois
Le plus vaillant soldat, père de tous nos rois,
D'un peuple libre et fier, qui se donnoit lui-même,
Tel fut le premier vœu, la loi juste et suprême,
Que son sceptre en tout temps aux François réservé,
Jamais par d'autres mains ne pût être enlevé;
Et si la même loi, mais sans nous faire outrage,
De ce trône à mon sexe interdit l'héritage,
C'est de peur que l'hymen, qui doit nous engager,
Ne couronne en nos fils les fils de l'étranger.
Avant vous cette loi contre vous fut portée.
Écrite au fond des cœurs dont la voix l'a dictée,
Elle s'est affermie à l'ombre des lauriers,
Par trois races de rois et neuf siècles entiers.

Le François dans son prince aime à trouver un frere,
Qui né fils de l'État en devienne le père.
L'État et le monarque à nos yeux confondus,
N'ont jamais divisé nos vœux et nos tributs.
De là cet amour tendre et cette idolâtrie
Qui dans le souverain adore la patrie :
Sublime passion d'un peuple impétueux,
De l'empire des lis fondement vertueux ;
Et qui, le distinguant par les plus nobles marques,
Fait à cent souverains envier nos monarques.

ÉDOUARD.

Vous irritez l'ardeur dont je suis enflammé....
(*A part.*)
C'est moi qu'à cet excès j'aurois dû voir aimé,
Peuple ingrat !... Mais il faut que ta haine fléchisse,
Ou que, juste à la fin, la mienne t'en punisse...
(*A Aliénor.*)
Choisissez à l'instant les dons de ma bonté,
Ou l'immuable arrêt de ma sévérité.
Du sang qui va couler je vous rends responsable.
Si vous ne dépouillez cette fierté coupable,
Cette fausse vertu, ce préjugé des lois
Qui traite en étranger le pur sang de vos rois,
Vous livrez à la mort ces citoyens rebelles,
Dont vous pouviez sauver les têtes criminelles.
L'honneur de conquérir et votre père et vous
M'alloit faire pour eux oublier mon courroux.

ALIÉNOR.

Je le vois à regret, seigneur ; la renommée
Vous peint fidèlement à l'Europe alarmée.
Autant vous déployez de grâce et de douceur
Quand d'un sujet utile il faut gagner le cœur,

Autant vous vous armez d'une haine terrible
Pour celui que vos dons trouvent incorruptible :
Mais je ne peux changer. Ces braves citoyens,
Qui mourant pour l'État en sont les vrais soutiens,
Savent qu'à leur grand cœur mon âme porte envie ;
Et ma gloire n'est point la rançon de leur vie.
Plus qu'eux-même, il est vrai, leur mort me fait frémir...
Je verrai leur courage : il pourra m'affermir.

ÉDOUARD.

Vous les immolez donc par votre orgueil barbare ?...
(*Aux gardes.*)
Gardes, que sans tarder l'échafaud se prépare.
(*Des gardes sortent.*)

SCÈNE VIII.

HARCOURT, TROUPE DE SOLDATS, ÉDOUARD, ALIÉNOR.

ALIÉNOR, *à Harcourt, en le voyant entrer avec des soldats.*

Ah ! de nos citoyens viens défendre les jours.
Songe à quel titre ici tu leur dois tes secours.
Toi seul les a perdus ; et s'ils meurent j'expire.

HARCOURT, *vivement à Édouard.*

A tant de cruauté pourrez-vous bien souscrire ?
La valeur de ce maire et ses rares vertus...

ÉDOUARD, *l'interrompant.*

La valeur d'un rebelle est un crime de plus.

HARCOURT.

Qu'entends-je ?

ALIÉNOR.

(A Édouard.)

Ton arrêt... Jamais à son courage
Je n'aurois pu tracer une leçon plus sage.
Mais pour ces malheureux j'oserai tout tenter.
Je sais quel défenseur je peux leur susciter :
Un cœur pour qui le vôtre est peut-être sensible,
Que le bonheur encor ne rend pas inflexible...
Que dis-je ? votre armée où je porte mes pleurs,
Vous fera malgré vous abjurer vos fureurs.
Ses chefs ne voudront pas que de votre injustice
Le sanglant déshonneur sur leurs fronts rejaillisse ;
Que l'univers accuse un peuple de héros
D'avilir sa victoire en servant vos bourreaux.
L'Anglois n'obéit plus lorsque son roi l'outrage...
(A Harcourt.)
Toi, vers nos citoyens que ta foi se dégage.
Sans tes honteux exploits, maîtres de leurs destins,
Je les verrois vainqueurs, et vainqueurs plus humains.
Songe, si de la mort ton bras ne les délivre,
Que tu m'as fait serment de ne leur point survivre.

(Elle sort.)

SCÈNE IX.

ÉDOUARD, HARCOURT, GARDES.

ÉDOUARD, *à part.*

QUOI ! je veux pardonner, on me force à punir !
Je vois par mes bontés tous les cœurs s'endurcir !
(A Harcourt.)
Savez-vous bien quel prix j'ai mis à ma clémence ?
Je voulois vous nommer vice-roi de la France,

Par l'hymen d'Aliénor combler votre bonheur :
Elle a refusé tout.

HARCOURT.

Elle l'a dû, seigneur.
Puis-je me plaindre, hélas ! de sa vertu sévère ?...
Si j'accepte vos dons, je vends le sang d'un frère.
Non, il n'est qu'un seul prix qui convienne à mon sort :
Sauvez ces malheureux pour qui mon frère est mort.
Leur supplice est ma honte, et mon cœur le partage.
La mort de Régulus déshonora Carthage...

(*Très vivement.*)

Craignez qu'un même affront ne vous couvre aujourd'hui :
Ceux que vous immolez sont aussi grands que lui ;
Aux mêmes intérêts leur cœur se sacrifie,
A la gloire, à l'amour, au bien de la patrie.
Vous sur qui l'héroïsme eut des droits si sacrés,
Vous n'êtes plus vous-même, ou vous les admirez.
Votre âme en les perdant gémira la première.
Vous démentez le cours de votre vie entière.
De cet égarement n'osez-vous revenir ?
Quel faux honneur encor semble vous retenir ?
Seigneur, à tout mortel l'erreur est excusable.
Un prince y peut tomber sans devenir coupable ;
Il l'est si sa fierté refuse d'en sortir.

ÉDOUARD.

Vous voulez me quitter et croyez me fléchir ?
Vous pensez pour autrui désarmer ma vengeance ;
Quand vous vous apprêtez à trahir ma clémence ?
Non, non ; avec plaisir je perds ces malheureux,
Puisque c'est vous, ingrat ! que je punis sur eux.

HARCOURT.

Ingrat !... Qu'ai-je reçu pour prix de mes services ?

J'aspire à vous sauver d'horribles injustices :
Écoutez ma prière, et c'est vous acquitter.
Vos reproches cruels me forcent d'ajouter
Qu'en défendant, seigneur, ces illustres victimes,
Sur elles près de vous j'ai des droits légitimes.
Si je n'eusse vaincu dans les champs de Créci,
Auriez-vous une grâce à refuser ici ?

ÉDOUARD.

C'en est trop ! réprimez cette audace importune.
Vous avois-je mandé lorsque votre infortune
Vint par mes prompts secours relever ses débris ?
Vos services dès-lors sont des devoirs remplis.
Votre sang appartient au véritable maître
Qu'un serment libre et saint vous force à reconnoître.
Je le suis, et je sais contraindre au repentir
Ceux de qui l'insolence en perd le souvenir.

(*Il sort.*)

SCÈNE X.

HARCOURT, *seul.*

QUELLE confusion, et quel reproche infâme !
Je ne vis plus... La honte est le néant de l'âme,
Voilà le terme affreux du bonheur passager
Qu'un rebelle sujet trouve chez l'étranger !
Sitôt qu'il peut déplaire, on dépouille sans crainte
Le faste intéressé d'une amitié contrainte ;
La faveur disparoît : les flétrissants mépris
Lui rejettent l'horreur qu'il fait à son pays ;
Et, tirant de sa faute un cruel avantage,
On veut que sans murmure il dévore l'outrage.
On est juste... Ah ! j'invite à marcher sur mes pas.
Ingrat, suis-je surpris de trouver des ingrats ?...

Tremblez, foibles sujets, qui trahissez vos maîtres:
Un roi punit toujours ceux qu'il a rendu traîtres....
Mais allons voir ce maire, et partageons son sort.
Qu'un si beau désespoir éternise ma mort;
Qu'on dise, en apprenant cet effort magnanime:
« Il seroit mort moins grand, s'il eût vécu sans crime. »

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

(Le théâtre représente la prison.)

SCÈNE I.

SAINT-PIERRE, AURÈLE, AMBLETUSE, TROIS AUTRES BOURGEOIS, *tous enchaînés.*

SAINT-PIERRE, *à Aurèle et aux autres bourgeois.*

O MON fils! mes amis, qui l'eût pensé jamais
Que nous habiterions ce séjour des forfaits?
Ah! sans doute avant nous ces chaînes flétrissantes
Ont courbé sous leur poids les vertus gémissantes:
Mais combien de mortels voudroient nous disputer,
Nous ravir aujourd'hui l'honneur de les porter!...
(*A part.*)
Que je te dois d'encens, souverain de mon être!
Pour quels brillants destins ta bonté me fit naître!
Si dans l'obscurité tu plaças mon berceau,
Les rayons de la gloire entourent mon tombeau.
Je vois ce noble éclat étendu sur la France
Des siècles reculés franchir l'espace immense;
Et Calais recevant de vingt peuples jaloux
Un hommage immortel qu'il ne devra qu'à nous...
(*A son fils et aux autres bourgeois.*)
Jouissons, mes amis, de notre heure dernière,
Et des fruits qu'elle laisse à la patrie entière.
Dans le sein l'un de l'autre épanchons à loisir
Ces délices du cœur, ces larmes de plaisir

Qu'après le beau succès de leurs efforts suprêmes
Répandent les vertus contentes d'elles-mêmes.

AURÈLE, *se jetant dans les bras de son père.*

Ah ! que né d'un tel père un fils s'en applaudit :
Mon âme entre vos bras s'enflamme et s'agrandit :
Voilà comme aux vertus guidant mes pas dociles,
Vous saviez m'applanir leurs sentiers difficiles !
J'ai vu leur front sévère avec vous s'embellir :
Vous prêtiez au devoir les charmes du plaisir.
Dieu, qui place ma mort si près de ma naissance,
Vous donne de vos soins la digne récompense.
Que me désiriez-vous après les plus longs jours ?
Qu'une fin glorieuse en terminât le cours :
Plus que le champ de Mars votre échafaud m'illustre.

(*Aux autres bourgeois.*)

Oui, son opprobre, amis, nous donne un plus beau lustre :
Aux victimes d'État qui livrent leur grand cœur
Ce théâtre de honte est l'autel de l'honneur.

SAINT-PIERRE, *lui montrant les bourgeois.*

Ah ! j'y crois voir leur sang, le tien qui se confondent..
A tes derniers sanglots mes entrailles répondent...

(*A Amblétuse, en montrant Aurèle.*)

Avois-je, en l'élevant dans l'espoir le plus beau,
Formé tant de vertus pour le fer d'un bourreau ?...

(*Avec chaleur, à tous les autres bourgeois.*)

Vous qui me connoissez, pardonnez ce murmure ;
On pleure sa victoire en domtant la nature ;
Jamais un cœur françois ne la peut étouffer,
Mais il en est plus grand d'oser en triompher.
Dans ces combats affreux tout son sang se soulève ;
Il marche au sacrifice, il frémit... et l'achève.

SCÈNE II.

MAUNI, SAINT-PIERRE, AURÈLE, AMBLÉTUSE, ET LES TROIS AUTRES BOURGEOIS.

MAUNI, *à Saint-Pierre, en lui prenant la main.*

Je viens, digne François, t'apporter des tributs
Que le plus juste orgueil n'auroit pas attendus :
Nos chevaliers anglois, jaloux de ton courage,
Me députent vers toi pour t'offrir leur hommage...
S'ils n'offensoient leur prince, au fond de ces cachots
Tu verrois à tes pieds cette cour de héros;
Mais libre en t'admirant, comme en jugeant son maître,
Londres va désirer de t'avoir donné l'être...

(Aux autres bourgeois.)

Votre amour pour vos lois et pour votre pays
D'un peuple juste et fier enchante les esprits.
L'Anglois est citoyen, et sa raison suprême
Veut qu'une nation se chérisse elle-même.
Le lien fraternel qui joint tous les humains
Se serre en chaque État par d'autres nœuds plus saints.
Je sais que mis au jour, nourri par l'Angleterre,
Je lui tiens de plus près qu'au reste de la terre :
Je vois les mêmes nœuds de la France à ses fils.
Je hais ces cœurs glacés et morts pour leur pays,
Qui, voyant ses malheurs dans une paix profonde,
S'honorent du grand nom de citoyens du monde;
Feignent dans tout climat d'aimer l'humanité
Pour ne la point servir dans leur propre cité;
Fils ingrats, vils fardeaux du sein qui les fit naître,
Et dignes du néant par l'oubli de leur être.

SAINT-PIERRE.

Nous l'avouerons sans fard, mourant pour les François,
Nous espérons laisser des noms chers aux Anglois.
Plus rivaux qu'ennemis d'un peuple magnanime,
Notre plus beau laurier, seigneur, est son estime.

MAUNI.

Cette estime n'est pas un titre infructueux.
Sachez quels sont pour vous nos efforts vertueux :
L'épouse d'Édouard, l'intrépide Isabelle,
Qui vient de triompher de l'Écossois rebelle,
Et qui, nous ramenant ses bataillons vainqueurs,
Peut-être en ce grand jour acheva vos malheurs,
A la voix d'Aliénor a pris votre défense,
Et d'un époux qui l'aime implore la clémence.
Vous avez vu leur fils qui, dès ses premiers jours,
Éclipse Édouard même au plus haut de son cours?
Héros dans le combat, homme après la victoire,
Les vaincus consolés lui pardonnent sa gloire.
Son père, qui lui doit les palmes de Créci,
Sans doute par ses soins va se voir adouci.
La nature et l'amour, pour vous d'intelligence,
Vont éteindre en son cœur cette soif de vengeance.

AURÈLE, *à Saint-Pierre, avec transport.*

Mon père!... ah! vous vivrez!

MAUNI.

Après son noble effort,
Vivant, il jouira de l'honneur de sa mort...
(*Apercevant Aliénor.*)
Mais je vois Aliénor et ses vives alarmes...

SCÈNE III.

ALIÉNOR, UNE FEMME DE SA SUITE, MAUNI, SAINT-PIERRE, AURÈLE, AMBLÉTUSE, ET LES AUTRES BOURGEOIS.

ALIÉNOR, *aux bourgeois.*

Illustres malheureux, pardonnez à mes larmes.
On daigne, en me forçant de partir de ces lieux,
Laisser quelques moments à mes derniers adieux.
Dans la cour du palais, au-dessus de vos têtes,
J'ai trouvé l'échafaud, les haches toutes prêtes.
Harcourt pâle, tremblant et les yeux égarés,
A détourné de moi ses pas désespérés.
Sa voix et ses sanglots expiroient dans sa bouche.
Ce seul mot a rompu son silence farouche :
« Ils vont mourir... » il fuit, en m'arrachant le cœur.

MAUNI.

Quoi ! rien n'a désarmé le courroux du vainqueur,
Ni les pleurs de son fils, ni les pleurs de la reine ?

ALIÉNOR.

Eh ! que peut la pitié sur cette âme inhumaine ?
N'a-t-il pas vu vingt fois d'un œil tranquille et fier
Tomber des légions sous la flamme et le fer,
Des débris et des morts couvrir les mers sanglantes,
Enfin des nations pour lui seul expirantes ?
Son orgueil s'accoutume à compter les mortels
Comme de vils troupeaux nourris pour ses autels.
Vous-mêmes, ses amis, aux dépens de vos têtes,
Il vous croit trop heureux d'acheter ses conquêtes.
Des pleurs, hélas ! des pleurs peuvent-ils amollir
Un cœur qui dans le sang apprit à s'endurcir ?

MAUNI, *à part.*

Ah! tant de résistance irrite mon audace.
Dût mon zèle rigide assurer ma disgrâce,
Faisons parler enfin la dure vérité;
D'un homme et d'un Anglois montrons la liberté.

SAINT-PIERRE.

Généreux ennemi! qu'allez-vous entreprendre?
Ah! daignez écouter...

MAUNI, *l'interrompant.*

Je ne puis rien entendre:
Le danger, quel qu'il soit, est moins pressant pour vous;
Il vous couvre de gloire, et la honte est pour nous.

(*Il sort.*)

SCÈNE IV.

ALIÉNOR, UNE FEMME DE SA SUITE, SAINT-PIERRE, AURÈLE, AMBLÉTUSE, LES AUTRES BOURGEOIS.

ALIÉNOR, *à Saint-Pierre.*

Ah! du cœur d'Édouard c'est en vain qu'il espère;
Il est inexorable, et tout craint sa colère.
Tel est son ascendant sur l'esprit des soldats
Qu'il réduit l'Anglois même à murmurer tout bas.
On blâme sa fureur, mais elle est obéie.
Mes cris, mon désespoir, mes refus l'ont aigrie.
Hélas! votre salut en mes mains fut remis;
Mais je rougirois trop de vous dire à quel prix.

SAINT-PIERRE.

Vous avez fait le choix qu'on nous auroit vu faire;
N'en parlons plus. Quel est le sort de votre père?

ALIÉNOR.

Lui seul pour vous encor me peut faire entrevoir
La tremblante lueur d'un foible et doux espoir.

Édouard, consommant ses affreux sacrifices,
Vouloit que ce héros partageât vos supplices...
(*Voyant que Saint-Pierre et les autres bourgeois font un mouvement de frayeur.*)
Ah ! cessez d'en frémir... Attendri par mes pleurs,
Son fils a prévenu ce comble des horreurs.
Par ses soins près du roi mon père va se rendre,
Et pour vous délivrer il veut tout entreprendre.
Vous connoissez Valois, et le tendre retour
Dont son cœur paternel a payé notre amour ?
Oui, dût-il pour vous seuls céder une province,
Des sujets tels que vous valent le plus grand prince.
Il va mettre à vos jours le même prix qu'aux siens,
Et la rançon des rois est due à leurs soutiens.

SAINT-PIERRE, *à part.*

Inspire mieux mon maître, ô puissance céleste !
Et défends sa bonté d'un conseil si funeste !...
(*A Aliénor.*)
Partez, opposez-vous à ce dangereux soin ;
Qu'on permette ma mort : l'État en a besoin.
Vous voyez cette guerre, en disgrâces féconde,
De nos débris fameux couvrir la terre et l'onde :
Chez les François toujours l'excès du sentiment
Augmente le bonheur, rend le malheur plus grand.
Peu faits aux longs revers, las de voir leur courage
Servir à leur défaite et hâter leur naufrage,
Dans un dépit amer, hélas ! ils ont pensé
Que le siècle est déchu, que leur règne est passé.
Mais qu'il s'élève enfin, dans cette erreur commune,
Une âme inebranlable aux coups de l'infortune,
Digne de nos aïeux et de ces temps si chers
Où les lis florissants ombrageoient l'univers,

Et vous verrez soudain partout ce peuple avide
Saisir, suivre, égaler son audace intrépide.
Devenus ses rivaux de ses admirateurs,
Son noble enthousiasme embrasera les cœurs.
Indignés d'avoir pu désespérer d'eux-même,
Ils forceront le sort par leur constance extrême,
Et peut-être à l'État rendront un plus beau jour
Que ces jours qu'ils croyoient regretter sans retour.
Voilà de notre mort les fruits inséparables;
Notre sang va partout enfanter nos semblables.

AMBLÉTUSE, *à Aliénor.*

Bien plus, si du destin les nouvelles rigueurs
Chez nos neveux un jour ramenoient nos malheurs,
Du héros de Calais l'impérieux exemple,
Que la gloire à leurs yeux offrira dans son temple,
Jusques au fond des cœurs attendris et confus
Ira chercher l'honneur, éveiller les vertus;
Et dans les citoyens, du rang même où nous sommes,
Déployer le génie et l'âme des grands hommes.
C'est ainsi qu'un mortel, surpassant ses souhaits,
Par une belle mort se survit à jamais,
Et qu'après un long cours de siècles et d'années,
De sa patrie encore on fait les destinées.

ALIÉNOR, *à part*

O courage! ô vertu! dont l'héroïque ardeur,
Étonnant la raison, s'empare de mon cœur!
Ils font presque approuver à mon âme ravie
Et désirer pour eux ce trépas que j'envie.
Valois leur devra tout; et souvent, en effet,
Le sort des souverains dépend d'un seul sujet.
Harcourt trahit son prince, et d'Artois l'abandonne;
Un maire de Calais raffermit sa couronne....

Quelle leçon pour vous, superbes potentats !
Veillez sur vos sujets dans le rang le plus bas :
Tel qui sous l'oppresseur, loin de vos yeux, expire,
Peut-être quelque jour eût sauvé votre empire....
(*Aux bourgeois.*)
Malheureux ! fiez-vous aux fureurs d'Édouard :
Les offres de Valois arriveront trop tard.

SCÈNE V.

UN OFFICIER ANGLOIS, GARDES, ALIÉNOR, UNE FEMME DE SA SUITE, SAINT-PIERRE, AURÈLE, AMBLETUSE, LES TROIS AUTRES BOURGEOIS.

L'OFFICIER, *à Aliénor.*

MADAME, éloignez-vous. Toujours plus implacable,
Édouard a signé cet arrêt exécrable....
(*Montrant les six bourgeois.*)
Si vous ne vous hâtez de fuir ces tristes lieux,
On va sur l'échafaud les conduire à vos yeux.

ALIÉNOR, *à la femme de sa suite.*

Fuyons.... Soutenez-moi.... La force m'abandonne.
L'appareil de leur mort me suit et m'environne....
(*A Saint-Pierre, en se jetant dans ses bras.*)
Mon père, pardonnez, je tombe dans vos bras :
Recevez ce doux nom que je vous dois, hélas !
Vous m'avez inspiré la vertu....

SAINT-PIERRE, *l'interrompant.*

Le courage.

ALIÉNOR.

Ah ! ce fatal moment n'en permet point l'usage.

Pleurer ceux qu'on admire est-ce les offenser?...
Que n'ai-je sur Harcourt de tels pleurs à verser!...
Quoi! le fer va frapper le fils auprès du père,
Sur les corps expirants de leur famille entière?...
L'horreur glace mes sens et m'étouffe la voix.

SAINT-PIERRE, *un peu attendri.*

Adieu, madame.

ALIÉNOR.

Adieu, pour la dernière fois!

(*Elle sort avec la femme de sa suite.*)

SCÈNE VI.

SAINT-PIERRE, AURÈLE, AMBLÉTUSE, LES TROIS AUTRES BOURGEOIS, L'OFFICIER, GARDES.

SAINT-PIERRE, *à l'officier.*

FAUT-IL vous suivre?

L'OFFICIER.

Hélas! j'attends l'ordre terrible.

SAINT-PIERRE, *à l'officier et aux gardes qu'il voit tous en pleurs.*

Anglois! vous pleurez tous?

L'OFFICIER.

Ton courage invincible
Semble épuiser le mien.... Quel surcroît de douleurs
Quand la vertu sourit à ses bourreaux en pleurs!

SAINT-PIERRE, *à son fils et aux autres bourgeois, en entendant venir quelqu'un, et en les embrassant, l'un après l'autre.*

On vient.... Embrassons-nous.... Je marche à votre tête...
Martyrs de la patrie! allons, la palme est prête....

(*Il fait quelques pas pour sortir, et s'arrête en voyant paroître Harcourt.*)

Mais que nous veut Harcourt?

SCÈNE VII.

HARCOURT, SAINT-PIERRE, AURÈLE, AMBLÉTUSE, LES TROIS AUTRES BOURGEOIS, L'OFFICIER, GARDES.

HARCOURT, *à l'officier et aux gardes.*

SORTEZ, braves guerriers !
J'ai des ordres secrets pour voir ces prisonniers.

(L'officier et les gardes sortent.)

SCÈNE VIII.

HARCOURT, SAINT-PIERRE, AURÈLE, AMBLÉTUSE, LES TROIS AUTRES BOURGEOIS.

HARCOURT, *à Saint-Pierre et aux autres bourgeois.*

(A part.)

FRANÇOIS !... Ah ! de ce nom ne pourrai-je être digne ?...

(A Saint-Pierre seul.)

Je vois qu'à mon aspect votre vertu s'indigne :
Oui, j'ai perdu mon frère et vous et mon pays....

(Montrant sa main.)

Cette main fume encor du sang de votre fils....
Mais je viens adoucir le sort qui vous menace....

(Montrant Aurèle.)

De ce jeune guerrier j'apporte ici la grâce.

SAINT-PIERRE, *à part, avec joie.*

Ciel !

HARCOURT.

Il seroit affreux que du commun malheur
Une seule famille épuisât la rigueur.

SAINT-PIERRE.

Quoi ! quelqu'autre pour lui s'offre-t-il au supplice ?

HARCOURT, *vivement, comme une chose qui lui échappe.*

Sans doute, un autre y court, avec plus de justice...
(A Aurèle.)
Partez, l'échange est fait, marchez au camp françois.
Il n'est pas loin du nôtre, et vos guides sont prêts.
Allez; et, renonçant à des vertus stériles,
Plus que votre trépas rendez vos jours utiles.
Vous pourrez, dans une heure, assurer à mon roi
Qu'Harcourt ne mourra pas sans lui prouver sa foi.

AURÈLE, *à Saint-Pierre.*
(A Harcourt.)

Mon père!.. Non, seigneur... Qui? moi, que j'abandonne...

HARCOURT, *l'interrompant.*

C'est au nom d'Édouard qu'ici je vous l'ordonne.
Partez.

AURÈLE, *avec fureur.*

Quel est celui dont l'injuste vertu
S'offrant pour me sauver....

SAINT-PIERRE, *l'interrompant.*

Eh! le méconnois-tu?
C'est Harcourt.

HARCOURT, *troublé.*

Moi?...

SAINT-PIERRE, *l'interrompant.*

Vous-même. Oui, je lis dans votre âme:
J'y surprends un projet que j'admire et je blâme.
Vous juriez ce matin de nous suivre au trépas....
Vous trompez Édouard.... vous ne m'abusez pas.

HARCOURT.

Eh bien! s'il étoit vrai ce projet équitable,
Qui, sauvant l'innocent, dévoueroit le coupable?...

AURÈLE, *l'interrompant.*

Quoi ! je consentirois ?..

SAINT-PIERRE, *à Harcourt.*

Vous oseriez penser ?...

HARCOURT, *l'interrompant impétueusement, en montrant Aurèle.*

Il doit y consentir...!. Vous l'y devez forcer.
Je conçois vos refus ; j'entreprends de les vaincre.
C'est peu de vous toucher, j'aspire à vous convaincre ;
Le temps presse : écoutez. Ce n'est point vous, hélas !
Intrépide vieillard, que j'arrache au trépas.
L'honneur peut murmurer que ce grand sacrifice
Soit votre digne ouvrage, et sans vous s'accomplisse :
Je le sais ; mais ce fils, qu'au milieu des tourments
Un zèle aveugle immole, à la fleur de ses ans,
Lui que dans votre cœur réclame la nature,
Lui, ce héros naissant, dont la grandeur future
Aux vœux de nos guerriers s'annonce avec éclat,
Vous devez ses vertus aux besoins de l'État.
Choisissez entre nous comme choisit la France.
Croyez-vous qu'un moment sa justice balance,
Qu'elle souffre qu'un sang si cher à son amour
Par mes crimes deux fois soit versé dans un jour ?
Mourant sans votre fils votre gloire est la même ;
Et si vous m'admettez à cet honneur suprême,
Quels que soient mes forfaits, je les répare tous :
C'est un laurier de plus pour la France et pour vous.
Songez surtout, songez qu'à ce jeune courage
Des fruits de votre mort vous devez l'héritage.
Avec combien d'ardeur on verra nos François
Suivre aux combats le fils du héros de Calais !

Pour ses heureux talents quelle vaste carrière !
Ah ! voyez-le venger sa famille et son père,
Voyez-le s'ennoblir au milieu des lauriers,
Monter sur votre tombe au rang des chevaliers,
Et fonder de héros une race nouvelle,
Digne, dans tous les temps, d'une source si belle,
Se vouant, d'âge en âge, à la gloire des lis,
Et que vous immoliez dans ce vertueux fils !!..

(Voyant que Saint-Pierre s'attendrit.)

Eh bien ! ce tendre espoir vous arrache des larmes....
(Avec transport, à Aurèle, en lui présentant son épée.)
Pars : accepte ce fer ; rend l'honneur à mes armes.

AURÈLE.

Moi tromper Édouard, fuir et me parjurer ?
De mon père expirant oser me séparer ?...
Moi qui m'étois flatté qu'une pitié soudaine,
Voyant tomber ma tête, épargneroit la sienne ?

HARCOURT.

Tu redoubles ses maux en y joignant les tiens.

AURÈLE.

Je soulage mes maux en partageant les siens.

HARCOURT.

L'espoir de le venger....

AURÈLE, *l'interrompant.*

L'horreur de lui survivre....

HARCOURT, *l'interrompant.*

Te défend de mourir.

AURÈLE.

Me contraint à le suivre.

HARCOURT.

Malheureux !... mais nos jours sont le bien de l'État.

AURÈLE.

Vivez donc en héros ; moi, je meurs en soldat.
Les besoins de l'État demandent un grand homme :
La France vous regarde et la gloire vous nomme.

SAINT-PIERRE.

(*A Harcourt.*)

Mon fils, mon digne fils !... Calmez ces vains transports...
L'aveugle désespoir égare vos remords,
Seigneur... Eh ! se peut-il que votre âme séduite
Pense qu'envers mon roi votre mort vous acquitte ?
Vous, devenu coupable envers l'État et lui,
Pour les avoir privés de leur plus ferme appui,
Vous vous perdez encore, inutile victime !...
Ah ! loin de réparer, c'est consommer le crime.
Allez sauver la France, et, d'une heureuse main,
Retirer tous les traits dont vous perciez son sein.
Que je rende, en mourant, à cette auguste mère
Le plus grand de ses fils et le plus nécessaire !...
De nos jeunes François l'imprudente chaleur
Des vertus du guerrier n'a plus que la valeur.
Vous seul, creusant encor l'art profond de la guerre,
Vous réglez d'un coup-d'œil les destins de la terre.
Par une longue étude et d'assidus travaux,
Vos talents ont surpris les secrets des héros.
Ramenez dans nos camps cette noble science,
L'âme du vrai courage et l'œil de la prudence ;
Cet art qu'apprit de vous notre injuste vainqueur...
Allez, que mon pays vous doive son bonheur.
Je vous mets dans les bras de la France affligée ;
Expirez digne d'elle après l'avoir vengée.

HARCOURT.

Ah! peut-elle jamais me confier son sort?

SCÈNE IX.

L'OFFICIER, GARDES, HARCOURT, SAINT-PIERRE, AURÈLE, AMBLÉTUSE, ET LES TROIS AUTRES BOURGEOIS.

L'OFFICIER, *à Harcourt.*

(*Montrant les bourge*

SEIGNEUR, l'ordre est venu... Je les mène à la mort.

HARCOURT, *à Saint-Pierre et à son fils.*

Vous triomphez, cruels! Votre affreuse constance
Me ravit sans retour ma dernière espérance...
Mais, avant votre mort, venez voir mon trépas.

(*Il sort furieux.*)

SCÈNE X.

SAINT-PIERRE, AURÈLE, AMBLÉTUSE, LES TROIS AUTRES BOURGEOIS.

SAINT-PIERRE, *à Harcourt, qui est sorti.*

(*A Aurèle.*)

VIVEZ pour votre roi... Viens mourir dans mes bras.

FIN DU QUATRIEME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

ÉDOUARD, MAUNI, GARDES.

ÉDOUARD.

J'ai pesé vos raisons; j'en conçois l'importance.
Souvent la politique invite à la clémence.
J'excuse dans Harcourt une aveugle chaleur,
Premier emportement de l'extrême douleur.
Sans vous par son orgueil ma colère allumée
L'eût dépouillé du rang de chef de mon armée.
Le peuple de Calais, dans mon camp retenu,
Peut-être par mes soins va m'être ici rendu.
Je ne puis trop tenter pour fléchir sa constance,
Et je sens qu'il y va du trône de la France.
Ces superbes vaincus, échappés à mes lois,
Iroient partout apprendre à rejeter mes droits.
Sur ce maire employons mon heureuse industrie.
Je connois le vulgaire; il chérit peu sa vie
Lorsqu'en un sort obscur il la voit consumer:
Mais, s'il peut être grand, il commence à l'aimer.
Je sais ses préjugés et l'art de les détruire.
Tel brave les tourments, qu'un bienfait peut séduire;
Et les rois ont toujours un charme impérieux
Sur ces derniers humains, nés et nourris loin d'eux.
Ce maire a vu de près l'appareil du supplice,
Qu'il vienne en ce moment.

MAUNI.

Je doute qu'il fléchisse....
O mon roi! si son cœur résiste à vos efforts,
Vous êtes grand, mais fier : redoutez vos transports.
(Il sort, en faisant entrer Saint-Pierre.)

SCÈNE II.

SAINT-PIERRE, ÉDOUARD. GARDES.

ÉDOUARD, *s'asseyant.*

Viens, superbe ennemi, qui prends pour l'héroisme
Le courage insensé d'un ardent fanatisme.
Un monarque indulgent, qui chérit les vertus,
Daigne dans tes pareils en respecter l'abus.
Ma bonté, qu'indigna ton audace obstinée,
Veut à ton choix, enfin, laisser ta destinée,
Et, plaignant une erreur que tu peux abjurer,
Au lieu de te punir, consent à t'éclairer.
Ouvre les yeux. J'ai fait recueillir dans mes tentes
De tes concitoyens les troupes défaillantes.
Victimes de la faim et d'un farouche orgueil,
Ils tomboient; les chemins devenoient leur cercueil.
Pour aller jusqu'au roi que leur cœur me préfère,
Il faut que ma bonté soutienne leur misère.
Déja ces malheureux, par mes ordres nourris,
D'un bienfait imprévu paroissent attendris.
Tu pourrois, achevant leur conquête facile,
Les ramener d'un mot dans le sein de leur ville.
Tes jours sont à ce prix. Ton grand cœur plaît au mien,
Et mon fils se promet d'être l'ami du tien.
Cède au temps, au vainqueur, que seul tu dois connoître.
Laisse au sort des traités à fixer ton vrai maître.

Voilà tous les devoirs où tu dois t'arrêter.
Crois-tu que ton supplice engage à t'imiter?
Quels grands sur l'échafaud te prendront pour modèle?
Va, les seuls rois heureux ont une cour fidèle;
Et si je régne enfin, tu n'es dans l'avenir
Qu'un criminel obscur que la loi fit punir.

SAINT-PIERRE.

Seigneur, j'ai désiré, pour prix de mon courage,
Le bien de mon pays, sa gloire et son suffrage.
Si la France succombe enfin sous vos exploits,
Il m'est doux que mon nom périsse avec ses lois.
Vos armes, cependant, sont loin de les détruire.
Je le vois par les soins qu'on prend pour me réduire.
Oui, sur ma nation, sur son génie ardent
D'un éclat de vertu vous craignez l'ascendant;
Mais le coup est porté. Si jamais ma foiblesse
De mes premiers efforts démentoit la noblesse,
Le sentier de l'honneur que mes pas ont tracé
Par mon lâche retour ne peut être effacé.
Vos bontés sur les cœurs obtiennent quelque empire;
Mais le François combat l'ennemi qu'il admire...
Leur valeur va s'accroître encor par vos bienfaits.
Ils voudront en vainqueurs les rendre à vos sujets.

ÉDOUARD.

Mais comptes-tu pour rien la faveur légitime?...

SAINT-PIERRE, *l'interrompant.*

J'aurois votre faveur, et perdrois votre estime.
Vous méprisiez d'Artois en le comblant d'honneurs;
Vous allez m'envier chargé de vos rigueurs.
Eh! comptez-vous pour rien la foi pure et sacrée
Qu'à Valois votre bouche et la mienne ont jurée?

Mon cœur la gardera jusqu'au dernier soupir;
Je n'ai pas, comme vous, le droit de la trahir...
(*A part.*)
Dieu! que la politique avilit la couronne!
Que la probité simple honoreroit le trône!...
(*A Édouard.*)
Valois de ses serments ne sait point s'affranchir;
Trompé par ses rivaux est-ce à lui d'en rougir?
Eh! comment à mon roi deviendrois-je infidèle
Quand j'ai devant les yeux sa vertu pour modèle?

ÉDOUARD, *se levant.*

Eh bien! cours au trépas que tu semblés chercher.
Ton insolent orgueil te pourra coûter cher.
A la rébellion tu joins encor l'outrage;
Mais je ferai pâlir ton superbe courage.
Que le coupable sang de ton fils expiré
Repaisse, avant ta mort, ton œil dénaturé!
Toi seul es son bourreau; ses derniers cris peut-être
Dans le fond de ton cœur me vengeront d'un traître.

SAINT-PIERRE, *tremblant, à part.*

O mon fils! quel moment pour ce cœur paternel!...
(*Reprenant sa fermeté.*)
Mais tu souffrirois plus à me voir criminel.

ÉDOUARD.

Inhumain!

SAINT-PIERRE.

C'est trop perdre et menace et promesse:
J'ai honte que pour moi tant de fierté s'abaisse.
Je crois voir sur nous deux les yeux de l'univers,
Les yeux de l'avenir de toutes parts ouverts.
On regarde Édouard conseillant l'infamie,
Pour corrompre un sujet épuisant son génie.

Quel mortel de mon sort ne seroit point jaloux ?
Vous me forcez, seigneur, d'être plus grand que vous.

SCÈNE III.

MAUNI. EDOUARD, SAINT-PIERRE, GARDES.

ÉDOUARD, *aux gardes.*

GARDES, qu'avec les siens on le traîne au supplice.

(*Quelques gardes emmènent Saint-Pierre.*)

SCÈNE IV.

ALIENOR, UN HÉRAUT D'ARMES, *tenant à la main une lettre*; ÉDOUARD, MAUNI, GARDES.

ALIÉNOR, *à Mauni, en voyant emmener Saint-Pierre.*

AH ! Mauni, suspendez ce fatal sacrifice.

(*Mauni sort.*)

SCÈNE V.

ÉDOUARD, ALIENOR, UN HÉRAUT D'ARMES, GARDES

ALIÉNOR, *à Édouard.*

PAR votre ordre, seigneur, je quittois ces remparts...

(*Montrant le héraut d'armes.*)

Ce héraut de Valois a frappé mes regards,
Et sa voix m'annonçant les plus heureux présages,
Je reviens avec lui racheter nos otages.
Nous ignorons du roi le généreux dessein ..

(*Montrant la lettre que tient le héraut d'armes, qui la présente à Edouard.*)

Lui-même en cet écrit l'a tracé de sa main ;

Mais on sait seulement qu'une offre inespérée
De ses sujets proscrits rend la grâce assurée.

ÉDOUARD, *prenant la lettre et la lisant haut.*

« Toi qui t'osant nommer le vrai roi des François,
« Dans les flots de leur sang fais chanceler leur trône,
« Si tu veux épargner les héros de Calais,
« Je t'offre les moyens d'acquérir ma couronne.
« Viens seul, avec moi seul, par un noble combat,
« Finir tous les malheurs de nos sujets fidèles.
« Notre intérêt n'est point l'intérêt de l'État :
« En dignes chevaliers terminons nos querelles. »
(*A part, avec transport.*) (*Aux gardes.*)
Tous mes vœux sont remplis... Qu'on brise l'échafaud !...
(*Montrant le héraut.*)
Que de riches présents on charge ce héraut.
Rendez-lui ces captifs, qu'à Valois j'abandonne...
Valois mérite enfin de disputer mon trône...
(*Au héraut.*)
Va ; qu'il choisisse l'heure et fasse ouvrir le champ.
Cours ; je me rends moi-même aux bornes de son camp.

ALIÉNOR, *au héraut.*

Arrête... Il faut apprendre aux François qui l'ignorent
Cet excès de vertu du maître qu'ils adorent...
(*A part.*)
Peuple, ton souverain veut s'exposer pour toi,
Et l'on te blâme encor d'idolâtrer ton roi !...
(*A Édouard.*)
Non, seigneur, ce cartel qu'en frémissant j'admire,
Non, il n'aura jamais l'aveu de notre Empire...
(*Apercevant le comte de Melun.*)
Mais Melun dans ces lieux ?

SCÈNE VI.

MELUN, ÉDOUARD, ALIÉNOR, MAUNI, LE HÉRAUT D'ARMES, GARDES.

ALIÉNOR, *à Melun.*

AH! comte, savez-vous
Pour quel dessein le roi vient de nous tromper tous?

MELUN.

J'ai surpris, dévoilé, publié ce mystère;
Et j'accours, sur le cri de notre armée entière,
Désavouer du roi l'imprudente valeur,
Et rompre ce combat, vain projet d'un grand cœur...
(*A Édouard.*)
Oui, prince, c'est en vain qu'il ouvre la carrière,
Tous nos cœurs à Valois serviront de barrière,
Non pas que le succès alarme nos esprits;
Mais pour mon roi vainqueur voyons-nous quelque prix?
Quand il vient hasarder le sceptre de la France,
Celui de l'Angleterre est-il dans la balance?
Avez-vous consulté votre sénat jaloux?
Ce combat inégal n'a de prix que pour vous.
Je sais que pour Valois, le meilleur de nos princes,
Notre sang épargné vaut toutes vos provinces;
Mais, seigneur, le répandre est notre premier bien,
Puisqu'il en est avare et prodigue du sien.
D'ailleurs, maître de tout, l'est-il de sa personne?
Peut-il à d'autres rois transporter sa couronne,
Aux mains d'un étranger l'exposer aujourd'hui?
La loi qui fait le prince est au-dessus de lui.
Quand vous immoleriez Philippe et ses fils même,
Vainement votre front attend son diadème.

Tout le sang des Capets coulât-il par vos coups,
Les derniers des François ont des droits avant vous.
Je parle au nom des grands, du peuple et de l'armée.
Mes devoirs sont remplis.

(Il sort avec le héraut d'armes.)

SCÈNE VII.

ÉDOUARD, ALIENOR, MAUNI, GARDES.

ÉDOUARD, *à part et furieux.*

O colère enflammée!...
L'accord de deux rivaux n'est donc qu'un vain bonheur!..
Ingrate nation, qu'a chéri mon erreur,
Je vais justifier l'horreur que je t'inspire:
Qui ne peut te soumettre osera te détruire;
Si je ne puis régner dans les murs de Paris,
Tremble, je régnerai sur leurs sanglants débris...
C'est ici le dépôt de vengeance et de haine
D'où j'enverrai la mort aux rives de la Seine:
Je ferai de la France un plus affreux désert
Que celui qu'à mes yeux ces remparts ont offert...
On verra, sous les coups d'un vainqueur et d'un maître;
Dans la flamme et le sang vos cités disparoître.
Que de la Loire au Rhin, des Alpes aux deux mers,
Des nuages de cendre obscurcissent les airs!...

(A Mauni.)

Qu'immolés à l'instant ce maire et ses complices
D'un courroux immortel consacrent les prémices!

(Il tombe dans un fauteuil, tout hors de lui.)

MAUNI.

Seigneur...

ÉDOUARD, *l'interrompant.*

Allez, vous dis-je.

ALIÉNOR, *à part.*

O transports pleins d'horreurs!
Altière ambition, voilà donc tes fureurs?
Tu fais de l'homme un tigre, et ta rage effrénée...

ÉDOUARD, *s'apercevant que Mauni ne part point.*

Avez-vous entendu la loi que j'ai donnée?
Qu'on les mène à la mort.

MAUNI, *avec fermeté et noblesse.*

J'ai suivi vos drapeaux
Pour guider vos soldats et non pas vos bourreaux:
Seigneur, je vous l'ai dit, et vous devez m'en croire,
Plus que votre faveur je chéris votre gloire.
L'Anglois n'est point esclave en vous devant sa foi.
Vous m'avez confié la gloire de mon roi;
C'est un dépôt sacré dont j'aimois à répondre:
Si vous le retirez, j'en vais gémir à Londre.

ÉDOUARD, *toujours assis.*

(*A un officier des gardes.*)

Téméraire! sortez... Vous, allez m'obéir.

(*Mauni sort d'un côté, et l'officier sort d'un autre.*)

SCÈNE VIII.

ÉDOUARD, ALIÉNOR, GARDES.

ALIÉNOR, *à Édouard.*

HARCOURT vous abandonne, et Mauni va vous fuir...

(*A part.*)

O maire de Calais! sois sûr de ta vengeance;
Ton rival de ta mort va répondre à la France.

ÉDOUARD, *se levant.*

Comment! ce vil sujet vous l'égalez à moi?

ALIÉNOR.

Un sujet vertueux, s'immolant pour son roi,
Vaut bien un roi, seigneur, cruel dans sa victoire,
Embrasant l'univers pour une ombre de gloire.
Vous, vassal de la France et sujet de Valois,
Du sang que vous versez vous rendrez compte aux lois:
Par vos rébellions, les champs de l'Aquitaine
Reviendront pour jamais sous la main suzeraine;
Vos neveux, dépouillés de ce fief paternel,
Maudiront l'artisan d'un désastre éternel.
Né pour être l'exemple et l'amour de la terre,
Vous serez le fléau même de l'Angleterre;
Et l'humanité sainte, expirant dans les pleurs,
Viendra vous reprocher des siècles de malheurs.

SCÈNE IX

HARCOURT, ÉDOUARD, ALIÉNOR, GARDES.

HARCOURT, *à Édouard.*

ÉDOUARD, j'ai rendu vos fureurs légitimes;
Mes soins à l'échafaud arrachent vos victimes:
Elles sont maintenant près du camp de mon roi.

ÉDOUARD.

Perfide! oses-tu bien...

ALIÉNOR, *à part et avec joie.*

Il est digne de moi!

ÉDOUARD, *à Harcourt.*

Quoi! ces François si fiers, qui bravoient le supplice,
S'abaissent, pour le fuir, au plus lâche artifice?

HARCOURT.

Non... Je les ai trompés, sans paroître à leurs yeux.
A peine le héraut est entré dans ces lieux,
J'ai publié, seigneur, qu'en vos mains apportée
A l'instant leur rançon venoit d'être acceptée.
J'ai supposé votre ordre et hâté leur départ.
Avant Melun lui-même ils quittoient ce rempart.
Votre armée autour d'eux chantant leur délivrance,
Confirmoit leur erreur et servoit ma prudence...

(*On entend des cris d'allégresse.*)

Entendez-vous ces cris?... Tous les cœurs sont jaloux
De vanter les vertus que j'annonçois en vous.
Pour ces infortunés je vous donne ma vie :
Qui causa leur malheur pour eux se sacrifie;
C'est le moindre devoir. Remplissez donc vos vœux;
Rassemblez sur moi seul leurs supplices affreux.

ÉDOUARD.

Tu les as mérités.

HARCOURT.

Ce n'est point quand mon zèle
Vient de vous épargner une honte éternelle;
Mais lorsque, trahissant mon prince et mon pays,
J'ai porté la victoire à leurs fiers ennemis....

(*A Aliénor.*)

Ah! j'en pleure de honte!... Ah! dites à mon maître
Que je meurs son sujet et digne enfin de l'être....

(*Avec transport.*)

J'abjure entre vos mains le serment détesté
Qu'à son rival heureux ma fureur a prêté.

ÉDOUARD.

Traître! qui m'as promis comme au roi légitime....

ALIÉNOR, *l'interrompant.*

Le parjure est vertu quand on promit le crime.

ÉDOUARD.

Votre amour fait son crime et sa perte en ce jour.

ALIÉNOR.

Il s'immole à sa gloire, et non à mon amour....
Mais l'amour peut enfin reprendre sa puissance;
Il ne fut point son guide, il est sa récompense....
(A Harcourt.)
Cher Harcourt, je te rends et te prouve ma foi;
Je mourrai ton amante et mourrai près de toi....
(Apercevant les six bourgeois qui reviennent se remettre entre les mains d'Édouard.)
Que vois-je?

ÉDOUARD, *à part.*

Ciel!

SCÈNE X.

SAINT-PIERRE, AURÈLE, AMBLÉTUSE, LES TROIS AUTRES BOURGEOIS, MAUNI, ÉDOUARD, HARCOURT, ALIÉNOR, GARDES.

HARCOURT, *à Saint-Pierre.*

C'EST vous?

SAINT-PIERRE.

J'ai su votre artifice....
(à Edouard.)
Et vous voyez, seigneur, si j'en suis le complice?
Nous marchions, regrettant un glorieux trépas;
Mais le brave Melun vient d'atteindre nos pas.
Son trouble à notre aspect, sa joie embarrassée
De soupçons importuns ont rempli ma pensée.

J'ai pressé sa franchise. A notre fermeté
Sa candeur héroïque a dû la vérité....

(A part.)

O mon roi! quel amour! quels exemples sublimes!

(A Édouard.)

Tu hasardois tes jours.... Reprenez vos victimes,
Seigneur. Sur mon pays quels que soient vos projets,
Vous connoissez enfin le maître et les sujets.

ÉDOUARD, *à part.*

Je demeure interdit.

(Il s'appuie sur un fauteuil.)

HARCOURT, *à Saint-Pierre.*

Ah! la mort nous rassemble...
Vous ne trahirez pas tous mes désirs ensemble....
(A Aliénor.) (Prenant la main de Saint-Pierre.)
Adieu... Marchons, amis.

(Il fait un pas en silence, avec les six bourgeois.)

AURÈLE, *à part, regardant Édouard et son père.*

Je cède à mon effroi....
(A Édouard, en se jetant à ses pieds.)
Seigneur!...

SAINT-PIERRE, *à part, en se retournant.*

Mon fils aux pieds d'un autre que son roi!

AURÈLE.

Oui, j'ose demander, c'est ma seule prière....

(A Édouard.)

De mourir le premier, loin des yeux de mon père.
Seigneur, songez au vôtre... Ah! quand des fers brûlants
Etoient près de percer et d'embraser ses flancs,
Si, tombant aux genoux de son juge inflexible,
Vous eussiez vu ce tigre, à vos pleurs insensible,

Le frapper, vous couvrir de son sang paternel....
Vous fûtes malheureux, et vous êtes cruel!

SAINT-PIERRE, *le venant relever.*

Lève-toi.... Je rougis....

ÉDOUARD, *à part.*

Où suis-je? et quel murmure,
Quels cris attendrissants jette en moi la nature?

ALIÉNOR.

Ah! seigneur, gardez-vous d'en étouffer la voix!
Le monde est trop heureux quand elle parle aux rois!

ÉDOUARD.

Par tant de traits puissants mon âme est pénétrée:
Quel bandeau tombe enfin de ma vue égarée?
De combien de héros je suis environné!
Par combien de vertus je me sens condamné!
Ma fière ambition m'alloit conduire au crime!...
Gloire, idole des rois, le peuple est ta victime....
Ah! je veux me punir.... Je le veux.... Je le dois...
O ciel! quel sacrifice il faut faire à Valois!...

(Aux six bourgeois.)

Mais n'importe.... Vivez, ô généreux courages!...

AURÈLE, *à Saint-Pierre.*

Mon père!

ÉDOUARD, *aux bourgeois.*

De la paix soyez les premiers gages;
Allez.... Si vos vertus ont aigri mon courroux,
Du roi que vous servez on peut être jaloux....

(A Harcourt.)

Toi qui les as sauvés de ma fureur extrême,
Tu me rends à l'honneur; je te rends à toi-même.
Retourne vers ton roi. Qu'il juge, par ce don,
Si de son ennemi je veux garder le nom.

En vain, depuis trois ans, la fortune l'accable :
Un peuple si fidèle est un peuple indomtable.
Lorsque sur les François je prétendis régner,
Je cherchois leur amour, que j'espérois gagner;
Mais il faudroit les vaincre en tyran sanguinaire.
S'il n'est un don des cœurs, le sceptre peut-il plaire?
Je renonce à leur trône.

MAUNI, *avec fermeté.*

Ah! je vous reconnois:
Voilà le noble orgueil d'un cœur vraiment anglois!

ÉDOUARD, *prenant la main de Mauni.*

C'est par d'autres vertus qu'on va me reconnoître :
Je veux faire aux François regretter un tel maître.

SAINT-PIERRE.

Seigneur, par vos vertus attendez des François
Respect, estime, amour, et non de tels regrets.
Daignez, en ce moment, recevoir notre hommage.
L'honneur d'un beau trépas a flatté mon courage;
Mais je vais vous devoir le bien de mon pays
Ma vie est un présent qui m'est doux à ce prix.

ALIÉNOR, *à Édouard.*

Grand prince! avec mon roi que de nœuds vous rassemblent!
Le ciel fit pour s'aimer les cœurs qui se ressemblent.
Ah! de l'humanité rétablissez les droits!
A l'Europe, tous deux, faites chérir ses lois;
Que, par vous, des vertus cette mère féconde,
Soit la reine des rois, et l'oracle du monde!

FIN DU SIÈGE DE CALAIS.

GASTON ET BAYARD,

TRAGÉDIE,

PAR DE BELLOY,

Représentée, pour la première fois, le 24 avril 1771.

PERSONNAGES.

GASTON DE FOIX, duc de Nemours, vice-roi de Milan.
ROVÈRE, duc d'Urbin, neveu du pape Jules II.
LE DUC D'ALTÉMORE, Napolitain.
LE COMTE AVOGARE, seigneur bressan.
EUPHÉMIE, fille du comte Avogare.
LE CHEVALIER BAYARD.
D'ALÈGRE.
UN VIEILLARD.
Suite de chevaliers et de soldats françois et italiens.

La scène est dans la citadelle de Brescie.

GASTON ET BAYARD,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

(Le théâtre représente une galerie de l'arsenal de la citadelle de Bresse. On y voit des drapeaux, des arquebuses, des canons démontés, des piles de boulets et tout l'appareil de la guerre.)

SCÈNE I.

AVOGARE, BAYARD, *suite de François.*

(Bayard donne en entrant son bouclier et sa lance à son écuyer.)

AVOGARE, *à Bayard.*

Du camp vénitien les foudres impuissants
Vont en vain seconder les efforts des Bressans.
Nous bravons désormais une ville rebelle :
Vous êtes avec nous ; les dangers sont pour elle.
Votre seule présence affermit ce rempart ;
On ne prend plus un fort où commande Bayard.
Voyez sur tous ces fronts la confiance empreinte ;
L'allégresse en mon âme a remplacé la crainte.
Moi qui suis né Bressan, mais dont le cœur françois
A votre prince, à vous, s'est donné pour jamais,

De mes concitoyens et de mes premiers maîtres
J'ai craint le coup fatal qui menace les traîtres.
Vous venez en ce jour sauver ma fille et moi.
Un héros a donc su, pour nous prouver sa foi,
Avec un escadron percer toute une armée?
En dois-je être surpris après sa renommée?
Bayard a-t-il jamais compté ses ennemis?
Bayard a-t-il jamais négligé ses amis?

BAYARD.

Tous les objets sacrés de mon culte suprême,
Dieu, la France, l'honneur, l'amitié, l'amour même,
De Milan vers ces lieux ont fait voler Bayard;
Mais sans votre constance il arrivoit trop tard...
(A tous les François.)
François, recevez tous mon légitime hommage.
J'ai peine à concevoir que l'excès du courage
Ait douze jours entiers, contre trois camps unis,
Défendu des remparts si foiblement munis
Heureux dans le moment qu'une atteinte cruelle,
Enchaînant de Durfort la vaillance et le zèle,
Ravit à vos besoins et sa tête et son bras,
Que je puisse m'offrir pour père à ses soldats!...
J'ai visité ce fort. On cache aux cœurs timides
Un péril qu'on avoue aux âmes intrépides:
Si Gaston dans cinq jours ne vient nous secourir,
Au même lit d'honneur nous pouvons tous mourir.
Ce prince est triomphant: Bologne est délivrée;
Mais par un long chemin Bresse en est séparée.
N'espérons qu'en nous-même, et sachons tout braver.
Mépriser notre vie est l'art de la sauver.
Un des chefs assiégeants, que sa vertu renomme,
Urbin, neveu chéri du pontife de Rome,

Exige un entretien dont je me sens confus...
Il vient m'offrir la honte, et doute d'un refus.
Prêtons à la valeur l'appui de la prudence.
Près du palais des ducs la place est sans défense.
De la mollesse altière abattez les lambris,
Et changez en remparts leurs utiles débris.
Que, derrière vos murs, de profondes tranchées
Reçoivent du Gardzo les ondes épanchées.
Mes mains vous aideront à ces nobles travaux,
Qui vont multiplier, prolonger les assauts.
Différons notre perte, et vengeons-la d'avance.
De nos derniers soupirs rendons compte à la France.
Tout guerrier qui retient de nombreux ennemis.
Mourant un jour plus tard, peut sauver son pays.
(Il fait signe à sa suite de se retirer, et elle s'en va.)

SCÈNE II.

BAYARD, AVOGARE.

BAYARD.

AVOGARE, quel sort menace notre armée!
Au cœur de l'Italie on la tient enfermée.
Pour couper la retraite à nos François trahis,
De Bresse en un moment les remparts envahis,
De Venise et de Rome ont reçu les cohortes.
Quelle infidèle main leur a livré vos portes?

AVOGARE.

On l'ignore, seigneur.

BAYARD.

Mais le brave Durfort
Croit qu'un traitre inconnu l'a suivi dans ce fort.

Jugez des sentiments dont mon âme est atteinte :
Pour Euphémie et vous je connoîtrai la crainte.
Sans le revers fatal qui nous presse en ce jour,
J'allois hâter l'hymen promis à mon amour,
Ces nœuds où mon devoir, ou mon penchant me livre ;
Ces nœuds par qui l'État m'ordonne de revivre.
Depuis que votre fille a captivé mon cœur,
Le sien est la conquête où prétend ma valeur.
De tous nos chevaliers telle est la loi chérie.
Quand Charles, ce grand roi, foudre de l'Italie,
Qui de Suze au Sardo vainquit en se montrant,
De l'honneur à mes vœux daignoit ouvrir le champ :
« De la beauté, dit-il, va mériter l'hommage ;
« L'amour dans un grand cœur sait doubler le courage. »
J'ai suivi ses leçons, j'ai servi la beauté.
Mais nul objet en moi n'avoit encor porté
Cette ardeur inquiète, active, impatiente,
Ce désordre qui plaît, ce plaisir qui tourmente,
Ces transports qu'on ne sent dans son cœur étonné
Qu'en rencontrant le cœur qui nous fut destiné.
Quoi ! dans ces jours plus doux où mûrit la jeunesse,
Euphémie à mes sens inspira cette ivresse !...
Ah ! je mourrois heureux, armé pour son secours ;
Elle me rend plus chers les périls où je cours.
Mourir pour ce qu'on aime, en servant la patrie,
C'est la plus digne fin de la plus belle vie.

AVOGARE.

Bayard, dans nos malheurs j'entrevois quelque espoir ;
Et quand le duc d'Urbin s'empresse pour vous voir,
Ce n'est pas annoncer un projet ordinaire.
On connoît à quel point Rome vous considère.

Quels que soient ses desseins, je vous l'ai dit, seigneur,
C'est à vous pour jamais que s'est voué mon cœur.
Avogare vous aime avant d'aimer la France.
Ma fortune, ma vie est en votre puissance;
Soyez maître : ordonnez de ma fille et de moi...
(*Voyant paroître d'Alègre.*)
Mais que nous veut d'Alègre?

SCÈNE III.

D'ALÈGRE, BAYARD, AVOGARE.

D'ALEGRE, *à Bayard.*

AMI, sur votre foi,
Urbin vient d'arriver; le voici qui s'approche.

BAYARD, *à Avogare, qui se retire.*

Vous nous laissez?

AVOGARE.

Je fuis sa plainte et son reproche.
(*Il sort avec d'Alègre.*)

SCÈNE IV.

LE DUC D'URBIN, BAYARD.

URBIN.

CHEVALIER, qu'il m'est doux d'offrir à vos vertus
Des honneurs assez grands pour être inattendus!...
(*Ils s'asseyent.*)
Le pontife romain, l'auguste république
Devant qui s'est brisé l'orgueil asiatique,
Le roi qui tient l'Espagne et Naples sous ses lois,
Enfin l'heureux César dont l'Empire a fait choix,

Jule, Maximilien, Ferdinand et Venise,
De ma voix, près de vous, empruntent l'entremise.
Après ces noms fameux, sans en être éclipsé,
Le grand nom de Bayard a droit d'être placé.
Un guerrier qui soutient ou renverse les trônes,
Dans ses humbles foyers traite avec les couronnes,
Et ma fierté se plaît à voir les souverains
Rechercher mon égal qui seul fait leurs destins.
Quand la gloire unissoit et Louis et Rovère,
Les armes et mon cœur vous avoient fait mon frère.
J'ai plaint votre pays trop ingrat envers vous;
De payer vos talents d'autres rois sont jaloux.
Vous pressentez déja quel intérêt m'appelle:
Ce n'est pas de traiter pour cette citadelle,
Où vous-même apportant des secours superflus,
Ne pouvez qu'augmenter le nombre des vaincus.
De nos confédérés la sage politique,
Levant enfin son voile, à tous les yeux s'explique.
L'Europe l'applaudit. Ils veulent pour jamais
De l'Italie entière exiler les François,
Les contenir enfin dans les justes limites
Qu'à leurs États nombreux les Alpes ont prescrites.
De quatre souverains les guerriers vont s'unir:
Et pour leur chef suprême on voudroit vous choisir.
Le duc d'Urbin s'honore, aux champs de la victoire,
D'être un premier soldat utile à votre gloire.
Jule à vous acquérir montre le plus d'ardeur.
Il sait ce qu'il vous doit, et que votre grand cœur
Daigna sauver ses jours, que vous vendoit un traître.

BAYARD.

Eh bien! pour s'acquitter Jule m'invite à l'être?

URBIN.

Vous ne le serez point; et l'on peut sans effroi
Pour servir Rome et Jule abandonner un roi.
Trop d'exemples d'ailleurs ont appris à la France
Qu'un grand homme appartient à qui le récompense.
Bien plus : le souverain que nous servons par choix
Sent qu'il nous doit un prix de nos moindres exploits.
Celui qui tient sur nous ses droits de la naissance
Croit souvent se manquer par la reconnoissance.

BAYARD.

Un pontife m'exhorte à violer ma foi!
Des chrétiens mieux que lui je connois donc la loi?
Dieu dit à tout sujet quand il lui donne l'être.
« Sers, pour me bien servir, ta patrie et ton maître.
« Sur la terre à ton roi j'ai remis mon pouvoir.
« Vivre et mourir pour lui c'est ton premier devoir. »
En rappelant nos cœurs à cette loi suprême,
Un pontife devient l'organe de Dieu même;
Mais, seigneur, quand sa voix combat l'ordre du ciel,
C'est l'homme alors qui parle, et l'homme criminel.
En vain d'un rang sacré Jule exalte l'empire.
Lui qui, soufflant partout la fureur qui l'inspire,
Du pied des saints autels embrase l'univers;
Lui dont le front blanchi par quatre-vingts hivers,
Étale dans un camp le mélange bizarre
De l'airain des guerriers au lin de la tiare;
Qui dans Mirande enfin vint lui-même assiéger,
Dépouiller l'orphelin qu'il devoit protéger.
Ne croyez pas pourtant que mon erreur sinistre
Rejette sur l'autel l'opprobre du ministre.
Dépend-il en effet des vices d'un mortel
De dégrader le nom, les droits de l'Éternel?

Sont-ils moins saints pour nous quand Jule les profane?
Le crime avilit-il la loi qui le condamne?
Je sépare deux noms qu'on veut associer;
Je révère un pontife et combats un guerrier.
Quant à Maximilien, que pourrois-je en attendre?
Il ne séduiroit pas un cœur fait pour se vendre.
Ferdinand s'applaudit alors qu'il trompe un roi:
Est-ce avec un soldat qu'il garderoit sa foi?
Pour Venise, il est vrai, j'estime son courage:
Surprise par la foudre, elle a bravé l'orage.
Au sénat des Romains jaloux de ressembler,
Son sénat vit sa perte et sut n'en point trembler.
Entre ses ennemis sa politique habile
Sema par l'intérêt une discorde utile.
De ce Jule, autrefois son ardent oppresseur,
Venise maintenant se fait un défenseur,
Et sait contre Louis armer pour sa querelle
Tous les rois qui d'abord armoient Louis contre elle.
Mais l'Europe verra le monarque françois
Trahi par ses égaux, et non par ses sujets.
Vous connoissez ce roi si digne de son trône:
Qu'il a de droits sur nous, sans ceux de sa couronne!
L'amour jusqu'au transport naît à son doux aspect;
Jamais jusqu'à la crainte on ne sent le respect.
Cœur intrépide et tendre, âme simple et sublime,
Bienfaiteur de la terre et guerrier magnanime,
Il défend les États qu'il tient de ses aïeux;
Mais il est né trop grand pour être ambitieux.
Jule a pu soupçonner ce généreux système;
On doute des vertus qu'on n'auroit pas soi-même.
On croit que Louis veut tout ce qu'il peut vouloir,
Qu'un roi règle toujours ses droits sur son pouvoir.

Un monarque, un François refuser la victoire !
Je pardonne aux mortels d'être lents à le croire.
Vous qui sous d'autres rois voulez me voir servir,
Vous choisiriez le mien, si vous pouviez choisir.

URBIN.

J'admire votre maître et ses vertus augustes;
Ses froideurs envers vous n'en sont pas moins injustes.
Pour tant d'autres guerriers s'ouvrant de toute part,
Sa main semble toujours s'écarter de Bayard.
Eh ! quel est, dites-moi, le prix de vos services ?

BAYARD.

Eux-mêmes. Je sais voir, en dédaignant leurs vices,
Des guerriers courtisans disputer les faveurs,
Mendier les trésors même avant les honneurs;
Et, toujours mécontents des grâces qu'ils reçoivent,
Vendre à leur souverain des talents qu'ils lui doivent.
Si Louis donne enfin à l'importunité
Ce que la vertu simple avoit mieux mérité,
Pour garder à l'État ses appuis nécessaires;
Des cœurs intéressés les rois sont tributaires :
Il faut qu'en les plaignant leurs plus dignes sujets
Laissent au plus avide emporter les bienfaits;
Et j'aime mieux, seigneur, qu'on dise avec justice :
« Louis doit à Bayard le prix d'un long service, »
Que si la France et vous, en secret, murmuriez
De voir des biens publics mes exploits trop payés...

(Avec chaleur.)

Mais, que dis-je ? à mon choix Louis me récompense :
Dès qu'il voit un laurier, il l'offre à ma vaillance;
Dès que pour la patrie il craint quelque hasard,
Le poste du péril est celui de Bayard :

Il me met le premier sous l'aile de la gloire;
Il veut tenir de moi sa première victoire.
Son jeune successeur, ce généreux Valois,
Qui soupire, en secret, au bruit de nos exploits,
Dans les armes déja m'a choisi pour son père;
Il veut qu'arbitre un jour de sa vertu guerrière
Un sujet donne aux rois le sceau de la valeur.
Où sont les dignités qui valent cet honneur?

URBIN.

Pourquoi donc, aujourd'hui que la France en alarmes
Voit tant de rois ligués l'accabler de leurs armes,
Louis vous ravit-il ces moissons de lauriers?
Pourquoi nommer Gaston le chef de vos guerriers?
A combattre sous lui pouvez-vous vous contraindre?
N'en rougissez-vous pas?

BAYARD.

Je n'ai point à me plaindre;
Frère du roi d'Espagne et neveu de mon roi,
Nemours n'est-il pas né pour commander sur moi?

URBIN.

Mais sa jeunesse extrême....

BAYARD, *l'interrompant.*

Eh! que fait sa jeunesse
Lorsque de l'âge mûr je lui vois la sagesse?
Profond dans ses desseins, qu'il trace avec froideur,
C'est pour les accomplir qu'il garde son ardeur.
Il sait défendre un camp et forcer des murailles;
Comme un jeune soldat désirant les batailles,
Comme un vieux géneral il sait les éviter.
Je me plais à le suivre, et même à l'imiter.
J'admire sa prudence, et j'aime son courage.
Avec ces deux vertus un guerrier n'a point d'âge.

URBIN, *se levant*

Bayard peut commander, et Bayard veut servir!
Tout le fruit de mon zèle est donc un repentir?

BAYARD, *qui s'est levé en même-temps qu'Urbin.*

Non; je vais de mon sort vous faire ici l'arbitre.

URBIN, *surpris.*

Moi?

BAYARD.

Nous nous estimons, seigneur, à plus d'un titre.
Parlez vrai. Si ma foi cédoit à vos discours,
Serois-je en votre cœur ce que j'y fus toujours?

URBIN, *après un moment de réflexion.*

Je t'imite, Bayard; et je te parle en homme,
Non plus en courtisan du monarque de Rome.
J'allois, si par mes soins il t'avoit corrompu,
Applaudir son bonheur et pleurer ta vertu.

BAYARD, *l'embrassant.*

Va, le frère chéri que m'ont donné les armes
Ne versera sur moi que d'honorables larmes.

URBIN, *affectueusement.*

Tu veux que j'en répande, et tu m'en vois frémir!
Est-ce en jeune insensé qu'ici tu dois périr?
En comptant sur Nemours, ta sagesse est trompée.
D'épais et longs frimas la terre détrempée,
Tant de marais profonds, de fleuves débordés,
Par nos fiers Albanois défendus et gardés,
Opposent à sa marche une sûre barrière....
Eh! comment pensez-vous que son armée entière,
Ce pesant appareil de cent foudres d'airain,
Ces soldats combattus par le froid et la faim,
Poursuivis, tourmentés d'éternelles alarmes,
Foibles, et succombant sous le poids de leurs armes,

Vont, par de tels chemins, jusqu'à vous accouru?
Le libre voyageur a peine à les franchir.
Daignez vous rendre à moi.

BAYARD.

Comment! Bayard se rendre?

URBIN.

Les débris de ce fort ne peuvent se défendre;
Vois le bronze, tombant de son appui brisé,
Attendre encore en vain le salpêtre épuisé.
Vois ces remparts ouverts, ces portes ébranlées,
Ces fossés tout remplis de vos tours écroulées.

BAYARD, *qui, pendant les derniers vers, a témoigné quelque impatience, et s'est avancé vers une porte de la galerie, appelant.*

Amis, approchez-vous.

SCÈNE V.

TROUPE DE SOLDATS, BAYARD, LE DUC D'URBIN.

URBIN, *à Bayard.*

Eh! pourquoi ces soldats?

BAYARD, *s'appuyant sur l'un des soldats.*

Voici d'autres remparts, dont vous ne parlez pas.
Voyez ces vieux guerriers, fiers de leurs cicatrices,
De vingt assauts bravés redoutables indices:
Ils ne veulent sortir de ces fossés sanglants
Que sur un pont formé d'ennemis expirants!

SCÈNE VI.

ALTÉMORE, D'ALEGRE, BAYARD, LE DUC D'URBIN, TROUPE DE SOLDATS.

BAYARD, *à Altémore.*

Mais l'ami de Gaston, l'intrépide Altémore....

ALTÉMORE, *l'interrompant.*

Gaston lui-même arrive.

BAYARD, *à part.*

Ah ! ciel !... J'en doute encore.

URBIN, *avec le plus grand étonnement, à Altémore.*

Le prince ?...

BAYARD, *à Altémore.*

Et son armée?

ALTÉMORE.

Est au pied de ces tours.

BAYARD, *à Urbin, après l'avoir regardé avec une surprise mêlée d'admiration, que le duc exprime également par ses gestes.*

Que notre étonnement doit honorer Nemours !
Guerriers, depuis vingt ans, admirés sur la terre,
Allons apprendre encor les secrets de la guerre.
Aurions-nous projetté ce qu'il fait aujourd'hui ?
Eh bien ! doit-on rougir de commander sous lui ?
Vers votre camp, seigneur, votre retraite est libre.
Annoncez ce prodige à vos héros du Tibre.
Sur ses bords, quelque jour, nous pourrons nous revoir.
Je me rends vers mon chef, et cours le recevoir.

(*Il sort avec les soldats.*)

SCÈNE VII.

AVOGARE, *entrant furtivement, après que Bayard est sorti*; LE DUC D'URBIN, ALTÉMORE.

ALTÉMORE, *au duc, après avoir regardé si Bayard et les soldats sont éloignés.*

NEMOURS veut des Bressans attaquer les murailles,
Seigneur. Ne tentez point le destin des batailles.
Que, par un feint traité, dans la ville introduit,
Ce prince avec les siens expire cette nuit.
Vous verrez mon projet dans les mains de Pescaire.
Seul des foudres nouveaux il connoît le mystère.
Ferdinand l'a chargé de servir mes desseins;
Le chef des Espagnols réunis aux Romains....

URBIN, *l'interrompant.*

Arrêtez. Sans l'aveu de Rome et de Venise,
(*En regardant Avogare.*)
Ferdinand peut payer deux traîtres qu'il méprise.
Je ne veux point entrer dans vos lâches complots,
Et je vais en héros combattre des héros.
Vos infâmes secours flétriroient ma victoire,
Je triomphe sans honte et succombe avec gloire.
Adieu.

(*Il sort.*)

SCÈNE VIII.

ALTÉMORE, AVOGARE.

ALTÉMORE.

NE craignez rien de sa fausse vertu,
Seigneur; il n'est pas maître, et son camp m'est vendu.

Du retour de Gaston l'extrême diligence,
Changeant tous nos projets, sert mieux notre espérance.
Les François, empressés d'accourir vers ces murs,
Viennent se réunir dans des pièges plus sûrs.
J'aime à voir par leurs soins notre attente remplie;
Nous allons d'un seul coup délivrer l'Italie.

AVOGARE, *à part.*

Quel jour serein vient luire à mes yeux affligés!
Mon épouse et mon fils, vous serez donc vengés!
Vous fûtes des François les premières victimes :
Pour préparer mes coups, hélas! trop légitimes,
Depuis deux ans entiers, ma tranquille fureur
Par cent détours obscurs se traîne avec lenteur;
Qu'elle se lève enfin dans ce jour de vengeance,
Et d'un fer imprévu frappe avec assurance.
Mes tyrans à ma foi semblent s'abandonner :
Leur crédule candeur ne sait rien soupçonner.
Affectant sur mon fils une douleur commune,
J'accusai de sa mort la guerre et la fortune.
Je sus flatter Nemours qu'à force de bienfaits
Il consoloit ce cœur ulcéré pour jamais.
Bayard croit à sa main ma fille réservée.
Ils sont loin de penser que, par moi soulevée,
Bresse ait reçu de moi des armes, des soldats,
Par ces longs souterrains, qu'ils ne connoissent pas;
Et, cette nuit encor, ma garde conjurée
De ce fort aux Bressans alloit ouvrir l'entrée.

ALTÉMORE

Seigneur, de mes complots, pour vous seul entrepris,
Votre fille d'abord fut la cause et le prix:
Vous m'offriez sa main; je vous voyois en père;
J'osois tout pour venger votre fils et sa mère.

Né dans Naple, et banni par son usurpateur,
Je le vois dans ces lieux me rendre sa faveur.
Ferdinand, pour priver Nemours de la couronne
Que Naples lui destine et que Louis lui donne,
Vient de m'encourager, par des bienfaits nouveaux,
A tromper l'amitié de ce jeune héros.
Il me rend, en secret, le duché d'Altémore;
Du nom de vice-roi sa main me flatte encore....
Mais par un soin plus cher je me sens enflammé :
Nemours est mon rival, et mon rival aimé!

AVOGARE.

Va, je le soupçonnois lorsque ma loi sévère
A ta naissante ardeur prescrivit le mystère.
De ta contrainte, ami, vois les heureux effets :
Euphémie et Gaston te livrent leurs secrets;
Ils ignorent ma haine et notre intelligence.
Mais pourquoi leur amour dans l'ombre du silence?...

ALTÉMORE, *l'interrompant vivement.*

Nemours à son amante avoit donné sa foi
De ne rien déclarer sans l'aveu de son roi.
Il vient de l'obtenir, et mes justes alarmes....

AVOGARE, *l'interrompant à son tour.*

Pour combattre leurs feux j'ai de puissantes armes.
Quand Bayard apprendra qu'on cherche à lui ravir
Celle qu'en digne amant il croyoit obtenir;
Lui dont le bras vengeur, disputant Euphémie,
Du fier Sotomayore a terminé la vie....

ALTÉMORE, *à part, très vivement.*

Ciel! je vais l'un par l'autre immoler mes rivaux!
France, en les divisant on perd tous tes héros.
Par leurs jaloux débats nous donnant la victoire,
L'amour pour les aigrir est plus fort que la gloire.

De la même beauté quand leurs cœurs sont épris,
Il ne faut qu'un regard pour perdre deux amis.

AVOGARE.

Ah ! si l'amour entre eux n'arme point la vengeance,
Il va des grands objets distraire leur prudence,
Et détourner leurs soins, par un désordre heureux,
Loin des pièges mortels rassemblés autour d'eux.
Viens, et tâchons surtout de leur rendre la ville....

ALTÉMORE, *l'interrompant.*

Oui ; leur perte y devient plus sûre et plus facile.
Là, le gouffre enflammé sous leurs pas va s'ouvrir....
Ce n'est qu'en y tombant qu'on le peut découvrir.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

AVOGARE, EUPHÉMIE.

EUPHÉMIE.

Mon père!..

AVOGARE, *l'interrompant, en fureur.*

Non; ma haine en est plus affermie.

EUPHÉMIE

Croyez que vos secrets, gardés par Euphémie...

AVOGARE, *l'interrompant*

Va, tu m'en répondras, puisqu'ils sont dans ta main....
Je vois que tu sais tout, et je nierois en vain.
Quel perfide à tes yeux dévoila ce mystère?

EUPHÉMIE.

Un mortel vertueux dont le nom se doit taire.

AVOGARE.

Je saurai le connoître; il mourra par mes coups...
(*Plus tranquillement.*)
Mais Gaston s'est flatté de se voir ton époux;
Il croit que tu réponds au feu qui le dévore.

EUPHÉMIE.

Ah! peut-il se tromper quand il croit qu'on l'adore?
Mon âme s'ouvre à vous, pour mieux vous attendrir.
Avant de voir Nemours j'appris à le chérir.
Au récit de sa gloire, en tous lieux répandue,
D'un trouble intéressant je me sentois émue.

Au bruit de ses périls on me voyoit pâlir;
Ses exploits en secret sembloient m'enorgueillir.
Mon cœur vers ces climats appeloit sa vaillance :
J'osois lui souhaiter, dans mon impatience,
Des triomphes nouveaux, de nouvelles vertus;
Et mes vœux chaque jour se voyoient prévenus.
Les lauriers d'Aignadel venoient d'orner sa tête,
Lorsque par un assaut Bresse fut sa conquête.
Vous vîtes sa valeur, sa grâce, ses bienfaits
Enchanter tous les cœurs surpris et satisfaits.
Comme il daigna pleurer sur le sort de mon frère,
Victime en cet assaut d'un zèle téméraire!
Mais avec quel respect ses dons consolateurs
Versoient autour de nous l'oubli de nos malheurs!
Vous en fûtes touché. Bayard en son absence,
Ignorant son amour, brigua notre alliance :
Je n'eus point de raison pour rejeter sa foi,
Tant que Nemours m'aima sans l'aveu de son roi.
Hélas! à s'enflammer la passion plus lente
Dans une âme sévère en est plus violente.

(*A part.*)

Bayard ne cède point... Ciel, vais-je être aujourd'hui
Un flambeau de discorde entre Nemours et lui?..

(*A Avogare.*)

Mais un plus grand danger m'alarme pour mon père :
On a de vos complots pénétré le mystère :
Et qui sait si Louis, après vos noirs détours,
Voudra permettre encor la clémence à Nemours?
Ah! pour vous faire un droit à leur bonté suprême,
Abjurez vos fureurs... Avouons-les nous-même.
Il n'est point de pardon que ne puisse obtenir
L'amour mêlant ses pleurs à ceux du repentir.

AVOGARE.

Qui? moi sacrifier à ton indigne flamme
Le plaisir de venger et mon fils et ma femme?
N'as-tu pas vu ton frère, en ce même palais,
Expirer à tes pieds sous les coups des François?
Là mes bras ont pressé les restes effroyables
De son corps déchiré par leurs lances coupables.
Sa main serra ma main pour la dernière fois :
Les accents étouffés de sa plaintive voix
Ne purent que nommer la vengeance et son père.
Je la jurai sur lui, sur sa mourante mère :
Sa mère, en s'immolant près d'un fils malheureux,
Invitoit ma douleur à les suivre tous deux.
Ta barbare tendresse arrêta ma furie;
Va. c'est pour me venger que j'ai souffert la vie.
Va, tu sais que mon cœur pour haïr les François
N'avoit pas attendu tous les maux qu'ils m'ont faits.
Pour fruit de leurs dédains recueillant notre haine,
Tout les abhorre ici. Leur nation hautaine
Nous croit nés pour servir sous vingt tyrans divers,
Et trop heureux encor de préférer ses fers.
En vengeant ma maison j'affranchis ma patrie :
Le ciel pour les François n'a point fait l'Italie.
De quel droit venoient-ils, du fond de leurs États,
Porter dans mes foyers le deuil et le trépas?
Du moins que leurs malheurs consolant ma misère,
Ce jour soit le dernier pour leur armée entière;
Que dans toute la France on voie avec effroi
Des pères désolés qui pleurent comme moi.

EUPHÉMIE.

Dans quel égarement la fureur vous engage!
Des aïeux de Louis Milan fut l'héritage;

La naissance nous place au rang de ses sujets,
Et nous fait partager ce grand nom de François.
A votre souverain cessez d'être infidèle;
Gloire, intérêt, devoir, vers lui tout vous rappelle.
Ah! remplacez le fils que vous avez perdu
Par un fils plus illustre et plus grand en vertu;
Qui, portant avec moi votre sang sur le trône,
Fait rejaillir sur vous l'éclat de sa couronne.
Nemours met à vos pieds un sceptre glorieux,
Où n'osoit s'élever votre œil ambitieux;
Et vous, prêt à frapper son cœur qui vous révère.
Vous aimez mieux vous voir son bourreau que son père!

AVOGARE.

Crois-tu que ma raison embrasse imprudemment
Ce fantôme de gloire offert à ton amant?
Que dans Naples jamais il garde la couronne
D'un peuple qui la brise aussitôt qu'il la donne?
Nemours est-il plus grand, plus puissant, plus heureux
Que Charle et que Louis, qu'on en priva tous deux?
S'il se voit à son tour chassé de l'Italie,
Il faudra donc le suivre; et, loin de ma patrie,
Traîner de mes vieux ans le reste infortuné,
D'un prince sans États courtisan dédaigné?
Je suis libre en ces lieux sous la loi de Venise;
Et, chef d'une province à mon pouvoir soumise,
Les titres, les honneurs sur ma tête amassés,
Sur celle de mon fils étoient encor placés...

(*Avec transport.*)

Mon fils étoit ma gloire et ma seule espérance;
Son nom déja fameux doubloit mon existence.
Dans sa tombe avec lui tout est fini pour moi:
C'est un sang étranger qui doit naître de toi.

Sur la terre à jamais mon nom meurt et s'efface ;
Les fils de ton époux ne sont rien dans ma race.

EUPHÉMIE.

Voilà comme mon sexe est ici chez les grands !
Ils nous comptent à peine au rang de leurs enfants.
Un fils flattant leur nom d'une grandeur future,
Est aimé par l'orgueil plus que par la nature.
Mon père, quoi ! jamais l'excès de mon amour
N'amènera votre âme au plus foible retour ?
Ah ! j'ai droit de me plaindre, et je demande grâce...
(*Elle se jette à ses pieds.*)
Est-ce un bonheur pour vous de combler ma disgrâce ?
Votre cœur isolé n'a rien autour de soi :
Que le besoin d'aimer le tourne enfin vers moi.
Souvent à se venger mettant sa seule étude,
De ce noir sentiment on fait une habitude.
Laissez-vous entraîner par un plus doux penchant :
La nature à vos pieds jette un cri si touchant !
Hélas ! ne changez point pour la tendre Euphémie
En un supplice affreux le bienfait de la vie.
A l'auteur de mes jours, en sauvant sa vertu,
Je rendrai, s'il le veut, plus que je n'ai reçu.

AVOGARE, *la relevant.*

Lève-toi... Ta prière et me lasse et m'offense.
Je n'ai dans l'univers de bien que ma vengeance.
(*Avec fureur.*)
Je donnerois pour elle et mon sang et le tien.
Ton cœur dénaturé n'appartient plus au mien.
Esclave du tyran qui perdit ta famille,
Amante d'un François, non, tu n'es plus ma fille !

EUPHÉMIE.

Seigneur...

AVOGARE, *l'interrompant, en apercevant Altémore.*

Mais quelqu'un vient... C'est l'ami de Nemours...
Perfide ! livre-lui mes secrets et mes jours :
Mais tremble !

EUPHEMIE, *à part.*

Malheureuse !

(*Tandis qu'elle reste dans l'accablement, Avogare sort, en faisant à Altémore un signe d'intelligence.*)

SCÈNE II.

ALTÉMORE, EUPHÉMIE.

EUPHÉMIE, *vivement.*

Ah ! vous aimez mon père ;
Il a de votre exil soulagé la misère :
Il va se perdre... Hélas ! soyez son protecteur.
C'est moi qui de Nemours fis votre bienfaiteur ;
Entre vos deux amis votre devoir vous place.

ALTÉMORE, *avec une feinte surprise.*

Quel discours !

EUPHÉMIE.

Prévenez leur commune disgrâce...

(*Voyant paroître Gaston, Bayard et d'autres chefs de l'armée françoise.*)

Je vois Gaston, Bayard de leurs chefs entourés...
Seigneur, éloignons-nous.

SCÈNE III.

GASTON, BAYARD, D'ALÈGRE, CHEVALIERS FRANÇOIS, EUPHÉMIE, ALTÉMORE.

GASTON, *tenant à la main un plan roulé, à Euphémie, qui veut sortir.*

MADAME, demeurez;
Vous voyez vos soldats. Cette pompe guerrière
Aux filles des héros n'est jamais étrangère.
Un seul de vos regards, enflammant vos vengeurs,
Peut au-dessus d'eux-même élever leurs grands cœurs.
Quand c'est pour la beauté qu'ils courent à la gloire,
Les François font voler le char de la victoire..
(*Voyant qu'elle est troublée jusqu'aux larmes.*)
Mais que vois-je ? vos yeux semblent mouillés de pleurs.

EUPHÉMIE.

Prince, ce jour de gloire est un jour de douleurs.
Mon père... ses dangers... les vôtres... ma patrie...
Tout jette la terreur dans mon âme attendrie.

BAYARD.

La terreur, quand Nemours traversant tant d'États,
Vengeur de deux cités, vainqueur dans trois combats,
Domte en si peu de jours par un talent suprême
Et tout l'art des humains et la nature même?
Grâce à leur nouveau chef qui finit leur malheur,
La gloire des François égale leur valeur.
Ils craignoient pour Milan : Jule tremble pour Rome :
(*En montrant Gaston.*)
Et c'est la même armée : on n'y changea qu'un homme.

GASTON.

Cet homme à son bonheur doit bien plus qu'à son art
Avec de tels guerriers que n'eût point fait Bayard?

BAYARD, *vivement.*

Moi?... Vos huit derniers jours valent ma vie entière.
Votre marche savante est un coup de lumière
Qui montre un art nouveau que vous seul possédiez.
Je mesurois l'obstacle, et vous le surmontiez.

GASTON.

J'ai dû mon vol rapide à mes rigueurs utiles.
J'ai banni de mon camp ce vain luxe des villes,
Qui, retardant toujours la course des héros,
Amollissoit des bras formés pour les travaux.
A ces mâles guerriers, peu jaloux de leurs charmes,
Le luxe que j'ordonne est l'éclat de leurs armes...
(*Aux chevaliers.*)
Amis, pour peu d'instants suspendons le combat;
Quatre heures suffiront aux besoins du soldat.
Je veux dans Bresse même assaillir cette armée
A l'ombre de ses tours lâchement renfermée,
Qui devroit, déployant ses bataillons nombreux,
Presser ma foible troupe et l'écraser entre eux.
Ce prodige nouveau doit tenter ma vaillance.
Aux exploits de Fornoue accoutumons la France:
Charle y brava l'effort de trois puissants États,
Et fit plus de captifs qu'il n'avoit de soldats...
(*Avec une joie douce.*)
Chevaliers, je réclame une autre loi chérie:
On plaît à la beauté quand on sert la patrie.
Voyons avec éclat qui de nous en ce jour
Saura par plus d'honneur mériter plus d'amour...
(*Vivement, en montrant Euphémie.*)
Voilà le digne objet de ma flamme fidèle,
D'une ardeur que Louis permet que je révèle.
Dès long-temps mon hommage a su plaire à ses yeux.

BAYARD, *à part.*

Ciel !

GASTON, *plus vivement, aux chevaliers.*

Si ce jour peut voir mon front victorieux,
Demain je veux unir, dans Bresse encor sanglante,
A sa main vertueuse une main triomphante;
Et dans Naples bientôt la guidant avec vous,
Pour la mieux mériter couronner son époux.

BAYARD.

Son époux?... Vous, seigneur?

GASTON.

D'où naît votre surprise?

BAYARD.

Vous connoissez Bayard, et quelle est sa franchise?
Prince, j'aime Euphémie, et l'aime avec fureur!

GASTON, *avec douleur.*

Qui? vous?... Me l'enlever... c'est m'arracher le cœur!

BAYARD, *avec passion, mais sans éclat.*

Ah! qui veut me l'ôter me doit ôter la vie!

GASTON.

Bayard!

EUPHÉMIE.

Eh! modérez...

BAYARD, *l'interrompant avec humeur.*

Vous l'aimiez, Euphémie?
Vous me cachiez vos feux? et j'en suis plus jaloux!
Mais respectez ici les droits que j'ai sur vous.
La foi de votre père à ma foi vous engage,
Et je sais conserver le prix de mon courage.

GASTON, *vivement.*

(*En montrant Euphemie.*)

Mes titres sont égaux... mon courage et son choix...

(*Plus tranquillement.*)
Nemours, comme Bayard, sait conserver ses droits.

BAYARD.

Eh bien! seigneur, il faut... Mais mon devoir m'impose..
Votre nom, votre rang...

GASTON, *l'interrompant.*

Mon rang? je le dépose;
Et l'amour et l'honneur vous rendent mon égal.

BAYARD.

Ah! vous m'êtes plus cher que mon premier rival!

GASTON.

Comment! que dites-vous?

BAYARD, *avec force.*

Ce qu'Euphémie ignore...
J'ai disputé sa main contre Sotomaïore.
Armé par l'amour seul, j'immolai ce guerrier.

GASTON.

Les exemples, Bayard, ne peuvent m'effrayer...
Mais j'ai dû vous entendre, et ce mot doit suffire..
(*Aux chevaliers.*)
Vous, aux postes fixés que chacun se retire;
Et qu'on attende en paix le moment de l'assaut.
(*Les chevaliers ne se retirent pas. Ils paroissent agités, et parlent bas entr'eux. Nemours continue à parler à Bayard, en le prenant par la main.*)
Je vous connois un cœur et trop juste et trop haut
Pour oser soupçonner que jamais la patrie
Souffre de nos débats et soit plus mal servie.
Je vous charge, Bayard, d'observer de plus près
Mon ordre de bataille et mes desseins secrets...
(*Il lui présente le plan roulé.*)
Voyez si ma jeunesse a trompé ma prudence;

Ouvrez sur mes projets l'œil de l'expérience.
Quand nous aurons vaincu pour l'honneur de l'État,
Je verrai si le mien veut un autre combat.

BAYARD, *ému, et prenant le plan.*

Seigneur...

GASTON, *l'interrompant.*

Allez, Bayard.

(*Bayard sort avec les chevaliers.*)

SCÈNE IV.

GASTON, EUPHÉMIE.

EUPHÉMIE.

Nemours, qu'allez-vous faire?
Pensez-vous que j'approuve un amour sanguinaire,
Qui, par vous, d'un ami va déchirer le sein,
Ou vous faire tomber sous sa coupable main?
Eh! c'est moi, juste ciel! moi qui perdrois encore
Un héros que j'admire, ou celui que j'adore!

GASTON.

Calmez ce tendre effroi. Bayard peut se domter;
Je lui laisse le temps de se mieux consulter.
Qu'en vous cédant à moi Bayard me satisfasse;
C'est l'unique moyen d'expier sa menace.
Si j'avois pu me vaincre, une telle fierté
M'en auroit pour jamais ravi la liberté.
Mais un premier transport peut égarer sa flamme:
Garde-t-on près de vous l'empire de son âme?
Moi-même, malgré moi, de colère animé....
Il est plus excusable; il n'étoit point aimé!

SCÈNE V.

AVOGARE, GASTON, EUPHÉMIE.

AVOGARE, *à Gaston.*

Ah! prince, pardonnez ma fatale imprudence :
Il est vrai, de Bayard j'ai flatté l'espérance ;
Croyois-je que Nemours descendroit jusqu'à nous ?
Bayard menace en vain, Euphémie est à vous.

GASTON.

Comte, j'ai renfermé la flamme la plus pure
Tant qu'un refus du roi pouvoit vous faire injure.
C'est pour vous l'épargner qu'en pressant ce lien
Même avant votre aveu j'ai recherché le sien.
Ne craignez point Bayard ; je défendrai mon père ;
Puissent mes tendres soins et mon respect sincère
Rendre, après tant de pleurs, un fils à votre amour !

AVOGARE

Mes pleurs vont être enfin essuyés en ce jour !...
O mon fils ! recevez ce doux nom qui m'honore.
(*Il l'embrasse.*)

EUPHÉMIE, *à part.*

Il l'embrasse à mes yeux, quand je sais qu'il l'abhorre !...
(*A Nemours.*)
Non, cher prince, cessez de m'offrir votre main...
Ah ! mon père sait trop que je vous aime en vain :
Sans ce fatal combat, que mon malheur prépare,
Un destin plus cruel aujourd'hui nous sépare.
Toujours par un malheur un autre est amené,
Et l'infortune encor cherche l'infortuné.

AVOGARE, *bas.*

Oses-tu bien ?...

GASTON, *à Euphémie.*

Quoi donc?

EUPHÉMIE, *avec embarras, et regardant quelquefois son père.*

De nos Bressans rebelles
Vos yeux vont démêler les trames infidèles,
Et votre bras vengeur est prêt à les punir....
Ma famille est dans Bresse, et le sang peut m'unir
A des cœurs criminels.... proscrits avec justice,
Mais dont vous me verriez partager le supplice.

GASTON, *à Avogare.*

Mon père! et vous aussi craignez-vous que mon cœur
Sur ce qui vous est cher n'étende sa rigueur?...
(*A Euphémie.*)
Le neveu de Louis, armé par sa vengeance,
N'est-il pas, en secret, chargé de sa clémence?
Ah! qui versa des pleurs tremble d'en voir couler,
Et plus on a souffert, mieux on sait consoler.
Louis, dans les reflux d'une cour orageuse,
Vit le sort opprimer son âme courageuse;
Il pleura près du trône où l'appeloit son sang:
Il parvint aux vertus, comme au suprême rang,
Par une route, hélas! aux rois trop peu commune,
Par cet heureux sentier de l'utile infortune.
Son cœur, qui la connut, est plus tendre à sa voix;
Le meilleur des humains est le plus grand des rois:
Et moi, dont ses revers ont assiégé l'enfance,
Par les mêmes leçons j'appris la bienfaisance.

EUPHÉMIE.

Quoi! vous pardonneriez à l'aveu du forfait?...

SCÈNE VI.

ALTÉMORE, GASTON, EUPHÉMIE, AVOGARE.

ALTÉMORE, *à Gaston, en lui présentant un billet.*

PRINCE, Bayard pour vous m'a remis ce billet.

GASTON, *prenant le billet et le lisant haut.*

« Lorsque l'on fit outrage, et qu'il faut qu'on répare,
« On doit, sans différer, satisfaire un grand cœur.
« Prince, je puis mourir dans l'assaut qu'on prépare,
« Et ne veux point mourir comptable envers l'honneur.
« Que mon chef lui-même choisisse
« Les armes, les témoins et les juges du camp;
« Qu'il hâte un beau moment de gloire et de justice :
« Je me crois son ami, même en le provoquant. »

AVOGARE.

Reconnoît-on Bayard à ce nouvel outrage?

GASTON.

Je reconnois l'amour, la seule erreur du sage....
(A Altémore.)
Qu'il s'apprête à l'instant, et que pour ce combat....

EUPHÉMIE, *l'interrompant impétueusement.*

Non, je cours m'opposer à ce double attentat.
(Regardant son père.)
Le plus pressant péril doit entraîner mon âme....
J'éclairerai Bayard sur les droits qu'il réclame.
Il verra qu'en voulant tyranniser mon choix
Des dignes chevaliers il foule aux pieds les lois,
Que s'il se perd lui-même, il trahit sa patrie;
Que s'il tranche vos jours, il m'arrache la vie.
Dans le fond de son cœur je prendrai pour appui
L'orgueil que met un sage à triompher de lui.

J'oserai me servir de ce pouvoir suprême
Que l'objet qu'on adore a contre l'amour même;
Et, si tant de devoirs sont bravés sans égard,
Le vainqueur de Nemours.... ou celui de Bayard
N'emportera, pour prix de sa gloire cruelle,
Que la publique horreur et ma haine éternelle.

(Elle sort.)

SCÈNE VII.

GASTON, AVOGARE, ALTÉMORE.

GASTON, *à Avogare.*

Tous ses efforts sont vains; après ce grand éclat,
C'est moi qui maintenant vais presser ce combat.
(A part.)
Bayard, je différois un malheur nécessaire;
Mais tu veux le hâter, il faut te satisfaire.

AVOGARE, *à Altémore, avec une colère feinte.*

Seigneur, un tel billet dut rester dans vos mains.
La prudence....

ALTÉMORE, *avec une fausse naïveté.*

Bayard me cachoit ses desseins;
Et d'ailleurs, pour lui seul je permets qu'on frémisse.
Nemours a pour appui son bras et la justice.
Le ciel au champ d'honneur combat pour la vertu,
(D'un air mystérieux.)
Et le cœur de Bayard à ce ciel est connu.

GASTON.

Comment?

ALTÉMORE.

Bayard ici se vendoit à Rovère.
Vous punirez un traître, autant qu'un téméraire.

GASTON.

Bayard un traître ? lui ? vous l'osez soupçonner ?...
Vous n'êtes point François, on peut vous pardonner.

ALTÉMORE.

Cependant....

GASTON, *l'interrompant.*

Croyez-moi, l'oubli de cette injure
Est de mon amitié la marque la plus sûre....
(A part.)
Mais quoi ! je combattrois ce héros vertueux ?
Je sens trop qu'en secret l'espoir présomptueux
Me dit qu'heureux vainqueur d'un mortel invincible
Gaston ne verroit plus de triomphe impossible ;
Que la France, l'Europe et l'univers entier
De leurs guerriers en moi vanteroient le premier....
Chassons d'un tel désir l'orgueilleuse infamie :
J'entends gémir plus haut l'amitié, la patrie.
(A Avogare, en montrant son épée.)
Hélas ! j'aime Bayard !... et ce fer destructeur
Au travers de ses flancs va rechercher son cœur !
Ce cœur, de l'honneur pur asile vénérable,
De toutes les vertus trésor inépuisable !...
(A part.)
O guerrier citoyen qui fis tout pour ton roi,
Jusqu'à t'abaisser même à le servir sous moi !
Va, mourant par tes coups je t'aimerois encore.
(Avec colère.)
Honneur, cruel honneur ! je te sers et t'abhorre.
Et vous, lauriers affreux dont il faut me couvrir,
Même en vous détestant, je vole vous cueillir.
(A Altémore.)
Vous, allez à Bayard reporter ma réponse....

(Retenant Altémore, qui alloit sortir. A Avogare et à Altémore.)

Mais il est un obstacle, amis, et tout l'annonce.
Si l'armée apprenoit ce dangereux hasard,
Tous les cœurs entre nous formeroient un rempart...
Seuls maîtres du secret, gardez de le répandre.

(A Altémore seul.)

Que Bayard, dans une heure, ici vienne se rendre.
L'épée est ma seule arme et plaît à sa valeur.
Contre Sotomaïore il fut ainsi vainqueur.

(A Avogare et à Altémore ensemble.)

Eloignons tout François.... Avogare, Altémore,
Vous serez nos témoins.

AVOGARE.

Moi?

GASTON.

Ce choix vous honore.

(Il fait signe à Altémore de partir, et celui-ci obéit.)

SCÈNE VIII.

GASTON, AVOGARE.

AVOGARE, *prenant la main de Gaston.*

Mon fils!

GASTON.

Ciel! Euphémie! Ah! trompons ses douleurs.
Quels que soient mes destins... vous essuierez ses pleurs...
Je vais donner mes soins, s'il faut que je succombe,
Pour que l'État triomphe, en pleurant sur ma tombe...

(A part.)

O Bayard! si je meurs, j'acquitterai Louis!
Je veux, en t'accablant de bienfaits inouis,

Rendre encor' mon vainqueur jaloux de ma mémoire,
Et mettre ma défaite au-dessus de ta gloire.

(*Il sort.*)

SCÈNE IX.

AVOGARE, *seul.*

COMME mes ennemis viennent servir mes vœux!
Mais.... ô nouveau bonheur! ils sont perdus tous deux!
Seuls témoins d'un combat que leur armée ignore,
Leur vie est dans mes mains, dans celles d'Altémore.
Nous pouvons, saisissant le vainqueur éperdu,
L'immoler, sans péril, dans le sang du vaincu.
Allons, et qu'aussitôt les portes soient livrées....
Appelons dans ce fort nos cohortes sacrées....
France, tous tes soldats, surpris, enveloppés,
Vont, sans ordre et sans chef, être partout frappés....
Qu'à peine il en reste un qui puisse, en sa retraite,
A ton prince tremblant annoncer leur défaite!...
Va, l'Italie en toi vit toujours son fléau;
Mais toujours des Gaulois elle fut le tombeau.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

AVOGARE, ALTÉMORE.

(Ils entrent par deux côtés opposés.)

ALTÉMORE.

Les efforts d'Euphémie ont été superflus,
Et l'amour de Bayard s'en irrite encor plus.

AVOGARE.

Pescaire est près du pont; il va s'en rendre maître;
Au signal convenu nous le verrons paroître.

ALTÉMORE.

L'heure approche; et bientôt l'un de ces deux guerriers,
En triomphant pour nous, tombe sur ses lauriers.

AVOGARE.

Mais, dis-moi, Ferdinand veut-il, au fond de l'âme,
Qu'on ose assassiner le frère de sa femme?
T'a-t-il pu commander?...

ALTÉMORE, *l'interrompant.*

Il est de ces forfaits
Qu'un souverain prudent ne commande jamais.
Sûr du vœu de son maître, un courtisan habile,
En lui sauvant la honte, achève un crime utile.
Le parti de Gaston dans Naple est dominant;
Qui perd ce prince assure un trône à Ferdinand.
L'inutile vertu peut languir sans salaire,
Mais un pareil service est le grand art de plaire.

Ah ! de nos fiers tyrans j'admire la fureur !
De leur chute à nos mains ils dérobent l'honneur.
Votre fille, comme eux, sert mes feux qu'elle ignore ;
Elle conduit le fer dans le cœur qu'elle adore :
Expiant, malgré soi, ses indignes amours,
C'est elle qui m'immole et Bayard et Nemours....
(*A part.*)
Vengez-nous de vous-même, ô conquérants avares,
Qui dépouillez nos champs pour vos climats barbares,
Vous qui, de tous nos biens usurpateurs jaloux,
Nous ravissez encor les cœurs qui sont à nous.

AVOGARE.

Calme-toi : crains qu'un mot ne décèle ta flamme ;
Il faut, plus que jamais, l'enfermer dans ton âme.
Vois comme ma prudence enchaîne mon courroux :
Cacher ses passions n'est pas un art pour nous.
Songe surtout, ami, qu'au gré des conjonctures
Il faut hâter, suspendre, ou changer nos mesures,
Unir ou séparer nos différents projets :
Le temps, l'occasion les doit trouver tout prêts ;
Car je doute toujours que ce combat s'achève,
Qu'entre les deux rivaux le camp ne se soulève....

ALTÉMORE, *l'interrompant, en apercevant Bayard.*

Non, seigneur ; bannissez cet injuste soupçon :
Bayard vient, et je vole en avertir Gaston.
(*Il sort.*)

SCÈNE II.

BAYARD, AVOGARE.

BAYARD, *à part, avec tranquillité.*

C'EST donc ici le champ de ma gloire nouvelle!
Je ne cueillis jamais une palme plus belle!...
(*A Avogare.*)
J'aime à vous voir mon juge.

AVOGARE.

Ah! croyez que mon cœur
Me feroit fuir ces lieux s'il doutoit du vainqueur;
Bayard va triompher quand Bayard va combattre :
C'est un jeune imprudent que vous allez abattre.
Je le plains!... Mais, seigneur, j'aurois bien plus gémi
De la nécessité de trahir mon ami.
Je vous l'ai dit tantôt; sans ce fatal remède,
Il faut, en rougissant, que mon amitié cède
Au tyrannique abus des volontés du roi,
Qu'Euphémie et Gaston font valoir contre moi.
Leur amour mutuel, armé de la puissance,
Menace de braver ma vaine résistance.

BAYARD, *d'un air sombre et passionné.*

Elle adore Nemours, et l'avoue à mes yeux!
Chaque mot me rendoit mon rival odieux.
Quoi! même en m'outrageant elle en a plus de charmes!
Par quels ardents transports, mêlés de tendres larmes,
Elle a tout essayé pour vaincre mon amour!
Si l'honneur à mes vœux permettoit un retour,
S'il n'eût, d'un bras d'airain, marqué notre carrière,
L'ingrate et sa beauté changeoient mon âme entière....

(A part, avec indignation.)
Amour, ah! sous quel joug m'as tu donc asservi?
L'homme par ton délire à soi-même est ravi.
Tu lui fais une autre âme et transformes son être....
Bayard même, Bayard de son cœur n'est pas maître...
(A Avogare en voyant paroître Gaston.)
Mais j'aperçois Gaston.

AVOGARE, *à part.*
C'est leur dernier moment.

SCÈNE III.

GASTON, ALTÉMORE, BAYARD, AVOGARE.

GASTON, *à Bayard.*
BAYARD, si la raison suit votre emportement,
En n'accusant que vous, plaignez-nous l'un et l'autre;
Nous devons à l'honneur, ou ma vie, ou la vôtre.
Si c'est moi qui péris, ne craignez rien du roi...
(Il remet à Altémore un paquet de papiers.)
Songez à le servir, et pour vous et pour moi.
A ce prix de mon sang il a droit de s'attendre....
Mais, hélas! s'il vous perd, que pourrai-je lui rendre?...
Recevez mes regrets et mon adieu fatal....
(Il l'embrasse, et ensuite il met l'épée à la main.)
Embrassez un ami.... Combattez un rival.

BAYARD.
Prince, en vous offensant je me suis fait outrage.
J'ai voulu m'en laver dans le champ du courage.
Pour accroître l'honneur que j'y trouvai toujours,
Je sais comment Bayard doit combattre Nemours....
(A très haute voix.)
Entrez, braves guerriers, fiers soutiens de la France.
(Une foule de chevaliers françois entre.)

SCÈNE IV.

TROUPE DE CHEVALIERS FRANÇOIS, GASTON, BAYARD, AVOGARE, ALTÉMORE.

GASTON, *à part.*

CIEL!

AVOGARE, *à part.*

O revers!

BAYARD, *vivement, aux chevaliers.*

Vous tous, témoins de mon offense,
Chabannes, Luxembourg, Tonnerre, d'Aubigni,
Brissac, mon digne émule; et toi, cher Coligni!
Vous, qu'en secret ici j'ai priés de vous rendre,
Pour un noble dessein qui devoit vous surprendre....

SCÈNE V.

EUPHÉMIE, GASTON, BAYARD, AVOGARE, ALTÉMORE, TROUPE DE CHEVALERS FRANÇOIS.

BAYARD, *à Euphémie.*

Vous, surtout, d'gne objet de mon fatal amour,
Vous que ma faute honore, ainsi que mon retour....
(*Il tire son épée avec le fourreau.*)
Contemplez de Bayard l'abaissement auguste....
(*Il pose son épée aux pieds de Gaston.*)
Voyez comme il remplit le devoir noble et juste
Que l'honneur véritable impose à la valeur,
Et comment un guerrier se punit d'une erreur.

GASTON, *à part.*

Attendri, transporté, je sens couler mes larmes!
Le plus grand des guerriers, Bayard me rend les armes!

(Il ramasse l'épée de Bayard, et lui donne la sienne, qu'il a remise dans le fourreau pendant que Bayard lui parloit.)

Je garde ton épée, et la mienne est à toi....

(A part.)

Tremblez plus que jamais, ennemis de mon roi!
Du glaive de Bayard ma valeur est armée:
Ce sceptre de l'honneur va guider mon armée...

(Aux chevaliers françois.)

Vous, François, apprenez si je suis à demi
Digne d'un tel rival, digne d'un tel ami...

(A Altémore.)

Remettez dans ses mains ce que je vous confie;
L'écrit qu'il recevroit s'il m'eût ôté la vie...

(A Bayard, qui prend le paquet des mains d'Altémore.)

Vois que j'avois l'orgueil de vivre dans ton cœur.
Connois quelle dépouille eût orné mon vainqueur.
Le roi, si dans nos camps je perdois la lumière,
M'a juré d'accomplir ma volonté dernière;
Et Bayard, par mon ordre, en terminant mes jours,
Devenoit comte et duc de Foix et de Nemours.
En te donnant mon nom j'en étendois la gloire,
Et j'aurois confondu ta vie et ma mémoire...

(A Euphémie.)

Madame, à votre main j'avois même attenté;
Revivant dans Bayard, m'auriez-vous rejeté?
Votre cœur magnanime eût imité les nôtres:
Un prodige d'honneur en sait inspirer d'autres...
Dans l'ivresse où je suis, je ne sais même encor
Si l'élan de la gloire et son sublime essor
N'entraînent point mon âme exaltée, agrandie,

(Après un court silence.)

Au sacrifice entier... Non, ma chère Euphémie!
Non : ce triomphe horrible est au-dessus de moi!

BAYARD.

Il m'appartient, seigneur : un seul mot fait ma loi;
On vous aime. Songez à ma faute, à mon âge;
Ce triomphe peut seul réparer mon outrage...
(A Euphémie.)
Oui, madame, je cède au choix de votre cœur...
(A Avogare.) *(A Euphémie.)*
Je vous rends votre foi... Pardonnez ma fureur:
De ma foible raison j'avois perdu l'usage :
Il faut bien que vos yeux excusent leur ouvrage :
Concevez où s'étend l'excès de leur pouvoir;
Ils ont fait à Bayard oublier son devoir...
(Vivement.)
Mais, par un prompt retour, mon juge incorruptible,
Mon cœur m'a remontré mon devoir inflexible:
Je l'ai vu; j'ai rougi : le sacrifice est fait.
J'ai provoqué Gaston pour en presser l'effet.
Je tremblois que l'honneur, dans l'assaut qui s'approche,
A mon dernier moment fît son premier reproche.
Je l'avouerai. Vos pleurs, vos soins pour me fléchir,
M'ont presque retenu quand j'allois m'affranchir.
Votre aspect rend encor ma victoire pénible :
Ma perte en vous voyant me devient plus sensible...
(Avec force.)
Mais à de vrais guerriers, sur eux-même absolus,
Jamais les passions ne coûtent des vertus.
De mon pouvoir sur moi je viens de me convaincre :
Quand on se combat bien, l'on est sûr de se vaincre.

Mon cœur, où plus de feux viennent de s'allumer,
Renonce à votre cœur... mais non à vous aimer.
Je voue à vos appas ce respectable hommage
Que la beauté se plait à permettre au courage;
Cet encens noble et pur que tous nos chevaliers
Brûlent sur ses autels, au milieu des lauriers.
Il eut droit d'être offert aux plus illustres reines:
Vous le serez, madame; oui, vos lois souveraines,
Toujours, après Louis, disposeront de moi...
(*En prenant la main de Gaston.*)
Et c'est à votre époux que j'en donne ma foi.

EUPHÉMIE, *à part.*

Dans mon ravissement à peine je respire!
Quel sentiment profond tant de grandeur inspire!...
(*A Gaston et à Bayard.*)
Ah! s'il étoit un prix pour le plus vertueux,
Quel mortel oseroit choisir entre vous deux?...
(*A Gaston.*)
Cher prince, qu'il est doux pour ce cœur qui vous aime
D'être offert à Gaston des mains de Bayard même!...
(*A Avogare.*)
Mais mon père veut-il permettre mon bonheur?

AVOGARE.

(*A part.*)
Ton bonheur est le mien... Tout est changé.

SCÈNE VI.

D'ALÈGRE, GASTON, BAYARD, EUPHÉMIE, AVOGARE, ALTÉMORE, TROUPE DE CHEVALIERS FRANÇOIS.

D'ALÈGRE, *à Gaston.*

SEIGNEUR,
Nos canons, dirigés par votre heureuse adresse,
Ont fait crouler le mur et les canons de Bresse;
L'ennemi dans la plaine est contraint de sortir.
A tenter la bataille il paroît s'enhardir.
J'ai vu se déployer les drapeaux de Rovère,
Et briller vers ce fort les lances de Pescaire.

GASTON, *avec un éclat de joie.*

Enfin donc, une fois, ils nous viennent chercher?
Vole, et que tout mon camp se dispose à marcher.
(*D'Alègre sort.*)

SCÈNE VII.

GASTON, BAYARD, EUPHÉMIE, AVOGARE, ALTÉMORE, TROUPE DE CHEVALIERS FRANÇOIS.

BAYARD, *très vivement, aux chevaliers.*

Nous allons vaincre, amis, croyez-en ma promesse!...
(*Montrant Gaston.*)
J'ai le plan du combat tracé par sa sagesse.
Miracles du génie et chefs-d'œuvre de l'art,
Les projets de Nemours gouvernent le hasard.

GASTON, *avec le même transport.*

Ah! ton cœur et ton bras promettent plus encore...

(*A Euphémie.*)

Osez voir triompher l'amant qui vous adore!...

(*A Avogare, en montrant Euphémie.*)

Restez ici près d'elle, et montez sur la tour.

AVOGARE.

Moi, qu'en lâche témoin j'admire ce grand jour!
Le neveu de Louis va me nommer son père,
Et je veux mériter une gloire si chère.

GASTON, *toujours avec chaleur, en montrant Euphémie.*

Daignez donc la conduire, et vous suivrez nos pas...

(*A Bayard, en le prenant par la main.*)

Viens, de notre querelle instruisons nos soldats;
Que pleins de ta grande âme ils marchent aux alarmes...

(*Aux chevaliers.*)

O François, soutenez la gloire de vos armes!
Qui pourroit aujourd'hui résister à vos coups?
Vos deux chefs ont l'honneur d'être dignes de vous.

(*Il sort avec Bayard, Altémore et les chevaliers.*)

SCÈNE VIII.

AVOGARE, EUPHÉMIE.

EUPHÉMIE, *arrêtant son père prêt à sortir.*

MON père, expliquez-vous : quel dessein vous anime?

AVOGARE.

Peux-tu le demander? Je cours laver mon crime;
J'admire, je chéris ces sublimes mortels.

EUPHÉMIE, *à part.*

Grand dieu!

AVOGARE, *avec enthousiasme, en lui ouvrant ses bras.*

Viens t'applaudir dans mes bras paternels.

Mes yeux sont dessillés ; cet exemple m'accable.
O de leur héroïsme ascendant incroyable
Tous deux m'ont terrassé par ces foudres vainqueurs
Dont s'arme la vertu pour tonner dans les cœurs ;
J'ai senti malgré moi son invincible flamme
Pénétrer dans mon sein, s'ouvrir toute mon âme,
Y porter les regrets, les remords déchirants :
Je me suis vu si vil près d'ennemis si grands,
Que, détestant soudain ma noire perfidie,
Je me crois trop heureux si mon trépas l'expie !...

(En l'embrassant.)

Adieu... Pardonne-moi ma honte et ta douleur...
Tu me vois vertueux, tu me verras vainqueur.

(Il sort.)

SCÈNE IX.

EUPHÉMIE, *seule.*

Ciel ! mon cœur goûte enfin une volupté pure ;
L'honneur y met en paix l'amour et la nature.
Après tant de tourments mon père m'est rendu !...
Cher amant, ses remords sont nés de ta vertu !
Je veux, à ton amour dérobant ce mystère,
Jamais devant tes yeux ne voir rougir mon père ;
Et ton âme, ignorant qu'il a pu te trahir,
N'aura pas un moment cessé de le chérir.

(Elle fait quelques pas pour sortir, mais s'arrête avec saisissement.)

Allons... Mais ce combat... Je me sens consternée :
Pourquoi ? Nemours va vaincre, et c'est sa destinée.
Ah ! souvent aux vainqueurs le sort cache un écueil,
Dans leur char de triomphe il place leur cercueil.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

EUPHEMIE, *seule, et dans le plus grand désordre.*

Fuyons, mes yeux sont pleins de ce vaste carnage!
Des fureurs des mortels épouvantable image!
Le sang qui ruisseloit de tant de corps épars,
Ces têtes qui tomboient du haut de ces remparts;
Les fers étincelants, et les feux plus terribles
Reproduisant la mort sous cent formes horribles,
Et poursuivant partout mon père et mon amant...

(Elle s'assied.)

Mon père! qu'il m'est cher, hélas! en ce moment!
Dieu juste! à la vertu quand ta voix le rappelle,
Veux-tu rendre sa perte à mon cœur plus cruelle?...

(Avec un peu de joie.)

Mais Nemours!.. sur la brèche, en vainqueur il montoit:
Sur des monceaux de morts la gloire l'attendoit...

(Après un court silence.)

La gloire! eh! c'est donc là que l'homme l'a placée?
O délire infernal!.. barbarie insensée!..

(Se relevant, en entendant des cris.)

Quoi! j'entends jusqu'ici les cris des combattants
Percer le bruit lointain de cent bronzes grondants!
J'entends se rapprocher ces clameurs effroyables,
Et gémir sous ces murs quelques voix lamentables?
Un cri plus douloureux me glace de terreur!

(*Voyant le duc d'Urbin.*)

Se peut-il ?.. je succombe... Ah! je vois le vainqueur!

(*Elle retombe sur le fauteuil.*)

SCÈNE II.

URBIN, GARDES, EUPHÉMIE.

URBIN, *à Euphémie.*

Vous voyez un captif qui rougit peu de l'être.
La chaîne de Bayard va m'honorer peut-être.
Il marchoit vers la ville, à côté de Nemours,
Quand tous les Espagnols, par le pont du Secours,
Ont tenté de ce fort une attaque perfide.
Sur l'ordre de son chef, Bayard, d'un pas rapide,
Court à ce pont fatal, le voit sans défenseurs,
S'élance, arrête seul les Espagnols vainqueurs,
Fait revoir cet exploit, prodige de l'histoire,
Qu'on disoit fabuleux, mais qu'il nous force à croire.
Après un long combat les siens l'ont secouru.
Ils alloient triompher, quand j'y suis accouru.
De ce choc décisif je sentois l'importance;
Mais le nombre des miens, leur fière contenance,
A ce torrent fougueux ne peuvent résister;
Leur courage impuissant ne sert qu'à l'irriter.
Redoublant des François l'indomtable furie,
Dans son dernier soldat Bayard se multiplie;
Je vois autour de moi mes escadrons percés,
Leurs étendards ravis et leurs chefs dispersés.
Resté seul, à mon tour, il a fallu me rendre.
Hélas! dans quel moment!.. Gémissez de l'apprendre!
On venoit de blesser ce guerrier généreux;
Il avoit sans frayeur senti ce coup affreux...

Mais il tombe ; et l'on trouve au défaut de l'armure,
Tout le fer d'une lance encor dans sa blessure.
On craint, en lui portant un secours meurtrier,
D'arracher à la fois sa vie avec l'acier.
On dit plus ; que le coup part de la main d'un traître...
J'en ai vu près de lui que vous devez connoître.

EUPHÉMIE.

Non ; je n'en connois plus... Mais que devient Nemours ?

URBIN.

Les fiers Vénitiens lui résistent toujours.
L'Alviane est un chef digne de sa vaillance.
Il est juste qu'entre eux la victoire balance...
(Voyant paroître Bayard, que des soldats françois apportent sur des étendards et des piques, le corps entouré d'une écharpe.)
On apporte Bayard.

SCÈNE III.

BAYARD, SOLDATS FRANÇOIS, URBIN, EUPHÉMIE, GARDES.

BAYARD, *à part.*

L'EFFORT de la douleur
Pénétrant dans mon sein en détache mon cœur...
Dieu ! je sens défaillir ma force anéantie...
(Après un peu de silence.)
Mon âme étoit à toi, mon sang à ma patrie.
Mes cinq derniers aïeux, morts au lit des héros,
Reconnoissent leur fils mourant sur des drapeaux.

EUPHÉMIE.

Bayard, voyez les pleurs de la plus tendre amie...
Quels regrets pour Gaston !

BAYARD, *d'une voix entrecoupée.*

C'est vous, belle Euphémie?
Eh bien! ai-je eu raison d'expier mon erreur?...
Je suis chéri de vous, et quitte envers l'honneur.
Sans peur et sans reproche à mon heure suprême,
Je sens mon âme fuir, contente d'elle-même...
Vous direz à mon roi que j'ai béni mon sort
De lui faire en vos mains hommage de ma mort....
(La regardant tendrement.)
Croira-t-il qu'un mortel ait pu céder vos charmes?

SCÈNE IV.

AVOGARE, BAYARD, EUPHÉMIE, URBIN, SOLDATS FRANÇOIS, GARDES.

AVOGARE, *à Bayard.*

BAYARD, à ton malheur je viens donner des larmes.

BAYARD.

Un traître m'a frappé; ne pleure pas sur moi :
Pleure ce malheureux qui viole sa foi.

AVOGARE.

De ta mort, en tous lieux, la nouvelle est semée;
On dit que ce revers a fait fuir notre armée;
Que l'ennemi vainqueur....

BAYARD, *l'interrompant, en se relevant un peu.*

Nemours est-il vivant?

AVOGARE.

On le croit.

BAYARD.

Et l'on dit l'ennemi triomphant!

(Aux soldats françois qui l'environnent.)

On vous trompe, Avogare... Allons, qu'on me remporte;
Le péril de Nemours rend ma douleur moins forte :
Retournez à l'assaut. Près de votre étendard
Placez, au premier rang, les restes de Bayard.
Ce front pâle et sanglant, ce bras foible et sans armes,
Aux ennemis bientôt renverront les alarmes....

(Pendant qu'on l'emporte.)

Ils ne m'ont pas encore entrevu sans frémir :
Marchez; ils trembleront à mon dernier soupir.
Oui, je veux vous guider au fond de leurs asiles.
Du Guesclin au cercueil soumit encor des villes.

(Avogare le suit.)

EUPHÉMIE, *entendant des cris lointains.*

J'entends crier victoire et Nemours et Louis.

(Les soldats françois qui emportoient Bayard s'arrêtent, ainsi qu'Avogare.)

SCÈNE V.

D'ALÈGRE, BAYARD, AVOGARE, EUPHÉMIE, URBIN, SOLDATS FRANÇOIS, GARDES.

D'ALÈGRE, *à Bayard.*

Ce grand jour met le comble à la gloire des lis :
L'Alviane est aux fers, et Nemours est dans Bresse.

URBIN, *à part.*

Ciel!

D'ALÈGRE, *à Bayard.*

Parmi tous ses soins le premier qui le presse,
Chevalier vertueux, c'est le soin de vos jours.
Nous venons y veiller. J'ai hâté les secours
Que l'art va vous offrir sous un heureux auspice....

(Aux soldats françois qui portent Bayard, en leur montrant une pièce voisine.)

Conduisez-le, soldats, dans ce lieu plus propice.

BAYARD, *montrant la lance qu'il a dans le corps.*

Attends.... Avec ce fer mon âme peut sortir....

(A part, avec plus de force.)

Cher Nemours! ah! je veux, avant que de mourir,
Entendre le récit de ta gloire inouïe,
Et jouir du beau jour que te doit ma patrie....

(A d'Alègre.)

Conte-moi ses exploits : son sang n'a point coulé?

D'ALÈGRE.

La foudre autour de lui vainement a volé.
Maître de soi, de tout, dans cet assaut terrible,
Le François, sous sa main, semble un coursier flexible,
Qu'il sait, sans nul effort, presser ou retenir,
Et dont la fière ardeur s'étonne d'obéir.
Tout-à-coup, votre mort, à grand bruit annoncée,
Fit reculer d'un pas une troupe avancée;
Mais l'aspect de Nemours, dans le fond de leur cœur,
Fait de ce pas honteux l'aiguillon de l'honneur :
« François, vengeons Bayard, s'il est vrai qu'il succombe!
« Pourriez-vous, en fuyant, déshonorer sa tombe? »
Ces mots, et la rougeur de son front indigné,
Quelques pleurs dont son œil étoit même baigné,
Ont décidé soudain du sort de l'Italie.
Dans Bresse vainement le Romain se rallie :
En vain le citoyen, sous ses toits renfermé,
Verse sur les vainqueurs le bitume enflammé;
J'ai vu, (ce que jamais on ne pourra comprendre)
Trente mille guerriers ardents à se défendre,
Aidés de la nature et des travaux de l'art,

Par dix mille François forcés dans un rempart;
Et notre armée en ordre au fort de la tempête,
Comme un camp dessiné pour les jeux d'une fête.

BAYARD, *avec tranquillité, montrant la lance qu'il a dans le corps.*

On peut m'ôter ce fer, dût-il trancher mes jours;
Je vois la France heureuse, et lui laisse Nemours.

(Les soldats François emportent Bayard. D'Alègre et Urbin le suivent, avec les gardes.)

SCÈNE VI.

AVOGARE, EUPHÉMIE.

AVOGARE. *à part, en regardant emporter Bayard.*

VA, pour ce fier vainqueur tu peux trembler encore;
Tu le laisses en butte aux poignards d'Altémore.

EUPHÉMIE, *qui n'a point entendu ce qu'Avogare vient de dire.*

Mon père aux assassins Nemours abandonné,
Comme Bayard, sans doute, en est environné.
Je crains que, loin de vous, des conjurés perfides,
Ignorant vos remords, et de son sang avides,
Dans son triomphe aussi n'attentent sur ses jours.
Si vous veilliez sur lui...

AVOGARE, *l'interrompant.*

C'est mon devoir; j'y cours...

(Apercevant Altémore.) *(A part.)*

Mais je vois Altémore... et c'en est fait sans doute.

EUPHÉMIE.

Ah! son trouble m'apprend ce que mon cœur redoute.

SCÈNE VII.

ALTÉMORE, AVOGARE, EUPHÉMIE.

AVOGARE, *à Altémore.*

Eh bien?

EUPHÉMIE, *à Altémore.*

D'où naît, seigneur, votre sombre embarras?
Que fait Gaston?

ALTÉMORE, *affectant un peu de joie.*

Vers vous il marche sur mes pas.

EUPHÉMIE.

Je cours lui présenter les palmes de la gloire :
C'est aux mains de l'amour à parer la victoire.
(*Elle sort.*)

SCÈNE VIII.

AVOGARE, ALTÉMORE.

AVOGARE.

Quoi! j'ai frappé Bayard, et Nemours est vainqueur?

ALTÉMORE.

Il l'est pour un moment; ne craignez rien, seigneur.
D'illustres chevaliers une élite aguerrie,
Connoissant qu'en secret on menaçoit sa vie,
L'entouroit, le couvroit de leurs superbes rangs;
Le glaive ne pouvoit approcher de ses flancs.
Mais sa victoire enfin précipite sa perte;
Sous ses lauriers trompeurs sa tombe est entr'ouverte.
Le voilà dans la ville, où nos pièges tendus
Par Urbin désormais ne sont pas retenus.

En chassant notre armée on ne l'a pas détruite.
Le terrible Pescaire en a seul la conduite :
Il est maître surtout de l'obscur souterrain ;
Et cette nuit dans Bresse il va rentrer soudain.

AVOGARE *vivement.*

J'ai su l'en prévenir. Las d'un assaut pénible,
Le François va tomber dans un sommeil paisible.
L'imprudence le suit sitôt qu'il est vainqueur,
Et toujours son désastre est près de son bonheur.

ALTÉMORE, *aussi vivement.*

Bien plus : votre palais dominant sur la ville,
Nemours, par mes avis, en a fait son asile;
Il doit y rassembler le conseil des guerriers,
Et tous y vont périr par mes feux meurtriers.
C'étoit sous ce palais, je vous l'ai fait connoître,
Que Pescaire enfermoit le dépôt du salpêtre.
Je sais ce nouvel art ignoré des François,
Dont Navarre à Bologne a tenté les essais.
La poudre, de la terre entr'ouvrant les entrailles,
Fait voler dans les airs les pesantes murailles,
Et lance avec fracas les éclats dispersés
Des fondements unis aux combles renversés.

AVOGARE, *avec impétuosité.*

Allons; qu'au même instant où ce nouveau tonnerre
Des chefs des ennemis aura purgé la terre,
Pescaire et les Bressans, fondant de toutes parts,
Égorgent dans la nuit tous les soldats épars.
Cours à ce grand objet, que ton œil doit conduire;
Moi, je garde ce fort; et si Bayard respire,
Nemours enséveli dans ton gouffre infernal
Pour immoler Bayard deviendra mon signal.
Maître une fois du fort, je te joins dans la ville....

(A part.)

Je veux, en surpassant les meurtres de Sicile,
Insolents étrangers! qu'un moment vous ait vus
De l'Italie entière à jamais disparus.

ALTÉMORE, *apercevant Euphémie qui revient;*

Votre fille revient.... Retenez l'infidèle.
Nemours n'a plus qu'une heure à se voir aimé d'elle.

(Il sort.)

SCÈNE IX.

EUPHÉMIE, AVOGARE.

EUPHÉMIE, *s'approchant tout près de son père, d'un air sombre, avec saisissement, et les larmes aux yeux.*

BARBARE! qu'ai-je appris?... J'en frissonne d'horreur!
Quoi! vous m'avez trompée avec tant de noirceur?
Quoi! vous m'avez réduite au malheur nécessaire
De ne compter jamais sur la foi de mon père?...

(A part.)

Quelle vertu brilloit dans son faux repentir!
Peut-on si bien la peindre et ne pas la sentir?

AVOGARE.

Quels transports insensés!

EUPHÉMIE, *à part.*

O jour de ma ruine!
Mon père, au même instant, m'embrasse et m'assassine.

AVOGARE.

Téméraire! oses-tu?...

EUPHÉMIE, *l'interrompant.*

Ces mains, teintes de sang,
Du généreux Bayard n'ont pas percé le flanc?

AVOGARE.

Moi?

EUPHÉMIE.

Vous... Urbin a vu la rage qui vous guide
Enfoncer et briser votre lance perfide.
Son estime pour moi m'a su tout découvrir.

AVOGARE.

Ah! de mon changement Urbin veut me punir;
Il te donne un soupçon...

EUPHÉMIE, *l'interrompant.*

Soupçonne-t-on son père?...
(*Tirant de sa poche un papier et le lui montrant.*)
Voilà ce que vous-même écrivez à Pescaire.
Du meurtre de Bayard vous osez vous vanter;
Du meurtre de Gaston vous osez le flatter.

AVOGARE, *confondu.*

Pescaire a pu trahir des secrets redoutables?

EUPHÉMIE, *avec véhémence.*

Non; Pescaire jamais n'a trahi ses semblables.
Exercé dès l'enfance aux talents de son roi,
Quand on l'aide à tromper, on est sûr de sa foi.
Mais le sage Bressan, dont l'adresse et le zèle
M'ont dévoilé jadis votre trame infidèle,
Vient de surprendre encor ce billet odieux,
Que par un prompt message il m'envoie en ces lieux;
Et, malgré ses vieux ans, la vertu qui l'anime
Sait être infatigable autant que votre crime.

AVOGARE, *à part.*

Précipitons l'instant; tous mes ressorts sont prêts.
(*Il veut sortir.*)

EUPHÉMIE, *le suivant.*

Si vous sortez, je cours publier vos projets.

AVOGARE, *la prenant par la main.*

Sais-tu que tu me dois... que tu risques ta vie?

EUPHÉMIE, *avec le plus grand emportement de la rage et de la douleur.*

Frappez, reprenez-la quand vous l'avez flétrie :
Ma naissance est ma honte, et fait mon désespoir ;
Le malheur de ma vie est de vous la devoir...

(*Après un court silence.*) (*Elle l'embrasse*)

Que dis-je?... Ah ! pardonnez!... Cher ennemi que j'aime !
Vous me devrez aussi vos jours malgré vous-même :
J'obtiendrai votre grâce ou mourrai près de vous...
Oui, cruel !... Oui, mon père ! Ah ! si, dans mon courroux,
Ma bouche audacieuse a pu vous faire injure,
Mes yeux donnent encor des pleurs à la nature...

(*Lui prenant la main et la baisant, en la baignant de ses larmes.*)

Les sentez-vous couler ? Pouvez-vous sans douleur
Les voir tremper la main qui m'arrache le cœur ?

AVOGARE, *avec dissimulation.*

Cache donc mes secrets par devoir, par tendresse...
Je crains tout, et demain je prétends quitter Bresse.

EUPHÉMIE.

Demain ?... Eh ! vous avez quelque piège ignoré
Dont cette nuit encor l'effet est assuré...

(*Lui montrant un papier.*)

Ce billet me l'annonce... Allons, le ciel m'inspire ;
C'est Nemours en secret que je vais seul instruire.

AVOGARE.

Quoi !...

EUPHÉMIE, *l'interrompant.*

Le crime et l'aveu sont pour moi deux malheurs.
Mais en sauvant Nemours j'enchaîne ses rigueurs :
Il me doit votre grâce ; elle est ma récompense.

(*Elle veut sortir.*)

AVOGARE, *se mettant au-devant d'elle et la retenant.*

Comment! tu veux livrer ma vie à sa vengeance?

EUPHÉMIE, *très rapidement.*

Votre cœur n'est pas fait pour connoître le sien;
Vous le jugez par vous; j'en juge par le mien.
Vous alliez m'immoler dans ce héros aimable;
Il me respectera dans mon père coupable.
Je dois, à sa vertu confiant vos destins,
Vous sauver des forfaits et des dangers certains.

(Elle veut encore sortir.)

AVOGARE, *furieux, et l'arrêtant toujours.*

Les dangers sont pour toi, fille impie et barbare!
Redoute les transports où mon âme s'égare:
Je n'ai plus qu'un parti, celui du désespoir.
Les jours de ton amant vont être en mon pouvoir.
C'est l'auteur de mes maux, de la mort de ta mère,
Le chef des meurtriers qui m'ont ravi ton frère,
Lui qui peut-être même a déchiré son flanc,
Et je saurai mourir tout couvert de son sang.
Telle est cette vengeance aveugle dans sa rage,
Vertu de nos climats, passion de mon âge.
Partout je vais te suivre, et m'attacher à toi;
Et si tu vois Nemours, ce sera devant moi.
Tremble! par un regard, un geste, un mot perfide,
Tu hâtes son trépas et deviens parricide.
Dussé-je être à l'instant puni par ses soldats,
Je le perce à tes yeux, ou t'immole en ses bras.

EUPHÉMIE, *à part.*

Où suis-je?... Que résoudre?... Ah! quel état horrible!

AVOGARE, *voyant paroître Gaston avec une troupe de François.*

Nemours vient... Je crains peu cette garde terrible...

(Voyant qu'Euphémie veut s'éloigner, et la retenant près de lui.)

Arrête, malheureuse! et reste à mes côtés;
Tu n'échapperas point à mes yeux irrités;
Renferme ta douleur; frémis qu'on ne la voie!

SCÈNE X.

GASTON, SUITE DE CHEVALIERS FRANÇOIS ET DE SOLDATS, *dont plusieurs portent des drapeaux;* AVOGARE, EUPHEMIE.

GASTON, *à Euphémie.*

(Avogare se tient entre elle et Gaston.)

RASSUREZ-VOUS, madame, et partagez ma joie...

(A Avogare.)

Que le traître à présent doit être confondu!
Du salut de Bayard on nous a répondu.
On a tiré le fer et calmé sa souffrance.
Sa plaie, aux yeux de l'art, n'offre que l'espérance...

(Aux chevaliers françois.)

Quel bonheur pour l'État, pour nous, jeunes guerriers!
Notre Empire perdoit l'honneur des chevaliers...
Le cœur dont la vertu nous inspire et nous guide!...

(A part.)

Dans ton âme, ô Bayard, la nation réside...

(A l'un des chevaliers, en lui montrant les drapeaux.

Lautrec, allez au roi présenter ces drapeaux,
Présages de la paix où tendent ses travaux...

(A Euphémie.)

Qu'aux peuples de Paris mon triomphe va plaire!
Vous verrez à quel point la gloire leur est chère,

Quel prix leur tendre amour ajoute à nos lauriers :
Les cœurs des citoyens sont bien dus aux guerriers...
(*Lautrec sort avec les soldats qui portent les drapeaux. Les autres chevaliers françois restent, et Gaston s'adresse à eux.*)
Et vous, sages héros, à qui je rends hommage,
Vainqueurs des ennemis et de votre courage,
Commandez-vous toujours en sachant obéir.
Grâce à ce feu prudent qui sait se contenir,
Jamais si peu de sang n'a payé tant de gloire.
C'est par-là que Nemours estime sa victoire,
Que du cœur de Louis il accomplit les lois.
François, qui prodiguez votre sang pour vos rois,
Vous méritez un roi qui sache en être avare.
Allez, je vais vous suivre au palais d'Avogare...

AVOGARE, *à part.*

Quel bonheur!

GASTON, *aux chevaliers.*

Cette nuit, nous y veillerons tous.
Que le soldat repose; il souffre plus que nous.
Épargnez l'habitant; foible instrument du crime,
On l'en rend trop souvent la première victime.
(*Toute la suite se retire.*)

SCÈNE XI.

GASTON, AVOGARE, EUPHÉMIE.

AVOGARE, *à part.*

Il reste!

GASTON, *s'approchant d'Avogare.*

La fortune est prompte en ses retours;
Quand on veut toujours vaincre, il faut veiller toujours.

Seigneur, votre palais au milieu de la ville,
Pour l'œil du général devient un centre utile.
Excusez, comme un fils si j'en ose ordonner.

AVOGARE, *avec dissimulation.*

Ah! mon cœur se plaisoit à vous le destiner!...
Mais partons.

GASTON, *en le retenant et en montrant Euphémie.*

Profitez du moment qui me reste,
Pour m'instruire, tous deux, d'un complot trop funeste.

AVOGARE.

Nous?

GASTON.

Au nom d'un vieillard dans Bresse retenu,
A l'instant, un soldat à mes pieds est venu:
« L'assassin de Bayard menace votre vie,
« M'a-t-il dit; ce secret est connu d'Euphémie... »
(*A Euphémie.*)
Vous allez m'éclairer sur ces lâches forfaits?...
Quel bonheur que mes jours soient un de vos bienfaits!...
(*A Avogare, en lui prenant la main qu'il portoit à son poignard.*) (*A Euphémie.*)
Elle ne répond point!..... Nommez donc le coupable:
Peut-être de ma mort vous seriez responsable.

EUPHÉMIE, *à part, en regardant de côté son père et Gaston.*

Si je me place entre eux, je n'expose que moi...
(*A Gaston, en voulant aller à lui.*)
Seigneur...

(*Avogare la retient par le bras.*)

GASTON, *à Avogare, en tendant la main à Euphémie.*

Vous l'arrêtez? Ses yeux sont pleins d'effroi!

EUPHÉMIE, *à Avogare, en se jetant à genoux.*

J'ose à vos pieds...

AVOGARE, *à part, en levant le poignard sur Gaston.*

Frappons.

EUPHÉMIE, *se relevant, en voyant l'action de son père, et l'embrassant avec violence pour l'arrêter.*

Mon père!

GASTON, *à part, en mettant la main sur son épée.*

O perfidie!

AVOGARE, *à part.*

L'ingrate me retient; elle en sera punie.

(*Il veut la tuer.*)

GASTON, *lui arrachant le poignard.*

Non, barbare; et toi-même, à l'instant...

(*Il veut aussi le frapper.*)

EUPHÉMIE, *s'élançant au-devant de Gaston, et couvrant Avogare de son corps.*

Ah! Nemours,

Tu me rends parricide, et j'ai sauvé tes jours!

GASTON.

Pardonne, je m'égare en voulant te défendre...

(*Appelant.*)

Holà! gardes, à moi!

SCÈNE XII.

ALTÉMORE, SOLDATS FRANÇOIS, GASTON, AVOGARE, EUPHÉMIE.

ALTÉMORE, *à Gaston.*

Ciel! que viens-je d'entendre?

GASTON, *montrant Avogare.*

Il immoloit sa fille.

ALTÉMORE, *surpris.*

Avogare?

GASTON, *montrant le poignard d'Avogare.*

Son bras
Comboit aussi sur moi tous ses assassinats.

(*Il jette le poignard.*)

ALTÉMORE, *à Avogare, avec dissimulation.*

Qui, vous?... Quel changement! quelle aveugle furie!...

AVOGARE, *avec une colère feinte.*

Je ne t'imite point en vendant ma patrie.

(*D'un œil d'intelligence.*)

Je frappois son tyran, et voulois prévenir
L'enfant dénaturé qui vient de me trahir.

GASTON.

Va, tu lui dois la vie, et tu n'as pour défense
Que ses pleurs, ses vertus, hélas! et sa naissance...

(*A Altémore.*)

Non, je ne reviens point de cet excès d'horreur!

(*A part.*)

J'en suis honteux pour lui... Ciel! avant que mon cœur
Soupçonne un tel forfait, ou le puisse comprendre,
Accorde-moi cent fois de m'y laisser surprendre!...

(*A Altémore et aux soldats, en montrant Avogare.*)

Vous, que dans son palais on conduise ses pas.

EUPHÉMIE.

Ah! qu'il vive, ou je meurs!

GASTON, *bas.*

Il ne périra pas...

(*Haut.*)

Devant tout le conseil je veux qu'il me réponde,
Et de ses attentats percer la nuit profonde.

AVOGARE, *bas, à Altémore qui l'emmène.*

Puisqu'il vient au palais, allons hâter sa mort.

EUPHÉMIE, *à Altémore, pendant qu'on emmène son père.*

Seigneur, vous qui l'aimiez, prenez soin de son sort.

ALTÉMORE.

Au-delà de vos vœux vous serez obéie.

(*Il sort avec Avogare, et les soldats françois.*)

SCÈNE XIII.

GASTON, EUPHÉMIE.

EUPHÉMIE, *avec vivacité.*

L'AMOUR te l'a livré, l'amour te le confie.

GASTON.

Je le suis au palais. Va, compte sur mon cœur.
L'attrait de tes vertus s'accroît par ton malheur :
Je leur dois plus d'amour et de respect peut-être,
Lorsqu'au sein des forfaits le destin les fit naître.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

(Le théâtre représente une chambre attenant la galerie où se sont passés les quatre premiers actes. C'est dans cette chambre que l'on a mis Bayard. Il est à demi couché sur un lit militaire. Les armes de Bayard sont auprès de son lit.)

SCÈNE I.

BAYARD, URBIN.

URBIN, *debout, appuyé sur un fauteuil.*

En nous voyant ainsi, qui penseroit, seigneur,
Qu'Urbin fût le captif et Bayard le vainqueur?
Grâce au ciel, pour vos jours me voilà sans alarmes!

BAYARD.

Que vos tendres bontés ont eu pour moi de charmes,
Généreux ennemi! Tels sont les vrais guerriers,
Rivaux au champ de Mars, amis dans leurs foyers.

URBIN

J'attends ma liberté que vous m'avez promise!

BAYARD.

Mais doublez la rançon qui dut m'être remise...

(*Urbin paroît très étonné.*)

A vos soldats blessés je désirois l'offrir.
Chargez-vous de ce soin que je ne puis remplir.

Jule a causé leurs maux : je veux qu'il les soulage,
Et de son or sacré j'ennoblirai l'usage..
Mais parlons d'Avogare et de ses noirs projets.

URBIN.

J'ai toujours dédaigné d'en savoir les secrets.
Quand il osa sur vous combler son infamie,
Je confiai ce monstre aux vertus d'Euphémie.
J'ai cru servir ensemble et vous et mon pays,
D'arrêter ses projets sans les avoir trahis.
Je voudrois et ne puis vous nommer ses complices...
Vous ne les craignez plus ; qu'importent leurs supplices ?

SCÈNE II.

GASTON, BAYARD, URBIN.

GASTON, *à Bayard.*

J'ALLOIS quitter ce fort ; mais un objet pressant
(*Regardant Urbin.*)
M'oblige à vous voir seul... si le duc y consent?

URBIN.

Prince, je me retire.

(*Il sort.*)

SCÈNE III.

GASTON, BAYARD.

GASTON, *vivement.*

ON trompe encor la France.
De traîtres entouré, Bayard est sans défense ;
Il faut bien que Nemours connoisse la terreur.

BAYARD, *se relevant un peu.*

Je ne puis rien pour vous ; c'est-là tout mon malheur.
Quels sont donc nos périls ?

GASTON.

Vous allez les entendre.
Un fidèle Bressan vient pour me les apprendre,
Et d'un sage conseil je cherche les secours.

(Il va vers la porte.)

BAYARD.

Qui sait mieux en donner en recherche toujours.

GASTON, *à un vieillard, qui est en-dehors.*

Viens, approche.

SCÈNE IV.

UN VIEILLARD, GASTON, BAYARD.

GASTON, *à Bayard, en lui montrant le vieillard.*

EUPHÉMIE, aux malheureux propice,
Tendit à ce vieillard une main protectrice,
Et de ses longs revers adoucit les regrets.
Il a d'un noble prix su payer ses bienfaits:
Et, sûr de ses vertus, par un aveu sincère,
Il vient lui révéler les crimes de son père.
C'est lui qui m'a tantôt envoyé, par ses fils,
D'un double assassinat les généreux avis.

(Gaston s'assied.)

BAYARD, *au vieillard.*

La probité se peint sur ton front vénérable,
Et ce dehors heureux....

LE VIEILLARD, *l'interrompant.*

Cache un cœur bien coupable!...

(A Gaston, en se jetant à ses pieds.)

Ah! j'ai besoin de grâce en venant vous sauver.

GASTON.

De grâce?

LE VIEILLARD.

Mes sanglots m'empêchent d'achever.

GASTON.

Tu serois criminel ?... Eh ! sur quelle assurance
Pourrai-je à tes discours donner ma confiance ?
Quel es-tu ?

LE VIEILLARD.

Pardonnez ma honte et mes regrets.
Je ne suis qu'un Bressan.... Je fus jadis François.
Citoyen de Paris, mais d'obscure naissance,
J'allai chercher la gloire au sortir de l'enfance.
Mon bras s'est signalé, lorsqu'aux murs de Beauvais
Une femme a vaincu le Flamand et l'Anglois.
Mais un service ingrat sous un roi trop austère,
Tourna vers l'étranger ma jeunesse légère.
De climats en climats j'errai pendant dix ans,
Et depuis trente hivers fixé chez les Bressans,
Ainsi que tout François privé de sa patrie,
Je l'appelle, en pleurant, chaque jour de ma vie.

BAYARD.

Eh ! que n'y rentrois-tu, ramené par l'honneur ?

LE VIEILLARD, *un peu rapidement.*

J'ai combattu contre elle et je lui fais horreur.
Fier de mon origine, il faut que je la cache ;
La peur du châtiment et l'hymen qui m'attache
Ont retenu mes pas revolant vers les lis....
J'ai, du moins, à mon roi pu rendre mes deux fils....
Combattant sous vos lois, et dignes de vous plaire,
Ils consolent souvent la honte de leur père.
Quand on entend vos noms, quand on voit vos succès,
Seigneurs, qu'on est honteux de n'être plus François !...

(Avec plus de chaleur.)

Mais je viens vous sauver.... Eh! quel guerrier fidèle,
Honoré dans la France, aura plus fait pour elle?
Ah! ce service heureux, ce retour de ma foi
Va bientôt retentir jusqu'au cœur de mon roi.

GASTON.

Qu'as-tu donc découvert?

LE VIEILLARD.

La trame la plus noire,
Qui vous cache la foudre, au sein de la victoire.
Dans tout le sang françois brûlant de se plonger,
De meurtres, cette nuit, Bresse va regorger.
Oui, près du mont sacré, des routes souterraines
Vont ramener Pescaire et les lances romaines;
Tandis que, vers le fleuve, un gros de citoyens
Ouvre un canal antique aux fiers Vénitiens.
Dans leur temple déja sans bruit et sans alarmes,
Les Bressans désarmés ont repris d'autres armes.
On parle d'un rempart qui doit être abîmé
Par ce volcan nouveau sous la terre enfermé.
L'Espagnol s'en promet l'effet le plus terrible.
J'ignore où doit frapper ce tonnerre invisible,
Mais je sais que bientôt un lâche meurtrier
(A Nemours.)
Vous y doit, avec art, exposer le premier;
Et, vous ouvrant soudain cette tombe enflammée,
Enlever aux François l'âme de leur armée.
(C'est ainsi qu'en ces lieux on vous nomme, seigneur.)
J'ai frissonné d'effroi, de rage et de douleur;
J'ai voulu vous soustraire à ces pièges du crime.
Vous voyez à mes pleurs, au zèle qui m'anime,

Qu'un transfuge, accablé par les ans et les maux,
Toujours guerrier dans l'âme, adore les héros.

GASTON.

D'où sais-tu ces secrets? par quelle intelligence?

LE VIEILLARD.

Une seule ressource étoit en ma puissance :
J'ai vendu l'humble toit par ma femme habité,
Réduit de sa vieillesse et de ma pauvreté,
Seul fruit d'un long travail et des dons d'Euphémie,
Pour gagner un soldat de la garde ennemie.

GASTON, *attendri, à part.*

Ah! Dieu!

BAYARD, *à part.*

Que de grandeur!

GASTON, *à part.*

Et nous, mortels heureux,
Nous croyons quelquefois être seuls généreux!...
(*Au vieillard.*)
Achève.... saurois-tu quel autre qu'Avogare
Dirige sourdement les horreurs qu'on prépare?

LE VIEILLARD.

Non, prince; l'Espagnol qui m'a tout révélé,
N'a pu percer plus loin ce secret si voilé :
Il craint, en le sondant, de s'en voir la victime.
Mais moi, seigneur, mais moi, pour vous montrer l'abîme,
Du peu que je savois j'ai dû vous avertir.
Je cours mieux observer ce qu'il faut prévenir.
Mon sang se rajeunit encor pour ma patrie :
Je vois tous mes dangers, et compte peu ma vie.
Quand un soldat françois au péril va s'offrir,
Daigne-t-il s'informer s'il peut en revenir?

BAYARD, *avec transport.*

François, reprends ton nom.

GASTON, *au vieillard, en l'embrassant.*

Oui, tu l'es... Le temps presse...

(A Bayard.)

Daignez, si je m'emporte, arrêter ma jeunesse;

(Appelant.)

Je vais donner mon ordre.... Entrez tous.

(Plusieurs officiers et soldats entrent.)

SCÈNE V.

TROUPE D'OFFICIERS ET DE SOLDATS FRANÇOIS, GASTON, BAYARD, LE VIEILLARD.

GASTON, *à deux officiers françois, en leur montrant le vieillard.*

Vous, Évreux,
Vous, d'Alègre, suivez ce vieillard courageux.
Il va vous indiquer deux secrètes issues,
Dont il faut à l'instant saisir les avenues.
Cent guerriers, bien choisis, pourront y retenir
Les nombreux bataillons qui voudroient en sortir....

(A deux autres officiers.)

Vers l'autre extrémité, Crussol et Vendenesse,
Guidez nos escadrons qui campent hors de Bresse;
Et que les ennemis par vous ne soient chargés
Que lorsque sous la voûte ils seront engagés
Eux-même auront rendu leur perte plus rapide....

(A deux autres chevaliers.)

Et vous, pour contenir le citoyen perfide,
Que, par mille flambeaux disposés prudemment,
On menace leurs toits d'un vaste embrasement.

Le palais d'Avogare est encore l'asile
D'où mes ordres auront le cours le plus facile :
J'y vole, pour donner des secours prompts et sûrs,
Si de quelque rempart la mine ouvroit les murs....
(A Bayard.)
Approuvez-vous ce plan?

BAYARD, *montrant les chevaliers.*

Tous leurs cœurs l'applaudissent :
Moi seul j'en dois gémir ; d'autres bras l'accomplissent.

LE VIEILLARD, *vivement, à Gaston.*

J'instruirai seulement vos guerriers valeureux,
Prince ; et je vais veiller sur ce gouffre de feux....
(Comme une idée nouvelle qui lui vient sur-le-champ.)
J'espère en découvrir le foyer redoutable....
Si le ciel y plaçoit ma perte inévitable,
Puissé-je, pour mourir avec moins de remord,
Ayant perdu mes jours, ne point perdre ma mort!
(Il fait quelques pas pour s'en aller.)

GASTON, *pendant qu'il s'en va.*

Va, compte sur le prix de ce service insigne.
La faveur de Nemours....

LE VIEILLARD, *se retournant et l'interrompant.*

Prince, j'en suis indigne.
Réservez pour mes fils un si généreux soin;
Demain de vos bontés je n'aurai plus besoin.
(Il sort avec quelques chevaliers et quelques soldats.)

SCÈNE VI.

GASTON, BAYARD, SOLDATS FRANÇOIS.

GASTON, *à Bayard.*

Adieu, Bayard.

BAYARD, *aux soldats.*

Soldats, qu'on me porte à sa suite.

GASTON.

Non; restez. C'est la loi que je leur ai prescrite.
Qu'Euphémie avec vous soit gardée en ce fort.
Ah! de deux cœurs si chers quand j'assure le sort,
Je ne hasarde plus la moitié de moi-même :
Périt-on tout entier en sauvant ce qu'on aime?
(Il sort, laissant avec Bayard un chevalier et quelques soldats.)

SCÈNE VII.

BAYARD, UN CHEVALIER, SOLDATS FRANÇOIS.

BAYARD, *à part.*

Il est donc un triomphe, il est donc un danger
Que même, en le voyant, je ne puis partager?...
(Au chevalier.)
Ecoute, ô mon élève, espoir de la patrie,
D'Estaing, cœur tout de flamme, à qui le sang me lie,
Toi, né pour être un jour, par tes hardis exploits,
Ainsi que ton aïeul, le bouclier des rois,
Ne quitte point Gaston; sois partout son égide.
Je réponds des François tant qu'il sera leur guide.
(Le chevalier sort.)

SCÈNE VIII.

BAYARD, SOLDATS FRANÇOIS.

BAYARD, *à part.*

O DIEU! par quelles mains préviens-tu tant d'horreurs?..
(Aux soldats.)
Vous l'avez vu sortir ce vieillard tout en pleurs?
Soldats, c'est un transfuge accablé de son crime.
Mettez tous à profit son retour magnanime,
Et les remords cruels dont il est dévoré.
Tel est le châtiment du cœur dénaturé,
Qui, ne connoissant plus famille ni patrie,
Ose leur dérober le tribut de sa vie.
Infidèle aux humains dont les tendres secours
Dans sa débile enfance ont protégé ses jours,
Il trouve en tous climats l'horreur qu'inspire un traître;
Il voit l'homme chérir l'homme qu'il a vu naître;
Dans un long abandon traînant son triste sort,
L'affreuse solitude environne sa mort.

SCÈNE IX.

ALTEMORE, SOLDATS ITALIENS, BAYARD.

ALTÉMORE, *aux soldats françois qui gardent Bayard.*
NEMOURS vous mande, amis; Bayard est sous ma garde.
La défense du fort désormais me regarde.
(Il leur fait signe de sortir, et ils s'en vont.)

SCÈNE X.

BAYARD, ALTÉMORE, SOLDATS ITALIENS.

BAYARD, *à Altémore.*

Quoi! vous quittez Nemours?

ALTÉMORE.

C'est lui qui l'a voulu...

(*Bas, à sa suite.*)

Attendons le signal, ou tout seroit perdu...

(*A Bayard.*)

Nemours tremble pour vous; l'orage se déclare.
Lorsque dans son palais j'ai conduit Avogare,
A ma garde enlevé par ce peuple séduit,
Il a saisi, pour fuir, la faveur de la nuit;
Et peut-être en ces lieux du fond de sa retraite,
Il tend, par ses amis, quelque embûche secrète.

BAYARD.

Ses amis, comme lui, se pourront découvrir:
Le crime à force d'art parvient à se trahir.

ALTÉMORE, *avec dissimulation.*

J'en doute... Mais du moins par cette expérience,
Tous vos chefs connoîtront enfin la défiance.
L'impétueux François ignore les détours;
Son âme est dans ses yeux et passe en ses discours.
Soit fierté, soit foiblesse, il ne peut se contraindre;
L'éclat de ses transports avertit de les craindre.
Ici, l'homme plus calme en concentre l'ardeur,
Dans des replis profonds enveloppe son cœur;
De ses traits à son âme il fait un masque utile,
Et la haine en cet art est toujours plus habile.
Elle offre en souriant le front de l'amitié;
Et d'un glaive couvert vous perce sans pitié...

(*A part.*)
Le signal tarde bien!

BAYARD.

Si je meurs par un crime,
L'assassin tremblera, mais non pas la victime:
Au moment de frapper, peut-être l'inhumain
Sentira que son cœur veut retenir sa main.

ALTÉMORE, *à part.*

(*Entendant venir quelqu'un.*)
Il dit vrai, mais n'importe... Ah! que vient-on m'apprendre?
(*Il se retire un peu en arrière.*)

SCÈNE XI.

EUPHÉMIE, BAYARD, ALTÉMORE, SOLDATS ITALIENS.

EUPHÉMIE, *à Bayard.*

Nemours n'est point ici?

BAYARD.

Nemours vient de se rendre
Dans votre palais même.

EUPHÉMIE

Ah ciel! il est perdu!...
C'est là, seigneur, c'est là que le piège est tendu,
(*Voulant sortir.*)
Que la foudre... Ah! courons...

ALTÉMORE, *l'arrêtant.*

Demeurez.

EUPHÉMIE.

Monstre horrible!

(A part, en entendant le bruit affreux que fait l'explosion du palais d'Avogare.)

C'est toi dont la fureur..... Dieu ! quel fracas terrible !

(Elle s'appuie sur une colonne.)

La terre s'est émue, et ces murs ont tremblé.

BAYARD, *à part.*

Tout mon corps tressaillit sur mon lit ébranlé.

ALTÉMORE, *avec éclat.*

Enfin du joug françois j'ai sauvé l'Italie...

(A Bayard.)

Vois l'ami d'Avogare et l'amant d'Euphémie.

EUPHÉMIE, *à part.*

Grand Dieu !

BAYARD, *à Altémore.*

Quoi ! perfide !...

ALTÉMORE, *l'interrompant.*

Oui, par ce foudre infernal,
J'ai de mes deux rivaux détruit le plus fatal...

EUPHÉMIE, *tombant évanouie.*

Je me meurs !

ALTÉMORE, *à Bayard.*

Et ton sang va combler ma vengeance,

(Il va pour lui porter un coup de lance.)

BAYARD, *prenant sa lance près de son lit, et la tenant en arrêt sur Altémore.*

Viens, traître ! je t'attends.

ALTÉMORE, *étonné.*

Quelle est ton espérance ?
Crois-tu combattre seul et mes soldats et moi ?

(Les soldats s'avancent sur Bayard.)

BAYARD, *voyant paroître Gaston.*

Tremblez, voilà Nemours!

(*Altémore et ses soldats tournent la tête, et aperçoivent Gaston. Altémore, comme anéanti, reste immobile et laisse tomber sa lance.*)

SCÈNE XII.

GASTON, CHEVALIERS ET SOLDATS FRANÇOIS, URBIN, BAYARD, EUPHÉMIE, ALTÉMORE, SOLDATS ITALIENS.

GASTON, *à Altémore, en écartant les soldats italiens à coups d'épée.*

C'EST la foudre pour toi!...

(*A Bayard, qu'il embrasse.*)

O mon ami!

BAYARD.

Cher prince!... eh! qui l'auroit pu croire?

GASTON, *montrant Altémore et Urbin.*

Voilà de l'Italie et l'opprobre et la gloire...

Urbin vient te défendre.

BAYARD, *tendant la main au duc d'Urbin.*

Il ne m'étonne pas.

GASTON, *aux soldats françois, en montrant Altémore.*

Qu'on livre cet infâme au plus affreux trépas...

(*Des soldats françois entraînent Altémore et les soldats italiens.*)

SCÈNE XIII.

GASTON, BAYARD, EUPHÉMIE, URBIN,

CHEVALIERS ET SOLDATS FRANÇOIS.

GASTON, *à Euphémie, qu'il voit évanouie, en courant à elle.*

Mais, ô nouveau malheur! ô ma chère Euphémie!

BAYARD.

L'effroi de votre mort peut lui coûter la vie.

GASTON, *à Euphémie, en lui prenant la main.*

Euphémie!

EUPHÉMIE, *revenant à elle, à part, en levant les yeux au ciel.*

(*A Gaston, qu'elle aperçoit, en rebaissant les yeux.*)

Il n'est plus!... Ah! prince, vous vivez!

GASTON, *la relevant, et désignant le vieux transfuge françois.*

Oui, ce digne vieillard... il nous a tous sauvés.

EUPHÉMIE, *avec transport.*

Qu'il m'est cher!

GASTON.

J'arrivois dans ce palais terrible
Où mon ordre assembloit notre élite invincible,
Quand je le vois entrer frémissant, éperdu,
Suivi de l'Espagnol à ses bienfaits vendu,
Et qui, se promettant un plus riche salaire,
Avoit du nouveau foudre épié le mystère:
« Fuyez, s'écrioient-ils; fuyez: ne tardez pas.
« Vous n'avez qu'un moment; le gouffre est sous vos pas

« Courez sauver Bayard ; il en est temps encore.
« Ce héros va tomber sous les coups d'Altémore. »
A leurs cris, vers ces lieux, nous avons volé tous.
Mais des portes du fort à peine approchions-nous
Qu'avec un bruit affreux une nue enflammée,
Un noir torrent de feu, de soufre et de fumée
Roule au loin dans les airs, à nos regards surpris,
D'un vaste monument les immenses débris.
Heureux qu'en échappant à ce piège effroyable,
(*En embrassant Bayard.*)
J'arrache encor mon père au sort plus déplorable
De voir des assassins, vil rebut des bourreaux,
Souiller la dernière heure et le sang d'un héros!

URBIN, *à Bayard.*

Pardonne, j'ai trop tard suivi mon digne maître.
Bayard, pour sauver Jule, avoit livré le traître...
(*A part.*)
Beaux jours du nom romain, qu'êtes-vous devenus?
Des François maintenant sont nos Fabricius.

GASTON, *à sa suite.*

Allons, marchons, amis ; revolons vers Pescaire.
Voudrois-je qu'à ma chaîne il eût pu se soustraire?
Sous ces murs embrasés me croyant englouti,
De son repaire obscur peut-être il est sorti.
(*Il veut partir.*)

BAYARD, *le retenant.*

Arrêtez....

SCÈNE XIV.

D'ALÈGRE, GASTON, BAYARD, URBIN, EUPHÉMIE, CHEVALIERS ET SOLDATS FRANÇOIS.

D'ALÈGRE, *vivement à Gaston.*

La victoire est complette et soudaine :
Tous vos ordres suivis ont mis dans notre chaîne
Les guerriers de Venise et les soldats romains,
Enfermés, foudroyés dans les deux souterrains.

GASTON.

Mais Pescaire ?...

D'ALÈGRE, *l'interrompant.*

Seigneur, son adroite prudence
Pour des lieux plus ouverts réservoit sa présence.
De la porte Faustine il assailloit les tours,
Qu'au bruit de son tonnerre il croyoit sans secours.
Mais, au lieu de l'effroi, trouvant partout l'audace,
Et des Vénitiens apprenant la disgrâce,
Il va cacher au loin sa honte et ses débris.

GASTON, *désignant le vieux transfuge françois.*

Eh ! que fait ce vieillard ?... Qu'il vienne avec ses fils...
Que mes bienfaits....

D'ALÈGRE, *l'interrompant.*

Plaignez son infortune extrême !
Instruit qu'en son palais Avogare lui-même,
Pour allumer sa foudre, avoit su se cacher,
Loin de suivre vos pas, il l'a couru chercher.
Il vouloit, ou punir, ou désarmer sa rage :
Mais soit que du Bressan le perfide courage

De périr avec vous fit son plaisir affreux ;
Soit qu'il ait mal connu, mal mesuré ses feux,
De tous deux, à la fois, loin du palais en poudre,
J'ai vu les corps sanglants rejetés par la foudre.

EUPHÉMIE, *à part.*

O mon père !

BAYARD, *à part.*

O soldat qu'honore un beau trépas !
J'ai bien vu que ton cœur ne se pardonnoit pas.
Tes fils seront les miens.

EUPHÉMIE, *à part.*

Le désespoir m'accable :
De la mort de mon père, hélas ! je suis coupable.

GASTON, *vivement*

Lui seul fut criminel, lui seul il s'est perdu.

EUPHÉMIE.

Ah ! respectez les pleurs qu'il coûte à ma vertu....
La nature m'imprime un sacré caractère,
Sans permettre à mon cœur de juger pour quel père.

GASTON

Je respecte, à la fois, et ressens vos douleurs....
Mon bonheur ne peut naître au milieu de vos pleurs.
Je veux, pour le former, que Bayard me ramène
Plus digne encor de vous, et vainqueur de Ravenne...
(*A Bayard.*)
Je vais t'attendre, ami, sous ce fameux rempart :
Gaston regretteroit de vaincre sans Bayard.

BAYARD, *lui prenant la main.*

Va, mais modère, au moins, ton ardent caractère.
Tu crois n'avoir rien fait tant qu'il te reste à faire.

Songe qu'en peu de jours tu sus vivre long-temps.
Ta carrière d'honneurs est remplie à vingt ans;
Toi seul peux soutenir le fardeau de ta gloire,
Mais crains de t'oublier au sein de la victoire.

FIN DE GASTON ET BAYARD.

PIERRE LE CRUEL,

TRAGÉDIE.

PIERRE LE CRUEL,

TRAGÉDIE,

PAR DE BELLOY,

Représentée, pour la première fois, le 24 mai 1772.

PERSONNAGES.

DON PÈDRE, roi d'Espagne

BLANCHE DE BOURBON, princesse françoise.

ÉDOUARD, prince anglois.

HENRI DE TRANSTAMARE, frère naturel de don Pèdre.

DU GUESCLIN, connétable de France.

ALTAIRE, chef des Maures.

FERNAND, favori de don Pèdre.

Officiers.

Soldats.

La scène est dans le camp de don Pèdre, sous le fort de Montiel.

PIERRE LE CRUEL,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

(Le théâtre représente, dans l'intérieur d'une tour, une grande chambre antique, très simplement meublée, et dont la fenêtre est garnie d'une grille de fer. Cette chambre a une porte dans le fond, une autre sur le côté.)

SCÈNE I.

BLANCHE, *seule.*

(*Elle est vêtue sans éclat, assise dans l'attitude de l'accablement, et appuyée sur une table. Après quelques instants de silence, elle lève les yeux, et dit :*)

L'ombre enfin s'éclaircit : les premiers feux du jour
Pénètrent lentement dans cet obscur séjour.
Ces murs me séparant de la nature entière,
Me permettent du moins d'entrevoir la lumière.
Ah ! l'aurore et la nuit me retrouvent en pleurs,
Sans qu'un léger sommeil me prête les douceurs
Que goûte un malheureux dans l'oubli de son être !
O jour, depuis cinq ans je ne t'ai vu renaître

Qu'en demandant au ciel de ne plus te revoir!
Mort, que j'appelle en vain, ô mort! mon seul espoir,
Romps le joug effroyable où je suis enchaînée!
O mort, délivre-moi du malheur d'être née!
(*Elle retombe dans sa première attitude, puis se relève.*)
Un instant sur le trône, et pour jamais aux fers!
Hélas! j'ai disparu de ce vaste univers.
L'Espagne, où je fus reine, où je vis ignorée,
Me croit dans le cercueil, et Paris m'a pleurée.
Pleurée! oui, je le suis : dans mes tourments secrets
J'ai le triste plaisir de goûter des regrets...
On plaignit, on vengea ma disgrâce fatale;
Tout m'aima sur la terre, hors ma vile rivale,
Hors mon cruel époux, qui seuls ont condamné
Ce cœur, plus pur encor qu'il n'est infortuné.
Mais de ces lieux déserts qui trouble le silence?
(*Elle paroît entendre du bruit en dehors.*)
La barrière du fort s'ouvre avec violence:
Quel tumulte confus! Voyons.
(*Elle se lève et regarde à travers les barreaux de la fenêtre.*)
Sur ces remparts
J'aperçois un drapeau semé de léopards...
Quelqu'un marche avec bruit : l'effroi remplit mon âme.

SCÈNE II.

EDOUARD, BLANCHE.

ÉDOUARD, *parlant en dehors.*

SOLDAT, ouvre... obéis, ou tu meurs.

(*La porte du fond s'ouvre, Édouard entre avec deux écuyers.*)

BLANCHE.

Ciel!

ÉDOUARD.

Madame,

(*A part.*)

Pardonnez. Que d'appas! Tout accroît mes soupçons.

(*Haut.*)

De mon audace heureuse apprenez les raisons:
Je vous suis inconnu; j'ignore qui vous êtes;
Je viens joindre le roi, qui fuit vers ces retraites;
Et pour calmer l'Espagne en ces troubles nouveaux,
J'arrive en ce moment des remparts de Bordeaux.
Je voulois occuper ce formidable asile,
Qui devient pour don Pèdre une ressource utile;
Mais des refus suspects, des mots mystérieux
Ont enflammé soudain mes désirs curieux:
J'ai pensé que ces murs renfermoient l'innocence.
Vos gardes m'opposoient en vain la résistance;
Le vainqueur de Najarre et celui de Poitiers
Imprime le respect dans l'âme des guerriers.
Dites un mot, madame, et je romps votre chaîne.

BLANCHE.

Est-il bien vrai! je vois le prince d'Aquitaine,
Le héros des Anglois, et le fils de leur roi?
Vous, Édouard?

ÉDOUARD.

Mon nom vous répond de ma foi.

(*Il fait signe à ses écuyers de se retirer.*)

BLANCHE.

Votre aspect doit ici m'affliger... et me plaire.
Le vainqueur de Poitiers a vu périr mon père :
Le vainqueur de Najarre a vengé mon époux.

ÉDOUARD, *avec transport.*

Mon doute est éclairci. Vous vivez ! Quoi ! c'est vous,
Du malheureux Bourbon plus malheureuse fille ?
Vous, femme de don Pèdre, et reine de Castille ?

BLANCHE.

Reine ! vous le voyez.

ÉDOUARD, *voulant se jeter à ses pieds.*

Ah ! mon cœur éperdu
Vous rend l'hommage pur qu'il garde à la vertu !

(*Toujours avec vivacité.*)

Que vous avez coûté de larmes à la terre !
Oui, votre père et vous, chéris de l'Angleterre...
Ennemis généreux, nous savons admirer
De vertueux rivaux, les vaincre et les pleurer.
Belle Bourbon, eh quoi ! lorsque Pèdre et Padille
Du bruit de votre mort consternoient la Castille,
Sur vous de leurs fureurs ils suspendoient le cours ?
Ces deux âmes de sang ont respecté vos jours ?

BLANCHE, *très vivement.*

Ils n'ont rien respecté Si je respire encore,
Leurs ordres sont trahis, leur cruauté l'ignore.

ÉDOUARD, *très vivement*

Croyez, si ce mystère eût percé jusqu'à moi,
Que j'aurois exigé de ce superbe roi,

Quand ma main sur son front remit le diadème,
Qu'il vous rendît justice, et se la fît lui-même.
Une seconde fois son trône renversé,
Pèdre a besoin de vous pour s'y voir replacé.
Vous pouvez, mieux que moi, réparer sa ruine.
Mais... le daignerez-vous?... Ah! dès leur origine,
De vos malheurs affreux retracez-moi le cours.
Ma foi, sans balancer, suivra tous vos discours.
Mon âme jusqu'ici toujours mal informée,
Par la voix de don Pèdre ou par la renommée,
Aspire par vous-même encore à s'éclaircir.
Édouard, mieux instruit, pourra mieux vous servir:
Qu'il sache à quel excès Pèdre offensa vos charmes.
Princesse, en ce grand jour, si je taris vos larmes,
Je croirai vous devoir le plus chéri des biens:
On m'accorde un bienfait en acceptant les miens.

BLANCHE, *avec tranquillité.*

Prince, de mes malheurs la confidence intime
Est due aux nobles soins d'un héros que j'estime.
A mon époux vous seul pouvez me réunir.
Ah! pour lui, devant vous que mon front va rougir!
Daignez prendre ce siège, et vous allez m'entendre.

(Ils s'asseyent.)

Mais, seigneur, pardonnez un souvenir trop tendre.
Ici j'ignore tout. Charle, époux de ma sœur,
D'un roi trop courageux plus sage successeur...
Cette sœur même, hélas! si chère à mon enfance,
Dieu les conserve-t-il au bonheur de la France?

ÉDOUARD

Tous deux règnent, madame, et par leurs douces lois
Consolent leurs États du malheur des Valois

Charle apprend aux guerriers que la valeur suprême,
Pour commander au sort, se commande à soi-même,
Plus terrible pour Londre au fond de son palais,
Que son père, suivi de cent mille François.

BLANCHE, *en pleurs.*

Ah! prince, qu'à ma sœur je dois porter envie!
Elle mourra Françoise au sein de sa patrie:
Et moi, dans d'autres cours destinée à régner,
L'hymen m'offroit partout mon malheur à signer.

(*Elle s'essuie les yeux.*)

Don Pèdre me choisit de l'aveu de sa mère,
Et m'obtint d'un grand roi qui me servit de père,
Quand mon troisième lustre à peine finissoit.
Déja sa cruauté sourdement s'annonçoit.
J'avouerai qu'en sortant de la cour la plus chère,
La sienne, moins qu'une autre, alloit m'être étrangère.
L'illustre Castillanne, [1] aïeule des Bourbons,
Blanche, honneur de son sexe, avoit joint nos maisons.
Son nom, que je portois, m'invitoit à la suivre,
M'enflammoit du désir de la faire revivre:
Je voulois rendre au Tage, au pur sang de ses rois,
Le présent qu'à la Seine ils ont fait autrefois.
Mon cœur se promettoit, pour son premier ouvrage,
D'adoucir un époux qu'on me peignoit sauvage:
Par de tendres vertus j'espérois le domter,
Et gagner tous les cœurs... pour les lui reporter.
J'arrive dans Burgos. Au lieu de l'allégresse,
Je vois dans tous les yeux le trouble et la tristesse.
La mère de don Pèdre, étouffant ses douleurs
Vient, m'embrasse, bientôt me baigne de ses pleurs.

---

[1] Blanche de Castille, mère de Saint-Louis.

Je ne vois point le roi, qui craint de voir sa mère;
Sous cent prétextes faux mon hymen se diffère.
Après de longs refus, Pèdre se montre enfin;
Il me mène à l'autel avec un fier dédain.
Cet hymen, dont Paris chantoit les nœuds prospères,
Offrit le morne aspect des pompes funéraires.
La cour, le peuple entier, saisi d'un sombre effroi,
Cherche en tremblant mon sort dans les yeux de son roi.
Il me jette un regard, mais un regard farouche;
Sourit d'un froid serment qui tombe de sa bouche,
Sort du temple; et soudain, par des détours secrets,
Se dérobe à sa cour et me fuit pour jamais...
Peignez-vous ma surprise à cet excès d'outrage,
Le timide embarras, la candeur de mon âge,
La douleur et l'effroi de mes esprits confus!
Étrangère, au milieu d'un monde d'inconnus,
Ne sachant où porter et mon trouble et ma plainte,
J'inspirois la pitié... mais la pitié contrainte!
Enfin, on me révèle un mystère odieux,
Qui n'étoit un mystère, hélas! que pour mes yeux.
J'apprends que dans ce jour où Pèdre avec instance
Par ses ambassadeurs pressoit notre alliance,
Il avoit vu Padille, et qu'au prix de l'honneur,
Cette beauté si fière avoit gagné son cœur.
Me quittant aux autels, le monarque parjure
Revoloit dans ses bras consommer mon injure:
Tous deux en faisoient gloire; et qui plaignoit mon sort,
Recevoit pour salaire, ou les fers ou la mort.
Mais bientôt sur moi-même assouvissant la rage
Que garde une âme vile au grand cœur qu'elle outrage,
On m'arrache des bras de la mère du roi,
Qui n'osoit consoler en pleurant avec moi.

Don Pèdre me punit de la chérir en fille;
De prisons en prisons, cachée à ma famille,
Je n'eus, pour soutenir mes misérables jours,
Que l'aliment du pauvre, et ne l'eus pas toujours.
Cependant il n'est plus de devoir qu'il ne brave :
Tyran pour tout son peuple, et, pour Padille, esclave,
Il ravit les trésors, il fait couler le sang,
N'épargne ni vertu, ni naissance, ni rang.
Je partage sa honte en vous traçant ses crimes :
Mais comment vous compter ses illustres victimes?
Chaque meurtre excitant des murmures nouveaux,
Il rappeloit sans cesse et lassoit les bourreaux.
Le cruel immola ses frères, et leur mère,
Son tuteur, les neveux, et la sœur de son père :
Sur sa mère!... on retint son parricide bras;
Et l'ordre de ma mort combla ses attentats.

ÉDOUARD.

Je frémis : chaque trait rappelle à ma mémoire
Ce que m'a dit Guesclin, ce que je n'ai pu croire.
Mais don Pèdre à vos pieds n'est jamais revenu?

BLANCHE.

Padille craignoit trop les droits de la vertu.
D'un amour tyrannique exerçant la puissance,
Elle avoit à son roi défendu ma présence.

ÉDOUARD.

Dans quel temps osa-t-il ordonner votre mort?
Quelle main vous sauva? quel heureux coup du sort?

BLANCHE, *vivement.*

Quand le seul rejeton de sa triste famille,
Transtamare, son frère, entroit dans la Castille :
Couronné par le peuple, appuyé des François,
Il venoit pour briser les fers où je pleurois.

Pèdre, malgré l'Afrique, et Grenade et Lisbonne,
Se voyant par Guesclin renversé de son trône,
Voulut punir sur moi la France et les Bourbons.
Il me fit apporter un poignard, des poisons;
Fernand, qu'il en chargeoit, n'eut que le choix du crime
O d'un roi trop cruel ministre magnanime!
Fernand voit qu'un refus le perd, sans me sauver....

ÉDOUARD, *avec surprise*

Il se charge du meurtre?

BLANCHE.

Et vient m'en préserver.
Cachant mon nom, mon rang, qui m'exposoient encore,
Sa prudence en secret m'envoya chez le Maure.
Mais lorsque votre bras, partout victorieux,
Eut rétabli don Pèdre au rang de ses aïeux,
Par ordre de Fernand dans ces lieux transportée,
J'ai revu la prison que j'avois habitée.
On m'y sert avec soin, sans savoir qui je suis.
Morte à tout l'univers, seule avec mes ennuis,
Je rappelle, en pleurant, l'éclat de mon enfance,
Le jour où j'ai quitté le bonheur et la France.
Ah! je croirois, sans vous, que la tour de Montiel
Est le tombeau fatal que m'a choisi le ciel.

ÉDOUARD.

Je le bénis, ce ciel! sa faveur m'accompagne,
Lorsque pour vous sauver il m'amène en Espagne.
Don Pèdre me doit tout; il remplira mes vœux.
Don Pèdre est criminel, mais roi, mais malheureux:
Dieu seul peut le punir, tout roi doit le défendre.
Vers moi, dans son désastre, il vint jadis se rendre.
Dépouillé, fugitif, rebut des vils humains:
Il parut, et j'allai le servir de mes mains.

Pour régner à mon tour le destin m'a fait naître :
J'enseigne à respecter ce qu'un jour je dois être.
Dans les champs de l'honneur je m'arme contre un roi.
Dans ma cour, dans mes fers, il est un dieu pour moi.
J'estimois Transtamare et sa valeur brillante ;
Son âme est grande et fière, humaine et bienfaisante,
Fidèle à l'amitié, ferme dans le malheur....

BLANCHE.

Il a trop de vertu pour un usurpateur.

ÉDOUARD.

Madame, il n'en a plus, s'il détrône son frère.
Je viens les réunir par un accord sincère ;
Et vos jours conservés appuieront ce dessein
Que la mort de Padille a fait naître en mon sein.

BLANCHE, *se levant.*

Quoi ! la mort de Padille ?

ÉDOUARD, *se levant aussi.*

Elle n'est plus, madame.
Vous-même, libre encor, disposant de votre âme....

BLANCHE.

Quels discours !... Ciel, Fernand !...

SCÈNE III.

ÉDOUARD, BLANCHE, FERNAND.

BLANCHE, *à Fernand, avec une noble confiance.*

O MON libérateur !
Viens : si tu crains ton roi, voilà ton protecteur.

ÉDOUARD, *embrassant Fernand.*

Oui, mortel généreux, oui, ma reconnoissance
Se charge du péril et de la récompense.

FERNAND.

Votre estime, seigneur, est tout ce que je veux;
La vertu qui l'obtient ne forme plus de vœux.
Vous, madame, excusez l'excès de ma prudence.
Si toujours avec soin j'ai fui votre présence,
Depuis l'instant heureux où je sauvai vos jours,
J'ai craint de vous offrir de dangereux secours.
Un entier abandon vous étoit nécessaire :
Un seul pas indiscret eût trahi ce mystère.
A Padille, en tous lieux, tant de traîtres vendus,
Un seul courrier surpris, un confident de plus,
Exposoient votre tête à sa barbare haine.
Quand Padille expira, j'étois dans Trémisène;
Des soldats africains je pressois le départ.
(A Édouard.)
Ils doivent aujourd'hui joindre notre étendard.
(A Blanche.)
Hier, à mon retour, je crus l'instant propice
Pour instruire le roi de mon sage artifice.
Soudain Pèdre enchanté conçut l'heureux dessein
De désarmer la France, en vous rendant sa main :
Mais attaqué, surpris, et vaincu par son frère,
De ces soins importants son cœur s'est vu distraire;
J'ai couvert sa retraite; et pour braver le sort,
Je viens d'asseoir son camp sous Tolède et ce fort.
Pour rompre ici vos fers lui-même il va se rendre.
(A Édouard.)
Il vous cherche.

SCÈNE IV.

DON PÈDRE, ÉDOUARD, BLANCHE, FERNAND, GARDES.

D. PÈDRE, *à Édouard.*

O bonheur où je n'ai pu m'attendre !
Je vois la reine et vous, mes revers vont finir :
Je vais tranquillement et régner et punir.
Voilà Paris et Londre unis pour ma querelle :
Cimentons par le sang mon trône qui chancelle.

ÉDOUARD.

Un projet plus humain m'amène ici, seigneur :
J'y viens moins en guerrier qu'en pacificateur,
Mais fidèle aux traités, et prêt à vous défendre.
Vous êtes malheureux, vous auriez dû m'attendre.

D. PÈDRE, *lui prenant la main.*

Digne héros !... Bourbon détourne encor les yeux !
(*A la princesse qui est un peu détournée.*)
Je viens vous arracher de ces funestes lieux :
Oubliez des fureurs que le remords efface.
(*Montrant Édouard.*)
La vertu me protège, et doit m'obtenir grâce.
(*D'un ton d'humeur.*)
De votre époux du moins contemplez les regrets.
(*Elle le regarde, il paroît frappé. Il examine avec attention et plaisir.*)
Je sens mon cœur saisi, percé de mille traits !
Padille à tant d'appas me sembloit préférable !
Rarement l'œil voit bien, quand le cœur est coupable.

ÉDOUARD.

J'aime ce repentir.... mais j'en crains les effets.

D. PÈDRE.

Pourquoi, seigneur? Je veux expier mes forfaits.
(A Blanche.)
Ils sont sans nombre.

BLANCHE.

Hélas!

D. PÈDRE.

Comptez-les par vos larmes.
(A Édouard, avec le désordre d'une passion naissante.)
Cette longue douleur n'a point terni ses charmes.
Autrefois, à l'autel, mon indomtable orgueil
Laissa sur elle à peine échapper un coup d'œil:
Si j'eusse pu la voir, ah! l'aurois-je outragée?
(A Blanche.)
De mon perfide amour vous êtes bien vengée.
Le voici ce moment trop long-temps attendu,
Ce jour de mon bonheur, ce jour de ma vertu,
Où l'âme de Bourbon va me faire une autre âme!
Je veux, après l'affront de mon hymen infâme,
Aux yeux de ce héros défenseur de mes droits,
Tour à tour le vainqueur et le vengeur des rois,
Aux yeux de tout mon camp, de l'Europe étonnée,
Former les nœuds brillants d'un nouvel hyménée.
(Il donne un coup d'œil à Édouard.)

BLANCHE.

Dans ce grand changement qu'à peine je conçois,
Interdite, et doutant des vœux que je reçois,
Je crains qu'un tel retour soit l'ouvrage d'un songe,
Et qu'en mes premiers maux le réveil me replonge.
(A Don Pédre.)
Seigneur, par des remords si nouveaux et si prompts,

Un seul moment peut-il effacer tant d'affronts?
De mon hymen fatal je révère la chaîne,
Mon malheur fut toujours de vous devoir ma haine;
J'oublierai, par vertu, l'arrêt de mon trépas....
Mais puis-je sans horreur me voir entre vos bras,
Fumants encor du sang de la Castille entière?

(*A Édouard.*)

Prince, il faut, avant tout, m'éclaircir un mystère.
Je puis, me disiez-vous, disposer de mon cœur;
Je suis libre.... et comment?

D. PÈDRE.

Qu'avez-vous dit, seigneur?

ÉDOUARD.

La vérité.... Madame, elle va vous surprendre.

D. PÈDRE.

Quoi!

ÉDOUARD.

Les princes sont faits pour la dire et l'entendre.
Pensez-vous que gardant un silence imposteur,
Je sois votre complice, et, trompant sa candeur,
Je souffre qu'avec vous se croyant enchaînée,
Elle aille confirmer votre faux hyménée?

BLANCHE.

Ciel!

ÉDOUARD, *à la princesse.*

Avant le serment qu'il vous fit à regret,
Padille avoit sa foi par un hymen secret;
Et lorsqu'à ses fureurs il vous crut immolée,
Soudain cette union, hautement révélée,
Prouvée avec éclat aux états castillans,
Fit voir de votre hymen les vains engagements.

En rougissant pour lui de sa première chaîne,
On reconnut Padille, elle étoit femme et reine.
Le ciel n'a donc jamais uni votre destin
A ce roi, dont l'hymen fixoit déja la main;
Et l'auguste Bourbon, que trompa sa promesse,
N'est point esclave et reine : elle est libre et princesse.

D. PÈDRE, *voyant la joie de Blanche.*

Ah! je lis dans ses yeux que vous m'avez perdu!

ÉDOUARD.

Je me perdrai, seigneur, pour sauver sa vertu.

BLANCHE, *avec le saisissement et le délire d'une extrême joie.*

Qu'entends-je! se peut-il?... Gloire, bonheur suprême!
Quand je devrois ici périr au moment même,
Grand prince... et vous, ô ciel! que ne vous dois-je pas!
Je sais, avant l'instant marqué pour mon trépas,
Que je ne fus jamais unie à ce parjure,
Qu'il n'eut des droits sur moi qu'à force d'imposture.

(*Avec la plus grande fierté.*)

Réponds-moi maintenant, ô tigre ensanglanté.
Rends compte de ma vie et de ma liberté.
Je ne te parle plus en épouse, en victime,
Qui respecte l'abus d'un titre légitime;
Je te parle en Françoise, en fille de vingt rois,
Qui n'eut pas le malheur de naître sous tes lois.
Pourquoi, devant l'autel que profanoit ta vue,
M'engager cette foi qu'une autre avoit reçue?
Tu craignois qu'un refus, insultant pour mon nom,
Ne soulevât la France et ta propre maison?
Pourquoi donc à l'instant leur faire une autre offense,
Me bannir, me livrer aux fers, à l'indigence?

Ah ! mon plus grand bonheur, c'est l'insolent dédain
Qui borna mon outrage au seul don de ta main.
Partout tu ravissois ou l'honneur ou la vie;
Dans ton infâme cour j'échappe à l'infamie.
Va, j'aime trop mon sort pour vouloir t'en punir;
Dans les bras de ma sœur je cours m'en applaudir.

(*A Édouard, en courant à lui.*)

Vous qui m'êtes uni par les plus nobles chaînes,
Car le sang des Capets coule aussi dans vos veines,
Prince, il faut assurer ma retraite et mes jours :
Blanche vous fait l'honneur d'implorer vos secours.
Si des fers opprimoient votre épouse si chère,
Pensez-vous qu'un Bourbon rejetât sa prière ?

ÉDOUARD, *lui présentant la main avec fierté.*

Venez, madame, osez vous remettre en mes mains.

D. PÈDRE, *l'arrêtant par l'autre bras.*

Et jusque dans mon camp ! Quels sont donc vos desseins ?
Voulez-vous aujourd'hui me combattre moi-même,
Et livrer mon épouse à mon frère qui l'aime ?
Sitôt qu'il crut sa mort, il vanta son ardeur...

BLANCHE, *à part.*

Il m'aime ! ah ! ce seul mot me fait lire en mon cœur.

D. PÈDRE, *l'observant.*

Dieu ! s'il étoit aimé !... si je pouvois le croire !...
Prince, j'ai respecté votre nom, votre gloire,
Je vais tout oublier dans ma prompte fureur...
L'amour même en naissant est terrible en mon cœur.

(*Avec la plus grande violence.*)

Rien n'est sacré pour moi quand le courroux m'égare :
Malheur à qui me force à devenir barbare !

ÉDOUARD, *avec le ton d'une colère retenue.*

Modérez-vous, seigneur, ne faites point rougir

Un prince, votre appui, qui vient pour vous servir.
Je suis armé pour vous contre un frère rebelle;
Si Blanche est en péril, je suis armé pour elle.
Connoissez un Anglois dont la libre équité
Entre tous les partis marche avec fermeté.
Jeune, la passion qui soudain vous enflamme,
Est l'ivresse des sens que domte une grande âme.
D'un monarque proscrit sachez le digne emploi:
Pour remonter au trône il faut régner sur soi.
Peut-être qu'en cédant Bourbon à votre frère,
Elle seroit le nœud d'un traité salutaire.
Mais c'est d'elle, en un mot, et du roi des François,
Que son sort dans mes mains dépendra désormais.
J'attends ici Guesclin, que mon bonheur me livre,
Qui, toujours mon captif, m'écrit qu'il va me suivre.
Il désire la paix, Henri suit tous ses vœux
Plus calme, vous pourrez nous en croire tous deux.
Madame, en attendant, de vous je vais répondre;
Vous serez sous ma garde en paix comme dans Londre.
Ne craignez pas, seigneur, que je fasse à vos yeux
Du droit de mes bienfaits un joug injurieux:
Ils n'ont pas cet orgueil dont le faste humilie;
Et si je m'en souviens, c'est quand on les oublie

(*Il emmène Blanche.*)

D. PÈDRE, *les suivant.*

C'en est trop, et je cours...

SCÈNE V.

D. PÈDRE, FERNAND, GARDES *en dehors.*

FERNAND, *retenant don Pèdre.*

QUEL transport violent!
Il ne la ravit point; il reste en votre camp.
Calmez-vous, demeurez.

D. PÈDRE.

Oui, dévorons ma rage.
(Se tournant vers la porte par où Edouard est sorti.)
Tes bienfaits à mes yeux sont ton premier outrage.
Qu'ils sont avilissants ces droits d'un bienfaiteur!
(Se promenant avec fureur.)
Mais que, dans ma cour même, on soit mon protecteur,
Mon arbitre, mon juge!... Et dans quel temps encore!
Penses-tu qu'aujourd'hui ma foiblesse t'implore?
Non, non, je ne suis point dans cet état honteux
Où j'aille mendier ton secours orgueilleux.
Le Navarrois, le Maure, armés pour ma défense,
Avec moins de hauteur n'ont pas moins de puissance.
Qu'ai-je à craindre de toi, mortel audacieux?
Sur le bruit de ton nom tu reviens en ces lieux,
Seul, sans cour, sans armée, avec ta foible garde:
Et tu crois m'imposer!... et ton orgueil hasarde
D'abuser des vains droits d'un service passé!..
Tu ne peux plus m'en rendre, et tout est effacé.
Tu céderas Bourbon, ou cesseras de vivre.
Va, j'empêcherai bien que ton choix ne la livre
A celui des humains que j'abhorre le plus.
Ce frère qui m'ôta, par ses fausses vertus,

Les cœurs de mes sujets, mes trésors, mon empire,
N'aura jamais du moins une épouse où j'aspire;
Et je préférerai, comme un sort moins fatal,
La mort de ce que j'aime, au bonheur d'un rival.

SCÈNE VI.

D. PÈDRE, ALTAIRE, FERNAND, GARDES *en dehors.*

FERNAND.

Les Maures nous ont joints; voici le brave Altaire.

ALTAIRE, *à don Pèdre.*

L'empereur africain, ton ennemi, mon père,
M'envoie ici des rois venger la majesté.
Il ne demande rien. Tu peux en liberté,
Quand nous t'aurons soumis tes peuples et ton frère,
Reprendre contre nous ta haine héréditaire.
Nos glaives sont tout prêts... Aux portes de Montiel
Je viens de rencontrer ce terrible mortel
Que le sort rend captif du prince d'Angleterre,
Ce Guesclin, notre maître au grand art de la guerre.
Quand je vais avec toi combattre ses amis,
Je me plains qu'à leur tête il ne soit pas remis:
Devant un tel rival le courage s'enflamme,
Et l'aspect d'un héros semble agrandir mon âme.

D. PÈDRE, *en l'embrassant.*

De pareils sentiments que n'attendrois-je pas!
(*A Fernand.*)
Guidez-le dans ma tente, et j'y suivrai vos pas.
(*Altaire et Fernand sortent.*)
Guesclin semble arriver pour combler ma vengeance:
Il fit régner mon frère, il est en ma puissance.

Je sens que tout accroît dans mon cœur irrité
Les cruelles fureurs dont il est tourmenté.
C'est un torrent fougueux qui malgré moi m'entraîne;
Toutes mes passions ressemblent à la haine.
Je ne puis ni ne veux surmonter leur transport:
Qui vient leur résister, se dévoue à la mort.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

(Le théâtre représente dans le fond tout le camp de don Pèdre, au milieu duquel on voit le fort et la tour de Montiel. Sur le devant sont deux tentes, dont l'une, plus avancée, est celle d'Édouard, qui y arrive avec du Guesclin.)

SCÈNE I.

EDOUARD, DU GUESCLIN.

ÉDOUARD.

Du camp de don Henri ce François va venir
Dans ma tente; Guesclin, daignez l'entretenir;
Qu'il y soit sans frayeur, ma foi lui sert d'otage.

DU GUESCLIN.

Transtamare lui-même y viendroit sur ce gage.

ÉDOUARD.

Don Pèdre est plus tranquille. Au chef des musulmans
Il apprend ses desseins; il reçoit leurs serments.
Bourbon, dans cette tente, où vos yeux l'ont revue,
Peut être en un moment par mon bras défendue.
Cependant dites-moi quelle étrange raison
Vous fait en ces climats revenir sans rançon?
Charles ne doit qu'à vous le salut de la France,
Et n'a pas de Guesclin payé la délivrance?

DU GUESCLIN

C'est moi qui de ses dons fis un juste refus;
A l'État épuisé ma main les a rendus.
Dans les malheurs publics, un monarque économe
Doit-il prodiguer l'or au besoin d'un seul homme?

J'ai voulu prendre part à nos communs revers,
Et par mes propres biens me racheter des fers.
J'allai chercher moi-même, au fond de l'Armorique [1],
L'honorable débris de ma fortune antique,
Et des dons de Henri le dépôt précieux,
Lorsque ma digne épouse, accourant à mes yeux:
« Tu vois, m'a-t-elle dit, nos guerres intestines
« Ont rempli nos climats de morts et de ruines.
« Avant ton triste sort, que je n'ai pu prévoir,
« A la patrie en pleurs j'ai pensé tout devoir.
« Le bien de mes aïeux, égal à ma naissance,
« Que m'avoit conservé leur modeste opulence,
« Et qu'honora l'amour en l'offrant à Guesclin,
« Fut le trésor du pauvre, et nourrit l'orphelin.
« Je leur ai livré tout dans ce temps si funeste.
« Ton épée et ton nom, voilà ce qui nous reste. »

ÉDOUARD, *avec transport.*

C'est avoir plus encor que les trésors des rois.
Ah! sa bonté prodigue a prévenu tes lois!
Magnanimes époux, quel bonheur est le vôtre!
Toujours un de vos cœurs fait la gloire de l'autre.

DU GUESCLIN, *affectueusement.*

Cher prince, vous goûtez ce bonheur souverain.
Votre épouse elle-même, en nous cachant sa main,
Sous des noms supposés, fit compter à mon frère
Cette riche rançon qu'exigeoit votre père.
Mon erreur accepta ces secours imprévus;
Mais trente chevaliers, dans Bordeaux retenus,
Courbés sous l'indigence, et respirant à peine,
Victimes de l'honneur, périssoient dans leur chaîne.

---

[1] Armorique est l'ancien nom de la Bretagne.

(Vivement.)

Je leur ai partagé tout l'or de ma rançon,
Et par leur liberté je rentre en ma prison.
Ils l'ignoroient, seigneur, et vous devez le croire.
Plus utiles que moi pour fixer la victoire,
Au camp de Transtamare ils ont su parvenir,
Et peut-être en est-ce un qui veut m'entretenir.

ÉDOUARD.

Rien ne m'étonne en vous ; mais tout me fait envie
Quoi ! de vous imiter la douceur m'est ravie !
Mon père s'est bientôt repenti du traité
Qui même à si haut prix mettoit ta liberté
Il veut que ta rançon, dans mes mains apportée,
Après les temps prescrits ne soit plus acceptée.
Ce matin j'arrivois, et déja don Henri,
En m'offrant tout son or, demandoit son ami.
Mais les temps sont passés : il faut que j'obéisse,
Que je fasse à mon père un si dur sacrifice.
Cet ordre est le premier de ce père adoré,
Oui, le seul dont jamais mon cœur ait murmuré.

DU GUESCLIN.

Je n'espère pas moins ma prompte délivrance :
Transtamare, au lieu d'or, emploiera la vaillance.
Il sait trop qu'à Najare il fit tout mon malheur ;
Des chaînes de Guesclin vous lui devez l'honneur.
N'en parlons plus. Souffrez que j'acquitte la France
Du tribut de respect et de reconnoissance
Qu'en délivrant Bourbon méritent vos bienfaits.
O héros ! protecteur des héros de Calais,
Dès l'enfance aux vainqueurs vous serviez de modèle :
Qu'à toutes vos vertus j'aime à vous voir fidèle !

Mais ce sont ses pareils qu'un grand cœur doit chérir,
C'est Valois dans les fers qu'Édouard peut servir.
Sachez que votre bras ici se déshonore,
S'il protège un tyran que l'univers abhorre.
A quels noms mêlez-vous ce beau nom d'Édouard?
Et parmi quels drapeaux flotte votre étendard?
Voit-on deux Espagnols dans cette immense armée?
De musulmans, d'hébreux elle est toute formée,
Et des dignes soldats de ce vil Navarrois [1],
Qui vend, trompe, assassine, empoisonne les rois.
Quel intérêt vous dicte une telle alliance?
L'orgueil de relever l'ennemi de la France?
Grâce à la politique, à sa fausse grandeur,
La gloire des héros n'est pas toujours l'honneur.

ÉDOUARD.

Eh bien! terminons tout par l'accord le plus sage,
J'avois besoin de vous pour un si grand ouvrage.
Je vais revoir le roi; j'espère le fléchir.
(*Lui prenant la main.*)
Guesclin, nos longs débats vont enfin s'assoupir.

DU GUESCLIN, *vivement.*

Si pour jamais, seigneur, nos nations amies....

ÉDOUARD, *avec confidence.*

Va, l'Europe craindroit de les voir trop unies.
Le monde entier trembla, quand le roi des Anglois
Fut tout près de s'asseoir au trône des François.
Ces deux peuples vainqueurs, l'un pour l'autre indomptable
Sous les mêmes drapeaux seroient trop redoutables;

---

[1] Charles le Mauvais, roi de Navarre, digne allié de Pierre le Cruel.

Et leurs sceptres un jour rassemblés dans ma main,
Rendroient mes successeurs les rois du genre humain.
Le ciel, en divisant la France et l'Angleterre,
Sauve la liberté du reste de la terre.

DU GUESCLIN.

C'est nous estimer trop : il est des Castillans,
Des Germains.... Je crois voir le François que j'attends.

ÉDOUARD.

Je vous laisse.

(*Il sort de la tente avant que le François y entre.*)

DU GUESCLIN, *regardant le François.*

Son casque est fermé. Quelle c[illegible]
Peut l'agiter ?

SCÈNE II.

DU GUESCLIN, HENRI *travesti.*

HENRI, *portant une écharpe blanche, et ayant la visière de son casque baissée.*

Ici sommes-nous sans contrainte?

DU GUESCLIN.

Oui.... Mais quel son de voix !

HENRI, *levant la visière de son casque.*

Cher Guesclin !

DU GUESCLIN, *effrayé.*

Don Henri !
Dieu ! que prétendez-vous ?

HENRI, *tranquillement, en lui prenant la main.*

Imiter mon ami,
Justifier son cœur par ma reconnoissance.

DU GUESCLIN.

J'admire avec terreur sa sublime imprudence....
Risquer votre couronne ?

HENRI.

Eh bien ! je te la dois.

DU GUESCLIN.

Vos jours?

HENRI, *vivement.*

Cent fois Guesclin risqua les siens pour moi.
Va, d'un jeune Espagnol connois le caractère :
Notre orgueil dédaignant une gloire vulgaire,
Loin de l'ordre commun va chercher des vertus ;
Des périls sans exemple ont un attrait de plus.
Penses-tu que don Pèdre eût jamais pu s'attendre
Que pour toi, dans son camp, j'aurois osé me rendre ?
Son cœur soupçonne-t-il la générosité ?
L'audace du projet en fait la sûreté.
C'est pour toi que je tremble, et c'est ce qui m'amène.
Je connois trop mon frère et sa rage inhumaine,
Pour te voir dans ses mains, sans en frémir d'effroi.
Tu fis tout mon bonheur, il te hait plus que moi.

DU GUESCLIN.

Qu'ai-je à craindre? Édouard, dont seul je dois dépendre....

HENRI, *toujours avec feu.*

Édouard périra, s'il ose te défendre.
Qu'il s'attende lui-même au plus noir attentat :
Puisqu'il sert un tyran, il doit faire un ingrat.
Ami, de mes trésors tu sais que l'offre est vaine,
Que les frayeurs de Londre éternisent ta chaîne ;
Je veux de ce camp même aujourd'hui t'enlever :
J'ai formé ce dessein, je saurai l'achever.
Va, je mets à profit les leçons de mon maître.
En marchant vers ces lieux j'ai su tout reconnoître ;
A travers ce bois sombre et ces rochers affreux,
Mes soins ont découvert un chemin ténébreux,

Où ramenant bientôt mon élite indomtable,
Je viens à sa prison ravir mon connétable;
Et si mon imprudence a causé tes revers,
C'est ma sage valeur qui va briser tes fers.

DU GUESCLIN, *avec véhémence.*

Oui, prince, c'est ainsi que le droit de la guerre
Doit ravir noblement Guesclin à l'Angleterre.
Je ne peux fuir mes fers, mais on peut les briser;
Et, libre par vos mains, j'ai droit de tout oser.
Énervé près d'un an par un repos infâme;
Le besoin de la gloire a fatigué mon âme :
Temps perdu pour l'honneur, tu seras remplacé!
L'excès de l'avenir remplira le passé.
Mais Bourbon voudra-t-elle, et peut-elle nous suivre?
A la foi d'Édouard elle-même se livre.

HENRI.

Ciel! que dis-tu? Bourbon?

DU GUESCLIN.

Ce bonheur imprévu
A votre oreille encor n'est donc pas parvenu?

HENRI, *tressaillant d'inquiétude et de joie.*

Non. Quel espoir confus égare ma pensée!
Dans mon cœur palpitant une joie insensée....
Bourbon?

DU GUESCLIN.

Elle respire.

HENRI.

O moment enchanteur!
Blanche, tu vis encor, et tu n'es pas ma sœur!
Je vouois à ton ombre une amour immortelle :
Que mon cœur est heureux de se trouver fidèle!
Eh! qui l'a pu sauver?

DU GUESCLIN.

Le sage don Fernand.
Édouard de ses jours répond seul maintenant.

HENRI.

C'est à moi d'en répondre. Ah! mes pleurs, mon ivresse...
Tous mes sens éperdus nagent dans l'alégresse!
Ami, courons vers elle.

DU GUESCLIN.

Où vous exposez-vous?
Craignez tous les regards. Je tremble : on vient à nous.
(Baissant la visière du casque de Henri.)
Cachez plutôt vos traits. C'est la princesse même :
Préparons-la du moins à sa surprise extrême.

SCÈNE III.

HENRI, BLANCHE, DU GUESCLIN.

BLANCHE, *sortant de l'autre tente.*

Je ne crois pas ici troubler votre entretien,
Les secrets de vos cœurs n'en sont pas pour le mien.
(A Henri.)
Si Henri sait mon sort, seigneur, quelle est sa joie!

HENRI, *toujours couvert.*

Il le sait.

BLANCHE.

Permettez du moins qu'il vous revoie
Chargé des vœux pressants de ma juste amitié.
Toujours à mes malheurs il s'est associé;
Jadis j'ai vu son sang couler pour ma défense :
Qu'il ne hasarde point quelque triste imprudence.

DU GUESCLIN.

De celle qu'il hasarde, à vos yeux je frémis :
Ici même en secret il vouloit être admis.

BLANCHE, *effrayée, à Henri.*

Ah! courez prévenir....

HENRI, *d'une voix tremblante, et lui prenant la main.*

Il n'est plus temps peut-être.

BLANCHE.

Ciel! à son trouble, au mien, puis-je le méconnoître?

HENRI, *levant la visière de son casque.*

Oui, c'est votre vengeur qui tombe à vos genoux,

(*Il se relève.*)

Qui vous voit, vous adore, et mourra votre époux.

BLANCHE, *tendrement.*

Insensé! se peut-il qu'un zèle téméraire
Vienne livrer pour moi la tête la plus chère?

HENRI, *avec la plus grande vivacité.*

Je viens pour l'amitié, j'ignorois mon bonheur :
Mais jugez pour l'amour ce qu'auroit fait mon cœur!
Je le déclare enfin ce feu si légitime,
Que long-temps mon erreur a caché comme un crime:
Dès le premier regard que je levai sur vous,
Mon œil fut indigné de vous voir un époux.
Pour vous suivre à l'autel j'accompagnai mon frère :
Sa froideur redoubla ma jalouse colère.
Quand il sortit du temple, et courut vous trahir,
Je ne sais quel espoir me le fit moins haïr;
Dans l'avenir obscur, une confuse image
Me montra mon bonheur dont elle étoit le gage :
Les vrais pressentiments sont un don de l'amour;
Je ne partageai point les regrets de la cour.
Moi qui de tout mon sang voudrois payer vos larmes,
Dans un de vos malheurs j'osai trouver des charmes.
Mais quand votre trépas fut partout publié,
Je mourois de douleur, sans sa tendre amitié :

Guesclin sauvant mes jours d'un désespoir funeste,
Pour vous, sans le savoir, en conserva le reste.
Le ciel veut qu'en tout temps il soit de mon destin
De voir dans mon bonheur l'ouvrage de Guesclin.

DU GUESCLIN.

Prince, un si noble aveu fait mon plus beau salaire.
Reine, voilà l'époux choisi par votre frère.
Charle, avant que don Pèdre en eût semé le bruit,
De l'hymen de Padille en secret fut instruit;
Et pour vous délivrer, armant toute la France,
De ce prince et de vous il conclut l'alliance.
Pour dot, sur la Castille il vous transmit ses droits,
Acquis à nos Bourbons au défaut des Valois.
Quand le prince, éprouvant une disgrâce utile,
Dans l'asile des rois vint chercher un asile,
Roi sans trône, et dès-lors citoyen de Paris,
Vingt fois pleurant vos jours, que nous croyions finis,
J'ai vu Charle et Bourbon s'écrier sans mystère :
« Si Blanche respiroit, ce seroit-là mon frère. »
Le ciel, pour ce héros, vous sauva du trépas;
Il veut unir vos cœurs pour unir deux États.
Par le sang des Bourbons, par la gloire enchaînées,
France, Espagne, à jamais joignez vos destinées!

BLANCHE.

Cher prince, c'est pour vous qu'on exige ma foi,
Le jour même où j'apprends qu'elle est encore à moi?
Quel sort heureux succède au sort le plus barbare!
Je crus être à don Pèdre, et suis à Transtamare!
J'avouerai qu'en suivant votre frère à l'autel,
Je vous distinguai peu dans mon trouble mortel;
Et dès-lors par l'hymen me croyant asservie,
J'aurois domté mon cœur, s'il m'eût jamais trahie.

Mais songez à Tolède, à nos communs revers,
A ce jour où le peuple, indigné de mes fers,
M'enlevant avec rage à ma garde sanglante,
Dans un asile saint me déposa mourante.
(*A du Guesclin.*)
Pèdre y vole; il apporte et le fer et les feux;
Me vient en rugissant saisir par les cheveux;
M'entraîne. Un bras s'oppose à sa fureur extrême;
Un héros le désarme. Henri, c'étoit vous-même!
Mais un soldat cruel donnant son glaive au roi,
Il frappe, et vous tombez palpitant près de moi.
J'expirois. Pour souffrir rappelée à la vie,
C'est depuis ce moment que je l'ai moins haïe.
Occupée en secret de mon cher défenseur,
Son image m'apprit à jouir de mon cœur :
Ce cœur timide et pur, qui s'ignoroit lui-même,
Quand mon frère a parlé, s'avoue enfin qu'il aime,
Et se livre au bonheur seul fait pour me charmer,
D'adorer par vertu ce que je crains d'aimer.

DU GUESCLIN.

J'aperçois Édouard.

BLANCHE.

Redoutez sa présence.

HENRI.

Jamais il ne m'a vu; soyez en assurance.

SCÈNE IV.

HENRI, ÉDOUARD, BLANCHE, DU GUESCLIN.

ÉDOUARD.

Don Pèdre à mes désirs daigne enfin se prêter,
Madame; avec son frère il consent de traiter;
(*A Henri.*)
Et des conditions qu'il a droit de prescrire,
Chevalier, dans l'instant il viendra nous instruire.

BLANCHE, *épouvantée.*

Grand dieu!

DU GUESCLIN ET HENRI.

Pèdre!

ÉDOUARD.

Il me suit.

HENRI, *à part.*

Il faut périr.

BLANCHE.

Guesclin!..

ÉDOUARD.

Vous pâlissez tous trois! Quel est l'effroi soudain?..

DU GUESCLIN.

Il est juste, seigneur, vous voyez Transtamare.

BLANCHE, *à du Guesclin.*

Cruel, vous le perdez!

HENRI

Quoi! l'ami le plus rare
Me livre?

ÉDOUARD.

A ma foi, prince, et vous voilà sauvé.
Il me connoît.

(A du Guesclin, en l'embrassant.)

Jamais tu ne l'as mieux prouvé.
Ah! cette confiance et cet excès d'estime
M'attendrit jusqu'aux pleurs par sa candeur sublime.

DU GUESCLIN.

Je vois l'occasion d'illustrer un grand cœur,
Je ne puis m'en saisir, je l'offre à mon vainqueur.

ÉDOUARD, *appelant un Anglois qui entre.*

Suffolck.

(A Henri.)

Éloignons Pèdre : il peut, dans sa furie,
Me braver et nous perdre, aux dépens de sa vie.

(Vivement à l'Anglois.)

Courez, dites au roi qu'un funeste devoir
Contraint ce chevalier de partir sans le voir;
Qu'il faut qu'avec Guesclin moi seul je l'entretienne.
Faites garder ces lieux, de peur qu'on nous surprenne.

BLANCHE, *à Édouard.*

O héros, qui deux fois me sauve dans un jour!

ÉDOUARD, *montrant Henri.*

A sa témérité je reconnois l'amour

DU GUESCLIN.

Non; et ce que l'amour entreprend par délire,
Le calme du courage à ce prince l'inspire.
Il vient, de son épouse ignorant les destins,
Concerter un projet pour m'ôter de vos mains.
Don Henri, que sans moi couronna la victoire,
Se souvient d'un captif inutile à sa gloire.
Le roi devient soldat pour servir son ami.
Eh bien! voilà le cœur que je vous ai choisi.
Prince, mes deux héros étoient faits l'un pour l'autre.
Chérissez mon ami, comparez-lui le vôtre,

Ce tigre tout souillé de sang et de forfaits.
J'ai placé mieux que vous l'honneur de vos bienfaits.

HENRI, *à Édouard.*

Seigneur, ma défiance est un outrage insigne,
Dont je rougis dans l'âme, et dont l'honneur s'indigne;
Mais de la réparer mon orgueil est jaloux.
Montrez-moi les moyens de m'acquitter vers vous :
En est-il ? Ordonnez. Après la bienfaisance,
Le plus grand des plaisirs est la reconnoissance.

ÉDOUARD.

Je vous demande un prix bien digne de tous deux :
C'est la paix. Remplissez vos devoirs et mes vœux.
Craignez tous le malheur des haines fraternelles,
Aux plus affreux excès on est conduit par elles.
Deux cœurs qu'un même sang forma pour se chérir,
Oseront s'immoler, s'ils osent se haïr.
Une fois affranchis des nœuds de la nature,
Nos fureurs sont sans frein, nos crimes sans mesure.
Prévenez sagement quelque scène d'horreur...
Mais des conseils des rois évitons la lenteur.
Tous trois, avec prudence, osons voir votre frère;
Lui, Guesclin, vous et moi, calmons l'Europe entière.

HENRI.

Moi, le voir?

BLANCHE, *impétueusement.*

Non, seigneur.

ÉDOUARD.

Non pas en ce moment :
Vous nous avez surpris par ce déguisement.
Sans doute il oserait, pour vous punir en traître,
Abuser du prétexte, et j'en serois peu maître.

Il faut dans votre camp retourner inconnu :
De là faites prévoir un accord imprévu ;
Proposez l'entretien, prenez-nous pour arbitres ;
Revenez dans l'éclat qui convient à vos titres.
Cette tente peut voir, par mes justes projets,
Un moment accorder les plus grands intérêts.

HENRI.

Sans l'aveu de Guesclin rarement je prononce,
Seigneur ; mais dans ses yeux je crois voir sa réponse.

DU GUESCLIN.

La paix, seigneur ; il faut tout lui sacrifier :
C'est le fruit précieux qui naît d'un vain laurier :
Qu'elle suive toujours le char de la victoire,
Quand le vainqueur est homme et digne de sa gloire.

HENRI.

Vos désirs sont ma loi : je pars, et je revien.....

BLANCHE.

Juste ciel !

HENRI.

Sans espoir, tenter cet entretien !

BLANCHE.

Vous allez vous remettre à la foi d'un parjure,
Qui s'est fait en tout temps un jeu de l'imposture.

ÉDOUARD.

Un parjure, à l'instant qu'il promet avec moi,
Sait qu'il doit renoncer à violer sa foi.

HENRI, *vivement.*

Quand même mon retour hasarderoit ma vie,
Le bien de mes sujets, leur salut, m'y convie :
Si pour eux, dans ce camp, je m'expose aujourd'hui,
Je l'aurois fait pour vous, et je l'ai fait pour lui.

BLANCHE, *plus vivement encore.*

Je sais trop qu'à vos yeux les périls ont des charmes!
Et dois-je me flatter d'inspirer par mes larmes
Les frayeurs d'une femme au cœur de trois héros?
Vous allez vous placer sous le fer des bourreaux!
Maître une fois de vous, ce monstre si sauvage
Au seul assassinat bornera-t-il sa rage?
(*A Édouard et du Guesclin, en leur montrant Henri.*)
Vous les verrez tous deux lentement déchirer,
Et nos vaines fureurs ne pourront que pleurer.
Quoi! Pèdre, pour régner, n'a besoin que d'un crime,
Et vous lui présentez sa dernière victime!
(*A Henri.*)
Mais vos destins ici décideront mon sort.
Si vous m'y préparez l'horreur de votre mort,
A vos yeux expirants je réserve la mienne;
Il faudra par devoir que ma main vous prévienne,
Et je ne servirai, grâce à mon seul secours,
Ni de proie au tyran, ni de prix à vos jours.

ÉDOUARD.

Madame, où vous égare un désespoir extrême?
Songez-vous qu'avant lui je périrai moi-même?

BLANCHE, *avec beaucoup de chaleur.*

Oui, seigneur, je le sais, vous mourrez en héros;
Mais vos malheurs de plus calmeront-ils mes maux?
(*Avec un frémissement soudain.*)
Hélas! sur ces périls lorsque je vous implore,
Le péril du moment est plus terrible encore.
Si don Pèdre venoit.... Hâtez-vous de partir:
Ah! deux fois de ses mains espère-t-on sortir?
Partez, prince, et bientôt vous me ferez apprendre
Quels otages, quels soins, quel temps vous voulez prendre.

Conduisez-le, Guesclin, jusqu'à ses pavillons :
Moi, je cours vers le roi, pour ôter tous soupçons.

HENRI, *à Édouard.*

Ses pleurs m'ont désolé ; mais mon cœur persévère.
(*A Blanche.*)
Puis-je trop m'exposer pour une paix si chère,
(*Montrant du Guesclin.*)
Dont j'attends votre main, et qui rompra ses fers ?
Je hâte mon bonheur.

BLANCHE.

Ou mon dernier revers.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

(Le théâtre représente la tente d'Édouard.)

SCÈNE I.

D. PÈDRE, ÉDOUARD, GARDES.

ÉDOUARD.

Mes vœux sont-ils remplis, et votre âme apaisée
A recevoir un frère est-elle disposée?
Les intérêts du peuple à Guesclin sont remis :
D'un pas qu'on fait vers vous sentez donc tout le prix.

D. PÈDRE.

Quoi! Henri dans ces lieux refuser de paroître!
Ce rebelle en son camp vouloir mander son maître!

ÉDOUARD.

Ce n'est pas don Henri, ce sont tous vos sujets,
Aujourd'hui ses soldats, qui blâmant mes projets,
N'osoient le confier à vos mains vengeresses.

D. PÈDRE.

Ces perfides sujets doutent de mes promesses?

ÉDOUARD.

Mais leurs doutes, seigneur, sont-ils si criminels?
Rappelez envers eux vos serments solennels :
Lorsque mon bras vainqueur terminant vos querelles,
Votre honneur me jura la grâce des rebelles,
Je crus de votre peuple être le bienfaiteur,
Je crus lui rendre un père, et fus son destructeur;
Je rendis vos bourreaux à l'Espagne indignée :
De larmes et de sang vos fureurs l'ont baignée.

De tous vos vieux amis, Fernand seul voit le jour.
Quand ma bouche en ces lieux demande tour à tour,
Grands, ministres, guerriers fameux par leurs services,
La réponse est toujours l'arrêt de leurs supplices :
Et don Pèdre est surpris d'inspirer de l'effroi !
Et don Pèdre est surpris qu'on doute de sa foi !
Ah ! si selon mes vœux, le traité se consomme,
Sur le trône, à la fin, vais-je placer un homme ?
En vous frappant deux fois, la juste adversité
Ne vous a-t-elle pas appris l'humanité,
La vertu des grands rois, leur volupté suprême ?
Eh ! quels droits plus divins donne le diadème,
Que de pouvoir sans borne étendre ses bienfaits,
Recueillir tous les jours les plaisirs qu'on a faits,
Trouver à chaque instant, dans son âme adorée,
Le centre du bonheur d'une vaste contrée ?

D. PÈDRE, *avec impatience.*

Mon peuple m'étoit cher, quand j'en étois chéri ;
Il m'a trahi partout, partout je l'ai puni.

ÉDOUARD.

Prince, punir en roi, c'est châtier en père.
Il faut qu'à mes dépens enfin je vous éclaire.

(*Lui prenant la main affectueusement.*)

Mon aïeul, comme vous, proscrit, dans l'abandon,
Méprisa du malheur la première leçon ;
Et pour lui la seconde, hélas ! fut la dernière.
Leçon, pour vous et moi, terrible et salutaire !
Peut-être craignez-vous d'avoir par vos rigueurs,
Loin de vous sans retour, écarté tous les cœurs ?
Mais que le cœur du maître aisément les rappelle !
Que sans peine il leur rend leur pente naturelle !

Le devoir est pour eux l'aiguillon de l'amour,
Qui les gène en secret, et les pousse au retour.
Un père, un roi haï, répugne à la nature :
Permettez qu'on vous aime, et la haine s'abjure.

SCÈNE II.

D. PÈDRE, ÉDOUARD, ALTAIRE, FERNAND, GARDES.

FERNAND, *au roi.*

Seigneur, le prince arrive. Aux mains des ennemis
Les otages par moi viennent d'être remis.

ÉDOUARD.

Au devant de ses pas je vais soudain me rendre.
Prince, je le reçois ; roi, vous devez l'attendre.

(*Il sort.*)

ALTAIRE, *à don Pèdre.*

Je ne m'oppose point à tes nouveaux projets :
Je vins pour la bataille, et consens à la paix,
Quoique tous vos chrétiens, que le faux zèle inspire,
En jurant de s'aimer, jurent de nous détruire.
Au moins l'hommage pur, qui m'est ici rendu,
Du Maure incorruptible atteste la vertu ;
Le choix des Castillans, pour garder Transtamare,
Préféroit mes soldats aux nobles de Navarre :
Tu ne l'as point permis.... et je crains ce refus.
Mais contre tes sujets si tu ne combats plus,
J'ai le bonheur de voir mon peuple magnanime,
Au lieu de leur dépouille, emporter leur estime.

(*Il sort.*)

SCÈNE III.

D. PÈDRE, FERNAND, GARDES.

D. PÈDRE.

Fier Henri, te voilà dans les mains de ton roi!
Après m'avoir trahi tu comptes sur ma foi?
Il faut être prudent, quand on est infidèle....
Tu vas voir les traités du maître et du rebelle.
Toi, sous le nom d'arbitre, oppresseur insolent,
Qui m'écrases du poids d'un mérite accablant,
Superbe Anglois, tu veux me commander sa grâce?
Il falloit d'une armée appuyer ton audace.

FERNAND.

Et malgré vos serments, vous vous croyez permis....

D. PÈDRE.

Va, ma bouche a juré, mon cœur n'a rien promis.

FERNAND.

Mais bientôt Édouard, soulevant l'Angleterre,
Viendra....

D. PÈDRE.

Je vais tarir les sources de la guerre.
Transtamare n'a point de fils pour successeur;
Lui mort, son parti tombe, et cède à la terreur.
Édouard et Guesclin, resserrés dans mes chaînes,
Contiendront de leurs rois les impuissantes haines.
(Bas à Alvar.)
Henri vient, soyez prêt; qu'il tremble de sortir:
Il n'a qu'un choix à faire, obéir ou mourir.
(Il fait signe à Fernand.)

SCÈNE IV.

D. PÈDRE, HENRI, ÉDOUARD, DU GUESCLIN.

ÉDOUARD, *tenant Henri par la main.*

(*A Henri.*) (*A don Pèdre.*)

VOILA votre roi, prince; et voilà votre frère,
Sire.

D. PÈDRE, *à part, en regardant Henri.*

Déja mon sang bouillonne de colère.

ÉDOUARD.

Embrassez-vous.

(*Henri fait un pas vers son frère.*)

D. PÈDRE.

Arrête. Avant cette faveur,
Sachons s'il en est digne. Écoutons-le.

HENRI, *à Edouard.*

Seigneur,
Sa dureté....

ÉDOUARD, *avec dépit.*

Je suis le premier qu'elle offense.
Prenons place.

(*Ils s'asseyent.*)

HENRI.

Je garde un reste d'espérance;
Je vois, avec un cœur et des yeux attendris,
Ce spectacle nouveau pour l'univers surpris
Deux rois prêts à juger leur droit à la couronne,
Avec les deux héros protecteurs de leur trône.

D. PÈDRE.

(*Il se lève avec fureur au mot de protecteurs.*)

N'avilis point les rois : c'est aux usurpateurs

A flatter par besoin d'orgueilleux défenseurs;
Un vrai roi ne connoît ni protecteurs, ni maîtres,
(Montrant Édouard.)
Mais il a des amis qui le vengent des traîtres.
(Il se rassied brusquement.)

ÉDOUARD, *à don Pèdre.*

Seigneur, si chaque mot enflamme vos esprits,
Comment traiter l'objet qui nous a réunis?
C'est moi qui vais parler; daignerez-vous m'entendre?
(A Henri.)
Mais je vais m'adresser à votre âme plus tendre.
Fils de roi, dès l'enfance on dut vous enseigner
Quel sceau Dieu même imprime à ceux qu'il fait régner:
Son être sur la terre en eux seuls se trace;
Ils ont les droits du Dieu dont ils tiennent la place.
Né de ces droits sacrés le premier défenseur,
On vous en a rendu l'impie usurpateur:
Frère de votre roi, sans un double parjure,
Avez-vous pu trahir le trône et la nature?
Vingt fois, en combattant ces deux titres si saints,
Un double parricide a pu souiller vos mains?
(Henri frémit.)
Je veux fixer vos yeux sur cette affreuse image,
Dont j'ai vu, malgré vous, frémir votre courage.
On vante votre cœur valeureux, bienfaisant,
Des plus rares vertus exemple séduisant:
Chef, soldat, prince, ami, vous êtes mon modèle.
Disputez-moi, seigneur, une gloire plus belle:
Préférons tous les deux, magnanimes rivaux,
La probité de l'homme aux talents du héros.
C'est par-là qu'Édouard, honoré sur la terre,
Expiera les lauriers qu'il cueillit dans la guerre.

Plus citoyen que prince, et docile à mon roi,
Ses plus simples désirs sont ma suprême loi :
A son trône appelé du jour de ma naissance,
Le dernier des sujets a moins d'obéissance
Je voudrois de mon maître éterniser les jours,
Je ne demande au ciel que d'obéir toujours.
Mais qui ravit le sceptre à la main de son frère,
L'auroit-il respecté dans la main de son père?
Pardonnez, je vous veux arracher votre erreur,
Et dois vous la montrer dans toute son horreur.

(Plus vivement.)

Cher prince, lavez-vous d'une tache si noire,
Qui va de siècle en siècle obscurcir votre gloire.
Admirez le moment que j'ai su vous choisir.
De céder en vaincu vous auriez pu rougir;
Il eût été honteux au vaillant Transtamare
D'abdiquer la couronne au sortir de Najarre :
Mais aujourd'hui vainqueur dans trois combats sanglants,
Après le plus long cours des faits les plus brillants;
Quand Pèdre voit enfin l'empire qu'il possède
Réduit à ce seul fort, aux seuls murs de Tolède,
Vous, conquérant des biens que vous lui disputiez,
Prendre sceptre et couronne, et les mettre à ses pieds :
Voilà de la vertu l'effort le plus insigne,
Le miracle inouï dont vous seul êtes digne;
Un triomphe immortel, que vos chefs, vos soldats,
La fortune et Guesclin ne partageront pas.
Ce n'est pas tout : je sais que dans un cœur qui l'aime,
La vertu se suffit, est son prix elle-même :
Je viens pourtant offrir à votre œil détrompé
Un trône bien acquis pour un trône usurpé.

L'échange en est heureux. Il faut que je m'explique.
Vous voyez comme moi sous quel joug tyrannique
La moitié de l'Espagne expire en gémissant;
Vous savez par quel crime, à jamais flétrissant,
Appelés, introduits au cœur de vos provinces,
Les despotes d'Afrique ont dépouillé vos princes.

(Avec chaleur à du Guesclin.)

O chrétiens insensés, dans un autre univers
On court à l'infidèle arracher des déserts,
Et des beaux champs d'Europe on leur laisse l'empire!
Armons-nous, réparons un si honteux délire;
Que pour ce grand projet quatre rois se liguants,
Aux sables de Ceuta rejettent ces brigands.

(A Henri.)

Prenez un sceptre offert par la patrie entière,
Et détrônez le Maure, et non pas votre frère.
Sous vous avec Guesclin je marche le premier;
Nous sommes deux soldats, et lui seul est guerrier.
Confions sagement à l'œil de sa prudence
Les armes d'Angleterre, et d'Espagne, et de France
Pèdre dans ce projet nous secondera tous.
Charle en fut inventeur, mon père en est jaloux;
Même il m'a dit vingt fois : « Malgré nos longues haines,
« Quand l'honneur parlera, Guesclin n'a plus de chaînes. »
Ainsi le sceptre heureux que je viens vous livrer
Rompt les fers de l'ami qui va vous l'assurer.
Je ne vous parle point d'un prix plus doux encore :
Le roi peut vous céder la beauté qu'il adore.
Vous allez satisfaire, honorer en ce jour,
La vertu, l'amitié, la patrie et l'amour.
Prononcez.

HENRI.

Je venois à vous, comme à mon frère,
Proposer ce projet... sur un plan tout contraire :
Votre offre plus brillante a droit de m'émouvoir ;
Mais me justifier est mon premier devoir.
Me punisse le ciel, si par quelques intrigues
Tramant contre mon roi d'ambitieuses ligues,
Et si, lui dérobant les cœurs de ses sujets,
J'osai jusqu'à son trône élever mes projets !
Mais quand ses bras cruels, excités par Padille,
Purent pendant deux ans dévasté la Castille,
Un peuple d'orphelins levant les yeux vers moi,
Crut que les pleurs d'un frère attendriroient un roi,
Et que jusqu'à son cœur une main plus chérie
Feroit couler enfin les pleurs de la patrie.
Pour la première fois, troublant son calme affreux,
J'apporte à ses genoux des larmes et des vœux.
Savez-vous sa réponse ? Un poignard... qu'on arrête,
Et que deux fois encor il lève sur ma tête.
Padille le désarme... Et moi toujours soumis,
J'allai pleurer ailleurs mon frère et mon pays.
Sa fureur me poursuit sur tout ce que j'adore.
En s'abreuvant de sang, il s'en altère encore ;
Et sans vous retracer mes amis, mes parents,
Mes cinq frères, hélas ! sous son glaive expirants,
Songez que ses bourreaux ont massacré ma mère...
Et voilà tous ses droits pour détester son frère.

D. PÈDRE.

Ta mère à ta naissance a mérité la mort.

(*Édouard et du Guesclin font un mouvement d'indignation.*)

HENRI, *impétueusement.*

Vous l'entendez, seigneur : a-t-il quelque remord ?..
Ce fut donc pour sauver les derniers de ma race
Que j'acceptai ce trône où l'on m'offroit sa place.
Si vos vaillantes mains surent l'y rétablir,
De vos plus grands exploits il vous force à gémir.
L'Espagne retournant sous l'empire des crimes,
N'est qu'un vaste bûcher tout couvert de victimes.
Pour la sauver encore on n'appelle que moi ;
Sans or et sans soldats j'arrive, et je suis roi.
Ainsi ses cruautés me donnent ses provinces.
L'amour, le choix du peuple a fait les premiers princes
Quels titres sont plus purs, plus justes, plus flatteurs ?
Le sceptre est un présent que m'ont fait tous les cœurs.

D. PÈDRE, *toujours avec violence.*

Mon peuple est-il mon juge ? Amour, rigueur, vengeance
Oubli de mes devoirs, abus de ma puissance,
J'en dois compte à moi seul. Vous, nés pour obéir,
Au lieu de me combattre, il falloit me fléchir ;
Mais de mes passions vous irritez la flamme.
J'ai vu mes vils sujets attenter sur mon âme,
En superbes tyrans disposer de ma foi.
Je repoussai Bourbon, qu'ils m'offroient malgré moi ;
Ils proscrivoient Padille, elle m'en fut plus chère,
Et je la défendis contre ma propre mère.
Enfin, si je versai votre sang criminel,
Je fus juste, sévère, et ne fus point cruel.

(*Plus impétueusement.*)

Rends-moi mon trône, ou crains que plus sévère encore

HENRI

Du trône de Grenade on veut priver le Maure ;

Et je venois t'offrir mon armée et mon bras,
Pour te couronner roi sur leurs riches États.
Rends ces peuples heureux : la Castille, peut-être,
Te voyant mieux régner, regrettera son maître.
Quittant son sceptre alors, Henri te le rendroit,
Et l'empire du Maure en ma main reviendroit.

(*Voyant l'air furieux de don Pèdre.*)

Mais non, puisque Édouard m'offre avec cet empire,
Une épouse, un ami, premiers biens ou j'aspire,
Je suis prêt d'accepter...

DU GUESCLIN

Qu'allez-vous faire? O ciel,
Mettre ce peuple encor sous le couteau mortel!
Si pour la liberté votre cœur sacrifie
Les jours de vos sujets, le sang de la patrie,
En vous déshonorant vous allez m'avilir...
Et je fuirois un roi qui m'auroit fait rougir.
Pour Blanche, c'est Valois dont elle doit dépendre;
Son choix vous l'a donnée, et l'on veut vous la vendre!
Quel droit son meurtrier prétend-il aujourd'hui?
Il ordonna sa mort, elle est morte pour lui.

D. PÈDRE.

Quoi! tu veux dans sa haine affermir ce rebelle!
Il renonçoit au crime, et ta voix l'y rappelle!
Traître, tu fus toujours aux conseils, aux combats,
Ou l'auteur ou l'appui de tous ses attentats.

DU GUESCLIN.

J'ai rempli des devoirs que vous avez fait naître.
Vous fûtes l'assassin de la sœur de mon maître.
Chargé de vous punir, je vous ai détrôné.
Je respecte ce front, puisqu'il fut couronné;

Mais je sers un monarque avoué par la France,
Un peuple dont mon roi m'a commis la défense.
De ce peuple expirant le reste ensanglanté
Ne veut plus de vos lois subir la cruauté :
Je le déclare au nom de la Castille entière,
Qui de ses droits ici me rend dépositaire.
Au seul trône du Maure aspirez désormais ;
Don Henri veut en vain vous donner ses sujets ;
Voici leurs propres mots : « S'il cède ou perd l'empire,
« Un autre y va monter, et nous allons l'élire.
« Don Pèdre nous a fait rentrer dans tous nos droits :
« Est-ce pour l'égorger que le peuple a des rois?
« Quand on s'est séparé de la nature humaine,
« Que, pour elle, d'un tigre on imite la haine,
« Comment des nations réclame-t-on la foi?
« Abjurant le nom d'homme, on perd le nom de roi. »

D. PÈDRE, *voulant mettre l'épée à la main.*

C'en est trop, et ton sang....

ÉDOUARD, *l'arrêtant.*

Qu'osez-vous entreprendre?

HENRI, *s'élançant au-devant de du Guesclin.*

C'est mon sang le premier qu'il faut ici répandre.

ÉDOUARD, *à don Pèdre.*

Un guerrier désarmé, mon captif, mon ami!

D. PÈDRE, *avec impétuosité.*

Lui qui, des droits du trône éternel ennemi,
Vient d'avancer contre eux une horrible maxime.
Redoutable à son maître, à tout roi légitime!....

DU GUESCLIN, *de même.*

Vous outragez mon roi. Sur le sort des tyrans
Il peut jeter en paix des yeux indifférents ;

De leur chute effroyable il ne craint pas l'exemple
Son cœur se rend justice, alors qu'il se contemple :
Il sait, en nous aimant, pourquoi nous l'adorons.
Les Titus craignent-ils le destin des Nérons ?

ÉDOUARD, *arrêtant encore don Pèdre, qui fait un nouveau mouvement.*

Guesclin, vous oubliez la majesté suprême.

DU GUESCLIN.

Voulant m'assassiner, il s'oubliait lui-même.

(*Montrant Henri.*)

D'ailleurs il n'est ici qu'un roi pour un François.

D. PÈDRE, *à du Guesclin.*

Tremble.

(*A Henri.*)

Et toi, sors.

HENRI.

Eh bien ! plus d'accord, plus de paix !
Moi, j'allois te livrer un peuple qui m'adore !
Ah ! je serois moins lâche, en le livrant au Maure.

(*A Édouard.*)

Adieu, prince. Osez-vous être encor le vengeur
D'un barbare ?

ÉDOUARD.

Oui, je l'ose ; oui, ma foi, mon honneur
Mon père, ont garanti son sacré diadème.
Je vous en offre un autre ; il cède ce qu'il aime....

D. PÈDRE.

Moi ?

ÉDOUARD, *à don Pèdre.*

Tout, hors votre sceptre.

(*A Henri.*)

Et vous, vous accepter.

Le peuple seul ici s'oppose à nos traités :
Voyons s'il soutiendra les maîtres qu'il se donne,
Mieux que je ne soutiens ceux que le ciel couronne.
Marchons à la bataille.

HENRI.

il est d'autres moyens,
En épargnant, seigneur, le sang des citoyens....
(Il regarde son frère.)
De finir noblement cette grande querelle.

D. PÈDRE.

Oui, viens au champ d'honneur, ton roi même t'appelle;
Le plaisir de t'y voir expirer de ma main,
Fait renoncer ma rage à tout autre dessein.

HENRI.

Bourreau de tous les miens, meurtrier de ma mère,
Je pourrois t'immoler, sans immoler mon frère;
Mais je serois un monstre aussi cruel que toi,
Si j'osois dans ton sang me baigner sans effroi :
Tu ne m'as pas compris. Pour éviter un crime,
Suivons des chevaliers l'usage magnanime.
Deux amis avec nous tenteront ce hasard;
Viens combattre Guesclin, je combats Édouard.

DU GUESCLIN.

O projet d'un héros, d'une âme grande et pure,
Qui sert l'humanité, la gloire et la nature!

D. PÈDRE, *à Édouard.*

Allons, prince.

ÉDOUARD, *fièrement.*

Arrêtez. Je ne suis pas suspect,
(A du Guesclin.) *(A Henri.)*
D'éviter un combat, de fuir à votre aspect.

Imitez d'un Anglois le courage tranquille,
Voyez de ce cartel l'imprudence inutile.
Si le sort, pour vainqueurs, choisit Guesclin et moi,
En vous perdant tous deux, la Castille est sans roi;
Mais si vos deux amis tombent dans la carrière,
Le frère y reste alors seul rival de son frère :
Et vous voilà, seigneur, tout près de revenir
Au parricide affreux qu'on cherche à prévenir.
Non; que le peuple encor vienne venger sa cause :
Son sang est-il sacré, quand le nôtre s'expose?
Marchons comme à Najarre, il doit vaincre ou fléchir;
La bataille est pour lui l'instant du repentir.

HENRI, *vivement.*

Najarre nous donna des leçons qu'on peut rendre,
Et qui perd des lauriers, s'instruit à les reprendre;
Mais que tout soit égal pour nous et nos vainqueurs.

(*Montrant du Guesclin à Édouard.*)

Rendez-nous ce héros qu'enchaînent vos terreurs.

ÉDOUARD.

J'admire ce héros, je ne sais pas le craindre.

HENRI, *avec plus de force encore.*

Dans des fers éternels quand on l'ose contraindre,
On craint sa liberté.

ÉDOUARD.

Soyez libre, Guesclin.

(*Les trois autres personnages témoignent la plus grande surprise.*)

DU GUESCLIN, *après un peu de surprise.*

Voilà mon vrai rival.

HENRI, *avec transport.*

Je règne donc enfin.

(*Il embrasse du Guesclin.*)

D. PÈDRE, *à Édouard.*

Votre père....

ÉDOUARD.

Eût rougi d'un soupçon téméraire;
Quand j'agis pour l'honneur, j'ai l'aveu de mon père.

DU GUESCLIN, *à Édouard, en lui prenant la main.*

Ah! cher prince, où trouver jamais d'aussi grands cœurs?

ÉDOUARD, *affectueusement.*

Chez vos François, Guesclin, quand ils sont nos vainqueurs.

HENRI.

Je vais vous envoyer sa rançon toute prête.

ÉDOUARD.

Eh! quel prix? En a-t-il?

D. PÈDRE, *à Edouard.*

J'ai des droits sur sa tête:
Il fut pris dans mon camp. Mais vos vœux sont les miens:
Qu'il parte, et finissons ces fâcheux entretiens.
(*Il appelle.*)
Alvar?

HENRI, *à Édouard.*

Prince, à Guesclin que Bourbon soit remise.

D. PÈDRE.

Penses-tu qu'Édouard manque à la foi promise?
Te voilà dans mes mains.... j'y manquerois pour toi.

ÉDOUARD, *à Henri.*

J'attends l'ordre de Charle, et ce sera ma loi.

D. PÈDRE, *d'un œil d'intelligence, à Alvar qui est entré avec des gardes.*

Conduisez-les tous deux.
(*Il lui montre Guesclin.*)
Vous m'entendez, peut-être:
Guesclin, dans son armée, accompagne ce traître.

(*A Edouard, en lui prenant la main pour l'emmener.*)
Allons ranger la mienne, et volons aux combats.
(*A Henri.*)
Monarque d'un moment, la mort suivra tes pas.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

(Le théâtre représente une tente riche et vaste, qui est celle de don Pèdre. Elle a deux issues; l'une laisse voir la tour de Montiel, dont elle est très voisine; et l'autre le reste du camp.)

SCÈNE I.

D. PÈDRE, FERNAND.

FERNAND.

Quoi! vous avez trouvé d'assez lâches mortels,
Pour se rendre sans honte à vos désirs cruels?
O trop fidèle cour du tyran de Navarre!
Contre la foi publique arrêter Transtamare!
Pour un tel attentat si vous m'aviez choisi,
Aux dépens de mes jours, j'aurois désobéi.
Tandis que maîtrisant le destin des batailles,
Édouard de Tolède assure les murailles;
Que l'aspect d'un héros, ardent à vous servir,
Y retient tous les cœurs déja prêts à vous fuir,
Vous lui faites ici la plus sanglante injure,
Vous manquez à sa foi, vous le rendez parjure;
Et, de mépris sans nombre osant flétrir son nom,
Vous enlevez sa garde, et ravissez Bourbon!
Ah! quand il va savoir ce comble de l'outrage!....

D. PÈDRE.

Lui-même est observé; j'enchaînerai sa rage.

Il pense à tous ses vœux m'asservir d'un coup d'œil :
Mon orgueil est jaloux d'insulter son orgueil.
Mes malheurs m'imposoient l'affront de me contraindre ;
Mais, le péril passé, j'abjure l'art de feindre.

FERNAND.

Dieu juste !... Et votre frère ? Ah ! peut-être il n'est plus !

D. PÉDRE, *avec rage.*

Il vit, grâce à Guesclin ; mes coups sont suspendus.
Guesclin m'est échappé : ce mortel redoutable,
Déployant de son bras la force inconcevable,
A percé l'escadron qui l'avait entouré,
Et seul au camp rebelle a soudain pénétré.
Voilà pour un moment... le seul frein qui m'arrête.
Si de l'usurpateur je fais tomber la tête,
Les grands de la Castille, animés par Guesclin,
Menacent de nommer un autre souverain.
Mais don Henri vivant excite leurs alarmes :
Pour racheter ses jours il faut quitter les armes.
J'exige sans délai, pour prix de son pardon,
Leur pleine obéissance et la main de Bourbon
Gardes, amenez-moi Transtamare et la reine...
Je l'ai revue encore, et je conçois à peine
L'amour qu'en tous mes sens allument ses attraits ;
Il croît par ses mépris. Non, Padille et Pérès
N'avaient jamais porté dans le fond de mon âme
Ce feu tumultueux qui m'enivre et m'enflamme.
Je sens à mes transports que mon frère est heureux.
Eh bien ! que leur amour me serve ici contr'eux !
Qu'elle passe en mes bras pour sauver ce qu'elle aime,
Ou que, tremblant pour elle, il la cède lui-même.

(Il fait signe à Fernand de se retirer.)

SCÈNE II.

D. PÈDRE, HENRI, *enchaîné*, BLANCHE, *enchaînée*, GARDES.

HENRI, *entrant avant Blanche.*

J'ATTENDOIS qu'un bourreau vînt finir mon destin...
Mais tes frères sont nés pour mourir de ta main.
(*Voyant arriver Blanche.*)
Frappe. Ah dieux! la princesse aux fers abandonnée!

BLANCHE, *apercevant Henri.*

C'est vous! je me croyois la seule infortunée.
Et l'auguste Édouard, vengeur des trahisons?...

HENRI.

Est la victime, hélas! du glaive ou des poisons.
(*A don Pèdre.*)
De ceux qui t'ont servi c'est toujours le salaire.

D. PÈDRE.

Ton sang auroit payé ce discours téméraire,
Si d'autres sentiments, qui domtent ma fureur,
Pour la première fois, ne parloient à mon cœur.
Ce changement, madame, est votre heureux ouvrage:
A lui laisser le jour je souscris et m'engage,
Pourvu que vous veniez, en face des autels,
Renouer à l'instant nos liens solennels.
C'est à moi que jadis Valois vous a donnée;
Depuis à Transtamare il vous a destinée,
Quand mes engagements ne pouvoient se remplir.
Mais lorsqu'enfin je puis et veux les accomplir,
Maître de sa promesse, en observant la mienne,
Il n'est prétexte, excuse ou loi qui nous retienne.

Vous pouvez, apportant la paix à l'univers,
Unir par un seul nœud mille intérêts divers.
L'Espagne, à votre nom, sent expirer sa haine,
Et revient à son roi par amour pour sa reine.
La France satisfaite appuiera ma grandeur;
J'aurai Valois pour frère, et Guesclin pour vengeur.
Je ne vous cache point quel est l'amour extrême
Qui m'asservit à vous, et m'arrache à moi-même:
Jugez de son pouvoir sur mon cœur étonné.
Oui, ce qu'on n'a point vu depuis que je suis né,
Je commande à ma haine et suspends ma vengeance,
J'écoute et je conçois des projets de clémence.
Me les faire achever est un devoir bien doux,
Un honneur que le ciel ne réservoit qu'à vous.
Je n'épargnai jamais une tête rebelle;
Je pardonne pour vous à la plus criminelle,
Et j'offre un sûr garant à vous, à mes sujets,
Du bien que je ferai, dans le bien que je fais.

(*A Henri.*)

Osez répondre. Et toi, si tu prétends à vivre,
Le premier vers l'autel presse-la de me suivre.

HENRI, *à Blanche, vivement.*

Ainsi depuis cinq ans, par un art trop connu,
Marchant de crime en crime, il promet la vertu.
Sachez qu'un autre hymen, Padille encor vivante,
Engageoit à Pérès la main qu'il vous présente,
A Pérès qu'il ravit des bras de son époux!
Il me promet le jour, s'il s'unit avec vous:
Eh bien! de cet hymen que la pompe s'apprête:
C'est par mon échafaud que finira la fête.

D. PÈDRE.

Quoi, traître!..

HENRI, *à Blanche, très rapidement, comme quelqu'un qui craint d'être interrompu.*

Ignorez-vous comme il sait pardonner?
Le jour que dans Tolède il vint m'assassiner,
Tout un peuple tomboit sous sa main sanguinaire;
Un fils lui demanda de mourir pour son père:
Pèdre accepte l'échange, et se croit généreux...
Il s'en repent soudain, et les frappe tous deux.
Pressez-vous maintenant de mériter sa grâce.

D. PÈDRE.

Les plus affreux tourments, pour prix de tant d'audace..
Qu'on l'entraîne...

BLANCHE, *éperdue.*

Arrêtez... Que dois-je faire, hélas!
Souscrire à mon opprobre?... ordonner son trépas?
(A Henri.)
Cruel, je l'ai prédit, nos maux sont votre ouvrage!

D. PÈDRE, *à Blanche, surprenant leurs regards.*

Vous l'aimez, je le vois; vous redoublez ma rage.
Il faut... tremblez enfin de mon jaloux transport...
Ou me suivre à l'autel, ou le suivre à la mort.

BLANCHE, *avec assurance.*

Ah! tyran, ta menace a dissipé ma crainte.
Oui, je l'aime: en mourant je le dis sans contrainte;
Et dans tout ce pays, grâce à ta cruauté,
Mon cœur seroit le seul qu'il ne t'eût pas ôté.
Je vois que ta noirceur s'est juré son supplice,
Que ton horrible hymen m'en rendroit la complice:
Va, ne l'espère point, va, je saurai mourir;
J'ai fait plus jusqu'ici, j'ai su vivre et souffrir.

Oui, de ma fermeté je te dois l'avantage;
L'habitude des maux a doublé mon courage.
Peut-être ses beaux jours, que je voudrois sauver,
M'auroient fait consentir... Je rougis d'achever.

(*Avec la plus grande véhémence.*)

Grand roi! qui, des Bourbons le père et le modèle
A s reçu dans les cieux la couronne immortelle,
Livrerois-tu ton sang si pur, si généreux,
A l'esclave du Maure, à l'ami des Hébreux?
Mon cœur seroit-il fait pour l'amant de Padille?

(*Montrant Henri.*)

Voilà le seul époux qui mérite ta fille.
C'est un hymen de sang qu'on prépare à nos vœux;
Des bourreaux entre nous formeront ces saints nœuds
Mais adoptés pour fils par ta voix paternelle,
Ta main va nous lier d'une chaîne éternelle;
Nos âmes, sous les coups de ce vil assassin,
Vont s'élancer vers toi pour s'unir dans ton sein.

D. PÈDRE, *après avoir, pendant les derniers vers parlé bas à Alvar.*

Otez-la de mes yeux, allez, qu'on les sépare.
Qu'on l'enferme où j'ai dit. Laissez-moi Transtamare.

(*A Blanche qu'on emmène.*)

Tu ne le verras plus que mort et déchiré.

(*A d'autres gardes.*)

Et vous, que l'échafaud soit soudain préparé.

BLANCHE, *en se retournant vers Henri.*

Adieu. Depuis cinq ans, prince, j'ai cessé d'être:
D'aujourd'hui seulement mon cœur croyoit renaître;
J'ai pu vous le donner, vous nommer mon époux:
Je n'ai vécu qu'un jour, et l'ai vécu pour vous.

(*On l'emmène.*)

HENRI, *à don Pèdre.*

Ah! respecte son sang! tremble, Guesclin respire!
Mais du sort d'Édouard ne veux-tu pas m'instruire?

D. PÈDRE, *à ses gardes.*

Que ces chefs navarrois sont lents à revenir!
Voyez si dans Tolède ils n'ont pu le saisir.

SCÈNE III.

D. PÈDRE, HENRI, ÉDOUARD, GARDES.

ÉDOUARD, *à don Pèdre.*

(*A Henri.*)

NON, je suis libre encor. Vous allez bientôt l'être.

(*A don Pèdre.*)

Un des miens, dans ce trouble, ayant su disparoître,
A volé jusqu'à moi, m'a dit qu'au même temps
Qu'on échangeoit le prince à l'aspect des deux camps
Vos escadrons, sortis de ces épais ombrages,
Ont fondu sur l'escorte, et ravi les otages.
Vous violez ma foi; j'en demande raison:
Renvoyez Transtamare, et rendez-moi Bourbon,
A l'instant.

D. PÈDRE.

De quel droit viens-tu dans leurs provinces
Dicter arrogamment tes volontés aux princes?
Du rang du roi des rois qui t'a donc revêtu?
Tu défends un coupable, et c'est-là ta vertu!
Pour ta foi, ce rebelle, en trahissant la sienne,
Envers lui sans retour a dégagé la mienne.
Je t'arrêtois par grâce, et voulois prévenir
L'affront que tu me fais, et qu'il faudra punir.

ÉDOUARD.

L'étonnement, l'horreur suspendent ma furie.
Il est donc des mortels fiers de leur infamie!
Tu m'oses demander quel droit m'amène ici?
(*Avec une chaleur rapide.*)
Je suis fils d'un monarque, et je vins, comme ami,
Pour t'offrir un secours dont je te croyois digne:
Tu nous y fais à tous l'affront le plus insigne.
La vengeance est son droit, le mien; et je m'en sers.
Je puis combattre un roi, j'en ai mis dans mes fers
Mais, aux droits de mon père, à ceux de ma naissance,
J'unis cent titres saints sur ta reconnoissance:
Tu ne règnes, ne vis, n'existes que par moi.
Songe au temps où tu vins, plein de honte et d'effroi,
Chargé de l'or d'Espagne et des mépris du monde,
N'ayant dans l'univers d'autre asile que l'onde,
Mendiant sur nos bords l'humble toit d'un pêcheur,
Et partout repoussé par la haine et l'horreur:
Tu pleuras à mes pieds; ton malheur, sans courage,
D'un bonheur insolent devoit m'être le gage.

D. PÉDRE, *revenant avec fureur de la confusion involontaire dont il se sent accablé.*

O ciel! de tant d'opprobre on ose me couvrir!
Tu crois qu'impunément tu m'auras fait rougir?

ÉDOUARD.

Et toi, tyran, tu crois que je vais sans murmures
Voir compter mes serments au rang de tes parjures;
Que ton frère, à ma foi se livrant en héros,
Va passer de mes mains aux mains de tes bourreaux?
(*Prenant Henri par la main.*)
Ah! fut-il attaqué par une armée entière,
Il ne peut, avant moi, perdre ici la lumière!

D. PÈDRE.

A tes yeux, à l'instant, sa tête va tomber.

(Il fait signe aux soldats d'avancer.)

ÉDOUARD, *mettant sa main sur son épée.*

Viens. Sous le nombre enfin s'il nous faut succomber,
Qui meurt ainsi que nous, éternise son être;
Et qui vit comme toi fut indigne de naître.

(Don Pèdre tire son épée.)

SCÈNE IV.

D. PÈDRE, HENRI, ÉDOUARD, FERNAND.

GARDES.

FERNAND, *à don Pèdre.*

Vers Tolède, seigneur, Guesclin force le camp:
Si vous ne paroissez, tout cède à ce torrent.

ÉDOUARD.

Ah! je le reconnois.

HENRI.

Crains son bras invincible.

D. PÈDRE, *d'abord un peu indécis.*

Entouré d'ennemis, je marche au plus terrible.

(A ses soldats, en montrant les deux princes.)

Je reviens. Qu'on les garde.

(Il sort avec Fernand.)

SCÈNE V

HENRI, ÉDOUARD, GARDES.

HENRI, *avec le plus vif intérêt.*

Il peut vous massacrer,
Avant que jusqu'à nous on puisse pénétrer.

Tout son camp vous respecte, évitez sa colère:
Sauvez vos jours, l'espoir d'une épouse et d'un père.
Ne pouvant être ici mon heureux défenseur,
Courez; armez l'Anglois, et soyez mon vengeur.

ÉDOUARD, *avec véhémence.*

Moi, prince! de quel œil me verroit l'Angleterre?
J'ai hasardé vos jours, j'en réponds à la terre.
Lorsque, par imprudence, on fait des malheureux,
On ne les venge pas, on périt avec eux.

HENRI.

Allez donc vers Bourbon, sachez où l'a conduite
L'ordre affreux du tyran.
(*Tout à coup il voit fuir les gardes par la grande porte de la tente.*)
Eh quoi! tout prend la fuite!

SCÈNE VI.

HENRI, ÉDOUARD, DU GUESCLIN, *suivi de quelques Espagnols.*

ÉDOUARD, *apercevant du Guesclin, qui entre par l'autre issue, et lui présentant vivement Henri.*

GUESCLIN, je te le rends : tu me sauves l'honneur.

DU GUESCLIN.

Et de ma liberté je m'acquitte, seigneur.
(*A Henri.*)
Loin de nous votre camp donne une alarme vaine:
J'ai formé presque seul cette attaque soudaine.
J'observois tout : j'ai vu qu'on vous traînoit ici.
Partons, ou dans l'instant vous êtes investi.
(*Il le prend et veut l'emmener.*)

HENRI.

Courons chercher Bourbon.

ÉDOUARD.

Fiez-vous à mon zèle.

DU GUESCLIN, *entraînant toujours Henri.*

C'est le prix du vainqueur ; c'est le soin qui m'appelle.

HENRI, *à Édouard.*

Suivez-nous, prince.

ÉDOUARD, *le poussant dehors.*

Non : il me reste un devoir.

SCÈNE VII.

ÉDOUARD, *seul.*

BOURBON ! dans quel péril ! J'aurois dû le prévoir !
Quand le juste aux méchants tend ses mains secourables,
Ils se servent de lui pour perdre ses semblables.
Cherchons dans tout ce camp ; et, pour la découvrir...
Mais je crois voir don Pèdre et le Maure accourir.

SCÈNE VIII.

D. PÈDRE, ÉDOUARD, ALTAIRE, TROUPES DE MAURES ET DE NAVARROIS, *tous l'épée à la main, excepté Edouard.*

D. PÈDRE, *cherchant des yeux Henri.*

HENRI m'est enlevé ? ciel ! ô vengeance ! ô rage !
(*A Édouard.*)
Tu répondras pour tous ; sa fuite est ton ouvrage.
Qu'on le charge de fers.
(*Édouard met l'épée à la main.*)

ALTAIRE, *aux soldats, en étendant son épée vers eux.*

Non, soldats. Brave Anglois,
Tant que je suis présent, ne crains point de forfaits.
(*A don Pèdre.*)
Barbare, à quel excès ton courroux s'abandonne !
Enchaîner ce héros ! tu lui dois ta couronne.
Sur ton front, à mon tour, si je puis l'affermir,
Voilà donc tout le fruit que j'en dois recueillir ?
(*A Édouard.*) (*A don Pèdre.*)
Tu peux te retirer. Rends-lui sa foible escorte.

D. PÈDRE, *à Édouard.*

(*A un officier navarrois.*)
Oui, va. Mais de mon camp qu'il s'éloigne, qu'il sorte.

ÉDOUARD.

Ne crois pas...

ALTAIRE, *à Édouard.*

Sa fureur sert mon orgueil secret ;
J'allois à tes côtés combattre avec regret.
Adieu. Si nos exploits méritent la victoire,
Ton nom ne viendra pas nous en ravir la gloire.
(*Édouard veut lui répondre, il le prévient.*)
Écoute. Il nous a dit tes desseins contre nous :
Ma générosité n'éteint pas mon courroux.
A ta ligue chrétienne, au moins, je viens d'apprendre
Qu'on peut vaincre ses chefs, quand on sait les défendre.

ÉDOUARD, *à Altaire, après avoir remis son épée.*

Reçois mon amitié : cet hommage t'est dû.
Que Dieu juge le culte, et l'homme la vertu !
(*Lui prenant la main.*)
Mais, quoi ! payer la tienne, en l'exerçant encore,
Seroit-ce te flatter ?

ALTAIRE.

C'est bien convoître un Maure:
Qu'exiges-tu?

ÉDOUARD.

Bourbon.

ALTAIRE.

Comment! ne sais-tu pas
Que des chefs ennemis observant tous ses pas,
Quand déja vers Tolède Alvar l'avoit conduite,
Viennent de la ravir dans l'alarme subite?

ÉDOUARD, *avec éclat.*

Grand Dieu, je pars content, et quitte envers l'honneur,
(*A Altaire.*)
Je saurai l'être un jour envers mon défenseur.
(*A don Pèdre.*)
Pour toi, tes ennemis vengeront mon outrage,
Mon bras ne daigne point abattre son ouvrage:
Retombe dans l'état dont je t'ai fait sortir;
Je l'apprendrai sans gloire et même sans plaisir.
(*Il sort avec l'officier navarrois.*)

SCÈNE IX.

D. PÈDRE, ALTAIRE, GARDES.

ALTAIRE.

VIENS, et lave ta honte au milieu des alarmes.
Tu ne connois d'honneur que la gloire des armes;
Viens vaincre à notre tête; et si, dans l'avenir,
Tu trahis nos bienfaits, nous saurons t'en punir.
Après t'avoir vengé, je vengerai mon père.
Mais si, dans ce grand jour, le sort nous est contraire,

J'ai juré de ne point survivre à ton malheur;
Et la foi des serments est mon premier honneur.

(*Il sort avec les Maures.*)

D. PÈDRE, *seul, qui les a écoutés avec une joie secrète.*

Je brave leur menace et leur fière imprudence.
Ils ne m'ont pas du moins dérobé ma vengeance;
Et grâce à ce faux bruit par mes soins répandu,
J'ai trompé de tous deux la crédule vertu.
Blanche est en mon pouvoir : en vain le ciel m'opprime.
Vainqueur, je tiens ma proie; et vaincu, ma victime.

FIN DU QUATRIEME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

(Le théâtre représente la même chambre que dans le premier acte.)

SCÈNE I.

D. PÈDRE, *seul, entrant par la grande porte. Il est dans le plus grand désordre. Il tient à la main une coupe et un poignard. Il pose la coupe sur la table, met le poignard à son côté, et va s'asseoir de l'autre côté du théâtre, tête nue, sans cuirasse; mais il a son manteau et son cordon.*

CIEL, tu vois ta justice ou ta haine assouvie!
Je m'apprête une fin bien digne de ma vie!
Je fus donc en tout temps accablé par Guesclin!
Il a pris et blessé ce terrible Africain
Plus de camp, plus d'armée; il a su tout détruire:
Ce fort, cette prison, voilà tout mon empire.
(*Il se lève.*)
J'y suis maître de moi, de Bourbon et du sort;
Je vois entre mes mains ma vengeance et ma mort.
Ce cruel avantage est le seul qui me reste;
Lui seul m'a fait survivre à ce combat funeste.
Poison, glaive, instruments de mes crimes passés!....
Vous servez le tyran, et vous le punissez.
O cœur nourri de sang, que la rage dévore,
A ton horrible soif le tien manquoit encore.
Il va l'éteindre enfin. Mais à mon fier rival,
Le dernier de mes jours sera le plus fatal.

Oui, son amante et moi nous périrons ensemble :
Que la haine, l'amour, et la mort nous rassemble !
(Il marche vers la petite porte, et s'arrête en voyant entrer Fernand.)

SCÈNE II.

D. PEDRE, FERNAND.

D. PÈDRE, *avec embarras et impatience.*

Eh ! que viens-tu chercher ? Va trouver le vainqueur,
Va. Tu me fus fidèle, il te doit sa faveur.
(Il se jette sur un fauteuil.)

FERNAND.

O mon roi, vous savez, quand le sort vous accable,
Que vous m'êtes cent fois plus cher, plus respectable !
Ce cœur vrai, qui combat souvent vos volontés,
S'enchaîne à vos malheurs, fussent-ils mérités :
Je vous fis ce serment lorsque je vous vis naître.
Exemple de constance et d'amour pour mon maître,
Je veux, du fer mortel, à vos pieds abattu,
Voir le vainqueur lui-même envier ma vertu.
Sur votre auguste main laissez couler mes larmes ;
Celles d'un cœur fidèle ont toujours quelques charmes.

D. PÈDRE, *le regardant avec le plus grand étonnement.*

Comment, il est un cœur que j'ai pu conserver !
(Un peu attendri.)
J'en avois tant, hélas ! dont j'ai su me priver !
Ils voloient au-devant de ma débile enfance ;
Vingt ans je m'en suis vu l'amour et l'espérance.
J'aurois pu, répondant à leurs tendres souhaits,
Compter autant d'amis que j'avois de sujets.

Malheureux! j'étois né pour le bonheur suprême;
On m'offroit sur le trône un digne objet que j'aime;
Je l'avois dans mes bras, et l'en ai rejeté!
(*Il se lève.*)
Ah! dans cet univers, où je suis détesté,
Nul mortel ne me hait autant que je m'abhorre!

FERNAND.

Seigneur, c'est Bourbon même en qui j'espère encore;
Dans le camp de Henri je vais, je cours la voir.
Souffrez....

D. PÈDRE.

Non. (*A part.*)
Cachons-lui qu'elle est en mon pouvoir.

FERNAND.

Eh bien! aux assaillants Montiel inaccessible
Est de tous vos États le fort le plus terrible;
La garde en est nombreuse, et je pourrois, seigneur,
Y retenir long-temps et tromper le vainqueur:
Vous, fuyez avec art sous cette roche antique;
Gagnez les bords du Tage, et voguez vers l'Afrique.

D. PÈDRE, *toujours avec véhémence*

Moi! chez les rois heureux porter encor mes pas!
Montrer de cour en cour le plus grand des ingrats!
Quel monarque insensé défendroit ce barbare,
Ce Pèdre qui trahit le vainqueur de Najarre!
Plus d'espoir, plus d'amis que je puisse attendrir;
Il faut être Fernand pour me pouvoir souffrir.
(*En se promenant.*)
Ma rage à chaque instant s'enflamme et s'envenime;
Je déteste à la fois et respire le crime....
Mourons, mourons enfin; c'est l'honneur des vaincus:
Mais mourons dans le sang, ainsi que j'y vécus.

Laisse-moi seul,.... va, crains un furieux qui t'aime,
Qui ne se connoît plus.... qui tremble pour toi-même...
Ciel, que vois-je! Édouard!

SCÈNE III.

D. PÈDRE, ÉDOUARD, FERNAND.

D. PÈDRE, *avec la plus grande violence.*

VENEZ-VOUS m'accabler
Insulter à mes maux, en jouir, les combler?
Qu'y manquoit-il enfin? Votre seule présence.
(*Il se jette sur un fauteuil.*)

ÉDOUARD, *avec le plus grand flegme*

Qui, moi? vous insulter! Vous êtes sans défense.
Je ne viens voir des maux que pour les soulager :
Si vous étiez vainqueur, je viendrois me venger...
Soutenir mon ouvrage est un orgueil peut-être :
Mais si ce sentiment dans mon âme a pu naître,
Qu'il y reste caché, je ne veux point l'y voir.
Je me crois amené par un noble devoir.
Tranquille spectateur de ce champ de carnage,
Enfin j'ai vu la guerre avec l'horreur d'un sage.
Je veillois sur les jours de ce brave Africain,
Près de moi, sans rançon, renvoyé par Guesclin;
Mais du roi mon aïeul j'ai pris pour vous l'exemple :
Je sais qu'en criminel l'Espagne vous contemple :
Je veux que mon respect impose à son courroux;
Que l'on soit généreux, et non juste envers vous.
Quand on saura, malgré tous vos droits à ma haine,
Que le seul diadème et la domte et l'enchaîne,
Vos peuples sentiront qu'aux fers même livré,
Le roi le plus coupable est un objet sacré.
Bien plus : approuvez-vous le zèle qui m'anime?

Henri, Bourbon, Guesclin m'accordent quelque estime,
Et seul je puis encor ménager un traité
Qui garde au nom du roi toute sa majesté.
La tour où je vous vois protège cette place,
C'est l'autre extrémité que le vainqueur menace;
J'y vole de l'assaut suspendre les apprêts.
Si Henri me refuse une équitable paix,
Je reviens et défends votre personne auguste,
Comme je le vengeois quand vous étiez injuste:
Il va me voir pour vous expirer aujourd'hui,
Tel qu'il m'a vu tantôt près d'expirer pour lui.
Dans un prince outragé ce discours vous étonne:
Mais quand le ciel punit, il veut que je pardonne.

D. PÈDRE.

Je l'ai bien dit, mes maux sont comblés en effet:
Rien n'accable un ingrat, comme un nouveau bienfait.

(Il se lève.)

Je ne dégrade point, dans ma honte fatale,
En tombant à vos pieds, la majesté royale;
Je sens trop qu'Édouard ne le souffriroit pas.
Allez, et disposez de moi, de mes États.
Qu'exigeroit Henri dans sa fureur jalouse?
Il m'a tout enlevé, mon trône et mon épouse.

FERNAND, *vivement à don Pèdre.*

Seigneur, près de ce prince agréez mes secours.
Bourbon n'oubliera pas que j'ai sauvé ses jours;
Qu'elle accorde à mon roi tout le prix de mon zèle,
Je serai trop payé d'avoir été fidèle.

ÉDOUARD, *en montrant Fernand.*

O don Pèdre, et c'est vous qu'ainsi je vois servir!
Jugez comment on sert les rois qu'on peut chérir.

(Il sort en embrassant Fernand, qu'il emmène.)

SCÈNE IV.

D. PÈDRE, *seul.*

Et j'ai pu concentrer cette fureur horrible !
Qu'elle s'exhale enfin par un éclat terrible....
Qu'on m'amène Bourbon.

(*Un garde qui est en dehors arrive par la grande porte, traverse le théâtre, et entre par la petite porte.*)

Ta vie est en mes mains,
Femme ingrate ! c'est toi qui fis tous mes destins ;
Il est juste à mon tour que des tiens je dispose.
Tu fus de mes revers le prétexte ou la cause :
Ton hymen me perdit, et tes seuls intérêts
Ont armé contre moi la France et mes sujets,
Mes amis, mon tuteur, mes frères et ma mère :
Et mon trône aujourd'hui deviendroit ton salaire !
Je t'y verrois monter avec mon destructeur !
Je verrois dans ses mains s'unir tout mon bonheur !
Ce qui fut à moi seul, seroit son seul partage !
Moi vivant, tous mes biens seroient son héritage !
Elle vient.... je frémis en voyant sa beauté....
Voilà le seul forfait qui m'ait encor coûté.
Mes pleurs.... des pleurs de sang.... tu mourras. Je t'abhorre.
Frappons.... Ah ! lâche cœur ! je sens que je l'adore.

SCÈNE V.

D. PÈDRE, BLANCHE *enchaînée*, GARDES *en dehors*.

BLANCHE, *entrant par la petite porte.*

Le bruit d'un long combat a rempli tous ces lieux.
Le tyran veut me voir : est-il victorieux ?

(*Don Pèdre vient la prendre par le bras, en la regardant fixement.*)

Viens-tu m'offrir encor cette main meurtrière,
Me traîner à l'autel dans le sang de ton frère ?...
Cruel ! quel est son sort ?

D. PÈDRE, *la menant vers la table.*

Vainement autrefois
Du fer et du poison je t'envoyai le choix :
Pour n'être plus trompé je te l'offre moi-même.

(*Il lui montre la coupe.*)

Meurs, sans savoir le sort du perfide qui t'aime.

BLANCHE, *tremblante.*

(*Elle fixe un peu don Pèdre.*)

Tu m'offres le poison ?.. Transtamare est vainqueur !

D. PÈDRE.

S'il l'est, tu dois mourir avec plus de douleur.
Prends, ou crains....

(*Il tire son poignard.*)

BLANCHE, *prenant la coupe.*

Mort plus lente... Ah ! devant que j'expire,
Cher prince, à mes regards le ciel peut te conduire !

(*Elle porte la coupe sur ses lèvres.*)

SCÈNE VI.

D. PÈDRE, BLANCHE, ÉDOUARD, FERNAND.

ÉDOUARD, *ouvrant la porte.*

BOURBON, vous dans ces lieux!

(*Il court vers elle.*)

BLANCHE, *éperdue, et laissant tomber la coupe.*

Je me jette en vos bras.

ÉDOUARD.

Que vois-je! cette coupe....

BLANCHE.

Ah! c'étoit le trépas!

ÉDOUARD, *à don Pèdre.*

Perfide!...

BLANCHE.

Et don Henri?...

ÉDOUARD.

Maître de cette place,

Monstre, il va te punir.

(*Il arrache à don Pèdre le poignard qu'il tient encore, et don Pèdre accablé tombe dans un fauteuil.*)

BLANCHE, *après avoir joui un moment de sa confusion.*

Je t'accorde ta grâce;

Pour l'obtenir du roi, je tairai ton forfait.

(*Elle fait signe à Fernand, qui ramasse la coupe et la jette plus loin.*)

ÉDOUARD, *à Blanche.*

J'allois traiter pour lui; mais c'en est déja fait.

Guesclin avoit forcé, par un assaut rapide,

Et Tolède, et ce fort, et leur garde intrépide:

Il surpasse toujours ce qu'on attend de lui.

SCÈNE VII.

D. PÈDRE, BLANCHE, ÉDOUARD, DU GUESCLIN, FERNAND, OFFICIERS ESPAGNOLS.

DU GUESCLIN, *à Blanche.*

(A Édouard.)

Vous vivez, je triomphe. O vous, son digne appui,
Vous sauvez la vertu, c'est la suprême gloire!

(A sa suite.)

Compagnons, arrêtez l'abus de la victoire;
Les pleurs des citoyens souilleroient nos lauriers :
Je protège le peuple, et combats les guerriers.

(Une partie des officiers se retire.)

BLANCHE.

Mais, Henri....

DU GUESCLIN.

Loin de moi, dans le fort du carnage....

SCÈNE VIII.

D. PÈDRE, HENRI, NOUVELLE SUITE; BLANCHE, ÉDOUARD, DU GUESCLIN, FERNAND, OFFICIERS ESPAGNOLS.

HENRI, *à Blanche, qui court vers lui.*

(A du Guesclin.)

Chère épouse! Et j'obtiens le prix de ton courage!

(A Blanche.)

Sans lui j'étois vaincu, sans lui vous périssiez.

(Apercevant Édouard.)

Où donc est le tyran? Vous, qui l'abandonniez....

ÉDOUARD, *d'un ton ferme et tranquille.*

(*Il est auprès de Fernand; tous deux cachent à Henri la vue de son frère.*)

Valois fut mon captif, et don Pèdre est le vôtre :
Juste ou non, leur destin peut être un jour le nôtre.

(*Il s'efface, et lui montre son frère.*)

Roi, contemplez un roi.

HENRI, *après un peu de silence.*

Quel tableau du malheur!
O triste humanité, tu gémis dans mon cœur!
Nature, je t'entends jeter un cri plus tendre!
De tes larmes mes yeux ont peine à se défendre!

(*A Blanche et à du Guesclin.*)

Croyois-je que son sort me fît verser des pleurs?

DU GUESCLIN.

J'en avois deux garants : vos vertus, vos malheurs.

BLANCHE.

Daignez lui pardonner....

HENRI.

Je n'ai plus de colère.
Le voilà malheureux, je redeviens son frère.

(*A don Pèdre.*)

Quand je ne l'étois plus, je t'avois imité;
Rends-moi ce titre saint que tu m'avois ôté.
Don Pèdre, je suis roi, ne cesse point de l'être :
Va, tu n'es point sujet, lorsque ton frère est maître.
Le sceptre de Grenade au mien devroit s'unir :
Eh bien! je l'en détache, et c'est pour te l'offrir.

D. PÈDRE, *se levant.*

O prodige touchant de l'amour fraternelle!
Il rouvre à la nature un cœur fermé pour elle.

Je dois te l'avouer : la terre à mon orgueil
N'offroit que deux séjours, le trône ou le cercueil ;
Et n'attendant de toi ni pitié, ni clémence,
T'immoler et mourir fut ma seule espérance.
On te laisse ignorer qu'ici par le poison
Mon désespoir jaloux te ravissoit Bourbon !
Tes yeux, sans Édouard, la verroient expirante....
Et c'est un sceptre encor que Henri me présente :
Le prix du plus grand crime est le plus grand bienfait !
Fier don Pèdre.... va rendre hommage à ton sujet.

(*En finissant les derniers vers, il passe devant Édouard et Fernand, pour aller à son frère* [1].)

HENRI, *faisant un pas pour l'embrasser.*

Non, viens dans mes bras.

D. PÈDRE, *arrachant tout à coup le poignard qui est à la ceinture de son frère, et le levant sur lui.*

Meurs.

ÉDOUARD.

Arrête.

(*Édouard retient don Pèdre par le bras gauche, tandis que Henri met l'épée à la main et se met en garde.*)

D. PÈDRE, *menaçant Édouard de le frapper.*

O rage extrême !

(*Édouard recule un peu, met la main sur son épée ; alors don Pèdre se précipite sur son frère, en disant :*)

Tremble. Mourons tous deux.

(*Mais il s'enferre lui-même avec l'épée de don Henri,*

---

[1] *N. B.* Il ne faut pas absolument que don Pèdre se mette à genoux.

sans le pouvoir percer de son poignard, parce que ce prince repousse le coup de la main qui lui reste libre.)

HENRI, *désolé, et retirant promptement son épée.*

Il s'est percé lui-même.

BLANCHE, *à don Pèdre, qui est tombé dans les bras des gardes.*

Enfin, te voilà seul coupable de ta mort.

D. PÈDRE.

Et je n'ai pu tous deux vous unir à mon sort!
(*A son frère.*)
Si j'avois vu du moins ton bras plus intrépide,
Ton cœur digne du mien, souillés d'un fratricide,
J'expirerois content. Je te laisse adoré.
Triomphant, vertueux.... je meurs désespéré.

BLANCHE, *avec l'éclat de la joie.*

Quand tu punis le crime, ô suprême justice,
Fais-lui voir la vertu : c'est son plus grand supplice.

FIN DE PIERRE LE CRUEL.

GABRIELLE
DE VERGY,

TRAGÉDIE,

PAR DE BELLOY,

Représentée, pour la première fois, le 12 juillet 1777.

PERSONNAGES.

RAOUL DE COUCY.
LE COMTE DE FAYEL.
GABRIELLE DE VERGY.
MONLAC, écuyer de Coucy.
ALBÉRIC, écuyer de Fayel.
ISAURE, amie de Gabrielle.
D'Armance, chef des gardes de Fayel, } personnages
Un officier de Fayel, } muets.
Gardes.

La scène est en Bourgogne dans le château d'Autrey. Les quatre premiers actes se passent dans une galerie qui communique aux appartements de Fayel et de Gabrielle, et le cinquième dans le cachot d'une prison.

GABRIELLE DE VERGY,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

FAYEL, ALBÉRIC.

ALBÉRIC, *à part, après avoir observé, de loin, Fayel, qui paroît très agité.*

FAYEL tremble et gémit! Le fiel qui le dévore,
Tout prêt à s'épancher, semble s'aigrir encore.

FAYEL, *à part, en s'asseyant.*

Je mandois Albéric... j'allois tout révéler.
Le voilà devant moi... je frémis de parler.

ALBÉRIC, *s'approchant de Fayel.*

Seigneur, vos yeux, chargés de sinistres nuages,
D'un sombre désespoir m'annoncent les orages;
Au fond de votre cœur vos soupirs retenus,
S'échappant malgré vous, craignent d'être entendus.
Je vois du noir chagrin dont l'excès vous consume,
Fermenter dès long-temps la brûlante amertume.
Ce malheur dans Autrey consternant tous les cœurs,
Change ce lieu paisible en un séjour de pleurs.

Votre épouse mourante a vu par la tristesse
Se faner sur son front les fleurs de la jeunesse.
Quels revers inconnus sèment ici l'effroi?
Ce secret renfermé doit offenser ma foi;
Il eût volé jadis au-devant de mon zèle.
Albéric n'est-il plus cet écuyer fidèle,
Entre tous vos vassaux choisi par l'amitié,
A vos destins divers dès l'enfance lié,
Qui dans les champs d'honneur suivant votre vaillance...

FAYEL, *lui prenant la main.*

Des bords de la Syrie aux rives de la France,
Philippe est arrivé. Je vais approfondir
Des horreurs que je brûle... et crains de découvrir.

ALBÉRIC.

Comte, vous m'étonnez. Quelle crainte importune
Dans le retour du roi vous montre une infortune?
Honorant sa couronne et le sang des Capets,
Ce roi, l'amour du monde, et le dieu des François,
A qui mille vertus donnent le nom d'Auguste,
Pour vous seul aujourd'hui deviendroit-il injuste?
Pour vous qui, secondant ses rapides exploits,
Au Bourguignon rebelle imposâtes ses lois?
Déja le premier don de sa reconnoissance
Des fruits de la victoire accrut votre puissance.
Sa politique sage en vous a raffermi
Le rempart qu'il oppose à son fier ennemi.
Quand le duc de Bourgogne, opprimant sa famille,
Armoit contre Vergy, qui lui donna sa fille,
Quand ce père offensé, vous prenant pour vengeur,
De la duchesse encor vint vous offrir la sœur,
Le roi, favorisant cet illustre hyménée,
Par un ordre secret en pressa la journée:

Contre les Musulmans prêt à porter ses pas,
Il voulut à vous seul confier ces climats;
Autrey fut par ses soins la dot de votre épouse.
Par vous, bornant du duc l'ambition jalouse,
Il voit avec plaisir tant d'intérêts nouveaux
Diviser pour toujours deux célèbres rivaux.
Il soutiendra vos droits sur ce riche héritage,
Et de votre grandeur sa parole est le gage.
Ce qu'il promet, seigneur, est un arrêt des cieux.
Jamais il n'a tissu ces traités captieux
Où l'art, dans les détours d'une trame trompeuse,
Délie, en l'engageant, sa promesse douteuse.
Ce vil talent des cours, frêle appui de leurs droits,
Philippe l'abandonne au vulgaire des rois.

FAYEL.

Le roi n'est pas l'objet du trouble qui m'agite.
Je crains un ennemi qu'il ramène à sa suite,
Un rival détesté, de qui l'art suborneur
M'a ravi sans retour ma gloire et mon bonheur.

ALBÉRIC.

Comment! et quel rival pour vous si redoutable?...

FAYEL, *à part.*

Triste et honteux secret, dont le fardeau m'accable,
Ton aveu plus honteux doit encor m'alarmer!
Mais tu brises mon cœur qui veut te renfermer.

(*Il se lève.*)

Il s'ouvre, enfin, ce cœur violent et sensible;
D'un chagrin concentré l'éclat sera terrible.

ALBÉRIC.

Parlez : vous trahissez les droits de votre ami,
S'il ne sait à l'instant quel est votre ennemi.

FAYEL.

Eh bien! connois l'objet de ma fureur jalouse,
Connois le séducteur de ma perfide épouse,
Celui qui cause seul mes tourments et ses pleurs,
Celui de qui le sang va payer mes malheurs:
C'est Coucy.

ALBÉRIC.

Quoi! Raoul?...

FAYEL, *l'interrompant:*

Ce que tu viens d'entendre,
Ce secret qu'en ton sein le mien a pu répandre,
Qu'il y reste caché... Si jamais il en sort,
S'il t'échappe un seul mot, c'est l'arrêt de ta mort.
(*Avec violence, voyant frémir Albéric.*)
Crains-tu de me trahir? Quelle terreur te glace?

ALBÉRIC, *tranquillement.*

Je frémis du soupçon, et non de la menace;
Je frémis de vous voir outrager à la fois,
Moi, Coucy, votre épouse, et vous plus que nous trois.

FAYEL.

Je maudis, plus que toi, mes soupçons détestables;
Prouve-moi, s'il se peut, qu'ils sont faux et coupables.
(*A part.*)
Trop ingrate Vergy, qui me fais réunir
A la douceur d'aimer le tourment de haïr,
Toi que ma bouche accuse et que mon âme adore,
Que j'admire et flétris, que j'offense et j'implore;
Plein des feux dévorants qui m'embrasent pour toi,
Que n'ai-je eu ton amour pour garant de ta foi!
Mais tu hais ton époux... vérité trop funeste!
Et ce jour accablant m'éclaire sur le reste.

ALBÉRIC.

Eh quoi! votre tendresse..

FAYEL, *l'interrompant.*

Est mon crime à ses yeux.
Mes soins sont importuns, mes respects odieux.
Ma présence l'irrite, ou la remplit d'alarmes.
Ses yeux à mes transports répondent par des larmes.
Au jour de notre hymen sa haine commença;
Sa main reçut ma main, son cœur la repoussa.
Malheureux! je croyois, dans ce moment terrible,
Que son âme encor simple, à l'amour insensible,
Opposoit à l'hymen cette douce terreur,
Ces modestes refus, si chers à leur vainqueur;
Mais j'aperçus trop tard, dans sa tristesse amère,
Des regrets de l'amour le brûlant caractère:
S'enivrer de ses pleurs étoit son seul plaisir;
Elle aimoit ses tourments, cherchoit à les aigrir.
Entraînée au tombeau par sa douleur profonde,
Un tendre souvenir la retint seul au monde.
Elle imploroit la mort qui m'ôtoit tous ses vœux;
Elle craignoit la mort qui rompoit d'autres nœuds.
Aux portes du trépas je la voyois charmée
D'être libre, à la fin, d'aimer et d'être aimée;
Se flattant que sa foi, dans ce dernier moment,
Cessant d'être à l'époux, se rendoit à l'amant.

ALBÉRIC.

Eh! seigneur, se peut-il qu'à vous-même barbare,
Dans ces songes trompeurs votre raison s'égare?
Vous cherchez le malheur, et vous vous tourmentez
Par des illusions que vous-même enfantez.

FAYEL.

Je ne puis me tromper en jugeant l'infidèle;

J'aime, cher Albéric, et je souffre comme elle.
Va, les yeux que l'amour remplit de ses douleurs,
Sans peine en d'autres yeux reconnoissent ses pleurs.
Apprends tout ; quand l'ingrate alloit perdre la vie,
Employant de Monlac l'indigne perfidie,
Raoul osa près d'elle ici porter ses pas;
Il vit ses yeux éteints qui ne le voyoient pas.
Il scella dans ses lieux, d'une bouche insolente,
Ses coupables adieux sur sa main défaillante.

ALBÉRIC.

D'où pouvez-vous savoir ?...

FAYEL, *l'interrompant.*

D'Armance l'a surpris. . .
Mais le traître étoit loin quand on m'a tout appris.

ALBÉRIC, *après un peu de réflexion.*

Des ardeurs de Coucy ce criminel indice
Ne rend pas de ses feux votre épouse complice;
Elle ignora peut-être, en revoyant le jour,
Et l'audace et l'éclat d'un téméraire amour.
Mais, depuis que Raoul s'éloigna de la France,
Auroient-ils de leurs cœurs trahi l'intelligence ?

FAYEL.

Non ; c'est l'unique frein qui peut me retenir ;
C'est le doute fatal que je veux éclaircir.
Que dis-je ? au fond du cœur cent fois je me condamne
D'accuser des vertus que le soupçon profane.
Depuis que, par nos cris le ciel importuné
L'a rendue aux besoins d'un peuple infortuné,
De ses soins maternels la tendre inquiétude
Fait du bonheur public sa gloire et son étude :
Son âme, adoucissant et nos lois et nos mœurs,
Redouble ses bienfaits pour venger ses malheurs.

Hélas ! les sons touchants de sa voix affoiblie
Pénètrent plus avant dans mon âme attendrie ;
La langueur de ses yeux désarme leur fierté ;
L'empreinte des douleurs ajoute à sa beauté.
Grâces, talents, vertus, dont l'éclat l'environne,
Tout eût fait mon bonheur, que Raoul empoisonne.
Mais du doute mortel dont je suis déchiré
Il faut qu'en peu de jours mon cœur soit délivré.
D'Armance est dans Dijon, et va bientôt m'apprendre
Si ce rival funeste à la cour se doit rendre.
Là mon triste devoir m'appelle près du roi ;
Mon épouse, à ses pieds, doit paroître avec moi ;
Là mes yeux perceront cette ombre criminelle
Dont sait s'envelopper une flamme infidèle ;
Et Coucy....

ALBÉRIC, *l'interrompant.*

Que je crains votre bras et le sien !
Rivaux en gloire ...

FAYEL, *avec fureur, l'interrompant à son tour.*

Attends son trépas ou le mien ;
Et peut-être, avant tout, la mort de la perfide.
J'éprouve, à chaque instant, ce passage rapide
De la rage au respect, de l'amour à l'horreur.
Mon destin dépendra d'un moment de fureur.
Je pourrois immoler et venger mes victimes,
Devenir criminel et punir tous mes crimes :
Vainement la vertu voudroit les ralentir ;
Je ne la connoîtrois qu'au cri du repentir.

ALBÉRIC.

Vous pourriez.....

FAYEL, *l'interrompant.*

Tout est dit ; et si j'instruis ton zèle,

Je ne veux pas l'armer pour venger ma querelle;
Ma gloire n'a jamais d'autre vengeur que moi,
Mais il faut que mes yeux soient éclairés par toi;
Voilà l'unique soin que Fayel te demande;
Un ami t'en conjure, un maître le commande.

ALBÉRIC

Quand je vous blâmerois, il faudroit obéir;
Mais à vous détromper mes soins vont vous servir.

FAYEL

Va voir si la comtesse au palais revenue....

ALBÉRIC, *l'interrompant, en apercevant entrer Gabrielle.*

La voici.

SCÈNE II.

GABRIELLE, ISAURE, FAYEL, ALBÉRIC.

GABRIELLE, *bas, à Isaure, dans le fond, en voyant Fayel.*

SOUTIENS-MOI.... Je frémis à sa vue.
Quelle contrainte! ô ciel!

FAYEL, *bas, à Albéric.*

As-tu vu sa rougeur,
Qu'efface tout-à-coup la plus morne pâleur?
Ah! mes yeux dans les siens retrouvent-ils la joie
Qu'à son premier abord tout mon cœur lui déploie?...

(Albéric sort, en voyant s'avancer Gabrielle, et Isaure reste dans le fond.)

SCÈNE III.

FAYEL, GABRIELLE.

FAYEL

GOUTEZ-VOUS en ce jour quelques fruits de vos soins ?
Nos sujets comptent-ils des malheureux de moins ?
C'est pour vous que sur eux une loi plus humaine
De mon joug trop pesant a soulevé la chaîne.
J'épargne à votre cœur son plus cruel ennui,
Ce malheur de souffrir par les malheurs d'autrui.
Puis-je espérer enfin que le soin qui m'enflamme....

GABRIELLE, *l'interrompant.*

Fayel, la bienfaisance est un besoin de l'âme.
Heureux, elle nous rend notre bonheur plus doux,
L'étend, le multiplie, en prévient les dégoûts ;
Malheureux, elle charme et suspend nos misères :
On ressent moins ses maux en consolant ses frères.

FAYEL.

Eh ! quels maux si pressants cherchez-vous à calmer ?
Quelle plainte ou quels vœux pouvez-vous donc former ?
La faveur des destins rassemble sur nos têtes
Tout ce qui donne un prix à ce rang où vous êtes :
Puissance, dignités, gloire, trésors, plaisirs,
Tout prévient votre espoir ; rien n'attend vos désirs
Cependant les ennuis, les regrets vous dévorent ;
Il est des biens cachés que vos soupirs implorent ;
Et ce brillant éclat des jours les plus sereins
S'est perdu dans la nuit de vos sombres chagrins.
Ah ! si vous chérissez un époux qui vous aime,
Si nos nœuds sont pour vous ce qu'ils sont pour lui-même,

L'univers n'offre rien, après des nœuds si doux,
Non, rien à desirer ni pour moi, ni pour vous....

(*La voyant en pleurs.*)

Mais par des pleurs encore allez-vous me répondre?
Vos yeux en sont couverts, et semblent se confondre.

GABRIELLE.

N'avez-vous point ma foi? Quel vain désir, hélas!....

FAYEL, *l'interrompant.*

Eh! qu'importe la foi que le cœur ne suit pas?
C'est un présent honteux. Il faut que je rougisse
Du bonheur de mes jours, s'il fait votre supplice.
L'amour, premier devoir qu'exige votre foi,
Ici, comme une grâce, est réclamé par moi;
Mais vos tristes froideurs....

GABRIELLE, *l'interrompant, à son tour.*

Est-ce à vous de vous plaindre,
Seigneur? et quels devoirs me voyez-vous enfreindre?
Depuis deux ans qu'ici mon sort m'unit à vous,
J'ai chéri, révéré, consolé mon époux.
Vous avez vu la mort, à mes côtés errante,
Vingt fois m'environner de sa faulx menaçante;
L'abîme du tombeau se fermer, se rouvrir:
Il prend, lâche sa proie, et la vient ressaisir.
Dans ce corps défaillant si l'âme est affaissée,
Le sentiment flétri, la raison éclipsée,
Ah! seigneur, est-ce à moi qu'il le faut reprocher?
Je sens plus que jamais mon heure s'approcher.
L'excès de votre amour, dont je suis attendrie,
A fait de vos douleurs le poison de ma vie;
Eh! quel tourment affreux pour le plus tendre cœur
D'affliger un ami dont il veut le bonheur!

Faut-il qu'à mon destin vous attachiez le vôtre,
Quand le ciel va bientôt séparer l'un et l'autre?
Bientôt, Fayel, ces traits, ce cœur que vous aimez,
A la terre rendus, y seront consumés.
Souffrez avec courage un malheur nécessaire,
Qui détruit, tôt ou tard, l'union la plus chère.
Puisse tout ce que j'aime être heureux après moi,
Et je meurs sans regret, ainsi que sans effroi.

FAYEL.

Sans regret? Votre cœur m'en auroit dû, sans doute....
(*Avec amertume.*)
Peut-être oubliez-vous ceux qu'un autre vous coûte?
(*Gabrielle étonnée le regarde : il se reprend vivement.*)
Un père à votre amour n'en peut-il arracher?
Mais il forma nos nœuds; il ne vous est plus cher.
A vos yeux, cependant, il va bientôt paroître:
Vergy dans nos climats revient avec son maître.
Sortis, depuis deux jours, des remparts de Lyon,
L'aurore a dû les voir s'éloigner de Dijon.
Par leur ordre, à l'instant, on vient de me prescrire
De les suivre à Paris, et de vous y conduire.

GABRIELLE.

Moi, seigneur?

FAYEL.

Oui, madame : il faut que ce grand jour
Vous rende aux soins brillants, aux pompes de la cour.
Je vais tout préparer. Ma franchise rigide
Demande, près des rois, votre douceur pour guide;
L'éclat peut dissiper vos ennuis odieux,
Toujours nourris d'eux-même en ces paisibles lieux.

S'il vous manque un printemps pour compter quatre lustres
Vos vertus à la cour n'en sont pas moins illustres.
Ses superbes beautés, que vous seule effacez,
Vous aiment, en pleurant leurs attraits éclipsés;
Et dans le sein des arts, que vous savez connoître,
Votre esprit occupé va reprendre son être.

GABRIELLE.

Ah! seigneur, je frémis! où me conduisez-vous?
(Se jetant à ses pieds.)
Si vous m'aimez encor... je tombe à vos genoux;
Laissez-moi par pitié dans ce lieu solitaire.

FAYEL, *la relevant.*

Suivez l'ordre absolu d'un monarque et d'un père:
Moi, plus amant qu'époux, vous savez si ma voix
Usa du droit cruel de vous dicter des lois?
Fayel, s'il eût jamais voulu parler en maître,
Eût commandé l'amour; mais l'amour ne peut l'être.
(Il sort, et Isaure se rapproche de Gabrielle.)

SCÈNE IV.

GABRIELLE, ISAURE.

GABRIELLE, *tombant dans un fauteuil.*

ISAURE, je succombe! hélas! c'en est donc fait!
Ils avoient à mon cœur gardé ce dernier trait...
« Suivez l'ordre absolu d'un monarque et d'un père! »
Leurs ordres en tout temps ont causé ma misère.
Quoi! mon père et mon roi sont mes premiers bourreaux?
Mon âme les adore, et leur doit tous ses maux...
(A part.)
Ah! cruels! poursuivez: traînez votre victime.
De l'autel à la tombe et du malheur au crime.

(*A Isaure.*)

Vois-tu de mes destins quel est l'horrible cours,
Et l'abîme où je suis, et l'abîme où je cours?
Conçois-tu de Vergy l'imprudence barbare,
Et quels nouveaux tourments sa rigueur me prépare?
Combien il abusa de ses droits paternels!
Il m'enchaîne aux malheurs par des nœuds éternels:
Il sépare deux cœurs unis dès leur enfance,
Dont ma mère approuvoit l'espoir et la constance;
Sa main, pour m'asservir à ses injustes lois,
Surprend l'autorité du plus juste des rois;
Et, déployant soudain l'arrêt de ma ruine,
Précipite en secret le nœud qui m'assassine.
Loin de toi, de l'hymen j'allumai le flambeau
Je ne vis point d'autel; je ne vis qu'un tombeau.
Interdite, et voulant douter de ma misère,
Mes timides regards se levoient sur mon père.
L'inhumain! à Fayel il présenta ma foi,
Comme un don de ce cœur qu'il disoit être à moi.
Sa hauteur s'assuroit que ma simple jeunesse,
Aux yeux d'un inconnu renfermant ma foiblesse,
Devant vingt chevaliers n'oseroit démentir
Un père à qui son sang ne savoit qu'obéir.
Hélas! j'écoutai trop la voix de la nature,
Et mon père étoit sourd à ce tendre murmure.

ISAURE.

Il est trop vrai; toujours sa stoïque froideur
Des passions en lui sut étouffer l'ardeur;
Sur elles conservant un empire suprême,
Il les juge en autrui, comme il les sent lui-même.
Il n'a pu voir en vous ces feux tumultueux,
Qui, des sens enivrés tyrans impétueux,

Donnant un nouvel être à notre âme asservie,
Font du premier soupir le destin de la vie.
Il crut que, respectant et bénissant son choix,
L'amour devoit s'éteindre et renaître à sa voix.
De son âge glacé froide et cruelle idole,
La politique, hélas! par ses mains vous immole.

GABRIELLE, *à part.*

Bien plus, mon cher Coucy, son horrible pouvoir
Me défend de t'aimer, et me force à te voir.
Ah! pour vaincre un amour dont ma vertu s'indigne,
Pour rendre à mon époux ce cœur dont il est digne,
Le ciel m'en est témoin, j'ai tout fait, tout tenté:
Mes forces ont toujours trahi ma volonté;
Et j'irois de Raoul braver encor la vue,
Ses regards tout remplis du poison qui me tue,
Son affreux désespoir dont la tendre langueur
Viendroit me rappeler tous ses droits sur mon cœur,
Son génie éclatant, son courage sublime,
Et son fidèle amour dont l'idée est un crime!...
Raoul, si je te vois, pourrai-je un seul moment
Oublier près de toi les traits de mon amant?
Oublier ce héros dont l'aimable sagesse
De son siècle grossier sut polir la rudesse,
Dont l'esprit, déja mûr dès sa jeune saison,
Mêle aux fleurs des talents les fruits de la raison?...

(A Isaure.)

L'instinct de la vertu, sa pente naturelle
Rapprocha sans dessein nos deux cœurs dignes d'elle.
Quand ce rapport charmant eut su les rassembler,
Ils s'excitoient encore à se mieux ressembler.
Sa grande âme éclairoit, affermissoit la mienne,
Et pour les malheureux j'attendrissois la sienne.

Ah ! tout va m'arracher de coupables regrets !...
(A part.)
Non, je te jure, ô ciel ! de ne le voir jamais !...
Roi, père, époux, tyrans que je ne veux plus craindre,
Vos menaces, vos cris, rien ne m'y peut contraindre.

SCÈNE V.

FAYEL, GARDES, GABRIELLE, ISAURE.

FAYEL, *à ses gardes.*

Qu'on l'arrête à l'instant et qu'on le traine ici.
(La plupart des gardes sortent. Il n'en reste que deux dans l'enfoncement.)

SCÈNE VI.

FAYEL, GABRIELLE, ISAURE, GARDES.

GABRIELLE, *à Fayel, avec inquiétude.*

Eh ! qui donc arrêter ?

FAYEL.

L'écuyer de Coucy,
Moulac. En ce palais il cherche à s'introduire.
Quel dessein l'y conduit ? quel prétexte l'attire ?
Son perfide embarras, ses soins mystérieux...
(Voyant que Gabrielle est troublée.)
Vous frémissez !... C'est vous qu'il cherchoit en ces lieux...
Ce n'est pas d'aujourd'hui que ta flamme infidèle
Amena dans Autrey l'amant qu'elle y rappelle.

GABRIELLE.

Que dites-vous ?

FAYEL.

Mes yeux à la fin sont ouverts,
Tes crimes dévoilés, tes complots découverts.

SCÈNE VII.

ALBÉRIC, FAYEL, GABRIELLE, ISAURE, GARDES.

ALBÉRIC, *à Fayel.*

BANNISSEZ vos soupçons, seigneur. Dans cette ville,
Monlac, pour peu d'instants, demandoit un asile.
Aux champs du Vermandois il adresse ses pas.
On connoît ses desseins; il ne les cèle pas.
Au père de Raoul, dans sa douleur mortelle,
Du trépas de son fils il porte la nouvelle.

GABRIELLE, *à part, avec effroi.*

Qu'entends-je?

FAYEL, *à Albéric, avec joie.*

Quoi! Raoul... il n'est plus?

GABRIELLE, *à part.*

Je me meurs!

(Elle tombe dans les bras d'Isaure.)

FAYEL, *à Albéric.*

Albéric, vois ma honte écrite en ses douleurs.
(A Gabrielle.) *(A Isaure et aux gardes.)*
Elle l'aime!... Parjure!... Ah! la mort l'a saisie!...
Si mes jours vous sont chers, qu'on la rende à la vie!
(Isaure et les deux gardes emportent Gabrielle évanouie.)

SCÈNE VIII.

FAYEL, ALBÉRIC.

FAYEL, *à part, voulant d'abord suivre Gabrielle, mais s'arrêtant tout à coup et revenant vers Albéric avec un éclat de joie.*

Mon rival a donc vu terminer son destin?...
Mais il étoit aimé!... Je pourrai l'être enfin...
O mon âme, reçois ce rayon d'espérance...
(*Il veut encore sortir, et revient avec réflexion*)
Quel nuage importun me rend ma défiance?...
(*A Albéric.*)
O soupçons! ô terreur!... Les lettres de Vergy
Parmi nos guerriers morts ne nomment pas Coucy.
Vivroit-il? et Monlac par sa fourbe insolente...
Oui, mon pressentiment m'éclaire et m'épouvante.
Ils m'ont trompé jadis; et ce bruit répandu
N'est qu'un piège nouveau qui m'est ici tendu...
(*A part.*)
Malheureuse! frémis, si tes perfides charmes...
Nous périrons tous deux; je le sens à mes larmes.
Je sens que mon amour, qui se change en fureur,
Peut faire de ces lieux un théâtre d'horreur...
(*A Albéric.*)
Viens; perçons ce mystère... Ah! voyons l'infidèle!
Je jure son trepas, et je tremble pour elle!

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

GABRIELLE, ISAURE.

GABRIELLE.

Ton secours inhumain me rappelle à la vie,
Et tu penses remplir les devoirs d'une amie?
Mon cœur, déja glacé, goûtoit quelque repos;
Avec le sentiment, tu réveilles mes maux.
(*A part.*)
O doux sommeil de l'âme, ô langueur insensible!
Si la mort te ressemble, est-elle si terrible?
(*A Isaure.*)
Isaure, il ne vit plus ce héros adoré!
Gloire, vertu, la tombe a donc tout dévoré?
O perte dès long-temps par l'amour pressentie!
Le ciel même, en secret, m'en avoit avertie.
Écoute ce prodige : il te souvient du temps
Où, pour ravir Solime au joug des Musulmans,
L'Europe frémissante arma ses plus grands princes?
Philippe et Richard même avoient, dans nos provinces,
De Londre et de Paris rassemblé les héros,
Surpris que l'amitié confondit leurs drapeaux.
Ils partoient pour voguer aux champs de l'Idumée,
Quand ma vie en ces lieux paroissoit consumée :
La mort couvroit mes yeux de son voile pesant :
Aux yeux de l'âme encor Raoul étoit présent.

Je crus le voir ici, non tel que la victoire
Me l'a vingt fois offert embelli par la gloire
Mais tremblant, abattu, pâle, défiguré,
Levant de loin sur moi son œil désespéré,
S'élançant, tout à coup, sur cette main glacée
Que ses lèvres de feu sembloient tenir pressée;
Et parmi des soupirs, des larmes, des sanglots,
Son cœur au fond du mien fit retentir ces mots :
« C'est le dernier adieu !... » Cent fois, ma chère Isaure,
Ici, depuis deux ans, j'ai cru l'entendre encore;
Je vois pâlir son front et palpiter son sein ;
Je sens jusqu'à ses pleurs qui coulent sur ma main....

(A part.)

Surtout, depuis trois mois, cette image effrayante,
Raoul, revient sans cesse affliger ton amante.
Mon cœur m'a dit l'instant qui terminoit ton sort :
Il a senti ton cœur sous le fer de la mort.

ISAURE.

Amie infortunée, ah! ce n'est point un songe,
Où l'erreur de vos sens aujourd'hui vous replonge.
Vous avez vu l'amant si digne de vos pleurs :
Prêt à quitter la France, il apprit vos douleurs;
Pour ce dernier adieu son désespoir horrible
Vint hasarder ses jours dans ce palais terrible.

GABRIELLE.

Il vint?

ISAURE.

Si mon effort ne l'en eût arraché,
A votre main, madame, il mouroit attaché.
Votre époux, surprenant sa funeste imprudence,
Eût peut-être en son sang assouvi sa vengeance.

Fayel sait tout, sans doute, et ses fougueux éclats,
Ses reproches amers que vous n'entendiez pas....

GABRIELLE, *l'interrompant très tendrement.*

Dernier prodige, hélas! d'une ardeur si chérie!
C'est sa présence encor qui m'a rendu la vie....

(*A part.*)

Tu perds, en me pleurant, ce jour que je te doi;
Tu me vis expirante, et tu meurs avant moi!

ISAURE.

Mais Fayel....

GABRIELLE, *l'interrompant.*

As-tu vu sa joie impitoyable?
Au bruit de cette mort, son triomphe effroyable?
Comme il va s'applaudir, à travers ses fureurs,
D'avoir pu découvrir la source de mes pleurs!

(*Très vivement, à part.*)

Infortuné Raoul! Ah! douleur qui me tue!
Sans cesse de ta mort jouissant à ma vue,
Je verrai mon tyran, mon cruel ravisseur
Me reprocher mes maux, dont lui seul est l'auteur!
Quoi! j'outrage Fayel?... Mais m'a-t-il opprimée?
Quel est son crime, enfin, que de m'avoir aimée?
Est-ce à moi, qui le hais, d'accuser mon époux?
Quand le ciel me punit, quand son juste courroux
Vient m'enlever l'objet de ma flamme infidèle,
Ah! sachons nous domter... mourons moins criminelle!...

(*Apercevant Montlac.*)

Mais on entre.... Monlac s'avance ici vers moi!

SCÈNE II.

MONLAC, GABRIELLE, ISAURE.

GABRIELLE, *à Monlac.*

Imprudent, oses-tu?...

MONLAC, *l'interrompant.*

Dissipez votre effroi,
Madame. En liberté je puis enfin paroître :
Fayel s'est assuré du trépas de mon maître.
J'ignore quels soupçons, agitant ses esprits,
Ont démenti la foi de mes premiers récits;
Mais, par de long détours, sa tranquille colère
Vient de m'interroger avec un front sévère.
La simple vérité, par ma voix, par mes pleurs,
A bientôt devant lui confirmé mes malheurs.
Tandis que son départ promptement se dispose,
Il permet qu'à vos yeux ici je les expose.
Madame, il ne sait point que c'est le triste emploi
Dont Raoul expirant s'est remis à ma foi.

GABRIELLE.

Eh bien! pleurons tous deux... Mais le puis-je sans crime?
Oui, pleurons un héros que mon malheur opprime.
Ornement de son siècle, hélas! il a vécu
Trop peu pour le bonheur, assez pour la vertu!
Ose me l'avouer, sa mort est mon ouvrage :
Son désespoir, sans doute, égara son courage;
Il aura prodigué des jours si précieux,
Mais que l'amour trompé lui rendit odieux.

MONLAC.

Je ne vous nierai point qu'aux champs de la Syrie
Sa valeur n'étoit plus qu'une aveugle furie,

Qui cherchoit les dangers, plutôt que les combats,
Dédaignoit la victoire et couroit au trépas.
Mais la gloire, en tout temps, par lui si bien servie,
Préparant son triomphe au terme de sa vie,
Lui gardoit une mort que les cœurs des François
Vont tous à sa mémoire envier à jamais :
Dans ces assauts fameux, comptés pour des batailles,
Par qui Ptolémaïs nous vendit ses murailles,
Philippe, le premier sur la brèche élancé,
De nombreux ennemis partout se vit pressé;
Raoul accompagnoit sa superbe imprudence;
Dans les rangs enfoncés tous deux brisent leur lance;
Soudain un musulman, plus terrible et plus fort,
Porte au roi désarmé l'inévitable mort.
Raoul, à qui Philippe a tout ravi peut-être,
Se jette sur le coup, le reçoit pour son maître,
S'applaudit, en mourant, que sa constante foi
Rende à la France encor la victoire et son roi.

GABRIELLE, *à part, avec force.*

Ah! Raoul, que ta mort est digne de ta vie!
Oui, j'adore ta cendre, et tout me justifie.

(*A Monlac, avec tendresse.*)

N'a-t-il pu me nommer avant que de mourir?
M'a-t-on privée encor de son dernier soupir?

MONLAC.

Pendant la nuit cruelle où, forçant la nature,
Son courage l'a fait survivre à sa blessure,
Baigné des pleurs du roi qui recueilloit les siens,
J'entendois ses regards qui vous nommoient aux miens.
Que Raoul étoit grand pleuré par un tel maître!
Le roi, qui le pleuroit, étoit plus grand peut-être.

A travers mes douleurs, quel spectacle pour moi!
L'amitié sur le trône et dans le cœur d'un roi!...
Enfin nous restons seuls... Plein du soin qui vous touche,
Son âme en liberté vient alors sur sa bouche.
Quels regrets! quels transports! quels étranges adieux!
Je crois le voir, madame; il est devant mes yeux:
« Donnons-lui, disoit-il, au-delà de ma vie,
« D'un amour sans exemple une marque inouïe. »
Il se soulève à peine, il trace lentement
De ce fidèle amour le dernier monument;
Et lorsque des serments le lien redoutable
Enchaîne encor ma foi, qu'il sait inviolable:
« Dans mon corps expiré ta main prendra mon cœur....
« Tu frémis!... S'il t'est cher, est-ce un objet d'horreur?
« Quitte un vain préjugé. Que le cœur de ton maître,
« A la tombe ravi, te doive un nouvel être.
« Une amante, un ami l'occupoient tour-à-tour:
« Je charge l'amitié de le rendre à l'amour.
« Ton cœur, où je vivrai, doit au mien ce service.
« Si tu crains de Fayel la jalouse injustice,
« Au généreux Rhétel tu peux te confier.
« Surtout, que ce billet soit offert le premier. »

(Il tire le billet de son sein.)

GABRIELLE, *à part.*

Qu'il me fait bien sentir l'horreur de lui survivre!

MONLAC, *présentant le billet à Gabrielle.*

C'est l'écrit....

GABRIELLE, *prenant le billet, et en détournant les yeux.*

Je crois voir l'objet qui va le suivre!

(Elle lit.)

« Je meurs!... Mon âme vit à jamais pour t'aimer;

« J'arrache au sein des morts sa dépouille mortelle,
« Ce cœur que pour toi seule elle dut animer!
« La moitié de ton cœur, ma chère Gabrielle,
« Au tombeau loin de toi ne veut pas s'enfermer;
« Elle va te rejoindre.... Hélas! quel triste hommage!
« Qu'il va t'épouvanter!... Non, c'est Raoul, c'est moi;
« C'est ce fidèle amant qui compta sur ta foi....
« Adieu.... Mon âme fuit, emportant ton image....
« Mon cœur est plus heureux, il reste auprès de toi. »

(A part, après avoir lu, et sans oser tourner ses regards du côté de Monlac.)

Ah! ton âme long-temps n'attendra point la mienne:
Ton cœur vient dans ma tombe, échappé de la tienne.
La mort, brisant mon joug, va reformer nos nœuds....
Monlac, je n'ose plus vers toi tourner les yeux.

MONLAC.

Madame....

GABRIELLE, *l'interrompant.*

Non, arrête.... Attends que mon courage
Prépare ma tendresse à cette affreuse image....
C'en est fait.... il le faut.... expirons de terreur!

(Elle se tourne vers Monlac.)

MONLAC.

Ah! ne redoutez point ce spectacle d'horreur.
Le ciel (dirai-je, hélas! ou propice ou sévère?)
Interdit à mes mains ce fatal ministère

GABRIELLE.

Dieu! quel espoir me luit?

MONLAC.

Apprenez des malheurs
Qui doivent à vos yeux coûter encor des pleurs:

C'étoit peu que Raoul mourût pour la patrie,
Le sort voulut deux fois sacrifier sa vie

GABRIELLE.

Que dis-tu?

MONLAC.

Ce billet m'est à peine remis,
Soudain nous nous voyons entourés d'ennemis;
Je vois l'horreur, le sang, les flambeaux et les armes
Remplir le camp françois de débris et d'alarmes.
Saladin, trop instruit du grand art des guerriers,
Venoit à ses vainqueurs dérober leurs lauriers.
De nos chrétiens captifs son adroite imposture
Avoit aux Musulmans fait revêtir l'armure;
La mort voloit, sans bruit, sur notre camp trompé.
Dans ce carnage affreux Raoul enveloppé,
Fut, sous mon corps sanglant, massacré sans défense;
Et lorsque de Rhétel l'intrépide constance,
Expiant notre erreur, chassant les Sarrasins,
M'eût arraché mourant de leurs bras inhumains,
Ni ses yeux, ni les miens, ne purent reconnoître
Les restes déchirés de mon malheureux maître.
Dans des monceaux de morts mutilés et meurtris,
Chacun cherchoit en vain ses frères ou ses fils;
Les monstres, au sultan fier de telles conquêtes,
De nos chefs égorgés alloient vendre les têtes.
Voilà par quel revers le destin, malgré moi,
De mon serment sacré m'a fait trahir la loi.
Pour comble de disgrâce, en quittant la Syrie,
La tempête me jette aux rochers de Candie:
Retenu plus d'un mois dans ce triste séjour,
A peine ai-je du roi devancé le retour;

Et j'arrivois de Gêne aux rives de la Saone,
Quand sa flotte rentroit dans les bouches du Rhône.

GABRIELLE, *à part, dans le plus grand accablement.*

Est-ce éprouver assez les cruautés du sort?....
Il veut multiplier ton trépas et ma mort!....
(*A Monlac.*)
Monlac, daigne épargner ma misère profonde!
Que veux-tu qu'à tes pleurs mon désespoir réponde?
Le sentiment s'épuise en des malheurs si grands....
Une douleur stupide absorbe tous mes sens.
Va, mon dernier moment, que cette lettre avance,
Sera marqué pour toi par ma reconnoissance.

MONLAC.

Eh! qu'ai-je à désirer? j'ai perdu mon ami.
Quand j'osai lui survivre, il fut trop obéi.
Je vous donne la mort... je la porte à son père,
Et la trouver moi-même, est le bien que j'espère.
Adieu, madame.

(*Il sort.*)

SCENE III.

GABRIELLE, ISAURE.

GABRIELLE, *se jetant dans les bras d'Isaure.*

(*Après un court silence, la repoussant.*)

ISAURE!... amie.... Eloigne-toi.

ISAURE

Permettez que mes soins...

GABRIELLE, *l'interrompant.*

Non, dis-je.... Laisse-moi....
L'amitié même, hélas! me devient importune....
Mon cœur veut être seul avec son infortune.

(*Isaure sort.*)

SCÈNE IV.

GABRIELLE, *seule.*

Dans ses chagrins profonds qu'il s'abîme à loisir.
Jouir de ma douleur est mon dernier plaisir....
Elle a quelque douceur, puisqu'elle est légitime;
Rien n'y mêlera plus l'amertume du crime;
Rien ne pourra troubler, par de lâches désirs,
Mes regrets innocents et mes justes soupirs.
Dieu! permets-tu sa mort pour épurer ma flamme,
Et n'a-t-il qu'à ce prix pu vivre dans mon âme?
Cher Raoul! en mourant, tu m'envoyois ton cœur!
J'en ai frémi!.... Je sens qu'il manque à ma douleur.
Croyant te voir en lui, te parler et t'entendre,
J'épancherois mon âme avec ce cœur si tendre;
Bientôt elle pourroit, libre de tout lien,
En sortant de mon cœur s'arrêter sur le tien...
Le ciel me prive encor de ce plaisir funeste,
Et de toi désormais c'est-là tout ce qui reste.

(*En regardant le billet.*)

Relisons ce billet, ce garant de ta foi...
Que ce gage sacré me tienne lieu de toi.
J'y recueille ton âme: à ton heure dernière,
L'amour sur cet écrit la porta toute entière.

(*Elle se remet à lire le billet.*)

SCÈNE V.

FAYEL, ISAURE, GABRIELLE.

FAYEL, *à Isaure, qui paroît avec lui, et veut l'empêcher d'entrer.*

Tu m'arrêtes en vain. Sors.

(*Isaure s'éloigne.*)

SCÈNE VI.

FAYEL, GABRIELLE.

FAYEL, *à part.*

Que puis-je penser?

GABRIELLE, *à part, cessant de lire pour pleurer, sans voir d'abord Fayel.*

Ah! retenons mes pleurs; ils vont tout effacer.

FAYEL, *à part, en s'approchant de Gabrielle*

Que lit-elle?

GABRIELLE, *à part, apercevant Fayel.*

Grand Dieu!

FAYEL, *se jetant sur la lettre et la lui arrachant.*

Donnez, donnez, parjure!...
Il est temps d'éclairer ta honte et mon injure!...
(*Parcourant la lettre d'un coup-d'œil.*)
C'est le seing de Coucy!... C'est ton arrêt fatal!
Tu me fais annoncer la mort de mon rival;
Il respire, il t'écrit!... L'ardeur qui vous anime,
Par des détours si bas, concerte encor le crime?
Tremble! tu vas périr!

GABRIELLE, *avec la plus grande tranquillité.*

Lisez, et rougissez.

FAYEL, *déconcerté.*

Comment! quel calme!.. Eh quoi! mes transports insensés..
Puissé-je avoir bientôt à me punir moi-même!...
(Il lit le billet rapidement et bas.) *(Après avoir lu.)*
C'est l'adieu de Raoul à son heure suprême!...
(Avec joie.)
Ce gage de sa mort...

GABRIELLE, *l'interrompant, en voyant sa joie.*

Est bien doux à vos yeux?

FAYEL, *redevenant sombre.*

Un amant adoré fait seul de tels adieux.

GABRIELLE.

Oui, je l'aimois, seigneur, et j'ai dû vous le taire,
Quand j'ai craint, pour vous deux, cet aveu trop sincère.
Allié de mon roi, fils des braves Coucy,
Digne, en tout, de ma main et du sang des Vergy,
Ce héros me fut cher dès l'âge le plus tendre;
Mon cœur à tous ses droits fut contraint de se rendre.
Si ma mère eût vécu, Vergy, dans son courroux,
Ne m'auroit jamais fait accepter d'autre époux.
Mais, par un ordre affreux, à l'autel appelée,
A de vains intérêts en esclave immolée,
Du pouvoir paternel je subis la rigueur:
Il fallut par serment renoncer au bonheur:
Traînant loin de Raoul ma chaîne infortunée,
A ne le voir jamais je m'étois condamnée:
Il paya de ses jours ses vœux sacrifiés...
(Montrant la lettre que tient Fayel.)
Voilà ce qui m'en reste... et vous me l'enviez!...
J'ai combattu deux ans cette invincible flamme,
Ce sentiment, la vie et l'âme de mon âme.

Sans vous, la vertu même approuvoit ses transports;
J'ai connu, par vous seul, la honte des remords.
Osez me reprocher un penchant légitime,
Qui devient mon supplice, et ne fut point mon crime.
Je devois vous garder et vous gardois ma foi;
Mais l'instinct de mon cœur dépendoit-il de moi?
Je dis plus : au milieu des tourments que j'endure,
Me suis-je devant vous permis un seul murmure?
Ah! c'est mon père encor qu'ici j'ose accuser:
De ma main, sans mon cœur, il voulut disposer;
C'est lui qui perd enfin par sa rigueur extrême,
Raoul, sa fille, vous, et peut-être lui-même.
Son refus pour vous seul eût été douloureux;
Mais m'unissant à vous il fit trois malheureux.

(A part.)

Dieu! par ses seuls regrets daigne punir mon père!
Des enfants immolés que je sois la dernière!

FAYEL, *voulant se jeter aux pieds de Gabrielle.*

Qu'ai-je fait?... Je m'abhorre, et tombe à vos genoux...

(Gabrielle le retient.)

Ah! l'amour qu'on dédaigne a droit d'être jaloux...
Mais quel supplice affreux, moi-même, je m'impose!
Je sens deux fois tes maux, quand c'est moi qui les cause!...
Né fougueux, violent, extrême en tous mes vœux,
Je ne puis gouverner mes sens impétueux;
Et depuis que l'amour, sans rapprocher nos âmes,
Dans mon cœur, tout de feu, répand encor ses flammes,
Fayel est vers vous seule emporté loin de soi.
Ma funeste existence est plus en vous qu'en moi;
Mes jours, si vous m'aimiez, seroient purs et tranquilles.
Hélas! qu'aux cœurs heureux les vertus sont faciles!

(Avec un peu de joie.)

Je crois qu'enfin le ciel, qui nous unit tous deux,
T'enlève mon rival pour mieux serrer nos nœuds;
Il détruit l'aliment de ta flamme funeste;
Il veut que, sans combats, la victoire te reste.
Ton joug est désormais plus léger et plus doux;
Remplis ton seul devoir, règne sur ton époux;
Inspire-moi ton âme et si pure et si tendre;
Sur tout ce qui t'approche elle sait se répandre:
A tes rares vertus Raoul dut sa grandeur;
Rends-moi tel qu'il étoit pour mériter ton cœur.

(Très vivement.)

Arbitre de mon sort, maîtresse de ma vie,
Tu vas de mes destins répondre à ma patrie
Sur les pas des héros j'ai su me signaler;
Soutenu par ta voix, je puis les égaler.
Tu m'as fait imiter ta noble bienfaisance;
Je veux la surpasser. Ah! vois, pour l'indigence,
Pour mon peuple épuisé, tous mes trésors s'ouvrir;
Je ferai des heureux: ce sera m'enrichir.

(Tendrement.)

Mais promets-moi du moins qu'une cendre insensible
Ne rendra plus ton âme à mes soins inflexible,
Que tu vivras pour moi; que, respectant tes jours,
Ta douleur cessera d'en corrompre le cours.

GABRIELLE, *le regardant avec douceur.*

Eh! contre tant d'amour mon cœur put se défendre!
Je le sens pénétré d'une plainte si tendre!
Vous qui me demandez des leçons de vertus,
Vous en offrez l'exemple à mes esprits confus.
Ah! combien devant vous il faut que je rougisse!
Commandez, je vous dois le plus grand sacrifice.

(*A part.*)
Ciel! le puis-je achever, et détruire en un jour
Le sentiment profond du plus constant amour?
(*A Fayel.*)
Je vous offense encor... Mais pourriez-vous me croire
Si je vantois déja cette prompte victoire?
Daignez attendre tout du temps, de mes efforts,
Du droit de vos vertus, du pouvoir des remords.
J'ai honte de n'oser promettre davantage;
De ma sincérité cette crainte est le gage.
(*Avec fermeté.*)
Seigneur, ne gardons rien qui puisse entretenir
La dangereuse erreur d'un fatal souvenir.
Monlac va vous jurer qu'il n'a pu me remettre
Le don cher et cruel qu'annonce cette lettre...
Surtout à mes regards ne la montrez jamais.
Et ne me nommez point le héros que j'aimois...
Je sais que ce n'est plus vous rendre un digne hommage,
Ce n'est plus signaler ma foi ni mon courage,
Qu'après sa mort, hélas! oublier mon amant...
(*A part, avec douleur.*)
Que n'ai-je le bonheur de l'oublier vivant!...
(*A Fayel.*)
Mes jours sont votre bien, et ma juste tendresse...

FAYEL, *l'interrompant.*

Mon âme s'abandonne à la plus douce ivresse.
Quoi! du bonheur enfin l'aurore luit pour moi,
Et le don de ton cœur suit le don de ta foi.

SCÈNE VII.

ALBÉRIC, FAYEL, GABRIELLE.

ALBÉRIC, *à Fayel.*

On vient de m'annoncer une étrange nouvelle,
Qu'à vous seul, en secret, il faut que je révèle.

FAYEL, *vivement, en lui montrant Gabrielle.*

Ah! parle sans contrainte et ne lui cache rien;
Ami, mon cœur n'a plus de secrets pour le sien.

ALBÉRIC, *hésitant.*

Seigneur... si vous saviez...

FAYEL.

Quel est donc ce mystère?

ALBÉRIC.

A tout autre que vous mes soins le doivent taire.

FAYEL, *à part.*

Je tremble!

GABRIELLE, *à part.*

D'où me vient cette sombre terreur?

FAYEL.

Madame, permettez.... Excusez son erreur....
Quels que soient les secrets qu'il veut ici m'apprendre,
Croyez qu'en votre sein je courrai les répandre.
(*Elle sort, en regardant Fayel et Albéric avec la plus vive inquiétude.*)

SCÈNE VIII.

FAYEL, ALBÉRIC.

ALBÉRIC.

Des remparts de Dijon d'Armance est revenu,
Seigneur.... Raoul respire, et d'Armance l'a vu.

FAYEL, *à part, avec le plus grand éclat.*

(A Albéric, en lui montrant le billet de Raoul.)

O ciel!... Quoi! ce billet!... Ah! vois leur imposture;

(Il donne le billet à Albéric, qui le lit bas.)

Et je viens de tomber aux pieds de la parjure!...
J'avois bien pressenti leurs noires trahisons;
Mon cœur m'avoit tout dit par ses premiers soupçons.
Malgré l'appât flatteur d'une odieuse histoire,
Mes doutes obstinés refusoient de la croire...

(Reprenant la lettre, avec fureur, des mains d'Albéric, après qu'il l'a lue.)

Eh bien! vante-moi donc leur candeur et leur foi.

ALBÉRIC.

Je reste confondu. Raoul est près du roi;
Ils sortoient de Dijon. Philippe, à son passage,
Veut, aux murs de Vergy, recevoir votre hommage.
D'Armance en vains discours ne s'est pas étendu;
Ignorant le faux bruit par Monlac répandu,
De l'objet de votre ordre instruit par ses yeux même,
Pour hâter son retour, son zèle étoit extrême....
Mais Raoul, un héros!.., Il faudroit éclaircir....

FAYEL, *l'interrompant.*

Lui-même, cette fois, m'apprend à le punir....
Oui, son billet infâme et m'inspire et me guide...
Allons plonger ce fer au sein de la perfide,
Et courons aussitôt offrir son cœur fumant
Aux yeux épouvantés de son indigne amant.

(Il fait quelques pas pour sortir.)

ALBÉRIC.

Seigneur....

FAYEL, *s'arrêtant, à part.*

Pourquoi frémir?... Elle est la plus coupable,
C'est elle qui verra ce spectacle effroyable!...
(*Avec une joie amère.*)
Que le cœur de Raoul soit percé le premier!
J'apporterai ce don, qu'il feignoit d'envoyer;
Au milieu de la cour, sous les yeux de son maître,
En montrant cet écrit, je vais frapper le traître.

ALBÉRIC.

Ah! daignez....

FAYEL, *l'interrompant.*

Je voudrois de leur sang odieux
Les abreuver l'un l'autre, et moi-même après eux!

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCENE I.

RAOUL DE COUCY, *sous l'habit et l'armure d'un écuyer*; UN OFFICIER *de Fayel.*

COUCY.

Va, sers un inconnu que son bonheur t'adresse.
C'est Rhétel qui m'envoie auprès de la comtesse.
Du sang qui les unit je dois chérir les nœuds.
Je viens chargé de soins importants pour tous deux.
(L'officier sort.)

SCÈNE II.

COUCY, *seul.*

Respire enfin, Raoul, dans des lieux qu'elle habite.
Tous mes sens sont émus d'une ivresse subite....
(Considérant le lieu où il se trouve.)
Voilà de notre amour les premiers monuments....
Ces murs, témoins chéris des plus purs sentiments....
Que de doux souvenirs dont le charme suprême
A qui n'est plus heureux tient lieu du bonheur même!
Je gémis!... Gabrielle, en d'autres temps, hélas!
Près de te voir ici, je ne gémissois pas!
Là, même avant nos yeux, nos âmes se cherchèrent;
Dans nos premiers regards elles se rencontrèrent.
Là, vingt fois, en secret, sortant des champs d'honneur,
Ta main ceignit mon front des lauriers du vainqueur;

Lorsqu'au prix de mon sang je vengeai tes injures,
Tes pleurs, dans ce palais, ont lavé mes blessures.
Ton âme fugitive et prête à s'exhaler,
Par mes derniers adieux s'y sentit rappeler.
Enfin, malgré la mort, mon cœur venoit s'y rendre,
Et, pour être avec toi, survivoit à ma cendre....
Trop ingrate Fayel, quels droits j'ose attester!
Fayel!... Est-ce le nom que tu devrois porter?
Sous un joug odieux, séchant dans l'amertume,
La langueur du trépas lentement te consume....
Et mes jours, presqu'éteints, ont pu se rallumer!...
Ne meurs point pour l'amour... vis plutôt sans m'aimer..
Sans m'aimer!... Quel espoir!... Ah! je fuirai ta vue:
Que pour un seul moment elle me soit rendue!
Je ne puis accorder mon bonheur et le tien:
Juge combien je t'aime; oui, je renonce au mien.

SCÈNE III.

MONLAC, COUCY.

MONLAC, *à part, sans reconnoître d'abord Coucy.*

Pourquoi me retenir et m'observer sans cesse?
Quel ami de Rhétel cherche à voir la comtesse?...
(*A Coucy, qui est détourné, et dont il ne voit pas les traits.*)
Est-ce vous?

COUCY, *apercevant et reconnoissant Monlac.*

Toi, Monlac, encor dans ce séjour!
Aurois-tu donc appris que je revois le jour?

MONLAC, *immobile d'étonnement, à part.*

Ses traits.... sa voix.... Mon maître!... O céleste clémence!
Il vit! tu veux encor le bonheur de la France!...

(Il se jette dans les bras de Coucy, qui les lui tendoit.)
Par quel miracle enfin nous êtes vous rendu ?
Le ciel, le juste ciel en doit à la vertu.

COUCY.

O mon ami ! connois quel destin nous rassemble....
Mais dis-moi, le premier, les raisons....

MONLAC, *l'interrompant.*

Ah ! je tremble.
Songez que pour vos jours tout est à craindre ici.
Le soupçonneux Fayel....

COUCY, *l'interrompant à son tour.*

Est aux murs de Vergy.
Je ne crains rien pour moi. C'est pour sa digne épouse
Que j'ai dû redouter sa cruauté jalouse.
Si, dépouillant la pourpre et l'or des chevaliers,
J'emprunte les couleurs des simples écuyers,
C'est pour elle, un moment, qu'à la honte de feindre
Mon austère candeur a daigné se contraindre ;
Et j'ai choisi l'instant qu'appelé près du roi,
Fayel porte à ses pieds les gages de sa foi,
Pour venir m'acquitter d'un soin cruel et tendre,
Le seul qu'à mon amour l'honneur ne peut défendre
Mais toi, qui te retient dans ces tristes climats ?
Chez mon père d'abord as-tu porté tes pas ?
Que son âme sensible alarme ici la mienne !
Le récit de ma mort aura causé la sienne ?

MONLAC.

Seigneur, il n'a point su sa perte et mon erreur.

COUCY, *à part, avec transport.*

Nature, il est encore un plaisir pour mon cœur !

MONLAC.

L'inconstance des mers a retardé mon zèle.

Depuis une heure, à peine, aux mains de Gabrielle
J'ai remis ce billet où vos tristes adieux...

COUCY, *l'interrompant.*

Des pleurs, en le lisant, ont-ils rempli ses yeux?

MONLAC.

Ah! j'ai cru cet instant le dernier de sa vie.

COUCY, *vivement.*

J'aurois dû le prévoir... Quelle étoit ma furie!
Quels coups ce vain hommage eût portés à l'amour!
Va la tirer d'erreur; apprends-lui mon retour...
Mais non, c'est lui donner une mort plus certaine;
Et d'un secours trop prompt l'imprudence inhumaine,
Arrachant le poignard, va déchirer son cœur.
Ménage habilement ce dangereux bonheur.
Surtout, si sa vertu redoute ma présence,
De mes feux toujours purs peins-lui bien l'innocence:
Dis que d'un chevalier je remplis le devoir;
Dis que j'aime sans crime et même sans espoir;
Que je suis en un mot, quelque ardeur qui m'inspire,
Trop digne de son cœur pour vouloir le séduire.

(*Monlac sort.*)

CÈNE IV.

COUCY, *seul.*

MOMENT tant souhaité, que tu me fais frémir!...
(*Apercevant, de loin, Gabrielle arriver par un côté opposé à celui par où Monlac est sorti.*)
Dieu! la voici!... Monlac n'a pu la prevenir...
Elle marche à pas lents vers cette voûte obscure.
Je vois ses traits divins, l'honneur de la nature.

Non, jamais sa beauté, dans sa brillante fleur,
N'eut cet appas touchant de la tendre langueur,
Qu'un chagrin, que je cause, imprime à tous ses charmes !..
Mon cœur est plein de feux, mes yeux trempés de larmes...
Elle parle, écoutons.

(*Il se retire sous un portique sombre.*)

SCÈNE V.

GABRIELLE, COUCY, *caché.*

GABRIELLE, *à part, se promenant sans voir Coucy.*

RAOUL ! du sein des morts,
Ton cœur me suit partout et brave mes remords.
Mais Fayel est parti sans rien daigner me dire...
Cet ami de Rhétel va peut-être m'instruire...
Je l'ai cru dans ces lieux... Un désordre enchanteur,
Un doux saisissement vient charmer ma douleur....

(*Coucy paroît un peu sans qu'elle le voie.*)

Toi qui ne m'entends plus, hélas ! dès notre enfance
C'est ainsi que l'amour m'annonçoit ta présence.

COUCY, *paroissant tout-à-fait.*

C'en est trop : approchons. Je le puis sans effroi :
Son cœur l'a prévenue ; il lui parle de moi.

GABRIELLE, *à part.*

O ciel ! quel son de voix sorti de ce lieu sombre ?...
(*Regardant du côté de Coucy.*)
Quel objet ?

COUCY, *à part, en s'approchant un peu.*

Elle tremble ; et moi-même...

GABRIELLE, *se détournant avec frayeur.*

Chère ombre !
Que je crois voir sans cesse errante à mes côtés,
Ne persécute plus mes sens trop agités.

COUCY.

Daignez voir...

GABRIELLE.

Où fuirai-je?

COUCY.

Eh quoi! votre épouvante...

GABRIELLE, *s'appuyant sur une colonne.*

C'est un songe; et ce cœur dont l'image présente...

COUCY, *l'interrompant, en se jetant à ses pieds et en lui prenant la main.*

Ce cœur respire... il vit... Il brûle encor pour toi!

GABRIELLE, *avec un grand cri.*

Ah!... se peut-il?... Raoul!... tu vis!... je te revoi!...
(*Tendrement.*)
Je ne m'étonne plus si, formé pour te suivre,
Au bruit de ton trépas mon cœur a pu survivre.

SCÈNE VI.

ISAURE, MONLAC, GABRIELLE, COUCY.

GABRIELLE, *à Isaure, avec transport.*
(*A Monlac.*)

Chère Isaure... Ah! Monlac, sais-tu notre bonheur?

MONLAC.

Oui, madame, et déja..

GABRIELLE, *à Isaure, en montrant Coucy.*

Le voilà mon vainqueur,
L'honneur des chevaliers, l'idole de la France!

COUCY.

J'ai tout fait pour l'amour: est il ma récompense?
L'amante qu'enchaînoit le plus tendre lien...

GABRIELLE, *l'interrompant très vivement.*

N'a d'âme que ton âme et d'être que le tien.
Je renais avec toi dans ce jour plein de charmes;
Et mes yeux épuisés trouvent encor des larmes,
Mais des larmes de joie, et de ces pleurs heureux
Que depuis si long-temps nous ignorions tous deux.
Mon cœur, séché d'ennuis, flétri par la tristesse,
S'épanouit enfin dans sa pure allégresse.
Apprends que de ce cœur rien ne put t'arracher.
Le temps serra nos nœuds, loin de les relâcher:
Mes chagrins conservoient cette empreinte si tendre
Que sur le désespoir l'amour seul sait répandre.
Ta perte, ton retour, ce prodige nouveau
D'un cœur qui se donnoit au-delà du tombeau,
Tout à mes yeux charmés te rend plus cher encore;
Plus que je ne t'aimois je sens que je t'adore!...
(*A part, avec la plus grande indignation contre elle-même.*)

(*A Coucy.*)

Que dis-je?... Ah! malheureuse!... Et vous, cruel! et vous,
Qui savez que je suis sous les lois d'un époux,
S'il ne vous reste plus, comme j'aime à le croire,
De projets ni de vœux indignes de ma gloire,
Pourquoi devant mes yeux vous venez-vous offrir?
Ingrat! de mes douleurs cherchiez-vous à jouir,
Trop sûr qu'en vous voyant mille atteintes nouvelles
Rouvriroient de mon cœur les blessures mortelles?

COUCY.

Moi jouir de vos pleurs, ou trahir vos vertus?
Gabrielle, grand Dieu! ne me connoît donc plus?
Elle apprend de Fayel à devenir injuste...
Va, mon cœur est encor le sanctuaire auguste

Où brûla pour toi seule un feu toujours sacré,
Aussi pur que l'objet qui l'avoit inspiré.
Née avec ma vertu, non moins durable qu'elle,
Comme mon âme, enfin, ma flamme est immortelle...
Mais sachez que je viens pour vous sacrifier
Tous les vœux... Votre aspect me fait tout oublier!
Je sens, plus que jamais, dans mes veines brûlantes,
S'irriter de l'amour les fureurs dévorantes....

(A part.)

Je suis près de l'objet dont je fus adoré,
O rage! et sans espoir, je m'en vois séparé!...

(A Gabrielle.)

A d'infidèles nœuds votre devoir vous livre;
Au jour de votre hymen j'ai dû cesser de vivre....

(A part, avec la plus grande fureur.)

Que ne m'écrasiez-vous, murs de Ptolémaïs,
Avec tant de chrétiens mourants sous vos débris!
Hélas! ces malheureux chérissoient tous la vie,
Je la hais,... c'est à moi qu'elle n'est point ravie!

GABRIELLE.

Modérez donc, cruel! ces ardentes fureurs,
Et, par pitié pour moi, commandez à vos pleurs.
Mais dites-moi, du moins, quel sujet vous amène,
Et qui vous a sauvé d'une mort si prochaine?

COUCY.

Vous, madame... Oui, vous-même; et je ne dois le jour
Qu'à ces tendres vertus que m'enseigna l'amour....
Lorsque l'altier Richard, plein de ce fanatisme
Dont la férocité dégrade l'héroïsme,
Égorgeoit ses captifs, au nom de notre foi,
Je suivis vos leçons, je sauvai ceux du roi.

Je réclamai pour eux la loi constante et pure
Que la religion reçoit de la nature.
Ma clémence eut bientôt son prix inespéré.
Sans défense, à mon tour, aux Sarrasins livré,
Mon aspect attendrit leur cruauté sauvage;
Mon nom fut mon rempart au milieu du carnage.
Porté près du sultan, qui prit soin de mes jours,
Je me vis prodiguer l'utile et prompt secours
De cet art qui commande à l'âme fugitive;
Art négligé par nous, que l'Arabe cultive....

(*Vivement.*)

Ranimé par ses soins, je me dis, en secret,
Que l'adieu si touchant de ce fatal billet,
Le bruit de mon trépas honoré par vos larmes,
Au bonheur de vous voir prêteroit mille charmes;
Cet espoir, ce désir, qui réchauffoit mes sens,
Rendit des végétaux les efforts plus puissants.
Enfin ce fier sultan, que l'ignorance abhorre,
Me renvoie à mon roi, qui me pleuroit encore.
Tant la reconnoissance a d'invincibles droits
Par qui l'humanité nous rappelle à ses lois!
Sans distinguer le culte et l'empire où nous sommes,
L'homme chérit toujours le bienfaiteur des hommes.

GABRIELLE, *avec douleur.*

Quoi! l'Asie en Raoul vante son bienfaiteur,
En lui mon souverain voit son libérateur,
Partout où le destin nous donna la victoire
Son nom est le premier qu'ait prononcé la gloire,
Et quand tout l'univers adore tes vertus,
Seule on m'a condamnée à ne t'adorer plus,
Moi que chérit ton cœur, qui t'aimai la première....

COUCY.

Ton âme m'appartient, malgré la terre entière....
Eh ! dépend-il de nous d'éteindre un si beau feu ?
A-t-il pour s'allumer attendu notre aveu ?
Ame de notre vie, il ne peut cesser d'être
Qu'avec les doux rapports qui dans nous l'ont fait naître.

GABRIELLE.

Dieu ! quel oubli honteux égare nos esprits !
Tous les deux, à l'instant, nous en serons punis....
(*Voulant s'éloigner.*)
Je triomphe en fuyant ; je sors de ta présence. ..
Ne me voyez jamais : respectez ma défense

COUCY, *la retenant.*

Arrêtez un moment. Promettez-moi, du moins,
Que vos jours conservés....

GABRIELLE, *l'interrompant vivement.*

Ah ! quels funestes soins
De prolonger mon crime et l'horreur qui m'accable !
Je sens que chaque instant me rendra plus coupable.

COUCY.

Envers qui ?... Vous !

GABRIELLE, *plus vivement.*

Envers un époux vertueux,
Qui donneroit son sang pour voir mes jours heureux....
Que j'aimerois sans toi.... mais dont mon injustice
Regarde les bontés comme un affreux supplice.
Sais-tu qu'à cet époux, ici même, en ce jour,
Mon devoir a promis d'oublier ton amour ?

COUCY

Quoi ! Fayel a connu notre ardeur mutuelle ?

GABRIELLE.

Ta lettre est dans ses mains.

COUCY.

Vous avez pu, cruelle!..

GABRIELLE, *l'interrompant.*

Eh! n'en sois point jaloux!...Va, cet écrit vainqueur,
Sans cesse, en traits de feu, se retrace en mon cœur....
(*A part.*)
Mais où m'emporte encore un souvenir trop tendre?...
(*A Coucy.*)
Pars, sauve à ma vertu l'affront de se défendre.
Tu mourois pour l'amour; va vivre pour l'honneur.

COUCY, *avec accablement.*

Eh! qu'importe la gloire à qui perd le bonheur?

GABRIELLE.

Ton roi que tu chéris....

COUCY, *l'interrompant.*

C'est lui qui nous sépare.

GABRIELLE, *avec vivacité.*

Sans savoir nos malheurs, ingrat! il les répare.
Tu règnes dans sa cour; ses bienfaits..

COUCY, *l'interrompant.*

Ah! sans toi
La cour, le monde entier n'est qu'un désert pour moi.

GABRIELLE.

Tu devrois me donner l'exemple du courage.

COUCY, *toujours abattu.*

Je dois, perdant le plus, me plaindre davantage.

GABRIELLE, *toujours vivement.*

Ton âme peut, du moins, exhaler sa douleur,
Mes chagrins renfermés vont dévorer mon cœur.
Va gémir loin de moi; rien ne peut te contraindre.
Laisse-moi la douceur d'être la plus à plaindre....

Allez, enfin; songez que des murs de Vergy
Fayel, en peu d'instants, peut revoler ici.
Du bruit de votre mort sa haine détrompée
A découvrir vos pas est, sans doute, occupée.
Peut-être il sait déja qu'arrivé dans ces lieux....

COUCY, *l'interrompant.*

D'Armance étoit le seul dont je craignois les yeux;
Mais il ne m'a point vu.

GABRIELLE, *à part, en entendant du bruit au loin.*

Quel bruit se fait entendre?...

(*A Monlac et Isaure.*)

Voyez tous deux.

(*Isaure et Monlac sortent.*)

SCÈNE VII.

COUCY, GABRIELLE.

GABRIELLE.

HÉLAS! s'il venoit vous surprendre!...
Eh! comment pourriez-vous échapper à ses traits?

SCÈNE VIII.

ISAURE, COUCY, GABRIELLE.

ISAURE, *à Coucy.*

SEIGNEUR, c'est Fayel même.

GABRIELLE, *à Coucy.*

Ah! fuyez pour jamais.

COUCY, *avec fierté.*

Moi fuir?

GABRIELLE.

Veux-tu risquer mon honneur et ma vie?

COUCY, *tendrement.*

Je sors.... A votre honneur le mien se sacrifie....

(Il fait un pas et revient.)

(A Isaure.)

Mais Monlac....

ISAURE, *l'interrompant.*

Il arrête et va tromper Fayel.

(Coucy sort par une des coulisses du devant du théâtre.)

SCÈNE IX.

GABRIELLE, ISAURE.

GABRIELLE.

Allons cacher ma honte et mon trouble mortel.

(Elle sort, par l'autre côté, avec Isaure.)

SCÈNE X.

FAYEL, ALBÉRIC, GARDES.

FAYEL, *à part, en entrant, par le fond du théâtre, l'épée à la main, et regardant sortir Gabrielle.*

Elle fuit!... Elle est seule!... Ah! c'est Monlac, ce traître...
En osant me combattre, il a sauvé son maître....
Du moins, le téméraire est tombé sous mes coups.

ALBÉRIC, *voyant paroître Monlac, blessé, et qui marche avec peine.*

Le voici tout sanglant qui se traine vers vous.

SCÈNE XI.

MONLAC, FAYEL, ALBÉRIC, GARDES.

MONLAC, *à Fayel.*

SEIGNEUR, que de ma mort votre haine contente...
Raoul... est vertueux... votre épouse... innocente...
J'expire.

(*Il meurt et tombe.*)

FAYEL, *à part.*

(*A Albéric.*)

L'imposteur! Qu'on l'ôte de mes yeux.

(*Des gardes emportent Monlac.*)

SCÈNE XII.

FAYEL, ALBÉRIC, GARDES.

FAYEL, *aux gardes qui sont restés.*

QU'ON ferme ce portique. Environnez ces lieux,
Poursuivez, découvrez, amenez son complice.

(*La plus grande partie des gardes sort.*)

SCÈNE XIII.

FAYEL, ALBÉRIC, GARDES.

FAYEL, *à part*

QUE devant la parjure ici même il périsse!...

(*A Albéric.*)

Fais-la venir.

ALBÉRIC.

Seigneur, ce courroux violent...

FAYEL, *l'interrompant.*

Je vais me commander. Cachons ce fer sanglant....
(*A part, en remettant son épée dans le fourreau.*)
Tes crimes à mes yeux ont flétri tous tes charmes;
Mon cœur s'est endurci par tes perfides larmes....
Non, ni pitié, ni grâce!... Ah! mes justes fureurs
Sauront de tes forfaits surpasser les horreurs....
(*Il se promène à pas précipités.*)
Je veux, accumulant mes affreux sacrifices,
Voir les maux de Raoul accrus par tes supplices;
Ralentir son trépas pour prolonger le tien;
L'arracher de ton cœur, t'immoler dans le sien;
Et, sous des flots de sang répandus par ma rage,
Éteindre mon amour et laver mon outrage.
(*Il s'appuie sur une colonne.*)

ALBÉRIC.

Mais de tout ce complot êtes-vous éclairci?
Pourquoi publioient-ils le trépas de Coucy?

FAYEL, *se relevant avec fureur.*

Que sais-je? aux pieds du roi dès que j'ai pu paroître,
Parmi les courtisans ne voyant point le traître,
J'ai su qu'avec mystère on l'avoit vu partir.
J'ai jugé qu'en ces lieux il venoit me trahir,
Et, sans plus m'informer, sans vouloir rien entendre,
J'ai revolé soudain pour le pouvoir surprendre....
Le mensonge, fertile en détours si divers,
Les a tous épuisés dans ces deux cœurs pervers.
Tantôt, lorsque l'ingrate employoit la prière
Pour rester, loin de moi, dans ce lieu solitaire,
Son refus obstiné de me suivre à la cour
De son amant ici ménageoit le retour.
Ce lâche confident, ce précurseur du crime,

(Qui dut être, en effet, ma première victime)
De son maître, avec art, vient devancer les pas;
Il couvre son retour du bruit de son trépas.
On me laisse ravir cette lettre odieuse,
De l'imposture encor recherche industrieuse:
Et la parjure affecte un aveu plein d'honneur,
Pour pouvoir sans danger recevoir son vainqueur....
Mais on ne revient point..... Il échappe à ma haine.

ALBÉRIC.

Je conçois trop, seigneur, que toute excuse est vaine,
Leur entrevue ici prouve assez leurs amours....
Mais pourquoi cette lettre et tous ces noirs détours?
Il faut qu'avec tant d'art cette trame tissue
Ait voilé des projets....

FAYEL, *l'interrompant*

N'en vois-tu pas l'issue?
Monlac, dans son transport, m'alloit percer le sein:
Son maître, en se cachant, a le même dessein;

(*Se promenant encore.*)

Et l'ingrate.... Ah! souvent une épouse infidèle,
Dans le sang d'un époux plonge sa main cruelle;
Elle se lasse, enfin, d'attendre son bonheur
D'une mort qu'en secret peut hâter sa fureur;
Et, suivant des forfaits la pente trop rapide,
Quelquefois l'adultère entraîne au parricide....

(*A part.*)

Oui, ma mort est l'objet de tes lâches amours....
Je ne puis plus t'aimer, que m'importent tes jours?
Allons, il faut du sang à ma vengeance avide....

(*A Albéric.*)

A mes yeux, dans l'instant, amène la perfide;
Je le veux. (*Albéric sort.*)

SCÈNE XIV.

FAYEL, GARDES.

FAYEL, *à part.*

Mais, plutôt, pour se faire un effort
Je sens en ce moment mon courroux assez fort....
Que ma rage tranquille en soit plus implacable!
Imitons Gabrielle en son art détestable;
Prêtons un front serein aux plus noires fureurs;
Et, pour que son supplice ait encor plus d'horreurs,
Laissons-lui quelque temps sa crédule allégresse,
Paroissons ignorer les pièges qu'on nous dresse.

SCÈNE XV.

ALBÉRIC, FAYEL, GARDES.

ALBÉRIC, *à Fayel.*

La voici.

FAYEL, *à part, en mettant la main à son poignard, et puis s'arrêtant.*

Dieu, commande à mon bras égaré.....
(*A Albéric.*)
Cours, vois si son amant va m'être enfin livré.
(*A tous les gardes.*)
Je t'attends.... Vous, restez sous la voûte prochaine.
(*Albéric sort d'un côté, et les gardes se retirent d'un autre.*)

SCÈNE XVI.

GABRIELLE, FAYEL.

FAYEL.

Madame, auprès de vous mon amour me ramène :
Prêts à nous séparer, sans doute pour long-temps,
Je viens vous confier quelques soins importants.
Vous voulez fuir la cour, et j'y souscris sans peine.
Seul, je suivrai Philippe aux rives de la Seine ;
Puisqu'Autrey désormais a pour vous tant d'appas,
De ces lieux si chéris vous ne sortirez pas.
J'ai su près du monarque excuser votre absence.
De vos justes raisons j'ai senti la puissance :
Votre vertu craignoit de revoir un amant,
Et doit plus que jamais le craindre en ce moment ;
Car, je n'en doute pas, vous êtes informée
Que Raoul, démentant la vaine renommée,
Vit et revient vainqueur ? Jugez si, dans ce jour,
Où j'ai connu par vous sa flamme et votre amour,
J'approuve et je chéris la noble retenue
(*Avec ironie.*)
Qui fuit si prudemment les dangers de sa vue.
Mon cœur à des soupçons ne peut plus s'arrêter ;
Je sais sur vos serments combien je dois compter.
Vous n'abuserez point du temps de mon absence
Pour souffrir de Raoul la coupable présence,
Et si dans ce palais il osoit pénétrer,
(*Avec menace.*)
Vous-même à mes vengeurs il faudroit le livrer.

GABRIELLE.

Seigneur, sans mon aveu, si sa flamme indiscrète

Osoit chercher ma vue et troubler ma retraite,
Je croirois que l'honneur, l'exilant sans retour,
Et vous révélant tout, fléchiroit votre amour.

FAYEL, *impétueusement.*

Rien ne le sauveroit de ma fureur extrême....
(*A part.*)
Je m'emporte.

GABRIELLE, *à part.*

Gardons de me trahir moi-même!

FAYEL, *plus tranquille.*

Ce nouvel écuyer, dans ma cour inconnu,
Au nom de votre amant est peut-être venu?

GABRIELLE, *tremblante.*

De Raoul!... vous croiriez?...

FAYEL, *l'interrompant.*

Que j'aime à voir ce trouble!
(*Ironiquement*) (*Gabrielle paroît encore plus effrayée.*)
Il me rassure... Eh quoi! votre frayeur redouble!
Quel en est donc l'objet?

GABRIELLE, *se remettant.*

Rien ne doit m'effrayer;
Sans mystère en ces lieux j'ai vu cet écuyer.
Monlac a su par lui le retour de son maître.

FAYEL.

Monlac l'attend ailleurs, pour peu d'instants peut-être.
Mais l'ami de Rhétel devroit-il se cacher?

GABRIELLE.

Il est parti.

FAYEL.

J'en doute, et je le fais chercher...

(*Amèrement.*)
Comme il connoît Raoul, je lui voudrois apprendre,
S'il songe à me tromper, le sort qu'il doit attendre...
(*A part, avec joie, en voyant entrer ses gardes.*)
Il vient, j'entends du bruit...

SCÈNE XVII.

ALBÉRIC, GARDES, FAYEL, GABRIELLE.

FAYEL, *à Albéric.*
Eh bien?
ALBÉRIC, *bas.*
C'est vainement
Qu'on le cherche au palais; on croit qu'en ce moment
Dans la ville...
FAYEL, *l'interrompant.*
(*Bas.*) (*Haut, à Gabrielle.*)
J'y cours... Il faut qu'en mon absence
D'Autrey contre le duc j'assure la défense:
Aux soins de mon départ mes ordres vont pourvoir;
Mais dans quelques instants je pourrai vous revoir...
(*Après avoir fait quelques pas pour sortir et s'arrêtant, à part.*)
Ma flamme à son aspect malgré moi se ranime:
Tout prêt à la frapper j'adore ma victime.
(*Il sort avec Albéric et les gardes.*)

SCÈNE XVIII.

GABRIELLE, *seule et anéantie.*

De mon accablement j'ai peine à revenir...
Quels sont ces noirs transports qu'il sembloit retenir?
Sauroit-il que Raoul?...

SCÈNE XIX.

ISAURE, GABRIELLE.

GABRIELLE.

Ah! viens, ma chère Isaure!
Apprends quel est l'effroi, l'horreur qui me dévore.
Si j'en crois de Fayel le courroux inquiet,
Il a su de Raoul le voyage secret.
Monlac en le quittant a-t-il frappé ta vue?
Et de leur entretien sait-on quelle est l'issue?

ISAURE, *avec saisissement.*

Madame, la terreur est dans tous les esprits.
Sur les fronts consternés vos malheurs sont écrits.
Tout semble en ce palais se troubler, se confondre.
Quand j'interroge, à peine on ose me répondre.
Quand je nomme Monlac on me fuit en tremblant.
J'ai cru voir un soldat cacher son bras sanglant.

GABRIELLE, *avec éclat.*

Ah! c'en est fait. Voilà le signal du carnage:
Monlac est le premier qu'ait immolé leur rage...
(A part.)
O malheureux Coucy! qu'allez-vous devenir?...
(A Isaure.)
Viens; que j'aie avant lui le bonheur de mourir,
Et que Fayel enfin, dans sa haine barbare,
Rejoigne en les perçant ces deux cœurs qu'il sépare!

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

GABRIELLE, ISAURE.

GABRIELLE.

Isaure, vainement tu me veux rassurer,
Dans mes sens éperdus l'espoir ne peut rentrer:
Autour de nos remparts cette garde assemblée,
Que Fayel, en partant, a même redoublée,
M'annonce que Raoul n'aura pu les franchir;
Et tant qu'il est ici puis-je ne point frémir?

ISAURE.

Dans les remparts d'Autrey quand il seroit encore,
Que craignez-vous pour lui, puisque Fayel l'ignore?
Pensez-vous, si Fayel l'eût jamais soupçonné,
Que, sans rien éclaircir, il se fût éloigné?
Votre époux vers Paris vient de suivre Philippe.
Qu'au moins par son départ votre effroi se dissipe!
Eh! n'avez-vous pas vu, dans ses tendres adieux,
Que le soupçon jaloux ne troubloit plus ses yeux?

GABRIELLE.

Ce honteux sentiment, soigneux de se contraindre,
Donne aux cœurs qu'il remplit l'habitude de feindre.

ISAURE.

Mais toujours de Fayel les transports enflammés
Décèlent, malgré lui, ses chagrins renfermés.
Je n'ai plus retrouvé sur son visage empreinte
D'un jaloux inquiet la pénible contrainte.

GABRIELLE.

Hélas! en un moment peut-il ainsi changer?
C'est ce calme suspect, dans son âme étranger,
Qui redouble l'effroi dont je me sens frappée.
A m'observer moi-même en secret occupée,
Peut-être que mon trouble a mal jugé du sien.
D'ailleurs, avec Monlac son paisible entretien,
Le récit qu'en ont fait Albéric et d'Armance,
Sont autant de raisons contre ma défiance;
Mais je ne pourrai voir mon tourment adouci
Qu'on ne m'ait répondu des destins de Coucy.
Vois, du moins...

ISAURE, *l'interrompant.*

Je voudrois qu'il pût encor paroître;
Qu'un dernier entretien lui fit enfin connoître
Que vos jours exposés par un nouveau retour
Révolteroient ensemble et l'honneur et l'amour;
Qu'un héros, un amant généreux et fidèle
Doit à votre repos une absence éternelle.
Vous seule à ces raisons donneriez tout leur poids.
L'amant désespéré n'entend plus qu'une voix:
L'arrêt qui le résout à s'immoler lui-même,
Doit être prononcé par la bouche qu'il aime.

GABRIELLE.

Non, ce n'est pas de moi qu'il le doit recevoir.
Épargne-moi plutôt le danger de le voir.
Que, depuis ce matin, son aspect m'épouvante!
O terrible réveil d'une ardeur si puissante!
Isaure, ce n'est plus cette douce langueur
Qui nourrissoit ensemble et consumoit mon cœur;
C'est un feu dévorant que rien ne peut contraindre,
Irrité des efforts que j'ai faits pour l'éteindre:

C'est lui qui me soutient, et son fatal poison
A ranimé mes sens, en troublant ma raison.
Si je pouvois bannir Raoul de ma mémoire...
Je sens que j'en mourrois en pleurant ma victoire...
Je maudis les vertus que je veux embrasser;
Je déteste mon crime, et n'y puis renoncer.

ISAURE.

Ah! revenez à vous; ces honteuses alarmes...

GABRIELLE, *l'interrompant.*

Que ne puis-je effacer, par de plus dignes larmes,
La honte de ces pleurs que je verse en ton sein!
Ah! remplis, par pitié, ton devoir inhumain!
Ose avec dureté me reprocher mon crime:
Dis-moi que ton amie a perdu ton estime;
Redouble, aigris ma honte afin de me guérir:
On revient d'une erreur à force d'en rougir.
Va, s'il est dans ces lieux, porte à ce cœur fidèle
D'un éternel exil la sentence mortelle...
Mais adoucis les traits dont il faut l'accabler:
Hélas! en le frappant, cherche à le consoler;
Dis-lui que ses malheurs font toute ma souffrance,
Dis-lui que j'ordonnois... et pleurois son absence...
Quel emploi je te donne!... Ah! la seule amitié
Sait joindre le courage à la tendre pitié!...
(*Apercevant Coucy.*)
Va... Le voici... Fuyons.

SCÈNE II.

COUCY, GABRIELLE, ISAURE.

COUCY, *à Gabrielle, en entrant par où il est sorti au commencement de l'acte précédent, et arrêtant Gabrielle, qu'il voit s'éloigner.*

Ah! souffrez ma présence.
Cruelle! je rougis de mon obéissance,
D'avoir fait par votre ordre un horrible danger,
Qu'avec vous et Monlac je reviens partager.

GABRIELLE.

Ce danger cesse enfin. Mais l'honneur vous exile.
Fayel ignore tout; il est parti tranquille.
Monlac, l'éblouissant de discours captieux,
Pour le mieux abuser, est sorti de ces lieux.
Au récit qu'on m'a fait j'ai dû même comprendre,
(Si l'on ne cherche pas, du moins, à me surprendre)
Que Monlac vous attend assez près de nos murs.
Allez, vous connoissez tous les sentiers obscurs...

COUCY, *l'interrompant*

Mais, puisque nul péril ici ne vous menace,
D'un dernier entretien je demande la grâce.

GABRIELLE.

Non.

COUCY.

Le plus saint devoir veut que vous m'écoutiez.

GABRIELLE, *voulant sortir.*

Il veut que je vous fuie.

COUCY, *l'arrêtant, et se jetant à ses pieds.*

Ah! je meurs à vos pieds.

GABRIELLE.

Vous m'osez retenir ?

COUCY.

Oui, je l'ose, inhumaine !

GABRIELLE, *avec impétuosité.*

Téméraire ! c'est-là le vrai soin qui t'amène ;
De mon fatal amour tu veux m'entretenir,
De mes regrets honteux m'accabler à loisir,
M'enivrer de mon crime !... Ah ! ce transport coupable
Enfin à ma vertu te rend moins redoutable.
Raoul veut devenir indigne de mon cœur ;
Il faudra le haïr, c'est mon plus grand malheur.

COUCY, *la retenant encore.*

Ingrate ! rougissez d'un soupçon qui m'outrage...
A vous parler encor c'est l'honneur qui m'engage...
(*Elle commence à l'écouter.*)
Tantôt du foible amour les plaintives douleurs,
En nous attendrissant, ont relâché nos cœurs ;
La mort fut votre espoir et votre unique envie :
Je veux qu'un beau triomphe assure votre vie.
C'est moi qui la troublai, seul j'en fais le tourment ;
Renoncez... pour jamais... à ce funeste amant...
(*A part.*)
Ciel !... et Raoul prononce un arrêt si terrible ?...
(*A Gabrielle.*)
Oui, j'exige de vous ce qui m'est impossible.
Mais nos cœurs ont besoin dans ce moment cruel
De se prêter encore un secours mutuel.
Pour régler mon destin, c'est vous que je contemple,
Et ma vie ou ma mort dépend de votre exemple.
Fixez, encouragez mes esprits éperdus ;
L'un à l'autre, en tout temps, nous dûmes nos vertus.

GABRIELLE, *avec douceur.*

Eh bien! mon cher Raoul, que des chaînes si belles,
Que formoient ces vertus, soient toujours dignes d'elles!

(Avec une véhémence qui s'échauffe par degrés.)

Les grandes passions naissent dans un grand cœur:
Qui les sent fortement sait en être vainqueur.
Le courage n'est point dans la froideur stoïque;
C'est une âme de feu qui seule est héroïque.
Je sens que notre amour ne se peut étouffer,
Mais c'est en l'épurant qu'il en faut triompher.
Songe, en nos premiers ans, quelles rapides flammes,
Au seul nom de vertu venoient saisir nos âmes;
Comme, leur union redoublant leur vigueur,
Toutes deux s'excitoient, se portoient vers l'honneur!
Comme l'amour lui-même à la gloire fidèle,
Fut un flambeau de plus qui nous guida vers elle!
Tu viens de rallumer le même zèle en moi;
Je vois qu'à mes discours il se réveille en toi.
Prévenons à l'instant, dans l'ardeur qui nous presse,
Quelque lâche retour, quelque indigne foiblesse.
Profitant du transport qui vient nous émouvoir,
Promettons-nous de vivre, et de ne plus nous voir...
Tandis que, loin des rois, je vais dans ces asiles
Consacrer tous mes jours à des vertus tranquilles,
Sur un plus grand théâtre, en triomphe porté,
Oracle de la France et de l'humanité,
Présentez aux mortels le flambeau du génie;
En éclairant le monde, honorez la patrie.
Ami de votre maître, allez devant ses pas
Être encor son égide au milieu des combats;
Et, de vos grands succès m'offrant toujours l'hommage,
Quand l'amour vous viendra retracer mon image,

Alors de vos vertus me croyant le témoin,
Pour les accroître encor prenez un nouveau soin. .
C'est ainsi qu'éloignant l'ombre même du crime,
Notre amour deviendroit un sentiment sublime,
Et que, malgré l'hymen, le devoir et le sort,
Nous pourrions à jamais nous aimer sans remord.

COUCY, *à part.*

Où suis-je?... quelle ivresse en mes sens excitée!...
Par un torrent de feu mon âme est emportée!
Que je sens de plaisirs et de tourments divers!
Quel cœur m'avoit choisi! quelle amante je perds!
Son excès de vertu me désole et m'enchante.

(*A Gabrielle.*)

Vergy, par votre voix que la gloire est puissante!...

(*A part.*)

Quel est de la beauté le charme séducteur!
Qui peut contre elle-même armer un foible cœur?...

(*A Gabrielle.*)

C'en est fait; je dois compte au monde, à ma patrie,
Des trésors dont par vous mon âme est enrichie.
Combien je serois vil de les ensevelir!
C'est votre ouvrage en moi qu'il me faut embellir.
Sûr d'être encore aimé, je venais pour vous plaire;
Je vivrai pour la France, à nos deux cœurs si chère;
Pour tant d'infortunés... qui le sont moins que nous.
Je veux entendre dire à cent héros jaloux:
« Raoul, sans nul espoir, privé de Gabrielle,
« Eut la force de vivre et d'être aussi grand qu'elle. »

GABRIELLE.

Je reconnois Raoul: ce glorieux vainqueur,
S'il l'eût moins mérité, n'auroit pas eu mon cœur...

Il est temps d'exercer ma constance et son zèle...
(*D'un ton ému.*)
Allons... séparons-nous.

COUCY, *en frémissant, et après un peu de silence.*

Mon courage chancèle !

GABRIELLE, *le regardant avec fermeté.*

Non, seigneur.

COUCY.

Pardonnez !.... Prêts à se séparer,
Nos cœurs par plus de nœuds semblent se resserrer....
(*A part.*)
Triomphe douloureux plein d'horreurs et de charmes !

GABRIELLE.

(*A part.*)
Eh ! me coûte-t-il moins ?.... Dérobons-lui mes larmes.
(*Elle s'éloigne*)

COUCY, *la suivant.*

Ah ! je les sens tomber jusqu'au fond de mon cœur.

GABRIELLE, *s'arrêtant.*

Cher Raoul !.... pour jamais.... héles !....
(*Avec effort et vivement, en s'éloignant davantage.*)
Adieu, seigneur !

COUCY, *s'éloignant de son côté.*

Adieu !

GABRIELLE, *à Isaure.*

Toi, va l'aider à cacher sa retraite.
(*Il sort par la coulisse par laquelle il est entré, et Isaure le suit.*)

SCÈNE III.

GABRIELLE, *seule.*

TA loi sévère, ô ciel! doit être satisfaite....
Nous venons d'épuiser, dans ces combats cruels,
La constance permise à de foibles mortels.
A tes puissants secours mon âme s'abandonne:
Ta bonté met un prix aux vertus qu'elle donne.
Prends soin de ce héros, de ses jours précieux....
L'aurois-tu ramené pour le perdre à mes yeux?....
(*Entendant un bruit éloigné.*)
Mais.... j'entends retentir le signal des alarmes....
Le bruit croît, il approche; et le fracas des armes....

SCÈNE IV.

ISAURE, GABRIELLE.

GABRIELLE.

AH! que devient Raoul?

ISAURE.

Madame, il est perdu!

GABRIELLE, *à part, voyant paroître Fayel et Coucy se combattant.*

Que vois-je?

SCENE V.

FAYEL, COUCY, ALBÉRIC, GARDES, GABRIELLE, ISAURE.

FAYEL, *à Coucy, qui se débat contre lui et ses gardes, et en lui voulant faire rendre son épée.*

RENDS ce fer.

COUCY.

Tu ne m'as point vaincu;
Je brave encor le nombre.

(Son épée tombe de sa main, et Albéric s'en saisit.)

FAYEL, *à Albéric.*

Albéric, qu'on l'enchaîne....

(Albéric met Coucy aux fers.)

(A Coucy.)

Va, tout étoit prévu : la résistance est vaine....

(A quelques-uns des gardes.) *(A Coucy et à Gabrielle.)*

Vous, ouvrez ce portique.... Et vous, vils scélérats,
Voyez votre complice immolé par mon bras.

(On leur montre, dans la coulisse, Montlac mort.)

GABRIELLE, *à part.*

Ciel!

COUCY, *à part.*

Montlac égorgé!

GABRIELLE, *à Isaure.*

Que n'as-tu pu me croire!

COUCY, *à part, allant vers le corps de Montlac.*

(A Fayel.)

O mon ami!... Jouis de ta lâche victoire,
Monstre!

FAYEL, *tranquillement, en lui montrant Gabrielle.*

Voilà l'essai des châtiments affreux
Que mon juste courroux vous réserve à tous deux...
(*Avec fureur.*)
Traître! tu prétendois voiler ta perfidie,
Comme en ce jour de crime où, partant pour l'Asie,
Ton amour insolent vint ici m'outrager;
Mais toi-même as pressé l'instant de me venger.
Tantôt, à mon retour, ma recherche inutile
M'a fait voir qu'en secret retiré dans la ville,
Tu paroîtrois bientôt au bruit de mon départ,
Et moi qui dédaignois les souplesses de l'art,
Jusqu'à feindre à mon tour il m'a fallu descendre.
Te voilà dans le piège où tu m'as cru surprendre,
Et que vos noirs complots, vos infâmes détours
Tendoient à mon honneur, et peut-être à mes jours....
(*Il le prend par la main et le traîne vers Gabrielle.*)
Viens, que ton sang sur elle à l'instant rejaillisse!....
(*A Gabrielle.*)
Malheureuse! sa mort commence ton supplice!
(*Il veut percer Coucy de son épée.*)

GABRIELLE, *se jetant sur Fayel.*

Arrêtez!

ALBÉRIC, *à Fayel, en l'arrêtant aussi.*

Ah! seigneur.

COUCY, *à Fayel.*

Ah! tigre furieux!
Frappe!.... Je meurs content, si je meurs à ses yeux:
Mais ne fais point outrage à ses vertus sublimes.
Faut-il, pour m'immoler, lui supposer des crimes?
Qui? nous! contre tes jours tramer quelque dessein!....
Sans doute, quand tes feux m'alloient ravir sa main,

Si de ce coup fatal j'avois eu connoissance,
Tu m'aurois vu bientôt, armé par la vengeance,
Même aux yeux de son père, osant te défier,
L'obtenir, ou la perdre en digne chevalier.
Mais toi, pour m'égorger, sans armes, sans défense,
De forfaits inventés tu noircis ma vaillance :
Eh bien ! vil imposteur ! j'ose te démentir.
Devant la France entière, avant que de mourir,
Je déclare innocents Monlac, moi, Gabrielle....
Tu n'es plus son époux ; tu t'es armé contre elle.
La loi des chevaliers, que trahit ta fureur,
A sa gloire, à ma mort, promet plus d'un vengeur.

FAYEL.

La loi des chevaliers ? c'est moi qui la réclame.
Je respecte ton titre, en méprisant ton âme....
(*A ses gardes.*) (*A Coucy.*)
Qu'on lui donne une armure... Allons au champ d'honneur
Ma justice y remet son glaive à ma valeur.
Je pourrois te punir ; j'en ai le droit, sans doute.
Tu croirois, en mourant, que Fayel te redoute.
Non, François comme toi, l'honneur de me venger
M'offre un plaisir de plus à l'aspect du danger.
(*Albéric ôte les fers de Coucy, et des gardes lui donnent des armes.*)

COUCY, *montrant Gabrielle.*

Ah ! ton cœur une fois s'est montré digne d'elle....
Marchons.

GABRIELLE, *se mettant entr'eux.*

Qu'allez-vous faire ? et quelle horreur nouvelle ?
(*A Coucy.*)
Téméraire ! arrêtez.... Qui ? vous ! barbare ! vous !

Plonger vos bras sanglants au sein de mon époux!
Vous, charger ma vertu d'un affreux parricide?
Je maudis et l'amour et l'espoir qui vous guide.
Votre abord en ces lieux m'apportoit le trépas :
Vous deviez le prévoir.... et je ne m'en plains pas;
Vous hasardiez vos jours en exposant ma vie.
Mais que votre imprudence et la mienne s'expie;

(Montrant Fayel.)

Et, si nous ne pouvons détromper son courroux,
C'est à vous de mourir, puisque je meurs pour vous....

(A Fayel.)

Vous, seigneur, écoutez....

FAYEL, *l'interrompant, avec la dernière violence.*

Que pourrois-tu me dire
Qui de ton lâche amour ne servît à m'instruire?
A mes yeux, malgré toi, perçant de toutes parts,
Tu m'en rends le témoin; il parle en tes regards.
Dans tes moindres discours mon déshonneur s'imprime...

(Montrant Coucy.)

Il t'aime, il est aimé :-voilà ton double crime....
Ah! tu portes la mort et l'enfer dans mon cœur!..

(Montrant Coucy.)

Tu mourras avec moi.... quand il seroit vainqueur!

(Aux gardes, en leur montrant Gabrielle.)

Soldats, loin de mes yeux entraînez l'infidèle.
Sur l'ordre d'Albéric vous disposerez d'elle.

(Des gardes entraînent Gabrielle.)

COUCY, *aux gardes.*

Barbares! de ses jours vous répondrez au roi.

FAYEL, *aux gardes.*

Seul, je réponds pour vous; n'obéissez qu'à moi....

(*A Coucy, en le prenant par la main.*)
Viens assouvir la soif qui tous deux nous dévore,
L'ardente soif du sang d'un rival qu'on abhorre !...
(*A Gabrielle.*)
Ingrate ! puissions-nous l'un par l'autre périr !...
Que tout ce qui t'aima se puisse anéantir !

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

(Le théâtre représente un cachot où l'on voit une table de pierre et deux sièges. La table est en partie cachée par un pilier.)

SCÈNE I.

GABRIELLE, *seule, assise près de la table, sur laquelle il y a une lampe.*

Ah! que ma dernière heure est douloureuse et lente!...
(*Considérant le cachot où elle se trouve.*)
Voici donc mon sépulcre! On m'y plonge vivante!
O suprême justice! après tant de rigueur,
Daignez juger vous-même entre vous et mon cœur.
Hélas! un cœur sensible est un présent céleste,
Pourquoi de tous vos dons est-il le plus funeste?
Tant de traits dont le mien s'est senti déchirer,
Quel crime volontaire a pu les attirer?
Est-il, dans l'univers, une âme infortunée
Qui voyant mes malheurs plaignit sa destinée?
Mais on ne m'apprend rien de ce combat cruel.
Ou vainqueur, ou vaincu, je crains tout de Fayel;
Sans doute il me réserve à quelque horreur secrète....
(*Avec vivacité.*)
Raoul est en danger et mon sort m'inquiète....
Raoul, les Sarrasins ont épuisé ton flanc;
Comment défendrois-tu les restes de ton sang?
De tes bras affoiblis à peine as-tu l'usage,
Tes languissantes mains vont trahir ton courage....

Que fais-je ? O mon époux ! pleine d'un lâche effroi
Mon âme formeroit quelques vœux contre toi !...
(Elle se lève.)
Non, fais-moi périr seule : et par mes justes peines,
Taris, avec mon sang, la source de vos haines.
Gardez tous deux vos coups aux rivaux des François ;
Laissez ce faux honneur, le père des forfaits.
Eh ! pour qui bravez-vous l'humanité trahie ?
Est-ce à moi de coûter un fils à la patrie ?...
(Voyant paroître Albéric.)
On m'apporte la mort, mes destins sont trop doux.

SCÈNE II.

ALBÉRIC, *suivi de deux gardes ;* GABRIELLE.

GABRIELLE, *à Albéric, en hésitant.*

Eh bien ! Fayel, Raoul ?...

ALBÉRIC.

Vous n'avez plus d'époux.

GABRIELLE, *à part.*

Grand Dieu !

ALBÉRIC.

Près de la tour que sa crainte cruelle,
Pour mieux veiller sur vous, confioit à mon zèle,
J'ai vu ce long combat, où la seule fureur,
Madame, a remplacé l'adresse et la valeur.
Deux guerriers n'ont jamais, dans un champ de carnage,
Laissé tant de débris témoins de leur courage.
Leur lances dans les airs ont volé par éclats ;
Les glaives fracassés sont semés sous leurs pas ;
De cent coups redoublés les casques retentissent ;
Des boucliers rompus mille éclairs rejaillissent :

Mais, par un coup plus sûr mortellement percé,
J'ai vu de son coursier votre époux renversé,
Et Raoul, triomphant sur la sanglante arène,
S'élancer vers ces lieux pour briser votre chaîne.

GABRIELLE, *avec véhémence.*

Courez contre Raoul défendre ce palais;
Je m'immole à ses yeux s'il y rentre jamais.

(Albéric sort avec quelques gardes, et en laissant deux à la porte.)

SCÈNE III.

GABRIELLE, DEUX GARDES.

GABRIELLE, *à part.*

CRUEL! dans ces climats conduit par la vengeance,
Voilà de ton retour l'objet et l'espérance:
Et pendant ce combat peut-être la terreur
A parlé pour toi seul dans le fond de mon cœur....
Peut-être, d'un époux trahissant la mémoire,
Je ne vois que tes jours sauvés par ta victoire....

(Avec un sombre accablement.)

O malheureux Fayel! ô crime! affreux remord!
Pour prix de ton amour, j'ai pu causer ta mort!
Je suis donc parricide?... Ah! son ombre plaintive
Poursuivra, l'œil en feu, son épouse craintive;
Jusque dans les enfers il sera mon bourreau....

(Avec éclat.)

Anéantis, grand Dieu! dans la nuit du tombeau
Cette coupable, hélas! que ta haine a formée
Pour percer, en tout temps, les cœurs qui l'ont aimée...

(Voyant Fayel qu'on apporte blessé.)

Mais quel spectacle horrible effraie encor mes yeux?
Mon époux expirant qu'on apporte en ces lieux!

SCÈNE IV.

FAYEL, ALBÉRIC, GABRIELLE, GARDES, *avec des flambeaux.*

GABRIELLE, *à Fayel.*

PUNISSEZ-MOI, seigneur; votre mort est mon crime.

FAYEL, *blessé, soutenu par des soldats, et le corps entouré d'une écharpe.*

(*Aux gardes, en montrant Gabrielle.*)

Tu seras satisfaite.... Éloignez ma victime
Que mes ordres vengeurs soient promptement suivis.
Vous la ramenerez quand ils seront remplis.

GABRIELLE, *qu'on emmène.*

Ah! je vois vos malheurs, voilà mes vrais supplices.

SCÈNE V.

FAYEL, ALBÉRIC, GARDES.

FAYEL, *à part, en s'asseyant près de la table.*

Je t'en réserve encor, dont je fais mes délices....
C'est le soin qui m'amène en ces murs ténébreux.

ALBÉRIC.

Eh quoi! blessé d'un coup peut-être dangereux....

FAYEL, *l'interrompant.*

Raoul ne m'a porté qu'une atteinte peu sûre;
Il se croyoit vainqueur en voyant ma blessure.
Relevé par d'Armance et prompt à me venger,
Au sein de mon rival mon bras s'est pu plonger.
Nous mourons satisfaits, teints du sang l'un de l'autre...
(*A part.*)
Perfide! ton trépas suivra de près le nôtre.

ALBÉRIC.

Calmez ce noir courroux : je vous ai dit, seigneur,
Qu'au bruit de votre mort Gabrielle en fureur,
Et maudissant Raoul....

FAYEL, *l'interrompant.*

Est-elle moins coupable ?
Leurs secrets entretiens et leur fourbe exécrable....
Par le sang de Raoul leur forfait est écrit.
Le ciel fut notre juge et le ciel le punit....
(*Aux gardes.*)
Soldats, cachez sa mort : je veux que la cruelle,
En croyant qu'il triomphe, ait son cœur devant elle.
(*Un soldat sort pour porter cet ordre.*)

SCÈNE VI.

FAYEL, ALBÉRIC, GARDES

ALBÉRIC, *à Fayel.*

Mais votre sang versé....

FAYEL, *l'interrompant.*

Les restes de ce sang,
Par la rage allumés, bouillonnent dans mon flanc :
Il semble que soudain, de mon cœur élancées,
Des flammes ont rempli mes veines épuisées....
Va, je ne mourrai pas de ce coup incertain ;
Quand je serai vengé, je mourrai de ma main.

ALBÉRIC.

Quel projet ! Ah ! vivez....

FAYEL, *l'interrompant.*

Je déteste la vie ;
Il n'est plus au pouvoir de ce cœur en furie,

Qui cherche le trépas, mais qui veut le donner,
De survivre à l'ingrate, ou de lui pardonner.
(*A part.*)
Si le trône du monde eût été mon partage,
Je ne l'aurois aimé que pour t'en faire hommage...
Je te donne en pleurant la mort que je te dois....
Que puis-je pour l'amour?... M'immoler après toi...
(*A Albéric.*)
Albéric, quand l'amour s'empara de mon âme,
Je prévis cette fin de ma funeste flamme.
Je ne sais quel effroi, quelle sombre douleur
Vint troubler les transports de ma naissante ardeur.
Un noir pressentiment, une horreur inouïe
M'annonça dans l'amour le malheur de ma vie.

SCÈNE VII.

UN GARDE, *apportant un vase couvert et une lettre, qu'il pose sur la table*; FAYEL, ALBÉRIC, GARDES.

FAYEL, *à part, voyant le vase et la lettre.*
TOUT est prêt... Repaissons mes yeux de ses tourments...
J'en contemple à loisir les premiers instruments!...
(*Il prend la lettre et la montre à Albéric.*)
Reconnois le billet où leur lâche imposture
M'enseigna l'art cruel de venger mon injure...
(*Mettant la main sur le vase.*)
Tu recevras ce don par Raoul inventé...
Ce don devient affreux par mes mains présenté...
(*Découvrant le vase.*)
Sur ce cœur tout sanglant qu'ici ton cœur gémisse....
(*Le recouvrant.*)
L'objet de ton amour en sera le supplice.

ALBÉRIC.

Quoi !...

FAYEL, *l'interrompant.*

Quel plaisir pour moi quand son œil égaré,
S'arrêtant sur le cœur qui me fut préféré,
Verra pour châtiment ce gage de ses crimes !
Je mourrai triomphant près de mes deux victimes...
(*Voyant paroître Gabrielle et frémissant à sa vue.*)
Elle vient.

SCÈNE VIII.

GABRIELLE, FAYEL, ALBERIC, GARDES.

GABRIELLE, *à Fayel.*

TERMINEZ l'horreur où je me vois :
L'attente de la mort fait mourir mille fois.

FAYEL.

T'a-t-on dit que Raoul, pour fruit de sa victoire,
De t'enlever d'ici recherche encor la gloire ?
Qu'après m'avoir pour toi percé du coup mortel,
Pour forcer ta prison il n'attend que Rhétel ?

GABRIELLE.

Frappez, et prévenez sa coupable espérance.

FAYEL, *lui donnant le billet.*

(*Lui montrant le vase.*)
Tiens, voilà ton arrêt... Et voici ma vengeance.
Prends... Juge si Raoul doit encor m'alarmer !
(*En allant prendre le vase qu'elle croit rempli de poison, elle jette un regard tendre sur Fayel, et il la retient.*)
(*A part.*)
Arrête !... Son regard vient de me désarmer...

Il faut craindre ses pleurs, son désespoir extrême,
Et détourner les yeux en frappant ce qu'on aime...
Ma fureur est au comble... et mon amour plus fort.
Oui, je veux qu'elle meure... et ne puis voir sa mort.
Sortons.

(*Il sort. Albéric et les gardes le suivent en emportant les flambeaux, et il ne reste qu'une lampe pour toute lumière.*)

SCÈNE IX.

GABRIELLE, *seule, tenant encore la lettre.*

Que je le plains !... Mais l'écrit qu'il me laisse...
(*Regardant le billet, et reconnoissant que c'est celui de Coucy.*)
Hélas ! traçant ces mots si chers à ma tendresse,
Raoul ne croyoit pas vivre encore après moi...
(*Elle lit.*)
« Mon cœur est plus heureux, il reste auprès de toi... »
(*Elle pose la lettre sur la table.*)
Allons... Voici la fin de mon affreux supplice,
(*Elle regarde le vase couvert.*)
Et des dons de Fayel le seul que je chérisse.
Mon cœur vers ce poison s'élance avec transport !...
(*Elle s'approche de la table, met la lettre dessus et pose la main sur le vase.*)
Raoul, tu me survis : je dois bénir mon sort...
(*Elle découvre le vase, et jette un cri terrible.*)
Ciel !...un cœur tout sanglant ! ô noirceur effroyable !...
(*D'une voix sourde et brisée.*)
Ah ! Raoul ! c'en est fait.
(*Elle tombe sur un siège. Il est nécessaire d'observer encore que le vase est fait de manière que le spectateur ne voit rien.*)

SCÈNE X

ISAURE, GABRIELLE.

ISAURE, *parlant aux gardes qui sont à la porte en dehors.*

Vous la croyez coupable;
Je suis donc sa complice, et le suis sans remord;
Laissez-moi partager ses tourments et sa mort;
(*A Gabrielle, qui lui fait un geste sans pouvoir parler.*)
Quoi! que me montrez-vous avec tant d'épouvante?...
(*Ayant regardé le vase.*) (*A part, voyant que Gabrielle s'évanouit.*)
O crime!... Gabrielle!... Ah! je la vois mourante,
Immobile, l'œil fixe, attaché sur ce cœur,
Qui semble sur lui seul concentrer sa douleur;
Pâle, froide, insensible et comme anéantie.
Tâchons de soulever sa tête appesantie...
(*Elle lui soulève la tête, et voit qu'elle s'efforce inutilement de vouloir lui parler.*)
Elle veut me parler. Ses efforts impuissants
Ne trouvent dans son sein que des gémissements...
C'est la mort... oui, ce sont ses muettes alarmes,
Meurtrières douleurs qui n'ont ni cris ni larmes...
(*Gabrielle se lève avec une espèce de convulsion.*)
Mais quels profonds sanglots, et quels transports soudains!

GABRIELLE, *égarée, à part.*

Raoul! mon cher Raoul!...

(*Elle retombe.*)

ISAURE.

Permettez que mes mains
Éloignent...

(*Elle veut ôter le vase.*)

GABRIELLE, *à part, et arrêtant Isaure.*

Sur ton cœur, ah! que le mien expire.

ISAURE, *recouvrant le vase, le met derrière le pilier auquel la table est appuyée.*

De ses sens égarés déplorable délire!

GABRIELLE, *à part, regardant à l'endroit où étoit le vase, et croyant toujours le voir.*

Cher amant! le voilà sous mes yeux éperdus
Ce cœur où je régnai, mais... où je ne suis plus!
Errante autour de lui, ton âme fugitive
Se plaint, m'appelle, attend que la mienne la suive...
(*Elle se relève.*)
Ce cœur auprès du mien semble se ranimer,
Dans ce vase odieux je vois ton sang fumer...
(*Elle retombe.*)

ISAURE.

Non, vous ne voyez plus ce triste objet d'alarmes.

GABRIELLE.

Je veux l'ensevelir dans un torrent de larmes.
Hélas! mes yeux glacés cherchent en vain des pleurs,
Mes cris sont étouffés sous le poids des douleurs.

ISAURE.

Madame, votre père entré dans cette ville...

GABRIELLE, *à part, et montrant toujours la place où étoit le vase, sans écouter Isaure.*

De tous les opprimés ce cœur étoit l'asile.

ISAURE.

Reprenez vos esprits. Votre père et Rhétel
Arrivoient à l'instant, et demandoient Fayel.
Ils vont, trop tard, hélas! détromper sa furie...
Mais pour l'amour d'un père il faut souffrir la vie.

GABRIELLE, *à part, et, dans son égarement, croyant voir son père.*

C'est vous, mon père ? Eh bien ! contemplez mes malheurs,
Ce sang, ce cœur, ces morts, cet appareil d'horreurs.
Qui plongea votre fille en cet abîme immense ?
Qui ?... L'abus de vos droits et mon obéissance.
(*Elle retombe appuyée sur la table et affaissée par la douleur.*)

ISAURE, *à part, entendant un bruit prochain, et voyant paroître Fayel.*

Quel bruit ai-je entendu ?... C'est son barbare époux....
Éploré, chancelant, il se traîne vers nous.

SCÈNE XI.

FAYEL, ALBÉRIC, D'ARMANCE, GARDES, GABRIELLE, ISAURE.

ISAURE, *à Fayel.*

TIGRE ! viens voir encor, dans ton infâme joie,
Sous tes coups se débattre et palpiter ta proie.

FAYEL, *à part, les cheveux épars, et dans le plus grand désordre.*

Qu'ai-je appris ? Ah ! cruels ! laissez-moi mon erreur.
Rhétel, en m'éclairant, tu combles mon malheur !....
Elle étoit innocente ! O crime irréparable !....
(*A ses soldats.*)
Vengez-vous, vengez-la d'un monstre impitoyable !...
Je viens d'offrir au monde, au ciel épouvanté,
Un prodige d'horreurs, par moi seul inventé !...
(*A Albéric, en tombant dans ses bras, pour se dérober à la vue de Gabrielle.*)
Mais parle.... Je ne puis lever les yeux sur elle.
Respire-t-elle encore ?

ALBÉRIC.

Oui, seigneur.

FAYEL, *d'une voix foible, à Gabrielle, en s'approchant d'elle.*

Gabrielle!

GABRIELLE, *toujours égarée, lui jetant un coup-d'œil, sans le voir, et le prenant pour son père.*

Mon père!...approchez-vous...Ouvrez-moi donc vos bras...

(Fayel lui tend les bras, et elle s'y jette.)

J'y meurs digne de vous, et vous n'en doutez pas.
J'immolois mon amant à l'époux qui me tue....
Mais empêchez Fayel de venir à ma vue
Compter tous les degrés de mes affreux tourments,
Insulter et sourire à mes derniers moments.

FAYEL, *désespéré.*

Non; je viens implorer le plus cruel supplice.

GABRIELLE, *à part, le reconnoissant à la voix, et se rejetant sur la table, avec un cri d'horreur.*

Ah!... je meurs!

FAYEL, *lui présentant son épée.*

Prends ce fer... Que ta main me punisse.
Qu'il déchire mon cœur, par la douleur brisé,
Dévoré de remords, par la honte écrasé!
Mes yeux, avec terreur, ont vu ton innocence!
C'est à mon désespoir à remplir ta vengeance.

(Il veut se tuer.)

ALBÉRIC, *le désarmant.*

Seigneur, que faites-vous?

FAYEL.

Rendez-moi, par pitié,
Ce fer, le seul secours que me doit l'amitié....

Donne... ou frappe, toi-même... Ah! ma femme outragée
Mourra moins malheureuse en se voyant vengée.
Que ses derniers regards, tournés vers son époux,
Sur un monstre puni s'arrêtent sans courroux!

GABRIELLE, *à part, revenant de son évanouissement, et regardant le vase.*

Raoul!...

FAYEL, *à un garde, en lui donnant le vase.*

Délivrez-la de ce spectacle horrible.

(Le garde emporte le vase.)

SCÈNE XII.

FAYEL, GABRIELLE, ALBERIC, D'ARMANCE, ISAURE, GARDES.

GABRIELLE, *à part, tendant les mains machinalement.*

Il t'arrache à mes mains, objet cher et terrible!
Eh! quel nouveau forfait a-t-il donc apprêté?...

(A Isaure, en regardant Fayel.)

Isaure, le vois-tu?... Ce tigre ensanglanté
S'acharne à déchirer les restes du carnage...
Vois ce cœur palpitant que frappe encor sa rage...
Sous les couteaux tranchants j'entends ce cœur gémir...

(Fayel désolé tombe sur un siège.)

Vois ses lambeaux épars, que Fayel vient m'offrir....

(A Fayel.)

Arrête, monstre! arrête!.... Eh quoi! tes mains fumantes
Osent porter ce cœur sur mes lèvres sanglantes!

FAYEL, *à part.*

Dieu! suis-je assez puni?

GABRIELLE, *à part, respirant à peine, et d'une voix éteinte.*

Ce coup finit mon sort,
Tout mon sein se remplit des glaces de la mort....
(*Elle prend la lettre et la contemple un moment.*)
O moitié de mon cœur, à qui l'autre ravie
Dans un trépas si long vécut anéantie,
Avec toi je la sens enfin se réunir!
Je renais un moment à mon dernier soupir!
(*Elle expire.*)

FAYEL, *à part, se levant, avec transport.*

Elle meurt!... Je la suis... J'en vois la route sûre...
O parricides mains, déchirez ma blessure!
Que mon âme et mon sang, qui brûlent de sortir,
Par ce triste chemin se puissent affranchir!
(*Il veut arracher l'appareil qui est sur sa blessure.*)

ALBÉRIC, *à d'Armance.*

Secondez-moi, d'Armance, arrêtons sa furie.

FAYEL, *repoussant Albéric qui veut s'approcher de lui, et se jetant sur d'Armance, lui prend son poignard et se frappe.*

Mon bras seul m'est fidèle, il termine ma vie!....
(*Il tombe aux pieds de Gabrielle.*)
Ah! j'expire à ses pieds... Amis, qu'un seul tombeau
(*Désignant le cœur de Coucy.*)
Avec elle... et ce cœur... enferme leur bourreau...
(*A Gabrielle, en lui prenant la main.*)
Ton âme fuit en vain mon âme qui l'adore;
Qu'à ta main, malgré toi, ma main s'unisse encore!..
Impitoyable amour! où nous as-tu conduits?...
Les crimes... les malheurs... voilà tes dignes fruits!

FIN DE GABRIELLE DE VERGY.

TABLE

DES PIÈCES ET DES NOTICES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

NOTICE sur De Belloy..... pag. 2
ZELMIRE, tragédie en cinq actes, par De Belloy... 5
LE SIÈGE DE CALAIS, tragédie en cinq actes, par le même..... 83
GASTON ET BAYARD, tragédie en cinq actes, par le même..... 165
PIERRE LE CRUEL, tragédie en cinq actes, par le même..... 253
GABRIELLE DE VERGY, tragédie en cinq actes, par le même..... 333

FIN DE LA TABLE DU SIXIÈME VOLUME.

THÉATRE

DES

AUTEURS DU SECOND ORDRE.

TRAGÉDIES. — TOME VII.

AVIS SUR LA STÉRÉOTYPIE.

La Stéréotypie, ou l'art d'imprimer sur des planches solides que l'on conserve, offre seule le moyen de parvenir à la correction parfaite des textes. Dès qu'une faute qui seroit échappée est découverte, elle est corrigée à l'instant et irrévocablement; en la corrigeant, on n'est point exposé à en faire de nouvelles, comme il arrive dans les éditions en caractères mobiles. Ainsi, le public est sûr d'avoir des livres exempts de fautes, et de jouir du grand avantage de remplacer, dans un ouvrage composé de plusieurs volumes, le tome manquant, gâté ou déchiré.

Se vend à Paris,

Chez J. B. GARNERY, rue du Pot-de-Fer, n° 14;

H. NICOLLE, à la Librairie stéréotype, rue de Seine, n° 12.

POËTES
DU SECOND ORDRE,

AVEC

DES TABLES ALPHABÉTIQUES
Des Pièces de chaque Auteur, à la fin de ses Œuvres.

TOME VII.

BERNIS.

PARIS,
DE L'IMPRIMERIE D'A. EGRON,
1815.

LE

COMTE DE WARWICK,

TRAGÉDIE,

PAR LA HARPE,

Représentée, pour la première fois, le 7 novembre 1763.

NOTICE SUR LA HARPE.

Jean-François La Harpe naquit à Paris, le 20 novembre 1739. Reçu, fort jeune, à titre de boursier au collège d'Harcourt, par Asselin qui en étoit principal, il s'y concilia l'amitié de ses maîtres par son application et ses succès. Bientôt il se sentit en état d'entrer dans la carrière dramatique et de concourir pour les prix que l'académie décernoit tous les ans. Ses premiers pas furent marqués par des triomphes. A l'âge de 24 ans, le 7 novembre 1763, il fit représenter *le comte de Warwick*, tragédie, qui eut quinze représentations et une grande réussite. Trois ans après il remporta le prix de poésie : sa pièce étoit une épître intitulée *le Poète*. Nul auteur n'a obtenu autant de prix académiques. Le 25 août 1775, il remporta celui de prose et celui de poésie. Le secrétaire de l'académie, en annonçant ce double triomphe de La Harpe, observa que c'étoit pour la quatrième fois qu'il étoit couronné dans chacun des deux genres, et pour la seconde qu'il étoit couronné dans les deux genres dans la même séance, chose encore sans exemple.

Timoléon, tragédie, jouée le 1er août 1764, n'eut pas le même succès que Warwick. L'auteur la retira après la quatrième représentation ; il ne fut pas plus heureux les deux années suivantes.

Pharamond, tragédie donnée le 14 août 1765, et *Gustave Vasa*, tragédie jouée le 3 mai 1766, n'eurent, la première, que deux représentations, et la seconde, qu'une seule. Cette triple chute l'éloigna pendant quelque temps du théâtre. Il y reparut en 1778 par sa tragédie des *Barmécides*, qui, représentée le 11 juillet, fut jouée onze fois. Le 1er février 1779, il donna *les Muses rivales*, espèce d'apothéose de Voltaire. Cette petite pièce eut beaucoup de succès. *Jeanne de Naples*, tragédie jouée pour la première fois le 12 décembre 1781, fut favorablement accueillie.

L'année suivante, à l'occasion de l'ouverture récente de la nouvelle salle, La Harpe fit jouer une petite comédie épisodique en un acte, en vers, intitulée *Molière à la nouvelle salle*, ou *les Audiences de Thalie*. Cette pièce, représentée pour la première fois le 12 avril 1782, fut fort applaudie.

Philoctète, tragédie en trois actes, traduite du grec de Sophocle, parut pour la première fois le 16 juin 1783, et réunit tous les suffrages. Les *Brames*, tragédie représentée dans la même année, n'eut point de succès. L'année suivante, le 2 mars, La Harpe donna *Coriolan*, tragédie qui fut jouée douze fois.

Virginie, tragédie, fut donnée avec succès au mois de juillet 1786; mais l'auteur garda l'anonyme et ne se fit connoître qu'à la reprise du 9 mai 1793. Cette pièce est la dernière de La Harpe qui ait été représentée à Paris. *Menzicoff*, jouée à la cour, ne

l'a pas été dans la capitale. On a encore de La Harpe deux drames : *Mélanie* et *Barnevelt*. Le premier, composé depuis long-temps, n'a été joué qu'en 1793 ; le second n'a point été représenté.

La Harpe, n'eût-il mis au jour que son *Cours de littérature*, auroit laissé non-seulement les preuves de la plus grande érudition et du goût le plus exquis, mais encore l'ouvrage le plus utile et le plus agréable à ceux qui cultivent les belles-lettres.

Il avoit été reçu membre de l'académie dès l'année 1776, à la place de Colardeau. Pendant sa proscription, il a fait la traduction du *Psautier* et commencé plusieurs autres ouvrages, du nombre desquels est la traduction en vers de *la Jérusalem délivrée*. Une maladie longue termina sa laborieuse carrière le 11 février 1803, dans sa soixante-quatrième année.

PERSONNAGES.

ÉDOUARD D'YORCK, roi d'Angleterre.
MARGUERITE D'ANJOU, femme de Henri IV, détrôné.
LE COMTE DE WARWICK.
ÉLISABETH.
SUFFOLCK, confident du roi.
SUMMER, ami de Warwick.
NEVIL, suivante de la reine.
Un Officier.
Gardes, Soldats.

La scène est à Londres.

LE COMTE DE WARWICK, TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

MARGUERITE, NEVIL.

NEVIL.

Quoi! lorsque les destins ont comblé vos revers,
Quand votre époux gémit dans l'opprobre des fers;
Lorsqu'Édouard enfin, heureux par vos désastres,
S'assied insolemment au trône des Lancastres,
Marguerite, tranquille en son adversité,
Conserve sur son front tant de sérénité!
Quel espoir adoucit votre misère affreuse?

MARGUERITE.

Celui qui soutient seul une âme généreuse;
Qui seul peut l'affermir contre les coups du sort,
Et lui fait rejeter le secours de la mort;
Aliment nécessaire à qui sentit l'offense,
Seul bien des malheureux, l'espoir de la vengeance.

NEVIL.

Eh! comment cet espoir vous seroit-il permis?
Le sceptre est dans les mains de vos fiers ennemis.

Ils ne sont plus ces temps où votre âme intrépide,
Soutenant les langueurs d'un monarque timide,
De l'Anglois inquiet abaissoit la fierté,
Le soumettoit au frein de votre autorité;
Quand vous-même guidant des guerriers indociles,
Terrassiez les auteurs des discordes civiles,
Quand de l'heureux Yorck qui nous opprime tous
Le père audacieux succomboit sous vos coups.
Hélas! tout est changé : malgré votre courage,
De ses premiers bienfaits le sort détruit l'ouvrage.
Yorck est triomphant, Lancastre est abattu;
En vain pour votre époux vous avez combattu;
En vain il a repris, encor plein d'épouvante,
Le sceptre qui tomboit de sa main défaillante,
L'ascendant de Warwick a fait tous vos malheurs
Votre fils, cet objet de vos soins, de vos pleurs,
Traîne loin des regards d'une mère avilie,
Sous les yeux des tyrans son enfance asservie.
Vous-même prisonnière en ces murs odieux....

MARGUERITE.

Un plus doux avenir enfin s'ouvre à mes yeux.
Mes destins vont changer... mon cœur du moins s'en flatte.
Il faut que devant toi mon allégresse éclate.
Apprends ce qu'Édouard cache encore à sa cour,
Et ce que verra Londre avant la fin du jour.
Tu sais qu'Élisabeth à Warwick fut promise;
Que prêt à s'éloigner des bords de la Tamise,
Il attendoit sa main....

NEVIL.

Eh bien?

MARGUERITE.

Des nœuds secrets

Ce soir au jeune Yorck l'enchaînent pour jamais,
Et le peuple étonné de sa grandeur soudaine,
Apprendra cet hymen en connoissant sa reine.

NEVIL.

O ciel! que dites-vous? Eh quoi! lorsqu'aujourd'hui
Il brigue des François l'alliance et l'appui,
Lorsque pour en donner une éclatante marque,
Il offre d'épouser la sœur de leur monarque,
Que Warwick, en un mot, chargé de ce traité,
Aux rives de la Seine est encore arrêté;
L'imprudent Edouard, par un double parjure,
Prépare à tous les deux cette sanglante injure?

MARGUERITE.

Oui, ce prince entraîné par cet amour fatal
Est de son bienfaiteur devenu le rival.
En vain Élisabeth, que cet hymen accable,
Voudroit en rejeter la chaîne insupportable;
Un père ambitieux, insensible à ses pleurs,
Va la sacrifier à l'attrait des grandeurs;
Et sa fille aujourd'hui, victime couronnée,
Attend en frémissant ce funeste hyménée.
Voilà ce que j'ai su : des amis vigilants
Ont surpris ces secrets cachés aux courtisans.
Penses-tu que Warwick, tout plein de sa tendresse,
Se laisse impunément enlever sa maîtresse?
Se verra-t-il en butte au mépris des deux cours,
Sans venger à la fois sa gloire et ses amours?
Connois-tu de Warwick l'impétueuse audace?
Ce guerrier si terrible, auteur de ma disgrâce,
Ce héros si vanté, dont les vaillantes mains
Ont fait en ces climats le sort des souverains,

Est orgueilleux, jaloux, fier autant qu'invincible;
Son cœur est généreux, mais il est inflexible.
Il dédaigne le trône, il se croit au-dessus
De ces rois par son bras protégés ou vaincus.
Tu le verras bientôt, aigri d'un tel outrage,
S'élever avec moi contre son propre ouvrage,
Arracher mon époux à la captivité;
Et signalant pour moi son courage irrité,
M'aider à ranimer, après tant de désastres,
Les restes expirants du parti des Lancastres,
Écraser Édouard après l'avoir servi,
Et me rendre à la fois tout ce qu'il m'a ravi.
Ou bien si de Warwick la valeur fortunée
Ne pouvoit rien ici contre ma destinée,
Je goûterai du moins ce plaisir consolant
De voir mes ennemis, l'un l'autre s'accablant,
Victimes d'une guerre à tous les deux funeste,
Répandre sous mes yeux un sang que je déteste;
Et des maux qu'ils m'ont faits se disputant les fruits,
Peut-être tous les deux l'un par l'autre détruits.

NEVIL.

Vous allez, dans l'ardeur qui toujours vous dévore,
En de nouveaux périls vous engager encore;
Vous allez tout braver, pour servir un époux
Indigne également et du trône et de vous.

MARGUERITE.

Hélas! de son malheur ne lui fais point un crime.
Je sais qu'il s'endormit sur le bord de l'abîme:
Le sceptre qu'il portoit a fatigué son bras;
Il me laisse à venger des maux qu'il ne sent pas.
Se livrant à son sort en esclave timide,
Incessamment plongé dans un calme stupide,

Il paroît ne sentir, dans sa triste langueur,
Ni le poids de ses fers, ni l'orgueil du vainqueur.
Eh bien! c'est donc à moi de laver son injure,
De soutenir ce rang que sa foiblesse abjure.
Eh! que dis-je! mon fils, l'idole de mon cœur,
M'offre de mes travaux un prix assez flatteur.
Si ma main le replace au trône de son père,
Un jour il connoîtra ce qu'il doit à sa mère.
De combien de périls j'ai su le garantir!
Ce jour, ce jour, hélas! me fait encor frémir,
Où d'un cruel vainqueur évitant la poursuite,
Seule, et dans les forêts précipitant ma fuite,
Égarée, éperdue, et mon fils dans mes bras,
De moments en moments j'attendois le trépas.
Un brigand se présente, et son avide joie
Brille dans ses regards à l'aspect de sa proie;
Il est prêt à frapper : je restai sans frayeur.
Un espoir imprévu vint ranimer mon cœur:
Sans guide, sans secours dans ce lieu solitaire,
Je crus, j'osai dans lui voir un dieu tutélaire.
Tiens, approche, lui dis-je, en lui montrant mon fils,
Qu'à peine soutenoient mes bras appesantis,
Ose sauver ton prince, ose sauver sa mère....
J'étonnai, j'attendris ce mortel sanguinaire;
Mon intrépidité le rendit généreux.
Le ciel veilloit alors sur mon fils malheureux;
Ou bien le front des rois que le destin accable,
Sous les traits du malheur semble plus respectable.
Suivez-moi, me dit-il, et le fer à la main.
Portant mon fils de l'autre, il me fraye un chemin:
Et ce mortel abject, tout fier de son ouvrage,
Sembloit en me sauvant égaler mon courage.

NEVIL.

Ces périls retracés dans votre souvenir
Présagent à ce fils un brillant avenir.
D'orages, de revers une enfance assiégée,
Par le ciel poursuivie et par lui protégée,
A des traits si frappants fait connoître un mortel,
Objet des soins marqués d'un pouvoir éternel,
Et qui, sûr de sa route et bravant les obstacles,
Doit du ciel qui le guide attendre des miracles.
C'en étoit un sans doute alors qu'au fond des bois,
Un brigand conserva l'héritier de nos rois:
Il va vous en coûter peut-être davantage
Pour ravir son enfance aux fers de l'esclavage.
Édouard craint un nom chéri dans ces climats:
Les cœurs ambitieux ne s'attendrissent pas.

MARGUERITE.

Le traité qu'aujourd'hui l'on fait avec la France
Doit de ma liberté me donner l'espérance.
Je vais voir Édouard, je sais qu'il a promis
De fixer ma rançon et celle de mon fils.
Son cœur ne connoît point la fraude et l'artifice;
Il est mon ennemi, mais je lui rends justice.
Yorck a des vertus, je dois en convenir;
Il m'a ravi le trône, et je dois l'en punir.
Édouard à mes yeux est toujours un rebelle.
Je ne discute point cette longue querelle;
Ces droits tant contestés et jamais éclaircis:
Je défendrai les miens, mon époux et mon fils.
Ce sont là mes devoirs, mes vœux, mon espérance.
J'irai chercher Warwick aux rives de la France;
Il servira ma haine, et peut-être Louis
Va s'armer avec nous contre nos ennemis.

Peut-être son courroux... Mais Édouard s'avance.
Laisse-nous.

SCÈNE II.

MARGUERITE, EDOUARD, SUFFOLCK, GARDES.

ÉDOUARD.

Vous avez souhaité ma présence.
Quelque ressentiment qui nous puisse animer,
Mon cœur est équitable et sait vous estimer.
Si mon rang à vos vœux me permet de me rendre,
L'illustre Marguerite a droit de tout prétendre.

MARGUERITE.

En l'état où je suis paroissant devant toi,
J'envisage les maux accumulés sur moi.
Je t'ai vu mon sujet; j'ai marché souveraine
Dans ce même palais où ton pouvoir m'enchaîne.
Le destin l'a voulu, jouis de sa faveur :
Mais si ton âme encore est sensible à l'honneur,
J'en réclame les lois sans demander de grâce.
Je sais sans m'avilir céder à ma disgrâce.
J'ose attendre de toi mon fils, ma liberté.
Que l'un et l'autre ici soient garants du traité
Qu'à la cour de Louis Warwick a dû conclure;
Tu dois les accorder ou t'avouer parjure.
Détermine le prix que je t'en dois donner.
Mon aspect dès long-temps a dû t'importuner;
Il trouble les douceurs d'un règne illégitime.
Il est dur de rougir devant ceux qu'on opprime.

ÉDOUARD.

Non, je ne rougis point d'avoir repris un rang
Que trop long-temps Lancastre usurpa sur mon sang.

Je ne veux point ici vous expliquer mes titres;
La haine et l'intérêt sont d'injustes arbitres.
Eh! de quel droit enfin, vous, d'un sang étranger,
Quand Londres me couronne, osez-vous me juger?
De Naples et d'Anjou l'incertaine héritière
Devroit s'occuper moins du trône d'Angleterre.
Par le peuple et les grands Lancastre est condamné.
Vous n'êtes plus ici que fille de René,
Qu'une étrangère illustre, et non pas une reine.
D'un titre qui n'est plus, cessez d'être si vaine.
Entre Louis et moi je ménage un traité
Qui fixera l'instant de votre liberté.
Je le souhaite au moins; mais je ne puis répondre
Des obstacles nouveaux qui peuvent nous confondre.
Les intérêts des rois coûtent à démêler,
Et mon devoir n'est point de vous les révéler.
Attendez jusque-là ma volonté suprême.

MARGUERITE.

J'attends tout désormais du ciel et de moi-même.
Je ne m'abaisse point jusqu'à prouver mes droits,
Et je sais que le fer est la raison des rois.
Tu crains que dans l'Europe on n'entende mes plaintes;
Mais je te puis ici porter d'autres atteintes.
Songe que dans ces murs un peuple factieux,
Toujours prêt à pousser un cri séditieux,
Cruel dans ses retours, extrême en ses offenses,
Peut encore à mon cœur préparer des vengeances,
Et m'offrir un plus sûr et plus facile appui
Que ces rois toujours lents à s'armer pour autrui.
Il faut ou m'immoler, ou me craindre sans cesse.
Peut-être rougis-tu d'accabler la foiblesse

D'un sexe qui souvent est dédaigné du tien;
Va, crois que Marguerite est au-dessus du sien.

ÉDOUARD.

Je vois à quel excès la fureur vous égare;
Mais ce n'est point à vous de me croire barbare.
Contre vous autrefois me guidant aux combats,
Mon père malheureux a trouvé le trépas;
Par des tributs sanglants j'ai pu le satisfaire:
Je n'imputai sa mort qu'aux hasards de la guerre.
Je sais vous pardonner ces impuissants éclats
Qui consolent le foible et ne le vengent pas.
J'honore vos vertus, je l'avouerai sans feindre;
Je puis vous admirer, mais je ne puis vous craindre.
Calmez votre douleur auprès de votre fils:
Allez; son entretien va vous être permis.
Peut-être en le voyant votre reconnoissance
Avouera que mon cœur a connu la clémence.

MARGUERITE.

Son état et le mien, ses pleurs et mes regrets
M'apprendront quel retour je dois à tes bienfaits.
Adieu.

SCÈNE III.

ÉDOUARD, SUFFOLCK, GARDES.

ÉDOUARD.

Je plains les maux de cette âme irritée.
Ah! prends pitié d'une âme encor plus tourmentée.
Cher ami, tout mon cœur est ouvert à tes yeux.
Tu l'as connu long-temps et noble et vertueux:
Peut-être il l'est encore, et fait pour toujours l'être...
De moi-même à ce point l'amour est-il le maître?

Cet amour jusqu'ici vainement combattu,
Dont rougit ma raison, dont frémit ma vertu,
Qui va marquer un terme à ma gloire flétrie,
Et qui pourtant, hélas! m'est plus cher que ma vie.
Tu dois t'en souvenir; tu sais que dès le jour
Où ces attraits nouveaux brillèrent dans ma cour,
J'éprouvai, je sentis ce charme inexprimable;
Ces mouvements soudains d'un penchant indomtable,
Ces premiers feux d'un cœur qui n'avoit point aimé.
Surpris de mon état, de moi-même alarmé,
Je vis tous les dangers de ma folle tendresse.
Hélas! sans la domter on connoît sa foiblesse.
Tu vois ce que j'ai fait : j'ai craint que dans ces lieux
Le retour de Warwick ne traversât mes vœux.
J'ai frémi de me voir confus à ses approches,
Exposé sans défense à ses justes reproches.
Je hâte cet hymen : j'ai voulu prévenir
Ce moment pour mon cœur si rude à soutenir;
Et ce cœur qui long-temps trembla près de l'abîme,
Pour finir ses combats, précipite son crime.

SUFFOLCK.

Sans doute qu'aujourd'hui, prêt à former ces nœuds,
Vous en avez prévu les effets hasardeux.
L'amour excuse tout alors qu'il est extrême;
Votre âme en s'y livrant se condamne elle-même:
Mais l'objet qui pour lui vous fait tout oublier,
En partageant vos feux doit les justifier.

ÉDOUARD.

L'aimable Élisabeth au printemps de son âge,
Peut-être de l'amour ignorant le langage,
M'a fait voir jusqu'ici, dans sa timidité,
Ce trouble intéressant qui sied à la beauté;

Moi-même, je l'avoue, interdit devant elle,
Rougissant malgré moi de mon erreur nouvelle,
Commençant des discours que je n'achevois pas,
Je n'ai presque parlé que par mon embarras.
Mais j'ai peine à penser qu'une plus chère flamme
Ait surpris sa jeunesse et me ferme son âme.
Elle a peu vu l'époux qui lui fut destiné.
On écoute sans peine un amant couronné,
Offrant avec sa main le sceptre d'Angleterre.
Enfin je l'aime assez pour apprendre à lui plaire.
C'est Warwick qui produit mes troubles inquiets;
Je songe à son courroux, et plus à ses bienfaits.
Je détruis dans ses mains les fruits de sa prudence,
Je l'expose lui-même aux mépris de la France.
Eh! qui sait, dans l'ardeur de ses ressentiments,
Jusqu'où peuvent aller ses fiers emportements?

SUFFOLCK.

Peut-être vos débats vont rallumer la guerre....

ÉDOUARD.

C'est un astre sanglant qui luit sur l'Angleterre.
De Lancastre et d'Yorck les partis opposés
Ont fait couler le sang des peuples écrasés.
L'Anglois environné du meurtre et des ravages,
A compté jusqu'ici ses jours par des orages.
A peine il semble enfin goûter quelque repos;
Faut-il que je l'expose à des malheurs nouveaux?
C'est en toi, cher Suffolck, que mon espoir réside
Qu'aux remparts de Paris mon intérêt te guide;
Vole et préviens Warwick; ne lui déguise rien:
Va, mon cœur n'est pas fait pour abuser le sien;
Peins-lui tout mon amour, et toute mon ivresse;
Et si son amitié pardonne ma foiblesse,

Qu'il élève ses vœux à l'hymen de ma sœur,
Que ce nœud de plus près l'attache à ma grandeur.
Toujours l'ambition fut sa première idole;
L'amour n'est à ses yeux qu'un prestige frivole.
Elisabeth sur lui n'a point cet ascendant
Qui semble humilier un cœur indépendant,
Qui subjugue le mien trop flexible et trop tendre;
A des nœuds plus brillants son orgueil va prétendre;
Oui, j'ose l'espérer.

SUFFOLCK.

Mais Louis, irrité
De voir rompre l'hymen entre vous arrêté,
Peut demander bientôt raison de cette injure.

ÉDOUARD.

Sans cet hymen forcé la paix peut se conclure.
Trop occupé lui-même en ses propres États,
Il n'ira point donner le signal des combats;
Fameux par l'artifice et non par la victoire,
Jaloux de la puissance et non pas de la gloire,
Ce prince malheureux dans le sein de la paix
Est accablé du soin d'opprimer ses sujets;
Et pour assurer mieux la paix où je l'invite,
Je prétends, sans rançon, lui rendre Marguerite.
De Lancastre en mes mains je retiendrai le fils,
Rejeton dangereux, cher à mes ennemis.
Toi, ne perds point de temps.

SCÈNE IV.

ÉDOUARD, SUFFOLCK, UN OFFICIER, GARDES.

L'OFFICIER.

SEIGNEUR, Warwick arrive.
Le peuple impatient s'empresse sur la rive;
On veut voir ce héros trop long-temps attendu,
Que l'Europe contemple, et qui nous est rendu.

ÉDOUARD.

(*L'officier sort.*)
Il suffit. Laissez-nous. O ciel! quel coup de foudre!
Que pourrois-je lui dire, et que dois-je résoudre?
Warwick est dans ces lieux! ô soins trop superflus!
D'une vaine prudence ô projets confondus!
Allons : à ses regards avant que de paroître,
Ami, viens éclairer, viens affermir ton maître.
Il est sensible, il aime, il se juge... Ah! ce cœur,
Qui de ses passions voudroit être vainqueur,
Qui respecte Warwick, qui le craint et qui l'aime,
N'oubliera pas, crois-moi, ce qu'il doit à soi-même,
Et que parmi les maux qui causent mon effroi,
Le malheur d'être injuste est le plus grand pour moi.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

WARWICK, SUMMER.

WARWICK.

Je ne m'en défends pas; ces transports, cet hommage,
Tout ce peuple à l'envi volant sur le rivage,
Prêtent un nouveau charme à mes félicités :
Ces tributs sont bien doux quand ils sont mérités.
J'ai placé sur le trône un roi digne de l'être.
Londres ne verra plus son méprisable maître,
Henri dans la langueur tombé presqu'en naissant,
Et d'une épouse altière esclave obéissant.
Entre deux nations rivales et hautaines
Ma prudence du moins a suspendu les haines :
Louis à notre roi vient d'accorder sa sœur.
Du trône d'Angleterre à peine possesseur,
Édouard, par mes soins, ne craint plus que la France
S'efforce de troubler sa nouvelle puissance.
Voilà ce que j'ai fait, Summer; et je me vois
L'arbitre, la terreur et le soutien des rois.

SUMMER.

Tous ces titres brillants vont s'embellir encore
Des faveurs dont l'amour vous comble et vous honore :
L'hymen d'Élisabeth promise à votre ardeur....

WARWICK.

L'amour qu'elle m'inspire est digne d'un grand cœur.

Sur le point de former cette chaîne si belle,
L'intérêt de mon roi soudain m'éloigna d'elle.
Je reviens à ses pieds plus grand, plus glorieux.
Quelqu'un vient : c'est le roi qui marche vers ces lieux.
Cours chez Élisabeth ; mon âme impatiente
Veut hâter le moment de revoir mon amante.

SCÈNE II.

ÉDOUARD, WARWICK, GARDES.

WARWICK.

Vos desseins sont remplis, vos vœux sont satisfaits ;
Sire, j'apporte ici l'alliance et la paix.
L'hymen y joint ses nœuds : une illustre princesse,
Digne par les vertus dont brille sa jeunesse
De fonder l'union de deux rois tels que vous,
Va traverser les mers pour chercher son époux.
Louis me l'a promis ; et votre ami fidèle,
Warwick est trop heureux de vous prouver son zèle,
Par des soins vigilants, autant que par son bras,
Et dans la cour des rois, comme dans les combats.

ÉDOUARD.

Je sais ce que mon cœur doit de reconnoissance
A ce zèle constant qui fonde ma puissance :
Mais, pour ne rien cacher de l'état où je suis,
Le sort ne permet pas que j'en goûte les fruits.
Je serai, sans former cette chaîne étrangère,
Allié de Louis, mais non pas son beau-frère.

WARWICK.

Comment !... Daignez au moins m'expliquer ce discours
De vos premiers desseins qui peut troubler le cours ?

Quoi! les oubliez-vous? et la France offensée
Verra-t-elle.....

ÉDOUARD.

En un mot, j'ai changé de pensée;
Je ne puis à ce point forcer mes sentiments.

WARWICK.

Mais songez que Louis a reçu vos serments,
Que j'ai reçu les siens, et que Warwick peut-être
N'est pas un vain garant de la foi de son maître.

ÉDOUARD.

Si je romps cet hymen entre nous préparé,
J'en dois compte à Louis, et je le lui rendrai :
Mais de ces tristes nœuds mon âme détournée
Établit ses projets sur un autre hyménée.
Il n'y faut plus songer.

WARWICK.

Eh! quels nœuds aujourd'hui
Peuvent vous assurer un plus solide appui?
Quel traité plus utile?

ÉDOUARD.

Eh quoi! la politique
M'imposera toujours un fardeau tyrannique;
Et des lois qu'elle dicte esclave ambitieux,
Je serai toujours grand, sans jamais être heureux?
Je déteste ces lois, et mon cœur les abjure.

WARWICK.

Qu'entends-je! Est-ce l'amour qui vous rendroit parjure?
Quoi! de vos ennemis à peine encor vainqueur,
Le trône a-t-il déja corrompu votre cœur?
Édouard écoutant de frivoles tendresses,
S'est-il déja permis de sentir des foiblesses?

Et parmi les périls renaissants chaque jour,
Avez-vous donc appris à céder à l'amour ?
Ce n'est point à ces traits qu'on doit vous reconnoître.
Un moment à ce point n'a pu changer mon maître;
Non, je ne le crois pas; et sans doute son cœur
A la voix d'un ami, va sentir son erreur.

ÉDOUARD.

(*A part.*) (*Haut.*)
Ah! je suis déchiré. Non, Warwick, cette flamme,
(J'ose au moins m'en flatter,) n'a point flétri mon âme:
Et vous devez penser que ce cœur malheureux,
Ce cœur foible une fois, est encor généreux.
Non, monté sur un trône entouré de ruines,
Et des feux mal éteints des guerres intestines,
Je ne me livre point à ces égarements,
Des princes amollis lâches amusements.
D'un sentiment profond j'éprouve la puissance....
Votre seule amitié me rend quelque espérance....
Warwick... Ah! si pour moi... vous saurez mes desseins.
Et vous-même aujourd'hui réglerez mes destins

SCÈNE III.

WARWICK, *seul.*

O CIEL! à ce retour aurois-je dû m'attendre?
Quel est ce changement que je ne puis comprendre?
Quel objet tout-à-coup a donc surpris sa foi?
Me trompé-je? La reine avance ici vers moi!
Quoi! de son ennemi cherche-t-elle la vue?

SCÈNE IV.

MARGUERITE, WARWICK.

MARGUERITE.

Mon approche en ces lieux est sans doute imprévue.
Vous êtes étonné qu'au sein de mon malheur
Je puisse sans frémir en aborder l'auteur :
Mais un motif pressant auprès de vous m'amène.
Je vous vois revenu des rives de la Seine ;
Et sans doute vos soins achèvent le traité.
M'apprendrez-vous au moins quel espoir m'est re
Si l'on finit mes maux, si Louis s'intéresse
A la captivité d'une triste princesse ?
Aux intérêts nouveaux, à vous seuls confiés,
Mon fils et mon époux sont-ils sacrifiés ?

WARWICK.

Vous saurez votre sort, il dépend de mon maître.
Mais ce traité, madame, est incertain peut-être.
Un jour, vous le savez, apporte quelquefois
D'étranges changements dans les projets des rois.

MARGUERITE.

Édouard pourroit-il rejeter l'alliance
Que lui-même par vous proposoit à la France ?
On dit que dans son cœur l'amour le plus ardent
Prend depuis quelques jours un suprême ascendant.
Pourriez-vous l'ignorer ?

WARWICK, *à part.*

Que faut-il que je pense ?
A-t-il fait de ses feux éclater l'imprudence ?

MARGUERITE.

On dit plus, et peut-être allez-vous en douter ;
On dit que cet objet, qu'il eût dû respecter,

Devoit s'unir bientôt par un nœud plus prospère,
Au plus grand des guerriers qu'ait produit l'Angleterre,
A qui même Édouard doit toute sa grandeur;
Qu'Édouard lâchement trahit son bienfaiteur;
Que, pour prix de son zèle et d'une foi constante,
Il lui ravit enfin sa femme et son amante.
Ce sont là ses projets, ses vœux et son espoir;
Et c'est Élisabeth qu'il épouse ce soir.

WARWICK.

Élisabeth! ô ciel!... Non, je ne puis le croire.
Le roi conserve encor quelque soin de sa gloire.
On n'est pas à ce point, lâche, perfide, ingrat;
Il ne veut point se perdre, et lui-même, et l'État.
Il sait ce que je puis; il connoît mon courage:
Édouard jusque-là n'a point poussé l'outrage;
Il ne l'a pas osé.

MARGUERITE.

Bientôt vous connoîtrez
Si j'en crois sur ce point des bruits mal assurés;
Bientôt....

WARWICK.

Je puis du moins soupçonner votre haine.
Vous voulez que vers vous la fureur me ramène;
Vous venez dans mon cœur enfoncer le poignard....
Mais la confusion, le trouble d'Édouard....
De tant d'ingratitude, ô ciel! est-on capable?

MARGUERITE.

Pourquoi trouveriez-vous ce récit incroyable?
Lorsque l'on a trahi son prince et son devoir,
Voilà, voilà le prix qu'on en doit recevoir.
Si Warwick eût suivi de plus justes maximes,
S'il eût cherché pour moi des exploits légitimes,

Il me connoît assez pour croire que mon cœur
D'un plus digne retour eût payé sa valeur.
Adieu. Dans peu d'instants vous pourrez reconnoître
Ce qu'a produit pour vous le choix d'un nouveau maître.
Vous apprendrez bientôt qui vous deviez servir;
Vous apprendrez du moins qui vous devez haïr.
Je rends grâce aux destins : oui, leur faveur commence
A me faire aujourd'hui goûter quelque vengeance,
Et j'ai vu l'ennemi qui combattit son roi
Puni par un ingrat qu'il servit contre moi.

SCÈNE V.

WARWICK, *seul.*

Je rejette un soupçon peut-être légitime....
Ah! mon cœur n'est pas fait pour concevoir un crime.
Je n'ai pas dû penser, quand j'allois le servir,
Que mon roi, mon ami fût prêt à me trahir.

SCÈNE VI.

WARWICK, SUMMER.

SUMMER.

Oserai-je annoncer ce que je viens d'apprendre?
Élisabeth...

WARWICK.

Arrête. Ah! je crains de l'entendre.
Tu viens pour confirmer ces horribles récits...
Eh bien! Élisabeth?... Achève. Je frémis.

SUMMER.

Elisabeth, seigneur, va vous être ravie.
C'est d'elle que j'ai su toute la perfidie,

Les indignes complots préparés contre vous.
Édouard veut ce soir devenir son époux;
Et son père, ébloui de ce rang si funeste,
Abandonne sa fille aux nœuds qu'elle déteste.
Elle cherche l'instant de vous entretenir.

WARWICK.

De cet excès d'horreur je ne puis revenir.
Allons, je ne prends plus que ma rage pour guide;
Et je veux qu'Édouard... Je l'aimois le perfide!
Je sens pour le haïr qu'il en coûte à mon cœur...
Peut-on porter plus loin la fourbe et la noirceur?

SUMMER.

Il ne peut sans vous perdre obtenir ce qu'il aime;
Il doit vous redouter; redoutez-le lui-même.
Si de vos intérêts vous écoutez la loi...

WARWICK.

Que d'affronts réunis! Étoient-ils faits pour moi?
Ah! qu'un vil courtisan, qu'un père impitoyable
Envers sa fille et moi se soit rendu coupable,
Qu'il ait conçu l'espoir, en me manquant de foi,
De briller près du trône à côté de son roi;
J'excuse avec mépris sa basse complaisance;
Je le dédaigne trop pour en tirer vengeance.
Mais que, plus criminel et plus lâche en effet,
Édouard sans rougir... Il le veut... C'en est fait.
O toi, par ton amour à mon sort enchaînée,
O chère Élisabeth à mes vœux destinée,
Cieux, témoins des transports de Warwick outragé,
Je jure ici par vous que je serai vengé;
Entendez le serment que ma bouche prononce,
Signal affreux des maux que ma fureur annonce.

SCÈNE VII.

WARWICK, ÉLISABETH.

WARWICK.

Ah! madame, venez enflammer mon courroux;
Mon amour, ma vengeance avoient besoin de vous.
Tous deux en vous voyant s'irritent dans mon âme.
J'ai su de mon rival l'audacieuse flamme,
J'ai su tous ses projets; et je connois trop bien
Les vertus de ce cœur qui triompha du mien,
Pour croire qu'il ait pu, s'avilissant lui-même,
Sacrifier Warwick à la grandeur suprême.
Un lâche à son amour alloit vous immoler;
Mais je suis près de vous; c'est à lui de trembler.
Le ciel m'a ramené pour prévenir le crime;
Ne craignez plus qu'ici son pouvoir vous opprime.
C'est moi qui vous défends, moi qui veille sur vous,
Moi qui suis votre appui, votre amant, votre époux,
Votre vengeur encore; et vous allez connoître
Si Warwick aisément est le jouet d'un traître,
S'il est ou dangereux ou sensible à demi,
S'il confend un ingrat comme il sert un ami.

ÉLISABETH.

De mon père, il est vrai, l'injuste tyrannie
A ces tristes liens a condamné ma vie;
Et mon cœur loin de vous, vous adressoit, hélas!
Des regrets impuissants que vous n'entendiez pas.
Je demandois Warwick : dans mon impatience
Ma voix vous appeloit des rives de la France,
Et votre Élisabeth, dans l'horreur de son sort,
Au défaut de Warwick eût imploré la mort.

Enfin je vous revois, vous essuyez mes larmes,
Je ne puis cependant vous cacher mes alarmes.
Je crains que le transport de ce cœur indomté
Avec trop d'imprudence ici n'ait éclaté.
On ne peut d'Édouard ignorer les tendresses.
Les maîtres des humains cachent-ils leurs foiblesses?
Toujours des yeux perçants sont ouverts à la cour.
Croyez qu'instruits déja de ce fatal amour,
Vos détracteurs secrets, vous en avez sans doute.
Veulent sur vos débris se frayer une route;
Et pour perdre un héros toujours craint ou haï,
Il suffit d'un roi foible et d'un lâche ennemi.

WARWICK.

Moi, garder le silence! et pourquoi me contraindre?
Quand je suis offensé, c'est moi que l'on doit craindre.
Et quel péril encor pouvez-vous redouter?
Un pouvoir que j'ai fait peut-il m'épouvanter?
Me verrai-je braver aux yeux de l'Angleterre?
On dira que Warwick si vanté dans la guerre,
Ce mortel renommé, fameux par tant d'exploits,
Qui créa, qui servit, qui détruisit des rois,
Infidèle à sa gloire autant qu'à sa tendresse,
N'a su ni conserver ni venger sa maîtresse..
Je rougis d'y penser... Non, non; je puis encor
Disposer de l'État et commander au sort,
A Lancastre abattu rendre son héritage,
Renverser Édouard, et briser mon ouvrage.

ÉLISABETH.

Warwick... Ah! cher amant! Hélas! il m'est bien doux
De sentir à quel point je puis régner sur vous.
C'est mon seul intérêt que votre amour embrasse,
C'est pour moi qu'il frémit, c'est pour moi qu'il menace.

A mon cœur éperdu vous rendez le repos,
Eh ! connoît-on la crainte à côté d'un héros ?
Mais pourquoi présenter à mon âme attendrie
Le spectacle effrayant des maux de ma patrie ?
Quoi ! ne pouvez-vous rien sur le cœur d'Édouard,
Sans aller de la guerre arborer l'étendard ?
Un ami tel que vous n'a-t-il pas droit d'attendre
Que sa présence seule....

WARWICK.

Eh ! qu'en puis-je prétendre ?
N'a-t-il pas devant moi hautement abjuré
Cet hymen glorieux par moi seul préparé ?
Il suit aveuglément ses amoureux caprices.
Envers moi, s'il se peut, comptez ses injustices,
Et les crimes d'un cœur à son amour soumis,
Pour qui tous les devoirs semblent anéantis.
Tandis que loin de vous, pour lui, pour sa puissance,
Je m'expose aux tourments d'une cruelle absence,
Que fait-il cependant ? Comment m'a-t-il traité ?
Il me rend le jouet de sa légèreté ;
Il me fait vainement engager ma parole,
Et signer un traité frauduleux et frivole.
C'est peu : qui choisit-il enfin pour m'outrager ?
Non, sans frémir encor, je ne puis y songer.
C'est l'objet, le seul bien dont mon âme est jalouse,
Le prix de mes travaux, c'est vous, c'est mon épouse.
Ah ! cet enchaînement, ce tissu de noirceurs
Ajoute à chaque instant à mes justes fureurs.
Il en verra l'effet, il faut qu'il soit terrible :
Je suis, je suis encor ce Warwick invincible ;
J'ai pour moi l'équité, mon nom et mes exploits ;
Je paroîtrai dans Londre, on entendra ma voix.

On verra d'un côté l'appui de l'Angleterre,
Warwick de ses travaux demandant le salaire,
Indigné des affronts qu'il n'a pas mérités,
Et de l'ingrat Yorck contant les lâchetés;
Et de l'autre on verra, confus en ma présence,
Édouard aux grandeurs porté par ma vaillance;
Qui, sans moi, dans l'exil ou la captivité
Cacheroit sa misère et son obscurité.
Ce peuple est généreux, il m'aime, et l'on m'offense:
Entre Édouard et moi pensez-vous qu'il balance?

ÉLISABETH.

Écoutez-moi, Warwick: Votre cœur ulcéré
Dans ses emportements est peut-être égaré.
Je ne puis croire encore Édouard inflexible;
A la gloire, aux vertus, vous l'avez vu sensible.
Sans doute il ne sait pas, en demandant ma foi,
Combien ce joug brillant seroit affreux pour moi.
Mes larmes n'ont coulé que sous les yeux d'un père;
J'ai craint de trop braver les traits de sa colère,
Si devant Édouard j'eusse attesté nos nœuds;
Si j'avois avoué que ce cœur généreux
Se plaît à préférer, acceptant votre hommage,
Le héros bienfaiteur au prince son ouvrage,
Et que fier de s'unir à vos nobles destins
Il voit dans son amant le premier des humains.
Mais j'oserai parler, on saura mes promesses;
J'avouerai, sans rougir, l'excès de mes tendresses;
J'avouerai que l'instant où j'irois à l'autel
Seroit pour moi l'arrêt d'un malheur éternel.
Et quel homme implacable, en sa rage inhumaine,
Au défaut de l'amour veut mériter la haine,
Et s'assurer du moins cet horrible plaisir,

De déchirer un cœur qu'il n'a pu conquérir ?
Édouard, croyez-moi, n'a point ce caractère.
Laissez de vos destins ma voix dépositaire ;
Laissez-moi balancer les vœux de deux grands cœurs.
Que Warwick, modérant ses bouillantes fureurs,
Dépose entre mes mains, s'il daigne ici m'en croire
L'intérêt de ses feux et celui de sa gloire.

WARWICK.

Édouard, je le vois, ne vous est pas connu.
Dans le fond de son cœur j'ai déja tout perdu.
Peut-être dès long-temps je lui portois ombrage.
En rompant un traité dont j'ai fait mon ouvrage,
Il prétend annoncer ma chute au peuple anglois.
Mon absence aux complots ouvroit un libre accès ;
De ceux qu'on a formés je reconnois la trace :
C'est ainsi qu'à la cour commence la disgrâce.
Je prévois tous les coups que je vais essuyer.
Déchoir du premier rang c'est tomber au dernier.
A de pareils revers la fortune est soumise,
Et peut-être déja ma dépouille est promise.
Mais cet espoir encor peut être confondu ;
Je ne tomberai pas sans avoir combattu.
L'Anglois indépendant, et libre autant que brave,
Des caprices de cour ne fut jamais esclave.
Nous ne l'avons point vu régler jusqu'à ce jour
Sur la faveur des rois sa haine ou son amour.
Contre un tel préjugé son âme est aguerrie :
Souvent contre le trône il défend la patrie.
Ses rois le savent trop. Ce peuple citoyen
Ose attaquer leur choix et soutenir le sien.
Nul à ses souverains ne rend autant d'hommage ;
Mais sous ces vains respects consacrés par l'usage,

Il garde une fierté qu'ils craignent d'éprouver;
Il les sert à genoux, mais il sait les braver.

ÉLISABETH.

Oui, je sais ce qu'il peut; que de maux, que de crimes
Produiront des fureurs qu'il croira légitimes!
Prévenons ce désastre, et ne présentez plus
Un avenir horrible à mes sens éperdus.
Laissez-vous désarmer à ma voix suppliante,
Et cédez, sans rougir, aux pleurs de votre amante.

WARWICK.

Eh bien! vous le voulez, et pour quelques moments
Je suspendrai l'ardeur de mes ressentiments :
Vous seule sur mon âme avez pris cet empire.
Mais si n'écoutant rien que l'ardeur qui l'inspire,
Édouard aujourd'hui persiste à m'outrager,
Je ne le connois plus, et je cours me venger.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

MARGUERITE, NEVIL.

MARGUERITE.

Tout semble confirmer l'espoir dont je me flatte.
Entre mes ennemis déja la haine éclate.
Warwick est furieux, et mon adresse encor
A su de son courroux échauffer le transport.
Je saurai faire plus ; je saurai le conduire.
J'ai frémi d'un projet dont on vient de m'instruire.
Il veut voir Édouard : ce fatal entretien
Pourroit anéantir mon espoir et le sien.
Le comte est violent, et sa superbe audace
Brûle de prodiguer l'injure et la menace :
Mais contre un ennemi c'est peu de s'emporter ;
Je veux qu'il le détruise au lieu de l'insulter,
Et ne se livre pas, dans sa fière imprudence,
Au plaisir dangereux d'annoncer la vengeance.

NEVIL.

Peut-il, de vos amis à peine secondé,
Renverser un pouvoir que lui-même a fondé ?

MARGUERITE.

Va, pour renouveler nos sanglantes querelles,
Un souffle peut encor tirer des étincelles
Du feu qui vit sans cesse au sein de ces climats,
Et qu'ont nourri trente ans de haine et de combats.
Oui, de Lancastre ici le parti peut renaître.
Ce dangereux sénat qui veut parler en maître,

Mais qui du plus heureux suivant toujours la loi,
Trembloit devant Warwick, en proscrivant son roi
Qui n'a su qu'outrager une reine impuissante,
Fléchira devant moi, s'il me voit triomphante.
Le farouche Écossois, que l'on veut opprimer,
Qui contre ses tyrans est tout prêt à s'armer,
Et du haut de ses monts, contre un joug qui l'offense,
Lutte et défend encor sa fière indépendance;
Ce peuple qu'en secret je soulève aujourd'hui,
A mes justes desseins prêtera son appui.

NEVIL.

Mais l'Anglois fatigué de discorde et de guerre....

MARGUERITE.

L'Anglois ne peut goûter qu'une paix passagère :
Ne crois pas qu'Édouard triomphe impunément.
Mets-toi devant les yeux l'affreux enchaînement
De meurtres, de forfaits, dont la guerre civile
A, depuis si long-temps, épouvanté cette île.
Songe au sang dont nos yeux ont vu couler des flots,
Sous le fer des soldats, sous le fer des bourreaux;
Vois d'un deuil éternel l'Angleterre couverte.
Ou d'un père ou d'un fils chacun pleure la perte.
Tous nés pour la vengeance en nourrissent l'espoir
Et pour eux en naissant c'est le premier devoir.
Que te dirai-je enfin! le sang et le ravage
Ont endurci ce peuple, ont irrité sa rage,
Et par de longs combats au carnage exercé,
Il conserve la soif du sang qu'il a versé.

NEVIL.

Ainsi donc de Warwick si long-temps ennemie
L'intérêt vous rapproche et vous réconcilie.

Votre cœur engagé dans ses nouveaux projets,
Auroit-il oublié les maux qu'il vous a faits?

MARGUERITE.

Non. J'ai par le malheur appris à me contraindre;
Je sais cacher ma haine, et ne sais point l'éteindre.
Si Warwick aujourd'hui, pour se venger du roi,
Veut relever Lancastre, et s'unir avec moi,
Je sais apprécier ce retour politique.
Je ne souffrirai point qu'un sujet despotique,
De l'État avili bravant toutes les lois,
Ait le droit insolent d'épouvanter ses rois,
Ni qu'en servant son maître il apprenne à lui nuire.
Édouard aujourd'hui suffit pour m'en instruire.
Je ne puis oublier cet exemple récent;
Et je sais comme on traite un sujet trop puissant.
Mais on vient, et Warwick sans doute ici s'avance.
C'est le roi : viens, Nevil; évitons sa présence.

SCÈNE II.

ÉDOUARD, SUFFOLCK, GARDES.

ÉDOUARD.

Tu le vois, désormais tout espoir est perdu.
Par des emportements Warwick a répondu.
Tout sert à m'irriter, et mon chagrin redouble.
Ne pourrai-je à la fin sortir d'un si long trouble?
Il faut m'en délivrer. Que l'on nous laisse ici.
Qu'on éloigne surtout Warwick.... Ciel!

SCÈNE III.

ÉDOUARD, WARWICK, SUFFOLCK, GARDES.

WARWICK, *entrant brusquement.*

LE voici.

Je ne m'attendois pas, sire, que la fortune
Dût vous rendre sitôt ma présence importune;
Que jamais contre moi le courroux du destin,
Pour préparer ses traits, empruntât votre main.
Je n'ai pu le penser; je n'ai pu le comprendre :
Enfin de votre part il m'a fallu l'apprendre.
C'est ainsi que par vous je suis récompensé!
Voilà le sort brillant qui me fut annoncé,
Ce bonheur et ces jours de gloire et de délices,
Apanage éclatant promis à mes services!
Rappelez-vous ici ce jour, ce jour affreux,
Ce combat si funeste et ces champs malheureux,
Où, du destin cruel éprouvant la colère,
Sur des monceaux de morts expira votre père.
Tout couvert de son sang, et combattant toujours,
Le fer des ennemis alloit trancher vos jours.
Je volai jusqu'à vous; je me fis un passage;
Mon bras ensanglanté vous sauva du carnage;
Et bientôt sur mes pas, aidé de mes amis,
De vos guerriers vaincus j'assemblai les débris.
« Warwick, me disiez-vous, prends soin de ma jeunesse :
« C'est dans tes mains, Warwick, que le destin me laisse.
« Sois mon guide et mon père, et je serai ton fils.
« Conduis-moi vers ce trône où je dois être assis.
« Viens, combats, et sois sûr que ma reconnoissance
« Te fera plus que moi jouir de ma puissance. »

Tels étoient vos discours ; je les crus, et ma main
S'arma pour vous venger, et changea le destin.
Je vis fuir devant moi cette reine terrible.
J'acquis, en vous servant, le titre d'invincible.
Sans doute qu'à vos yeux de si rares bienfaits,
Ne pouvant s'acquitter, passent pour des forfaits.
Mais du moins envers vous je n'en commis point d'autres ;
Je frémirois ici de retracer les vôtres.
Vous avez tout trahi, l'honneur et l'amitié,
Ingrat ! et c'est ainsi que vous m'avez payé.

ÉDOUARD.

Modérez devant moi ce transport qui m'offense ;
Vantez moins vos exploits ; j'en connois l'importance
Mais sachez qu'Édouard, arbitre de son sort,
Auroit trouvé, sans vous, la victoire ou la mort.
Vous n'en pouvez douter : vous devez me connoître.
Eh ! quels sont donc enfin les torts de votre maître ?
Je vous promis beaucoup : vous ai-je donné moins ?
Le rang où près de moi vous ont placé mes soins,
L'éclat de vos honneurs, vos biens, votre puissance
Sont-ils de vains effets de ma reconnoissance ?
Il est vrai ; j'ai cherché l'hymen d'Elisabeth.
N'ai-je pu faire au moins ce qu'a fait mon sujet ?
Et m'est-il défendu d'écouter ma tendresse,
De brûler pour l'objet où votre espoir s'adresse ?
Que me reprochez-vous ? Suis-je injuste ou cruel ?
L'ai-je, comme un tyran, fait traîner à l'autel ?
Je me suis, comme vous, efforcé de lui plaire ;
Je me suis appuyé de l'aveu de son père ;
J'ai demandé le sien ; et, s'il faut dire plus,
Elle n'a point encore expliqué ses refus.

Laissez-moi jusque-là me flatter que ma flamme,
Que mes soins empressés, n'offensent point son âme;
Et qu'un cœur qui du vôtre a mérité les vœux
Peut être, malgré vous, sensible à d'autres feux.

WARWICK.

Quand vous n'auriez pas su, puisqu'il faut vous l'apprendre,
Que nos cœurs sont unis par l'amour le plus tendre,
J'avois cru, je veux bien l'avouer entre nous,
Avoir acquis des droits assez puissants sur vous,
Pour ne vous voir jamais essayer de séduire
L'objet qui m'a su plaire, et le seul où j'aspire.
Je me suis bien trompé; je le vois : mais enfin
Il reste à mon amour un espoir plus certain.
Sur le choix de mon cœur vous pouvez entreprendre;
Je dois en convenir : mais je puis le défendre.
Vous n'avez pas pensé sans doute qu'aujourd'hui
L'amante de Warwick demeurât sans appui.
Jamais Élisabeth ne me sera ravie,
Ou vous ne l'obtiendrez qu'aux dépens de ma vie.
Jamais impunément je ne fus offensé.

ÉDOUARD.

Jamais impunément je ne fus menacé;
Et si d'une amitié qui me fut long-temps chère
Le souvenir encor n'arrêtoit ma colère,
Vous en auriez déja ressenti les effets....
Peut-être cet effort vaut seul tous vos bienfaits.
Ne poussez pas plus loin ma bonté qui se lasse,
Et ne me forcez pas à punir votre audace.
Edouard peut d'un mot venger ses droits blessés;
Et fût-il votre ouvrage, il est roi : c'est assez.

WARWICK.

Oui, j'aurois dû m'attendre à cet excès d'injure:

Toujours le sang d'Yorck fut ingrat et parjure.
Mais du moins....

ÉDOUARD.

C'en est trop. Holà, gardes, à moi.
(*Ils environnent Warwick.*)

WARWICK.

Lâches, n'avancez pas : craignez Warwick. Et toi,
Toi qui me réservois cet horrible salaire,
Immole le guerrier qui t'a servi de père.
Prends ce fer de ma main ; frappe un cœur que tu hais :
Va, tu peux d'un seul coup payer tous mes bienfaits.
Frappe, dis-je.
(*Il jette son épée aux pieds du roi.*)

SCÈNE IV.

ÉDOUARD, WARWICK, ÉLISABETH, SUFFOLCK, GARDES.

ÉLISABETH.

Que vois-je ? O ciel ! O jour funeste !
Hélas ! par vos vertus, par ce ciel que j'atteste,
Écoutez-moi, seigneur... C'est moi qu'il faut punir
De ces tristes débats que j'ai dû prévenir.
Oui, j'aurois dû plus tôt, vous découvrant mon âme,
Étouffer dans la vôtre une imprudente flamme ;
Et si l'amour, hélas ! vous soumet à sa loi,
Ah ! vous devez sentir ce qu'il a pu sur moi.
Oui, j'aime dans Warwick ce vertueux courage,
Dont je l'ai vu pour vous faire un si noble usage ;
Mon cœur, dans ce penchant par vous-même affermi,
Dans cet illustre amant chérissoit votre ami.

WARWICK.

Vous croyez l'attendrir; vous vous trompez, madame
Cet aveu, je le vois, irrite encor son âme;
Et livré tout entier à sa funeste ardeur,
Il voudroit accabler son triste bienfaiteur.
Il voudroit à l'autel vous traîner sur ma cendre :
C'est mon sang qu'il lui faut, qu'il brûle de répandre.
Mais avant qu'à vos yeux il puisse s'y plonger,
Il doit craindre peut-être encor plus d'un danger.
Adieu.

(*Il sort.*)

SCÈNE V.

ÉDOUARD, ÉLISABETH, SUFFOLCK, GARDES.

ÉDOUARD, *aux gardes.*

SUIVEZ ses pas; allez, et qu'on l'arrête;
Qu'on l'enferme à la tour.

ÉLISABETH.

Quel orage s'apprête!
Qu'allez-vous ordonner? Qu'allez-vous faire, ô ciel?
L'amour étoit-il fait pour vous rendre cruel?

ÉDOUARD.

Non. Je veux prévenir une révolte ouverte;
Je veux son châtiment, et ne veux point sa perte.
Votre cœur devant moi s'est pour lui déclaré;
Le mien est par vous deux tour à tour déchiré.
Bravé par un sujet, et haï de vous-même,
J'aurois pu tout permettre à ma fureur extrême.
Peut-être j'aurois dû dans son coupable sang
Laver l'indigne affront qu'il faisoit à mon rang.

Mais mon cœur frémiroit d'un transport si féroce ;
L'amour ne m'apprend point cette vengeance atroce ;
Et dans les mouvements dont je suis combattu,
Je sais entendre encor la voix de la vertu.
Vous le voyez, madame ; et du moins votre maître,
S'il n'est aimé de vous, étoit digne de l'être.

ÉLISABETH.

Eh bien ! si la vertu commande à votre cœur,
De vous-même aujourd'hui sachez être vainqueur.
Oubliez d'un amant l'imprudence excusable.
Ah ! Warwick à vos yeux peut-il être coupable ?
Et pourriez-vous haïr un héros votre appui ?
S'il vous ose outrager, soyez plus grand que lui ;
Osez lui pardonner : pour punir une offense
La générosité peut plus que la vengeance.
En excusant ses torts, en lui rendant son bien,
Faites-vous applaudir d'un cœur tel que le sien.
Songez que sur l'amour cette illustre victoire
Au-dessus de Warwick élève votre gloire,
Et me fait à jamais une bien chère loi
D'adorer mon amant et d'admirer mon roi.

ÉDOUARD.

Qui ? moi ! lorsqu'un sujet me brave et me menace,
J'irois récompenser sa criminelle audace !
Moi, je pourrois ici....

SCÈNE VI.

ÉDOUARD, ÉLISABETH, SUFFOLCK, GARDES.

SUFFOLCK.

Le comte est arrêté;
Même en obéissant il gardoit sa fierté.
Ses regards menaçants appeloient la vengeance.
Il a suivi mes pas dans un morne silence :
Mais ce peuple qui l'aime, et dont il fut l'appui,
Paroissoit murmurer et s'émouvoir pour lui.

ÉDOUARD, *à Élisabeth.*

Eh bien! vous l'entendez, et le sort implacable
Ajoute à tout moment à l'horreur qui m'accable.
(A Suffolck.)
J'en saurai triompher. Va, ne crains rien pour moi.
Si Londres se soulève, il connoîtra son roi.
De mes gardes ici rassemble les cohortes;
Et que de ce palais ils occupent les portes.
L'audacieux Warwick espère vainement
M'épouvanter des cris de ce peuple insolent.
(A Élisabeth.)
Vous ne le verrez point l'emporter sur son maître.
C'est cet amour fatal que vous avez fait naître,
Qui, remplissant un cœur de vous seul occupé,
Empoisonne les traits dont le sort m'a frappé.

ÉLISABETH.

Il faut tout réparer : cet effort est possible.
Plus que vous ne pensez, ce moment est terrible.
Laissons-là cet amour fait pour vous aveugler;
Un plus grand intérêt me force à vous parler;

C'est celui de l'État : une reine ennemie,
De vos divisions déja trop avertie,
Va sur votre ruine élever ses destins ;
Elle attise les feux allumés par vos mains;
Sa haine vous poursuit, sa fierté vous menace,
Et j'ai vu sur son front l'espérance et l'audace.
De vingt mille proscrits les malheureux enfants
Sont prêts à la servir dans ses ressentiments.
Ils entendirent tous, au jour de leur naissance,
Autour de leurs berceaux le cri de la vengeance ;
Voulez-vous leur donner un chef, un défenseur,
Réunir Marguerite à son fier oppresseur ?
N'armez point un guerrier que ce peuple idolâtre.
Craignez de rappeler sur ce sanglant théâtre
Des spectacles affreux et des scènes d'horreur.
Craignez, pour satisfaire un instant de fureur,
De rouvrir aujourd'hui des blessures récentes,
Que déja vous fermiez de vos mains bienfaisantes.
Warwick a trop sans doute écouté son courroux,
Mais il ne vous hait point, il est encore à vous;
Et dans l'emportement d'une âme fière et tendre,
Le cri de l'amitié sembloit se faire entendre.
Je cours auprès de lui; je lui ferai sentir
Qu'il s'est trop oublié, qu'il doit se repentir.
Je lui rappellerai qu'Édouard est son maître;
Vous, de vos passions songez du moins à l'être.
Songez quels ennemis vous allez déchaîner.
Si mes soins sur vous deux ne pouvoient rien gagner,
Par vous deux de l'État la perte se consomme.
Mais j'attends d'un grand roi la grâce d'un grand homme.

SCÈNE VII.

ÉDOUARD, *seul.*

Et c'est donc là le cœur qu'un sujet m'a ravi !
Possesseur d'un trésor qu'en vain j'ai poursuivi,
A son triomphe encore il joint tant d'insolence !
C'en est trop d'outrager mes feux et ma puissance :
Il verra qu'Édouard, instruit de tous ses droits,
S'il n'a ceux des amants, défendra ceux des rois.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

(La scène est dans la prison.)

SCÈNE I.

WARWICK, *seul.*

Jour affreux, jour d'opprobre! Après vingt ans de gloire!
Quoi! je suis dans les fers! ah! l'aurois-je pu croire,
Qu'Édouard, se portant à ce terrible éclat,
Exposeroit ainsi son trône et son État?
Que dis-je? Il connoît mieux ce peuple et sa foiblesse.
Est-ce ainsi que pour moi son zèle s'intéresse?
Vient-il briser mes fers? M'a-t-il vengé du roi?
Londre autant qu'Édouard est ingrat envers moi.
Un jour, un jour peut-être, avec plus de puissance...
Malheureux! dans les fers peut-on crier vengeance?
Il me semble à ce mot que ces murs odieux
M'accablent de ma honte et repoussent mes vœux;
Et mes cris, en frappant ces voûtes effrayantes,
Les fatiguent en vain de plaintes impuissantes.
Mais quel ressouvenir vient m'étonner soudain!
Quel changement, ô ciel! et quels jeux du destin!
Pour l'orgueil des humains leçon rare et terrible!
C'est dans ces mêmes lieux, dans cette tour horrible,
Qu'à vivre dans les fers par moi seul condamné
Le malheureux Henri languit abandonné.
L'oppresseur, l'opprimé n'ont plus qu'un même asile.
Hélas! dans son malheur il est calme et tranquille;

Il est loin de penser qu'un revers plein d'horreur
Enchaîne près de lui son superbe vainqueur.

SCÈNE II.

WARWICK, SUMMER.

WARWICK.

Que vois-je? Se peut-il? Eh! quel bonheur extrême!...
Qui t'amène en ces lieux?

SUMMER.

L'ordre du roi lui-même.
Je l'aborde en tremblant; Élisabeth en pleurs
Faisoit parler pour vous la voix de ses douleurs.
« Votre ami, m'a-t-il dit, peut mériter sa grâce;
« Mais il faut qu'il apprenne à fléchir son audace.
« Allez l'y préparer. »... Je n'ai point su, seigneur,
A quel point il prétend abaisser votre cœur.
Je le connois ce cœur, et je sais qu'on l'outrage:
Je ressens tous vos maux; comptez sur mon courage.
Elevé près de vous, nourri dans les combats,
Où j'appris si souvent à vaincre sur vos pas,
A quelque extrémité que le destin vous livre,
Mon sort est d'être à vous; ma gloire est de vous suivre.
Commandez, je vous sers.

WARWICK.

Ami, tu vois mon sort.
J'ai trop suivi peut-être un indiscret transport,
Aux yeux d'un prince ingrat, forfait inexcusable;
Mais tu sais qui de nous est en effet coupable.
Yorck m'a tout ravi jusqu'à ma liberté.
L'affront que je reçois fait gémir ma fierté.

Déja le désespoir dont mon âme est saisie
Eût épuisé ma force, eût consumé ma vie,
Si la vengeance avide, et si chère à mon cœur,
N'eût ranimé mes sens flétris par la douleur.
Ah ! comble cet espoir qui console mon âme,
Cher ami ; remplis-toi de l'ardeur qui m'enflamme :
Cours embraser les cœurs de ce peuple incertain ;
Va, retrace à leurs yeux l'horreur de mon destin.
Dis que des fers honteux enchaînent ma vaillance,
Que je n'attends plus rien que de leur assistance ;
Et s'il faut encor plus pour m'assurer leur foi,
Dis que le fier Warwick a pleuré devant toi.
Eh ! comment ces Anglois pour moi si pleins de zèle,
Peuvent-ils balancer à venger ma querelle ?
Des droits que j'ai sur eux est-ce là tout l'effet ?
Et Marguerite enfin...

SUMMER.

Elle agit et se tait.
J'attends tout de ses soins : elle amasse en silence
Les traits que par ses mains doit lancer la vengeance.
Ses secrets partisans, vos amis et les siens,
Échauffent par degrés le cœur des citoyens ;
Et tous par elle-même instruits dans l'art des brigues,
Dans ces murs alarmés ont semé leurs intrigues.
Ils disent qu'Édouard vient d'ôter aux Anglois
Un repos nécessaire et l'espoir de la paix ;
Qu'il attire sur eux les armes de la France ;
Qu'ils vont de tout leur sang payer son imprudence.
Votre affront les irrite, et je crois qu'en effet...

WARWICK.

Ah ! qu'ils arment mon bras, et je suis satisfait.
Suivi des plus hardis pénètre cette enceinte :

Si je suis à leur tête, ils marcheront sans crainte.
J'irai vers Édouard, et nous verrons alors
S'il pourra de mon bras soutenir les efforts,
S'il pourra dans son cours arrêter ma vengeance.
Ah! je ressens déja, je goûte par avance
Le plaisir de le voir à mes pieds renversé,
Et de lui dire : « Ingrat qui m'as trop offensé,
« Que j'ai trop bien servi, que j'ai dû mieux connoître;
« Toi qui n'étois pas fait pour te nommer mon maître,
« Vois du moins aujourd'hui si je menace en vain,
« Et reconnois Warwick en mourant par sa main. »
Mais je t'arrête trop, et la fureur m'entraîne :
L'instant où je menace est perdu pour ma haine.
Je t'en ai dit assez : va, cours, vole.

SCÈNE III.

WARWICK, *seul.*

Ah! du moins,
Si le sort secondoit et mes vœux et ses soins!
J'écoute trop sans doute une fougue inutile :
Ce peuple est inconstant, et sa faveur fragile.
Hélas! le malheureux, par l'espoir aveuglé,
Pleure souvent l'erreur qui l'avoit consolé.
O ciel! lorsque, chargé du sort de l'Angleterre,
Triomphant dans la paix ainsi que dans la guerre,
Et d'un peuple idolâtre excitant les transports,
Heureux et tout-puissant, je revoyois ces bords,
Aurois-je pu penser que tant d'ignominie
Dût sitôt éclipser cet éclat de ma vie,
Et que, frappé bientôt des plus cruels revers,
Je venois dans ces murs pour y trouver des fers?

SCÈNE IV.

WARWICK, ÉLISABETH, UNE SUIVANTE.

WARWICK.

Quoi! madame, c'est vous? le tyran qui m'outrage
Me permet ce bonheur que votre amour partage!
Il n'en est pas jaloux! c'en est fait, je le vois:
Vous venez me parler pour la dernière fois.
Vous venez me laisser un adieu lamentable.
Tout prêt à m'immoler, un rival implacable
Veut me montrer le bien qui par lui m'est ôté,
Et puisque je vous vois mon arrêt est porté.

ÉLISABETH.

Non; d'un sort plus heureux j'apporte le présage,
Pourvu que, fléchissant ce superbe courage...

WARWICK.

Arrêtez; votre cœur doit épargner le mien.
Parlez-moi de vengeance, ou ne proposez rien.

ÉLISABETH.

Quoi! rien n'adoucira votre esprit inflexible?
Édouard à ma voix a paru plus sensible.
J'ai rappelé vos soins, votre fidélité;
Louant votre valeur, blâmant votre fierté
Excusant d'un amant l'altière impatience,
J'ai réclamé l'honneur et la reconnoissance,
Les nœuds qui dès long-temps sont formés entre nous:
J'ai juré devant lui d'être toujours à vous;
J'ai demandé la mort: il a plaint mes alarmes.
Enfin il a promis, en répandant des larmes,
De ne point me forcer à cet hymen affreux
Qui hâteroit la fin de mes jours malheureux.

Mais il ne peut souffrir qu'un rival qui l'offense,
En passant dans mes bras, insulte à sa puissance.
Sa colère éclatoit à ce seul souvenir.
Tout prêt à s'y livrer, et tout prêt à punir,
Il m'a représenté la révolte enhardie
Menaçant ses États d'un nouvel incendie,
Sa couronne en péril, son honneur offensé,
Par mille factieux votre nom prononcé,
Et les mutins pour vous prêts à s'armer peut-être...

WARWICK.

Ah! j'en attends l'effet : qu'il est lent à paroître!
Je respire un moment... Je conçois quelque espoir.
Il va sentir les coups qu'il auroit dû prévoir;
Et bientôt...

ÉLISABETH.

Votre espoir ajoute à mes alarmes.
Vous voulez que pour vous Londres prenne les armes.
Moi, je déteste, hélas! ce funeste secours :
C'est en vous défendant qu'on expose vos jours.
Édouard jusqu'ici craint, malgré sa colère,
De porter contre vous un arrêt sanguinaire.
Rarement à son âge on a pu s'endurcir
Dans les rigueurs du trône et dans l'art de punir.
Mais s'il faut qu'aujourd'hui soulevant l'Angleterre,
Votre nom soit encor le signal de la guerre,
Songez-vous qu'un monarque, à qui vous insultez,
Pourroit frapper en vous le chef des révoltés?
Vous êtes dans ses mains, sans armes, sans défense;
Et vous le menacez!

WARWICK.

Je suis en sa puissance,

Il est trop vrai; mon sang, je ne le puis nier,
Est au premier bourreau qu'il voudra m'envoyer.
S'il a pour l'ordonner une âme assez hardie,
Et s'il peut sans trembler disposer de ma vie,
Je recevrai la mort sans en être étonné;
Mais je mourrai du moins sans avoir pardonné.

ÉLISABETH.

Eh! pardonnez, cruel, à votre triste amante.
Quand mon cœur pour vous seul se trouble et s'épouvante,
Quand je veux vous sauver...

WARWICK.

Que servent vos douleurs?
Votre tendresse ici me doit plus que des pleurs.
Vous allez supplier un ingrat qui m'opprime!
Secondez bien plutôt le transport qui m'anime.
Armez pour moi tous ceux que l'amitié, le rang,
Le devoir, l'intérêt attache à votre sang.
Craignez-vous de tenter la route où je vous guide?
Est-ce donc en nos jours que le sexe est timide?
Et n'avons-nous pas vu, dans l'horreur des combats,
Marguerite portant son fils entre ses bras,
Disputer aux guerriers le péril et la gloire,
Et même contre moi balancer la victoire?
Suivez ce grand exemple, elle revient à moi;
Égalez son courage, osez braver un roi.
Mon amante, occupée à trembler pour ma vie,
Pourra-t-elle aujourd'hui moins que mon ennemie?
Allez, et des Anglois ranimant la valeur,
Signalez à leurs yeux ma femme et mon vengeur.

ÉLISABETH.

Ta femme veut sauver Warwick et la patrie,
Tu les perds tous les deux; ton aveugle furie

Te cache un précipice à tes pas présenté,
Et chez tes ennemis tu vois ta sûreté.
Marguerite te sert ! oses-tu bien l'en croire ?
Penses-tu m'éblouir du tableau de sa gloire ?
La crois-tu résolue à te garder sa foi ?
Elle qui n'eut jamais que l'intérêt pour loi,
Elle qui tour à tour magnanime et cruelle,
En servant son époux, en vengeant sa querelle,
Portoit sur ses parents son bras ensanglanté,
Et mêloit la grandeur à la férocité.
Quoi ! désormais Lancastre est ta seule espérance ?
Toi du sang des Yorck appui dès leur enfance,
Rappeler sur leur trône heureusement rempli,
Une femme implacable, un vieillard avili !
Changer à tous moments d'amis et d'adversaires !
Combattre et soutenir les deux partis contraires !
Crois-moi, c'est étaler aux yeux de l'avenir
Une légèreté dont tu devrois rougir.
Si le parti d'Yorck t'a paru le plus juste,
Persiste dans ton choix, tu te rends plus auguste.
C'est en vain qu'Édouard eut des torts avec toi,
Couvre de tes vertus les fautes de ton roi,
Et lui venant toujours tes soins et ton hommage,
Honore, au moins pour toi, ce qui fut ton ouvrage.
Répare des affronts qu'il n'a pas dû souffrir ;
T'abaisser devant lui, ce n'est point te flétrir.
Lui-même il a paru commander à sa flamme :
Un roi fait le premier cet effort sur son âme ;
Et le sujet balance...

WARWICK.

Eh ! qu'a-t-il fait enfin ?
A son indigne amour il a mis quelque frein ?

Le sacrifice est grand : mais moi qu'il déshonore,
Qu'il a mis dans les fers où je languis encore,
Qu'il trahit, qu'il insulte et flétrit tour à tour,
Si je ne suis vengé, je perds tout sans retour.
Peut-être que l'on peut, maître de sa vengeance,
D'un ennemi vaincu dédaigner l'impuissance.
Peut-être l'on préfère, avec quelque plaisir,
L'orgueil de pardonner à l'orgueil de punir :
Mais signer un accord qu'arrache la contrainte,
Céder à la menace, obéir à la crainte;
Aller comme un esclave échappé de ses fers,
Demander le pardon des maux qu'on a soufferts!
N'attendez pas de moi cet effort impossible.
Dans mon abaissement je suis plus inflexible.
Je vois tout mon outrage, et je hais sans retour.
Laissez-moi cette haine, ou m'arrachez le jour.

ÉLISABETH.

Eh bien! c'en est donc fait! et ton âme barbare
En croit aveuglément cet orgueil qui l'égare.
Ni la voix de l'amour, ni l'espoir d'être à moi,
Mes craintes, mes douleurs, ne peuvent rien sur toi.
Tu brûles d'assouvir ta fureur meurtrière.
Tu voudrois de tes mains embraser l'Angleterre.
Va, nage dans le sang; va, je ne combats plus
Cet orgueil insensé qui flétrit tes vertus.
Va, cruel, va chercher des triomphes coupables;
Couvre-toi de lauriers à mes yeux méprisables;
Va, cours plonger ton bras dans le sein de ton roi;
Mais apprends qu'à ce prix je ne puis être à toi.
Je ne recevrai point dans cette main tremblante
La main d'un furieux de carnage fumante.
La mienne, loin de toi, va finir mes malheurs,

Expier dans mon sang mes funestes erreurs.
C'en est fait; et je veux, à mon heure suprême,
Maudire, en expirant, Édouard et toi-même,
Le sort, le sort affreux qui m'accable aujourd'hui,
Et l'amant plus cruel, plus barbare que lui.

WARWICK.

Arrête.... O toi qui sais ce que mon cœur endure,
Qui devrois adoucir sa profonde blessure,
Toi-même, Élisabeth, viens-tu l'empoisonner?
Hélas! quand tous les maux semblent m'environner,
Écrasé sous leur poids, lorsque mon cœur expire,
Ta main, ta propre main l'arrache et le déchire.
C'est là le dernier trait de mon affreux destin;
C'est ma dernière épreuve, et j'y succombe enfin.
Cesse de tourmenter une âme anéantie;
Va, je ne hais plus rien que moi-même et la vie.
Eh bien! va donc trouver ce tyran, cet ingrat....
Va, demande pour moi, dans mon horrible état....
Non le pardon honteux qui m'indigne et m'offense:
Mais dis-lui que Warwick, appui de son enfance,
Qui veilloit sur ses jours au milieu des combats,
Et, pour les conserver, s'exposoit au trépas;
Qui des rois sur son front ceignit le diadème,
Qui n'a de ses travaux rien voulu pour lui-même;
Accablé de la vie et lassé de souffrir,
N'attend plus d'un tyran que l'ordre de mourir.

ÉLISABETH.

Quel est l'égarement où ton âme se livre?
Cruel!

SCÈNE V.

WARWICK, ÉLISABETH, UN OFFICIER, SOLDATS.

L'OFFICIER.

Auprès du roi, madame, il faut me suivre.
Ses ordres sont pressants; hâtez-vous.

ÉLISABETH.

C'est assez.
Cieux! éloignez les maux qui me sont annoncés.

WARWICK.

Qui? Toi, m'abandonner! où vas-tu? Non, demeure.
Demeure, Élisabeth.... Ah! s'il faut que je meure,
Mes yeux du moins....

L'OFFICIER.

Madame, Édouard vous attend.

ÉLISABETH.

Hélas! pour nous sauver tu n'avois qu'un instant.
Cet instant précieux tu l'as rendu funeste...,
Adieu.

WARWICK.

Vous l'entraînez!

SCÈNE VI.

WARWICK, *seul.*

O toi, toi que j'atteste,
Toi qui, m'enlevant tout, me refuses la mort,
Peux-tu permettre, ô Dieu! que sous les coups du sort
Le grand cœur de Warwick s'affoiblisse et succombe?
Avant de m'avilir, ciel, ouvre-moi la tombe.
(*Il s'assied.*)

J'ai peine à résister à mon état affreux.
De moments en moments ce flambeau ténébreux,
Qui luit si tristement dans l'épaisseur des ombres,
Verse un jour plus funèbre, et des lueurs plus sombres.
Malgré moi je frémis : tout porte dans mon cœur
Un chagrin plus profond, une morne douleur....
Hélas ! enseveli dans cette nuit cruelle,
Tout ce que je ressens est horrible comme elle.
Mais quel bruit effrayant fait retentir ces lieux ?
Je crois entendre au loin des cris tumultueux.
On approche.... Le sort remplit mon espérance ;
On m'apporte la mort.

SCÈNE VII.

WARWICK, SUMMER, *l'épée à la main*, SOLDATS.

SUMMER.

J'APPORTE la vengeance.
Ami, prenez ce fer ; soyez libre et vainqueur.

WARWICK, *avec transport.*

Tout est donc réparé ?... Cher ami, quel bonheur !

SUMMER.

Votre nom, votre gloire, et la reine, et moi-même,
Tout range sous vos lois un peuple qui vous aime.
Marguerite échappée aux gardes du palais,
D'abord, à votre nom, rassemble les Anglois ;
Je me joins à ses cris : tout s'émeut, tout s'empresse ;
Tous veulent vous offrir une main vengeresse.
On attaque, on assiège Édouard alarmé,
Avec Élisabeth au palais renfermé.
Paroissez ; c'est à vous d'achever la victoire.
Ami, venez chercher la vengeance et la gloire.

WARWICK.

Voilà donc où sa faute et le sort l'ont réduit !
De son ingratitude il voit enfin le fruit.
Il l'a bien mérité. Marchons.... Warwick, arrête.
Tu vas à Marguerite assurer sa conquête,
Écraser sans effort un rival abattu !
Sont-ce là des exploits dignes de ta vertu ?
Est-ce un si beau triomphe offert à ta vaillance,
D'immoler Édouard, quand il est sans défense ?
Ah ! j'embrasse un projet plus grand, plus généreux.
Voici de mes instants l'instant le plus heureux ;
Ce jour de mes malheurs est le jour de ma gloire.
C'est moi qui vais fixer le sort et la victoire.
Le destin d'Édouard ne dépend que de moi.
J'ai guidé sa jeunesse, et mon bras l'a fait roi.
J'ai conservé ses jours, et je vais les défendre.
Je lui donnai le sceptre, et je vais le lui rendre,
De tous ses ennemis confondre les projets ;
Et je veux le punir à force de bienfaits.
Il connoîtra mon cœur autant que mon courage ;
Une seconde fois il sera mon ouvrage
Qu'il va se repentir de m'avoir outragé !
Combien il va rougir ! Ami, je suis vengé.
Allons, braves Anglois ; c'est Warwick qui vous guide :
Ne désavouez point votre chef intrépide.
Si vous aimez l'honneur, venez tous avec moi,
Et combattre Lancastre, et sauver votre roi.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

(La scène est au palais.)

ÉLISABETH, *seule.*

Ciel! où porter le trouble où mon cœur s'abandonne?
La terreur me poursuit, et la mort m'environne.
J'entends autour de moi les cris de la fureur,
Les plaintes des mourants... O ciel! ô jour d'horreur!
On arrête mes pas : hélas! ce que j'ignore
Est plus triste peut-être, et plus affreux encore;
Et le ciel, que ma voix est lasse d'implorer,
Quel que soit le succès, me condamne à pleurer.
De Marguerite enfin l'ascendant nous opprime.
Elle a su malgré moi traîner dans cet abîme
Deux amis, deux héros, l'un de l'autre admirés,
Deux cœurs nés généreux, par l'amour égarés.
Tout semble m'annoncer son triomphe sinistre.
Warwick de ses projets trop aveugle ministre,
Combat pour son époux après l'avoir vaincu;
A servir une femme il est donc descendu!
Tu l'emportes sur nous, trop cruelle ennemie!
Je cède en gémissant à ton fatal génie.
Il est de ton destin d'accabler mon pays.
Eh bien! verse le sang, marche sur nos débris :
Mais du moins quelque jour pour venger l'Angleterre
Puisse le juste ciel, à tes desseins contraire,
Arracher de tes mains le fruit de nos malheurs!
Puisses-tu loin de nous, pour prix de tes fureurs,

Traînant chez l'étranger, devenu ton asile,
Une vieillesse obscure, une rage inutile,
Mendiant des secours que tu n'obtiendras pas,
Mourir en détestant la vie et ton trépas!

SCÈNE II.

ÉLISABETH, SUFFOLCK.

ÉLISABETH.

Où courez-vous, Suffolck? venez-vous....

SUFFOLCK.

Ah! madame,
Aux transports de la joie abandonnez votre âme;
Jouissez d'un bonheur que vous n'attendiez pas:
Jamais un jour plus beau n'a lui sur ces climats.

ÉLISABETH.

Ah! ce jour à mon cœur n'offroit rien que d'horrible.
Quoi! Warwick.... Achevez.

SUFFOLCK.

Ce héros invincible,
Le plus fier des mortels et le plus valeureux,
Est encor le plus grand et le plus généreux.
Déja de ses succès Marguerite enivrée,
Croyoit à son parti la victoire assurée,
Quand le nom de Warwick, par cent voix répété,
Suspend des combattants l'effort précipité.
Soudain au milieu d'eux il s'avance, il s'écrie:
Amis, où vous emporte une aveugle furie?
Anglois, quel ennemi poursuit votre courroux?
C'est ce même Édouard jadis choisi par vous,
Qui vous fut dans ces murs présenté par moi-même.
Qui de vos propres mains reçut le diadème.

Si c'est Warwick, amis, que vous voulez venger,
Défendez votre maître, au lieu de l'outrager.
Partagez avec moi cette gloire si belle;
O mes braves Anglois, c'est moi qui vous appelle;
Reconnoissez ma voix. Ses paroles, ses traits,
Cet aspect si puissant et si cher aux Anglois,
Le feu de ses regards, cette âme grande et fière,
Cette âme sur son front respirant toute entière,
Cet empire suprême, et ces droits si certains
Qu'un héros eut toujours sur le cœur des humains,
Subjuguent les esprits. Tout obéit, tout change.
Du côté d'Édouard tout le peuple se range;
Et ce prince et Warwick, pressés de tous côtés,
Dans les bras l'un de l'autre à l'envi sont portés.
J'observois Édouard : je cherchois à connoître
Si dans un tel moment, humilié peut-être,
Contre un dépit secret il défendroit son cœur,
Et pourroit à Warwick pardonner sa grandeur.
Mais rien ne l'a surpris, il faut que j'en convienne;
Dans l'âme de Warwick il sembloit voir la sienne.
Il n'étoit qu'attendri sans être confondu,
Et devant le héros, le roi n'a rien perdu.
La joie et le bonheur remplacent les alarmes,
Le peuple, les soldats laissent tomber leurs armes;
Enfin dans tous ses droits Édouard affermi,
Retrouve sa vertu, son trône et son ami.

ÉLISABETH.

O Warwick! ô mortel qu'a choisi ma tendresse!
Non, tu ne conçois pas cet excès d'allégresse,
Ces transports que je sens, qu'inspirent à mon cœur
Ces vertus dont sur moi rejaillit la splendeur;

Cet effort d'un héros, ces honneurs qu'il mérite...
Vient-il?

SUFFOLCK.

Vers la Tamise il poursuit Marguerite.
Quelques mutins encor, dans leur rage obstinés,
A combattre, à mourir sembloient déterminés.
Warwick, le fer en main, les frappe et les renverse;
Leur foule devant lui succombe et se disperse,
Cependant qu'Édouard, autour de ce palais,
Apaise le désordre, et rétablit la paix.
Mais, le voici lui-même.

SCÈNE III.

ÉLISABETH, ÉDOUARD, SUFFOLCK, GARDES.

ÉLISABETH.

Ah! partagez ma joie.
Sire, après tous les maux où mon cœur fut en proie,
Hélas! j'ai bien le droit de sentir mon bonheur,
D'applaudir au héros si digne de mon cœur,
Que sans doute avec moi vous admirez vous-même
Ce qu'il a fait pour vous; oui, cet effort suprême...

ÉDOUARD.

Je le sens, je l'admire, et je n'en rougis pas:
Un bienfait n'avilit que les cœurs nés ingrats.
C'est peu d'avoir dompté la révolte et la guerre,
C'est peu d'avoir rendu le calme à l'Angleterre;
Je lui dois encor plus: pour ce cœur satisfait,
L'amitié de Warwick est son plus grand bienfait;
J'en suis digne du moins, et je lui rends la mienne:
Ma générosité doit égaler la sienne; —

Et mon cœur n'est pas fait pour le déguisement.
Je sais qu'il est un art de feindre lâchement,
D'oublier un service, et jamais une offense,
D'attendre le moment propice à la vengeance.
D'autres le puniroient de les avoir servis :
Il est beaucoup de rois ; il est bien peu d'amis.
Mais j'abhorre à jamais cette exécrable étude,
Cet art de la bassesse et de l'ingratitude.
L'amour seul a produit et mes torts et les siens ;
La vertu nous ramène à nos premiers liens.
A la loi du traité je suis prêt à me rendre :
Il mérita vos vœux ; je cesse d'y prétendre.
Je commande à l'amour ; et plein des mêmes feux,
Je saurai....

SCÈNE IV.

ÉLISABETH, ÉDOUARD, MARGUERITE, SUFFOLCK, GARDES ET SOLDATS.

MARGUERITE.

Le destin me ramène à tes yeux ;
Tu me revois captive, et pourtant triomphante :
Tremble ; j'apporte ici le deuil et l'épouvante.
(*A Édouard.*) (*A Élisabeth.*)
Warwick est ton ami ; Warwick est ton amant ;
Frémissez tous les deux dans ce fatal moment :
Il meurt.

ÉLISABETH.

Warwick !

ÉDOUARD.

O ciel !

MARGUERITE.

Et j'ai proscrit sa vie.

De fidèles amis ont servi ma furie ;
Mêlés parmi les siens, ils l'ont enveloppé :
Toi seul es plus heureux, toi seul m'es échappé.

ÉDOUARD.

Barbare !

MARGUERITE.

J'ai détruit ton défenseur coupable ;
Qu'il me servît, ou non, sa mort inévitable
Dut punir aujourd'hui son infidélité,
Ou l'orgueil du secours que son bras m'eût prêté.
Toi, tu peux le venger ; et tu peux méconnoître
Les droits des souverains : tu n'es pas né pour l'être.
(Elle sort.)

ÉDOUARD.

Je le suis pour punir un monstre furieux.
Ah ! que vois-je ?

SCÈNE V.

ACTEURS PRÉCÉDENTS. WARWICK, *apporté par des soldats*, SUMMER.

ÉLISABETH *courant à lui.*

WARWICK, cœur noble et malheureux !

ÉDOUARD.

(A Warwick.)
Héros que j'ai chéri, que je perds par un crime,
Ah ! ma vengeance au moins peut t'offrir ta victime :
Cette femme barbare, au milieu des tourments,
Bientôt....

WARWICK.

Écoutez moins de vains ressentiments ;
Renvoyez à Louis cette reine cruelle :
Il pourroit la venger.... Ne craignez plus rien d'elle.

Ce peuple qui m'aima, la déteste aujourd'hui;
Qui m'a donné la mort, ne peut régner sur lui.
Plaignez moins mon trépas... ma carrière est finie
Dans l'instant le plus beau dont s'illustra ma vie.
Ma voix a fait encor le destin des Anglois,
Et j'emporte au tombeau ma gloire et vos regrets.

ÉLISABETH.

Ah! ton Élisabeth ne pourra te survivre;
J'ai vécu pour t'aimer; je mourrai pour te suivre.
Dans la nuit du tombeau tous les deux renfermés,
Unis malgré la mort....

WARWICK.

Vivez, si vous m'aimez.

(*A Édouard.*)

Soyons vrais: de nos maux n'accusons que nous-même:
Votre amour fut aveugle, et mon orgueil extrême.
Vous aviez oublié mes services; et moi
J'oubliai trop, hélas! que vous étiez mon roi.
Nous en sommes punis.... Mes forces s'affoiblissent,
Ma voix meurt et s'éteint, et mes yeux s'obscurcissent,

(*A Élisabeth.*)

Ma chère Élisabeth, adieu, séchez vos pleurs;
Je ressens à la fois la mort et vos douleurs.
Hélas! il est affreux de quitter ce qu'on aime.

(*A Édouard.*)

Réparez, s'il se peut, son infortune extrême;
Sur ses jours malheureux répandez vos bienfaits.
Warwick meurt votre ami.... Ne l'oubliez jamais.

(*Il meurt.*)

FIN DU COMTE DE WARWICK.

PHILOCTÈTE,

TRAGÉDIE,

PAR LA HARPE,

Représentée, pour la première fois, le 16 juin 1783.

PERSONNAGES.

PHILOCTÈTE.

ULYSSE.

PYRRHUS.

HERCULE, dans un nuage.

UN GREC.

Soldats.

La scène est à Lemnos.

PHILOCTÈTE,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

(Le théâtre représente le bord de la mer. On voit de côté et d'autre différentes ouvertures entre des rochers; mais la grotte de Philoctète est supposée ne pouvoir être vue que dans le fond du théâtre.)

SCÈNE I.

ULYSSE, PYRRHUS, DEUX SOLDATS GRECS.

ULYSSE.

Nous voici dans Lemnos, dans cette île sauvage,
Dont jamais nul mortel n'habita le rivage.
Du plus vaillant des Grecs, ô vous, fils et rival,
Fils d'Achille, ô Pyrrhus! c'est sur ce bord fatal,
Au pied de ces rochers, près de cette retraite,
Que l'on abandonna le triste Philoctète.
C'est moi qui l'ai rempli cet ordre de rigueur.
Il le falloit : frappé par quelque dieu vengeur,
D'une incurable plaie éprouvant les supplices,
Il troubloit de ses cris la paix des sacrifices,
De son aspect impur blessoit leur sainteté,
Et souilloit tout le camp de sa calamité.

Mais laissons ce récit : le temps, le danger presse.
Je veux rendre aujourd'hui Philoctète à la Grèce.
S'il sait que dans cette île Ulysse est descendu,
De nos travaux communs tout le fruit est perdu :
Je dois fuir ses regards. Vous dont le noble zèle
Promit à mes projets l'appui le plus fidèle,
Approchez de cet antre, et voyez son séjour :
Par une double issue il est ouvert au jour ;
Un ruisseau, si le temps n'a point tari son onde,
Coule des flancs creusés d'une roche profonde.
Vous pouvez aisément reconnoître à ces traits
L'asile qu'il habite : observez-en l'accès.
Tâchez de découvrir s'il est dans sa demeure.
S'il est absent, je puis vous apprendre sur l'heure
Quels grands desseins ici je dois exécuter,
Et surtout quels secours vous devez leur prêter.

PYRRHUS, *s'avançant au fond du théâtre.*

Au premier de vos soins je m'en vais satisfaire.
Oui, je crois voir déja ce sauvage repaire,
Cette grotte....

ULYSSE.

Au sommeil peut-être est-il livré.

PYRRHUS.

Nul homme ne se montre en ce lieu retiré.
Tout ce que j'aperçois, c'est un lit de feuillage,
Un vase d'un bois vil et d'un grossier ouvrage....

ULYSSE.

Ce sont là ses trésors.

PYRRHUS.

Des rameaux dépouillés....
Que dis-je ! des lambeaux que le sang a souillés.
Ah dieux !

ULYSSE.

C'est sa retraite : à nos yeux tout l'atteste.
Sans doute il n'est pas loin ; sa blessure funeste
Laisse bien peu de force à ses pas douloureux.
Pourroit-il s'écarter ? hélas ! le malheureux
Est allé sur ces bords chercher sa nourriture,
Quelque plante, remède aux tourments qu'il endure.
(Aux soldats.)
Vous, d'un œil attentif observez tout, soldats ;
Que son retour ici ne nous surprenne pas.
De tous les Grecs, objets du courroux qui l'anime,
C'est Ulysse surtout qu'il voudroit pour victime.
(Les deux soldats s'éloignent.)

PYRRHUS.

Il suffit. On se peut assurer sur leur foi.
Sur vos desseins secrets ouvrez-vous avec moi.
Parlez.

ULYSSE.

Fils d'un héros, songez bien que la Grèce
A de ses intérêts chargé votre jeunesse.
L'État n'a point ici besoin de votre bras,
Et la seule prudence y doit guider vos pas,
Doit fléchir la hauteur de votre caractère.
Quoi qu'on exige enfin de notre ministère,
Pour servir la patrie, il faut nous réunir ;
Elle attend tout de vous, et doit tout obtenir.

PYRRHUS.

Que faut-il ?

ULYSSE.

Il s'agit de tromper Philoctète.
Je vois l'étonnement où ce seul mot vous jette :

Mais, n'importe, écoutez : il va vous demander
Qui vous êtes, quel sort vous a fait aborder
Sur les rochers déserts qui défendent cette île :
Dites-lui, sans détour, je suis le fils d'Achille.
Mais feignez qu'animé d'un fier ressentiment,
Et contre des ingrats irrité justement,
Vous retournez au lieu où vous prîtes naissance,
Que vous abandonnez les Grecs et leur vengeance,
Les Grecs qui, suppliants, abaissés devant vous,
Trop instruits qu'Ilion doit tomber sous vos coups,
Ont au pied de ses murs conduit votre courage,
Et qui de vos bienfaits vous payant par l'outrage,
Près du tombeau d'Achille ont dépouillé son fils,
De vos exploits, des siens, vous ont ravi le prix,
Et préférant Ulysse, ont à votre prière
Refusé l'héritage et l'armure d'un père.
Contre moi-même alors, s'il le faut, éclatez
En reproches amers par le courroux dictés,
Sans craindre que ma gloire en paroisse flétrie :
On ne peut m'offenser en servant la patrie ;
Et vous la trahissez, si Philoctète enfin
Échappe au piège adroit préparé par ma main.
Ne vous y trompez pas : sans les flèches d'Hercule,
En vain vous nourrissez l'espérance crédule
De renverser les murs du superbe Ilion ;
Oui, pour marquer le jour de sa destruction.
Il faut que Philoctète aille aux remparts de Troie,
Et des flèches qu'il porte Ilion est la proie.
Vous seul de tous les Grecs, vous pouvez aujourd'hui,
Sans crainte et sans danger, paroître devant lui.
Il ne peut avec eux vous confondre en sa haine ;
Vous n'avez point prêté le serment qui m'enchaîne.

Vous n'eûtes point, trop jeune au gré de votre ardeur,
De part à nos exploits, non plus qu'à son malheur.
Mais, s'il savoit qu'Ulysse a touché ce rivage,
Nous devons, vous et moi, tout craindre de sa rage.
C'est la ruse, en un mot, qui seule dans vos mains
Fera passer ces traits dont les coups sont certains;
Ces traits, dépôt fatal, trésor cher et terrible,
Armes d'un demi-dieu, qui l'ont fait invincible.
Je connois votre cœur, il feint mal-aisément;
Sans doute il n'est pas né pour le déguisement:
Mais le prix en est doux, seigneur; c'est la victoire.
L'artifice est ici le chemin de la gloire.
Osez tromper pour vaincre, et n'en croyez que moi.
Ailleurs de l'équité suivons l'austère loi;
Sachons en respecter les bornes légitimes:
Aujourd'hui seulement oublions ses maximes.
Je ne veux rien qu'un jour, un seul jour; désormais
A vous, à vos vertus, je vous rends pour jamais.

PYRRHUS.

A suivre vos conseils comment puis-je descendre?
Loin de les approuver, je souffre à les entendre.
Cessez, fils de Laërte, un semblable discours;
Achille ne m'a point instruit à ces détours:
A son sang, comme à lui, la fraude est étrangère,
Et ce n'étoient point là les armes de mon père.
S'il nous faut entraîner Philoctète aux combats,
Je prétends contre lui n'employer que mon bras.
Foible et seul contre tous, où seroit sa défense?
J'ai promis avec vous d'agir d'intelligence;
Mais dût-on m'accuser de foiblesse et d'erreur,
Je crains le nom de traître, il me fait trop d'horreur.

J'aime mieux, s'il le faut, succomber avec gloire,
Que d'avoir à rougir d'une indigne victoire.

ULYSSE.

Et moi, Pyrrhus, aussi, comme vous autrefois,
Sans peur dans les dangers, dans les conseils sans voix
Je crus que la valeur seule pouvoit tout faire.
Aujourd'hui que le temps me détrompe et m'éclaire,
Je vois qu'il faut surtout, pour régir des États,
Que la tête commande et conduise le bras.

PYRRHUS.

Mais quoi! c'est un mensonge enfin qu'on me demande

ULYSSE.

Le mensonge est léger; la récompense est grande.

PYRRHUS.

De fléchir ce guerrier n'est-il aucun moyen?

ULYSSE.

La douceur ni la force ici ne peuvent rien.

PYRRHUS.

La force! ce mortel est-il donc indomtable?

ULYSSE.

Ses traits portent la mort, la mort inévitable.

PYRRHUS.

Ainsi, l'on risque même à s'offrir devant lui?

ULYSSE.

Oui, si l'art ne vous sert et de guide et d'appui.

PYRRHUS.

Trahir la vérité! le peut-on sans bassesse?

ULYSSE.

On le doit, s'il s'agit du salut de la Grèce.

PYRRHUS.

Me résoudre à tromper! moi, seigneur! j'en rougis.

ULYSSE.

Eh! comment rougit-on de servir son pays?

PYRRHUS.

Quoi! pour servir les Grecs n'est-il point d'autre voie?

ULYSSE.

A Philoctète enfin les dieux ont promis Troie.

PYRRHUS.

Ainsi l'on m'abusoit lorsqu'on a prétendu
Qu'à mes destins, à moi, ce triomphe étoit dû;
Et mon cœur que flatta son erreur et la vôtre,
S'enivroit d'un honneur réservé pour un autre.

ULYSSE.

La gloire entre tous deux est commune aujourd'hui;
Il ne peut rien sans vous, ni Pyrrhus rien sans lui.

PYRRHUS.

Eh bien! des immortels il faut remplir l'oracle;
A leurs profonds desseins qui pourroit mettre obstacle?
Je dois venger un père, et soutenir son nom:
Cet honneur n'appartient qu'au vainqueur d'Ilion.
J'ai, pour le mériter, fait plus d'un sacrifice...
A Philoctète au moins je puis sans artifice
Me plaindre des affronts dont je fus indigné;
Je tairai seulement que j'ai tout pardonné.
Puisqu'il le faut enfin, je consens qu'il ignore,
Qu'offensé par les Grecs, Pyrrhus les sert encore.
Il en coûte à mon cœur, et je cède à regret.

ULYSSE.

Accomplissez des dieux l'immuable décret.
Le prix de la sagesse et celui du courage
De qui leur est soumis est le double apanage.

PYRRHUS.

Je bannis tout scrupule... on le veut... j'obéis.

ULYSSE.

Mes conseils dans ce cœur sont-ils bien affermis ?
Puis-je compter sur vous ?

PYRRHUS.

Ma parole est un gage
Qui doit vous rassurer.

ULYSSE.

Je retourne au rivage.
Demeurez : attendez Philoctète en ces lieux.
Je vous laisse un moment ; et que puissent les dieux,
Mercure protecteur, Minerve tutélaire,
De nos soins partagés assurer le salaire !
Adieu.

SCÈNE II.

PYRRHUS, *seul.*

La pitié parle à mon cœur combattu.
Sous quel affreux destin Philoctète abattu
Traine depuis dix ans sa vie infortunée !
Sa misère en ces lieux gémit abandonnée.
Tourmenté de sa plaie, assiégé de besoins,
Il souffre sans remède, il pleure sans témoins.
Seul, il conte ses maux à la mer, au rivage,
Sans avoir un ami dont la voix le soulage.
Ignorant la douceur des soins compatissants,
Il n'a point de soutien de ses jours languissants,
Pas même ce plaisir, si cher aux misérables,
De voir, d'entretenir, d'entendre ses semblables.
De l'aspect des humains privé dans ses malheurs,
L'écho seul des rochers répond à ses douleurs.

Quel sort! et cependant, illustre dans la Grèce,
Égal à tous nos chefs en courage, en noblesse,
Pour un autre avenir il sembloit destiné:
A cette épreuve, hélas! les dieux l'ont condamné.
Nos jours sont leur présent; nos destins, leur ouvrage:
Heureux qui de leur main ne reçut en partage
Que cet état obscur, que du moins leur faveur
Éloigna des dangers qui suivent la grandeur!
Mais un soldat revient.

SCÈNE III.

PYRRHUS, UN SOLDAT.

LE SOLDAT.

PHILOCTÈTE s'approche
Dans un sentier étroit, non loin de cette roche;
Je l'ai vu se traîner d'un pas appesanti,
Tremblant, par la douleur sans cesse ralenti.
Il m'a vu; sur mes pas sans doute il va paroître.

SCÈNE IV.

PYRRHUS, PHILOCTÈTE, DEUX SOLDATS.

PHILOCTÈTE.

HÉLAS! au nom des dieux, qui que vous puissiez être,
Étrangers que les vents dans cette île ont portés,
D'où venez-vous chercher ces bords inhabités?
Et quel est votre nom? quelle est votre patrie?
Vous m'offrez de la mienne une image chérie,
Oui, c'est l'habit des Grecs qu'avec transport je vois.
Répondez, que je puisse entendre votre voix,

Reconnoître des Grecs l'accent et le langage.
Ah ! n'ayez point d'horreur de mon aspect sauvage.
Je ne suis point à craindre : ayez, ayez pitié
D'un malheureux, du monde et des dieux oublié.
La grâce que de vous ici je dois attendre,
C'est qu'au moins vous daigniez me parler et m'entendre.

PYRRHUS.

Soyez donc satisfait, nous sommes Grecs.

PHILOCTÈTE.

O ciel !
Après un si long temps d'un exil si cruel,
O que cette parole à mon oreille est chère !
Quel dessein, ou pour moi quel vent assez prospère,
A guidé vos vaisseaux et vous mène en ces lieux ?
Parlez, et contentez mes désirs curieux.

PYRRHUS.

On me nomme Pyrrhus ; je suis le fils d'Achille ;
Je suis né dans Scyros, et retourne à cette île.
Vous savez tout.

PHILOCTÈTE.

O fils d'un mortel renommé,
D'un héros que jadis mon cœur a tant aimé !
Oh du vieux Lycomède et l'élève et la joie !
De quels bords venez-vous ?

PYRRHUS.

Des rivages de Troie.

PHILOCTÈTE.

Comment ! vous n'étiez point au nombre des guerriers
Qui contre ses remparts marchèrent les premiers ?

PYRRHUS.

Vous-même en étiez-vous ?

PHILOCTÈTE.

Vous ignorez peut-être
Quel mortel devant vous le destin fait paroître.

PYRRHUS.

(*A part.*) (*Haut.*)
Il faut dissimuler. D'où puis-je le savoir?
Pour la première fois nous venons de vous voir.

PHILOCTÈTE.

Quoi! mon nom, mes revers, ma funeste aventure...

PYRRHUS.

Je n'en ai rien appris.

PHILOCTÈTE.

O comble de l'injure!
Eh bien! suis-je en effet assez infortuné,
Des dieux et des mortels assez abandonné?
La Grèce de mes maux n'est pas même informée,
On en étouffe ainsi jusqu'à la renommée;
Et quand le mal affreux dont je suis consumé,
Devient plus dévorant et plus envenimé,
Mes lâches oppresseurs, dans leur secrète joie,
Insultent aux tourments dont ils m'ont fait la proie.
O mon fils! vous voyez délaissé dans Lemnos
Ce guerrier autrefois compagnon d'un héros,
Inutile héritier des traits du grand Alcide,
Philoctète, en un mot, que l'un et l'autre Atride,
Excités par Ulysse à cette lâcheté,
Et seul et sans secours dans cette île ont jeté,
Blessé par un serpent de qui la dent impure
M'infecta des poisons d'une horrible morsure.
Les cruels!... De Chrysa, vers les bords phrygiens,
La victoire appeloit leurs vaisseaux et les miens.

Nous touchons à Lemnos : fatigué du voyage,
Le sommeil me surprend sous un antre sauvage.
On saisit cet instant, on m'abandonne, on part;
On part en me laissant, par un reste d'égard,
Quelques vases grossiers, quelque vile pâture,
Des voiles déchirés, pour secher ma blessure,
Quelques lambeaux, rebut du dernier des humains.
Puisse Atride éprouver de semblables destins!
Quel réveil! quel moment de surprise et d'alarmes!
Que d'imprécations! que de cris et de larmes!
Lorsqu'en ouvrant les yeux, je vis fuir mes vaisseaux
Que loin de moi les vents emportoient sur les eaux!
Lorsque je me vis seul sur cette plage aride,
Sans appui dans mes maux, sans compagnon, sans guide!
Jetant de tout côté des regards de douleur,
Je ne vis qu'un désert, hélas! et le malheur,
Tout ce qu'on m'a laissé, le désespoir, la rage!...
Le temps accrut ainsi mes maux et mon outrage.
J'appris à soutenir mes misérables jours.
Mon arc, entre mes mains seul et dernier recours,
Servit à me nourrir; et lorsqu'un trait rapide
Faisoit du haut des airs tomber l'oiseau timide,
Souvent il me falloit, pour aller le chercher,
D'un pied foible et souffrant gravir sur le rocher,
Me traîner en rampant vers ma chétive proie;
Il falloit employer cette pénible voie
Pour briser des rameaux et pour y recueillir
Le feu que des cailloux mes mains faisoient jaillir.
Des glaçons, dont l'hiver blanchissoit ce rivage,
J'exprimois avec peine un douloureux breuvage.
Enfin, cette caverne et mon arc destructeur,
Et le feu, de la vie heureux conservateur,

Ont soulagé du moins les besoins que j'endure;
Mais rien n'a pu guérir ma funeste blessure.
Nul commerce, nul port aux voyageurs ouvert,
N'attire les vaisseaux dans ce triste désert.
On ne vient à Lemnos que poussé par l'orage;
Et depuis si long-temps errant sur cette plage,
Si j'ai vu des nochers, malgré tous leurs efforts,
Pour obéir aux vents, descendre sur ces bords,
Je n'en obtenois rien qu'une pitié stérile,
Des consolations le langage inutile,
Des secours passagers, ou de vieux vêtements;
Mais malgré ma prière et mes gémissements,
Nul n'a sur ses vaisseaux accueilli ma misère,
Ni voulu sur les flots me conduire à mon père.
Depuis dix ans, mon fils, je languis dans ces lieux,
Sans cesse dévoré d'un mal contagieux,
Victime d'une lâche et noire ingratitude,
Souffrant dans l'abandon et dans la solitude.
Les Atrides, Ulysse, ainsi m'ont attaché
A ce supplice lent que leur haine a cherché;
Ils m'ont surpris ainsi dans les pièges qu'ils tendent;
Ils m'ont fait tous ces maux : que les dieux les leur rendent!

PYRRHUS.

Noble fils de Pœan, je ressens vos malheurs;
J'en déteste avec vous les coupables auteurs;
J'y reconnois la main d'Ulysse et des Atrides:
Éh! qui sait mieux que moi combien ils sont perfides?

PHILOCTÈTE.

Quoi! vous-même, Pyrrhus, vous ont-ils outragé?

PYRRHUS.

Que puissé-je du moins être bientôt vengé!

Puissé-je apprendre aux rois d'Ithaque et de Mycènes
A respecter le sang qui coule dans mes veines!

PHILOCTÈTE.

De grâce, instruisez-moi de leurs nouveaux forfaits.

PYRRHUS.

Comment vous raconter les affronts qu'ils m'ont faits?
Quand la Parque d'Achille eut borné la carrière....

PHILOCTÈTE.

Qu'entends-je? Achille est mort?

PYRRHUS.

Oui, seigneur; mais mon père
Sous les coups d'un mortel du moins n'est pas tombé;
Sous les traits d'Apollon Achille a succombé.

PHILOCTÈTE.

O mort digne, en effet, d'un héros invincible!
O perte qui pour moi n'en est pas moins sensible!
Pardonnez si mes pleurs vous ont interrompu;
Aux mânes d'un ami cet hommage étoit dû.

PYRRHUS.

Ce tribut douloureux pour mon cœur a des charmes:
Mais pour d'autres que vous, vous reste-t-il des larmes?

PHILOCTÈTE.

O mon fils!... poursuivez.

PYRRHUS.

Je pleurois ce héros,
Quand Ulysse et Phœnix, descendus à Scyros,
Alléguant un oracle, et flattant ma jeunesse,
Vinrent, au nom des dieux protecteurs de la Grèce,
M'assurer qu'à moi seul, à mon sang, à mon nom,
Appartenoit l'honneur de détruire Ilion,

Que Pyrrhus héritoit des grands destins d'Achille.
De me persuader sans doute il fut facile.
Le désir d'embrasser les restes précieux
D'un père que jamais n'avoient connu mes yeux,
D'aller offrir mes pleurs à des cendres aimées,
Qui sous la tombe encor n'étoient point enfermées :
L'ardeur de le venger, le dirai-je? l'orgueil
De renverser des murs qui furent son écueil,
Tout entraînoit mes pas. Par le ciel protégée,
Ma flotte, au second jour, touche au port de Sigée.
Au sortir du vaisseau, je me vois entouré
De tout un camp, de joie et d'espoir enivré.
Tous jurent à la fois qu'on voit revivre Achille.
Hélas! il n'étoit plus!... d'une douleur stérile
A ses mânes sacrés je porte les tributs,
Et l'œil humide encor de mes pleurs répandus
Je me présente aux chefs, et ma juste prière
Réclame devant eux l'héritage d'un père.
Quelle fut leur réponse! *Oui, ces biens sont à vous :*
Disposez-en, seigneur, et les recueillez tous.
Mais ses armes d'un autre ont été le partage,
Ulysse les possède. Indigné de l'outrage,
Des larmes de dépit coulèrent de mes yeux :
Ces armes sont à moi, j'en atteste les dieux,
Dis-je alors; *de quel droit une main étrangère*
M'a-t-elle osé ravir une armure si chère?
Je l'obtins, dit Ulysse, *et ce don m'étoit dû;*
C'est le prix du service à la Grèce rendu,
Quand je sauvai l'armée et votre père même.
A ces mots, révolté de son audace extrême,
J'exhale les transports d'un courroux éclatant,
Et menace les Grecs de partir à l'instant,

Si je n'obtiens raison de ce vol sacrilège.
Jeune homme, me dit-il, *tu n'étois point au siège*
Tu n'as rien fait pour nous, et menaces encor !
Ne crois pas à Scyros remporter ce trésor ;
Tu ne l'auras jamais. Les chefs, amis d'Ulysse,
Se déclarent pour lui, défendent l'injustice;
Et moi, qu'un tel affront a percé jusqu'au cœur,
Moi, qu'on dépouille ainsi sans égard, sans pudeur,
Je retourne à Scyros, loin de ces rois perfides,
Et plus qu'Ulysse encor, j'accuse les Atrides.
Ce sont eux qui, méchants avec impunité,
Protecteurs de la fraude et de l'iniquité,
Infectent tous les cœurs de leurs lâches maximes,
Et l'abus du pouvoir enfante tous les crimes.
O ciel! que l'ennemi de ces rois odieux,
Soit l'ami de Pyrrhus et soit l'ami des dieux!

PHILOCTÈTE.

Je vois qu'on vous a fait une cruelle injure.
Ce n'est pas sans raison que loin d'un camp parjure,
Vous avez vers Scyros pressé l'heureux retour
Qui vous a, grâce aux dieux, conduit dans ce séjour.
De Sisyphe en effet le rejeton profane,
Du mensonge toujours fut l'auteur et l'organe;
De l'adroite imposture il aiguise les traits,
Sa main est occupée à tramer des forfaits.
Mais, de quel œil Ajax a-t-il vu cette offense?

PYRRHUS.

On ne l'eût pas osé commettre en sa présence.
Mais le trépas d'Ajax a mis la Grèce en deuil.

PHILOCTÈTE.

Dieux! Ulysse respire! Ajax est au cercueil!

Et ce sage mortel à qui l'expérience
Donnoit de l'avenir la triste prévoyance,
Nestor, mon vieil ami, l'âme de nos conseils,
Qui confondit cent fois Ulysse et ses pareils,
Que fait-il?

PYRRHUS.

L'infortune accable sa vieillesse;
Il se traîne au tombeau, consumé de tristesse;
Il gémit d'être père : il survit à son fils.

PHILOCTÈTE.

Antiloque?...

PYRRHUS.

Est tombé sous des traits ennemis.

PHILOCTÈTE.

A de nouveaux regrets chaque moment me livre.
Quoi! tous ceux que j'aimois ont donc cessé de vivre,
Ou subi les rigueurs d'un destin ennemi!...
Et d'Achille du moins ce vertueux ami,
Patrocle, dont les Grecs admiroient le courage?

PYRRHUS.

Du redoutable Hector son trépas fut l'ouvrage.
Telle est la guerre enfin : Mars dans ses jeux sanglants,
Moissonne les vertus et fait grâce aux méchants.

PHILOCTÈTE.

Grâce au ciel, mon attente est trop bien confirmée,
La mort a respecté le rebut de l'armée;
Les héros ne sont plus! aux lâches, aux pervers,
Les dieux semblent fermer le chemin des Enfers;
Aux plus grands des humains ils en ouvrent la route
Ulysse est donc vivant!.... et Thersite, sans doute.
Voilà, voilà les dieux, et nous les adorons!

PYRRHUS.

Pour moi, je vous l'ai dit, lassé de tant d'affronts.
Je m'éloigne à jamais d'une odieuse armée,
Où la vertu rougit par la brigue opprimée.
Scyros est pour mon cœur un séjour assez doux,
Et toujours la patrie a des charmes pour nous.
Puisse des dieux fléchis la bonté tutélaire
Guérir les maux affreux que vous fit leur colère!
Tels sont, fils de Pœan, tels sont les justes vœux
Que Pyrrhus en partant peut joindre à ses adieux.

PHILOCTÈTE.

Vous partez?

PYRRHUS.

Il le faut, et mes vaisseaux n'attendent
Que l'instant d'obéir aux vents qui nous commandent.

PHILOCTÈTE.

Ah! par les Immortels de qui tu tiens le jour,
Par tout ce qui jamais fut cher à ton amour,
Par les mânes d'Achille et l'ombre de ta mère,
Mon fils, je t'en conjure, écoute ma prière:
Ne me laisse pas seul en proie au désespoir,
En proie à tous les maux que tes yeux peuvent voir.
Cher Pyrrhus, tire-moi des lieux où ma misère
M'a long-temps séparé de la nature entière.
C'est te charger, hélas! d'un bien triste fardeau,
Je ne l'ignore pas; l'effort sera plus beau
De m'avoir supporté: toi seul en étois digne,
Et de m'abandonner la honte est trop insigne;
Tu n'en es pas capable; il n'est que les grands cœurs
Qui sentent la pitié que l'on doit aux malheurs,
Qui sentent d'un bienfait le plaisir et la gloire.
Il sera glorieux, si tu daignes m'en croire,

D'avoir pu me sauver de ce fatal séjour :
Jusqu'aux vallons d'OEta le trajet est d'un jour.
Jette-moi dans un coin du vaisseau qui te porte
A la poupe, à la proue, où tu voudras, n'importe.
Je t'en conjure encore, et j'atteste les dieux :
Le mortel suppliant est sacré devant eux.
Je tombe à tes genoux, ô mon fils ! je les presse
D'un effort douloureux qui coûte à ma foiblesse.
Que j'obtienne de toi la fin de mes tourments ;
Accorde cette grâce à mes gémissements.
Mène-moi dans l'Eubée, ou bien dans ta patrie ;
Le chemin n'est pas long à la rive chérie
Où j'ai reçu le jour, aux bords du Sperchius,
Bords charmants, et pour moi depuis long-temps p
Mène-moi vers Pœan : rends un fils à son père.
Et que je crains, ô ciel ! que la Parque sévère
De ses ans, loin de moi, n'ait terminé le cours !
J'ai fait plus d'une fois demander ses secours.
Mais il est mort sans doute, ou ceux de qui le zèle
Lui devoit de mon sort porter l'avis fidèle,
A peine en leur pays, ont bien vite oublié
Les serments qu'avoit faits leur trompeuse pitié.
Ce n'est plus qu'en toi seul que mon espoir réside ;
Sois mon libérateur ; ô Pyrrhus, sois mon guide !
Considère le sort des fragiles humains ;
Et qui peut un moment compter sur les destins ?
Tel repousse aujourd'hui la misère importune,
Qui tombera demain dans la même infortune.
Il est beau de prévoir ces retours dangereux,
Et d'être bienfaisant alors qu'on est heureux.

PYRRHUS.

A la voix du malheur pourrois-je être insensible ?

Non, vous m'avez rendu le refus impossible.
Je cède à vos désirs; venez sur mes vaisseaux:
Que le ciel, qui par moi veut terminer vos maux,
Accorde un vent propice à votre impatience,
Et nous conduise au port où tend votre espérance!

PHILOCTÈTE.

Jour heureux! cher Pyrrhus, vous, compagnons chéris,
O Grecs! dans les transports de mes sens attendris,
Que ma reconnoissance au moins se fasse entendre!
Pour un si grand bienfait d'ailleurs que puis-je rendre?
Souffrez que Philoctète, abandonnant ce lieu,
A cet asile encor dise un dernier adieu.
Ma grotte, après dix ans, me doit être sacrée.
Venez voir ma demeure obscure et resserrée,
Et connoissez quels maux vous daignez secourir;
Vous ne pourrez les voir, et j'ai pu les souffrir.
Et la nécessité, des lois la plus sévère,
M'a rendu bien souvent cette caverne chère.

PYRRHUS.

Je ne m'oppose point à de si justes soins;
Prenez tout ce qui peut servir à vos besoins.

PHILOCTÈTE.

Eh! que puis-je emporter? qu'est-ce que je possède?
Des plantes de ces bords, seul et foible remède,
Dont l'effet passager assoupit mes douleurs.
Mes seuls biens sont mon arc et mes traits destructeurs.

PYRRHUS.

Ah! sans doute ce sont les flèches redoutées
Que de son sang impur l'hydre avoit infectées?

PHILOCTÈTE.

Oui, je n'ai point d'autre arme, et que puissent les cieux
Ne m'enlever jamais ce trésor précieux!

PYRRHUS.

Puis-je toucher au moins ces armes révérées,
Que jadis d'un héros les mains ont consacrées?
Puis-je les regarder d'un œil religieux?

PHILOCTÈTE.

Ah! sur moi, mon cher fils, tu peux ce que tu veux.

PYRRHUS.

Rejetez, s'il le faut, ma prière timide,
Et ne profanez point l'héritage d'Alcide.

PHILOCTÈTE.

Ta piété me charme : hélas! n'est-ce pas toi
Qui me rends à la vie, à ma famille, à moi;
Qui daignes sur ces bords, où chaque instant me tue,
Relever ma misère à tes pieds abattue?
Tu trompes les fureurs de mes vils ennemis;
J'étois mort en ces lieux, tu parois, je revis.
Prends sur moi désormais une entière puissance:
Le plaisir des bons cœurs, c'est la reconnoissance.
Cet arc qui fut jadis un don de l'amitié,
Pour prix de tes bienfaits te sera confié.
Tu dois à tes vertus ce noble privilège;
Nul n'y porta jamais une main sacrilège;
Nul, sans craindre la mort, n'osa s'en approcher:
Viens, toi seul des mortels auras pu le toucher.
Allons... ciel!... ô douleurs!

PYRRHUS.

Quelle soudaine atteinte,
Seigneur, de votre sein arrache cette plainte?

PHILOCTÈTE.

Rien... je te suis... ah dieux!

PYRRHUS.

Que leur demandez-vous?

PHILOCTÈTE.

De nous ouvrir la route et de veiller sur nous.
Dieux!

PYRRHUS.

Vous déguisez mal le trouble qui vous presse.

PHILOCTÈTE.

Non : je reviens à moi ; pardonne à ma foiblesse,
Marchons... ah ! je ne puis.

PYRRHUS.

Comment ?

PHILOCTÈTE.

Il n'est plus temps
De te cacher encor de si cruels tourments.
Non, c'est trop, c'est en vain dissimuler mes peines.
Le poison se répand dans mes brûlantes veines.
Mon fils, avec le fer termine mes douleurs,
Tranche, tranche mes jours... frappe, dis-je... je meurs,
Je meurs à chaque instant.

PYRRHUS.

Mon âme intimidée
De cet horrible état...

PHILOCTÈTE.

Tu n'en as pas l'idée.
Mais prends pitié de moi, je t'en conjure, hélas !
Que l'aspect de mes maux ne te rebute pas.
Ne m'abandonne point... ma blessure fatale
Produit ces noirs accès, calmés par intervalle.
Je dois te l'avouer.

PYRRHUS.

Ne craignez rien. Qui ! moi,
Moi vous abandonner, quand vous avez ma foi !
Venez, et rappelant votre force première...

PHILOCTÈTE.

J'implore, mon cher fils, une grâce dernière.
Le mal qui m'a surpris finit par le sommeil,
Et le soulagement suit l'instant du réveil.
Maintenant abattu, trop foible pour te suivre,
A tes soins généreux Philoctète se livre.
Viens dans ma grotte, viens, je mets en ton pouvoir
Ces flèches que tes yeux ont souhaité de voir;
Mais prends garde surtout que la force ou l'adresse
N'enlève ce dépôt qu'entre tes mains je laisse.
Je perds tout, si jamais...

PYRRHUS.

Non, soyez rassuré;
Je réponds sur mes jours de ce trésor sacré.

PHILOCTÈTE.

C'est mon unique bien, c'est le seul qui me reste:
Veuille le juste ciel qu'il te soit moins funeste
Qu'il ne le fut, hélas! pour Alcide et pour moi!

PYRRHUS.

Le ciel nous conduira; nous marchons sous sa loi:
Puisse-t-il nous frayer une route prospère!

PHILOCTÈTE.

Il n'exaucera point tes vœux et ta prière.
L'indomtable venin, passant jusqu'à mon cœur,
Dans mon sang embrasé bouillonne avec fureur;
Il redouble de rage, il s'acharne à sa proie...
Ah! ne me quittez pas, amis, que je vous voie!...
Ne vous éloignez point... Il faut, il faut qu'enfin...
Ulysse, que ce feu ne brûle-t-il ton sein?
C'est à vous, fils d'Atrée, à vous, ô rois perfides,
A vous seuls qu'étoient dus ces tourments homicides.

O mort, dont tant de fois j'implorai le secours,
Mort, que toujours j'appelle et qui me fuis toujours,
Quand me recevras-tu dans mon dernier asile?
(*A Pyrrhus.*)
Prends le feu de Vulcain qui brûle dans cette île;
Mets-moi sur le bûcher, comme jadis mes mains
Osèrent y placer le plus grand des humains.
Le prix que j'en reçus sera ta récompense...
Mais il ne m'entend pas, je n'ai plus d'espérance.
Pyrrhus, où donc es-tu, cher Pyrrhus?

PYRRHUS.

Je gémis,
Je pleure sur vos maux.

PHILOCTÈTE.

Tu pleures, mon cher fils!
Garde cette pitié; jure, quoi qu'il arrive,
De ne point me laisser mourant sur cette rive.
Ta bouche l'a promis; ton cœur ne peut changer.
Mon mal est effrayant, mais il est passager.
Je n'espère qu'en toi.

PYRRHUS.

Soyez sans défiance.

PHILOCTÈTE.

Qu'un serment solennel m'en donne l'assurance.

PYRRHUS.

J'en atteste les dieux : recevez-en ma foi.

PHILOCTÈTE.

Ah! ne me touche pas, n'approche point de moi.

PYRRHUS.

Eh quoi! de mes secours voulez-vous vous défendre?

PHILOCTÈTE.

Peut-être jusqu'à toi le poison peut s'étendre.

Laisse-moi... C'en est fait... O terre de Lemnos!
Reçois donc un mourant qui succombe à ses maux.

(*Il tombe évanoui sur un banc de pierre.*)

PYRRHUS, *aux soldats grecs.*

Aidez-moi, chers amis; portons-le en son asile.
Attendons le moment où d'un sommeil tranquille
La douceur salutaire aura calmé ses sens,
Et suspendu le cours de ses affreux tourments.

(*Ils soutiennent Philoctète et l'emmènent hors du théâtre.*)

FIN DU PREMIER ACTE

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

PYRRHUS, *seul.*

(Il tient à la main l'arc et les flèches d'Hercule.)

Les voilà donc ces traits par qui la destinée
Doit marquer d'Ilion la dernière journée,
Ces traits à qui le ciel attacha notre sort,
Et qui d'Achille enfin doivent venger la mort.
Philoctète en mes mains ainsi les abandonne !
On veut les lui ravir, et c'est lui qui les donne !
Mais ce n'est rien encor, si lui-même avec nous
Ne marche à ces remparts dévoués à nos coups.
Il est loin d'y penser, et tout prêt à me suivre,
A mes soins, à ma foi l'infortuné se livre.
Et je le trahirois ! Non : ce retour affreux
Est indigne d'un cœur qu'il a cru généreux.
Il faut lui dire tout : c'est trop en croire Ulysse,
Trop contre Philoctète employer l'artifice,
Abuser contre lui de son horrible état :
Tromper un malheureux est un double attentat.
Mais il vient.

SCÈNE II.

PYRRHUS, PHILOCTÈTE, DEUX SOLDATS.

PHILOCTÈTE.

O réveil ; ô jour qui me ranime !
Pyrrhus, est-il bien vrai ? ta bonté magnanime,
Par l'excès de mes maux n'a pu se rebuter !
Pyrrhus près d'un mourant a daigné s'arrêter !
Et sans que mon malheur le fatigue ou l'effraie,
Il supporte l'aspect et l'horreur de ma plaie !
Achille t'a transmis sa générosité.
Les Atrides ainsi ne m'avoient pas traité.
Mais allons. Je suis prêt à marcher au rivage :
Le sommeil du poison a suspendu la rage.
Viens.

PYRRHUS.

Que ferai-je ? hélas !

PHILOCTÈTE.

Tu balances ! .. ô ciel !

PYRRHUS, *à part.*

Oserai-je lui faire un aveu si cruel ?

PHILOCTÈTE.

La pitié que d'abord tu m'avois annoncée,
Du poids de mes malheurs seroit-elle lassée ?

PYRRHUS.

O combien la vertu souffre à se démentir !

PHILOCTÈTE.

De quelle faute ici peux-tu te repentir ?
Les secours que de toi j'attends dans ma misère,
Ne feront point rougir les mânes de ton père

PYRRHUS.

C'est moi qui dois rougir, moi qui suis désormais
Coupable, si je parle, et vil, si je me tais.

PHILOCTÈTE.

Tu veux m'abandonner, ton cœur se le propose,
Tu veux partir sans moi.

PYRRHUS.

Non, mais si je m'expose
A mériter de vous des reproches plus vrais?
Même en vous emmenant, si je vous trahissois?

PHILOCTÈTE.

Toi!... que veux-tu me dire? explique ce mystère.

PYRRHUS.

Eh bien! sachez donc tout : je ne puis plus rien taire.

PHILOCTÈTE.

Comment?

PYRRHUS.

Pour Ilion vous partez avec moi.

PHILOCTÈTE.

Qu'as-tu dit? juste ciel!

PYRRHUS.

Daignez entendre....

PHILOCTÈTE.

Eh quoi!
Que veux-tu que j'écoute, et que prétends-tu faire?

PYRRHUS.

A tant de maux enfin pour jamais vous soustraire,
Vous guérir, et bientôt partager avec vous
Un honneur que les dieux n'ont réservé qu'à nous.
Sous vos coups, sous les miens, ils feront tomber Troie.

PHILOCTÈTE.

Ce sont là tes desseins?

PYRRHUS.

Oui, le ciel qui m'envoie,
Du soin de les remplir nous a chargés tous deux.

PHILOCTÈTE.

Je suis trahi, perdu; qu'as-tu fait, malheureux?
Pyrrhus, est-il bien vrai? Rends-moi, rends-moi mes armes.

PYRRHUS.

Je ne le puis, seigneur, et la Grèce en alarmes,
Ne sauroit aujourd'hui voir changer ses destins.
Que par ces traits puissants remis entre mes mains.
Je lui dois obéir, et je veux bien pour elle
Oublier, je l'avoue, une injure cruelle.
Mon cœur, qui s'en plaignoit, ne vous a point déçu;
Mais j'immole à l'État l'affront que j'ai reçu.
Imitez mon exemple.

PHILOCTÈTE.

O trahison! ô rage!
Quoi! tu me préparois cet exécrable outrage!
Lâche, tu m'as séduit par d'indignes détours,
Pour m'enlever ainsi le soutien de mes jours!
Et lorsque tu trahis la foi qui m'étoit due,
Tu peux me regarder et soutenir ma vue!
Tromper un suppliant qui gémit à tes pieds!
Rends, mon fils, rends ces traits que je t'ai confiés.
Tu ne peux les garder; c'est mon bien, c'est ma vie,
Et ma crédulité doit-elle être punie?
Rougis d'en abuser.... au nom de tous les dieux...
Tu ne me réponds rien! tu détournes les yeux!
Je ne puis te fléchir!... ô rochers! ô rivages!
Vous, mes seuls compagnons, ô vous, monstres sauvages.
Car je n'ai plus que vous à qui ma voix, hélas!
Puisse adresser des cris que l'on n'écoute pas,

Témoins accoutumés de ma plainte inutile,
Voyez ce que m'a fait le fils du grand Achille.
Il promet de m'ôter de ces tristes climats,
Il jure qu'à mon père il conduira mes pas;
Et quand il me flattoit de cette fausse joie,
Le perfide! c'étoit pour me conduire à Troie.
Il consoloit un cœur qu'il cherchoit à frapper;
Sa main touche la mienne, et c'est pour me tromper!
Il ose me ravir mes flèches homicides,
Pour en faire un trophée aux insolents Atrides!
Il triomphe de moi, comme s'il m'eût domté!
Il ne s'aperçoit pas, dans ma calamité,
Qu'il triomphe d'une ombre aux enfers descendue!
Oh! devant que ma force en ces lieux fût perdue,
S'il m'avoit attaqué!... même tel que je suis,
Ce n'est que par surprise... Ah! Pyrrhus! ah! mon fils!
Souviens-toi de ton nom, reprends ton caractère,
Sois semblable à toi-même, et semblable à ton père.
Tu gardes le silence, et je te parle en vain....
Antre qui m'as reçu, je reviens dans ton sein;
J'y rentre dépouillé, privé de nourriture,
Et je n'attends de toi rien que la sépulture.
Tu me verras mourir : les hôtes des forêts
Ne ressentiront plus l'atteinte de mes traits.
Ma retraite contre eux n'a plus rien qui m'assure;
J'en avois fait ma proie et serai leur pâture.
Et je suis donc tombé dans ce revers affreux
Pour avoir cru Pyrrhus sincère et généreux!...
Écoute : jusqu'ici mon courroux qui balance,
N'a point aux immortels demandé la vengeance.
Tu peux changer encore et céder à mes vœux;
Tremble d'y résister, crains ma voix et les dieux.

PYRRHUS.

Je ne crains que mon cœur : Philoctète, la Grèce,
Les serments que j'ai faits, la pitié qui me presse...
Ah ! plût au ciel jamais n'avoir quitté Scyros !

PHYLOCTÈTE.

Abjure des desseins indignes d'un héros.
Aux yeux de l'univers, aurois-tu la bassesse
De tromper le malheur, d'accabler la foiblesse ?
Tu n'es pas né méchant : quelque autre te conduit ;
Par de lâches conseils je vois qu'on t'a séduit.
Le crime t'entraînoit : que la vertu te guide.

PYRRHUS.

Quel parti prendre, ô ciel ?

SCÈNE III.

PHILOCTÈTE, PYRRHUS, ULYSSE, SUITE DE SOLDATS.

ULYSSE, *arrivant avec précipitation.*

Qu'attendez-vous, perfide ?
Remettez-moi ces traits.

PHILOCTÈTE.

C'est Ulysse ! grands dieux !

ULYSSE.

Lui-même.

PHILOCTÈTE.

Ciel ! où suis-je ? Ulysse dans ces lieux !
Ah ! lui seul a tout fait : ce cruel artifice,
Tout cet affreux complot est l'ouvrage d'Ulysse.
Mes armes, c'en est trop, mes armes...

ULYSSE.

Non, Pyrrhus
Sait respecter des Grecs les ordres absolus.

Ces armes sont à nous : il ne peut vous les rendre.
Vous, marchez sur nos pas : c'est trop vous en défendre.
Ne vous obstinez plus à résister aux dieux,
Ou je vous fais sur l'heure enlever de ces lieux.

PHILOCTÈTE.

Tu me menaces, traître !... O Lemnos, mon asile,
Feux sacrés de Vulcain, allumés dans cette île !
Vous, mes seuls protecteurs, ô dieux de ces climats,
Vous voyez cet outrage, et ne le vengez pas !

ULYSSE.

Jupiter est leur maître, et c'est lui qui m'amène.

PHILOCTÈTE.

Ainsi, tu fais les dieux complices de ta haine,
Artisans du parjure et de l'iniquité !

ULYSSE.

Je vous parle en leur nom : suivez leur volonté.

PHILOCTÈTE.

Penses-tu donc traiter Philoctète en esclave ?

ULYSSE.

Je le traite en guerrier et généreux et brave,
En digne compagnon de tant de rois fameux,
Qui doit renverser Troie et triompher comme eux.
Ne fuyez point la gloire à vos regards offerte :
Venez, le ciel l'ordonne, et la route est ouverte.

PHILOCTÈTE.

Tant que cet antre obscur pourra me recevoir,
De m'arracher d'ici rien n'aura le pouvoir.
Oui, j'aime mieux mourir ; du haut de cette roche,
J'aime mieux à l'instant...

ULYSSE, *aux soldats.*

Gardez qu'il n'en approche ;
Préservez-le, soldats, de sa propre fureur.

(*Les soldats environnent Philoctète.*)

PHILOCTÈTE.

O comble de l'opprobre, ainsi que de l'horreur!
O bras jadis à craindre, aujourd'hui sans défense!
Du plus vil des mortels je reçois cette offense!
Lâche qui ne connois ni remords ni pudeur,
De ce jeune héros tu séduis la candeur.
Son âme noble et pure, et semblable à la mienne,
N'étoit pas faite, hélas! pour imiter la tienne.
Il déteste en secret les complots qu'il servit;
Sa foiblesse docile à regret t'obéit.
Son cœur sensible et bon, dont j'entends le murmure,
Se reproche à présent sa fraude et mon injure.
A ton fatal génie il ne put échapper,
Et toi seul, en un mot, sus l'instruire à tromper.
Et maintenant encor, pour combler tes outrages,
Tu prétends m'enlever de ces mêmes rivages
Où tu m'abandonnas, où je vis délaissé,
Du nombre des vivants dès long-temps effacé.
Ah! que puissent les dieux!...que dis-je? misérable.
Les dieux s'occupent-ils de mon sort déplorable?
Et pourquoi répéter trop vainement, hélas!
Des imprécations que le ciel n'entend pas?
Ses rigueurs sont pour moi, ses faveurs pour Ulysse.
Tu triomphes, cruel, et ris de mon supplice;
Ma douleur fait ta joie, et ta prospérité
Est un affront de plus à ma calamité.
Va, va t'en réjouir avec tes chers Atrides;
Vante-leur le succès de tes ruses perfides.
Malgré toi cependant tu suivis leurs drapeaux;
Tandis qu'à leur secours j'ai conduit mes vaisseaux.
Ils prodiguent pour toi leurs biens et leur puissance;
Ils m'ont abandonné, voilà ma récompense;

Du moins tu les chargeois de ce crime honteux,
Et toi-même à ton tour en es chargé par eux.
Mais, dis-moi, que veux-tu? Pourquoi dans sa retraite,
Pourquoi dans son tombeau troubles-tu Philoctète?
Je suis mort pour les Grecs; et comment à tes yeux
Ne suis je plus un poids incommode, odieux,
Offensant les autels de ma présence impure,
L'horreur de tout un camp souillé par ma blessure?
C'étoient là tes discours... barbare, si les dieux
Sont justes une fois, en exauçant mes vœux...
Et je vois qu'ils le sont : je vois qu'ils vous punissent;
Leurs redoutables mains sur vous s'appesantissent.
De quelque trait fatal si vous n'étiez frappés,
A me chercher ici seriez-vous occupés?
Eh bien! égale enfin le supplice à l'offense,
Ciel, qui m'as si long-temps refusé la vengeance!
De mes longues douleurs entends le dernier cri;
Extermine les Grecs, et je me crois guéri.

ULYSSE.

Aux transports violents d'une aveugle furie,
Je n'oppose qu'un mot : j'ai servi la patrie.
C'est là mon seul honneur, c'est là mon seul devoir.
Sur les cœurs quelquefois ma voix eut du pouvoir,
Mais je ne prétends pas en avoir sur le vôtre.
Vous voulez demeurer, et je vous cède; un autre
Saura des immortels mériter les bienfaits:
Cet arc est dans nos mains garant de nos succès.
Le valeureux Teucer en saura faire usage;
Moi-même de cet art j'ai fait l'apprentissage,
Et pour lancer ces traits, arbitres des combats,
Le bras d'Ulysse au moins peut valoir votre bras.
Nourrissez à loisir la haine et la colère,

Habitez cette rive à votre cœur si chère.
Peut-être que les dieux, en conduisant mes coups,
M'accorderont un prix qu'ils destinoient pour vous.

PHILOCTÈTE.

Toi posséder mes traits et mon arc homicide!
Armes que si long-temps porta le grand Alcide,
Non, vous ne serez point au dernier des humains;
Vous vous indigneriez de passer dans ses mains.
Quoi! tu te montrerois à la Grèce étonnée,
Paré de ma dépouille à ce point profanée?

ULYSSE.

Je n'écoute plus rien : je pars.

PHILOCTÈTE.

Et toi, Pyrrhus!
Vous, amis, à ma voix vous ne répondez plus?

ULYSSE.

Pyrrhus, de votre cœur surmontez la foiblesse.
Si vous ne me suivez, vous trahissez la Grèce.
Venez sans lui parler, sans détourner les yeux.

PYRRHUS.

Souffrez que nos soldats demeurent en ces lieux.
On peut à son malheur, on peut à ma prière
Accorder sans danger cette grâce dernière;
Et tandis qu'on s'apprête à quitter ce séjour,
Que l'on demande aux dieux un fortuné retour,
Philoctète abjurant une haine funeste,
Pourra mettre à profit le moment qui lui reste.
Il peut enfin se rendre, il peut se repentir...
(*Aux Grecs.*)
Vous, au premier signal, soyez prêts à partir.

SCÈNE IV.

PHILOCTÈTE, SOLDATS.

PHILOCTÈTE.

Eh bien ! à tant d'horreurs il faut que je succombe.
Lemnos fut ma demeure, elle sera ma tombe.
Tout espoir est perdu, tout secours m'est ôté.
Oiseaux, ne fuyez plus cet antre redouté.
Hôtes de ces rochers, approchez-moi sans crainte ;
Mes mains n'ont plus ces traits dont vous craigniez l'atteinte.
Vengez-vous, et tranchez mes jours infortunés :
Bientôt la faim, sans vous, les aura terminés.
Moi, j'irois secourir des ingrats, des perfides !
Non, périssent les Grecs, périssent les Atrides !
C'en est donc fait, hélas ! je mourrai loin de vous,
O patrie ! ô mon père !... il m'eût été bien doux,
Avant que d'expirer, de vous revoir encore !
Je vous abandonnai pour ces Grecs que j'abhorre.
Pour eux seuls j'ai tout fait, pour eux seuls tout quitté ;
Ma mort en est le prix... je l'ai bien mérité.

(*Il rentre dans la caverne.*)

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

ULYSSE, PYRRHUS.

ULYSSE.

Où courez-vous, seigneur? quel transport vous agite?
N'expliquerez-vous point cette soudaine fuite?
De tous nos compagnons pourquoi vous séparer?

PYRRHUS.

Pour expier ma faute, et pour la réparer.

ULYSSE.

Et quelle faute encore?

PYRRHUS.

Ah! d'avoir pu vous croire,
Lorsque fidèle aux Grecs, et trahissant ma gloire,
Je me suis abaissé jusqu'à tromper la foi
De cet infortuné qui se livroit à moi.

ULYSSE.

Et que prétendez-vous?

PYRRHUS.

Lui rendre enfin justice.

ULYSSE.

Vous! comment?

PYRRHUS.

Je n'obtins que par un artifice
Ces traits que d'un héros lui laissa l'amitié,
Et je lui remettrai ce qu'il m'a confié.

ULYSSE

Juste ciel! ce dessein qui me remplit d'alarmes,

Vous pourrez l'accomplir? vous lui rendrez ses armes?
Ah! de grâce, songez....

PYRRHUS.

Tout est examiné.

ULYSSE.

Vous l'avez résolu?

PYRRHUS.

J'y suis déterminé.

ULYSSE.

Et Pyrrhus pense-t-il qu'ici rien ne s'oppose
Au funeste projet que son cœur se propose?

PYRRHUS.

Et qui l'empêchera?

ULYSSE.

Qui? tous les Grecs et moi.

PYRRHUS.

Je brave leur courroux, et l'attends sans effroi;
Quand je fais mon devoir, je ne saurois rien craindre.

ULYSSE.

Le devoir! croyez-vous, seigneur, ne point l'enfreindre?
Est-ce donc à vous seul que doit appartenir
Un bien que mes conseils vous ont fait obtenir?

PYRRHUS.

Il est vrai, vos conseils (il faut que j'en rougisse)
M'avoient fait malgré moi commettre une injustice.
Ici la politique emprunta votre voix;
Mais l'équité l'emporte, et j'accomplis ses lois.

ULYSSE.

Ainsi donc laissant Troie à nos coups échappée,
C'est contre vous, Pyrrhus, qu'il faut tirer l'épée.

PYRRHUS.

Armez-vous contre moi, la mienne est prête : allez.

ULYSSE.

Les Grecs vont vous punir, puisque vous le voulez.
Vous n'aurez pas long-temps défié leur puissance;
Et la peine du moins suivra de près l'offense.
(*Il sort.*)

SCÈNE II.

PYRRHUS, *seul.*

Qu'ils viennent : j'aime mieux éprouver leur fureur,
Que d'avoir plus long-temps à combattre mon cœur.
Je ne rougirai plus aux yeux de Philoctète.
Je l'ai fait avertir.

SCÈNE III.

PYRRHUS, PHILOCTÈTE, SOLDATS GRECS.

PHILOCTÈTE.

Pourquoi de ma retraite
Venez-vous me tirer? que voulez-vous enfin?
Venez-vous augmenter l'horreur de mon destin?
Ah! sans doute, cruels, c'est là votre espérance.
(*Il s'assied sur un banc de pierre.*)

PYRRHUS.

Rassurez-vous, seigneur, soyez sans défiance.
Daignez m'entendre au moins.

PHILOCTÈTE.

Il m'en a trop coûté,
Je suis trop bien puni de t'avoir écouté.
Auteur de tous les maux dont mon cœur est la proi

PYRRHUS.

Eh bien! au repentir n'est-il aucune voie?

PHILOCTÈTE.

C'est avec ces discours que tu m'avois séduit,
Que dans un piège affreux toi-même m'as conduit.
Oui, tu trompas ainsi ta crédule victime.

PYRRHUS.

Vous connoîtrez bientôt quel intérêt m'anime.
Dites-moi seulement (c'est tout ce que je veux)
Si vous vous obstinez à rester en ces lieux,
Si vous êtes toujours à vous-même contraire,
Si rien de ce dessein ne sauroit vous distraire?
De grâce, répondez.

PHILOCTÈTE.

Oui, j'y suis résolu,
Résolu pour jamais.

PYRRHUS.

Hélas! j'aurois voulu
De ce cœur trop aigri fléchir la violence;
Mais si vous l'ordonnez, je garde le silence.

PHILOCTÈTE.

Tu parlerois en vain : traître, c'est bien à toi
Qu'il convient de prétendre aucun pouvoir sur moi.
Va, trop indigne fils du plus illustre père,
Lorsqu'aujourd'hui ta fourbe a comblé ma misère,
Tu m'offres des conseils! ôte-toi de mes yeux;
Va retrouver Ulysse et tes Grecs odieux.
Tu n'échapperas pas, ni toi, ni les Atrides,
Au céleste courroux qui poursuit les perfides.
Je vous ai dévoués aux vengeances des dieux;
Qu'elles tombent sur vous : ce sont là mes adieux.

PYRRHUS.

Plus d'imprécations, plus de cris, ni de larmes.
Connoissez-mieux Pyrrhus, et reprenez vos armes.

PHILOCTÈTE.

Est-ce un piège nouveau qui me seroit tendu?

PYRRHUS.

Recevez de mes mains ce bien qui vous est dû.
Ne craignez rien de moi, quand je viens vous le rendre;
Me punisse le ciel, si je veux vous surprendre!

PHILOCTÈTE.

(Se levant avec joie et reprenant ses flèches.)

Je reconnois ton sang à ce noble retour;
Ce n'est pas un Sisyphe à qui tu dois le jour.
Tu viens de me montrer que la vertu t'est chère,
Que la gloire t'anime, et qu'Achille est ton père.

PYRRHUS.

Ah! pour son fils, seigneur, il doit être bien doux
De voir que ce grand nom est si sacré pour vous.
Vous avez oublié ma faute et ma foiblesse.
Eh bien! s'il est ainsi, souffrez que ma jeunesse,
Instruite par les dieux, dicte leur volonté,
Et s'arme contre vous de leur autorité.
Seigneur, il est des maux dont une loi sévère
Nous impose en naissant le fardeau nécessaire,
Des maux dont nul mortel ne peut être exempté,
Que nous fait la nature et la fatalité.
Mais lorsque nos malheurs sont notre propre ouvrage,
Lorsque nous repoussons la main qui nous soulage,
Rebelles aux conseils et sourds à l'amitié,
Nous devenons dès-lors indignes de pitié.
Votre âme est inflexible, elle aigrit sa blessure;
Les avis les plus chers sont pour vous une injure.
Tous les soins sont perdus : le plus fidèle ami,
S'il veut vous apaiser, vous semble un ennemi.

Je parlerai pourtant, et je dois vous apprendre
L'oracle que sur vous les dieux viennent de rendre.
Le Troyen Hélénus, ce prophète sacré,
Sur nos destins communs est par eux éclairé.
Captif entre nos mains, il nous offre sa vie,
Si sa prédiction se trouve démentie.
Le ciel vous a puni : c'est lui dont la rigueur
Suscita contre vous le reptile vengeur,
Du temple de Chrysa le gardien redoutable,
Alors que profanant l'asyle inviolable
A ses soins confié par les dieux immortels,
Vous alliez y porter des regards criminels.
Vous ne verrez cesser le fléau qui vous frappe,
Qu'en cherchant parmi nous les enfants d'Esculape,
Qu'en prenant Ilion ; la céleste faveur
De sa chute entre nous a partagé l'honneur.
De tous ces grands destins digne dépositaire,
Avez-vous donc aux dieux quelque reproche à faire ?
Ils vous offrent, seigneur, les plus nobles travaux,
Le bonheur, la victoire et la fin de vos maux.

PHILOCTÈTE.

Pourquoi traîné-je encore une inutile vie,
Que le ciel dès long-temps devroit m'avoir ravie ?
Que fais-je, hélas ! au monde où je n'ai qu'à souffrir ?
Faut-il combattre encor ce que je dois chérir,
Qu'un mortel généreux qu'il faut que je revère,
M'adresse cependant une vaine prière ?
Pyrrhus, épargne-moi, cesse de m'accuser ;
Va, mon dernier malheur est de te refuser.
Mais, que demandes-tu ? quelle est ton injustice ?
Veux-tu que Philoctète à ce point s'avilisse,

Qu'il reparaisse aux yeux des mortels indignés,
Couvert de tant d'affronts qu'il aura pardonnés?
Où porter désormais ma honte volontaire?
Ce soleil qui voit tout, ce jour qui nous éclaire,
Verra-t-il Philoctète auprès d'Ulysse assis?
Et pourrai-je d'Atrée envisager les fils?
Qu'en puis-je attendre encore? et sur quelle assurance
D'un avenir meilleur fondes-tu l'espérance?
Sais-tu quel traitement ils me gardent un jour?
Va, de ces cœurs ingrats n'attends point de retour.
Le crime flétrit l'âme et ne conduit qu'au crime.
En leur faveur, dis-moi, quel intérêt t'anime?
Je dois te l'avouer; je m'étonne en effet
Que tu serves les Grecs après ce qu'ils t'ont fait.
Toi-même me l'as dit, que leur lâche insolence
D'Ajax et de Pyrrhus outrages la vaillance,
Et des armes d'Achille osa priver son fils:
Et ton bras s'armeroit contre leurs ennemis!
Garde, garde plutôt le serment qui te lie;
Remène Philoctète aux bords de Thessalie;
Et toi-même à Scyros, tranquille et respecté,
Laisse périr les Grecs comme ils l'ont mérité.
Ainsi d'un malheureux tu finis la misère;
Ainsi dans son tombeau tu consoles ton père;
Et tu n'as plus la honte, aux yeux de l'univers,
De rester le complice et l'appui des pervers.

PYRRHUS.

C'est contre vous, seigneur, que votre voix prononce.
Le ciel veut vous guérir: sa clémence l'annonce:
Le remède est certain, et vous le rejetez!

PHILOCTÈTE.

Laisse-les-moi ces maux: je les ai supportés.

PYRRHUS.

Pyrrhus est votre ami.

PHILOCTÈTE.

C'est l'ami des Atrides.
Tu voudrois me traîner au camp de ces perfides,
Où de tous mes malheurs le cruel souvenir....

PYRRHUS.

Il les vit commencer, il les verra finir;
Et pour vous de salut il n'est point d'autre voie.

PHILOCTÈTE.

Ne parle plus des Grecs, ne parle plus de Troie.
Tous deux m'ont trop coûté de pleurs et de tourments;
Je ne te dis qu'un mot : j'ai reçu tes serments.
Veux-tu les accomplir?

PYRRHUS.

Je les tiendrai sans doute,
Malgré tous les périls qu'il faut que je redoute,
Dût la Grèce en fureur contre nous deux s'armer.

PHILOCTÈTE.

Va, leur ressentiment ne doit pas t'alarmer.
Pyrrhus aura pour lui la vertu qui le guide,
La cause la plus juste, et les flèches d'Alcide.

PYRRHUS.

Eh bien donc, suivez-moi.

SCÈNE IV.

PHILOCTÈTE, PYRRHUS, ULYSSE,
SOLDATS DE LA SUITE D'ULYSSE.

ULYSSE.

Non, ne l'espérez pas,
Ulysse et tous les Grecs arrêteront vos pas.

PHILOCTÈTE.

Ulysse! attends, mes traits vont punir cet outrage.

PYRRHUS, *le retenant.*

Ah! gardez-vous d'en faire un si funeste usage.
Vous les tenez de moi.

PHILOCTÈTE.

Dans un sang odieux
Laisse-moi les tremper....

PYRRHUS.

Seigneur, au nom des dieux....
(*Le tonnerre gronde.*)
Écoutez, leur voix parle, entendez le tonnerre:
Leur pouvoir se déclare.

PHILOCTÈTE.

Oui, leur juste colère
M'encourage à frapper mon indigne ennemi.

SCÈNE V.

PHILOCTÈTE, PYRRHUS, ULYSSE, HERCULE *dans un nuage lumineux*, SOLDATS.

HERCULE.

ARRÊTE, et reconnois Hercule et ton ami.
Je descends pour toi seul de la voûte éternelle.
Je partage des dieux la grandeur immortelle.
Tu sais par quel chemin je m'y suis élevé:
Par les mêmes travaux tu dois être éprouvé.
Ton sort est de marcher dans les sentiers d'Alcide:
Suis ce jeune héros qui s'offre pour ton guide.
La Grèce sur tes pas conduira ses guerriers,
Et le sang de Pâris doit teindre tes lauriers.

Sa vie est dévouée aux flèches que tu portes.
Du coupable Ilion tu briseras les portes.
Pour Pyrrhus et pour toi les destins ont gardé
Ce triomphe éclatant, si long-temps retardé.
Allez chercher tous deux votre commune proie;
Présente au vieux Pœan les dépouilles de Troie;
Mais, lorsqu'en son palais tu rentreras vainqueur,
Rapportant dans OEta le prix de ta valeur,
Sur le tombeau d'Alcide offres-en les prémices;
A mes flèches, à moi tu dois ces sacrifices.
Va, de ta guérison Esculape est chargé.
Rends grâce aux immortels qui t'auront protégé.
Honore-les toujours : ta gloire est leur ouvrage;
D'un cœur religieux ils chérissent l'hommage:
Et la pure vertu, le plus beau don des cieux,
Ne meurt point avec l'homme, et se rejoint aux dieux.

(*Il remonte dans son nuage.*)

PHILOCTÈTE.

O voix auguste et chère, et long-temps attendue!
O voix avec transport de mon cœur entendue!
Je vous obéirai : tous mes ressentiments
Doivent être effacés dans de si doux moments.
Je me rends, c'en est fait : sous ces heureux auspices,
Partons, brave Pyrrhus, avec les vents propices.
Remplissons le destin qui nous est confié :
Je sers, en vous suivant, les dieux et l'amitié.

FIN DE PHILOCTÈTE.

CORIOLAN,

TRAGÉDIE,

PAR LA HARPE,

Représentée, pour la première fois, le 2 mars 1784.

PERSONNAGES

C. MARCIUS, surnommé Coriolan.

VÉTURIE, mère de Coriolan.

T. VOLUMNIUS, sénateur, ami de Coriolan.

TULLUS, général des volsques.

AUFIDE, } officiers volsques.
PROCULE, }

FLAVIE, suivante de Véturie.

ALBIN, Romain, de la suite de Volumnius.

Deux femmes romaines.

teurs romains, chefs volsques.

La scène est à Rome, dans la maison de Coriolan, pendant les deux premiers actes; et au camp des Volsques devant Rome, pendant les trois derniers

CORIOLAN,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER

SCÈNE I.

CORIOLAN, VOLUMNIUS.

CORIOLAN.

Quoi ! le sénat romain jusque-là me rabaisse !
Au tribunal du peuple il veut que je paroisse !
Un tribun factieux, un vil Sicinius,
De l'aveu du sénat, va juger Marcius !
J'avilirois ainsi mes droits et ma naissance !
Depuis quand les tribuns ont-ils tant de puissance ?
Magistrats plébéiens, du peuple protecteurs,
Se sont-ils crus jamais juges des sénateurs ?
Souffre-t-on qu'aujourd'hui l'orgueil qui les inspire,
Sur les patriciens étende leur empire ?
Est-ce aux pères de Rome à trembler devant eux ?
Nul de nous n'a fléchi sous un joug si honteux ;
Et le sénat, flattant leur audace impunie,
M'a choisi le premier pour cette ignominie !
C'est ainsi que mon sort a pu l'intéresser !...
Et c'est Volumnius qui vient me l'annoncer !

VOLUMNIUS.

Je gémis comme vous de cet opprobre insigne;
Sénateur, j'en rougis : ami, je m'en indigne.
Je ressens notre injure, et surtout votre affront;
Mais à se soulever ce peuple toujours prompt,
Nous fait trembler pour Rome : il semble, à sa furie
Qu'une seconde fois désertant la patrie,
Il soit tout prêt encore à partager l'État;
Ou que, poussant plus loin l'audace et l'attentat,
Dans les derniers excès précipitant sa rage,
Il veuille de nos murs faire un champ de carnage.
Depuis le jour fatal qu'un camp séditieux,
Au mépris du serment, des consuls et des dieux,
Sur le mont Aventin portant l'aigle transfuge,
Vouloit entre eux et nous le glaive seul pour juge,
Ce peuple n'a jamais montré tant de fureur :
Pour lui Coriolan est un objet d'horreur,
Et, s'il ne peut vous perdre, il ne se croit plus libre.

CORIOLAN.

Jour fatal en effet et la honte du Tibre!
J'ai trop prédit dès-lors un sinistre avenir,
Et que de nos bienfaits on sauroit nous punir.
J'ai prévu tous nos maux : que n'a-t-on pu m'en croire!
L'ordre patricien n'eût pas flétri sa gloire.
Il voit, il voit trop tard l'orgueilleux tribunat,
D'un pouvoir oppresseur effrayer le sénat.
Le peuple seul enfin de l'État est l'arbitre :
Ses flatteurs peuvent tout : point de rang, point de titre,
De services, d'exploits qu'il ne mette en oubli,
Si devant ses tribuns on ne rampe avili;
Et quiconque soutient la dignité romaine,
Quoi qu'il fasse pour Rome, est l'objet de leur haine.

Vous en voyez l'exemple; autour de nos remparts,
Le Volsque ose porter ses hardis étendards.
Le moment du péril est celui du courage :
Le mien du nom Romain vouloit venger l'outrage.
Je crus pouvoir briguer l'honneur du consulat;
J'en aimois le danger, j'en publiois l'éclat;
Je n'y vis qu'un chemin pour chercher la victoire,
Et mon ambition fut l'amour de la gloire.
Peut-être quelques droits autorisoient mes vœux.
J'ai, dès mes premiers ans, rendu mon nom fameux.
Des remparts d'Antium aux murs de Coriole,
On craignoit mes destins et ceux du Capitole,
Et de Coriolan le glorieux surnom
A rehaussé le lustre acquis à ma maison.
De Tullus, des Romains adversaire implacable,
De mes heureux exploits rival infatigable,
Trois fois en frémissant a succombé sous moi.
Marcius est du Volsque et l'horreur et l'effroi.
Eh bien! qu'ai-je obtenu? Le refus et l'offense.
Des comices vendus l'aveugle préférence
Sur mes obscurs rivaux a fait tomber leur choix.
Telle est la multitude; et sans frein et sans lois,
Injuste sans pudeur, et sans remords ingrate,
Elle hait qui la sert, et chérit qui la flatte,
Et craignant son vengeur, aime mieux aujourd'hui
Fuir sous d'indignes chefs, que de vaincre avec lui.

VOLUMNIUS.

La suite en est cruelle, et Rome est trop punie.
Les timides consuls, dégradant son génie,
Sont, dans un camp honteux, sous nos murs renfermés.

CORIOLAN.

Et voilà ces Romains à vaincre accoutumés!

Ainsi les factions dont Rome est déchirée,
Arrêtent dans son vol l'aigle déshonorée!
Ah! lorsqu'ils ont suivi Marcius au combat,
Qu'ils menaçoient le Volsque, et non pas le sénat;
Quand partout le premier aux assauts, aux batailles,
Dépouillant l'ennemi forcé dans ses murailles,
J'abandonnois en proie à mes braves Romains
Tout ce que la victoire avoit mis dans mes mains;
Quand faisant tout pour eux, et pour la république,
Je ne me réservois que la palme civique;
Alors tous nos soldats, riches de mes lauriers,
Heureux et triomphants revoyoient leurs foyers.
Les ingrats!... et c'est moi que leur fureur opprime,
Qu'ils ont juré de perdre!... et quel est donc mon crime?
Qu'ai-je donc fait enfin? pour quel forfait si grand
Me donnent-ils les noms d'ennemi, de tyran?
Dans Rome divisée une guerre intestine
(Digne fruit de leur rage) a produit la famine.
Tandis que le sénat, par un soin paternel,
Occupé d'écarter un fléau si cruel,
Promet à leurs besoins les moissons de Sicile,
Ces insensés, jouet d'un mensonge imbécile,
Sur la foi des tribuns, osent nous accuser
D'affamer les Romains pour les tyranniser.
Je l'avoue, irrité d'une atroce imposture,
Je leur ai reproché leurs terres sans culture,
Leurs champs abandonnés, leurs travaux suspendus,
Pour venir, des tribuns esclaves assidus,
De la sédition trop fidèles ministres,
Applaudir à grands cris leurs harangues sinistres,
Et que de la discorde auteurs accoutumés,
Ils recueilloient les maux qu'eux seuls avoient semés.

Voilà mes attentats, et Rome est offensée
Que l'on ose au sénat expliquer sa pensée !
Je suis un monstre affreux qu'elle doit détester,
Que du roc Tarpéien il faut précipiter !
A prononcer ma mort Sicinius l'excite !
D'un magistrat du peuple un impur satellite
A sur un sénateur osé porter la main !
Un tribun ose plus que n'eût osé Tarquin !
Ah ! cette injure amère, à regret dévorée,
Ne sortira jamais de mon âme ulcérée.
Et le sénat, grands dieux ! a donc pu le souffrir

VOLUMNIUS.

Vous avez vu du moins, prompts à vous secourir,
Tous nos patriciens, nos dignes consulaires,
Arrêter le torrent des fureurs populaires,
A cette foule aveugle, à sa férocité
Opposer du sénat toute la majesté.
Le peuple en a rougi ; mais c'est ce même zèle
Qui rend encor pour vous sa haine plus cruelle.
Plus vous nous êtes cher, plus il veut nous ôter
Ce grand appui qu'en vous on lui fait redouter.
Votre cause est la nôtre.

CORIOLAN.

Et ce sénat qui m'aime,
A mes persécuteurs m'abandonne lui-même !
Il me livre aux tribuns que j'ai bravés pour lui !

VOLUMNIUS.

Il veut sauver l'État : il pense qu'aujourd'hui
Vous pouvez faire à Rome un noble sacrifice.
Peut-être satisfait que ce grand cœur fléchisse,
Le peuple, s'il vous voit soumis à son pouvoir,
Peut en votre faveur se laisser émouvoir.

C'est l'espoir du sénat, c'est le mien : je me flatte
Que Rome jusqu'au bout ne sera pas ingrate.
Peut-être à votre aspect, de remords combattu,
Ce peuple rougira de punir la vertu.

CORIOLAN.

J'ai cru que le sénat prendroit mieux ma défense ;
Sa prudence timide et l'égare et m'offense.
Nos droits, nos intérêts, nos périls sont communs ;
Et quand il cède ainsi leur victime aux tribuns,
Lui-même de son rang il trahit la noblesse,
Et joint l'ingratitude ensemble et la foiblesse.
Jamais Coriolan ne peut être assez bas
Pour accorder au peuple un pouvoir qu'il n'a pas.
Qu'à son gré, s'il le faut, une foule inhumaine
Dans mon sang répandu vienne éteindre sa haine.
Je l'attends : je mourrai, mais sans m'être abaissé.

VOLUMNIUS.

C'est donc là votre arrêt ?

CORIOLAN.

L'honneur l'a prononcé.

VOLUMNIUS.

Non, vous écouterez l'amitié, la patrie.
Vous ne permettrez pas..... J'aperçois Véturie.
Une mère sur vous aura plus de pouvoir.

SCÈNE II.

CORIOLAN, VOLUMNIUS, VÉTURIE.

VOLUMNIUS, *à Véturie.*

Vous savez nos dangers, nos malheurs, notre espoir.
La voix de son ami n'a pu rien sur son âme.
Ah ! joignez-y la vôtre ; et moi, je vais, madame,

Attendant qu'au sénat il veuille déférer,
Préparer les secours qu'il en doit espérer.
(Il sort.)

SCÈNE III.

CORIOLAN, VÉTURIE.

CORIOLAN.

Croit-il que de son sang démentant la noblesse,
Véturie à son fils ordonne une bassesse?
Il vous connoît bien mal, s'il ose s'en flatter.

VÉTURIE.

Oui, votre honneur m'est cher, vous n'en pouvez douter.
Véturie à vos jours préfère votre gloire.
Mon fils, après ces mots, daignerez-vous m'en croire?

CORIOLAN.

Ah! ce cœur est à vous, vous l'avez su former.
Chaque jour, chaque instant m'apprend à vous aimer.
De tous vos droits sur moi vous devez être sûre,
Et la reconnoissance ajoute à la nature.
Vous le savez : depuis qu'enlevés au berceau,
Mes deux fils ont suivi mon épouse au tombeau,
Ma tendresse sur vous s'attacha toute entière,
Et le ciel à mon cœur n'a laissé qu'une mère.
Ce n'est qu'en votre sein que je puis m'épancher.
Cet ami dont les soins ont droit de me toucher,
Ne sait point tous les maux dont je ressens l'atteinte :
Il a vu mon courroux; vous, recevez ma plainte.
Entendez mes douleurs, et voyez tous les coups
Dont je ne rougis pas de gémir devant vous.
Les ai-je mérités? ai-je dû les attendre?
J'ai servi les Romains dès l'âge le plus tendre.

Fier d'être né dans Rome, et de vivre pour eux,
En leur donnant mon sang, je me croyois heureux.
Ces destins immortels, promis au Capitole,
De la grandeur romaine avoient fait mon idole.
Je brûlois de hâter les promesses des cieux,
Et chaque citoyen me sembloit précieux.
Combien ont dû la vie à cet ardent courage!
Combien sauvés par moi dans l'horreur du carnage!
Tout le prix de ma gloire en leurs mains fut laissé,
Et quands ils étoient grands, j'étois récompensé.
A cette erreur si chère il faut que je renonce!
Je suis leur ennemi : leur fureur me l'annonce;
Et le peuple romain, à me perdre occupé,
M'arrache un sentiment qui m'a long-temps trompé.
On oppose au destin un courage invincible;
C'est la main des ingrats qui blesse un cœur sensible;
Et des maux qu'ils m'ont faits c'est le plus douloureux
De perdre tout l'amour que j'ai senti pour eux.

VÉTURIE.

Haïr votre pays! Eh quoi! ce titre auguste....

CORIOLAN.

Il mérite ma haine, alors qu'il est injuste.

VÉTURIE.

Si je l'étois, mon fils, pourriez-vous me haïr?

CORIOLAN.

O ciel! que dites-vous? moi, je pourrois trahir
Ces sentiments si doux et cette amour si chère?...

VÉTURIE.

Ainsi Rome aujourd'hui n'est donc plus votre mère?

CORIOLAN.

Me traite-t-elle en fils, lorsqu'un Sicinius
Au mépris de mon rang...

VÉTURIE.

Écoutez, Marcius.
Mes leçons ont instruit votre jeune courage,
Et j'ai souvent joui de mon heureux ouvrage.
Vos exploits, vos vertus, tous ces présents du ciel
Ont répandu la joie en ce cœur maternel.
Vous êtes généreux : la gloire vous enflamme;
Mais la fierté souvent égare une grande âme.
Soutien de l'héroïsme, elle en devient l'écueil.
Du sang patricien je connois tout l'orgueil,
Leur joug impérieux, leurs superbes maximes.
Le peuple, comme vous, a ses droits légitimes.
Sans doute, je suis loin d'en approuver l'abus,
Ni les emportements de ses chefs corrompus.
Je les ai déplorés, mais, s'il ne faut rien taire,
Le sénat n'a-t-il point de reproche à se faire?
Ses hauteurs, ses dédains n'ont-ils pas trop aigri
Un peuple libre et fier, dans la guerre nourri?
Les riches, abusant d'une loi trop sévère,
N'ont-ils pas quelquefois accablé sa misère?

CORIOLAN.

Je n'ai pas à rougir de tant de dureté.
L'indigent débiteur éprouva ma bonté.
J'ai du pauvre cent fois relevé la foiblesse.

VÉTURIE.

Oui; mais trop prévenu des droits de la noblesse,
Vous suivez d'Appius les principes altiers,
Et vous dédaignez trop un peuple de guerriers,
Qu'enorgueillit encor sa liberté récente.
Ici, depuis vingt ans, en sa forme naissante,
A peine s'affermit l'État républicain,
Et votre enfance a vu le règne de Tarquin.

De ce bonheur nouveau l'ivresse est orageuse.
La liberté, mon fils, est farouche, ombrageuse,
Craint jusqu'à la grandeur qui peut la menacer :
Devant des citoyens elle doit s'abaisser,
De leur égalité respecter l'équilibre :
Vous payez de ce prix la gloire d'être libre,
Et ce grand intérêt exige qu'un héros
Contre son ascendant rassure ses égaux ;
Que la vertu dans lui se montre populaire :
C'est peu de les servir, il faut encor leur plaire.

CORIOLAN.

Non : s'il faut les flatter, je ne leur plairai pas.
Citoyens dans nos murs, hors de Rome soldats,
Que de l'État en nous ils respectent les pères,
Et Rome jouira de ses destins prospères.
S'ils veulent tout régir, ils vont tout entraîner.
Et le peuple est-il fait pour savoir gouverner ?
N'est-il pas au pouvoir du fourbe qui l'obsède ?
Tout est perdu pour nous, si le sénat lui cède.

VÉTURIE.

Il cède avec sagesse ; et peut-on l'en blâmer ?
Vous irritez ce peuple : il faut le désarmer.

CORIOLAN.

Quoi donc ! à ses arrêts ma dignité soumise...

VÉTURIE.

Un décret du sénat à juger l'autorise.

CORIOLAN.

Et sur quoi me juger ? Suis-je donc criminel ?

VÉTURIE.

Non, vous ne l'êtes pas : j'en rends grâces au ciel.
Si vous l'étiez, mon fils, me verriez-vous tranquille ?
Je dirois : Marcius, va chercher quelque asile

Où tu sois inconnu : n'attends pas que la loi,
En flétrissant ton nom, me frappe ainsi que toi.
Vous êtes innocent : je suis en assurance.
Descendez, pour le peuple, à quelque déférence.
Ne vous exposez pas au plus affreux des maux.
Faut-il que de l'État les deux ordres rivaux,
Pour vous seul, ô mon fils, embrasent cette ville?
Serez-vous le flambeau de la guerre civile?
N'est-ce donc pas assez de craindre l'étranger?
Le Volsque est sous nos murs, et loin de nous venger,
Nos consuls devant lui cachent l'aigle indignée.
Ah! que Rome en péril soit par vous épargnée!
Voulez-vous jusqu'au bout braver avec éclat
L'autorité du peuple et celle du sénat?

CORIOLAN.

Je me rends seulement à celle de ma mère.
Je me soumets pour vous à cette honte amère.
Un fils à tous vos vœux instruit à consentir,
Ne commencera pas à vous désobéir.
Sans doute de mon sort le peuple n'est pas maître;
N'importe : devant lui je suis prêt à paroître.
Coriolan, grands dieux! devant Sicinius!...
Allons, vous le voulez, je n'y résiste plus.
Mais, dans l'abaissement où je puis me contraindre,
Je ne saurois du moins les prier ni les craindre,
Ni prendre devant eux ces soins humiliants,
D'obscurcir mes habits du deuil des suppliants.
Ils verront si je puis trembler en leur présence.

VÉTURIE.

La fermeté modeste honore l'innocence.
Ne les implorez point et ne les bravez pas.
Mais quel concours nombreux?...

SCÈNE IV.

CORIOLAN, VÉTURIE, VOLUMNIUS, SÉNATEURS.

VOLUMNIUS.

MARCIUS, sur mes pas,
Le sénat rassemblé, résolu de vous suivre,
Partage les périls où la haine vous livre.
Venez donc aux regards de ce peuple étonné,
De tous ces grands appuis paroître environné.
A vous, à Véturie, il doit ce privilège.
Quel accusé jamais eut un plus beau cortège?

CORIOLAN.

Coriolan, sensible à ce généreux soin,
Si vous l'en aviez cru, n'en auroit pas besoin.
Grâce à vous, Marcius et le sénat lui-même
Attendront des tribuns la sentence suprême.
Quel triomphe pour eux! quel opprobre pour nous!
Et cet exemple, un jour, peut retomber sur vous.
Du moins en sénateur je saurai me défendre.
Avant de me juger, les Romains vont m'entendre,
Et voir Coriolan braver le tribunat,
Du front dont ils m'ont vu les mener au combat.
Marchons.

(*Ils sortent.*)

VÉTURIE.

Puisse ce jour ne pas apprendre à Rome
Tout ce que peut coûter la perte d'un grand homme!

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

VÉTURIE, *seule.*

Ah ! que de ces moments l'importune longueur
Redouble les chagrins qui déchirent mon cœur !
Romaine, je m'armois d'un courage sévère :
Hélas ! à mes terreurs je sens que je suis mère.
Quel état ! quel tourment de trembler pour un fils !
Et quel fils ! un guerrier, l'honneur de son pays,
Aux ennemis terrible, aux Romains si fidèle,
Marcius !... De nos mœurs austérité cruelle !
Si dans un tel danger je pouvois aujourd'hui
A ses accusateurs me montrer avec lui,
Étonner l'injustice, intimider l'envie,
Faire parler sa gloire, en racontant sa vie !...
D'une oreille jalouse on entend un héros,
Que l'on force au récit de ses propres travaux.
Le cri de la nature et celui de la gloire,
Plus puissants dans ma bouche, obtiendroient la victoire.
Mais que servent pour lui ces transports superflus !
Déja peut-être... On vient.

SCÈNE II.

VÉTURIE, VOLUMNIUS.

VÉTURIE.

Eh bien, Volumnius!

VOLUMNIUS.

Rappelez vôtre force, et soyez Véturie.

VÉTURIE.

Je le suis... achevez.

VOLUMNIUS.

C'en est fait : la patrie
Perd ce grand citoyen si mal récompensé,
Madame, et son exil est enfin prononcé.

VÉTURIE.

Quelle honte pour nous! quel coup pour une mère!
Quoi! de ses ennemis l'imposture grossière
A prévalu dans Rome? et l'arrêt qu'elle rend...

VOLUMNIUS.

Coriolan jamais ne s'est montré plus grand.
Un spectacle si rare, une cause si chère
Avoient dans le Forum assemblé Rome entière.
A peine il a paru, du sénat entouré,
Tranquille, et présentant sur un front assuré
Ce calme noble et fier qui sied à l'innocence,
Le silence a régné dans cette foule immense.
Tous les yeux l'observoient, attachés et surpris;
L'attente suspendoit les voix et les esprits.
Sicinius se lève, et sa rage impunie,
Organe du mensonge et de la calomnie,
Reproche à Marcius le projet odieux
D'opprimer les Romains et de régner sur eux,

Sa haine pour le peuple, et l'amitié fidèle
Du sénat toujours prêt à prendre sa querelle,
Et ses clients nombreux, assidus sur ses pas,
Et jusqu'à ses bienfaits prodigués aux soldats.
Marcius, pour réponse, attestant ses services,
De son sein découvert montre les cicatrices,
Ces couronnes, le prix de cent périls bravés,
De tant de citoyens dans les combats sauvés;
Lui-même par leur nom les cite, les appelle.
Un cri s'élève alors : tous, pleins du même zèle,
Tous, d'un même transport, réunissant leurs voix:
« Le voilà, crioient-ils, nous l'avons vu cent fois
« Qui prodiguoit pour nous sa vie et sa vaillance,
« Et vous lui reprochez notre reconnoissance!
« Tout est à lui, nos jours, nos familles, nos biens,
« Et nous vous les offrons, s'il faut sauver les siens. »
Ils pleuroient à ces mots, et leurs plaintes touchantes,
Leurs bras qu'ils étendoient, et leurs mains suppliantes,
Tout sembloit émouvoir le peuple combattu.
J'ai cru voir un moment triompher la vertu:
Et si de votre fils l'âme eût été moins fière,
S'il avoit pu du moins descendre à la prière,
Sur tous ses ennemis il l'auroit emporté.
Je ne puis cependant blâmer sa fermeté:
Rarement à prier un grand cœur se résigne;
Le coupable supplie, et l'innocent s'indigne.
Le vulgaire séduit, de ses tribuns fauteur,
Orgueilleux de se voir juge d'un sénateur,
A voulu signaler ses tristes avantages:
La foiblesse et la haine ont dicté les suffrages.
Marcius immobile, écoutant son arrêt,
Paroissoit insensible à son propre intérêt.

Sans proférer un mot, il quitte l'assemblée;
Et lorsqu'autour de lui l'amitié désolée
Gémit du coup affreux sur nous appesanti,
On diroit que lui seul ne l'a pas ressenti.

VÉTURIE.

Je n'en ressens que trop l'atteinte douloureuse...
Et quelle mère, hélas! se croyoit plus heureuse?
Par tout ce que mon cœur en avoit attendu,
Concevez, s'il se peut, tout ce que j'ai perdu.
Tant d'amour, de respect, un dévouement si tend.
Cet éclat que sur moi lui seul pouvoit répandre,
Et ce plaisir si pur, pour moi d'un si grand prix,
D'enorgueillir mon cœur de la gloire d'un fils;
Tout ce que sa tendresse avoit pour moi de charmes.
Tout est évanoui!... Pardonnez à mes larmes.
Je ne les cache point dans un si grand malheur;
Des yeux de l'amitié vous voyez ma douleur.
De ce cœur maternel vous sentez la blessure;
Et qui peut condamner les pleurs de la nature?

VOLUMNIUS.

Ah! madame, avec vous Rome devroit pleurer.
Jusqu'où sa haine aveugle a donc pu l'égarer?
Quand le Volsque du Tibre a couvert le rivage,
Oubliant son danger pour écouter sa rage,
Rome perd son soutien : elle-même aujourd'hui
Se prive du héros qui faisoit son appui.

VÉTURIE.

O mon cher Marcius! ô mon fils! ô grand homme!
Qu'avec tant de plaisir j'avois formé pour Rome,
Je ne le verrai plus m'apporter ses lauriers,
Ses couronnes orner nos temples, nos foyers,

Et dans ces jours si beaux, si chers à la patrie
Les mères envier le sort de Véturie !...
Marcius vit encore, et je n'ai plus de fils !

VOLUMNIUS.

Il vient.

SCÈNE III.

VÉTURIE, VOLUMNIUS, CORIOLAN.

VÉTURIE.

Coriolan ! tes cruels ennemis
De nos malheurs communs ont consommé l'ouvrage.
C'en est fait, l'innocence est proscrite, et leur rage
Déchire, en te frappant, ce cœur trop malheureux.
Lorsque ta mère, hélas ! t'envoyoit devant eux,
Elle n'a pu penser qu'avec tant d'injustice,
Jamais...

CORIOLAN.

Sicinius demandoit mon supplice !
S'il eût fallu l'en croire, on m'auroit condamné
A ce trépas infâme aux traîtres destiné.
L'indulgence de Rome adoucit ma sentence...
Je suis banni.

VÉTURIE.

Qui ? toi ! leur appui, leur défense !..

VOLUMNIUS.

Toi que tant de travaux qu'on t'a vu soutenir !...

CORIOLAN.

Oui, c'est là mon seul crime... Ils ont dû m'en punir.

VÉTURIE.

De mes soins, de ton sang, voilà donc le salaire !

CORIOLAN.

Du moins jusques au bout j'aurai pu vous complaire.
Vous avez exigé qu'à ce peuple soumis,
Coriolan parût devant ses ennemis;
Et je vous ai donné, lui rendant cet hommage,
De mon obéissance un dernier témoignage.

VÉTURIE.

Ah! c'est un souvenir qui sert à m'accabler,
Qui...

CORIOLAN.

Ce n'est pas à moi d'oser vous consoler.
Il ne me siéroit pas d'apprendre à Véturie,
A cette âme intrépide et de vertus nourrie,
Comme on cède au destin, sans mériter ses coups
C'est une des leçons que je reçus de vous.
D'une Romaine ici la force doit paroître.

VÉTURIE.

Ah! je ne suis que mère...

CORIOLAN.

Il n'est plus temps de l'être.
Vous n'avez plus de fils.

VÉTURIE.

Moi?

CORIOLAN.

Rome l'a voulu.
Rome n'a-t-elle pas un pouvoir absolu?

VÉTURIE.

Et peut-elle effacer ce sacré caractère?
Mon fils!...

CORIOLAN.

C'est d'un Romain que vous étiez la mère....
Je ne suis plus Romain.

VÉTURIE.

Qui! toi, Marcius?

CORIOLAN.

Non.

Ce jour d'un citoyen m'ôte les droits, le nom,
Tout... je suis un banni.

VOLUMNIUS.

Ce peuple, en sa furie,
Ignore quelle atteinte il porte à la patrie.
Entouré d'ennemis qui viennent l'assiéger...

CORIOLAN.

N'a-t-il pas ses tribuns tout prêts à le venger?
Avec Sicinius est-il rien qu'il redoute?

VOLUMNIUS.

Le temps doit l'éclairer : un jour viendra, sans doute,
Que ses justes remords...

CORIOLAN.

Qu'il s'épargne ce soin :
Je ne les attends pas, et n'en ai pas besoin.

VÉTURIE.

Quels sont les lieux, hélas! où ton malheur t'exile?

CORIOLAN.

Eh! qu'importe aux Romains quel sera mon asile?
Ne sont-ils pas contents si je sors de leurs murs?

VÉTURIE.

Tout asile est égal à des destins obscurs :
Mais toi, si renommé par l'éclat de tes armes,
Ce grand nom qui te suit ajoute à mes alarmes.
Parle : as-tu fait le choix d'un refuge assuré?...
Tu ne me réponds rien?...

CORIOLAN.

Peut-être je pourrai

Trouver quelque demeure ouverte à l'infortune,
Où la vertu du moins ne soit pas importune:
Je m'en remets aux dieux qui conduiront mes pas.
Vous, si vous m'en croyez, ne vous informez pas
Du sort d'un exilé, qui n'a plus de patrie....
Je recommande au ciel les jours de Véturie.
Mon ami ... vous, ma mère.... oubliez-moi tous deux,
Et de Coriolan recevez les adieux.

VÉTURIE.

Quoi! malgré la rigueur de cet arrêt funeste,
Ne peux-tu?...

CORIOLAN.

De ce jour on m'a donné le reste....
Qu'importe un vain délai pour le sort qui m'attend?
Je dois sortir de Rome, et j'en sors à l'instant.

VÉTURIE.

Sans suite, sans secours, sans ressource certaine!...

CORIOLAN.

Non, je ne veux de Rome emporter que sa haine:
Sa haine me suffit.

VÉTURIE.

Qu'au moins jusqu'aux remparts
J'accompagne tes pas; que mes derniers regards....

CORIOLAN.

Ah! demeurez: songez qu'une foule égarée,
D'un triomphe odieux est encore enivrée.
Pensez-vous qu'aujourd'hui leur insolent orgueil
Épargne Véturie, et respecte son deuil?
Voulez-vous, dans l'ivresse où ce peuple est en proie,
Exposer vos douleurs en spectacle à sa joie?
C'est trop.... Adieu, ma mère.... Adieu, Volumnius...
Adieu, Rome.... je pars.

SCÈNE IV.

VÉTURIE, VOLUMNIUS.

VÉTURIE.

Il ne m'écoute plus.
Il nous échappe.... Il laisse en cette âme tremblante,
Du plus sinistre adieu l'horreur et l'épouvante.
Venez, Volumnius, venez, suivez mes pas.
Jusqu'au dernier moment ne l'abandonnons pas.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

(Le théâtre représente le camp des Volsques. La tente de Tullus, ouverte sur un des côtés, occupe une partie de la scène. Au fond du théâtre s'élève, sur un autel, la statue d'une des divinités du peuple volsque. On découvre dans l'éloignement les murs de Rome.)

SCÈNE I.

CORIOLAN, *sous un habit plébéien, debout près de l'autel*; PROCULE, AUFIDE, *hors de la tente, et sur le devant de la scène.*

PROCULE.

Quel est cet étranger? que cherche-t-il, Aufide?
Quel est dans notre camp le dessein qui le guide?
Il est sombre, immobile; il se tait : son aspect,
Sous un vêtement simple, imprime le respect.
Son maintien m'a frappé. Que veut-il?

AUFIDE.

Je l'ignore.
On l'amène à l'instant : il n'a point dit encore
Son nom, ni son pays : avec sécurité,
Aux limites du camp il s'étoit présenté.
Il demandoit Tullus : ce n'est qu'en sa présence,
Devant lui seul, dit-il, qu'il rompra le silence.
Je l'ai fait introduire, en l'observant toujours.
Il a quelque raison de craindre pour ses jours.

Dès qu'il a vu le dieu qui reçoit notre hommage,
Il s'est venu placer auprès de son image,
Comme s'il eût voulu qu'un abri respecté
Rendît plus saints les droits de l'hospitalité.
Sans doute son destin ne peut être vulgaire,
Et même dans ce temps de péril et de guerre,
Il peut... Voici Tullus : tout va se dévoiler.

SCÈNE II.

CORIOLAN, TULLUS, AUFIDE, PROCULE.

TULLUS.

C'EST là cet inconnu qui prétend me parler?...
Quel es-tu? Pres de moi qui t'oblige à te rendre?

CORIOLAN.

Ce n'est qu'au seul Tullus que je pourrai l'apprendre.

TULLUS, *à Proculé et à Aufide.*

Laissez-nous.

(*Ils sortent.*)

CORIOLAN.

Un seul mot te fera concevoir
Quel destin aujourd'hui je mets en ton pouvoir.
Je suis Coriolan.

TULLUS.

Coriolan?

CORIOLAN.

Lui-même.
Seul bien que m'ait laissé mon infortune extrême,
Ce nom, le plus beau don que m'avoit fait le sort,
Ce nom seul, je le sais, est l'arrêt de ma mort.
Mais serois-je en ces lieux, si j'avois pu la craindre?

A supporter le jour si j'ai pu me contraindre,
C'est dans le seul espoir de venger mes douleurs,
Et de faire aux Romains expier mes malheurs.
Les Romains m'ont banni : le sénat, en silence,
A laissé des tribuns triompher l'insolence.
Je suis persécuté par de vils ennemis;
Je suis abandonné par de lâches amis.
Je t'offre contre Rome et ma main et ma haine.
A ton pays, à toi, ma vengeance m'enchaîne.
Si tu le veux, ce bras aux Volsques si fatal,
Leur fera plus de bien qu'il ne leur fit de mal.
Si tu crois Marcius aux Volsques inutile,
Ne considère point les dieux ni cet asile,
Frappe : j'ai trop vécu.

TULLUS.

Dans ce grand changement,
A peine revenu d'un long étonnement,
Je me rends, avant tout, à l'honneur qui m'engage,
Et de ta sûreté te présente le gage.
Touche dans cette main, approche, et ne crains plus
Tes jours sont désormais confiés à Tullus.
Je suis fier d'un dépôt si grand, si respectable.
O brave Marcius! du malheur qui t'accable,
Que ton cœur près de moi ne soit plus occupé;
Tu m'as cru généreux, tu ne t'es pas trompé.
Conçois quelle surprise en mon âme a dû naître.
Juge sous cet habit si j'ai pu reconnoître
Un guerrier que souvent, au mépris du danger,
Dans l'horreur des combats j'osois envisager.
Je te rappelle ici ma défaite et ta gloire :
Coriolan sur moi remporta la victoire.

Lui-même il m'en console et me venge aujourd'hui
Et, s'il fut mon vainqueur, je deviens son appui.
C'est le jour de Tullus : c'est le seul avantage
Que le sort me gardoit sur un si grand courage,
Le seul que désormais on ne peut me ravir;
Je n'avois pu te vaincre, et pourrai te servir.
Mais comment des Romains l'injuste violence
A-t-elle à cet exil condamné ta vaillance?
Quel dieu, propice au Volsque, a pu les aveugler?

CORIOLAN.

Laissons-là mes affronts : je souffre d'en parler.
Puis-je, dans les transports où la fureur m'entraîne,
Perdre en de vains récits un temps cher à ma haine,
Gémir encor des maux qu'il me faut supporter?
Non, il faut les venger et non les raconter.
Qu'il te suffise enfin que ce peuple, en sa rage,
A payé Marcius par l'exil et l'outrage,
Que les Romains m'ont tous proscrit, déshonoré,
Que mon cœur est contre eux sans retour ulcéré,
Que leur perte est le vœu conçu dans ma colère,
Que l'ennemi de Rome est mon ami, mon frère.
Oui, c'est ce titre seul, je ne le cèle pas,
Qui d'abord dans ce camp guida vers toi mes pas.
Des peuples à qui Rome a paru redoutable,
Le Volsque est le plus fier et le plus implacable.
Dans ses ressentiments plus qu'eux tous affermi,
Tullus est des Romains le plus grand ennemi.
J'ai préféré Tullus, et s'il étoit un homme,
Qu'un plus ardent courroux animât contre Rome,
Plus fait pour la combattre et pour la renverser,
C'est à lui que ma haine eût voulu s'adresser.

TULLUS.

Ah ! puisque s'emportant à cet excès d'outrage,
Rome a contre elle-même armé ce grand courage,
Les dieux qui trop long-temps ont servi son orgueil,
De son ambition marquent enfin l'écueil.
Qu'elle tremble : le sort ne nous est plus contraire.
Marcius est pour nous : je sais ce qu'il peut faire.
Le Volsque, en ses desseins par toi seul confondu,
Retrouve dans toi seul plus qu'il n'avoit perdu.
A mes concitoyens j'en vais porter la joie.
Qu'ils sachent quel secours le destin leur envoie.
Quoique leur général, et nommé par leur choix,
Du conseil assemblé je dois prendre les voix :
Je dois en leur pouvoir moi-même te remettre;
Mais compte sur l'appui que j'ose t'en promettre.
Je vais à tous nos chefs, appelés en ces lieux,
Montrer Coriolan comme un présent des cieux;
Et tu les verras tous, d'un transport unanime,
Faire éclater pour toi le zèle qui m'anime.
Demeure, et de mes soins attends l'heureux effet.

(*Il sort.*)

SCÈNE III.

CORIOLAN, *seul*

Respire, Marcius : que ton cœur satisfait
S'ouvre au prochain espoir d'une juste vengeance.
Mes oppresseurs, si fiers de punir l'innocence,
Pensent de mes affronts triompher à loisir;
Ils n'auront pas long-temps à goûter ce plaisir.
A leur ivresse aveugle ils sont encore en proie;
Mais le deuil va bientôt se mêler à leur joie.

Ce jour que signaloit leur triomphe inhumain,
Va voir Coriolan la foudre dans la main :
Quelques instants encore, elle part, elle éclate,
Et je vais de son crime accabler Rome ingrate.
Ils l'ont voulu.... mon cœur ne hait pas a demi.
Autant qu'ils le vouloient, je suis leur ennemi.
Je le suis... Ils verront ce que peut mon courage,
S'il sait et ressentir et repousser l'outrage ;
Et quoi qu'il leur en coûte, ils l'auront mérité.

SCÈNE IV.

CORIOLAN, TULLUS, CHEFS VOLSQUES.

TULLUS.

Oui, Volsques, le voilà ce Romain si vanté,
Dont vous avez long-temps redouté le génie :
De ses concitoyens il fuit la tyrannie.
Banni de sa patrie, il la retrouve en nous.
Vous lui tendez les bras, et le sien est à vous ;
De tous vos sentiments près de lui l'interprète,
J'en étois le garant, et ma voix lui répète,
Au nom de cet État, qu'il rendra triomphant,
Qu'Antium aujourd'hui l'adopte pour enfant.
Que puisse, Marcius, ta nouvelle patrie,
Par ton bras illustrée, et de ton cœur chérie,
Réparer tous les maux que t'ont faits les Romains,
Et payer les secours qu'elle attend de tes mains !

CORIOLAN.

Guerriers, qu'un tel accueil me ranime et m'enflamme !
En venant parmi vous, je portois dans mon âme
Le poids de mes affronts, l'injure et le malheur ;
Il tombe le fardeau qui pesoit sur mon cœur.

Ce cœur plein d'un courroux que votre aspect ranime,
Tout prêt à l'assouvir, n'en sent plus l'amertume.
Vous vengerez mes maux, vous armerez ces mains,
Et je suis entouré d'ennemis des Romains.
Vous savez si pour eux j'ai prodigué ma vie,
Et vous n'exigez pas que je m'en justifie.
Marcius, dont les jours sont en votre pouvoir,
Ne s'excusera point d'avoir fait son devoir.
Je servois le pays qui m'a donné naissance,
Et je vous appartiens par la reconnoissance.
Aujourd'hui de son sein Rome m'a rejeté;
Je ne lui dois plus rien : vous m'avez adopté;
Je vous dois tout : autant j'ai signalé de zèle,
Quand l'honneur m'ordonnoit de combattre pour elle,
Autant vous me verrez de courage et d'ardeur,
Pour payer des bienfaits dont je sens la grandeur.
Je jure par vos dieux, je jure par ma haine,
D'être à jamais fidèle au nœud qui nous enchaîne,
De combattre avec vous ce peuple impérieux,
Toujours de ses voisins tyran injurieux,
De ses citoyens même oppresseur arbitraire.
A nos efforts unis qui pourroit le soustraire?
La discorde en son sein, l'ennemi sous ses murs,
Des généraux sans gloire, et dont les noms obscurs,
D'un consulat romain souillent la renommée,
Oisifs, et dans un camp renfermant leur armée.
Marchons, braves amis, et nous sommes vainqueurs.
Je ne demande point un rang ni des honneurs;
Combattre est mon seul vœu, me venger est ma gloire,
Et tout soldat est grand dans un jour de victoire.

TULLUS.

Quoi! Marcius voudroit...

CORIOLAN.

Les armes d'un soldat,
Un glaive en cette main, le signal du combat;
C'est tout ce que je veux.

TULLUS.

On te doit davantage.
J'ennoblis le pouvoir qu'avec toi je partage.
Crois-tu n'être pour nous rien qu'un guerrier de plus?
Désormais dans ce camp sois l'égal de Tullus.
Aujourd'hui que ta cause à la nôtre est unie,
Autant que ta valeur tu nous dois ton génie.
Et ne crains point de moi des sentiments jaloux:
L'intérêt le plus grand, le plus sacré pour nous,
C'est celui d'abaisser Rome qui nous déteste:
Voyons qui de nous deux lui sera plus funeste.
C'est tout ce que Tullus prétend te disputer.
Plût au ciel que déja....

CORIOLAN.

Qui peut nous arrêter?

TULLUS.

L'ennemi dans son camp se borne à se défendre:
Il craint de nous combattre.

CORIOLAN.

Et pourquoi donc l'attendre?
Vous voyez sa frayeur: sachez en profiter.
Sur les remparts d'un camp n'oseriez-vous monter?
Est-il à la valeur un mur inaccessible?
A l'honneur qu'on lui fait Coriolan sensible,
A la victoire, amis, brûle de vous guider.
Quand l'ennemi nous craint, il faut tout hasarder.
Le Romain dans ses chefs a peu de confiance;

Il se croira vaincu, s'il voit votre assurance.
Saisissez ce moment.

TULLUS.

Eh bien! je t'en croirai.
J'embrasse cet avis, par les dieux inspiré.
Commande la moitié de nos braves cohortes,
Et du camp des Romains allons briser les portes.
De ta bouillante ardeur je me sens animer.

CORIOLAN.

Venez : puisse la main que vous allez armer,
Versant des flots de sang, de ce sang que j'abhorre,
Éteindre dans mon cœur la soif qui le dévore!
Les dieux, les justes dieux vont conduire mon bras,
C'est leur voix qui m'anime à frapper des ingrats.
Que ces fers ennemis, dont la chute s'apprête,
Sentent que Marcius combat à votre tête,
Et que sur leur ruine élevant mes destins,
Pour de mon exil soit fatal aux Romains.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

TULLUS, AUFIDE.

TULLUS.

Non, ce n'est point, ami, sa gloire qui m'outrage.
Qu'il nous ait bien servis, que son ardent courage
Ait signalé pour nous les plus hardis efforts;
Que, le premier, marchant sur des monceaux de morts
Et des mains d'un tribun arrachant l'aigle altière,
Il ait du camp romain renversé la barrière;
Moi-même j'applaudis à de si nobles coups :
J'aime trop la valeur pour en être jaloux.
Mais moi qui de l'honneur lui viens d'ouvrir la route,
Ai-je donc mérité les affronts qu'il me coûte?
Quoi! sa fougue imprudente au sortir d'un combat,
Ou la victoire même épuise le soldat,
S'enivrant d'un espoir qui n'a pu me séduire,
A l'attaque de Rome a voulu nous conduire;
Et lorsque je m'oppose à ce bouillant orgueil,
Qui du plus beau triomphe allait être l'écueil,
J'entends crier partout : « Suivons tous ce grand homme.
« Suivons Coriolan : seul il peut prendre Rome. »
Et mes propres soldats, et mes concitoyens,
Désertent mes drapeaux pour courir sous les siens!
Lui-même encourageant la désobéissance,
Enseigne à mon armée à braver ma puissance.

Écoute, en frémissant, mes ordres absolus,
Et ne cède qu'à peine au pouvoir de Tullus.
Ai-je pu dévorer un si cruel outrage?

AUFIDE.

Les succès de ce jour ont paru son ouvrage;
Et lorsqu'il poursuivoit, au pied de leurs remparts,
Les Romains devant nous fuyant de toutes parts,
Pardonnez, mais on croit qu'offensé de sa gloire,
Vous avez refusé d'achever la victoire.

TULLUS.

De cet opprobre insigne on a pu me charger!
On connoîtra Tullus, qu'on ose ainsi juger.
Je reçois de mes soins un indigne salaire.
Ce superbe banni, que ma main tutélaire
A sauvé des dangers qui suivent les proscrits,
S'élève insolemment sur mes propres débris....
Eh bien! quoi qu'ait souffert ma fierté combattue,
Je lui pardonne tout, si Rome est abattue.
Mais de ce fier proscrit qu'ose-t-on espérer?
Un envoyé de Rome en ce camp vient d'entrer.
A Coriolan seul aujourd'hui l'on s'adresse.
Croit-on pour son pays réveiller sa tendresse?
A-t-il encor pour eux le cœur d'un citoyen?
Je pouvois empêcher un semblable entretien:
Le Volsque soupçonneux peut le craindre, sans doute.
Éprouvons Marcius: il le faut: qu'il écoute
Ce député romain; s'il paroît chanceler,
S'il n'est pas tout à nous, c'est à lui de trembler.
Plus les Volsques pour lui montrent d'idolâtrie,
Plus il doit, s'il changeoit, redouter leur furie.
Ce peuple extrême en tout, désormais voit en lui

Son fléau le plus grand, ou son plus grand appui.
Un moment à nos yeux peut le rendre coupable.

AUFIDE.

Non, n'en attendez rien : son âme est implacable.
Ils feront près de lui des efforts superflus.
C'est le connoître mal. .. mais il paroît.

SCÈNE II.

TULLUS, AUFIDE, CORIOLAN, *en habit guerrier*, CHEFS VOLSQUES.

CORIOLAN.

TULLUS,

Si vous l'aviez voulu, dans ce moment, peut-être,
De Rome et de son sort le Volsque seroit maître.
J'ai présumé de lui, (j'en jugeois par mon cœur)
Qu'il pourroit, plein du feu qui l'avoit fait vainqueur,
Et dans un si grand jour prodiguant les miracles,
Démentir des Romains les orgueilleux oracles.
J'embrassai cet espoir : il a pu m'égarer.
L'ennemi dans ses murs s'est pressé de rentrer.
Lui laissez-vous le temps de les mettre en défense?
J'ai soumis mon audace à votre expérience.
Jusques à quand, seigneur, retenez-vous mon bras?
La nuit a réparé les forces des soldats :
Pour marcher contre Rome, ils attendoient l'aurore;
Et si leur général ne les arrête encore,
Dans ce même moment l'assaut peut se tenter.
Je n'attends que votre ordre, et cours l'exécuter.

TULLUS.

J'estime en un guerrier la noble impatience.
Qui sait, quand il le faut, céder à la prudence.

Je diffère mes coups pour les assurer mieux.
Croyez que tout Romain m'est assez odieux.

SCÈNE III.

TULLUS, CORIOLAN, AUFIDE, PROCULE, CHEFS VOLSQUES.

PROCULE.

Député du sénat, Volumnius s'avance,
Et de Coriolan demande la présence.
Il marche sur mes pas.

TULLUS.

Qu'il paroisse.

CORIOLAN, *à part.*

Qui, lui?
(*Haut.*)
Il étoit mon ami, Volsques; mais aujourd'hui
Tout cède aux droits sacrés que la reconnoissance
Vient d'ajouter encore aux droits de la vengeance....
Il vient.

SCÈNE IV.

TULLUS, CORIOLAN, AUFIDE, PROCULE, VOLUMNIUS, ALBIN, CHEFS VOLSQUES.

VOLUMNIUS.

Au nom de Rome, en ce camp député,
Puis-je à Coriolan parler en liberté?

CORIOLAN.

Des Volsques désormais mon destin doit dépendre:
Ce n'est que devant eux que je puis vous entendre.

Les mêmes intérêts, les mêmes ennemis
Ont formé ces liens pour jamais affermis.
Ils verront si mon cœur sait leur être fidèle.
Parlez.

TULLUS.

Coriolan, assuré de ton zèle,
Ce peuple que tu sers met sa cause en tes mains;
Tu peux entendre seul l'envoyé des Romains,
Sans que cet entretien doive nous faire ombrage,
Ni sur toi d'un soupçon répandre le nuage.
Quoi que Rome, en un mot, puisse nous proposer,
Les Volsques sur ta foi veulent s'en reposer.

(*Il sort avec les Volsques.*)

SCÈNE V

CORIOLAN, VOLUMNIUS, ALBIN.

CORIOLAN.

Eh bien! Volumnius, que faut-il que je croie?
C'est le peuple romain qui vers moi vous envoie?
Moi qu'ils ont condamné, que l'exil a puni!
Quoi! ces Romains si fiers recherchent un banni?
Vous baissez vos regards, vous craignez de répondre.

VOLUMNIUS.

Oui: tout ce que je vois a de quoi me confondre.
Tout doit me pénétrer de honte et de pitié.
Je sens gémir en moi l'honneur et l'amitié.
Je pleure mon pays, quand sa faute l'accable;
Je vois Rome vaincue, et mon ami coupable.
La colère à ce mot s'élève en votre cœur...
Et je n'ai pas dessein d'irriter un vainqueur.

Je sais quelle injustice envers lui fut commise;
Qu'il croit à ses affronts la vengeance permise.
Le ciel qui, dans ce jour, veut nous humilier,
Semble avoir pris le soin de la justifier.
Quel en sera le terme? et jusqu'où sa furie
Prétend-elle jouir des maux de sa patrie?
Fière encor, sous les coups qu'a portés votre main,
De n'avoir succombé qu'aux armes d'un Romain,
Sa défaite, il est vrai, coûte moins à sa gloire:
Faites-vous pardonner cette triste victoire.
Donnez la paix à Rome; et que votre équité
Règle nos intérêts et préside au traité.
Marcius en est digne, et Rome, à plus d'un titre,
Entre le Volsque et nous le choisit pour arbitre.
Elle oublie, à ce prix, sa faute et ses succès;
Et le plus beau retour va payer vos bienfaits.

CORIOLAN.

Je rends grâce aux bontés dont je vois qu'on m'honore.
Coriolan, sans doute, est trop heureux encore
De reprendre chez vous le rang de citoyen;
Rien ne doit égaler un si précieux bien;
Et si je me soumets aux devoirs qu'on me trace,
Le grand Sicinius veut bien me faire grâce.
Certes, quoiqu'en vos murs Marcius ait vécu,
Tant de hauteur m'étonne, alors qu'on est vaincu.
Mais puisqu'à ma justice on daigne s'en remettre,
Sachez donc à quel prix vous pouvez vous promettre
De fléchir le vainqueur et d'arrêter son bras.
Les Romains ont du Volsque envahi les États,
De ses champs usurpés accru leur territoire;
Vous abusiez ainsi du droit de la victoire.
Il ne demande rien que ce qu'il a perdu.

Je prétends, en son nom, que tout lui soit rendu;
Que pour mieux étouffer ces jalouses querelles,
De la guerre entre vous semences éternelles,
Parmi vos citoyens le Volsque soit compté;
Que réunis ensemble avec égalité....

VOLUMNIUS.

Juste ciel! d'un Romain est-ce là le langage?
Quel que soit en ces lieux le nœud qui vous engage,
Tous nos droits près de vous seroient-ils donc perdus?
Le Romain et le Volsque ensemble confondus!
Et c'est Coriolan, grands dieux! qui le propose!
Cette loi si honteuse, un Romain nous l'impose!
Il est donc vrai qu'enfin ce cœur envenimé,
Est par la haine seule à jamais animé;
Que même en notre sang elle n'est pas éteinte!
J'ai cru que d'un affront la douloureuse atteinte
Avoit pour un moment égaré la valeur,
Et d'un premier transport j'excusois la chaleur
Je me suis applaudi de voir Rome plus juste,
Ouvrir encor les bras à ce proscrit auguste;
Et lorsque dans son sein tout l'invite à rentrer,
Au lieu de l'embrasser, il veut le déchirer!

CORIOLAN.

Quoi! par la liberté, devenu plus sauvage,
Contre ses défenseurs ce peuple arme sa rage;
Et son féroce orgueil seroit sacré pour moi!
Son caprice insolent seroit encor ma loi!
Il faut, si j'en croyois un préjugé frivole,
Chérir sa tyrannie, alors qu'elle m'immole!
Des nœuds qu'on a rompus suis-je encore enchaîné?
Qu'au nom de citoyen l'homme obscur soit borné;

Que de ce vain honneur son âme soit nourrie;
Le grand homme partout rencontre une patrie,
Fait le sort d'un empire en lui prêtant son bras;
Il apporte la gloire, et ne la reçoit pas.
Les Romains sous leur joug se flattoient de m'abattre;
Ils osoient m'outrager : qu'ils viennent me combattre.
J'ai bravé leurs tribuns, j'ai vaincu leurs soldats,
Et je sens qu'il est doux d'abaisser des ingrats.

VOLUMNIUS.

Souvent on paya cher le plaisir des vengeances.
Irrité contre Rome, et plein de ses offenses,
Vous n'envisagez pas un sinistre avenir;
Mais le Volsque lui-même un jour peut vous punir.
Craignez, en vous livrant à ce honteux refuge,
Les retours de l'envie et la fin d'un transfuge.
Elle est toujours funeste, et qui trahit les siens,
Craint et ses alliés et ses concitoyens.

CORIOLAN.

Si je dois en tous lieux trouver l'ingratitude,
Des mains de l'étranger le coup en est moins rude.
J'aurai puni, du moins, ceux qui m'ont outragé :
Je mourrai, mais vainqueur; je mourrai, mais vengé.
Je vais donner l'assaut; que Rome s'y prépare.

VOLUMNIUS.

C'est là votre réponse! et cet arrêt barbare,
Je le porte au sénat, à votre mère, hélas!

CORIOLAN.

Elle connoît ce cœur, sans doute, et ne croit pas
Que pour elle jamais ma tendresse s'altère.
Rome lui coûte un fils, et m'arrache une mère.
Rome seule est coupable : elle n'a pas tremblé
D'opprimer l'innocent...

SCÈNE VI.

CORIOLAN, VOLUMNIUS, PROCULE, ALBIN.

PROCULE.

Le conseil assemblé
Sous vos ordres, seigneur, vient de ranger l'armée.
Vous la commandez seul : de vos exploits charmée,
Elle se flatte enfin, sous un chef tel que vous,
De pouvoir aux Romains porter les derniers coups.

CORIOLAN.

Ce choix m'est glorieux : mon espoir est le vôtre;
Mais pourrai-je accepter la dépouille d'un autre?
Tullus qui m'a reçu, devant moi dégradé...

PROCULE.

On reproche à Tullus d'avoir seul retardé
La chute des Romains par vous seul préparée :
En marchant sur vos pas on la croit assurée;
Et sans doute l'assaut doit leur être fatal,
Si Coriolan seul est notre général.
Le conseil vous attend.

CORIOLAN.

Je suis prêt à m'y rendre.
(*A Volumnius.*)
Ainsi donc de moi seul votre sort va dépendre.
L'amitié que mon cœur garde à Volumnius,
Le voit avec regret du parti des vaincus.
Il n'est rien qu'un ami sur moi ne pût prétendre;
Mais au nom des Romains il ne doit rien attendre.
Vous savez à quel prix ils obtiendront la paix.

VOLUMNIUS.

Rome au prix de l'honneur ne l'achète jamais.
Que plutôt notre perte aujourd'hui se consomme !

CORIOLAN.

Attendez Marcius sur les remparts de Rome.

SCÈNE VII.

VOLUMNIUS, ALBIN.

VOLUMNIUS.

Jusqu'où nous a réduits un sort injurieux ?
Vaincus et dédaignés ! En est-ce assez, ô dieux ?
Nous trompiez-vous, hélas ! ô vous dont les oracles
Ont au peuple de Mars promis tant de miracles ?
Dieux immortels, auteurs de nos prospérités,
Avec Coriolan nous avez-vous quittés ?
L'horreur est dans nos murs ; il semble qu'un seul homme
Emporte le courage et les forces de Rome.
Troublé par les remords, ce peuple sans appui,
S'accuse et croit le ciel irrité contre lui.
Le malheur qu'on mérite accable davantage.
Si parmi tant de maux que ma douleur partage,
Je pouvois... mais que dis-je !... oui, cet heureux dessein,
Un dieu lui-même, un dieu le fait naître en mon sein.
J'embrasse avec transport cette unique assistance,
Des malheureux Romains la dernière espérance...
Albin, volez à Rome, et portez au sénat
Un avis important qui peut sauver l'Etat,
Qu'en vos fidèles mains la mienne va remettre :
Hâtez l'heureux secours que j'ose m'en promettre.
Au conseil assemblé je vais parler de paix,
De l'assaut, s'il se peut, retarder les apprêts,

D'un délai précieux ménager l'avantage,
Et vous donner le temps d'achever mon ouvrage.
Daigne conduire, ô ciel! mes efforts et ses pas.
Tu donnas Marcius à Rome : ah! ne fais pas
Un sinistre fléau d'un mortel tutélaire,
Et d'un si beau présent un don de ta colère!

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

CORIOLAN, CHEFS VOLSQUES.

CORIOLAN.

Enfin vous le vouliez : il a fallu céder :
Mais si Coriolan consent à commander,
S'il a sacrifié sa juste répugnance,
S'il souscrit à ce choix dont un autre s'offense,
C'est pour hâter les coups que vont porter nos mains,
Et pour mieux assurer la perte des Romains.
On prépare déja les machines guerrières
Qui des murs ébranlés renversent les barrières.
Les Romains vainement abaissent leur orgueil ;
Que leurs remparts détruits deviennent leur cercueil.
Dans une heure, guerriers, je marche à votre tête.
Allez.

(Ils sortent.)

SCÈNE II.

CORIOLAN, *seul.*

D'où vient qu'ici Volumnius s'arrête?
De quel espoir encor pourroit-il se flatter?
Par des soumissions croit-il nous arrêter?
Ou bien que la pitié dans mon âme entendue...
Que vois-je?

SCÈNE III.

CORIOLAN, VÉTURIE *en deuil*, FLAVIE, DEUX FEMMES ROMAINES.

CORIOLAN.

Vous, ma mère! ah! m'êtes-vous rendue?
Partagez les transports dont mes sens sont émus.
Dans cet embrassement...

VÉTURIE.

Arrête, Marcius.
Viens-tu pour embrasser ta mère ou ta captive?
Ordonnes-tu ma mort, ou faut-il que je vive?
Es-tu mon fils enfin, ou bien mon ennemi?
Parle.

CORIOLAN.

A ce mot affreux tout mon cœur a frémi.
Non, l'exil et l'outrage, et Rome et sa colère
N'ont point flétri cette âme aussi tendre que fière.
Quoique par tant d'affronts ce cœur soit déchiré,
Les Romains ne l'ont pas rendu dénaturé.

VÉTURIE.

Qu'as-tu donc fait, cruel? que veux-tu faire encore?
Qui m'amene à tes yeux dans ce camp que j'abhorre?
En quels lieux te revois-je? ou suis-je? quelle main
Prétend anéantir jusques au nom romain?
C'est celle de mon fils, du fils de Véturie.
A l'aspect de ces murs, quoi! malgré ta furie,
Tu n'as pas dit toi-même à ton cœur attendri:
C'est là que je suis né, là que je fus nourri!
De mes fils, de ma femme on y garde la cendre!
C'est là que vit pour moi la mère la plus tendre!

Tu la forces, barbare, en sa calamité,
A maudire l'hymen et sa fécondité,
A pleurer ta naissance, hélas! jadis si chère!
Pour le malheur de Rome ai-je donc été mère?
J'ai produit le plus grand de tous ses ennemis!
Rome ne craindroit rien, si je n'avois un fils!
Ah! cette horrible idée accable mon courage.

CORIOLAN.

Vous plaignez les Romains! n'accusez que leur rage.
Vous me montrez ces murs! là sont mes oppresseurs:
Là sont mes ennemis, ici mes défenseurs.
Ce camp qui vous irrite est mon unique asile:
Dois-je lui préférer Rome, d'où l'on m'exile?
Qui doit m'être plus cher du Volsque ou du Romain?
L'un pour qui j'ai tout fait est injuste, inhumain,
Par un bannissement a payé mon service;
L'autre à son ennemi tend une main propice.
Dois-je donc l'oublier, et faut-il désormais
Récompenser l'outrage et punir les bienfaits?

VÉTURIE.

Et n'ont-ils pas joui de ta reconnoissance?
N'as-tu donc pas assez relevé leur puissance?
Ils te doivent l'honneur de nous avoir vaincus;
Nous demandons la paix, et que faut-il de plus?
Règle au moins cette paix sans que Rome en rougisse.
Je suis loin d'exiger que ton cœur les trahisse.
Mais quoi! leur as-tu fait le serment odieux
De détruire ces murs, ta patrie et tes dieux?
De leur sacrifier, de ta main meurtrière,
Tout le sang des Romains et le sang de ta mère?
Si c'est là le seul prix qu'attendoit leur fureur,
Si le Volsque y prétend, il doit te faire horreur.

Ah ! si Coriolan daignoit ici m'en croire,
Que d'un autre destin il peut goûter la gloire !
Quel immortel honneur s'en va le couronner,
De triompher de Rome, et de lui pardonner !

CORIOLAN.

Pardonner aux Romains ! l'effort est impossible :
Je tiens de vous un cœur trop fier et trop sensible.
Le connoissez-vous bien ? avez-vous oublié
Par quelle épreuve amère il fut humilié ?
Non, vos yeux n'ont point vu mes affronts, mes supplices ;
Vous n'étiez pas témoin de ces affreux comices,
Où d'arrogants tribuns, arbitres de mon sort,
Me présentoient les fers, et la honte et la mort ;
Où j'entendois, au gré des plus vils adversaires,
Rugir autour de moi les fureurs populaires.
Assailli de leurs cris, de leur rage entouré,
Au milieu de l'opprobre où je parus livré,
Je rassemblois en moi ma force et ma constance,
Et dans ce cœur souffrant j'amassois la vengeance.
Je jurois à ce cœur, que cet instant passé,
Rome en vain pleureroit de m'avoir offensé.
Non, je n'aurai point fait une menace vaine.

VÉTURIE.

Eh ! doit-on accomplir les serments de la haine ?
Quel est ce faux honneur dont tu vas t'occuper ?
Ah ! je t'en offrois un qui ne peut te tromper,
Que rien ne peut ternir, dont rien ne me sépare....

CORIOLAN.

Et quel honneur vaudroit celui qu'on me prépare ?
De deux états rivaux je vais changer le sort.
Toujours vaincu, toujours déçu dans son effort,
Le Volsque s'est long-temps débattu dans ses chaînes ;

Sans cesse il retomboit sous les aigles romaines.
Je commande le Volsque; il triomphe : mon bras
Ote à Rome, en un jour, le fruit de cent combats.
Au parti que je sers, je fais passer l'empire;
Et si j'en crois l'espoir que la fortune inspire,
Antium des Romains éteignant la splendeur,
Ne devra qu'à moi seul sa nouvelle grandeur.
Il devient ma patrie, et je n'en veux plus d'autre.
Loin de me l'envier, ah! faites-en la vôtre.
Détachez-vous enfin de mes persécuteurs;
Songez auprès de moi quels destins plus flatteurs
Pourroient....

VÉTURIE.

Moi! sauver Rome, ou périr avec elle,
Voilà mon seul destin, et j'y serai fidèle.
Serai-je donc témoin de tes noires fureurs?
Verrai-je consommer ce spectacle d'horreurs,
Toi-même dans nos murs apportant le ravage,
Et donnant contre nous le signal du carnage?
Non, ce fer si coupable et teint du sang romain,
Ce fer, si je ne puis l'arracher de ta main,
Il faut du moins, il faut m'en percer la première,
Pour sortir de ce camp, fouler aux pieds ta mère.

CORIOLAN.

O ciel!.... et c'est ainsi que vous aimez un fils!
Voilà ces nœuds si chers qui nous avoient unis,
Ces tendres sentiments, qui depuis mon enfance,
Ainsi que mon bonheur, faisoient ma récompense!
Marcius à vos yeux n'est plus rien aujourd'hui.
Vous aimez mieux mourir que de vivre pour lui.
C'est à mes ennemis que ce cœur s'intéresse;
Les cruels m'ont ravi jusqu'à votre tendresse.

VÉTURIE.

Moi cesser de t'aimer !... Marcius, le crois-tu ?
Ah ! si je n'écoutois qu'une austère vertu,
Si Véturie, hélas ! n'étoit rien que Romaine,
Un ennemi de Rome eût mérité ma haine.
Cet affreux sentiment n'est pas en mon pouvoir ;
Et quand je viens ici te montrer ton devoir,
C'est toi, toi-même, hélas ! qu'une mère attendrie
Voudroit sauver du crime en sauvant la patrie.
Ah ! mon fils !... car ce nom dont tu trahis les droits,
Ce nom, tu t'en souviens, te fut cher autrefois ;
Comme il faisoit ma gloire, il faisoit tes délices ;
Et par toi seul livrée aux plus affreux supplices,
Mourante sous tes coups, ce nom cher et sacré,
Tu l'entendrois sortir de ce cœur déchiré....
Par ce nom, par les soins que j'eus de ta jeunesse,
Par ces plaisirs si purs que goûta ma tendresse,
Alors que sous mes yeux, pour les plus grands destins,
Tu croissois l'espérance et l'amour des Romains ;
Par ce deuil, de nos maux sinistre témoignage,
Qui déja de ma mort te présente l'image,
De ma mort, seul asile ouvert au désespoir,
Si ton cœur obstiné ne se peut émouvoir....
Ne me refuse pas....

CORIOLAN.

Ce peuple qui m'opprime,
Même dans mes bontés verroit un nouveau crime.
Il n'oublieroit jamais que je l'ai fait trembler,
Et tôt ou tard encore il sauroit m'accabler.

VÉTURIE.

Non, qui reçoit sa grâce au remords s'abandonne

CORIOLAN.

Non, l'orgueil est ingrat : il hait qui lui pardonne;
Et je dois à moi-même, au Volsque mon soutien....

VÉTURIE.

Suis-je la seule, hélas! à qui tu ne dois rien?
Toi qui me rappelois notre union si chère,
Qui ressens le besoin d'être aimé d'une mère,
Pourrois-tu loin de toi repousser ma douleur?
J'ai si souvent au ciel demandé ton bonheur!
Je demande le mien à mon fils que j'implore.

CORIOLAN.

Quoi! Rome dans ses murs me reverroit encore?
J'irai pour y ramper sous un joug odieux?

VÉTURIE.

Non, pour m'y voir jouir de tout ce que les dieux
Peuvent verser de biens sur les jours d'une mère,
Pour les voir du bonheur me rouvrir la carrière.
Rome attend mon retour, ta réponse et son sort.
Songe quel jour pour moi, quel moment, quel transport,
Quand je vais d'un seul mot leur rendre à tous la vie,
Leur conter par mes soins Rome au glaive ravie,
Le fer qu'elle craignoit tombé de cette main,
Et mon fils, à ma voix, redevenu Romain!

CORIOLAN.

Ah! que prétendez-vous?

VÉTURIE.

Je crois voir leurs hommages
Parmi les immortels consacrer mes images;
Rome reconnoissante honorer mon tombeau....
Et je puis te devoir un triomphe si beau!
Et tu pourrois, cruel, m'en refuser la gloire!
Non, la nature enfin obtiendra la victoire.

Ta mère et ta patrie, et tous ces noms si doux,
Et Véturie en pleurs embrassant tes genoux....
Oui, je m'y jette, ingrat....

CORIOLAN.

Quel transport vous égare
Vous à mes pieds, ô ciel!

VÉTURIE.

J'y resterai, barbare!
J'expirerai du moins en étendant mes bras
Vers mon fils révolté, que je n'attendris pas.

CORIOLAN.

Ah! vous en triomphez : la victoire est entière,
Et je n'ai pu jamais résister à ma mère.
Les Romains sont sauvés : je dois y consentir....
Et puissé-je bientôt ne pas m'en repentir!

VÉTURIE.

Non, ne te repens pas, quand tu me vois heureuse.

CORIOLAN.

Du Volsque en ce moment la fougue impétueuse
Menace vos remparts, prépare les assauts;
Il faut que de vos murs j'éloigne ses drapeaux.
Je vais dire au conseil (et puisse-t-il m'en croire!)
Qu'une honorable paix vaut mieux qu'une victoire;
Et que s'ils ont enfin résolu sans retour
De détruire la ville où j'ai reçu le jour,
Plutôt que par mes mains sa ruine s'achève,
J'aime mieux renoncer au rang où l'on m'élève.
Volumnius au camp est encore arrêté :
Quel que soit le décret qui doit être porté,
Qu'il aille sur vos pas apprendre à la patrie
Qu'elle ne craint plus rien du fils de Véturie.
Quoi qu'il puisse arriver, je vais vous obéir.

(*Il sort.*)

SCÈNE IV.

VÉTURIE, FLAVIE, DEUX FEMMES ROMAINES.

VÉTURIE.

Oui, j'en crois ce grand cœur qui n'a pu se trahir,
Et qui de la nature a reconnu l'empire.
Ciel! après tant de maux, souffre que je respire.
Laisse rentrer la joie en ce cœur raniné.
Je retrouve mon fils tel que je l'ai formé.
Rome est en sûreté : Rome que j'ai servie,
Va consacrer ce jour, le plus beau de ma vie.
Je dus, il est trop vrai, le croire évanoui,
Ce bonheur dont mon âme a si long-temps joui.
Le sort veut me payer de cette perte amère,
Et de Coriolan je suis encor la mère.
Que le Vol que s'obstine en ses projets hautains;
Il n'a plus le héros qui faisoit ses destins.
J'ai rendu Marcius aux Romains, à lui-même,
Et l'on ne doit qu'à moi ce triomphe suprême....
Mais quel bruit effrayant a glacé mes esprits?
Quelque danger, ô ciel! menace-t-il mon fils?...
(A Flavie.)
Ah! calme mes terreurs, vole, et reviens m'apprendre
A de nouveaux revers s'il faut encor m'attendre.
Va.

SCÈNE V.

VÉTURIE, DEUX FEMMES ROMAINES.

D'un mortel effroi tous mes sens sont saisis.
Quand j'ai tout obtenu, quand mes vœux sont remplis,

Quoi! cet instant si doux deviendroit-il funeste?
Veillez sur Marcius, dieux justes que j'atteste!
O vous qui par ma voix le changez aujourd'hui,
Ce cœur qui lui doit tout, vous implore pour lui.

SCÈNE VI.

VÉTURIE, FLAVIE, DEUX FEMMES ROMAINES.

FLAVIE.

Ah! que puisse le ciel démentir nos alarmes!
Tout ce camp retentit du bruit affreux des armes.
Je tremble des fureurs de ce peuple inhumain,
Et j'ai vu du conseil sortir, le fer en main,
Des guerriers tout sanglants; leur voix crioit vengeance...

VÉTURIE.

Viens, courons vers mon fils.... Volumnius s'avance.
Sur son front consterné je lis tous nos malheurs.
Je vois....

SCÈNE VII.

VOLUMNIUS, VÉTURIE, FLAVIE, DEUX FEMMES ROMAINES.

VOLUMNIUS.

O coup affreux! ô comble de douleurs!
Qu'il vous en coûte, hélas! pour avoir sauvé Rome!

VÉTURIE

Quoi! mon fils! se peut-il? achevez....

VOLUMNIUS.

Ce grand homme
Est victime à la fois des Volsques, des Romains.
Il meurt.

VÉTURIE.

Mon fils! grands dieux! qu'a-t-on fait? quelles mains?
Je succombe.

(*Elle tombe dans les bras de Flavie.*)

VOLUMNIUS.

Au conseil j'étois admis encore.
Ce héros qu'à jamais il faut que l'on déplore,
S'y montre tout-à-coup, ose leur annoncer
Qu'à l'attaque de Rome ils doivent renoncer,
Que contre elle son bras ne peut rien entreprendre.
Du côté de Tullus un cri se fait entendre.
Ses amis indignés, dont le ressentiment
De perdre Marcius attendoit le moment,
Se lèvent en fureur : « O Volsques! quoi! ce traître
« Vous sacrifie à Rome, et veut parler en maître!
« Ce transfuge aux Romains nous aura donc vendus!
« Immolez le perfide, ou vous êtes perdus. »
Sur lui, le fer en main, ils fondent avec rage.
Le héros dont le nombre accable le courage,
Abandonne sa vie à leur lâche courroux,
Et sous tant d'ennemis tombe percé de coups.
Il invoquoit en vain les dieux vengeurs du crime.
Les assassins, couverts du sang de leur victime,
Ont fui, comme effrayés de leur propre fureur;
Tous se sont dispersés; et moi, saisi d'horreur,
J'embrassois mon ami, le baignois de mes larmes.
Mais lui : « Dissipe, hélas! de trop justes alarmes;
« Revole vers ma mère, a-t-il dit; tes secours
« Peuvent seuls à mon cœur répondre de ses jours.
« Heureux, si retrouvant un reste de lumière,
« Je puis la voir encore à mon heure dernière! »

Tandis que mes Romains, par un trop vain effort,
En arrêtant son sang, ont retardé sa mort.
J'ai couru vers ces lieux, le désespoir dans l'âme.
Mais, par pitié pour vous, épargnez-vous, madame,
De votre fils mourant le douloureux aspect;
Puisqu'on vous garde encore un ombre de respect,
Venez, arrachez-vous de ce lieu si funeste,
Hélas! et profitez du moment qui vous reste.

VÉTURIE.

Eh! qu'importe ma vie en ces instants affreux?
Je veux revoir mon fils : oui, ce cœur malheureux,
Ce cœur désespéré demande encor sa vue.
S'il meurt, j'en suis la cause, et c'est moi qui le tue.
C'est moi.... Guidez mes pas.... Mais quel objet! ô cieux!

SCÈNE VIII.

VÉTURIE, FLAVIE, VOLUMNIUS, DEUX FEMMES ROMAINES, CORIOLAN, *porté par des soldats.*

VÉTURIE.

Ils ont versé ton sang, ces monstres odieux!
Et j'ai livré mon fils à leur main forcenée!...

CORIOLAN.

Ne leur reprochez point la mort qu'ils m'ont donnée :
Ils n'ont fait qu'achever l'ouvrage des Romains.
Ah! ceux qui m'ont banni sont mes vrais assassins.
Voilà ce qu'a fait Rome, et vous l'avez sauvée;
Vous seule de mes coups vous l'avez préservée.
Vous payez cher, hélas! vos funestes secours....
Mon dernier sacrifice est celui de mes jours :
Ils vous appartenoient.

VÉTURIE.

Épargne Véturie,
Épargne sa douleur....

CORIOLAN.

Vous que j'ai tant chérie,
Vivez, ma tendre mère!.... Et vous, Volumnius,
Ne craignez plus le Volsque.... il n'a plus Marcius.
Son infâme attentat a souillé sa victoire,
Et j'emporte avec moi sa fortune et sa gloire.

VOLUMNIUS.

Puisse Rome sur lui venger votre trépas!

CORIOLAN.

L'honneur a jusqu'au bout accompagné mes pas.
Je l'ai vue à mes pieds, cette Rome si fière....
J'ai fait grâce.... et je meurs dans les bras de ma mère.
(*Il expire.*)

FIN DE CORIOLAN.

ORPHANIS,

TRAGÉDIE,

PAR BLIN DE SAINMORE,

Représentée, pour la première fois, le 25 septembre 1773.

NOTICE
SUR BLIN DE SAINMORE.

Adrien-Michel Blin de Sainmore naquit à Paris le 15 février 1733, de parents peu riches, qu'il perdit fort jeune. Son aïeule se chargea de l'élever, et le destinant à l'état ecclésiastique, elle lui fit faire ses études au collège du Cardinal Le Moine. Après les y avoir achevées avec distinction, le jeune Blin de Sainmore, qui dans l'intervalle avoit perdu sa bienfaitrice, se trouva dénué de ressources et sans appui. Libre de suivre son penchant, autant qu'on peut l'être dans cette situation, il s'essaya dans la carrière des lettres. Le succès qu'obtinrent plusieurs héroïdes qu'il fit paroître successivement, l'engagea à travailler pour le théâtre. *Orphanis*, tragédie jouée pour la première fois le 25 septembre 1773, eut douze représentations et un succès qui donna les plus grandes espérances.

On a lieu de regretter que cet auteur estimable n'ait pas fait jouer d'autres ouvrages. Il a laissé une tragédie reçue au Théâtre François en 1786, sous le titre d'*Isemberge* ou *le Divorce de Philippe-Auguste*. On ignore pourquoi elle n'a pas été représentée.

Blin de Sainmore a aussi traduit en vers français *Œdipe roi*, tragédie de Sophocle.

En 1776 il fut nommé censeur royal et obtint une pension sur la Gazette de France. En 1786 Louis XVI le nomma historiographe, garde des archives et secrétaire des ordres de Saint-Michel et du Saint-Esprit.

Il venoit de perdre ses places et la plus grande partie de sa fortune, par les suites de la Révolution, lorsque la grande duchesse de Russie, dont il avoit été pendant quatorze ans le correspondant littéraire, lui fit passer la somme de 2,000 écus. Sa Majesté impériale l'avoit nommé bibliothécaire conservateur de la bibliothèque de l'Arsenal. Il préparoit une édition complète de ses œuvres, lorsqu'une mort subite l'enleva à sa famille le 26 septembre 1807, dans sa soixante-quinzième année. Il étoit sur la liste des candidats pour entrer à l'Institut.

PERSONNAGES.

SÉSOSTRIS, roi d'Égypte.
ARCÈS, neveu de Sésostris et héritier de la couronne.
ORPHANIS, veuve tyrienne.
IDAMAS, ambassadeur d'Idoménée, roi de Crète.
ISSA, confidente d'Orphanis.
AZOR, officier de l'armée égyptienne.
HIDASPE, officier du palais de Sésostris.
Gardes.
Soldats.

La scène est à Thèbes, en Égypte, dans le palais de Sésostris.

ORPHANIS,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

ORPHANIS, ISSA.

ISSA.

Eh quoi! belle Orphanis, Thèbe au repos livrée,
Des premiers feux du jour est à peine éclairée;
Tout dort dans ce palais, et vos yeux sont ouverts!
Arcès a-t-il en Crète essuyé des revers?
Ce prince est-il vaincu?

ORPHANIS.

Chère Issa, je l'ignore.
Arcès après vingt jours ne paroît pas encore.
J'espère.... je crains tout. Oui, la mer en fureur
N'est qu'un foible tableau du trouble de mon cœur;
Et tu veux, en ces maux, tu veux que je repose!

ISSA.

Sans doute les dangers où sa valeur l'expose,
Son absence, un combat dont le sort est douteux,
Vous font craindre à la fois pour ses jours et vos feux.
Mais loin de vous former une image cruelle,
Songez au sort brillant où l'amour vous appelle.

Tout vous rit : le destin ne présente à vos vœux
Que l'aspect séduisant d'un avenir heureux.
Sésostris vous chérit et vous tient lieu de père.
Arcès, en qui le roi voit le fils de son frère,
Au rang de Sésostris ne veut monter un jour
Que dans l'espoir d'offrir un trône à votre amour.
Et quand il vit pour vous et vous garde un cœur tendre,
Quel bien plus fortuné pouvez-vous en attendre?

ORPHANIS.

S'il triomphe, le trône; et s'il périt, la mort.
Sa chute ou son succès va décider mon sort.

ISSA.

Puisqu'il combat pour vous, espérez la victoire.
Bientôt, n'en doutez pas, Arcès couvert de gloire,
Des perfides Crétois heureux triomphateur,
Viendra mettre à vos pieds le prix de sa valeur.

ORPHANIS.

Eh! que ne vient-il donc lui-même me l'apprendre!
Qu'à mon empressement il tarde de se rendre!
Je languis, je succombe. ..

ISSA.

Ah! qu'il seroit heureux
S'il voyoit le retour dont vous payez ses feux!

ORPHANIS.

Je ne m'en défends pas. Sa tendresse m'est chère.
Il est jeune, vaillant, impétueux, sincère,
Et, prêt à vaincre tout pour me prouver sa foi,
Il met tout son bonheur à régner avec moi.
Quel mortel peut avoir plus de droits sur mon âme?

ISSA.

A vos brillants destins j'applaudirai, madame.
Puis-je vous voir bientôt...

ORPHANIS.

Je vais te révéler
Des secrets qu'à ta foi je ne puis plus céler;
Apprends à me connoître : enfin, mon âme altière
A tes yeux étonnés va s'ouvrir toute entière.
Tu sais que Sésostris, pour terme à ses exploits,
Résolut d'asservir mon pays à ses lois.
Issa, tu te souviens de l'affreuse journée
Où Tyr au fer cruel se vit abandonnée.
Tout périt : le vainqueur fit tomber sous ses coups
Mes deux fils au berceau, mon père et mon époux.
Moi-même au sein des morts, foible, pâle et mourante,
J'allois suivre au tombeau ma famille expirante.
Le roi, que ma jeunesse alors semble toucher,
Des mains de ses soldats vient soudain m'arracher;
Il prend soin de mes jours, et sa bonté facile
M'amène en ce palais et m'y donne un asile.
Voilà ce que tu sais. Mais tu ne peux savoir
Quels sont mes sentiments et quel est mon espoir.
Te le dirai-je, Issa? Près du trône amenée,
La pompe de ces lieux ne m'a point étonnée :
Je ne me trouvai point étrangère à la cour.
Mais dès que j'approchai de ce fatal séjour,
La soif du rang suprême, ainsi qu'un trait de flamme,
Vint saisir, vint brûler, vint dévorer mon âme.
Dans ces fiers courtisans je crus voir mes sujets.
Bientôt l'amour d'Arcès seconda mes projets.
Ce prince entroit alors dans l'âge où l'âme ardente
De ses premiers penchants suit la fougue imprudente.
Je sus en profiter; et ces foibles attraits
Favorisant l'orgueil de mes desseins secrets,
Arcès brûla pour moi. Tout plein de son ivresse,

Il venoit chaque jour m'exalter sa tendresse,
Et par mon artifice étoit, en me quittant,
Toujours plus amoureux, et toujours mécontent.
Enfin, pour assurer ma fortune incertaine,
J'exigeai des serments qu'il prodigua sans peine.
Il me promit sa main. Ainsi je puis compter
Que cet hymen au trône un jour me fait monter.
Oui, si j'en crois, Issa, le transport qui m'inspire,
Il me semble déja, maîtresse de l'empire,
Tenir entre mes mains le sceptre redouté,
Et déja de ce rang j'ai toute la fierté.

ISSA.

Pouvez-vous présumer que Sésostris ignore
Le penchant que pour vous....

ORPHANIS.

Il ne sait rien encore.
Aux regards curieux de ce peuple indiscret
Ma prudence avec soin sut cacher mon secret.
Nos feux se nourrissoient dans la nuit du mystère.
Mon amant m'adoroit, et je savois lui plaire.
Nous attendions en paix un moment plus heureux,
Quand un sort imprévu vint l'offrir à nos vœux.
On apprend que du roi la Crète tributaire
Ose lui refuser le subside ordinaire.
Arcès, qui voit alors l'instant de nous unir,
Obtient de Sésostris l'honneur de la punir.
Il part : il va combattre, et c'est cette journée
Qui doit de notre hymen régler la destinée.
S'il revient triomphant, bientôt aux pieds du roi,
Pour prix de sa victoire, il demande ma foi.
Peut-être on t'a parlé de cet antique usage
Que des rois dans l'Égypte établit le plus sage.

Le tyran le plus fier y fut toujours soumis.
Quand la première fois domtant les ennemis,
Un prince désigné pour succéder au trône
A par de grands exploits affermi la couronne,
Le roi, sans résistance, est forcé d'accorder
Tout ce que le vainqueur ose lui demander.
Mais malgré cette loi mon âme dechirée,
A la crainte, à l'espoir tour à tour est livrée.
Je touche enfin au jour si funeste, ou si beau,
Qui m'élève à l empire ou me plonge au tombeau.

ISSA.

Vous verrai-je toujours incertaine et flottante
Languir dans les tourments d'une sinistre attente?
Et, lorsqu'à vos désirs tout paroît conspirer,
A de sombres terreurs devez-vous vous livrer?

ORPHANIS.

Dans le fond de mon cœur si tes yeux pouvoient lire,
Tu me plaindrois, Issa. Que puis-je enfin te dire?
Je gémis que le ciel, par un bienfait nouveau,
N'ait pas au rang suprême élevé mon berceau.
Je gémis que d'un roi l'autorité jalouse,
D'un partage inégal toujours dote une épouse,
Ne laisse à celle-ci qu'un titre auguste et vain,
Et garde pour lui seul le pouvoir souverain.
Sexe ingrat et cruel, quelle est ton injustice?
Faut-il qu'ainsi sur nous ton joug s'appesantisse?
Le sort, pour nous barbare, a-t-il pu n'accorder
Qu'à nos fiers oppresseurs l'honneur de commander?
De quel droit leur orgueil ose-t-il nous réduire
Au frivole talent de plaire et de séduire?
Et ne pouvons-nous pas, sur le trône comme eux,
Gouverner un empire et rendre un peuple heureux?

ISSA.

J'admire vos projets et vois avec surprise
La vaste ambition dont votre âme est éprise :
Mais combien de revers vous faut-il dévorer?
Du suffrage du roi qui peut vous assurer?
J'avouerai que pour vous il est moins roi que père,
Qu'à son cœur chaque jour vous devenez plus chère :
Je suppose qu'enfin sa tendresse pour vous
Consente à vous donner son neveu pour époux :
Les grands, sans murmurer, verront-ils qu'on préfère
Aux filles de leur sang une femme étrangère?

ORPHANIS.

J'ai prévu les dangers que tu crains aujourd'hui.
Je puis tout sur Arcès, et voilà mon appui.
Je ne me cache point, comme tu crois peut-être,
L'obscurité du rang où les dieux m'ont fait naître.
Oui, je sais que du ciel l'impitoyable loi
Mit un espace immense entre le trône et moi;
Qu'à quelque sort brillant où je pusse m'attendre,
Jamais à tant d'honneurs je n'aurois dû prétendre.
Mais aussi conçois-tu le triomphe flatteur,
D'avoir d'un si beau rang pu franchir la hauteur?
Chère Issa, quelle gloire et quel plaisir extrême
De ne devoir surtout ma grandeur qu'à moi-même,
Et sur le trône assise, un sceptre dans mes mains,
De voir ramper sous moi la foule des humains!
Voilà ce qui me flatte et ce qui me tourmente.
Ma soif pour les grandeurs à chaque instant s'augmente.
Tous mes vœux, tous mes pas ne tendent qu'à régner;
Malheur à qui du trône osera m'éloigner!
Que Sésostris me soit favorable ou contraire,
Rien de ce grand dessein ne pourra me distraire.

Oui, je braverai tout, roi, prince, amis, sujets :
Je veux forcer le sort à remplir mes projets.
Quand j'observe en secret ces merveilles antiques,
Ces vastes monuments, ces immenses portiques;
Cette foule de rois, à la honte endurcis,
Traînant le char superbe où leur maître est assis;
Tant d'hommes sous un seul fléchissant en silence,
Mon âme, à ces objets, s'agrandit et s'élance;
Et dans le noble orgueil dont mon cœur est épris,
Je ne veux que régner : il n'importe à quel prix.

ISSA.

Qu'entends-je? dans ces lieux quelqu'un vient nous surprendre.
On ouvre. C'est Azor.

ORPHANIS.

Ciel! que vient-il m'apprendre?

SCÈNE II.

ORPHANIS, ISSA, AZOR.

ORPHANIS.

Quoi! c'est vous, cher Azor! vous qui chez les Crétois
Avez suivi l'amant dont mon cœur a fait choix?
Que votre aspect sans lui m'étonne et m'inquiète!
Venez-vous m'annoncer sa mort ou sa défaite?

AZOR.

Madame, aux coups du sort il faut vous préparer.

ORPHANIS.

Quel effroi de mes sens vient soudain s'emparer!

AZOR.

Le ciel n'a point voulu favoriser nos armes.

ORPHANIS.

Hélas! c'en est donc fait : ô mortelles alarmes!

N'est-il plus d'espérance ? ah ! daignez, cher Azor,
Me confirmer les maux dont mon cœur doute encor.

AZOR.

Après avoir long-temps combattu la tempête,
Enfin du mont Ida nous découvrons le faîte.
On aborde, on descend, et les Crétois surpris,
Poussent en nous voyant de formidables cris.
Chacun range les siens, et s'apprête au carnage ;
Le signal est donné : déja tout le rivage
N'est qu'un vaste théâtre où règne la terreur ;
L'un et l'autre parti s'avance avec fureur.
Aux efforts des Crétois nos bataillons répondent ;
On se heurte, on se mêle, et les rangs se confondent.
Nous nous réunissons : nous redoublons nos coups ;
Le sort, long-temps douteux, semble pencher pour nous :
Mais, ô revers funeste ! ô disgrâce cruelle !
Tout-à-coup d'ennemis une troupe nouvelle
Vient au milieu de nous fondre de tous côtés.
Nous abandonnons tout : surpris, épouvantés,
Nous fuyons. Le Crétois, que ce renfort excite,
En nous enveloppant s'oppose à notre fuite.

ORPHANIS.

Eh ! que devient Arcès ? qu'il vive, c'est assez !

AZOR.

Arcès, qui voit au loin nos soldats dispersés,
Quelque temps incertain garde un morne silence.
Au même instant vers moi je le vois qui s'avance :
« Quitte aussitôt le camp, vole aux rives du Nil,
« Va trouver Orphanis, cher Azor, me dit-il ;
« Dis-lui qu'à nos projets la fortune rebelle
« A trahi sans pitié sa tendresse et mon zèle ;

« Dis-lui qu'enfin je vais, par un dernier effort,
« Défier en ces lieux la victoire ou la mort. »
Il dit : et tout-à-coup ranimant sa vaillance,
Au milieu des Crétois furieux il s'élance;
Il court, il vole, il frappe, il fond à coups pressés;
Ceux que son bras poursuit tombent morts ou blessés.
Ah ! si vous aviez vu ce héros intrépide,
L'éclair est moins brillant, la foudre est moins rapide.
Pour le suivre aussitôt j'ai vainement couru;
Dans la foule à mes yeux ce prince a disparu.

ORPHANIS.

Ah ! prince, en quel péril l'amour te précipite !

AZOR.

Enfin, prompt à remplir la loi qu'il m'a prescrite,
Je pars : soudain les vents et les flots en courroux,
Aux rives de Gaulos nous jettent malgré nous.
Nous y restons dix jours; depuis ce temps j'ignore
Si le prince est défait, ou s'il respire encore.

ORPHANIS.

C'est donc là ce bonheur si brillant, si certain,
Qu'à mon crédule espoir présentoit le destin !
Dans quel gouffre profond suis-je précipitée !
Ton zèle, chère Issa, m'avoit trop tôt flattée.

AZOR.

Deux vaisseaux, que j'ai vu voguer non loin du port,
Vont sans doute bientôt vous confirmer son sort.

ORPHANIS.

(A Azor, qui s'en va.)

O ciel ! quel coup de foudre !... Il suffit, qu'on nous laisse.

SCÈNE III.

ORPHANIS, ISSA.

ORPHANIS.

GRANDS DIEUX! vous vous jouez de ma triste foiblesse!
Le sort m'offroit le trône; et prête d'y monter,
D'un seul coup pour jamais il vient m'en écarter.
A ces cruels revers la fortune est sujette,
Sa main au même instant nous flatte et nous rejette.
Si le prince n'est plus, tout est fini pour moi.

ISSA.

Que dites-vous, madame, et quel est votre effroi?
Ainsi donc du malheur la plus foible apparence
Peut en vous sans retour détruire l'espérance.
Le coup que vous craignez est encore incertain.
Arcès, me dites-vous, a fini son destin:
Comment de son trépas êtes-vous informée?
Par qui cette nouvelle est-elle confirmée?
Azor dit ce qu'il craint, et non ce qu'il a vu.
Qui sait même, qui sait si ce prince est vaincu?
Loin de presser ces nœuds, vous deviez les craindre.
Sésostris vit encore; il pourroit vous contraindre.
Ce roi, vous le savez, touche à ses derniers jours;
La parque à chaque instant peut en trancher le cours:
Alors votre état change, et tout obstacle cesse;
Arcès en liberté se livre à sa tendresse;
Il monte au trône: et vous, fière d'un tel appui,
Vous l'épousez, madame, et régnez avec lui.

ORPHANIS.

Pourrai-je supporter cet éternel orage?
Qu'une attente si longue affoiblit mon courage!

Heureux qui, peu séduit d'un dangereux honneur,
Des caprices du sort n'attend pas son bonheur :
Arcès ne revient point.... et mon incertitude,
Me fait de mon espoir le tourment le plus rude.
Crois-tu que de périls partout enveloppé,
A la mort qu'il cherchoit ce prince ait échappé?
Il n'est plus... tout accroît ma douleur et mon trouble.

(On entend un grand bruit.)

Mais qu'entends-je? Grands dieux! quel tumulte!... il redo
La crainte et l'espérance agitent mes esprits.
Ah! si c'étoit Arcès que m'annoncent ces cris!
On vient... ciel! quel objet se présente à ma vue!

SCÈNE IV.

ARCÈS, ORPHANIS, ISSA, SOLDATS.

ARCÈS.

Nous triomphons, madame, et la Crète est vaincue.

ORPHANIS.

Est-ce vous, cher Arcès? en croirai-je mes yeux?
Par quel évènement vous revois-je en ces lieux?

ARCÈS.

O ma chère Orphanis, livrons-nous à la joie.
Partagez les transports où mon âme est en proie.
Je puis vous posséder : nous allons être unis :
Le ciel nous favorise, et nos maux sont finis.

ORPHANIS.

Que j'ai craint pour vos jours! aveuglé d'un faux zèle,
Azor ne m'a donc fait qu'un récit infidèle?

ARCÈS.

Madame, il est bien vrai que nos soldats troublés
Fuyoient ou périssoient, par le nombre accablés.

Hélas! c'en étoit fait : affrontant la tempête,
Soudain je les rassemble et je vole à leur tête.
« C'est ici, mes amis, qu'il faut vaincre ou périr. »
Sur mes pas aussitôt je vois chacun courir.
Chacun ne connoît plus qu'un aveugle courage.
A travers mille morts chacun s'ouvre un passage.
Les Crétois, par les coups qu'ils n'avoient point prévus,
Sont dans le même instant attaqués et vaincus.
L'un meurt en combattant, et l'autre prend la fuite.
Ceux-ci de nos guerriers évitant la poursuite,
Vont se précipiter dans l'abîme des mers.
Le reste lâchement s'abandonne à nos fers.
Enfin, les miens suivant la fureur qui les guide,
Vers les murs de Phœnix volent d'un pas rapide.
Bientôt je les devance. Aux pieds de ses remparts,
Phœnix voit en tremblant flotter nos étendards.
Je saisis ce moment; j'ordonne à mes cohortes
D'assiéger cette ville et d'enfoncer ses portes.
On les ouvre.... Indigné, je voulois les briser.
Animé d'un beau feu qu'il fallut maîtriser,
Je cède avec regret la palme qu'on m'enlève :
Mais un héraut s'avance et demande une trève;
J'y consens. Aussitôt nous suspendons nos coups;
Le soldat valeureux en frémit de courroux.
J'apaise ce murmure, et ma main désarmée,
Aux soins du sage Arbate abandonne l'armée.
Je pars, et le destin me ramène à vos yeux.

ORPHANIS.

Je l'avois bien prévu ce succès glorieux.
L'Egypte l'espéroit d'un aussi grand courage.
Ah! cher prince, la paix sera donc votre ouvrage;
Et moi qui vous dois tout....

ARCÈS.

Orphanis, vantez moins
Un si foible avantage et de si foibles soins.
Je combattois pour vous, et vous devez bien croire
Que, quand l'amour inspire, on combat avec gloire.
Ce triomphe, il est vrai, doit enfler ma valeur;
Mais j'en attends un prix bien plus cher à mon cœur.
Vous le savez, madame, et si le ciel seconde
L'espérance flatteuse où mon bonheur se fonde,
Il ne tardera pas à serrer un lien,
Qui doit joindre à jamais votre sort et le mien.
Je ne sais si pour nous la guerre est terminée,
Mais un ambassadeur du sage Idoménée,
Chargé d'ordres secrets que je ne prévois pas,
A Thèbes doit bientôt arriver sur mes pas.
Dans votre appartement, madame, allez vous rendre;
Et moi, pour notre amour prêt à tout entreprendre,
Je vais à Sésostris raconter le succès
Dont le dieu de la guerre honora mes essais;
Et, pour prix de mes soins, le presser de souscrire
A ces nœuds fortunés où ma tendresse aspire.
Heureux, cent fois heureux si j'ai pu dans un jour
Servir en même temps mon prince et mon amour!

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

SÉSOSTRIS, ARCÈS, GARDES.

SÉSOSTRIS.

Embrassez-moi, mon fils. Désormais ma tendresse
Veut de ce nom si doux vous appeler sans cesse.
Ainsi vous triomphez, et vos heureux destins
Ont subjugué la Crète et puni des mutins.
Qu'il est satisfaisant pour mon amour extrême
De voir un défenseur dans un prince que j'aime,
D'entendre chaque jour tout mon peuple à la fois
Applaudir vos vertus et confirmer mon choix!
Votre bras aujourd'hui nous venge l'un et l'autre :
En défendant mon bien vous défendez le vôtre,
Car enfin votre roi ne peut plus se cacher
Que la mort de ce trône est prête à l'arracher.
C'en est fait; j'ai vécu : soixante ans souveraines,
Ces mains vont de l'empire abandonner les rênes,
Et dans ma dernière heure il me sera bien doux
D'avoir pour successeur un héros tel que vous.

ARCÈS.

Seigneur, je n'ai rien fait que ce que j'ai dû faire.
Si, secondé du sort, mon zèle a pu vous plaire;
Si j'ai joui en tout temps de marcher sur vos pas,
J'ai rencontré la gloire en cherchant le trépas;
Si d'un père égaré j'efface enfin le crime....

SÉSOSTRIS.

N'en parlons plus, mon fils : sa mort fut légitime.
Le perfide Armaïs dans mes embrassements
Égorgea sans pitié ma femme et mes enfants.
J'ai combattu le traître, et ma main sanguinaire
S'est plongée à regret dans le sein de mon frère.
Je l'aimois, et malgré ses lâches attentats,
Je n'ai pu refuser des pleurs à son trépas :
Les bienfaits que sur vous mes mains ont pu répandre
Ont peut-être suffi pour apaiser sa cendre.
Son fils de ses fureurs ne doit point hériter.
Si malgré ses complots j'ai pu vous adopter,
Ce choix vous prouve assez que ma juste colère
N'a jamais confondu le fils avec le père.

ARCÈS.

O mon prince ! ô mon père ! oui, ce nom vous est dû :
Moins à tous vos bienfaits je me suis attendu,
Et plus ils resteront gravés dans ma mémoire ;
C'est à les mériter que je borne ma gloire.
Mais puis-je me flatter que le grand Sésostris
Aux biens dont il me comble, ajoute un nouveau prix ?

SÉSOSTRIS.

Oui, je sais qu'en ces lieux une loi consacrée,
Par mes prédécesseurs en tout temps révérée,
Quand la première fois signalant son grand cœur,
L'héritier de l'empire est déclaré vainqueur,
Me force d'accorder la grâce qu'il demande ;
Mais je n'ai pas besoin que la loi me commande.
Demandez tout, mon fils, et je vous le promets :
Parlez, qu'exigez-vous ?

ARCÈS.

Mon père, ah ! si jamais....

SCÈNE II.

SÉSOSTRIS, ARCÈS, HIDASPE.

HIDASPE.

Du prince des Crétois l'ambassadeur s'avance,
Seigneur, et sans témoin vous demande audience.

ARCÈS.

O ciel!

SÉSOSTRIS.

(*A Hidaspe qui sort.*) (*A Arcès.*)
Qu'il entre..... Et vous, allez offrir aux dieux
De vos premiers exploits le tribut glorieux,
Et revenez ensuite, assuré de me plaire,
De vos nobles travaux recevoir le salaire.
(*Arcès sort, et les gardes se retirent.*)

SCÈNE III.

SÉSOSTRIS, IDAMAS.

IDAMAS.

Seigneur, un roi puissant, et de ses droits jaloux,
Daigne emprunter ma voix pour se plaindre de vous.
Il sait qu'à vous servir la gloire toujours prête,
A cent fois de lauriers couronné votre tête;
Et que dans l'univers, par vos armes domté,
Au rang des plus grands rois Sésostris est compté:
Mais s'il admire en vous un courage intrépide,
Ne croyez pas du moins que, tremblant et timide,
A mendier la paix abaissant sa fierté,
Il puisse s'avilir par un lâche traité.
Vous savez ce qu'il est, et sa valeur peut-être

Devant les murs troyens s'est assez fait connoître;
Mais plaignant en secret cette aveugle chaleur
Qui fit de tant de rois la honte ou le malheur,
Sa vertu, de Minos suivant la trace auguste,
Au nom de conquérant préféra d'être juste;
Et par plus d'un exemple il fut trop bien instruit
Qu'en voulant s'agrandir, souvent on se détruit.
Vous nous avez vaincus. Le sort, qui vous couronne,
Peut un jour nous donner les faveurs qu'il vous donne.
Idoménée, enfin, vous demande aujourd'hui
Quel crime a pu, seigneur, vous armer contre lui.
Si de quelques mutins la révolte indiscrète
Refusa le tribut imposé sur la Crète,
Mon roi vous fait savoir qu'il n'a point prétendu
Affranchir ses sujets du droit qui vous est dû;
Et que, loin d'approuver ces trames criminelles,
Il offre entre vos mains de livrer les rebelles.
Après un tel aveu, c'est à vous de juger
Si vous deviez vous plaindre avant de vous venger.

SÉSOSTRIS.

Je plains Idoménée. Oui, si ce roi si sage
N'avoit instruit plus tôt d'où partoit cet orage,
Il ne m'auroit pas vu, plein d'un juste courroux,
Troubler l'heureuse paix qui régnoit entre nous.
Je n'ai pas cru devoir, par un lâche silence,
D'un peuple audacieux enhardir l'insolence:
Cependant mon esprit, écartant tous soupçons,
Est éclairé par vous et cède à vos raisons.
Lui, puisqu'Idoménée en ce moment s'engage
A remettre en mes mains les auteurs de l'outrage,
Sa grandeur me désarme et plaît à ma fierté.
Voyez que, comme lui, je connois l'équité.

Plus il est généreux, plus il me force à l'être.
Ces rebelles sujets, je les rends à leur maître :
Ma clémence à lui seul veut les abandonner.
Il peut, tout à son choix, punir ou pardonner.
J'estime ses vertus, son amitié m'est chère.
Dans le fils de Minos je respecte le père ;
Et s'il daigne en ce jour souscrire à mes souhaits,
Il ne tiendra qu'à lui de nous donner la paix.

IDAMAS.

Il l'accepte, seigneur, j'ose vous en répondre.
Qu'une vertu si rare a droit de me confondre !
Et des ambassadeurs que l'emploi seroit doux,
S'ils n'avoient à parler qu'à des rois tels que vous !
Ainsi donc à vos yeux bannissant le mystère,
Des secrets de mon maître heureux dépositaire,
Je puis vous informer, sans trahir sa fierté,
Du séduisant espoir dont son cœur s'est flatté.
Seigneur, si pour jamais votre grande âme oublie
Un trouble passager qui vous réconcilie,
Souffrez que de la paix, qui vous rejoint tous deux,
L'hymen auguste et saint resserre encor les nœuds.
Consentez qu'il unisse Arcès avec sa fille.
Sans vous vanter ici l'éclat dont elle brille,
Le sang de Jupiter peut sans orgueil, je crois,
Prétendre à s'allier au sang des plus grands rois.

SÉSOSTRIS.

Je consens qu'à jamais cet heureux hyménée
Enchaîne Sésostris avec Idoménée.
Que ce nœud, dieux puissants, soit un de vos bienfaits !

IDAMAS.

Ainsi vous arrêtez l'hymen avec la paix ?

SÉSOSTRIS.

J'en jure par les dieux : recevez ma parole ;

Ma foi n'est point un gage inutile et frivole :
Vous pouvez y compter.

IDAMAS.

Comptez aussi, seigneur,
Que mon maître avec joie accepte un tel honneur.
Moi, pour accélérer un hymen si prospère,
Je vais en informer la princesse et son père.

SÉSOSTRIS.

Arcès vient... Sans témoins je vais lui déclarer
Le choix inattendu dont on veut l'honorer.

(Idamas sort.)

SCÈNE IV.

ARCÈS, SÉSOSTRIS.

SÉSOSTRIS.

Cher prince, vos succès ont passé mon attente.
Quels honneurs, quels bienfaits, quelle grâce éclatante,
Peuvent récompenser des exploits si fameux ?
Né du sang des héros, vous triomphez comme eux.
L'Égypte vous doit tout : votre heureuse victoire
Assure en même temps son repos et sa gloire.
Mon sceptre pour jamais est par vous affermi,
Et le Crétois dompté n'est plus notre ennemi.
Au bonheur de l'Égypte Arcès est nécessaire.
Pour payer vos bienfaits, parlez, que puis-je faire ?
Au trône avant ma mort faut-il vous élever ?
Ces États que si bien vous savez conserver,
Faut-il que Sésostris avec vous les partage ?

ARCÈS.

Je ne désire point un si grand avantage ;

Et si pour quelques vœux j'élève au ciel ma voix,
C'est pour vous voir long-temps au trône où je vous vois.
Daignez m'instruire encor : mais puisqu'avec franchise
Votre bonté, seigneur, à parler m'autorise,
Il est un prix qu'Arcès ose attendre de vous ;
Pour moi de vos bienfaits ce sera le plus doux.

SÉSOSTRIS.

N'en doutez point, mon fils, s'il est en ma puissance,
Vous pouvez l'exiger de ma reconnoissance.
Quel est-il ?

ARCÈS.

Ah ! mon cœur ressent tant de bonté.
Seigneur, vous connoissez cette jeune beauté
A qui vous tenez lieu de père et de famille,
Que déja vos bienfaits font nommer votre fille.
Ses grâces, ses vertus, tous ses charmes puissants,
Que vous-même admirez, ont subjugué mes sens.
Orphanis...

SÉSOSTRIS.

Vous l'aimez !... ciel ! que viens-je d'entendre ?

ARCÈS.

Hélas ! de cet amour je n'ai pu me défendre.
Décidez de mon sort : c'est sa main qu'à genoux
Le vainqueur des Crétois ose attendre de vous.

SÉSOSTRIS.

Je ne vous dirai point que du trône éloignée,
Pour régner sur l'Égypte Orphanis n'est point née ;
Mais je vous apprendrai qu'Idamas en ces lieux
Vient d'obtenir la paix : que pour l'asssurer mieux,
Idoménée enfin demande qu'Hirzanie
Par des nœuds éternels avec vous soit unie.

J'ai juré cet hymen, et vous devez juger
Que rien de mes serments ne peut me dégager.

ARCÈS.

Vous avez tout promis, je n'ai rien à vous dire...
Avant qu'à cet hymen Arcès puisse souscrire,
Vous le verrez plutôt... Ah! pardonnez, seigneur,
Aux éclats imprudents d'une trop vive ardeur.
Pardonnez ces transports à la douleur extrême
D'un amant malheureux qui perd tout ce qu'il aime.
Je sais ce que mon cœur doit à tous vos bienfaits;
Votre fils pourroit-il les oublier jamais?
Mais j'adore Orphanis; et le feu qui m'enflamme
Avec la même ardeur brûle aussi dans son âme.
Mon être tout entier est soumis à ses lois.
Je ne veux, je ne puis former un autre choix.
Seigneur, si l'on pouvoit, par une heureuse adresse,
Sans déplaire aux Crétois, seconder ma tendresse?

SÉSOSTRIS.

Je vous l'ai déja dit; j'ai tout promis : un roi,
Quand il fait un serment, ne peut trahir sa foi.

ARCÈS.

Et cependant, seigneur, vous venez de promettre
Que vos désirs aux miens daigneroient se soumettre.

SÉSOSTRIS.

Oui, prince, j'en conviens : vous pouvez contre moi
Alléguer ma promesse et réclamer la loi:
Mais la nécessité veut qu'enfin je préfère
Des serments plus sacrés à ceux qu'on put vous faire.
Soumettez-vous au sort; et quels que soient vos droits,
L'intérêt de l'État est le tyran des rois.

ARCÈS.

Eh! que redoutez-vous d'un roi qui vous implore?
J'ai vaincu les Crétois; je puis les vaincre encore.

SÉSOSTRIS.

La valeur est trompeuse, et le sort peut changer.

ARCÈS.

Je méprise la gloire acquise sans danger.

SÉSOSTRIS.

Ainsi, lorsque la paix peut être votre ouvrage,
Vous allez tout détruire! Ainsi votre courage
A vos moindres désirs prétend tout immoler,
Et le sang sous vos mains va de nouveau couler!
Ah! mon fils, connoissez les malheurs de la guerre.
Sous mon joug autrefois j'ai fait gémir la terre;
Et, du fer inhumain n'écoutant que les droits,
J'ai brisé sans pitié le sceptre de vingt rois.
Ce fut moi qui rangeai sous mon obéissance
Ces vingt mille cités qui forment ma puissance:
J'ai du Gange au Danube étendu mes exploits,
Et le monde en tremblant fut soumis à mes lois;
Mais que j'ai payé cher cette gloire cruelle!
Que de pleurs, que de sang j'ai fait couler pour elle!
Le repentir m'en reste; et mon bras aujourd'hui,
Las d'effrayer le monde, en veut être l'appui.
Ah! loin de vous tromper par des chimères vaines,
Songez au sang des rois qui coule dans vos veines.
Sachez que vous devez l'exemple à l'univers,
Que sur vos premiers pas tous les yeux sont ouverts.
L'erreur vit chez le peuple, et nos fautes passées
Sont par la main du temps rarement effacées.
Il faut vous maîtriser; et, doublement vainqueur,
Ainsi que des Crétois, l'être de votre cœur.

Comme vous, dans les feux d'une ardente jeunesse,
Des folles passions j'ai ressenti l'ivresse;
Mais lorsque le devoir m'ordonnoit d'étouffer
De coupables penchants, j'en ai su triompher.
D'un moment, quand on veut, cet effort est l'ouvrage;
Et je l'attends, mon fils, d'un aussi grand courage.

ARCÈS.

En vous j'honore un père et respecte mon roi;
Mais cet effort, seigneur, est au-dessus de moi.

SÉSOSTRIS.

Si les soins que j'ai pris d'élever ton enfance,
T'ont jamais inspiré quelque reconnoissance,
Sur le bord de ma tombe au moins console-moi.
Ne trahis point l'espoir que j'ai conçu de toi.
Oui, cher prince; oui, mon fils, c'est moi qui t'en conjure,
Ne fais point à ton père une pareille injure.
J'en mourrois de douleur; ah! tu ne voudrois pas
Avancer, sans pitié, l'instant de mon trépas.

ARCÈS.

Pour prolonger vos jours, je donnerois ma vie;....
Mais je ne puis souscrire à l'hymen d'Hirzanie.
Quand je domtai pour vous un peuple audacieux,
Mon cœur s'applaudissoit de la faveur des cieux,
Qui, sur mes premiers ans, répandit quelque gloire.
Il faut donc aujourd'hui gémir sur ma victoire;
Et la triste Orphanis, à qui j'en dois l'honneur,
N'aura donc embrassé qu'une ombre de bonheur!
Tous deux nous nous flattions de la douce chimère
De vous nommer bientôt du tendre nom de père.
L'un et l'autre empressés nous aurions, chaque jour,
Hélas! par tant de soins mérité votre amour!
Ah! seigneur, se peut-il que votre âme inflexible....

SÉSOSTRIS.

Vous le savez, Arcès, je porte un cœur sensible;
Mais j'ai fait un serment, je ne le puis trahir.

ARCÈS.

Je crains de ne pouvoir jamais vous obéir.

SÉSOSTRIS.

J'employai la douceur; mais tant de résistance
A la fin, malgré moi, peut lasser ma constance.
Obéissez.

ARCÈS.

Seigneur, qu'osez-vous exiger?
Dans quels nœuds effrayants voulez-vous m'engager!

SÉSOSTRIS.

Je ne dis plus qu'un mot : je le veux, je l'ordonne.
Acceptez sans délai l'épouse qu'on vous donne;
Et craignez d'irriter, par de nouveaux refus,
Un roi trop indulgent, qui ne vous connoît plus.

SCÈNE V.

ARCÈS, *seul.*

Grands dieux! à ce revers aurois-je dû m'attendre?
Tant de soins, tant de feux, une amitié si tendre....
Malheureuse Orphanis, ah! que vas-tu penser?
Ton amant espéroit te mieux récompenser.
Comment pourrai-je encor soutenir sa présence?
Que lui dire? Fuyons.... Je la vois qui s'avance.

SCÈNE VI.

ARCÈS, ORPHANIS, ISSA.

ORPHANIS, *arrêtant Arcès.*

CONSENT-IL à l'hymen qui fait tout mon bonheur?
Puis-je enfin espérer?... Vous me fuyez, seigneur!

SCÈNE VII.

ORPHANIS, ISSA.

ORPHANIS.

O CIEL! que cet accueil m'accable et m'épouvante!
Il se tait, il me fuit, et mon âme tremblante....
Que dis-je? moi, trembler! et contre un foible écueil,
Voir périr mon espoir et briser mon orgueil!...
La foudre gronde : eh bien! faisons tête à l'orage :
Opposons au destin le plus ferme courage;
Et sans perdre le temps en frivoles discours,
Volons. Toi, chère Issa, seconde-moi : va, cours;
Informe-toi de tout, et viens tout me redire....
Mais non : à mes projets je veux seule suffire.
Par moi-même il vaut mieux tout entendre, tout voir.
Oui, je veux que toujours soumis à mon pouvoir,
Dans mes pièges lui-même il vienne enfin se rendre.
Pour obtenir le trône osons tout entreprendre;
Et sachons avec art employer tour-à-tour
Les larmes, la fureur, l'artifice et l'amour.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

ARGÈS, *seul.*

Roi superbe, il faut donc qu'au gré de ton caprice,
Mon âme sous tes lois en esclave fléchisse.
Je combats, je triomphe, et tu voudrois pour prix
M'arracher à l'objet dont mon cœur est épris!
Ah! tyran, vante moins ton amitié cruelle.
Je préfère ta haine et je ne veux plus qu'elle.
Oublier Orphanis!... Si jamais ton pouvoir
Prétendoit me contraindre à ne la plus revoir,
Je saurois te montrer que cette main vaillante,
Ainsi que mon pays, sait venger mon amante....
Que dis-je, malheureux! la venger?... et de qui?
D'un roi qui m'a placé sur le trône avec lui;
D'un ami dont la main, secourable et propice,
Veut sous mes pas tremblants fermer le précipice;
Dont le rang que j'occupe est le moindre bienfait;
Que j'appelai mon père.... et qui l'est en effet:
Et pour tant de faveurs, sacrilège et barbare,
Je pourrois!... Ah! plutôt du trouble qui m'égare,
Abjurons à ses pieds la tyrannique erreur.
Soyons sujet soumis et roi de notre cœur.
Oui, je veux en ce jour m'immoler pour te plaire.
Admire bien l'effort que sur moi je vais faire.
Tu soumis, il est vrai, l'univers à ta loi.
En domtant mon amour j'aurai fait plus que toi.

Qu'il est beau, qu'il est grand de se vaincre soi-même !...
Je vais donc renoncer à la beauté que j'aime....
Qui ? moi, ne la plus voir ! l'abandonner ! la fuir !...
Après tant de serments lâchement la trahir !
Non, l'effort est trop grand et j'en suis incapable.
Moi, d'une trahison je deviendrois coupable !
Pardonne, cher objet de mon cœur enflammé ;
Ah ! pardonne.... jamais tu ne fus plus aimé.
Oui, toujours en tyran tu règnes sur mon âme.
Chaque instant, chaque obstacle irrite encor ma flamme.
Sans mon amour, sans toi je ne puis respirer....
Eh bien ! c'est pour cela qu'il faut m'en séparer.
Le foible honneur de vaincre un penchant ordinaire,
N'est que d'un sage obscur l'héroïsme vulgaire ;
Mais fuir avec effort un objet adoré,
Mais étouffer un feu dont on est dévoré,
Mais arracher le trait qui flatte et qui déchire,
Voilà l'heureux triomphe où mon orgueil aspire !
Voilà l'honneur d'un prince, et voilà mon devoir !
C'en est fait : commençons à ne la plus revoir.
Je le dois ; je le veux.... Que vois-je ? ô dieux ! c'est elle.

SCÈNE II.

ORPHANIS, ARCÈS, ISSA.

ORPHANIS.

On dit, et ce rapport me semble assez fidèle,
Que le fier Sésostris, désapprouvant nos feux,
Vous réserve, seigneur, à de plus nobles nœuds ;
Que ma présence ici lui devient importune.
Je ne sais point lutter contre mon infortune.

Le sort, qui me poursuit, m'apprit à tout souffrir.
Non, seigneur, je n'ai point de sceptre à vous offrir,
Mon front n'est point orné d'un brillant diadème.
Hélas! mon foible cœur a cru, d'après vous-même,
Qu'il suffisoit d'aimer pour mériter vos feux.
Il est vrai que vos soins nobles et généreux
Ont daigné quelquefois rechercher ma misère.
Vous changez.... je n'ai point de reproche à vous faire.
Vous ne m'entendrez point, dans ces tristes moments,
Alléguer contre vous ma flamme et vos serments.
Vous me quittez : du moins, prince, laissez-moi croire
Que l'amour a long-temps disputé la victoire,
Que lorsqu'un si grand cœur peut manquer à sa foi,
Il ne fait qu'obéir aux volontés du roi.
Mais, seigneur, si jamais Orphanis vous fut chère,
Pour unique faveur, qui sera la dernière,
Souffrez que, loin de vous, j'aille au fond des déserts,
Pleurer ma destinée et le bien que je perds.

ARCÈS.

Oui, j'espérois en vous voir un jour mon épouse.
Hélas! tout m'en flattoit : la fortune jalouse,
Opposant à mes vœux je ne sais quel devoir,
D'un bien si séduisant veut me ravir l'espoir.
Je sens trop qu'à ce coup je ne pourrai survivre;
Que cet arrêt du sort....

ORPHANIS, *avec fierté.*

Seigneur, il faut le suivre.

ARCÈS.

Ah! loin de m'imputer le sujet de vos pleurs,
Orphanis, apprenez l'excès de nos malheurs:
Sésostris, ébloui d'un intérêt frivole,
Sans consulter mon cœur, a donné sa parole.

ORPHANIS.

Sans doute à ce traité vous vous êtes soumis,
Et vous avez juré....

ARCÈS, *troublé.*

Moi, je n'ai rien promis.
Il est vrai que le roi, s'il faut ne vous rien taire,
Attend de ma vertu l'effort le plus austère;
Que je crains son courroux... et qu'au fond de mon cœur
Plus fort que ma raison l'amour seul est vainqueur.

ORPHANIS, *avec tendresse.*

Il faut donc m'oublier.

ARCÈS.

Vous oublier, madame!
Ah! quel trait déchirant lancez-vous dans mon âme!
Vous oublier! le roi peut bien nous séparer;
Mais le destin d'Arcès est de vous adorer:
Si le ciel eût daigné nous unir l'un à l'autre,
Je le sens, mon bonheur eût dépendu du vôtre.
Ah! pouvez-vous cesser de m'être chère?

ORPHANIS.

Et moi,
Je reprends ma parole et vous rends votre foi.
Il ne faut point ici, versant d'indignes larmes,
D'un bonheur, qui n'est plus, envisager les charmes.
(*Avec ironie.*)
De la fille d'un roi soyez l'heureux époux,
Et ne trahissez point ce qu'on attend de vous.

ARCÈS.

Quoi! de votre âme ainsi souveraine maîtresse,
Vous pourriez...

ORPHANIS.

Moi, je dois, étouffant ma tendresse,

Prendre exemple de vous, ne pouvant le donner.
Le roi vous le commande, il faut m'abandonner.
Oui, c'en est fait : cédons au sort qui nous sépare.

ARCÈS, *avec dépit.*

Eh bien ! puisque c'est vous qui l'ordonnez, barbare,
Je vais vous obéir, m'arracher de vos bras,
Et vous forcer peut-être à pleurer mon trépas.

(*Arcès sort.*)

SCÈNE III.

ORPHANIS, ISSA.

ISSA.

Vous m'étonnez, madame ; eh ! qu'espérez-vous faire ?
A vous-même soudain qui vous rend si contraire ?
Vous aspirez au trône, et, si j'en juge bien,
Pour vous en écarter vous ne négligez rien.

ORPHANIS.

Va, le prince m'adore ; et je n'ai rien à craindre.
C'est en lui résistant qu'on lui fait tout enfreindre.
Tu le verras, pressé par un fier ascendant,
Revenir à mes pieds plus tendre et plus ardent.
Je veux, poussant plus loin la feinte et l'artifice,
Paroître aux yeux du roi faire un grand sacrifice.
Je veux... Mais, le voici.

SCÈNE IV.

SÉSOSTRIS, ORPHANIS, ISSA.

ORPHANIS.

Je vous cherchois, seigneur.
Souffrez que, découvrant les replis de mon cœur,
Sans crainte devant vous je rompe un long silence.
Je dois tout à vos soins, et ma reconnoissance
Va confesser mon crime et ne rien déguiser.
Qu'une amante est crédule et prompte à s'abuser !
Oui, seigneur, malgré moi j'aime Arcès, je l'adore.
Que dis-je ? c'étoit peu : j'osai prétendre encore
Que l'hymen nous unît et confondît nos rangs.
Cet espoir fit long-temps mon bonheur : mais j'apprends
Qu'un monarque fameux le demande pour gendre :
Il m'a donné son cœur, et je viens le lui rendre.
Pour prix de vos bienfaits vous ne me verrez pas
Exciter la discorde au sein de vos États.
Quoi qu'il m'en coûte enfin, quand mon amour vous blesse,
C'est à moi d'immoler mon cœur et ma foiblesse.
Ainsi, demain, seigneur, l'astre naissant du jour
Me verra pour jamais fuir le prince et la cour.

SÉSOSTRIS.

Aux nobles sentiments que vous faites paroître,
J'ouvre les yeux, madame, et j'apprends à connoître
Quel hommage on doit rendre au sang dont vous sortez.
Vous dédaignez le trône et vous le méritez.
Le prince vous chérit ; que ne puis-je, madame,
Couronner à la fois vos vertus et sa flamme ?
Mais vous savez qu'un prince est soumis à la loi
De ne donner sa main qu'à la fille d'un roi.

Vous en avez le cœur sans en avoir le titre.
Je vous plains : cependant je vous laisse l'arbitre
De choisir pour séjour Memphis ou ce palais,
Et vous pouvez partout compter sur mes bienfaits.

SCÈNE V.

ARCÈS, SÉSOSTRIS, ORPHANIS, ISSA.

ARCÈS, *dans le fond du théâtre.*

Non, mon cœur un instant ne peut s'éloigner d'elle.

SÉSOSTRIS, *apercevant Arcès.*

Venez, prince ; approchez : voici votre modèle.
Orphanis, de l'amour méprisant le pouvoir,
Se dispose à partir et renonce à vous voir.
Cédez à votre tour ; imitez son courage.
(*A Orphanis.*)
Madame, il faut encore achever votre ouvrage.
Montrez-lui qu'il se doit plus à l'État qu'à lui ;
Qu'il apprenne à se vaincre, et qu'il sache aujourd'hui
Que, si l'on veut sur soi remporter la victoire,
Ce n'est pas sans effort qu'on triomphe avec gloire ;
Et moi je vais presser un hymen dont l'éclat
Doit rejaillir sur lui, sur vous et sur l'État.

SCÈNE VI.

ARCÈS, ORPHANIS, ISSA.

ARCÈS.

J'ai peine à concevoir ce que je viens d'entendre.
Quoi ! dans le même instant où l'amour le plus tendre
Pour jamais à vos pieds vous rapporte ma foi,
J'apprends que vous brûlez de vivre loin de moi.

Ah ! de grâce, madame, au moins daignez m'instruire
Si vous avez pensé ce que l'on vous fait dire.

ORPHANIS.

Il n'est que trop certain : je pars ; et mon devoir,
Pour la dernière fois, me permet de vous voir.

ARCÈS.

Je demeure interdit, et mon âme étonnée
N'espéroit pas vous voir si bien déterminée.
Après le sort affreux dont j'éprouve les coups,
Il ne me restoit plus qu'à l'apprendre de vous.
Trouverai-je partout la même résistance ?
Quoi ! vous qui devriez soutenir ma constance,
C'est vous qui vous plaisez à me persécuter !

ORPHANIS.

Ne m'avez-vous pas dit qu'il falloit nous quitter ?

ARCÈS.

Falloit-il sans combattre au même instant vous rendre ?
Avec nos ennemis falloit-il vous entendre ?
Ah ! jamais, non, jamais, vous ne sûtes aimer.

ORPHANIS.

Qu'ai-je fait ? j'obéis ; pouvez-vous m'en blâmer ?

ARCÈS.

Si je vous étois cher, auriez-vous pu, cruelle,
Presser l'instant suivi d'une absence éternelle ?
Hélas ! si vous saviez quel ascendant vainqueur,
Quel empire l'amour vous donne sur mon cœur,
Ce qu'il m'en a coûté de tourments et de larmes,
Pour m'être un seul instant séparé de vos charmes,
Pourriez-vous me payer d'un si foible retour ?
Quand je brûlois pour vous du plus ardent amour,
J'espérois vous trouver un cœur moins inflexible.

J'avois tant de plaisir à vous croire sensible!
Pourquoi me détromper?

ORPHANIS.

Hélas! pensez-vous bien
Que, s'il faut nous quitter, il ne m'en coûte rien?
Croyez-vous que souvent, dévorant ses alarmes,
Orphanis en secret n'ait point versé de larmes?
Quand j'ose envisager cet instant douloureux
Qui doit, sans nul espoir, nous séparer tous deux,
Mon cœur, en condamnant ma démarche indiscrète,
Revole tout entier vers le bien qu'il regrette.
Mais nous devons songer que le destin cruel
Vient de mettre à nos feux un obstacle éternel.
Pour la dernière fois revoyez votre amante.

ARCÈS.

Non, ne vous flattez pas que jamais j'y consente.
L'univers conjuré ne peut m'intimider.
Je ne veux que vous seule, et pour vous posséder
Je n'épargnerai rien : l'État, le roi lui-même,
Je pourrai tout braver, et c'est ainsi que j'aime.

ORPHANIS, *avec tendresse.*

Cher prince!

ARCÈS.

M'aimez-vous?

ORPHANIS.

Si je vous aime!

ARCÈS.

Eh bien!
Dans mes justes transports je n'écoute plus rien.
Dussé-je m'attirer tout le courroux céleste,
En dussé-je périr, un seul moyen me reste,

Et je cours le tenter. Je vais trouver le roi,
Faire à ses pieds valoir mon service et la loi,
Supplier, conjurer, presser, demander grâce;
Aux larmes, s'il le faut, abaisser mon audace;
Lui peindre mes transports, mes feux, mon desespoir;
Enfin épuiser tout ce qui peut émouvoir.

ORPHANIS.

Mais s'il résiste encor?

ARCÈS.

Si, toujours inflexible,
Il oppose à mes feux un obstacle invincible:
Alors, n'écoutant plus qu'une farouche ardeur,
J'irai, bravant le roi, bravant l'ambassadeur,
J'irai leur déclarer que, prêt à tout enfreindre,
Je déteste l'hymen où l'on veut me contraindre;
Que, loin de me ranger sous ces injustes lois,
Par le fer et le sang je défendrai mes droits.

SCÈNE VII.

ORPHANIS, ISSA.

ORPHANIS.

Tu vois comme à mon gré je sais avec souplesse
Enflammer son audace et flatter sa foiblesse.
Si j'en crois ses transports, je puis compter sur lui;
Et mon sort, chère Issa, se décide aujourd'hui.

ISSA.

Ah! vous devez trembler, si j'en crois l'apparence.

ORPHANIS.

Plus l'instant est terrible et plus j'ai d'espérance.

ISSA.

Craignez de rencontrer des obstacles nouveaux,
Et de perdre à jamais le fruit de vos travaux.

ORPHANIS.

Je vois tous les dangers qui marchent à ma suite.
Sans doute dans l'état où les dieux m'ont réduite,
Aux coups les plus affreux je dois me préparer;
Mais en les prévoyant je saurai les parer.
Sésostris me priva d'un époux et d'un père;
Sans lui, sans le cruel je serois encor mère.
Il a fait mes malheurs, il ose m'outrager,
Et je le souffrirois!.. Non, je veux m'en venger.
Je médite un dessein qui pourra te surprendre.

ISSA.

Quel temps choisissez-vous pour oser l'entreprendre?

ORPHANIS.

Il suffit. Si le roi persiste à m'accabler,
Tu verras avant peu qui de nous doit trembler.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

ORPHANIS, *seule.*

Ou vais-je? que résoudre? et quel trouble m'agite?
Déja vers son déclin le jour se précipite;
Demain je dois partir; et mon cœur incertain,
Quand je devrois tout faire, attend tout du destin.
Allons : c'est maintenant qu'il faut braver l'orage :
Tant d'obstacles ne font qu'irriter mon courage.
L'homme intrépide et ferme en ses vastes desseins
Tient toujours, quand il veut, sa fortune en ses mains,
Et des évènements il sait se rendre maître.
Le foible les attend; un grand cœur les fait naître.
Le roi va me poursuivre, il le faut prévenir,
Et le forcer enfin lui-même à me punir.

SCÈNE II.

ORPHANIS, ISSA.

ISSA.

Vous l'emportez, madame; oui, les dieux plus propices
Vont resserrer des nœuds formés sous leurs auspices.
Arcès a vu le roi : plein d'espoir et content,
Ce prince du palais sortoit au même instant;
Tout exprimoit sa joie; et j'ai sur son visage
Lu d'un bonheur certain l'infaillible présage.

Pour vous entretenir il sembloit vous chercher.
Son cœur impatient brûloit de s'épancher.
Il vouloit me parler : il alloit tout m'apprendre,
Lorsque l'ambassadeur est venu le surprendre.
Mais, si j'ai bien jugé, vos tourments vont finir;
Sésostris, en un mot, consent à vous unir.

ORPHANIS.

Peux-tu le croire, Issa? Va, je suis moins crédule.
Le roi refuse tout, ou le roi dissimule.
Ah! je connois trop bien Sésostris et la cour.

ISSA.

Et pourquoi maintenant craindre un fâcheux retour?
Pourquoi désespérer quand tout vous favorise,
Quand le roi....

ORPHANIS.

Chère Issa, que veux-tu que je dise?
Mon âme impatiente est lasse de se voir
Le jouet éternel d'un chimérique espoir.
Réduite à perdre tout ou bien à tout enfreindre,
Orphanis désormais ne peut plus se contraindre.
J'ai su gagner du temps, et, pour en profiter,
Je vais auprès d'Arcès tout faire, tout tenter,
Le forcer à l'éclat, et, s'il faut te le dire,
Me plonger dans l'abîme afin qu'il m'en retire.
Je sens que mon courage est capable de tout.
Qui suit bien un projet en vient toujours à bout.
La route que je tiens est terrible, mais sûre :
C'est sur les coups du sort qu'un grand cœur se mesure.
Si, servant mes projets et découvrant mes feux,
Sésostris osoit prendre un parti rigoureux,
Avertis-en le prince, et fais-lui bien comprendre
Que l'amour seul pour lui me fait tout entreprendre.

Exagère-lui bien les dangers que je cours;
Enfin, dis-lui qu'il est mon unique recours.
On vient; c'est Sésostris!... ciel! que vient-il me dire?

SCÈNE III.

SÉSOSTRIS, ORPHANIS, ISSA, GARDES.

SÉSOSTRIS.

(*Aux gardes.*)

DEMEUREZ, Orphanis; et vous, qu'on se retire.

SCÈNE IV.

SÉSOSTRIS, ORPHANIS, ISSA.

SÉSOSTRIS.

MADAME, approchez-vous, et daignez m'écouter.
Sur un point important je viens vous consulter.
Peut-être il vous souvient qu'en ces lieux étrangère,
Vous trouvâtes en moi moins un maître qu'un père.
Je réparai vos maux autant qu'il fut en moi;
Je ne m'en repens pas; c'est le devoir d'un roi.
Mais on dit qu'à mes yeux habile à vous contraindre,
Vous nourrissez un feu que vous feignez d'éteindre;
Qu'affectant sur votre âme un pouvoir éclatant,
Vous pensez me cacher le piège qui m'attend,
Et que, sans respecter l'autorité suprême,
Un jour vous prétendez....

ORPHANIS.

Moi, seigneur?

SÉSOSTRIS.

Oui, vous-même.
Vous vous flattez, dit-on, que, bravant mon courroux,
Après aux yeux de Thèbe ose s'unir à vous.

ORPHANIS.

Comme mon bienfaiteur, seigneur, je vous révère
Mais je mérite peu ce reproche sévère.
Demain je fuis le prince, et le ciel m'est témoin
Que mon respect pour vous ne peut aller plus loin.
Je vous laisse ignorer, seigneur, ce qu'il m'en coûte.

SÉSOSTRIS.

Vous répondez trop tôt. On dit plus : on ajoute
Que dans le fond du cœur vous osez aspirer
Au rang qu'après ma mort Arcès doit espérer :
Qu'en lui vous recherchez moins son cœur que l'empire;
Qu'enfin ce n'est qu'au trône où votre orgueil aspire.
Répondez maintenant, et tâchez d'éclaircir
Les bruits injurieux dont on veut vous noircir.

ORPHANIS.

Des efforts des méchants je ne suis point surprise;
Mais qu'un roi tel que vous, seigneur, les autorise;
Qu'un prince inaccessible aux brigues des flatteurs,
Ait pu prêter l'oreille à mes accusateurs;
Que par de tels soupçons il se laisse surprendre,
Non, c'est ce que jamais je ne pourrai comprendre.
Il me reste un témoin que je n'ose nommer;
De mes crimes, seigneur, il peut vous informer.

SÉSOSTRIS.

On me trompe; sans doute, et j'ai trop peine à croire
Que vous payez mes soins d'une fourbe aussi noire.
Ces bruits sont peu fondés; mais pour les démentir,
Madame, au même instant, soyez prête à partir.

ORPHANIS.

Dans l'instant!

SÉSOSTRIS.

Oui, sur l'heure.

ORPHANIS.

(*A part.*)

O ciel ! je suis perdue.

(*A Sésostris.*)

De cet ordre pressant je reste confondue.

SÉSOSTRIS.

Eh quoi ! vous résistez : j'entrevois vos raisons.
Vos refus pourroient bien confirmer mes soupçons.
Obéissez.

ORPHANIS.

Eh bien ! frappez votre victime ;
Il faut donc à vos pieds vous confesser mon crime.
Voyez tout ce qu'en moi vous avez à punir.
Mon cœur vous a promis plus qu'il n'a pu tenir.
Hélas ! je me flattois de maîtriser mon âme.
J'ai pressé même Arcès de vaincre aussi sa flamme,
Mais pour nous séparer rassemblés en ce lieu,
Nous n'avons pu nous dire un éternel adieu.
Aisément, pour jamais, quitte-t-on ce qu'on aime ?
Ah ! loin de vous tromper, je me trompois moi-même.

SÉSOSTRIS.

Quoi qu'il en soit, partez et ne m'opposez rien.
L'absence pour vous vaincre est le plus sûr moyen.

ORPHANIS.

Convenez-en, seigneur, quelqu'effort que je fasse,
A vos yeux prévenus rien ne peut trouver grâce.
Votre injuste rigueur me soupçonnant toujours,
Même avant de m'entendre, avoit proscrit mes jours.
Vous m'avez, il est vrai, souvent servi de père ;
Mais s'il faut avec vous m'expliquer sans mystère,
Seigneur, j'avois un père, un époux et deux fils ;
Si je les ai perdus, qui me les a ravis ?

Vous le savez trop bien ; hélas ! ce sont vos armes
Qui, dans Tyr embrasée, ont fait couler mes larmes.
J'ai cru que, sans orgueil, je pouvois espérer
Que qui fit mes malheurs voudroit les réparer ;
Qu'enfin c'étoit à vous, auteur de ma misère,
De rendre à mes regrets mon époux et mon père.

SÉSOSTRIS.

Que prétendez-vous donc ? vous, régner en ces lieux !
Vous, épouser le prince ! ah ! connoissez-vous mieux.
Songez quel est Arcès, et songez qui vous êtes.

ORPHANIS.

Veuve d'un étranger fameux par cent conquêtes,
Certes, je n'ai pas cru qu'un fils de souverain,
Qu'un roi même rougît de me donner la main,
Ni qu'un jour avec moi partageant la couronne,
Arcès pût avilir la majesté du trône.

SÉSOSTRIS.

Je n'en saurois douter, on m'a trop bien instruit,
Et votre seul orgueil confirme assez ce bruit.
Ingrate ! c'est donc vous de qui le front timide,
Sous des traits imposants, cache un cœur si perfide !
Vous qui ne respirez que par mes seuls bienfaits,
C'est vous qui dans ces lieux osez troubler la paix ;
C'est vous qui, nourrissant un amour qui m'outrage,
Osez à la révolte enhardir le courage ;
Qui, par de faux dehors éblouissant mes yeux,
N'affectez la vertu que pour me tromper mieux.
Mais je vous punirai d'un si lâche artifice,
L'exil que j'ai prescrit n'est qu'un foible supplice.
Un plus grand châtiment est réservé pour vous,
Et vous allez sur l'heure éprouver mon courroux.

Enfin de mes bontés pour vous voici le terme.
Gardes, que dans la tour à l'instant on l'enferme.

(Issa sort par le côté où doit entrer Arcès.)

ORPHANIS.

(À part.) *(À Sésostris.)*

Je triomphe.... Un soupçon fait tous mes attentats;
Mais avant que le jour renaisse en ces États,
Vous pourrez me connoître et me rendre justice.

SÉSOSTRIS.

(Aux gardes.)

Ce que j'ordonne est juste. Allez, qu'on m'obéisse.

(On emmène Orphanis.)

SCÈNE V.

SÉSOSTRIS, *seul.*

Suis-je encor Sésostris? moi qui sus autrefois
Soumettre à mes États les peuples et les rois,
Dont l'univers vantoit la valeur intrépide,
J'étois donc le jouet d'une femme perfide!
Si par sa vertu feinte elle a su me tromper,
A ses pièges mon fils devoit-il échapper?
A-t-il pu s'en défendre? Avec quel artifice
La cruelle infectoit ce cœur simple et novice!
Mais on vient. C'est lui-même.

SCÈNE VI.

ARCÈS, SÉSOSTRIS.

SÉSOSTRIS.

Ah! prince, où courez-vous?
Et qui peut dans vos yeux allumer ce courroux?

ARCÈS.

Quoi! seigneur, Orphanis vient de m'être ravie!
Votre fureur n'a plus qu'à m'arracher la vie.
Que lui reprochez-vous? Eh! qui peut en un jour
La noircir à vos yeux et changer votre amour?
Vous l'admiriez vous-même : eh quoi! n'est-ce pas elle
Que vous m'avez tantôt offerte pour modèle?
Qu'a-t-elle fait depuis pour mériter des fers?

SÉSOSTRIS.

Mes yeux étoient fermés : mes yeux se sont ouverts.
Plût aux dieux que les tiens pussent s'ouvrir de même!
Ai-je pu sans courroux voir son audace extrême?
La perfide déja, prompte à se démentir,
Après l'avoir promis, refuse de partir.

ARCÈS.

De grâce, à sa vertu rendez plus de justice.
De mes égarements elle n'est point complice;
Et si tantôt, seigneur, j'eusse exaucé ses vœux,
L'absence, sans retour, nous séparoit tous deux;
Sa fuite pour jamais m'eût privé de ses charmes.
C'est moi dont la douleur, la prière et les larmes
Ont arrêté ses pas; et si la retenir
Est un crime à vos yeux, c'est moi qu'il faut punir.

SÉSOSTRIS.

Mais toi qui la défends, crois-tu la bien connoître?

Mes yeux moins prévenus, ou trop justes peut-être,
Ont, à travers son voile et sa fausse candeur,
De ses desseins secrets percé la profondeur.
J'ai vu que, par l'amour cherchant à te séduire,
Elle n'en veut qu'au trône où tu peux la conduire,

ARCÈS.

Orphanis trahiroit un cœur tel que le mien!....
Mais ce n'est pas à moi de soupçonner le sien....
Hélas! ayez pitié des tourments que j'endure.
Pouvez-vous à la gloire immoler la nature?
Vous savez si jamais j'ai trahi mon devoir.
Ne m'abandonnez pas à tout mon désespoir.
En vous aimant tous deux je trouve tant de charmes!
Mon père, serez-vous insensible à mes larmes?
Vous vous attendrissez.... je tombe à vos genoux.
Rendez-moi ce que j'aime.

SÉSOSTRIS.

Ah! prince, levez-vous.
Ingrat, tu sais pour toi combien mon cœur est tendre;
Mais par tes pleurs enfin ne crois plus me surprendre.
Le bonheur de mon peuple est préférable au tien.
Le sort en est jeté: je n'écoute plus rien.
Je tiens entre mes mains l'objet de ta tendresse.
Je puis tout: cependant, si son sort t'intéresse,
Si tu lui veux enfin rendre la liberté,
Epouse la princesse et consens au traité.

ARCÈS.

Je vous l'ai déja dit et dois vous le redire,
Jamais à cet hymen ma main ne peut souscrire.
Qui, moi? vaincre mes feux! en dussé-je expirer,
Jamais!...

SÉSOSTRIS.

De votre part j avois lieu d'espérer
Un peu plus de respect et plus d'obéissance.

ARCÈS.

Et j'attendois de vous plus de reconnoissance.
Oui, seigneur, quelque loi qu'on daigne m'imposer,
Ce cœur est tout mon bien, et j'en veux disposer.
En un mot, rendez-moi la beauté qui m'est chère :
Rendez-la moi, seigneur, ou....

SÉSOSTRIS.

Tremble, téméraire!
Tes pleurs et ton courroux sont pour moi superflus.
Je te le jure enfin : tu ne la verras plus.

ARCÈS.

Je ne la verrai plus! De quel droit, à quel titre
De ses jours et des miens vous rendez-vous l'arbitre?
Dès l'instant que mon bras domta vos ennemis,
Au pouvoir de la loi n'êtes-vous pas soumis?
On ne m'abuse point par un espoir frivole;
Vous m'avez tout promis, et vous tiendrez parole.

SÉSOSTRIS.

Qu'entends-je? un imprudent brave ainsi mon pouvoir?
Vante moins ta valeur, et suis mieux ton devoir.
Qu'as-tu donc fait, enfin, que t'acquitter du zèle
D'un fils reconnoissant et d'un sujet fidèle?

ARCÈS.

La loi m'accorde un prix, et je veux l'exiger.

SÉSOSTRIS.

Celui qui fait les lois a droit de les changer.

ARCÈS.

Mais en changeant la loi changerez-vous mon âme?
Détruirez-vous ce feu qui m'entraîne et m'enflamme?

Si, n'ayant pu le vaincre, on s'y veut opposer.
Craignez tout d'un amant qu'on force à tout oser.
Hélas! vous m'étiez cher; mais votre injuste haine
Va briser entre nous le seul nœud qui m'enchaîne.

SÉSOSTRIS.

Lâche, fais éclater tes coupables transports.
Non, tu ne démens point le monstre dont tu sors.
Traître, il ne manque plus à tant de perfidies,
Que d'oser sur mes jours porter tes mains hardies.
Crois-tu par tes fureurs m'inspirer de l'effroi?
Va, je te crains trop peu pour m'assurer de toi.
Mais je veux bien encor, modérant ma colère,
Par pitié te donner un avis salutaire.
S'il t'échappe un seul mot, un seul geste douteux,
Je puis du même coup vous immoler tous deux.

ARCÈS.

L'immoler! Si jamais.... Ah! j'en frémis de rage.
A quelle extrémité portez-vous mon courage?
Mais sachez qu'Orphanis, seigneur, est tout mon bien,
Que, s'il ne m'est rendu, je ne connois plus rien
(*Arcès sort.*)

SCÈNE VII.

SÉSOSTRIS, *seul.*

Grands dieux! jamais si loin poussa-t-on l'insolence?
J'aurois dû... Vengeons-nous... Quoi! cette main balance?
Eh! quel dieu si long-temps peut retenir mon bras?
Que faut-il donc encor?... Perfide, tu mourras.
Que dis-je? réprimons un transport si funeste.
Irai-je de mon sang verser le foible reste,

M'ôter le seul appui de mes jours languissants?
Qu'a-t-il fait? Sans l'amour qui subjugue ses sens,
L'aurois-je jamais vu lever un front rebelle?
Par combien de respects m'a-t-il marqué son zèle!
O toi dont j'ai souvent admiré la vertu,
Toi que j'aime, ô mon fils! à quoi me réduis-tu?
Pressé de tous côtés, quel parti dois-je prendre?
Je ne puis le punir, et je ne puis me rendre.
Hélas! j'ai vu l'instant où, prêt à lui céder,
Ma foiblesse tantôt alloit tout accorder.
O mon fils! quels tourments tu causes à ton père!...
Mais de cette pitié que faut-il que j'espère?
Idoménée attend l'effet de mes serments;
Irai-je m'exposer à ses ressentiments,
De mes tristes États hâter la décadence?
Que faire? Du conseil implorons la prudence.
Qu'il juge, qu'il décide, et qu'il accorde en moi
La tendresse du père et la gloire du roi.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

(Ici le jour diminue insensiblement.)

SCÈNE I.

ARCÈS, ORPHANIS, GARDES.

ARCÈS, *tenant Orphanis d'une main, et son sabre de l'autre.*

(*Les amis d'Arcès font un mouvement, et les gardes de Sésostris, après un léger combat, reculent dans la coulisse.*)

(*Aux gardes.*)

N'AVANCEZ pas, cruels, ou tremblez de paroître;
Reconnoissez en moi le sang de votre maître.
Et vous, braves amis, ne vous éloignez pas;
J'aurai peut-être encor besoin de votre bras:

(*A Orphanis.*)

Allez... D'indignes fers vous êtes délivrée.
Je vous revois, madame, et mon âme enivrée,
En rompant vos liens, ne connoît d'autre espoir,
N'éprouve d'autre bien que celui de vous voir.
Si j'ai pu quelque temps suspendre cet orage,
Je vois qu'il faut encore achever mon ouvrage,

(*Avec vivacité.*)

Vous rendre... Mais que vois-je? Orphanis, vous pleurez?

ORPHANIS.

Ah! prince.

ARCÈS.

Expliquez-vous : vous me désespérez.
Est-il encor des maux où je doive m'attendre ?

ORPHANIS.

Prince, il n'est plus pour nous de bonheur à prétendre.

ARCÈS.

Ah ! de grâce, parlez.

ORPHANIS.

L'amour ingénieux
Sur vos seuls intérêts m'a fait ouvrir les yeux.
Tremblez.

ARCÈS.

De quel péril êtes-vous informée ?

ORPHANIS.

Des menaces du roi justement alarmée,
Du fond de ma prison j'ai su veiller sur lui.
Je sais l'affreux destin qu'il nous garde aujourd'hui.

ARCÈS.

Eh ! qu'avons-nous à craindre ?

ORPHANIS.

Une mort assurée;
Par lui dans le conseil notre perte est jurée.

ARCÈS.

Vous croyez...

ORPHANIS.

Tout ici confirme ma terreur.

ARCÈS.

Juste ciel ! je ne puis contenir ma fureur.
Vous, mourir ! ah ! je vais...

ORPHANIS.

Et qu'espérez-vous faire ?

ARCÈS.

Aux projets du tyran je prétends vous soustraire:
Venez, et sur mes pas cherchez en d'autres lieux
Un asile assuré qui vous cache à ses yeux.

ORPHANIS.

Moi, seigneur, moi que j'aille, amante criminelle,
Vous dérober au rang où le sort vous appelle!
Que je prive l'État de son plus ferme appui!

ARCÈS.

Hélas! si mon amour doit vous perdre aujourd'hui,
Que m'importe la vie, et le trône et l'empire!
Vous voir, vous posséder, c'est le bien où j'aspire.
Vous êtes tout pour moi. Malgré le sort jaloux,
Je mourrai votre amant ou vivrai votre époux.
Plus on fait contre vous éclater de colère,
Et plus dans ces instants vous me devenez chère

ORPHANIS.

Qu'un intérêt si tendre alarme mon amour!
C'est pour vous que je crains Sésostris en ce jour.
Je mourrois sans regret si sa cruelle envie
Se bornoit à trancher ma déplorable vie;
Mais rien ne peut sur vous rassurer mes esprits;
Il a perdu le père, il va perdre le fils.

ARCÈS.

Généreuse Orphanis, quoi! parmi tant d'alarmes,
C'est pour moi, pour moi seul que vous versez des larmes!

ORPHANIS.

Faut-il que j'aime encor? hélas! prince, sans vous
J'aurois vécu fidèle aux cendres d'un époux,
J'ignorerois les maux où l'amour nous expose;
Mais que mal aisément de son cœur on dispose!

Que n'ai-je pu toujours dans le sein de la paix
Couler les jours heureux que le ciel m'avoit faits!

ARCÈS.

Si le plus tendre amour a pu toucher votre âme,
Vous repentez-vous donc d'avoir payé ma flamme?

ORPHANIS.

Je ne regrette rien : mais quel est notre sort?
Il ne nous reste plus d'autre espoir que la mort.
Voila donc ce bonheur dont la riante image
Au milieu des revers soutenoit mon courage!
Voilà donc ces plaisirs, cet avenir heureux
Dont le ciel dut un jour récompenser nos feux!
Hélas! tout est détruit.

ARCÈS.

Je saurai tout vous rendre.

ORPHANIS.

Vous vous flattez en vain. Que peut-on entreprendre?
Aux projets du tyran ici tout est livré.
Ce palais est partout de gardes entouré.

ARCÈS.

Eh bien! qu'en ces moments ta prudence m'éclaire!
Pour assurer tes jours, parle : que faut-il faire?
Décide-toi; commande, et je cours obéir.

ORPHANIS.

Ne me consulte point. Ah! laisse-moi te fuir.

ARCÈS.

Eh quoi! chère Orphanis, ta pitié m'abandonne?

ORPHANIS.

Quels conseils attends-tu que ma raison te donne?
Ah! si tu connoissois l'excès de mon amour!
Que ne ferois-je pas pour te sauver le jour!

Pour te prouver ma foi, pour conserver la tienne,
Il n'est point, je le sens, de nœud qui me retienne.

ARCÈS.

Eh! crois-tu donc mes feux moins ardents que les tiens?
Je puis, ainsi que toi, tenter tous les moyens,
Braver tous les dangers; enfin, pour te défendre,
Il n'est rien qu'en ce jour je ne puisse entreprendre.

ORPHANIS.

Peut-être en ces moments il jure mon trépas;
Peut-être il vient ici m'arracher de tes bras;
Peut-être sa fureur implacable et sanglante
Aux plus affreux tourments va livrer ton amante.

ARCÈS.

Eh! prends-tu donc plaisir à redoubler mes maux?
Que me dis-tu? qui, moi, sous le fer des bourreaux
Je verrois expirer!... Dieux! cette horrible image
Aux excès les plus grands peut porter mon courage.

ORPHANIS.

Que dites-vous? ô ciel! le trouble où je vous voi,
Vos fureurs, nos dangers, tout me glace d'effroi.
Il est d'affreux moments où la vertu s'oublie.
Ne vous attendez pas que je le justifie.
Il en veut à nos jours, il vous ravit ma foi;
Mais de ses cruautés ne punissez que moi.
On a vu des amants, dans l'accès qui vous presse,
Immoler leur tyran pour venger leur maîtresse.
Leur exemple...

ARCÈS.

Qui, moi?

ORPHANIS.

J'en frémis.

ARCÈS.

Quelle horreur!
Quelle affreuse clarté jettes-tu dans mon cœur!

ORPHANIS.

Je m'égare moi-même, et ma raison tremblante
D'un reproche éternel doit sauver ton amante.
Que vais-je devenir? Je n'ai donc aujourd'hui
Que la mort pour espoir, ou ton bras pour appui!

ARCÈS.

Je ne sais que résoudre. Extrémité cruelle!
Prêt à me décider, mon courage chancelle.
Quoi! je n'ai qu'à choisir son trépas ou le tien?
Que dois-je faire, ô dieux?

ORPHANIS.

Quittons cet entretien.
Entre ces deux partis quand ton âme balance,
Je vois trop que la mort est ma seule espérance.
Puisqu'il n'est qu'un moyen de t'unir avec moi,
Laisse-moi fuir ces lieux, et mourir loin de toi.
Où vais-je?... Si je fuis, le tyran plein de joie
Avec avidité va ressaisir sa proie,
Et poursuivant le cours de ses projets affreux
Il peut dans sa fureur nous immoler tous deux.
Eh bien! remplis mes vœux, et si je te suis chère
Ose par un seul coup terminer ma misère.

ARCÈS.

Comment?

ORPHANIS.

Il m'est plus doux de mourir de ta main.

(Lui remettant un poignard, et lui présentant son sein.)

Arme-toi de ce fer; frappe: voici mon sein.

ARCÈS, *lui arrachant le poignard.*

Orphanis ! ah ! grands dieux ! qu'oses-tu me prescrire ?
Je sens que je succombe : à peine je respire....
Non, tu ne mourras point. Je verrois sans trembler
De la terre sous moi les voûtes s'écrouler ;
Mais m'offrir de ta mort une image sanglante,
De toutes les horreurs c'est la plus accablante....
Eh ! puisqu'il faut choisir, rien ne peut m'arrêter.
Tu m'as montré l'écueil ; c'est m'y précipiter.

ORPHANIS.

Adieu : le roi bientôt en ces lieux se doit rendre ;
Il seroit dangereux qu'il nous y vînt surprendre.
Il faut nous séparer ; mais surtout songe bien
Qu'Orphanis attend tout.... et ne commande rien.
Tu connois nos dangers. Consulte, délibère :
Décide-toi ; choisis : vois ce que tu dois faire.
Si, trahissant mes feux, tu peux vivre sans moi,
J'aurai la fermeté de m'immoler pour toi.
Adieu.

SCÈNE II.

ARCÈS, *seul, regardant sortir Orphanis, et après un moment de silence.*

Dans quelle horreur la cruelle me laisse !
A quelle épreuve, ô dieux ! mettez-vous ma foiblesse !
Et j'ai pu soutenir ce fatal entretien !
Qu'ai-je promis, grands dieux ?... Non, je ne promis rien.
De ce projet sanglant l'horreur me persécute,
Et la nécessité veut que je l'exécute.
Ce bras que la vengeance et l'amour ont armé,
Hélas ! au meurtre encor n'est pas accoutumé...

Que dis-tu, lâche amant? d'une âme indifférente
Vois donc dans les tourments ta maîtresse expirante!
Quoi! tu peux d'un seul coup prévenir son trépas,
L'arracher au supplice.... et tu ne l'oses pas!
Attends-tu qu'un tyran l'immole ou nous sépare?
Frappe : il t'a trop appris à devenir barbare.
C'est un crime, n'importe : il faut qu'il soit commis.
Frappons. Qui me retient?... D'où vient que je frémis?
Dans le fond de mon cœur déja je crois entendre
De ce foible vieillard la voix plaintive et tendre.
Je crois le voir tomber sous mes coups inhumains,
M'implorer et mourir en me tendant les mains.
Quoi! je suis innocent et le remords m'accable!
Que sera-ce, grands dieux! si je deviens coupable?
Non, je ne ferai rien qui souille ma vertu.
De remords trop cuisants mon cœur est combattu.
On vient... ciel! quel objet vois-je marcher dans l'ombre?
Qui vient chercher la mort dans ce lieu triste et sombre?

SCÈNE III.

ARCÈS, ISSA.

ISSA.

Ah! seigneur, du conseil j'ai vu le roi sortir.

ARCÈS.

Qu'entends-je? c'est Issa.

ISSA.

Je viens vous avertir
De quel prix sa fureur va payer vos services.
Tout retentit des mots d'exil et de supplices.
La tremblante Orphanis, qui frémit pour vos jours,
En vain de vos amis implore le secours.

Polyclète auprès d'elle a fait ranger sa garde.
Je ne puis, sans horreur, voir le sort qu'on lui garde.
C'en est fait, et ce bruit est partout répandu,
Orphanis va périr et vous êtes perdu.

SCÈNE IV.

ARCÈS, *seul.*

ORPHANIS périroit! ce mot seul me décide;
Et sans être effrayé du nom de parricide,
Frappons : c'est toi, tyran, qui fis tous mes malheurs;
Tantôt sans être ému tu vis couler mes pleurs;
C'est donc pour te fléchir, du sang qu'il faut répandre?
Eh bien! de ce poignard mon destin va dépendre.
O nuit! lugubre nuit, seconde ma fureur.
Viens sur ces lieux sanglants répandre la terreur.
Cache-moi dans l'horreur des profondes ténèbres :
Que ton silence affreux, que tes ombres funèbres
Enhardissent mon bras et ma timidité!
Ma foiblesse a besoin de ton obscurité.

SCÈNE V.

SÉSOSTRIS, ARCÈS.

SÉSOSTRIS, *dans le fond du théâtre.*

DIEUX, ménagez ce cœur trop sensible et trop tendre.

ARCÈS.

Quelle voix lamentable ici se fait entendre!

SÉSOSTRIS.

Grands dieux!

ARCÈS, *levant le poignard.*

C'est le tyran... avançons... je ne puis.

SÉSOSTRIS.

Ne m'abandonnez pas dans le trouble où je suis.
Des pièges qu'on lui tend préservez sa jeunesse.

ARCÈS.

Que dit-il? écoutons.

SÉSOSTRIS.

D'une fatale ivresse
Écartez loin de lui le charme empoisonneur.
Mon cœur, vous le savez, ne veut que son bonheur.
Qu'il connoisse les maux où sa fougue l'expose,
Et n'éprouve jamais les chagrins qu'il me cause!
Daignez enfin le rendre à ma tendresse... Et toi,
Arcès, mon cher Arcès, que fais-tu loin de moi?

ARCÈS.

Où suis-je? malheureux!... grands dieux! que dois-je faire?

SÉSOSTRIS.

Est-ce toi que j'entends, ô mon fils?

ARCÈS, *jetant le poignard, et tombant à Sésostris.*

O mon père!
Vous voyez des mortels le plus infortuné!
Pour être criminel, Arcès n'étoit pas né.
Ah! vous ne savez pas combien j'étois barbare.

SÉSOSTRIS.

De tes sens égarés quel désordre s'empare?

ARCÈS.

Pour mon cœur il n'est plus de repos, de vertu.
Hélas! j'ai tout trahi.

SÉSOSTRIS.

Malheureux! que dis-tu?

ARCÈS.

Connoissez de ce cœur l'ingratitude affreuse;

Tandis que vers le ciel votre voix généreuse
S'élevoit pour me plaindre et pour me pardonner,
Votre fils n'aspiroit qu'à vous assassiner.

SÉSOSTRIS.

Qui, toi? m'assassiner! dieux! que viens-je d'entendre?
(*Regardant Arcès de l'air le plus touchant.*)
Hélas! de tes amis tu perdois le plus tendre.
Ingrat, à mon amour quel prix réservois-tu?

ARCÈS.

Grands dieux! que l'homme est foible, et qu'il faut de vertu
Pour domter un penchant qui nous entraîne au crime!
Hélas! je me suis vu sur le bord de l'abîme.
N'imputez mon forfait qu'à l'excès de mes feux.
Sans ce fatal amour j'eusse été vertueux.
Oui, j'abjure à jamais cette foiblesse extrême...
Quoi! je n'ai point tourné ce fer contre moi-même!
Que dis-je? vengez-vous : ordonnez mon trépas;
Mais en me condamnant ne me haïssez pas.
Accordez-moi, pour prix de mon remords sincère,
Le plaisir, en mourant, de vous nommer mon père.

SÉSOSTRIS.

Le repentir suffit pour désarmer les dieux,
Et je ne serai pas plus inflexible qu'eux.
Mon fils, que pour jamais cette faute t'éclaire!
Entraîné par l'erreur d'un charme involontaire,
Eh! quel cœur peut ne pas quelquefois s'égarer?
La gloire est de le vaincre et non de l'ignorer.
Je t'aimai sans foiblesse, et ce triomphe insigne
De ma tendre amitié te rend encor plus digne.

ARCÈS.

Si vous m'aimez encor, mon sort est moins affreux:
Je ne méritois pas un roi si généreux.

SCÈNE VI.

ORPHANIS, ARCÈS, SÉSOSTRIS, GARDES.

ORPHANIS.

Cœur ingrat, j'ai prévu ta foiblesse perfide.
Tu te crois vertueux, et tu n'es que timide.
Triomphe, indigne amant. Monte au trône sans moi.
Je renonce aux grandeurs, à ton amour, à toi.
Règne seul. Mais apprends d'une femme intrépide
Comment dans les revers un grand cœur se décide.
(*Après une pause, à Sésostris.*)
Tu peux lui pardonner : ce fut moi dont la main
Conduisit sans pitié le poignard dans ton sein.
Mais son amour pour toi trompa mon artifice :
(*Elle se tue.*)
C'est moi qui fis le crime... et voilà le supplice.
Trône, objet de mes vœux, délices des grands cœurs,
Je n'en voulois qu'à toi : tu m'échappes... je meurs.

FIN D'ORPHANIS.

MUSTAPHA
ET ZÉANGIR,

TRAGÉDIE,

PAR CHAMPFORT,

Représentée, pour la première fois, le 15 décembre 1777.

NOTICE
SUR CHAMPFORT.

Sébastien-Roch-Nicolas, connu sous le nom de Champfort, qu'il prit à son entrée dans le monde, naquit en 1741 dans un village près de Clermont en Auvergne. On lui obtint une place de boursier au collège des Grassins, où il fit ses études avec beaucoup de succès. Il n'en obtint pas moins, soit dans ses essais au théâtre, soit dans ses concours aux prix de l'académie. Il en remporta plusieurs, et composa deux comédies et une tragédie qui sont restées au répertoire.

La jeune Indienne, comédie en un acte, en vers, jouée pour la première fois le 30 avril 1764, eut huit représentations et fut très applaudie.

Le marchand de Smyrne, comédie en un acte, en prose, parut pour la première fois le 26 janvier 1770, et fut jouée treize fois avec beaucoup de succès.

Mustapha et Zéangir, tragédie donnée le 15 décembre 1777, eut quinze représentations très suivies.

Nous n'avons point l'intention d'examiner la conduite que Champfort tint pendant la Révolu-

tion ; nous nous bornerons à dire qu'il finit par en être lui-même victime, s'étant vu contraint de se détruire pour ne pas tomber entre les mains des jacobins, contre lesquels il s'étoit permis des traits piquants. Après s'être mutilé de la manière la plus horrible, il survécut plusieurs mois à ses nombreuses blessures, dont les suites le firent périr le 13 avril 1793.

PERSONNAGES.

SOLIMAN, empereur des Turcs.
ROXELANE, épouse de Soliman.
MUSTAPHA, fils aîné de Soliman, mais d'une autre femme.
ZÉANGIR, fils de Soliman et de Roxelane.
AZÉMIRE, princesse de Perse.
OSMAN, grand-visir.
ALI, chef des janissaires.
ACHMET, ancien gouverneur de Mustapha.
FÉLIME, confidente d'Azémire.
NESSIR.
Gardes.

La scène est dans le sérail de Constantinople, autrement Byzance.

MUSTAPHA
ET ZÉANGIR,
TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

ROXELANE, OSMAN.

OSMAN.

Oui, madame, en secret le sultan vient d'entendre
Le récit des succès que je dois vous apprendre;
Les Hongrois sont vaincus, et Témesvar surpris,
Garant de ma victoire, en est encor le prix.
Mais tout prêt d'obtenir une gloire nouvelle,
Dans Byzance aujourd'hui quel ordre me rappelle?

ROXELANE.

Eh quoi! vous l'ignorez?... Oui, c'est moi seule, Osman,
Dont les soins ont hâté l'ordre de Soliman.
Visir, notre ennemi se livre à ma vengeance.
Le prince, dès ce jour, va paroître à Byzance;
Il revient : ce moment doit décider enfin
Et du sort de l'empire et de notre destin.
On saura si toujours puissante, fortunée,
Roxelane, vingt ans d'honneurs environnée,

Qui vit du monde entier l'arbitre à ses genoux ;
Tremblera sous les lois du fils de son époux ;
Ou si de Zéangir l'heureuse et tendre mère,
Dans le sein des grandeurs achevant sa carrière,
Dictant les volontés d'un fils respectueux,
De l'univers encore attachera les yeux.

OSMAN.

Que n'ai-je, en abattant une tête ennemie,
Assuré d'un seul coup vos grandeurs et ma vie !
J'osois vous en flatter : le sultan soupçonneux
M'ordonnoit de saisir un fils victorieux
Dans son gouvernement, au sein de l'Amasie ;
Je pars sur cet espoir : j'arrive dans l'Asie ;
J'y vois notre ennemi des peuples révéré,
Chéri de ses soldats, partout idolâtré.
Ma présence effrayoit leur tendresse alarmée,
Et si le moindre indice eût instruit son armée,
De l'ordre et du dessein qui conduisoit mes pas,
Je périssois, madame, et ne vous servois pas.

ROXELANE.

Soyez tranquille, Osman, vous m'avez bien servie :
Puisqu'on l'aime à ce point, qu'il tremble pour sa vie.
Je sais que Soliman n'a point dans ses rigueurs
De ses cruels aïeux déployé les fureurs ;
Que souvent, près de lui, la terre avec surprise
Sur le trône ottoman vit la clémence assise :
Mais s'il est moins féroce, il est plus soupçonneux,
Plus despote, plus fier, non moins terrible qu'eux.
J'ignore si d'ailleurs au comble de la gloire,
Couronné quarante ans des mains de la victoire,
Sans regret par son fils un père est égalé ;
Mais le fils est perdu si le père a tremblé.

OSMAN.

Ne m'écrivez-vous point qu'une lettre surprise,
Par une main vénale entre vos mains remise,
Du prince et de Thamas trahissant les secrets,
Doit prouver qu'à la Perse il vend nos intérêts?
Cette lettre, sans doute, au sultan parvenue...

ROXELANE.

Cette lettre, visir, est encore inconnue.
Mais apprenez quel prix le sultan, par ma voix,
Annonce en ce moment au vainqueur des Hongrois.
De ma fille à vos vœux par mon choix destinée,
Il daigne à ma prière approuver l'hyménée,
Et ce nœud sans retour unit nos intérêts.
J'ai pu jusqu'aujourd'hui, sans nuire à nos projets,
Dans le fond de mon cœur ne point laisser surprendre
Tous les secrets qu'ici j'abandonne à mon gendre.
Écoutez : du moment qu'un hymen glorieux
Du sultan pour jamais m'eut asservi les vœux,
Je redoutai le prince : idole de son père,
Il pouvoit devenir le vengeur de sa mère :
Il pouvoit... Cher Osman, j'en frémissois d'horreur ;
Au faîte du pouvoir, au sein de la grandeur,
Du sérail, de l'État souveraine paisible,
Je voyois dans le fond de ce palais terrible
Un enfant s'élever pour m'imposer la loi :
Chaque instant redoubloit ma haine et mon effroi.
Les cœurs voloient vers lui : sa fierté, son courage,
Ses vertus s'annonçoient dans les jeux de son âge,
Et ma rivale, un jour, arbitre de mon sort,
M'eût présenté le choix des fers ou de la mort.
Tandis que ces dangers occupoient ma prudence,
Le ciel de Zéangir m'accorda la naissance ;

Je triomphois, Osman, j'étois mère : et ce nom
Ouvroit un champ plus vaste à mon ambition.
Je cachai toutefois ma superbe espérance :
De mon fils près du prince on éleva l'enfance,
Et même l'amitié, vain fruit des premiers ans,
Sembla mêler son charme à leurs jeux innocents.
Bientôt mon ennemi, plus âgé que son frère,
S'enflammant au récit des exploits de son père,
S'indigna de languir dans le sein du repos,
Et brûla de marcher sur les pas des héros.
Avec plus d'art alors cachant ma jalousie,
Je fis à son pouvoir confier l'Amasie,
Et, tandis que mes soins l'exiloient prudemment,
Tout l'empire me vit avec étonnement
Assurer à ce prince un si noble partage,
De l'héritier du trône ordinaire apanage ;
Sa mère auprès de lui courut cacher ses pleurs.
Mon fils, demeuré seul, attira tous les cœurs :
Mon fils à ses vertus sait unir l'art de plaire ;
Presqu'autant qu'à moi-même il fut cher à son père,
Et, remplaçant bientôt le rival que je crains,
Déja sans les connoître il servoit mes desseins.
Je goûtois en silence une joie inquiète,
Lorsque, las de payer le prix de sa défaite,
Thamas à Soliman refusa les tributs,
Salaire de la paix que l'on vend aux vaincus :
Il fallut pour arbitre appeler la victoire.
Le prince jeune, ardent, animé par la gloire,
Brigua près du sultan l'honneur de commander :
Aux vœux de tout l'empire il me fallut céder.
Eh ! qui savoit, Osman, si la guerre inconstante,
Punissant d'un soldat la valeur imprudente,

N'auroit pu?... Vain espoir! les Persans terrassés,
Trois fois dans leurs déserts devant lui dispersés,
La fille de Thamas, aux chaînes réservée,
Dans Tauris pris d'assaut par ses mains enlevée,
Ces rapides exploits l'ont mis dès son printemps
Au rang de ces héros, honneur des Ottomans...
J'en rends grâces au ciel... oui, c'est sa renommée,
Cet amour, ces transports du peuple et de l'armée,
Qui, d'un maître superbe aigrissant les soupçons,
A ses regards jaloux ont paru des affronts.
Il n'a pu se contraindre, et son impatience
Rappelle sans détour le prince dans Byzance:
Je m'en applaudissois, quand le sort dans mes mains
Fit passer cet écrit propice à mes desseins;
Je voulois au sultan contre un fils que j'abhorre...
Il faut que ce billet soit plus funeste encore;
Le prince est violent et son malheur l'aigrit,
Il est fier, inflexible, il me hait... il suffit.
Je sais l'art de pousser ce superbe courage
A des emportements qui serviront ma rage;
Son orgueil finira ce que j'ai commencé.

OSMAN.

Hâtez-vous: qu'à l'instant l'arrêt soit prononcé,
Avant que l'ennemi que vous voulez proscrire
Sur le cœur de son père ait repris son empire.
Mais ne craignez-vous point cette ardente amitié
Dont votre fils, madame, à son frère est lié?
Vous-même, pardonnez à ce discours sincère,
Vous-même, l'envoyant sur les pas de son frère,
D'une amitié fatale avez serré les nœuds.

ROXELANE.

Eh quoi! falloit-il donc qu'enchaîné dans ces lieux,

Au sentier de l'honneur mon fils n'osât paroître?
Entouré de héros, Zéangir voulut l'être.
Je l'adore, il est vrai, mais c'est avec grandeur.
J'approuvai, j'admirai, j'excitai son ardeur:
La politique même appuyoit sa prière:
Du trône sous ses pas j'abaissois la barrière.
Je crus que signalant une heureuse valeur,
Il devoit à nos vœux promettre un empereur
Digne de soutenir la splendeur ottomane.
Eh! comment soupçonner qu'un fils de Roxelane,
Si près de ce haut rang, pourroit le dédaigner,
Et former d'autres vœux que celui de régner?
Mais, non: rassurez-vous; quel excès de prudence
Redoute une amitié, vaine erreur de l'enfance,
Prestige d'un moment, dont les foibles lueurs
Vont soudain disparoître à l'éclat des grandeurs?
Mon fils...

OSMAN.

Vous ignorez à quel excès il l'aime.
Je ne puis vous tromper ni me tromper moi-même.
Je déteste le prince autant que je le crains:
Il doit haïr en moi l'ouvrage de vos mains,
Un visir qui le brave et bientôt votre gendre;
D'Ibrahim qu'il aimoit il veut venger la cendre:
Successeur d'Ibrahim, je puis prévoir mon sort.
S'il vit, je dois trembler: s'il règne, je suis mort:
Jugez sur ses destins quel intérêt m'éclaire.
Perdez votre ennemi, mais redoutez son frère:
Par des nœuds éternels ils sont unis tous deux.

ROXELANE.

Zéangir!... ciel!... mon fils!... il trahiroit mes vœux!

Ah ! s'il étoit possible... Oui, malgré ma tendresse...
Je suis mère, il le sait, mais mère sans foiblesse.
Ses frivoles douleurs ne pourroient m'alarmer,
Et mon cœur en l'aimant sait comme il faut l'aimer.

OSMAN.

Il est d'autres périls dont je dois vous instruire.
Je crains que dans ces lieux, cette jeune Azémire
N'ouvre à l'amour enfin le cœur de votre fils.

ROXELANE.

J'ai mes desseins, Osman ; captive dans Tauris,
Je la fis demander au vainqueur de son père.
La fille de Thamas peut m'être nécessaire ;
Vous saurez mes projets quand il en sera temps.
Allez, j'attends mon fils ; profitez des instants,
Assiégez mon époux : sultane et belle-mère,
Jusqu'au moment fatal je dois ici me taire.
Parlez : de ses soupçons nourrissez la fureur ;
C'est par eux qu'en secret j'ai détruit dans son cœur
Ce fameux Ibrahim, cet ami de son maître,
S'il est vrai toutefois qu'un sujet puisse l'être.
Plus craint, notre ennemi sera plus odieux.
Du despotisme ici tel est le sort affreux :
Ainsi que la terreur le danger l'environne :
Tout tremble à ses genoux, il tremble sur le trône.
On vient. C'est Zéangir. Un instant d'entretien
Me dévoilant son cœur va décider le mien.

SCÈNE II.

ROXELANE, ZÉANGIR.

ROXELANE.

Mon fils, le temps approche où, devançant votre âge,
De mes soins maternels accomplissant l'ouvrage,
Vous devez assurer l'effet de mes desseins.
Élevez votre cœur jusques à vos destins.
Le sultan (notre amour veut en vain nous le taire)
Touche au terme fatal de sa longue carrière;
De l'Euphrate au Danube, et d'Ormus à Tunis [1],
Cent peuples sous ses lois étonnés d'être unis
Vont voir à qui le sort doit remettre en partage
De sceptres, de grandeurs cet immense héritage.
Le prince, après huit ans, rappelé dans ces lieux....

ZÉANGIR.

Ah!.... je tremble pour lui.

ROXELANE.

(*A part.*)

Qui? vous, mon fils!... O cieux!

ZÉANGIR.

C'est pour lui que j'accours : souffrez que ma prière
Implore vos bontés en faveur de mon frère.
Les enfants des sultans, (vous ne l'ignorez pas)
Bannis pour commander en de lointains climats,
Ne peuvent en sortir sans l'ordre de leur père;
Mais cet ordre est souvent terrible, sanguinaire.
Sur le seuil du palais si mon frère immolé...

---

[1] Les flottes de Soliman pénétrèrent jusque dans le golfe Persique.

ROXELANE.

Et voilà de quels soins votre cœur est troublé,
De nos grands intérêts quand mon âme est remplie,
Quand vous devez régler le sort de notre vie!

ZÉANGIR.

Moi!

ROXELANE.

(*A part.*)

Vous... Ciel! qu'il est loin de concevoir mes vœux.
Ceux dont ici pour vous le zèle ouvre les yeux
Vous tracent vers le trône un chemin légitime.

ZÉANGIR.

Le trône est à mon frère, y penser est un crime.

ROXELANE.

Il est vrai qu'en effet, s'il eût persévéré,
S'il eût vaincu l'orgueil dont il est dévoré,
S'il n'eût trahi l'État, vous n'y pouviez prétendre.

ZÉANGIR.

Qui? lui, trahir l'État! ô ciel! puis-je l'entendre?
Croyez qu'en cet instant, pour domter mon courroux,
J'ai besoin du respect que mon cœur a pour vous.
Qui venois-je implorer? quel appui pour mon frère!

ROXELANE.

Eh bien! préparez-vous à braver votre père:
Prouvez-lui que ce fils, noirci, calomnié,
D'aucun traité secret à Thamas n'est lié:
Que depuis son rappel, ses délais qu'on redoute,
Sur lui, sur ses desseins ne laissent aucun doute.
Mais tremblez que son père aujourd'hui, dans ces lieux,
N'ait de la trahison la preuve sous ses yeux.

ZÉANGIR.

Quoi!... non, je ne crains rien, rien que la calomnie.

Rougissez du soupçon qui veut flétrir sa vie :
Il est indigne, affreux.

ROXELANE.

Modérez-vous, mon fils.
Eh bien! nous pourrons voir nos doutes éclaircis.
Cependant vous deviez, s'il faut ici le dire,
Excuser une erreur qui vous donne un empire.
Vous le sacrifiez. Quel repentir un jour!...

ZÉANGIR.

Moi! jamais.

ROXELANE.

Prévenez ce funeste retour.
Quel fruit de mes travaux! Quel indigne salaire!
Savez-vous pour son fils ce qu'a fait votre mère?
Savez-vous quels degrés préparant ma grandeur,
D'avance, par mes soins, fondoient votre bonheur?
Née, on vous l'a pu dire, au sein de l'Italie,
Surprise sur les mers qui baignent ma patrie,
Esclave, je parus aux yeux de Soliman :
Je lui plus : il pensa qu'éprise d'un sultan,
M'honorant d'un caprice, heureuse de ma honte,
Je briguerois moi-même une défaite prompte.
Qu'il se vit détrompé! ma main, ma propre main
Prévenant mon outrage, alloit percer mon sein;
Il pâlit à mes pieds, il connut sa maîtresse.
Ma fierté, son estime accrurent sa tendresse :
Je sus m'en prévaloir : une orgueilleuse loi
Défendoit que l'hymen assujettît sa foi;
Cette loi fut proscrite, et la terre étonnée
Vit un sultan soumis au joug de l'hyménée.
Je goûtai, je l'avoue, un instant de bonheur :
Mais bientôt, mon cher fils, lasse de ma grandeur,

Une langueur secrète empoisonna ma vie :
Je te reçus du ciel, mon âme fut remplie.
Ce nouvel intérêt, si tendre, si pressant,
Répandit sur mes jours un charme renaissant ;
J'aimai plus que jamais ma nouvelle patrie ;
La gloire vint parler à mon âme agrandie ;
J'enflammai d'un époux l'heureuse ambition :
Près de son nom peut-être on placera mon nom.
Eh bien ! tous ces surcroits de gloire, de puissance,
C'est à toi que mon cœur les soumettoit d'avance ;
C'est pour toi que j'aimois et l'empire et le jour,
Et mon ambition n'est qu'un excès d'amour.

ZÉANGIR.

Ah ! vous me déchirez ; mais quoi, que faut-il faire ?
Faut-il tremper mes mains dans le sang de mon frère,
Moi qui voudrois pour lui voir le mien répandu ?

ROXELANE.

Quoi ! vous l'aimez ainsi ? Dieux ! quel charme inconnu
Peut lui donner sur vous cet excès de puissance ?

ZÉANGIR.

Le charme des vertus, de la reconnoissance,
Celui de l'amitié.... Vous me glacez d'effroi.

ROXELANE.

Adieu.

ZÉANGIR.

Qu'allez-vous faire ?

ROXELANE.

Il est affreux pour moi
D'avoir à séparer mes intérêts des vôtres :
Ce cœur n'étoit pas fait pour en connoître d'autres.

ZÉANGIR.

Vous fuyez. Dans quel temps m'accable son courroux !

Quand un autre intérêt m'appelle à ses genoux,
Quand d'autres vœux....

ROXELANE.

Comment!

ZÉANGIR.

Je tremble de le dire.

ROXELANE.

Parlez.

ZÉANGIR.

Si mon destin m'écarte de l'empire,
Il est un bien plus cher et plus fait pour mon cœur,
Qui pourroit à mes yeux remplacer la grandeur.
Sans vous, sans vos bontés je n'y dois point prétendre :
Je l'oserois par vous.

ROXELANE.

Je ne puis vous entendre.
Mais quel que soit ce bien pour vous si précieux,
Mon fils, il est à vous, si vous ouvrez les yeux.
Votre imprudence ici renonce au rang suprême,
Vous en voyez le fruit, et dans cet instant même :
Il vous faut implorer mon secours, ma faveur :
Régnez, et de vous seul dépend votre bonheur ;
Et sans avoir besoin qu'une mère y consente,
Vous verrez à vos lois la terre obéissante.

SCÈNE III.

ZÉANGIR, *seul.*

QUELS assauts on prépare à ce cœur effrayé!
Craindrois-je pour l'amour, tremblant pour l'amitié?
O mon frère! ô cher prince! après un an d'absence,
Hélas! étoit-ce à moi de craindre sa présence?

J'augmente ses dangers.... je vole à ton secours...
Et c'est ma mère, ô ciel! qui menace tes jours.
Se peut-il que d'un crime on me rende complice,
Et que je sois formé d'un sang qui te haïsse?

SCÈNE IV.

ZÉANGIR, AZÉMIRE, FÉLIME.

ZÉANGIR.

Ah! princesse, apprenez, partagez ma douleur.
Ma voix, de la sultane implorant la faveur,
Et de mes feux secrets découvrant le mystère,
Alloit à mon bonheur intéresser ma mère,
Quand j'ai compris soudain, sur un affreux discours,
Quels périls vont du prince environner les jours.

AZÉMIRE.

Eh quoi! que faut-il craindre? Et quel nouvel orage...

ZÉANGIR.

Souffrez qu'entre vous deux mon âme se partage,
Que d'un frère à vos yeux j'ose occuper mon cœur.
Vous pouvez le haïr, je le sais.

AZÉMIRE.

Moi, seigneur!

ZÉANGIR.

Je ne me flatte point: par lui seul prisonnière,
C'est par lui qu'Azémire est aux mains de mon père.
L'instant où je vous vis est un malheur pour vous,
Et mon frère est l'objet d'un trop juste courroux.

AZÉMIRE.

Par mon seul intérêt mon âme prévenue
A ses vertus, seigneur, n'a point fermé ma vue:
Je suis loin de haïr un généreux vainqueur.

Ses soins ont de mes fers adouci la rigueur ;
Il a même permis que mes yeux, dans son âme,
Vissent.... quelle amitié pour son frère l'enflamme !

ZÉANGIR.

Ah ! que n'avez-vous pu lire au fond de son cœur,
De tous ses sentiments connoître la grandeur !
Vous sauriez à quel point son amitié m'est chère.

AZÉMIRE.

Je vous l'ai dit, seigneur, j'admire votre frère ;
Je sens que son danger doit vous faire frémir.
Quel est-il ?

ZÉANGIR.

On prétend, on ose soutenir
Qu'avec Thamas, madame, il est d'intelligence.

AZÉMIRE.

O ciel ! qui peut ainsi flétrir son innocence ?

ZÉANGIR.

De ces affreux soupçons je confondrai l'auteur.
Mais, si j'ose, à mon tour, soigneux de mon bonheur....

AZÉMIRE.

Faut-il que de mes vœux vous le fassiez dépendre ?
D'un trop funeste amour que devez-vous attendre ?
Nos destins par l'hymen peuvent-ils être unis ?
Thamas et Soliman, éternels ennemis,
Dans le cours d'un long règne, illustre par la guerre,
De leurs sanglants débats ont occupé la terre ;
Et, malgré ses succès, votre père, seigneur,
Laisse, au seul nom du mien, éclater sa fureur.
Je vois que votre amour gémit de ce langage ;
Mais mon cœur, je le sens, gémiroit davantage,
Si le vôtre, seigneur, par le temps détrompé,
Me reprochoit l'espoir dont il s'est occupé.

ZÉANGIR.

Non : je serai moi seul l'auteur de mon supplice,
Cruelle ; je vous dois cette affreuse justice.
Mais je veux, malgré vous, par mes soins redoublés,
Triompher des raisons qu'ici vous rassemblez ;
Et si dans vos refus votre âme persévère,
Mes larmes couleront dans le sein de mon frère.

SCÈNE V.

AZÉMIRE, FÉLIME.

AZÉMIRE.

Dans le sein de son frère !.... Ah ! souvenir fatal !
Pour essuyer ses pleurs, il attend son rival.
Quelle épreuve ! et c'est moi, grand Dieu, qui la prépare.

FÉLIME.

Je conçois les terreurs où votre cœur s'égare ;
Mais un mot, pardonnez, pouvoit les prévenir.
L'aveu de votre amour....

AZÉMIRE.

J'ai dû le retenir.
Quand un ordre cruel, m'appelant à Byzance,
Du prince, après trois mois, m'eut ravi la présence,
Sa tendresse, Félime, exigea de ma foi
Que ce fatal secret ne fût livré qu'à toi.
Il craignoit pour tous deux sa cruelle ennemie.
Est-ce elle dont la haine arme la calomnie ?
A-t-il pour notre hymen sollicité Thamas ?
O ciel ! que de dangers j'assemble sur ses pas !
Étrange aveuglement d'un amour téméraire !
Ces raisons qu'à l'instant j'opposois à son frère

Contre le prince, hélas! parloient plus fortement,
Je les sentois à peine auprès de mon amant;
Et quand plus que jamais ma flamme est combattue,
C'est l'amour d'un rival qui les offre à ma vue!

FÉLIME.

Je frémis avec vous pour vous-même et pour eux;
Eh! qui peut sans douleur voir deux cœurs vertueux
Briser les nœuds sacrés d'une amitié si chère,
Et contraints de haïr un rival dans un frère?

AZÉMIRE.

Ah! loin d'aigrir les maux d'un cœur trop agité,
Peins-moi plutôt, peins-moi leur générosité;
Peins-moi de deux rivaux l'amitié courageuse,
De ces nobles combats sortant victorieuse,
Et d'un exemple unique étonnant l'univers.
Mais un trône, l'amour, des intérêts si chers....
Fuyez, soupçons affreux; gardez-vous de paroître.
Quel espoir, cher amant, dans mon cœur vient de naître,
Quand ton frère à mes yeux partageant mon effroi,
Au lieu de son amour ne parloit que de toi!
L'amitié dans son âme égaloit l'amour même :
Il te rendoit justice, et c'est ainsi qu'on t'aime.
Tu verras une amante, un rival malheureux,
Unir pour te sauver leurs efforts et leurs vœux.
Le ciel, qui veut confondre et punir ta marâtre,
Charge de ta défense un fils qu'elle idolâtre.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

LE PRINCE, ACHMET.

LE PRINCE.

Est-ce toi, cher Achmet, que j'embrasse aujourd'hui,
Toi de mes premiers ans et le guide et l'appui?
Ah! puisqu'à mes regards on permet ta présence,
De mes fiers ennemis je crains peu la vengeance.
Par tes conseils prudents je puis parer leurs coups:
Un si fidèle ami....

ACHMET.

Prince, que faites-vous?
D'un tel excès d'honneur mon âme est accablée.
Je voudrois voir ma vie à la vôtre immolée;
Mais ce titre....

LE PRINCE.

Tes soins ont su le mériter.
Pour en être plus digne il le faut accepter.
On m'accuse en ces lieux d'un orgueil inflexible;
C'est du moins, cher Achmet, celui d'un cœur sensible.
Je sais chérir toujours et ton zèle et ta foi,
Et l'orgueil des grandeurs est indigne de moi.
Voilà donc ce séjour si cher à mon enfance,
Où jadis.... quel accueil après huit ans d'absence!
Tu le vois, c'est ainsi qu'on reçoit un vainqueur.
On dérobe à mes yeux l'empressement flatteur

D'un peuple dont la joie honoroit mon entrée.
Une barque en secret, sur la mer préparée,
Aux portes du sérail me mène obscurément :
Un ordre me prescrit d'attendre le moment
Qui doit m'admettre aux pieds de mon juge sévère ;
Il faut que je redoute un regard de mon père,
Et que l'amour d'un fils, muet à son aspect,
Se cache avec terreur sous un morne respect.

ACHMET.

Écartez, croyez-moi, cette sombre pensée.
N'enfoncez point les traits dont votre âme est blessée :
A vos dangers, au sort conformez votre cœur :
Du joug, sans murmurer, souffrez la pesanteur :
De vos exploits, surtout, bannissez la mémoire ;
Plus que vos ennemis, redoutez votre gloire,
Et d'un visir jaloux confondant les desseins,
Tremblez aux pieds d'un trône affermi par vos mains.

LE PRINCE.

Le lâche ! d'Ibrahim il occupe la place ;
Un jour.... Dirois-tu bien que sa superbe audace
Dans mon camp, sous mes yeux, vouloit dicter des lois ?

ACHMET.

De vos ressentiments, prince, étouffez la voix.

LE PRINCE.

Qui, moi ! souffrir l'injure et dévorer l'offense !
Détester sans courroux et frémir sans vengeance !...
Je le voudrois en vain, n'attends point cet effort...
Pardonne, cher Achmet, pardonne à ce transport :
Je devrois, je le sens, vaincre ma violence ;
Mais prends pitié d'un cœur déchiré dès l'enfance,
Que d'horreur, d'amertume on se plut à nourrir,
D'un cœur fait pour aimer, qu'on force de haïr.

Eh ! qui jamais du sort sentit mieux la colère ?
Témoin, presqu'en naissant, des ennuis de ma mère,
Confident de ses pleurs dans mon sein recueillis
Le soin de les sécher fut l'emploi de son fils.
Elle fuit avec moi, je pars pour l'Amasie.
Dès ce moment, Achmet, l'imposture, l'envie,
Quand je verse mon sang, osent flétrir mes jours :
Une indigne marâtre empoisonne leur cours.
Vainqueur dans les combats, consolé par la gloire,
Je n'ose aux pieds d'un maître apporter ma victoire.
Je m'écarte en tremblant du trône paternel;
Je languis dans l'exil, en craignant mon rappel
J'en reçois l'ordre, Achmet; et quand? Lorsque ma mère
A besoin de ma main pour fermer sa paupière.
A cet ordre fatal juge de son effroi;
Expirante à mes yeux elle a pâli pour moi;
Ses soupirs, ses sanglots, ses muettes caresses,
Remplissoient de terreur nos dernières tendresses :
J'ai lu tous mes dangers dans ses regards écrits,
Et sur son lit de mort elle a pleuré son fils.
Ah ! cette image encor me poursuit et m'accable;
Et tandis qu'occupé d'un devoir lamentable,
Je recueillois sa cendre et la baignois de pleurs,
Ici l'on accusoit mes coupables lenteurs :
On cherchoit à douter de mon obéissance.
Un fils pleurant sa mère a besoin de clémence,
Et doit justifier, en abordant ces lieux,
Quelques moments perdus à lui fermer les yeux !

ACHMET.

Ah ! d'un nouvel effroi vous pénétrez mon âme.
Si votre cœur se livre au courroux qui l'enflamme,

De la sultane ici soutiendrez-vous l'aspect?
Feindrez-vous devant elle une ombre de respect?
N'allez point à sa haine offrir une victime;
Contenez, renfermez l'horreur qui vous anime.

LE PRINCE.

Ah! voilà de mon sort le coup le plus affreux.
C'est peu de l'abhorrer, de paroître à ses yeux,
D'étouffer des douleurs qu'irrite sa présence,
Mon cœur s'est pour jamais interdit la vengeance;
Mère de Zéangir ses jours me sont sacrés.
Que les miens, s'il le faut, à sa fureur livrés...
Mais quoi! puis-je penser qu'un grand homme, qu'un père,
Adoptant contre un fils une haine étrangère....

ACHMET.

Ne vous aveuglez point de ce crédule espoir.
Par la mort d'Ibrahim jugez de son pouvoir.
Connoissez, redoutez votre fière ennemie;
Vingt ans sont écoulés depuis que son génie
Préside aux grands destins de l'empire ottoman:
Et, sans le dégrader, règne sur Soliman.
Le séjour odieux qui lui donna naissance,
Lui montra l'art de feindre et l'art de la vengeance.
Son âme aux profondeurs de ses déguisements
Joint l'audace et l'orgueil de nos fiers Musulmans.
Sous un maître absolu souveraine maîtresse,
Elle osa dédaigner, même dans sa jeunesse,
Ce frivole artifice et ces soins séducteurs
Par qui son foible sexe, enchaînant de grands cœurs,
Offre aux yeux indignés la douloureuse image
D'un héros avili dans un long esclavage.
De son illustre époux seconder les projets;
Utile dans la guerre, utile dans la paix,

Sentir ainsi que lui les fureurs de la gloire,
L'enflammer, le pousser de victoire en victoire;
Voilà par quelle adresse elle a su l'asservir.
Sans la braver, du moins, laissez-la vous haïr.
Eh! par quelle imprudence, augmentant nos alarmes,
Contre vous-même ici lui donnez-vous des armes?

LE PRINCE.

Comment?

ACHMET.

Pourquoi, seigneur, tous ces chefs, ces soldats
Qui jusqu'au pied des murs ont marché sur vos pas?
Pourquoi cet appareil qui menace Byzance,
Et qui d'un camp guerrier présente l'apparence?

LE PRINCE.

N'accuse que des miens le transport indiscret;
Aux ordres du Sultan j'obéissois, Achmet;
J'annonçois mon rappel; et le peuple et l'armée,
Tout frémit: on s'assemble, une troupe alarmée
M'environne, me presse et s'attache à mes pas.
On s'écrie, en pleurant, que je cours au trépas:
Je m'arrache à leur foule; alors, pleins d'épouvante,
Furieux, égarés, ils volent à leur tente,
Saisissent l'étendard, et d'un zèle insensé,
Croyant me suivre, ami, m'ont déja devancé.
Pardonne: à tant d'amour, hélas! je fus sensible.
Et quel seroit, dis-moi, le mortel inflexible
Qui, sous le poids des maux dont je suis opprimé,
Auroit fermé son cœur au plaisir d'être aimé?
Mais mon frère en ces lieux tarde bien à paroître.

ACHMET.

Il s'occupe de vous quelque part qu'il puisse être.

De sa tendre amitié je me suis tout promis,
C'est mon plus ferme espoir contre vos ennemis.

LE PRINCE.

Hélas! nous nous aimons dès la plus tendre enfance.
Et de son âge au mien oubliant la distance,
Nos âmes se cherchoient alors comme aujourd'hui;
Un charme attendrissant régnoit autour de lui,
Et le cœur encor plein des douleurs de ma mère,
L'amitié m'appeloit au berceau de mon frère;
Tu le sais, tu le vis; et lorsque les combats
Loin de lui vers la gloire emportèrent mes pas,
La gloire, loin de lui, moins touchante et moins belle,
M'apprit qu'il est des biens plus désirables qu'elle.
Il vint la partager. La victoire deux fois
Associa nos noms, confondit nos exploits;
C'étoit le prix des miens, et mon âme enchantée
Crut la gloire d'un frère à la mienne ajoutée.
Mais je te retiens trop. Cours, observe ces lieux;
Sur les pièges cachés ouvre pour moi les yeux,
Aux regards du sultan je dois bientôt paroître;
Reviens.... j'entends du bruit. C'est Zéangir peut-être.
C'est lui. Va, laisse-moi dans ces heureux moments
Oublier mes douleurs dans ses embrassements.

SCÈNE II.

LE PRINCE, ZÉANGIR.

ZÉANGIR.

Où trouver?... C'est lui-même. O mon ami! mon frère!
Que, malgré mes frayeurs, ta présence m'est chère!
Laisse-moi dans tes bras, laisse-moi respirer!
De ce bonheur si pur laisse-moi m'enivrer!

LE PRINCE.

Ah! que mon âme ici répond bien à la tienne!
Ami, que ta tendresse égale bien la mienne!
Que ces épanchements ont pour moi de douceurs!
Pour moi, près de mon frère, il n'est plus de malheurs...

ZÉANGIR.

Je connois tes dangers, ils redoublent mon zèle.

LE PRINCE.

Tu ne les sais pas tous.

ZÉANGIR.

Quelle crainte nouvelle?...

LE PRINCE.

Écoute.

ZÉANGIR.

Je frémis.

LE PRINCE.

Tu vis de quelle ardeur
Les charmes de la gloire avoient rempli mon cœur;
Tu sais si l'amitié le pénètre et l'enflamme;
A ces deux sentiments dont s'occupoit mon âme,
Le ciel en joint un autre, et peut-être ce jour...

ZÉANGIR.

Eh bien?...

LE PRINCE.

A ce transport méconnois-tu l'amour?

ZÉANGIR.

Qu'entends-je! et quel objet?....

LE PRINCE.

Je prévois tes alarmes.

ZÉANGIR.

Achève.

LE PRINCE

Il te souvient que la faveur des armes
Dans les murs de Tauris remit entre mes mains....

ZÉANGIR.

Azémire....

LE PRINCE.

Elle-même.

ZÉANGIR.

O douleur! ô destins!

LE PRINCE.

Je te l'avois bien dit : ta crainte est légitime :
Je sens que sous mes pas j'ouvre un nouvel abîme.
Mais c'est d'elle à jamais que dépendra mon sort.
C'est pour elle qu'ici je viens braver la mort :
J'en suis aimé, du moins, et sa tendresse extrême....
En croirai-je ma vue?... ô ciel! c'est elle-même.

SCÈNE III.

LE PRINCE, ZÉANGIR, AZÉMIRE.

LE PRINCE.

Azémire, est-ce vous? qui vous ouvre ces lieux?
Quel miracle remplit le plus cher de mes vœux?
Puis-je enfin devant vous montrer la violence
D'un amour, loin de vous, accru dans le silence?
Comptiez-vous quelquefois, sensible à mes tourments,
Des jours dont ma tendresse a compté les moments?
J'ose encor m'en flatter, mais daignez me le dire.
Vous baissez vos regards, et votre cœur soupire!
Je vois.... ah! pardonnez, ne craignez point ses yeux.
Qu'il soit le confident, le témoin de nos feux.

Je vous l'ai dit cent fois, c'est un autre moi-même.
Ce séjour, cet instant m'offre tout ce que j'aime :
Mon bonheur est parfait.... Vous pleurez..... tu pâlis....
De douleur et d'effroi vos regards sont remplis....

ZÉANGIR.

O tourment!

AZÉMIRE.

Jour affreux!

LE PRINCE.

Quel transport! quel langage!
Du sort qui me poursuit est-ce un nouvel outrage?

ZÉANGIR.

Non : c'est moi seul ici qu'opprime son courroux.
C'est à moi désormais qu'il réserve ses coups.
Il me perce le cœur par la main la plus chère :
J'aime, et pour mon rival il a choisi mon frère.

LE PRINCE.

Cieux!

ZÉANGIR.

Ma mère, en secret, j'ignore à quel dessein,
Dans ce piège fatal m'a conduit de sa main.
Sa cruelle bonté, secondant mon adresse,
A permis à mes yeux l'aspect de la princesse;
J'ai prodigué les soins d'un amour indiscret
Pour attendrir, hélas! un cœur qui t'adoroit :
Je venois à tes yeux, dévoilant ce mystère....
Cruelle, eh! quel devoir vous forçant à vous taire,
Me laissoit enivrer de ce poison fatal?
A-t-on craint de me voir haïr un tel rival?

AZEMIRE.

Je l'avouerai, seigneur, ce reproche m'étonne;
L'ayant peu mérité, mon cœur vous le pardonne;

J'en plains même la cause, et je crois qu'en secret
Déja vous condamnez un transport indiscret.

(Au prince.)

Vous n'avez pas pensé, prince, que votre amante,
Négligeant d'étouffer une flamme imprudente,
Fière d'un autre hommage à ses yeux présenté,
Ait d'un frivole encens nourri sa vanité,
Et me justifier, c'est vous faire une offense :
Mais puisque je vous dois expliquer mon silence,
Du repos d'un ami comptable devant vous,
Souffrez qu'en ce moment je rappelle entre nous
Quels serments redoublés me forçoient à lui taire
Un secret....

LE PRINCE.

Ciel ! madame, un secret pour mon frère.
Eh ! pouvois-je prévoir....

AZÉMIRE.

Je sais que ce palais
Devoit à tous les yeux me soustraire à jamais ;
Qu'entouré d'ennemis empressés à vous nuire,
De nos vœux mutuels vous n'avez pu l'instruire.
Hélas ! me chargeoit-on de ce soin douloureux,
Moi qui, dans ce séjour pour vous si dangereux,
Craignant mon cœur, mes yeux et mon silence même,
Vingt fois ai souhaité de me cacher qui j'aime ?
Mais non : je lui parlois de vous, de vos vertus ;
Enfin, je vous nommois, que falloit-il de plus ?
Et quand de son amour la prompte violence
A condamné ma bouche à rompre le silence,
J'ai vu son désespoir, tout prêt à s'exhaler,
Repousser le secret que j'allois révéler.

LE PRINCE.

Oui, sans doute, et ce trait manquoit à ma misère :
Je devois voir couler les larmes de mon frère,
Voir l'amitié, l'amour, unis, armés tous deux
Contre un infortuné qui ne vit que pour eux.
Mon âme à l'espérance étoit encore ouverte :
C'en est fait; je l'abjure, et le ciel veut ma perte.
Je la veux comme lui, si je fais ton malheur.

ZÉANGIR.

Ta perte!... Achève, ingrat, de déchirer mon cœur;
Il te falloit.... Cruel, as-tu la barbarie
D'offenser un rival qui tremble pour ta vie?
Ta perte! .. et de quel crime... Il n'en est qu'un pour toi;
Tu viens de le commettre en doutant de ma foi.
Crois-tu que ton ami, dans sa jalouse ivresse,
Devienne ton tyran, celui de ta maîtresse,
Abjure l'amitié, la vertu, le devoir,
Pour contempler partout les pleurs du désespoir,
Pour mériter son sort en perdant ce qu'il aime?
Qui de nous deux ici doit s'immoler lui-même?
Est-ce toi qu'à mourir son choix a condamné?
Ne suis-je pas enfin le seul infortuné?

LE PRINCE.

Arrête. Peux-tu bien me tenir ce langage?
C'est un frère, un ami qui me fait cet outrage!
Cruel! quand ton amour au mien veut s'immoler,
Est-ce par ton malheur qu'il faut me consoler?
Que tu craignes ma mort qui t'assure le trône,
Cette vertu n'a rien dont la mienne s'étonne :
Le ciel, en te privant d'un ami couronné,
Te raviroit bien plus qu'il ne t'auroit donné.
Mais te voir à mes vœux sacrifier ta flamme,

Sentir tous les combats qui déchirent ton âme,
Et ne pouvoir t'offrir, pour prix de tes bienfaits,
Que le seul désespoir de t'égaler jamais;
Ce supplice est affreux, si tu peux me connoître.

ZÉANGIR.

Va, ce seul sentiment m'a tout payé peut-être.
Mon frère, laisse-moi, dans mes vœux confondus,
Laisse-moi ce bonheur que donnent les vertus;
Il me coûte assez cher pour que j'ose y prétendre;
Tu dois vivre et m'aimer; moi, vivre et te défendre :
Tout l'ordonne, le ciel, la nature, l'honneur.
Respecte cette loi qu'ils font tous à mon cœur.
Je t'en conjure ici par un frère qui t'aime,
Par toi, par tes malheurs,... par ton amour lui-même.
(*A Azémire.*)
Joignez-vous à mes vœux; c'est à vous de fléchir
Un cœur aimé de vous, qui peut vouloir mourir.

LE PRINCE, *avec transport.*

C'en est fait, je me rends; ce cœur me justifie.
Je vous aime encor plus que je ne hais la vie :
Oui, dans les nœuds sacrés qui m'unissent à toi,
Ton triomphe est le mien, tes vertus sont à moi.
Va, ne crains point, ami, que ma fierté gémisse,
Ni qu'opprimé du poids d'un si grand sacrifice,
Mon cœur de tes bienfaits puisse être humilié.
Eh! connoît-on l'orgueil auprès de l'amitié?

SCÈNE IV.

LE PRINCE, ZÉANGIR, AZÉMIRE, ACHMET.

ACHMET.

Pardonnez si déja mon zèle, en diligence,
A vos épanchements vient mêler ma présence,
Mais d'un subit effroi le palais est troublé.
Déja près du sultan le visir appelé,
(*Au prince.*)
Prodigue contre vous les conseils de la haine.
La moitié du sérail, que sa voix seule entraîne,
Séduite dès long-temps, s'intéresse pour lui.
Même on dit qu'en secret un plus puissant appui. ..
Pardonnez.... Dans vos cœurs mes regards ont dû lire,
Mais une mère.... hélas! je crains....

LE PRINCE.

Qu'oses-tu dire?

ZÉANGIR, *transporté.*

Achève.

ACHMET.

Eh bien! l'on dit qu'invisible à regret,
Sa main conduit les coups qu'on prépare en secret.
On redoute un courroux qu'elle force au silence.
On craint son artifice, on craint sa violence;
Mais un bruit dont surtout mon cœur est consterné...
Le sultan veut la voir, et l'ordre en est donné.

AZÉMIRE.

Ciel!

ACHMET.

On tremble, on attend cette grande entrevue,
On parle d'une lettre au sultan inconnue...

LE PRINCE.

(*A Zéangir.*)

Dieu! mon sort voudroit-il?... Tu sauras tout...

ACHMET.

Seigneur

Contre un juste courroux défendez votre cœur.
Vous ignorez quel ordre et quel projet sinistre
Mena dans votre camp un odieux ministre:
Le visir, je voudrois en vain vous le cacher,
Aux bras de vos soldats devoit vous arracher.

LE PRINCE.

Que dis-tu?

ACHMET.

Le péril arrêta son audace.
Cher prince, devant vous si mes pleurs trouvent grâce,
Si mes vœux, si mes soins méritent quelque prix,
Si d'un vieillard tremblant vous souffrez les avis,
Modérez vos transports, et loin d'aigrir un père,
Réveillez dans son cœur sa tendresse première;
Il aima votre enfance, il aime vos vertus.
Vous pourriez... Pardonnez. Je n'ose en dire plus.
A de plus chers conseils mon cœur vous abandonne.
Et vole à d'autres soins que mon zèle m'ordonne

SCÈNE V.

ZÉANGIR, LE PRINCE, AZÉMIRE.

ZÉANGIR.

Quel est donc ce péril dont je t'ai vu frémir?
Cette lettre fatale... Ami, daigne éclaircir.

LE PRINCE.

J'accroîtrai tes douleurs.

ZÉANGIR.

Parle.

LE PRINCE.

Avant que mon père
Demandât la princesse en mes mains prisonnière,
Thamas secrètement députa près de moi,
Et pour briser ses fers et pour tenter ma foi.
Ami, tu me connois, et mon devoir t'annonce,
Malgré mes vœux naissants, quelle fut ma réponse;
Mais lorsque chaque jour ses vertus, ses attraits...
Je t'arrache le cœur...

ZÉANGIR.

Non, mon cœur est en paix.
Poursuis.

LE PRINCE.

O ciel! Eh bien!... brûlant d'amour pour elle,
Et depuis, accablé d'une absence cruelle,
Je crus que je pouvois, sans blesser mon devoir,
De la paix à Thamas présenter quelqu'espoir,
Et demander pour prix d'une heureuse entremise
Que la main de sa fille à ma foi fût promise.
Nadir, de mes desseins fidèle confident,
Autorisé d'un mot, partit secrètement;
J'attendois son retour. J'apprends qu'en Assyrie
Attaqué, défendant mon secret et sa vie,
Accablé sous le nombre, il avoit succombé.

ZÉANGIR.

Je vois dans quelles mains ce billet est tombé.
Je vois ce que prépare une mère inhumaine,
Cette lettre aujourd'hui vient d'enhardir sa haine.
Hélas! de toi bientôt dépendront ses destins,
Bientôt son empereur...

LE PRINCE.

Que dis-tu? Quoi! tu crains...

ZÉANGIR.

Non, mon âme à ta foi ne fait point cette offense.
Sans crainte pour ses jours, je vole à ta défense.
Je vois quels coups bientôt doivent m'être portés.
Il en est un surtout... J'en frémis... écoutez.
Je jure ici par vous que dans cette journée,
Si je pouvois surprendre, en mon âme indignée,
Quelque désir jaloux, quelque perfide espoir,
Capable un seul moment d'ébranler mon devoir,
Dans ce cœur avili... Non, il n'est pas possible.
Le ciel me soutiendra dans cet instant terrible,
Et satisfait d'un cœur trop long-temps combattu,
De l'affront d'un remords sauvera ma vertu.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

SOLIMAN, ROXELANE.

SOLIMAN.

PRENEZ place, madame; il faut que dans ce jour
Votre âme à mes regards se montre sans détour:
Le prince dans ces lieux vient enfin de se rendre.

ROXELANE.

Les cris de ses soldats viennent de me l'apprendre.

SOLIMAN.

J'entrevois par ce mot vos secrets sentiments;
Vous jugerez des miens: daignez, quelques moments,
Vous imposer la loi de m'entendre en silence.
Mon fils a mérité ma juste défiance;
Et son retour d'ailleurs fait pour me désarmer,
Avec quelque raison peut encor m'alarmer.
Sans doute je suis loin de lui chercher des crimes;
Mais il faut éclaircir des soupçons légitimes.
Vos yeux, si du visir j'explique les discours,
Ont surpris des secrets d'où dépendent mes jours.
Je n'examine point si, pour mieux me confondre,
De concert avec lui..... vous pourrez me répondre.
Hélas! il est affreux de soupçonner la foi
Des cœurs que l'on chérit et qu'on croyoit à soi.
Mais au bord du tombeau telle est ma destinée.
Par d'autres intérêts maintenant gouvernée,

Aux soins de l'avenir vous croyez vous devoir;
Je conçois vos raisons, vos craintes, votre espoir;
Et malgré mes vieux ans, ma tendresse constante
A vos destins futurs n'est point indifférente.
Mais vous n'espérez point que pour votre repos
Je répande le sang d'un fils et d'un héros.
Son juge, en ce moment, se souvient qu'il est père.
Je ne veux écouter ni soupçons ni colère.
Ce sérail qui jadis, sous de cruels sultans,
Craignoit de leurs fureurs les caprices sanglants,
A connu, dans le cours d'un règne plus propice,
Quelquefois ma clémence et toujours ma justice.
Juste envers mes sujets, juste envers mes enfants,
Un jour ne perdra point l'honneur de quarante ans.
Après un tel aveu, parlez, je vous écoute,
Mais que la vérité s'offre sans aucun doute.
Je dois, s'il faut, porter un jugement cruel,
En répondre à l'État, à l'avenir, au ciel.

ROXELANE.

Seigneur, d'étonnement je demeure frappée.
De vous, de votre fils en secret occupée,
J'ai dû, sans m'expliquer sur ce grand intérêt,
Muette, avec l'empire, attendre son arrêt.
Mais, puisque le premier vous quittez la contrainte
D'un silence affecté trop semblable à la feinte,
De mon âme à vos yeux j'ouvrirai les replis.
Je déteste le prince et j'adore mon fils;
Ainsi que vous, du moins, je parle avec franchise:
Et loin qu'avec effort ma haine se déguise,
J'ose entreprendre ici de la justifier,
Vous invitant vous-même à vous en défier.

Je ne vous cache point (qu'est-il besoin de feindre?)
Que prompt en ce péril à tout voir, à tout craindre,
J'ai d'un visir fidèle emprunté les avis,
Et moi-même éclairé les pas de votre fils;
Tout fondoit mes soupçons, un père les partage.
Eh! qui donc en effet pourroit voir sans ombrage
Un jeune ambitieux qui, d'orgueil enivré,
Des cœurs qu'il a séduits disposant à son gré,
A vous intimider semble mettre sa gloire,
Et croit tenir ce droit des mains de la victoire?
Qui, mandé par son maître, a jusques à ce jour
Fait douter de sa foi, douter de son retour;
Et du grand Soliman a réduit la puissance
A craindre, je l'ai vu, sa désobéissance?
Qui, j'ose l'attester, et mes garants sont prêts,
Achète ici des yeux ouverts sur vos secrets,
Parle, agit en sultan; et, si l'on veut l'entendre,
Et la guerre et la paix de lui seul vont dépendre.
Oui, seigneur, oui, vous dis-je, et peut-être aujourd'hui
Vous en aurez la preuve et la tiendrez de lui.

SOLIMAN.

Ciel!

ROXELANE.

D'un fils, d'un sujet est-ce donc la conduite?
Et depuis quand, seigneur, n'en craint-on plus la suite?
Est-ce dans ce séjour?... vainement sous vos lois,
La clémence en ces lieux fit entendre sa voix.
Une autre voix peut-être y parle plus haut qu'elle:
La voix de ces sultans qu'une main criminelle,
Sanglants, a renversés aux genoux de leurs fils;
La voix des fils encor, qui près du trône assis,

N'ont point devant ce trône assez courbé la tête.
Il le sait : d'où vient donc que nul frein ne l'arrête ?
Sans doute mieux qu'un autre il connoît son pouvoir :
De l'empire, en effet, il est l'unique espoir.
Eh ! qui d'un peuple ingrat n'a vu cent fois l'ivresse,
Oser à vos vieux ans égaler sa jeunesse,
Et d'un héros l'honneur des sultans, des guerriers,
Devant un fier soldat abaisser les lauriers ?
Qui peut vous rassurer contre tant d'insolence ?
Est-ce un camp qui frémit aux portes de Byzance ?
Un peuple de mutins, esclaves factieux,
De leur maître indigné tyrans capricieux ?
Ah ! seigneur, est-ce ainsi, je vous cite à vous-même,
Que rassurant Sélim, dans un péril extrême,
Vous vîntes dans ses mains ici vous déposer,
Quand ces mêmes soldats, ardents à tout oser,
Pour vous, malgré vous seul, pleins d'un zèle unanime,
Rebelles, prononçoient votre nom dans leur crime ?
On vous vit accourir seul, désarmé, soumis,
Plein d'un noble courroux contre ses ennemis,
Et tombant à ses pieds, otage volontaire,
Échapper au malheur de détrôner un père.
Tel étoit le devoir d'un fils plus soupçonné,
Et votre exemple au moins l'a déja condamné.

SOLIMAN.

Ce qu'a fait Soliman, Soliman dut le faire.
Celui qui fut bon fils doit être aussi bon père ;
Et quand vous rappelez ces preuves de ma foi,
Votre voix m'avertit d'être digne de moi.
Des revers des sultans vous me tracez l'image :
Je reconnois vos soins, madame, et je présage
Que, grâce aux miens peut-être, un sort moins rigoureux

Ecartera mon nom de ces noms malheureux.
Trop d'autres, négligeant le devoir qui m'arrête,
A des fils soupçonnés ont demandé leur tête.
Oui; mais n'ont-ils jamais, après ces rudes coups,
Détesté les transports d'un aveugle courroux?
Hélas! si ce moment doit m'offrir un coupable,
Peut-être que mon sort est assez déplorable.
Serai-je donc rangé parmi ces souverains
Qu'on a vus de leurs fils juges trop inhumains,
Réduits à s'imposer ce fatal sacrifice?
Malheureux qu'on veut plaindre et qu'il faut qu'on haïsse!
Quelqu'éclat dont leur règne ait ébloui les yeux,
De ces grands châtiments le souvenir affreux,
Eternisant l'effroi qu'imprime leur mémoire,
Mêle un sombre nuage aux rayons de leur gloire.
Le nom de Soliman, madame, a mérité
De parvenir sans tache à la postérité.
Dans mon cœur vainement votre cruelle adresse
Cherche d'un vil dépit la vulgaire foiblesse,
Et voudroit par la haine irriter mes soupçons;
J'écarte ici la haine et pèse les raisons.
L'intérêt de mon sang me dit pour le défendre
Qu'un coupable en ces lieux eût tremblé de se rendre;
Qu'adoré des soldats.... Je l'étois comme lui.

ROXELANE.

Comme lui des Persans imploriez-vous l'appui?

SOLIMAN.

Des Persans?... Lui! grands dieux! je retiens ma colère:
Ce n'est pas vous ici que doit en croire un père.
Que des garants certains à mes yeux présentés,
Que la preuve à l'instant....

ROXELANE.

Je le veux.

SOLIMAN, *se levant.*

Arrêtez.

Je redoute un courroux trop facile à surprendre.
Son maître en vain frémit, son juge doit l'entendre.
Que mon fils soit présent... Faites venir mon fils.

(*Roxelane se lève, le visir paroît.*)

Que veut-on?

SCÈNE II.

SOLIMAN, ROXELANE, OSMAN.

OSMAN.

J'ATTENDOIS le moment d'être admis.
Seigneur, je viens chercher des ordres nécessaires.
Ali, ce brave Ali, ce chef des janissaires,
Qui même sous Sélim s'est illustré jadis,
Et, malgré son grand âge, a suivi votre fils,
Se flatte qu'à vos pieds vous daignerez l'admettre;
Il apporte un secret qu'il a craint de commettre.
Le salut de l'empire, a-t-il dit, en dépend,
Et des moindres délais il me rendoit garant.
J'ai cru que son grand nom, ses exploits...

SOLIMAN.

Qu'il paroisse.

ROXELANE, *à part.*

Que veut-il?

SOLIMAN, *lui faisant signe de sortir.*

Vous savez quelle est votre promesse.

ROXELANE.

Je ne reparoîtrai que la preuve à la main.

SCÈNE III.

SOLIMAN, OSMAN, ALI.

SOLIMAN.

Quel soin pressant t'amène, et quel est ton dessein?
Veux-tu qu'il se retire?

ALI.

Il le faudroit peut-être :
Mais je viens contre lui m'adresser à son maître;
Qu'il demeure, il le peut. Sultan, tu ne crois pas
Que j'eusse d'un rebelle accompagné les pas.
Ton fils, ainsi que moi, vit et mourra fidèle.
J'ai su calmer des siens et la fougue et le zèle,
Ils te révèrent tous. Mais on craint les complots
Que la haine en ces lieux trame contre un héros.
« Ah! du moins, disoient-ils, dans leur secret murmure,
« Ah! si la vérité confondoit l'imposture!
« Si, détrompant un maître et cherchant ses regards,
« Elle osoit pénétrer ces terribles remparts!
« Mais la mort puniroit un zèle téméraire. »
On peut près du cercueil hasarder de déplaire,
Sultan; d'un vieux guerrier ces restes languissants
Ce sang, dans les combats prodigué soixante ans,
Exposés pour ton fils que tout l'empire adore,
S'ils sauvoient un héros, te serviroient encore.
De notre amour pour lui ne prends aucuns soupçons:
C'est le grand Soliman qu'en lui nous chérissons;
Il nous rend tes vertus et tu permets qu'on l'aime.
Mais crains ses ennemis, crains ton pouvoir suprême,
Crains d'éternels regrets et surtout un remord.
J'ai rempli mon devoir : ordonnes-tu ma mort?

SOLIMAN.

J'estime ce courage et ce zèle sincère :
Je permets à tes yeux de lire au cœur d'un père.
Ne crains point un courroux imprudent ni cruel,
J'aime un fils innocent, je le hais criminel.
Ne crains pour lui que lui. L'audace et l'artifice
En moi de leurs fureurs n'auront point un complice.
Contiens dans son devoir le soldat turbulent :
Leur idole répond d'un caprice insolent.
Sans dicter mon arrêt, qu'on l'attende en silence.
Tu peux de ce séjour sortir en assurance :
Va, les cœurs généreux ne craignent rien de moi.

ALI.

Sur le sort de ton fils je suis donc sans effroi.

SCÈNE IV.

SOLIMAN, LE PRINCE.

SOLIMAN.

Approchez : à mon ordre on daigne enfin se rendre.
J'ai cru qu'avant ce jour je pouvois vous attendre.

LE PRINCE.

Un devoir douloureux a retenu mes pas.
Une mère, seigneur, expirante en mes bras....

SOLIMAN.

Elle n'est plus !... je dois des regrets à sa cendre.

LE PRINCE.

Occupée en mourant d'un souvenir trop tendre..

SOLIMAN.

C'est assez. Plût au ciel qu'à de justes raisons
Je pusse voir encor céder d'autres soupçons,

Sans que de vos soldats l'audace et l'insolence
Vinssent d'un fils suspect attester l'innocence!

LE PRINCE.

Ne me reprochez point leurs transports effrénés,
Qu'en ces lieux ma présence a déja condamnés.
Ah! seigneur, si pour moi l'excès de leur tendresse
Jusqu'à l'emportement a poussé leur ivresse,
Daignez ne l'imputer, hélas! qu'à mon malheur:
C'est mon funeste sort qui parle en ma faveur.
Privé de vos bontés, où je pouvois prétendre,
J'inspire une pitié plus pressante et plus tendre.

SOLIMAN.

Peut-être il vaudroit mieux leur en inspirer moins:
Peut-être qu'un sujet devoit borner ses soins
A savoir obéir, à faire aimer sa gloire,
A servir sans orgueil, à ne point laisser croire
Que ses desseins secrets de la Perse approuvés...

LE PRINCE.

O ciel! le croyez-vous?

SOLIMAN.

Non, puisque vous vivez.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS, ROXELANE.

ROXELANE.

SULTAN, vous pourrez voir ma promesse accomplie.
Prince, un destin cruel m'a fait votre ennemie;
Mais cette haine, au moins, en s'attaquant à vous,
Dans la nuit du secret ne cache point ses coups:
Vous êtes accusé, vous pourrez vous défendre.

LE PRINCE.

A ce trait généreux j'avois droit de m'attendre.

SOLIMAN, *prenant la lettre.*

Donnez.

« A vos désirs on refusa la paix,
« Un heureux changement vous permet d'y prétendre.
« Victorieux par moi, peut-être à mes souhaits
« Le sultan voudra condescendre.
« Les raisons de cette offre et le prix que j'y mets,
« Je les tairai; Nadir doit seul vous les apprendre. »
Que vois-je! avouerez-vous cette lettre, ce seing?

LE PRINCE.

Oui, ce billet, seigneur, fut tracé de ma main.

SOLIMAN.

Hola, gardes!

LE PRINCE.

Je dois vous paroître coupable,
Je le sais. Cependant, si le sort qui m'accable
Souffroit que votre fils pût se justifier,
Si mon cœur à vos yeux se montroit tout entier...

ROXELANE.

(*Au prince.*) (*Au sultan.*) (*Au prince.*)
Il le faut.... Permettez.... Vous n'avez rien à craindre.
Parlez, Nadir n'est plus, et vous pouvez tout feindre.

LE PRINCE.

Barbare! à cet opprobre étois-je réservé?
Par pitié, si mon crime à vos yeux est prouvé,
D'un père, d'un sultan déployez la puissance.
Par mille affreux tourments éprouvez ma constance,
Je puis chérir des coups que vous aurez portés,
Mais ne me livrez point à tant d'indignités.
Votre gloire l'exige, et votre fils peut croire....

SOLIMAN.

Toi qui veux la flétrir, toi l'ami des Persans,
Perfide, il te sied bien d'intéresser ma gloire,
Toi qui devant leur maître avilis mes vieux ans!
Qui sachant contre lui quelle fureur m'anime....

LE PRINCE.

Ah! croyez que son nom fait seul mon plus grand crime:
Que sans ce fier courroux j'aurois pu.... non, jamais.
(*Montrant Roxelane.*)
J'ai mérité la mort, et voilà mes forfaits.
Cette lettre en vos mains, seigneur, m'accusoit-elle,
Quand d'avance par vous traité comme un rebelle,
L'ordre de m'arrêter dans mon camp....

SOLIMAN.

Justes cieux!
Tu savois.... je vois tout. D'un écrit odieux
Ta bouche en ce moment m'éclaircit le mystère,
Il demande à Thamas des secours contre un père.

LE PRINCE.

Quoi! ce secret fatal, qu'à l'instant dans ces lieux....

SOLIMAN.

Traître! c'en est assez. Qu'on l'ôte de mes yeux.

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, ZÉANGIR.

LE PRINCE, *voyant Zéangir.*

CIEL!

ZÉANGIR.

(*A part.*)
Mon père, daignez.... O mère trop cruelle!

SOLIMAN.

Quoi ! sans être appelé...

ROXELANE.

Quelle audace nouvelle !

SOLIMAN.

Qu'on m'en réponde, allez.

ZÉANGIR.

Suspendez un moment...

LE PRINCE.

Ah ! qu'il suffise au moins à cet embrassement.
Va, de ton amitié cette preuve dernière
A trop bien démenti les fureurs de ta mère ;
Elle surpasse tout, sa rage et mes malheurs,
Et la haine qu'on doit à ses persécuteurs.

(*Il sort.*)

SCÈNE VII.

SOLIMAN, ROXELANE, ZÉANGIR.

SOLIMAN.

Quel orgueil !

ZÉANGIR.

Ah ! craignez que dans votre vengeance...

SOLIMAN.

Je veux bien de ce zèle excuser l'imprudence,
Et j'aimerois, mon fils, à vous voir généreux,
Si le crime du moins pouvoit être douteux :
Mais ne me parlez point en faveur d'un perfide,
Qui peut-être déja médite un parricide.

(*A Roxelane.*)

J'excuse votre haine, et je vais de ce pas
Prévenir les effets de ses noirs attentats.

SCÈNE VIII.

ROXELANE, ZÉANGIR.

ZÉANGIR.

Quoi! déja votre haine a frappé sa victime?
Un père en un moment la trouve légitime?

ROXELANE.

Pour convaincre un coupable il ne faut qu'un instant.

ZÉANGIR.

Si vous n'aviez un fils, il seroit innocent.

ROXELANE.

Le ciel me l'a donné peut-être en sa colère.

ZÉANGIR.

Le ciel vous l'a donné.... pour attendrir sa mère.
Je veux croire et je crois que prête à l'opprimer,
Contre un coupable ici vous pensez vous armer,
Et l'amour maternel que dans vous je révère,
(Car je combats des vœux dont la source m'est chère)
Abusant vos esprits sur moi seul arrêtés,
Vous persuade encor ce que vous souhaitez;
Mais cet amour vous trompe, et peut être funeste.

ROXELANE.

Dieu, quel aveuglement! le crime est manifeste,
Son père en a tenu le gage de sa main.

ZÉANGIR, *à part.*

Que ne puis-je parler!

ROXELANE.

Vous frémissez en vain.
Abandonnez un traître à son sort déplorable.
Vous l'aimiez vertueux, oubliez-le coupable.

Ou, si votre amitié lui donne quelques pleurs,
Voyez du moins, voyez, à travers vos douleurs,
Quel brillant avenir le destin vous présente;
Cet éclat des sultans, cette pompe imposante,
L'univers, de vos lois docile adorateur,
Et la gloire plus belle encor que la grandeur,
La gloire que vos vœux...

ZÉANGIR.

Sans doute elle m'anime.

ROXELANE.

Un trône ici la donne.

ZÉANGIR.

Un trône acquis sans crime.

ROXELANE.

Quel crime commets-tu?

ZÉANGIR.

Ceux qu'on commet pour moi.

ROXELANE.

Des attentats d'autrui je profite pour toi.

ZÉANGIR.

Vous le croyez coupable et c'est là votre excuse.
Mais moi qui vois son cœur, mais moi que rien n'abuse...

ROXELANE.

Tu pleureras un jour, quand l'absolu pouvoir....

ZEANGIR.

A-t-on jamais pleuré d'avoir fait son devoir?

ROXELANE.

J'ai pitié, mon cher fils, d'un tel excès d'ivresse;
Je vois avec quel art, séduisant ta jeunesse,
Il a su, plus prudent, par cette illusion,
T'écartant du sentier de son ambition....

ZÉANGIR.

Quoi! vous doutez....

ROXELANE.

Eh bien! je veux le croire, il t'aime :
Ainsi que toi, mon fils, il se trompoit lui-même.
Vous ignorez tous deux, dans votre aveugle erreur,
Et le cœur des humains et votre propre cœur.
Mais le temps, d'autres vœux, l'orgueil de la puissance
Du monarque au sujet cet intervalle immense,
Tout va briser bientôt un nœud mal affermi,
Et sur le trône un jour tu verras....

ZÉANGIR.

Un ami.

ROXELANE.

L'ami d'un maître! ô ciel! ah! quitte un vain prestige.

ZÉANGIR.

Jamais.

ROXELANE.

Les Ottomans ont-ils vu ce prodige?

ZÉANGIR.

Ils le verront.

ROXELANE.

Mon fils, songes-tu dans quels lieux.
Encor, si tu vivois dans ces climats heureux,
Qui, grâce à d'autres mœurs, à des lois moins sévères,
Peuvent offrir des rois que chérissent leurs frères;
Où, près du maître assis, brillants de sa splendeur,
Quelquefois partageant le poids de sa grandeur,
Ils vont à des sujets placés loin de sa vue
De leurs devoirs sacrés rappeler l'étendue,
Et marchant, sur sa trace, aux conseils, aux combats,
Recueillent les honneurs attachés à ses pas!

Qu'à ce prix, signalant l'amitié fraternelle,
On mette son orgueil à s'immoler pour elle,
Je conçois cet effort. Mais en ces lieux! mais toi!

ZÉANGIR.

Il est fait pour mon âme, il est digne de moi.
Est-ce donc un effort que de chérir son frère?
Seroit-ce une vertu quelque part étrangère?
Ai-je dû m'en défendre? Eh! quel cœur endurci
Ne l'eût aimé partout comme je l'aime ici?
Partout il eût trouvé des cœurs aussi sensibles;
Un père, hélas! plus doux.... des destins moins terribles.
Non, vous ne savez pas tout ce que je lui dois.
Si mon nom près du sien s'est placé quelquefois,
C'est lui qui vers l'honneur appeloit ma jeunesse,
Encourageoit mes pas, soutenoit ma foiblesse.
Sa tendresse inquiète au milieu des combats,
Prodigue de ses jours, m'arrachoit au trépas.
La gloire enfin, ce bien qu'avec excès on aime,
Dont le cœur est avare envers l'amitié même,
Lui sembloit le trahir, et manquoit à ses vœux,
Si son éclat, du moins, ne nous couvroit tous deux.
Cent fois....

ROXELANE.

Ah! c'en est trop, va, quoi qu'il ait pu faire,
Tu peux tout acquitter par le sang de ta mère.

ZÉANGIR.

O ciel!

ROXELANE.

Oui, par mon sang : lui seul doit expier
Des affronts que jamais rien ne fait oublier.
Sous les yeux de son fils, ma rivale en silence,
Vingt ans de ses appas a pleuré l'impuissance.

Il l'a vue exhaler dans ses derniers soupirs
L'amertume et le fiel de ses longs déplaisirs.
Il revient poursuivi de cette affreuse image;
Et lorsque mon nom seul doit exciter sa rage,
Il me voit, calme et fière, annonçant mon dessein,
Lui montrer son forfait attesté par son seing.
Dis-moi si pour le trône élevé dès l'enfance,
Le plus fier des humains oubliera cette offense.

ZÉANGIR.

Je vais vous étonner; le plus fier des humains
Verroit, sans se venger, la vengeance en ses mains.
Le plus fier des humains est encor le plus tendre....
Je prévoyois qu'ici vous ne pourriez m'entendre;
Mais, quoi que vous pensiez, je le connois trop bien....

ROXELANE.

Insensé!

ZÉANGIR.

Votre cœur ne peut juger le sien;
Pardonnez. Mon respect frémit de ce langage;
Mais vous concevez mal qu'on pardonne un outrage?
Un autre l'a conçu. Je réponds de sa foi,
Et vos jours sont sacrés pour lui, comme pour moi;
Il sait trop qu'à ce coup je ne pourrois survivre.

ROXELANE.

J'entends, pour prix des soins où l'amitié vous livre,
Sa bonté souffrira que du plus beau destin,
Je coure dans l'opprobre ensevelir la fin;
Et ramper, vil esclave, et rebut de sa haine,
En des lieux où vingt ans j'ai marché souveraine.
Décidons notre sort, et daignez écouter
Ce qu'un amour de mère avoit su me dicter.

De mon époux, bientôt, je vais pleurer la perte;
Et de la gloire ici la carrière est ouverte :
Soliman la cherchoit; mais détestant Thamas,
Malgré moi cette haine en détournoit ses pas.
Loin de porter ses coups à la Perse abattue,
Dans ses vastes déserts sans fruit toujours vaincue,
Il falloit s'appuyer des secours du Persan
Contre les vrais rivaux de l'empire ottoman.
L'Hymen fait les traités, et la main d'Azémire
Pourroit unir par vous et l'un et l'autre empire.

ZÉANGIR.

Par moi?

ROXELANE.

J'offre à vos vœux la gloire et le bonheur.

ZÉANGIR.

Le bonheur désormais est-il fait pour mon cœur?
Si vous saviez....

ROXELANE.

Mon fils, je sais tout.

ZÉANGIR.

Que dit-elle?

ROXELANE.

Vous l'aimez.

ZÉANGIR.

Je l'adore et je fuis.... Ah! cruelle!
O ciel! dont la rigueur vend si cher les vertus,
D'un cœur au désespoir n'exigez rien de plus.

SCÈNE IX.

ROXELANE, *seule.*

Voila donc de ce cœur quel est l'endroit sensible !
Allons, frappons un coup plus sûr et plus terrible.
Mon fils est amoureux, sans doute il est aimé.
Intéressons l'objet dont il est enflammé.
Pour être ambitieux il porte un cœur trop tendre ;
Mais l'amour va parler, j'ose tout en attendre.
Espérons : qui pourroit triompher en un jour
Des charmes d'un empire et de ceux de l'amour ?

FIN DU TROISIÈME ACTE

ACTE QUATRIÈME.

SCENE I.

ZÉANGIR, AZÉMIRE.

AZÉMIRE.

Non, je n'ai point douté qu'un héroïque zèle
Ne signalât toujours votre amitié fidèle;
Je vous ai trop connu. Votre frère arrêté
Aujourd'hui de vous seul attend sa liberté.
La sultane me quitte; et, dans sa violence...
Quel entretien fatal et quelle confidence!
De ses desseins secrets complice malgré moi,
Ainsi que ma douleur j'ai caché mon effroi.
Je respire par vous; et, dans ma tendre estime,
J'ose encore implorer un rival magnanime:
Je tremble pour le prince, et mes vœux éperdus
Lui cherchent un asile auprès de vos vertus.

ZÉANGIR.

J'ai subi comme vous cette épreuve cruelle,
Je n'ai pu désarmer une main maternelle.
Ma mère, en son erreur, se flatte qu'aujourd'hui
Vos vœux, fixés pour moi, me parlent contre lui;
Que le sang de Thamas doit détester mon frère.
Ignorant mon malheur, elle croit, elle espère
Que la séduction d'un amour mutuel
M'intéresse par vous à son projet cruel;
Il sera confondu. Déja jusqu'à mon père
Une lettre en secret a porté ma prière:

On l'a vu s'attendrir, ses larmes ont coulé;
C'est par son ordre ici que je suis appelé.
J'obtiendrai qu'à ses yeux le prince reparoisse,
Je saurai pour son fils réveiller sa tendresse.
Songez, dans vos frayeurs, qu'il lui reste un appui,
Et, tant que je vivrai, ne craignez rien pour lui.

AZÉMIRE.

Je retiens les transports de ma reconnoissance.
Mais par pitié peut-être on me rend l'espérance:
Pour mieux me rassurer, vous cachez vos terreurs,
Vous détournez les yeux en essuyant mes pleurs.
Que de périls pressants! le visir, votre mère,
Moi-même, cette lettre, et ce fatal mystère,
Un sultan soupçonneux, l'ivresse des soldats,
L'horreur de Soliman pour le nom de Thamas,
Horreur toujours nouvelle et par le temps accrue,
Que sans fruit la sultane a même combattue!
Ah! si dans les dangers qu'on redoute pour moi,
Ceux du prince à mon cœur inspiroient moins d'effroi,
Je vous dirois, forcez son généreux silence;
Dévoilez son secret, montrez son innocence:
Heureuse, si j'avois, en voulant le sauver,
Et des périls plus grands et la mort à braver!

ZÉANGIR.

Comme elle sait aimer! je vois toute ma perte.
Pardonnez: ma blessure un instant s'est ouverte;
Laissez-moi: loin de vous, je suis plus généreux.
Le sultan va paroître: on vient. Fuyez ces lieux.

SCÈNE II.

SOLIMAN, ZÉANGIR.

ZÉANGIR.

Souffrez qu'à vos genoux j'adore l'indulgence
Qui rend à mes regards votre auguste présence,
Et d'un ordre sévère adoucit la rigueur.

SOLIMAN.

Touché de tes vertus, satisfait de ton cœur,
D'un sentiment plus doux je n'ai pu me défendre.
Dans ces premiers moments j'ai bien voulu t'entendre:
Mais que vas-tu me dire en faveur d'un ingrat,
Dont ce jour a prouvé le rebelle attentat?
De ce triste entretien quel fruit peux-tu prétendre?
Et de ma complaisance, hélas! que dois-je attendre,
Hors la douceur de voir que le ciel aujourd'hui
Me laisse au moins en toi plus qu'il ne m'ôte en lui?

ZÉANGIR.

Il n'est point prononcé cet arrêt sanguinaire.
Le prince a pour appui les bontés de son père.
Vous l'aimâtes, seigneur; je vous ai vu cent fois
Entendre avec transport et conter ses exploits,
Des splendeurs de l'empire en tirer le présage,
Et montrer ce modèle à mon jeune courage.
Depuis plus de huit ans, éloigné de ces lieux,
On a de ses vertus détourné trop vos yeux.

SOLIMAN.

Quoi! quand toi-même as vu jusqu'où sa violence
A fait de ses adieux éclater l'insolence!

ZÉANGIR.

Gardez de le juger sur un emportement,

D'une âme au désespoir rapide égarement.
Vous savez quel affront enflammoit son courage.
On excuse l'orgueil qui repousse un outrage.

SOLIMAN.

De l'orgueil devant moi! menacer à mes yeux!
Dès long-temps...

ZÉANGIR.

Pardonnez, il étoit malheureux;
Dans les rigueurs du sort son âme étoit plus fière:
Tels sont tous les grands cœurs, tel doit être mon frère.
Rendez-lui vos bontés, vous le verrez soumis,
Embrasser vos genoux, vous rendre votre fils,
J'en réponds.

SOLIMAN.

Eh! pourquoi réveiller ma tendresse
Quand je dois à mon cœur reprocher ma foiblesse,
Quand un traître aujourd'hui sollicite Thamas?
Quand son crime avéré...

ZÉANGIR.

Seigneur, il ne l'est pas:
Croyez-en l'amitié qui me parle et m'anime;
De tels nœuds ne sont point resserrés par le crime.
Quels que soient les garants qu'on ose vous donner,
Croyez qu'il est des cœurs qu'on ne peut soupçonner.
Eh! qui sait si fermant la bouche à l'innocence...

SOLIMAN.

Va, son forfait lui seul l'a réduit au silence.
Eh! peut-il démentir ce camp dont les clameurs
Déposent contre lui pour ses accusateurs?

ZÉANGIR.

Oui. Souffrez seulement qu'il puisse se défendre.
Daignez, daignez du moins le revoir et l'entendre.

SOLIMAN.

Que dis-tu? ciel! qui? lui! qu'il paroisse à mes yeux!
Me voir encor braver par cet audacieux!

ZÉANGIR.

Eh quoi! votre vertu, seigneur, votre justice
De ses persécuteurs se montreroient complice?
Vous avez entendu ses mortels ennemis,
Et pourriez, sans l'entendre, immoler votre fils,
L'héritier de l'empire! Ah! son père est trop juste.
Où seroit, pardonnez, cette clémence auguste
Qui dicta vos décrets, par qui vous effacez
Nos plus fameux sultans près de vous éclipsés?

SOLIMAN.

Eh! qui l'atteste mieux, dis-moi, cette clémence,
Que les soins paternels qu'avoit pris ma prudence
D'étouffer mes soupçons, d'exiger qu'en ma main
Fût remis du forfait le gage trop certain?
D'ordonner que présent, et, prêt à les confondre,
A ses accusateurs lui-même il pût répondre?
Hélas! je m'en flattois : et lorsque ses soldats
Menacent un sultan des derniers attentats,
Qu'ils me bravent pour lui, réponds-moi, qui m'arrête?
Quel autre dans leur camp n'eût fait voler sa tête?
Et moi, loin de frapper, je tremble en ce moment
Que leur zèle, poussé jusqu'au soulèvement,
Malgré moi ne m'arrache un ordre nécessaire.
Eh! qui sait si tantôt, secondant ta prière,
Ce reste de bonté qui m'enchaîne le bras,
N'a point porté vers toi mes regrets et mes pas;
Si je n'ai point cherché, dans l'horreur qui m'accable,
A pleurer avec toi le crime et le coupable?
Hélas! il est trop vrai qu'au déclin de mes ans,

Fuyant des yeux cruels, suspects, indifférents,
Contraint de renfermer mon chagrin solitaire,
J'ai chéri l'intérêt que tu prends à ton frère;
Et qu'en te refusant, ma douleur aujourd'hui
Goûte quelque plaisir à te parler de lui.

ZÉANGIR.

Vous l'aimez, votre cœur embrasse sa défense.
Ah! si vos yeux trop tard voyoient son innocence,
Si le sort vous condamne à cet affreux malheur,
Avouez qu'en effet vous mourrez de douleur.

SOLIMAN.

Oui. Je mourrois, mon fils, sans toi, sans ta tendresse,
Sans les vertus qu'en toi va chérir ma vieillesse.
Je te rends grâce, ô ciel, qui, dans ta cruauté,
Veux que mon malheur même adore ta bonté;
Qui dans l'un de mes fils prenant une victime,
De l'autre me fait voir la douleur magnanime,
Oubliant les grandeurs dont il doit hériter,
Pleurant au pied du trône et tremblant d'y monter.

ZÉANGIR.

Ah! si vous m'approuvez, si mon cœur peut vous plaire,
Accordez-m'en le prix en me rendant mon frère.
Ces sentiments qu'en moi vous daignez applaudir,
Communs à vos deux fils, ont trop su les unir.
Vous formâtes ces nœuds aux jours de mon enfance;
Le temps les a serrés.... c'étoit votre espérance:
Ah! ne les brisez point. Songez quels ennemis
Sa valeur a domtés, son bras vous a soumis.
Quel triomphe pour eux! et bientôt quelle audace,
Si leur haine apprenoit le coup qui le menace!
Quels vœux, s'ils contemploient le bras levé sur lui!
Et dans quel temps veut-on vous ravir cet appui?

Voyez le Transilvain, le Hongrois, le Moldave,
Infester à l'envi le Danube et la Drave.
Rhodes n'est plus. D'où vient que ses fiers défenseurs,
Sur le rocher de Malte insultent leurs vainqueurs?
Et que sont devenus ces projets d'un grand homme,
Quand vous deviez, seigneur, dans les remparts de Rome,
Détruisant des chrétiens le culte florissant,
Aux murs du Capitole arborer le croissant?
Parlez, armez nos mains, et que notre jeunesse
Fasse encor respecter cette auguste vieillesse.
Vous, craint de l'univers, revoyez vos deux fils,
Vainqueurs, à vos genoux retomber plus soumis,
Baiser avec respect cette main triomphante,
Incliner devant vous leur tête obéissante,
Et chargés d'une gloire offerte à vos vieux ans,
De leurs doubles lauriers couvrir vos cheveux blancs.
Vous vous troublez, je vois vos larmes se répandre.

SOLIMAN.

Je cède à ta douleur et si noble et si tendre.
Ah! qu'il soit innocent et mes vœux sont remplis.
Gardes, que devant moi l'on amène mon fils.

ZÉANGIR.

(*Aux gardes.*)

Mon père.... Demeurez.... Ah! souffrez que mon zèle
Coure de vos bontés lui porter la nouvelle;
Je reviens avec lui me jeter à vos pieds.

SCÈNE III.

SOLIMAN, *seul.*

O NATURE! ô plaisirs trop long-temps oubliés!
O doux épanchements qu'une contrainte austère
A long-temps interdits aux tendresses d'un père,

Vous rendez quelque calme à mes sens oppressés !
Égalez vos douceurs à mes ennuis passés.
Quoi donc ! ai-je oublié dans quels lieux je respire,
Et par qui mon aïeul dépouillé de l'empire
Vit son fils ?... Murs affreux ! séjour des noirs soupçons,
Ne me retracez plus vos sanglantes leçons ;
Mon fils est vertueux, ou du moins je l'espère.
Mais si de ses soldats la fureur téméraire
Malgré lui-même osoit.... triste sort des sultans
Réduits à redouter leurs sujets, leurs enfants !
Qui ? moi ! je souffrirois qu'arbitre de ma vie....
Monarques des chrétiens, que je vous porte envie !
Moins craints et plus chéris, vous êtes plus heureux.
Vous voyez de vos lois vos peuples amoureux
Joindre un plus doux hommage à leur obéissance ;
Ou, si quelque coupable a besoin d'indulgence,
Vos cœurs à la pitié peuvent s'abandonner,
Et, sans effroi, du moins, vous pouvez pardonner.

SCÈNE IV.

SOLIMAN, LE PRINCE, ZÉANGIR.

SOLIMAN.

Vous me voyez encor, je vous fais cette grâce.
Je veux bien oublier votre nouvelle audace.
Sans ordre, sans aveu, traiter avec Thamas
Est un crime qui seul méritoit le trépas.
Offrir la paix ! qui, vous ? de quel droit ? à quel titre ?
De ces grands intérêts qui vous a fait l'arbitre ?
Sachez, si votre main combattit pour l'État,
Qu'un vainqueur n'est encor qu'un sujet, un soldat.

LE PRINCE.

Oui, j'ai tâché du moins, seigneur, de le paroître,
Et mon sang prodigué....

SOLIMAN.

Vous serviez votre maître.
Votre orgueil croiroit-il faire ici mes destins?
Soliman peut encor vaincre par d'autres mains.
Un autre avec succès a marché sur ma trace,
Et votre égal un jour.....

LE PRINCE.

Mon frère! il me surpasse :
Le ciel, qui pour moi seul garde sa cruauté,
S'il vous laisse un tel fils, ne vous a rien ôté.

SOLIMAN.

Qu'entends-je! à la grandeur joint-on la perfidie?

ZÉANGIR.

En se montrant à vous, son cœur se justifie.

SOLIMAN.

Je le souhaite au moins. Mais n'apprendrai-je pas
Le prix que pour la paix on demande à Thamas?
Le perfide ennemi, dont le nom seul m'offense,
Vous a-t-il contre moi promis son assistance?

LE PRINCE.

Juste ciel! ce soupçon me fait frémir d'horreur;
Si le crime un moment fût entré dans mon cœur,
(Vous ne penserez pas que la mort m'intimide,)
Je vous dirois, frappez, punissez un perfide.
Mais je suis innocent, mais l'ombre d'un forfait....

SOLIMAN.

Eh bien! je veux vous croire, expliquez ce billet.

LE PRINCE, *après un moment de silence.*

Je frémis de l'aveu qu'il faut que je vous fasse;
Mon respect s'y résout, sans espérer ma grâce;
J'ai craint, je l'avouerai, pour des jours précieux.
J'ai craint, non le courroux d'un sultan généreux,
Mais une main.... seigneur, votre nom, votre gloire,
Soixante ans de vertus chers à notre mémoire,
Tout me répond des jours commis à votre foi,
Et mes malheurs du moins n'accableront que moi.

SOLIMAN.

Et pour qui ces terreurs?

LE PRINCE.

Cet écrit, ce message,
Que de la trahison vous avez cru l'ouvrage,
C'est celui de l'amour; ordonnez mon trépas:
Votre fils brûle ici pour le sang de Thamas.

SOLIMAN.

Pour le sang de Thamas!

LE PRINCE.

Oui, j'adore Azémire.

SOLIMAN.

Puis-je l'entendre, ô ciel! et qu'oses-tu me dire?
Est-ce là le secret que j'avois attendu?
Voilà donc le garant que m'offre ta vertu!
Quoi! tu pars de ces lieux, chargé de ma vengeance,
Et de mon ennemi tu brigues l'alliance!

ZÉANGIR.

Il mérite la mort, si votre haine....

SOLIMAN.

Eh bien?

ZÉANGIR.

L'amour est son seul crime, et ce crime est le mien.

Vous voyez mon rival, mon rival que l'on aime.
Ou prononcez sa grâce, ou m'immolez moi-même.

SOLIMAN.

Ciel! de mes ennemis suis-je donc entouré?

ZÉANGIR.

De deux fils vertueux vous êtes adoré.

SOLIMAN.

O surprise! ô douleur!

ZÉANGIR.

Qu'ordonnez-vous?

LE PRINCE.

Mon père,
Rien n'a pu m'abaisser jusques à la prière;
Rien n'a pu me contraindre à ce cruel effort,
Et je le fais enfin, pour demander la mort:
Ne punissez que moi.

ZÉANGIR.

C'est perdre l'un et l'autre.

LE PRINCE.

C'est votre unique espoir.

ZÉANGIR.

Sa mort seroit la vôtre.

LE PRINCE.

C'est pour moi qu'il révèle un secret dangereux.

ZÉANGIR.

Pour vous fléchir ensemble, ou pour périr tous deux.

LE PRINCE.

Il m'immoloit l'amour qui seul peut vous déplaire.

ZÉANGIR.

J'ai dû sauver des jours consacrés à son père.

SOLIMAN.

Mes enfants, suspendez ces généreux débats.
O tendresse héroïque! admirables combats!
Spectacle trop touchant offert à ma vieillesse!
Mes yeux connoîtront-ils des larmes d'allégresse!
Grand Dieu! me payez-vous de mes longues douleurs?
De mes troubles mortels chassez-vous les horreurs?
Non, je ne croirai point qu'un cœur si magnanime
Parmi tant de vertus, ait laissé place au crime.
Dieu! vous m'épargnerez le malheur...

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS, OSMAN.

OSMAN.

PAROISSEZ :

Le trône est en péril, vos jours sont menacés.
Transfuges de leur camp, de nombreux janissaires,
Des fureurs de l'armée insolents émissaires,
Dans les murs de Byzance ont semé leur terreur,
Séditieux sans chef, unis par la douleur.
Ils marchent. Leur maintien, leur silence menace.
En pâlissant de crainte, ils frémissent d'audace;
Leur calme est effrayant, leurs yeux avec horreur
Des remparts du sérail mesurent la hauteur,
Déja, devançant l'heure aux prières marquee,
Les flots d'un peuple immense inondent la Mosquée.
Tandis que dans le camp un deuil séditieux
D'un désespoir farouche épouvante les yeux,
Que des plus forcenés l'emportement funeste
Des drapeaux déchirés ensevelit le reste,

Comme si leur courroux, en les foulant aux pieds,
Venoit d'anéantir leurs serments oubliés.
Montrez-vous, imposez à leur foule insolente.

SOLIMAN.

J'y cours : va, pour toi seul un père s'épouvante.
Frémis de mon danger, frémis de leur fureur;
Et surtout fais des vœux pour me revoir vainqueur.

LE PRINCE.

Je fais plus; sans frémir je deviens leur ôtage;
J'aime à l'être, seigneur; je dois ce témoignage
A de braves guerriers qu'on veut rendre suspects,
Quand leur douleur soumise atteste leurs respects.
Ah! s'il m'étoit permis! si ma vertu fidèle
Pouvoit, à vos côtés désavouant leur zèle,
Se montrer, leur apprendre en signalant ma foi,
Comment doit éclater l'amour qu'ils ont pour moi!

SOLIMAN, *moment de silence.*

Gardes, qu'il soit conduit dans l'enceinte sacrée,
Des plus audacieux en tout temps révérée.
Qu'au fidèle Nessir ce dépôt soit commis.
Va, mon destin jamais ne dépendra d'un fils.
Visir, à ses soldats, aux vainqueurs de l'Asie
Opposez vos guerriers vainqueurs de la Hongrie;
Qu'on soit prêt à marcher à mon commandement,
Veillez sur le sérail.

SCÈNE VI.

ZÉANGIR, OSMAN.

ZÉANGIR.

Arrêtez un moment.
C'est vous qui de mon frère accusant l'innocence,

Contre lui du sultan excitez la vengeance.
Je lis dans votre cœur, et conçois vos desseins :
Vous voulez par sa mort assurer mes destins,
Et des pièges qu'ici l'amitié me présente
Garantir, par pitié, ma jeunesse imprudente.
Vous croyez que vos soins, en m'immolant ses jours,
M'affligent un moment pour me servir toujours ;
Que dans l'art de régner sans doute moins novice,
Je sentirai le prix d'un si rare service,
Et que j'approuverai dans le fond de mon cœur
Un crime malgré moi commis pour ma grandeur.

OSMAN.

Moi, seigneur, que mon âme à ce point abaissée....

ZÉANGIR.

Vous le nieriez en vain, telle est votre pensée.
Vous attendez de moi le prix de son trépas,
Et même en ce moment vous ne me croyez pas.
Quoi qu'il en soit, visir, tâchez de me connoître :
D'un écueil à mon tour je vous sauve peut-être ;
Ses dangers sont les miens, son sort fera mon sort,
Et c'est moi qu'on trahit en conspirant sa mort.
Vous-même redoutez les fureurs de ma mère ;
Tremblez autant que moi pour les jours de mon frère :
A ce péril nouveau c'est vous qui les livrez ;
Je vous en fais garant et vous m'en répondrez.

OSMAN, *seul.*

Quel avenir, ô ciel ! quel destin dois-je attendre !

SCÈNE VII.

ROXELANE, OSMAN.

ROXELANE.

Viens, les moments sont chers, marchons.

OSMAN.

Daignez m'entendre.

ROXELANE.

Eh quoi?

OSMAN.

Dans cet instant Zéangir en courroux...

ROXELANE.

N'importe. Ciel! l'ingrat!... Frappons les derniers coups.
Le sultan hors des murs va porter sa présence.
Dans un projet hardi viens servir ma vengeance.

OSMAN.

Quel projet? ah! craignez....

ROXELANE.

Quand un sort rigoureux
A voulu qu'un dessein terrible, dangereux
Devînt en nos malheurs notre unique espérance,
Il faut, pour l'assurer, consulter la prudence,
Balancer les hasards, tout voir, tout prévenir;
Et si le sort nous trompe, il faut savoir mourir.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

(Le théâtre représente l'intérieur de l'enceinte sacrée. Nessir et les gardes au fond du théâtre, le prince sur le devant et assis au commencement du monologue.)

SCÈNE I.

LE PRINCE, *seul.*

L'excès du désespoir semble calmer mes sens;
Quel repos! moi des fers! ô douleur! ô tourments!
Sultane ambitieuse, achève ton ouvrage:
Joins pour m'assassiner l'artifice à la rage:
A ton lâche visir dicte tous ses forfaits.
Le traître! avec quel art, secondant tes projets,
De son récit trompeur la perfide industrie
Du sultan par degrés réveilloit la furie!
Combien de ses discours l'adroite fausseté
A laissé, malgré lui, percer la vérité!
Ce peuple consterné, ce silence, ces larmes
Qu'arrache ma disgrâce aux publiques alarmes;
Ce deuil marqué du sceau de la religion,
C'étoit donc le signal de la rébellion!
Hélas! prier, gémir, est-ce trop de licence?
Est-on rebelle enfin pour pleurer l'innocence?
Et le sultan le craint! il croit, dans son erreur,
Aller d'un camp rebelle apaiser la fureur!

Il verra leurs respects dans leur sombre tristesse ;
On m'aime en chérissant sa gloire et sa vieillesse.
Suspect dans mon exil, nourri presque opprimé,
A révérer son nom je les accoutumai ;
Son fils à ses vertus se plut à rendre hommage :
Que ne m'a-t-il permis de l'aimer davantage !
On ne vient point : ô ciel ! on me laisse en ces lieux,
En ces lieux si souvent teints d'un sang précieux,
Où tant de criminels et d'innocents peut-être,
Sont morts sacrifiés aux noirs soupçons d'un maître !
Que tarde le sultan ? s'est-il enfin montré ?
A-t-il vu ce tumulte, et s'est-il rassuré ?
Et Zéangir ! mon frère ! ô vertus ! ô tendresse !
Mon frère ! je le vois, il s'alarme, il s'empresse ;
De sa cruelle mère il fléchit les fureurs ;
Il rassure Azémire, il lui donne des pleurs,
Lui prodigue des soins, me sert dans ce que j'aime :
Une seconde fois il s'immole lui-même.
Quelle ardeur enflammoit sa générosité,
En se chargeant du crime à moi seul imputé !
Quels combats ! quels transports ! il me rendoit mon père ;
C'est un de ses bienfaits, je dois tout à mon frère.
Non, le ciel, je le vois, n'ordonne point ma mort :
Non, j'ai trop accusé mon déplorable sort ;
J'ai trop cru mes douleurs, tout mon cœur les condamne :
Je sens qu'en ce moment je hais moins Roxelane.
Mais quel bruit : ah ! du moins.... que vois-je ? le visir !
Lui, dans un tel moment ! lui, dans ces lieux !

SCÈNE II.

LE PRINCE, OSMAN,

OSMAN.

NESSIR,

Adorez à genoux l'ordre de votre maître.

(Il lui remet un papier.)

LE PRINCE, *assis, et après un moment de silence.*

Et vous a-t-on permis de le faire connoître?

OSMAN.

Bientôt vous l'apprendrez.

LE PRINCE.

Et que fait le sultan?

OSMAN.

Contre les révoltés il marche en cet instant.

LE PRINCE.

(A part.) *(Haut.)*

Les révoltés! O ciel! contraignons-nous. J'espère
Qu'on peut m'apprendre aussi ce que devient mon frère.

OSMAN.

Un ordre du sultan l'éloigne de ses yeux.

LE PRINCE, *à part.*

Zéangir éloigné! mon appui! justes cieux!
(Haut.)
Azémire....

OSMAN.

Azémire à Thamas est rendue;
Elle quitte Byzance.

LE PRINCE, *à part.*

O rigueur imprévue!
(Haut.)
Quel présage? Et Nessir.... cet ordre....

OSMAN.

Est rigoureux.
Craignez de vos amis le secours dangereux:
Qui voudroit vous servir vous trahiroit peut-être.
Ce séjour est sacré : puisse-t-il toujours l'être!
Souhaitez-le et tremblez : vos périls sont accrus :
Ce zèle impétueux qu'excitent vos vertus....

LE PRINCE.

Cessez : je sais le prix qu'il faut que j'en espère ;
Roxelane avec vous les vantoit à mon père.
Sortez.

OSMAN.

Vous avez lu, Nessir, obéissez.

SCÈNE III.

LE PRINCE, *seul.*

O CIEL! que de malheurs à la fois annoncés!
Zéangir écarté! le départ d'Azémire!
Tout ce qui me confond, tout ce qui me déchire!
Craignez de vos amis le secours dangereux!...
Je lis avec horreur dans ce mystère affreux.
(*A Nessir.*)
Si l'on s'armoit pour moi, si l'on forçoit l'enceinte...
Tu frémis, je t'entends... d'où peut naître leur crainte?
Leur crainte! on l'espéroit : cet espoir odieux,
Le visir l'annonçoit, le portoit dans ses yeux.
S'il ne s'en croyoit sûr, eût-il osé m'instruire?
Viendroit-il insulter l'héritier de l'empire?
Comme il me regardoit incertain de mon sort
Mendier chaque mot qui me donnoit la mort!
Et j'ai dû le souffrir, l'insolent qui me brave!

Le fil de Soliman bravé par un esclave !
Cet affront, cette horreur manquoient à mon destin ;
Après ce coup affreux le trépas... Mais enfin,
Qui peut les enhardir ? Quelle est leur espérance ?
Qu'on attaque l'enceinte ? et sur quelle apparence ?...
Est-ce dans ce sérail que j'ai donc tant d'amis ?
Parmi ces cœurs rampants à l'intérêt soumis,
Qu'importent mes périls, mon sort, ma renommée ?
C'est le peuple qui plaint l'innocence opprimée.
L'esclave du pouvoir ne tremble point pour moi :
A Roxelane ici tout a vendu sa foi...
Quel jour vient m'éclairer ? Si c'étoit la sultane ?...
Ce crime est en effet digne de Roxelane.
Oui, tout est éclairci. Le trouble renaissant,
Le peuple épouvanté, le soldat frémissant ;
C'est elle qui l'excite : elle effrayoit mon père,
Pour surprendre à sa main cet ordre sanguinaire.
Les meurtriers sont prêts, par sa rage apostés.
Les coups sont attendus : les moments sont comptés.
Grand Dieu ! si le malheur, si la foible innocence
Ont droit à ton secours non moins qu'à ta vengeance,
Toi dont le bras prévient ou punit les forfaits,
Au lieu de ton courroux signale tes bienfaits.
Je t'en conjure, ô Dieu, par la voix gémissante
Qu'élève à tes autels la douleur suppliante ;
Par mon respect constant pour ce père trompé,
Qui périra du coup dont tu m'auras frappé ;
Par ces vœux qu'en mourant t'offroit pour moi ma mère.
Je t'en conjure... au nom des vertus de mon frère.
Calmons-nous ; espérons : je respire : mes pleurs
De mon cœur moins saisi soulagent les douleurs :
Le ciel... qu'ai-je entendu ?...

(*Au bruit qu'on entend, les gardes tirent leurs coutelas. Nessir tire son poignard. Nessir écoute s'il entend un second bruit.*)

Frappe, ta main chancelle;

Frappe.

(*Le second bruit se fait entendre. Ceux des gardes qui sont à la droite du prince passent devant lui pour aller vers la porte de la prison, et en passant forment un rideau qui doit cacher absolument l'action de Nessir aux yeux du public.*)

SCÈNE IV.

LE PRINCE, ZÉANGIR.

ZÉANGIR, *s'avançant jusque sur le devant du théâtre de l'autre côté.*

VIENS, signalons notre foi, notre zèle;
Courons vers le sultan; désarmons les soldats,
Qu'il reconnoisse enfin...

(*En ce moment les gardes qui environnoient le prince mourant, se rangent et se développent de manière à laisser voir le prince à Zéangir et au spectateur.*)

O ciel! que vois-je?... hélas!
Mon frère! mon cher frère! ô crime! ô barbarie!
(*Aux gardes.*)
Monstres, quel noir projet! quelle aveugle furie!
(*Nessir lui montre l'ordre, sur lequel Zéangir jette les yeux.*)
Qu'ai-je lu? qu'ai-je fait? malheureux! quoi! ma main...
O mon frère! et c'est moi qui suis ton assassin!

O sort! c'est Zéangir que tu fais parricide!
Quel pouvoir formidable à nos destins préside!
Ciel!

LE PRINCE.

De trop d'ennemis j'étois enveloppé;
Ton frère à leurs fureurs n'auroit point échappé.
Je plains le désespoir où ton âme est en proie.
La mienne en ce malheur goûte au moins quelque joie.
Je te revois encor; je ne l'espérois pas;
Ta présence adoucit l'horreur de mon trépas.

ZÉANGIR.

Tu meurs! ah! c'en est fait.

SCÈNE V.

LE PRINCE, ZÉANGIR, SOLIMAN, ROXELANE.

SOLIMAN.

TOUT me fuit, tout m'évite:
Quelle morne terreur dans tous les yeux écrite!
Que vois-je! se peut-il?... mon fils mourant, ô cieux!

ROXELANE.

Il n'est plus.

SOLIMAN.

Quoi! Nessir, quel bras audacieux?...

ZÉANGIR, *se relevant de dessus le corps de son frère.*

Pleurez sur l'attentat, pleurez sur le coupable,
C'est Zéangir.

SOLIMAN.

O crime! ô jour épouvantable!

ROXELANE, *à part.*

Jour plus affreux pour moi!

SOLIMAN.

Cruel, qu'espérois-tu?

ZÉANGIR.

Prévenir vos dangers, vous montrer sa vertu,
Des soldats désarmés arrêter la licence.

SOLIMAN.

Hélas! dans leurs respects j'ai vu son innocence.
Détrompé, plein de joie, en les trouvant soumis,
Tout mon cœur s'écrioit, vous me rendez mon fils;
Et pour des jours si chers quand je suis sans alarmes,
Quand j'apporte en ces lieux ma tendresse et mes larmes...

ZÉANGIR, *hors de lui, et s'adressant à Roxelane.*

C'est vous dont la fureur l'égorge par mon bras;
Vous dont l'ambition jouit de son trépas;
Qui sur tant de vertus fermant les yeux d'un père,
L'avez fait un moment injuste, sanguinaire....
(*A Soliman.*)
Pardonnez, je vous plains, je vous chéris.... hélas!
Je connois votre cœur, vous n'y survivrez pas.
C'est la dernière fois que le mien vous offense:
(*Regardant sa mère.*)
Mon supplice finit, et le vôtre commence.
(*Il se tue sur le corps de son frère.*)

SOLIMAN.

O comble des horreurs!

ROXELANE.

O transports inouïs!

SOLIMAN.

O père infortuné!

ROXELANE.

Malheureuse! mon fils,
Lui pour qui j'ai tout fait: lui, depuis sa naissance,
De mon ambition l'objet la récompense!
Lui qui punit sa mère en se donnant la mort,
Par qui mon désespoir me tient lieu de remord.
Pour lui j'ai tout séduit, ton visir, ton armée.
Je t'effrayois du deuil de Byzance alarmée.
De ton fils en secret j'excitois les soldats;
Par cet ordre surpris tu signois son trépas;
Je forçois sa prison, sa perte étoit certaine.
L'amitié de mon fils a devancé ma haine.
Un Dieu vengeur par lui prévenant mon dessein...
Le musulman le pense, et je le crois enfin,
Qu'une fatalité terrible, irrévocable,
Nous enchaîne à ses lois, de son joug nous accable;
Qu'un Dieu, près de l'abîme où nous devons périr,
Mène en nous le montrant, nous force d'y courir:
J'y tombe sans effroi; j'y brave sa colère,
Le pouvoir d'un despote et les fureurs d'un père.
Ma mort....

(*Elle fait un pas vers son fils.*)

SOLIMAN.

Non, tu vivras pour pleurer tes forfaits,
Monstre: de ses transports prévenez les effets.
Qu'on l'enchaîne en ces lieux, qu'on veille sur sa vie.
Tu vivras dans les fers et dans l'ignominie,
Aux plus vils des humains vil objet de mépris,
Sous ces lambris affreux teints du sang de ton fils.
Que cet horrible aspect te poursuive sans cesse;
Que le ciel, prolongeant ton obscure vieillesse,

T'abandonne au courroux de ces mânes sanglants ;
Que mon ombre bientôt redouble tes tourments,
Et puisse en inventer de qui la barbarie
Egale mes malheurs, ma haine et ta furie!

FIN DE MUSTAPHA ET ZÉANGIR.

TABLE

DES PIÈCES ET DES NOTICES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

NOTICE sur La Harpe . . . . . Pag. 3
LE COMTE DE WARWICK, tragédie en cinq actes, par La Harpe 7
PHILOCTÈTE, tragédie en trois actes, par le même. 67
CORIOLAN, tragédie en cinq actes, par le même. . 115
Notice sur Blin de Sainmore 172
ORPHANIS, tragédie en cinq actes, par Blin de Sainmore 175
Notice sur Champfort 236
MUSTAPHA ET ZÉANGIR, tragédie en cinq actes, par Champfort 239

FIN DE LA TABLE DU SEPTIÈME VOLUME.

PQ
1213
R4
1815
pt.3
t.6-7

[Répertoire du théâtre français]

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY